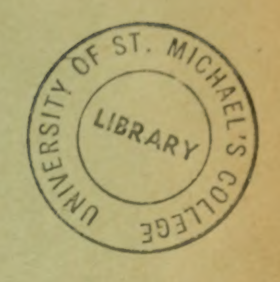

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876451 4


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# LOUIS DE GRENADE

---

SERMONS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

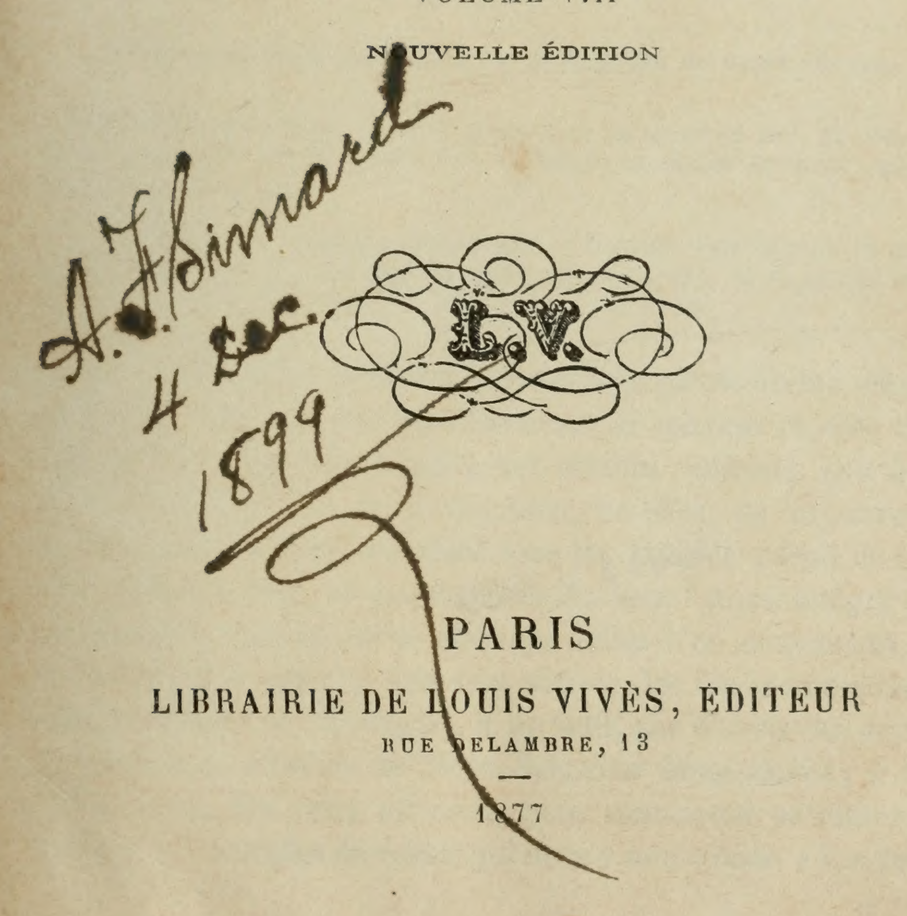
PAR

MM. BOUCHER ET CRAMPON

---

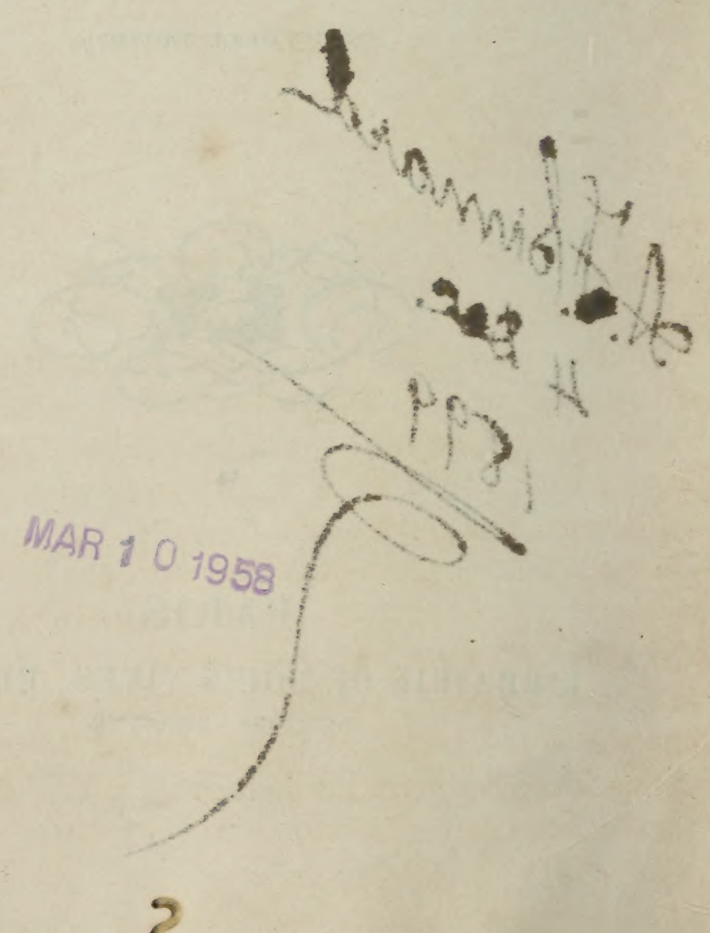
VOLUME VIII

NOUVELLE ÉDITION




PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
RUE DELAMBRE, 13

1877


MAR 10 1958

# SERMONS

POUR

# LES PRINCIPALES FÊTES DES SAINTS.

## PREMIER SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° MARTYRE DU SAINT APOTRE.

*Exiit in montem orare; et erat pernoctans in oratione Dei. Et cum dies factus esset, vocavit discipulos suos; et elegit duodecim ex ipsis, (quos et apostolos nominavit).*

Il se retira sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit en prière devant Dieu. Quand il fut jour, il appela ses diseiples, et en choisit douze d'entre eux (qu'il nomma ses apôtres). *Luc.*, VI, 12, 13.

Tous ne sont point de bons auditeurs de la parole divine, comme on peut le conclure de cette sentence, si souvent répétée dans l'Apocalypse : Que celui qui a des oreilles, entende. *Qui habet aurem, audiat.* Apoc., II, III. Combien, en effet, ne voyons-nous pas de personnes qui entendent tous les jours la parole de Dieu des oreilles du corps et non de celles du cœur? Aussi malgré tant de sermons auxquels elles assistent, elles n'en deviennent pas meilleures. Du reste, si l'on veut retirer des fruits salutaires de la connaissance de l'Evangile, il ne suffit pas d'avoir des oreilles ouvertes à la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il faut encore avoir des yeux attentifs, pour remarquer et imiter les admirables exemples de vertus qui nous y sont offerts. « Vos yeux,

dit Isaïe, verront le Maître qui vous enseigne. Vos oreilles entendront sa parole lorsqu'il criera derrière vous : C'est ici la voie, marchez dans ce chemin, sans vous détourner ni à droite ni à gauche. » *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via, ambulate in ea, et non declinetis neque ad dexteram, neque ad sinistram.* Is., xxx, 20, 21. Le langage du Prophète revient à ceci : Vos yeux verront les exemples de vertus que vous devez suivre, et vos oreilles entendront la doctrine que vous devez embrasser; celle-ci éclairera votre intelligence, ceux-là exciteront en vous le désir de les imiter.

Notre-Seigneur, Chrétiens, ne nous instruit pas moins par ses exemples que par ses paroles, comme vous le pouvez voir par l'évangile de ce jour, dans lequel, sans aucun bruit de paroles, il nous enseigne la forme la plus parfaite de la prière. « Aux approches du soir, il monte sur une montagne, passe la nuit en prière, et vers le matin il choisit douze d'entre ses disciples pour apôtres, » nous montrant par-là dans quel lieu, dans quel temps, avec quelle persévérance, et surtout dans quelles circonstances nous devons prier. Sur le point de choisir douze apôtres, c'est-à-dire douze hommes qui devaient jeter les fondements de la foi, Notre-Seigneur se met en prière, pour nous apprendre par son exemple que nous ne devons entreprendre rien d'important et de difficile sans avoir fait auparavant de longues prières. Ainsi donc, comme nous l'avons dit au commencement, il faut ouvrir non-seulement les oreilles, mais encore les yeux, si l'on veut retirer quelque fruit du récit évangélique. Toutefois cette double disposition est un don tout particulier de la bonté divine, ainsi que Salomon nous l'enseigne clairement, lorsqu'il dit : « L'oreille qui écoute, et l'œil qui voit sont deux choses que le Seigneur a faites. » *Aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque.* Prov., xx, 12. Afin donc d'apporter à la doctrine de l'Evangile des yeux et des oreilles bien préparés, implorons humblement le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

De même qu'il n'est en ce monde aucune créature, si vile et si abjecte soit-elle, que le Seigneur n'ait créée, ainsi n'en est-il aucune dont sa providence ne prenne un soin tout particulier. Quoi de plus vil que la fourmi ! et cependant le Créateur a mis dans ce petit corps une admirable prévoyance à l'aide de laquelle cet insecte se pourvoit de tout ce qui lui est nécessaire. On voit les fourmis se réunir d'abord par troupes, et, se prêtant un mutuel secours, attaquer toutes ensemble un monceau de blé, se creuser dans la terre des greniers où elles amassent leurs provisions pour l'hiver, puis, pour que leurs provisions ne pourrissent point, les porter dehors par un beau temps, et dans la crainte que l'humilité ne fasse germer les grains, en ronger l'extrémité. Qui ne reconnaîtrait ici la main de la Providence, qui a mis une si grande prudence dans un si petit animal? Ne soyons donc point surpris que Salomon allègue l'exemple de la fourmi à l'homme paresseux qu'il veut instruire et corriger : « O paresseux, lui dit-il, allez à la fourmi, considérez sa conduite, et apprenez à devenir sage. Elle n'a ni chef, ni maître, ni prince, et néanmoins elle fait sa provision durant l'été et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. » *Vade ad formicam, o piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam: quæ cum non habeat ducem, nec præceptorem, nec principem, parat in æstate cibum sibi, et congregat in messe quod comedat.* Prov. VI, 6-8.

Qu'il serait à souhaiter, mes frères, que le Seigneur mît en nous au moins la prudence qui consiste à ne pas seulement s'occuper du présent mais à porter les regards de la pensée vers l'avenir ! Tel était le souhait que Moïse, ce grand prophète, formait dans l'intérêt de son peuple, lorsqu'il disait : « Ah ! s'ils avaient de la sagesse ! s'ils comprenaient, et qu'ils prévissent à quoi tout se terminera ! » *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!* Deut., XXXII, 29. Ce terme de toutes choses, c'est la fin de notre vie. Pourquoi donc détournons-nous de cette fin les regards de notre esprit? Pourquoi faut-il que les hommes le cèdent en prévoyance à la fourmi? Celle-ci, durant l'été, rassemble ses provisions, pour se précautionner contre la saison stérile de l'hiver; elle semble raisonner ainsi : L'été est la

saison féconde; il me fournit en abondance des aliments que je ne saurais espérer de l'hiver; amassons donc pendant l'été de quoi nous nourrir durant l'hiver, afin de ne pas mourir de faim. — Si donc un chétif insecte est si prévoyant, pourquoi nous, qui sommes doués de raison, n'imitons-nous pas sa conduite? L'été pour nous, c'est la vie présente, pendant laquelle nous pouvons acquérir une grande abondance de mérites, comme le stérile hiver est la vie future, qui sera le temps, non plus de satisfaire ou de mériter, mais de recevoir et de jouir des biens que l'on aura amassés. Pourquoi donc ne pas recueillir durant l'été de la vie présente de quoi nous nourrir dans l'hiver de la vie future? Pourquoi laissons-nous se perdre inutile ce temps si précieux, qui ne reviendra jamais? Salomon nous avertit de le mettre à profit : «Faites promptement, nous dit-il, tout ce que votre main pourra faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez.» *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu properas.* Eccle. IX, 10. Quant aux conséquences nécessaires de la négligence où vivent les hommes imprévoyants, le même auteur les signale en ces termes : « Le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid, il mendiera donc pendant l'été, et on ne lui donnera rien.» *Propter frigus piger arare noluit, mendicabit ergo æstate, et non dabitur ei.* Prov. XX, 4. Ainsi les vierges folles furent réduites à mendier : « Seigneur, Seigneur, dirent-elles dans leur détresse, ouvrez-nous. Mais l'Epoux leur répondit : En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas.» *Matth.*, XXV, 11, 12. Telles sont les réflexions que nous avons cru devoir faire en passant, à l'occasion des fourmis; revenons maintenant au sujet que nous nous sommes proposé.

Si la sollicitude et les soins de la divine Providence s'étendent si loin qu'elle ne dédaigne pas de s'intéresser aux êtres les plus chétifs et les plus vils, que faut-il penser de l'homme, de ce roi de la création pour qui toutes choses ont été faites? Plus sa dignité est grande, plus aussi la divine Providence prend soin de lui, veillant avec sollicitude à ce qu'il ne lui manque rien de ce

qui peut contribuer à son salut et à sa conservation. C'est là une vérité proclamée par la philosophie païenne autant que par la foi. Nous voyons, dit Cicéron, que les biens dont nous faisons usage, la lumière dont nous jouissons, l'air que nous respirons sont autant de bienfaits de Dieu. Toutefois la conduite de la Providence n'est pas la même à l'égard des hommes qu'à l'égard des autres animaux. Comme ces derniers ne sont pas susceptibles de tomber en quelque faute, ni d'accomplir aucun devoir, la Providence leur fournit toujours des choses salutaires et ce dont ils ont besoin pour vivre, tandis qu'elle envoie aux hommes, qui sont capables de l'un et de l'autre, tantôt la prospérité, tantôt l'adversité, à raison de leurs mérites. De là cette parole que nous lisons au livre de l'Ecclésiastique : « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu. » *Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas à Deo sunt.* Eccli., XI, 14. Le Seigneur nous dit encore par son Prophète : « Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre. C'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux : Je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses. » *Ego Dominus, et non est alter, formans lucem et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus faciens omnia hæc.* Is., XLV, 6, 7.

Enfin, pour tout dire en peu de mots, cette sollicitude de la Providence divine s'étend si loin que le Sauveur nous dit dans son Evangile : « Cinq passereaux ne se vendent-ils pas deux oboles? et pas un d'eux n'est en oubli devant Dieu. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point, vous êtes de plus de prix que beaucoup de passereaux. » *Nonne quinque passeres veneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo? sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus pluris estis vos.* Luc. XII, 6,7. Notre-Seigneur pouvait-il mieux nous marquer jusqu'où vont les soins attentifs de la Providence qu'en nous disant que Dieu connaît le nombre de nos cheveux dont pas un ne tombe sans sa permission?

Si maintenant nous passons aux dons de la grâce qui puri-

fient et sanctifient nos âmes et nous font enfants de Dieu et héritiers de son royaume, n'est-il pas évident qu'elles viennent, non de la terre, mais du ciel, selon que notre Sauveur nous le déclare, lorsqu'il dit : « Comme le sarment ne peut porter de fruit de soi-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi : car sans moi vous ne pouvez rien faire. » *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite; sic nec vos, nisi in me manseritis; quia sine me nihil potestis facere.* Joan., xv, 4, 5. Soyons donc bien persuadés, mes frères, que tous les bienfaits de la nature ou de la grâce, tout ce qui se rapporte, soit à la conservation et à la santé du corps, soit à la sainteté et à l'innocence de l'âme, vient, non de la terre, mais du ciel, c'est-à-dire de la bonté divine. S'il est vrai que ce monde inférieur dépend du monde supérieur, c'est-à-dire de la sphère céleste dont les influences sont pour la terre un principe qui féconde, nourrit, conserve, mûrit toutes choses, il n'est pas moins vrai que notre vie, notre sainteté, notre félicité découlent de la source inépuisable de tous les biens, qui est Dieu. C'est ce que l'apôtre saint Jacques nous déclare, quand il dit : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. » *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum*. Jac., I, 17.

Mais à quoi tendent toutes ces réflexions? A vous exciter à imiter l'exemple de persévérance dans la pratique de la prière que Notre-Seigneur vous donne en l'évangile de ce jour. Je vois que tous, comme de vrais fidèles de Jésus-Christ, vous croyez tout ce que je viens de vous exposer en l'appuyant sur le témoignage des saintes Ecritures : vous croyez que les biens et les maux, le bonheur et l'adversité n'arrivent ici-bas que par une sage dispensation de la Providence ou par une permission de Dieu. Je vois encore que tous les hommes désirent ardemment la prospérité et redoutent le malheur, suivant en cela l'inclination de cet amour de nous-mêmes qui est de toutes nos affections la plus vive et la plus puissante. Si donc nous mettons tant de soins à rechercher ce qui peut nous être utile et à éviter ce qui peut

nous nuire; si d'ailleurs nous croyons fermement que l'une et l'autre chose sont dans la main de Dieu, quels doivent être, dites moi, notre constante occupation, notre continuel exercice, sinon de tenir toujours les regards de notre âme tournés vers le ciel, de rapporter à Dieu toutes nos pensées et toutes nos inquiétudes, de nous efforcer de ne plaire, de n'obéir qu'à lui, d'implorer assidûment son secours salutaire et sa miséricorde, et de lui dire avec le Prophète : « J'ai élevé mes yeux vers vous qui habitez dans les cieux, » *Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis*, Ps. CXXII, 1; « Je tiens mes yeux toujours élevés vers le Seigneur parce que c'est lui qui retirera mes pieds du piége, » *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos,* Ps. XXIV, 25; et avec le roi Josaphat : « Comme nous ne savons pas même ce que nous avons à faire, il ne nous reste d'autre ressource que de tourner les yeux vers vous? » *Cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te.* II Paral., XX, 12. On a dit avec raison que l'homme est un arbre renversé, qui a ses racines fixées dans le ciel et qui allonge vers la terre ses rameaux auxquels la vertu des racines donne l'aliment et la fécondité. De même donc que les jardiniers donnent des soins tout particuliers aux racines des arbres, sachant bien que, par ce moyen, ils peuvent se promettre des fruits abondants, ainsi devons-nous consacrer tous nos soins à cultiver les racines qui sont fixées dans le ciel, si nous voulons recueillir sur la terre une copieuse moisson des dons célestes. Or, cultiver les racines, c'est élever son cœur vers Dieu et fixer dans le ciel tous ses soins, toutes ses incertitudes et toutes ses pensées. Ainsi faisait celui qui disait : « J'ai élevé mes yeux vers les montagnes, d'où me doit venir du secours. Mon secours me doit venir du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. » *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi. Auxilium meum a Domino, qui fecit cœlum et terram.* Ps. CXX, 1, 2. Et pour qu'on ne s'imagine point que le Roi-Prophète cherchait un vain refuge dans cet asile, il ajoute aussitôt : « Assurément celui qui garde Israël ne s'assoupira, ni ne s'endormira point. Le Seigneur vous garde; le Seigneur est à

votre main droite pour vous donner sa protection. Le soleil ne vous brûlera point durant le jour, ni la lune pendant la nuit. Le Seigneur vous garde de tout mal : que le Seigneur garde votre âme. » *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israel. Dominus custodit te; Dominus protectio tua, super manum dexteram tuam. Per diem sol non uret te, neque luna per noctem. Dominus custodiat te ab omni malo; custodiat animam tuam Dominus.* Ps. cxx, 4, 7. Vous voyez par-là, mes frères, quel ferme secours les hommes pieux trouvent en toutes circonstances dans la protection du Seigneur.

Le devoir propre, le devoir par excellence de la vie chrétienne est donc de se tenir dans la dépendance de Dieu, de tout attendre de lui, de mettre en lui sa félicité, son espérance et de lui demander humblement tout ce dont on a besoin. Ainsi le Seigneur l'a-t-il autrefois déclaré aux Israélites par la bouche de Moïse, son ambassadeur auprès de son peuple. Trois mois après leur sortie d'Egypte, les enfants d'Israël arrivèrent dans le désert de Sinaï. Ils campèrent vis à vis de la montagne, tandis que Moïse seul s'éleva sur le Sinaï pour parler à Dieu. Le Seigneur l'appela du haut de la montagne, et lui dit : « Voici ce que vous direz à la maison de Jacob, et ce que vous annoncerez aux enfants d'Israël. Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux Egyptiens, et de quelle manière je vous ai portés comme l'aigle porte ses aiglons sur ses ailes; et je vous ai pris pour être à moi. Si donc vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez le seul de tous les peuples que je posséderai comme mon bien propre : car toute la terre est à moi. Vous serez mon royaume, et un royaume sacerdotal; vous serez la nation sainte. » *Hæc dices domui Jacob, et annuntiabis filiis Israel : Vos ipsi vidistis, quæ fecerim Ægyptiis, quo modo portaverim vos super alas aquilarum, et assumpserim mihi. Si ergo audieritis vocem meam, et custodieritis pactum meum, eritis mihi in peculium de cunctis populis : mea est enim omnis terra. Et vos eritis mihi in regnum sacerdotale, et gens sancta.* Exod., xix, 3, 6. Mais que faut-il entendre par ce royaume sacerdotal ? Le Seigneur a voulu marquer par ces expressions que les citoyens de ce royaume de-

vaient vivre tout différemment que les autres peuples. C'est comme s'il disait : Les citoyens des autres royaumes qui appartiennent aux contrées étrangères n'adorent pas le vrai Dieu et n'en obtiennent aucun secours ; aussi ne songent-ils qu'à se procurer des ressources et des appuis terrestres. Mais pour vous dont tout le salut, la vie, l'honneur et le secours dépendent du vrai Dieu que vous honorez, de ce Dieu qui tient entre ses mains la puissance de tous et les droits de tous les royaumes, vous devez vous efforcer uniquement de l'honorer, de pratiquer sa religion, de l'avoir constamment en vue, d'espérer tout de lui et de lui demander sans cesse tout ce dont vous avez besoin. Tel est, en effet, le devoir, telle est la fonction des prêtres qui doit vous servir de modèle, de sorte que vous formiez ainsi un royaume sacerdotal dans lequel tous les citoyens rempliront, par la fidélité à la prière, l'office de prêtres. Et pour marquer que toute leur espérance consistait dans cet office, le Seigneur énumère d'abord les œuvres admirables et merveilleuses qu'il avait opérées pour délivrer les enfants d'Israël de la servitude d'Egypte. « Vous avez vu vous-mêmes, leur dit-il, ce que j'ai fait aux Egyptiens, et de quelle manière je vous ai portés comme l'aigle porte ses aiglons sur ses ailes. » Il dit cela, parce que l'aigle, contrairement aux autres oiseaux, porte sur ses ailes ses petits qu'il aime tendrement, toutes les fois qu'il veut changer de demeure ou les exciter à voler. Par cette comparaison le Seigneur manifeste son ardente charité et sa providence attentive et paternelle pour son peuple, lui donnant ainsi à entendre que, s'il s'acquitte fidèlement de cet office sacerdotal de la prière, il peut se promettre toutes sortes de succès et d'avantages.

Ces paroles consolantes, mes frères, ne s'adressent pas moins à nous qui adorons le même Dieu que les Israélites ; ayons donc la même confiance dans les promesses qu'elles renferment, à la condition toutefois que nous aussi nous accomplirons exactement cet office des prêtres qui consiste particulièrement dans la prière.

Si cette raison nous touche peu, soyons touchés du moins de cette considération, que nous vivons au milieu des embûches de nos ennemis, que nous sommes environnés de périls et d'innom-

brables tentations qui cherchent continuellement à nous faire déchoir du degré où la vertu nous a élevés ; soyons touchés des exemples des Saints, qui, ayant conscience de leur faiblesse, passaient toute leur vie dans l'exercice de la prière. Parmi ces exemples, l'un des plus admirables est celui de saint Barthélemy dont on raconte qu'il avait coutume de prier cent fois pendant le jour et autant de fois pendant la nuit. Et cependant ce saint, comme les autres apôtres, avait été rempli du Saint-Esprit et confirmé en grâce ; à lui, comme aux autres apôtres, Notre-Seigneur avait promis le royaume du ciel, lorsqu'il dit à ses disciples : « Réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Gaudete, quod nomina vestra scripta sunt in cœlis.* Luc., x, 20. Malgré tant de priviléges et de faveurs extraordinaires de la grâce divine, ce saint n'en passait par moins les jours et les nuits dans la prière, demandant pour ainsi dire à tout moment l'augmentation de cette grâce qu'il avait reçue avec une si grande plénitude.

Maintenant je vous le demande, mes frères, si ce saint apôtre agissait ainsi, que faut-il espérer de ceux qui, environnés de piéges, enveloppés d'une chair de péché, travaillés par l'aiguillon de leurs passions et de leurs convoitises, habitant en ce monde au milieu des scorpions et des serpents, *Ezech.*, II, 6, lèvent à peine les yeux vers le ciel, implorent à peine le secours de Dieu pour éloigner tant de périls ? O misérable aveuglement des hommes ! O déplorable insensibilité des cœurs ! Que faut-il attendre d'un pareil aveuglement, sinon que ces hommes ne soient privés du secours de la grâce divine qu'ils ne demandent pas, et qu'ils tombent ainsi dans les embûches du démon et dans l'abîme du péché ? Je ne vois pas d'autre moyen de les faire rougir de leur conduite qu'en leur citant l'exemple des païens, dont la plupart n'osaient exécuter rien d'important, sans avoir auparavant apaisé leurs fausses divinités par des prières et des sacrifices solennels. Nous lisons que Scipion l'africain, ce général si illustre, ne voulut jamais rien entreprendre de difficile, qu'il n'eût d'abord imploré le secours et le conseil de Jupiter pour le succès de ses projets. Aussi un grand nombre croyaient-ils, pour

cette raison, qu'il était fils de Jupiter. Quelle honte, mes frères, quel deshonneur pour des chrétiens d'être moins fidèles à ce devoir de la religion que des païens, d'aveugles idolâtres? N'est-ce pas un aveuglement et une folie étranges que nous, qui sommes chrétiens, nous n'ayons pas recours à notre Dieu, au Dieu véritable qui nous appelle à lui, qui nous fait les promesses les plus avantageuses, lorsque nous voyons ces infidèles recourir avec tant de zèle à leurs divinités mensongères qui ne leur promettaient aucune assistance, aucun secours? Misérables et insensés, qui paraissons avoir reçu en vain la foi que nous professons! Mais revenons au dessein de notre évangile.

J'aurais pu, sans doute, mes frères, vous signaler d'autres avantages attachés à la prière, pour vous engager à pratiquer cet exercice, mais j'ai voulu vous proposer tout particulièrement celui qui se rapporte davantage à l'objet de notre évangile, où Notre-Seigneur, par sa prière, nous apprend que tous nos biens, tous nos succès dépendent de notre Père qui est dans les cieux. Sur le point de choisir ses apôtres, c'est-à-dire les princes de son Eglise, Jésus prie, il prie longtemps, afin que son Père daigne bénir cette élection et en assurer les fruits.

Mais le Sauveur ne se contente pas de nous apprendre par son exemple la nécessité de la prière; il nous prescrit encore la manière dont nous devons prier et les conditions qu'il faut observer dans cet exercice. Ainsi, il commence par se séparer de la foule et gagner un endroit désert, nous montrant par là ce que nous devons faire nous-mêmes, quand nous voulons prier. Lorsqu'en effet nous nous disposons à nous entretenir avec la souveraine Majesté, nous devons (à moins que nous ne priions dans les temples) nous éloigner de la multitude afin qu'il n'y ait rien au dehors qui puisse distraire notre esprit. Mais ce n'est pas assez de se séparer corporellement de la multitude; il faut que l'âme aussi s'en sépare. On peut, en effet, être seul au milieu de la foule, et n'être pas seul dans la solitude, si l'on y porte le bruit et le tumulte des vaines pensées. C'est là ce que Notre-Seigneur a voulu nous signifier, en s'élevant sur une montagne pour prier, lorsqu'il pouvait aussi bien prier dans la vallée. De là cette parole

de saint Ambroise : Celui qui prie bien monte de la terre dans les régions supérieures et s'élève jusque dans les hauteurs de la cour céleste. Mais celui-là ne s'élève pas sur la montagne, qui est en peine des richesses et des honneurs ; il ne s'élève pas sur la montagne, celui qui convoite le domaine d'autrui. Celui-là monte, qui cherche Dieu ; celui-là monte, qui demande au Seigneur les secours qui lui sont nécessaires pour bien vivre. Lorsque Abraham gravit la montagne où il se disposait à immoler son fils, il ordonna à ses serviteurs de l'attendre avec son âne au pied de la montagne. *Gen.*, XXII, 5. Voilà comme nous devons faire : nous devons, chaque fois que nous nous préparons à gravir la sainte montagne de la prière, laisser derrière nous toutes les œuvres serviles et toutes les préoccupations terrestres. Nous devons, comme dit saint Bernard, dire à nos pensées : Attendez-moi ici avec l'âne, et après avoir adoré, nous reviendrons aussitôt à vous.

Notre Seigneur a choisi le temps de la nuit pour prier, afin de nous faire comprendre qu'il n'en est pas de plus favorable à la prière. Pendant la nuit, en effet, tout nous aide à prier. Les ténèbres, le silence, la solitude nous environnent ; nos yeux n'apportent point de distraction à notre esprit par les images qui les frappent, ni nos oreilles par les bruits qu'elles entendent ; les affaires et les soins du jour nous laissent libres et ne détournent point notre âme de la vue et de la contemplation des choses célestes. Aussi le Prophète nous recommande-t-il de profiter de ces moments si favorables : « Levez-vous, dit-il, louez le Seigneur dès le commencement des veilles de la nuit. Répandez votre cœur comme de l'eau devant le Seigneur. » *Consurge, lauda in nocte, in principio vigiliarum; effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini.* Thren., II, 19. « Répandez votre âme comme de l'eau, » c'est-à-dire, exposez au céleste médecin tout ce qui vous cause du tourment et de l'inquiétude, tout ce qui blesse et déchire votre cœur, et demandez-lui en même temps des remèdes salutaires à vos blessures. Le Roi-Prophète nous y invite, lorsqu'il dit : « Elevez vos mains durant les nuits vers le sanctuaire, et bénissez le Seigneur. » *In noctibus extollite manus*

*vestras in sancta, et benedicite Dominum.* Ps. CXXXIII, 2. Lui-même accomplissait avec fidélité ce qu'il recommandait aux autres : « Je me levais au milieu de la nuit, dit-il, pour vous louer. » *Media nocte surgebam ad confitendum tibi.* Ps. CXVIII, 62. « Je me suis souvenu, Seigneur, de votre nom pendant la nuit. » *Memor fui nocte nominis tui, Domine,* Ibid. 55. Le prophète Isaïe rend de lui-même un témoignage semblable, dans cette prière qu'il adresse au Seigneur : « Mon âme vous a désiré pendant la nuit : et je m'éveillerai dès le point du jour, pour vous chercher de toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur. » *Anima mea desideravit te in nocte ; sed et spiritu meo in præcordiis de mane vigilabo ad te.* Isa. XXVI, 9. On raconte du grand saint Antoine qu'il aimait les ténèbres et le silence de la nuit, et que la lumière l'offensait, parce qu'elle était parfois pour son âme une cause de distraction. Notre bienheureux Père saint Dominique, imitant l'exemple du Sauveur, consacrait le jour au salut des âmes et la nuit à Dieu. Enfin tous les saints ont destiné le temps de la nuit à la prière et au chant des louanges divines, à ce point que le bienheureux Père saint François (qui passait des nuits entières avec Dieu) appelait fort justement un véritable moine une *cigale de nuit*, parce que la cigale chante sans relâche, pendant que le soleil brille. Bien plus, Pline le jeune, dans les lettres qu'il écrivit à l'empereur Trajan, dit qu'on ne pouvait reprocher aux chrétiens de ce temps d'autre crime que de chanter des hymnes avant le jour en l'honneur d'un homme qui avait été crucifié en Palestine. Vous pouvez voir par ces exemples, mes frères, combien religieusement les plus saints personnages ont observé cet usage de consacrer le silence des nuits à la prière et aux louanges du Seigneur. Le Sauveur nous en donne l'exemple dans l'évangile de ce jour où il est dit « qu'il passa toute la nuit en prière. » Plaise à Dieu, mes frères, que, touchés de ces exemples, nous adoptions cette pratique salutaire de donner à la prière une partie au moins du temps de la nuit! Nous retirerions certainement de cet exercice des avantages merveilleux qui contribueraient au bonheur de notre vie.

Bien que tout chrétien doive être assidu à la prière, il faut

cependant prier plus instamment et avec plus de dévotion lorsque nous sommes sur le point d'entreprendre quelque chose d'important, afin que la bonté divine seconde nos entreprises. N'est-ce pas là ce que Notre-Seigneur lui-même nous apprend, en demeurant longtemps en oraison, avant de choisir ses douze apôtres? Si donc le fils de Dieu, le maître et l'héritier de toutes choses, *Hebr.* I, 2, n'a pas voulu faire cette élection avant d'avoir prié son Père, de quel front, nous qui nous égarons si souvent dans nos choix et nos desseins, osons nous entreprendre quoi que ce soit de difficile et d'important, sans avoir auparavant recours à la prière, d'autant que, comme le sage l'a dit avec une grande vérité, « les pensées des mortels sont timides, et nos prévoyances sont incertaines? » *Sap.* IX, 14.

Le chrétien doit donc être bien persuadé que tout ce qu'il fait sous les auspices et la conduite de Dieu, réussira toujours, tandis que ce qu'il veut exécuter en ne prenant conseil que de lui-même n'aura le plus souvent que des résultats malheureux et funestes. C'est là une vérité que des exemples viennent confirmer, pour ainsi dire, tous les jours. Que de fois après avoir formé les plus beaux projets d'établissement pour nos enfants, de voyages lointains à travers les mers, d'entreprises commerciales et autres semblables, l'événement a si mal répondu à nos désirs et à nos prévisions, que tout est arrivé au contraire de ce que nous en espérions, de sorte que, au lieu de la paix nous avons trouvé la guerre, au lieu du repos le travail, au lieu de la tranquillité les contestations, au lieu des honneurs la confusion, au lieu des richesses l'indigence et la pauvreté! Pourquoi tout cela, sinon parce que, nous en rapportant uniquement à notre prudence et à notre savoir-faire, nous paraissons croire que Dieu ne s'occupe pas des choses humaines, puisque, en effet, nous ne voulons ni le consulter sur nos projets ni l'y associer? C'est ainsi que Josué et les principaux d'Israël tombèrent dans le piége que leur tendaient les Gabaonites, parce qu'ils ne consultèrent point le Seigneur. *Josué* IX, 14. C'est ainsi que le Seigneur reproche aux enfants d'Israël, par la bouche d'Isaïe, de n'avoir pris conseil que d'eux-mêmes : « Malheur à vous enfants rebelles, dit le Seigneur, qui faites des desseins

sans moi; qui formez des entreprises qui ne viennent point de mon esprit, pour ajouter toujours péché sur péché; qui concertez le projet d'aller en Egypte sans me consulter, espérant trouver du secours dans la force de Pharaon, et mettant votre confiance dans la protection de l'Egypte. Cette force de Pharaon sera votre honte, et cette confiance que vous avez dans la protection de l'Egypte, vous couvrira de confusion. » *Væ, filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis consilium, et non ex me : et ordiremini telam, et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum super peccatum : qui ambulatis ut descendatis in Ægyptum, et os meum non interrogastis, sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis, et habentes fiduciam in umbra Ægypti. Et erit vobis fortitudo Pharaonis in confusionem, et fiducia umbræ Ægypti in ignominiam.* Isa. xxx, 1 - 3. Un peu plus loin, rabaissant cette vaine confiance dans les ressources humaines, il dit : « L'Egypte est un homme et non pas un Dieu; ses chevaux ne sont que chair et non pas esprit. Le Seigneur étendra sa main, et celui qui donnait secours sera renversé par terre; celui qui espérait d'être secouru tombera avec lui et une même ruine les enveloppera tous. » *Ægyptus, homo, et non Deus; et equi eorum caro et non spiritus : et Dominus inclinabit manum suam, et corruet auxiliator, et cadet cui præstatur auxilium, simulque omnes consumentur.* Ibid. xxxi, 3. Aussi lorsque ce même peuple de Dieu voulut, sans son ordre, en venir aux mains avec l'ennemi dans le désert, Moïse, interprète des secrets divins, leur dit pour les détourner de cette entreprise téméraire : « Pourquoi voulez-vous marcher contre la parole du Seigneur? Ce dessein ne vous réussira point. Cessez donc de vouloir monter, parce que le Seigneur n'est point avec vous, de peur que vous ne soyez renversés devant vos ennemis. Les Amalécites et les Chananéens sont devant vous, et vous tomberez sous leur épée, parce que vous n'avez point voulu obéir au Seigneur, et le Seigneur ne sera point avec vous. » *Cur transgredimini verbum Domini, quod vobis non cedet in prosperum? Nolite ascendere : non enim est Dominus vobiscum : ne corruatis coram inimicis vestris. Amalecites et Chananæus ante vos sunt, quorum gladio corruetis, eo quod nolueritis acquiescere*

*Domino, nec erit Dominus vobiscum.* Num. xiv, 41-43. Mais que firent les Israélites? Méprisant les recommandations si sages de leur chef, ils se préparèrent au combat. Fatal aveuglement! Aussitôt qu'ils virent approcher les ennemis, ils tournèrent le dos et furent taillés en pièces. Ainsi donc il arriva que les enfants d'Israël, qui auraient remporté une éclatante victoire, s'ils avaient voulu combattre au moment où Dieu les eût appelés au combat, furent mis en déroute et exterminés, pour avoir osé en venir aux mains avec l'ennemi, sans l'ordre du Seigneur.

Par conséquent, mes frères, les hommes qui règlent sagement leur vie, n'osent rien résoudre sans l'avis de Dieu, ni rien entreprendre qu'en vertu de son conseil et de ses ordres. C'est pourquoi ils s'excitent toujours à concevoir la parole de Dieu dans leur cœur, et ne se proposent rien autre chose dans leurs méditations que de suivre avec zèle et empressement la volonté et les commandements de ce guide souverain. Ceux qu'animent de grands sentiments de foi poussent la chose si loin, qu'ils ne veulent pas même commencer quoi que ce soit de licite et d'autorisé par la loi et le commun usage, avant d'avoir élevé leurs regards vers Dieu et de l'avoir pris pour conseiller et pour arbitre. Ils pensent ne pouvoir, pour ainsi dire, changer de place qu'avec son assentiment. De là cette prière de Moïse, demandant à Dieu la paix et le pardon et implorant le salut du peuple commis à sa garde : « Si vous-même ne marchez devant nous, ne nous faites pas sortir de ce lieu. » *Si tu ipse non præcedas, non educas nos de loco isto.* Exod. xxxiii, 15. Il comprenait, ce grand saint, qu'il serait beaucoup plus tolérable d'être exposé à mille incommodités dans ces vastes solitudes et d'y mourir de vieillesse, que de s'engager dans une voie où l'on n'aurait pas Dieu pour guide. Avec lui, en effet, on ne travaille pas pour un but incertain, mais tous les efforts que l'on fait tendent à assurer le bonheur de la vie.

## II.

Notre-Seigneur, voulant donc nous former à cette philosophie chrétienne, passe la nuit en prière, avant de choisir ses apôtres.

Dans cette prière, il demandait à son Père de répandre le Saint-Esprit dans le cœur des ministres de son Evangile, et de leur communiquer une si grande force, que nuls travaux, nulles difficultés ne pussent les détourner de leur mission. Cette prière du Sauveur fut si efficace, que, à cause d'elle, le Père céleste fit descendre dans le cœur des apôtres la plénitude de son Esprit. Armés de cette divine puissance, ils parcoururent tout l'univers, répandant de toutes parts la semence de l'Evangile. Ni les distances, ni la fatigue des voyages, ni les menaces des empereurs, ni la rigueur des plus cruels supplices, ni le fer, ni le feu, ni la fureur et la rage des démons dont ils renversaient les autels et les temples, ni enfin tous les rois et les princes de la terre frémissant de colère et conjurés contre le Seigneur et contre son Christ, *Ps.* II, ne purent les arrêter. On vit douze pauvres pêcheurs, animés de cet Esprit céleste, triompher de toute la puissance du monde et des enfers. Ils apportèrent à l'œuvre qu'ils avaient entreprise une force d'âme si prodigieuse que, plutôt que de l'abandonner, ils aimèrent mieux, ces pêcheurs de profession, ces hommes d'un esprit naturellement vulgaire et grossier, endurer tous les tourments et perdre la vie. Les uns, comme leur maître, furent cloués au gibet, les autres furent décapités, ceux-ci furent lapidés, ceux-là percés de flèches, d'autres (et de ce nombre est l'apôtre saint Barthélemy) furent écorchés vifs, laissant à la postérité les exemples les plus éclatants de leur constance et de leur foi. Seul, l'évangéliste saint Jean mourut en paix, mais après avoir été battu de verges avec les autres apôtres. *Act.*, V, 6, après avoir été jeté dans une chaudière d'huile bouillante et envoyé en exil dans l'île de Patmos. *Apoc.*, I, 9. Son martyre à lui, compagnon inséparable de Jésus, fut de voir son maître bien-aimé monter sur la croix.

Le Seigneur a voulu annoncer et honorer ce nombre des douze apôtres par les figures les plus remarquables de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Les douze fils du patriarche Jacob, pères d'un peuple charnel, représentaient les douze pères d'un peuple tout spirituel. *Gen.*, XXXV, 22. Ils étaient figurés encore par les douze bœufs qui supportaient la mer de fonte dans laquelle les

prêtres se lavaient, parce que les apôtres portèrent à travers le monde entier les eaux de cette mer salutaire du baptême qui effacent la souillure de tous les péchés. II *Paral.*, IV, 2, 6. On peut les comparer aussi aux douze fontaines d'Elim, parce que tous les peuples puisèrent aux sources abondantes de sagesse qui découlait de leur bouche. Ils sont en outre les douze pierres précieuses qui ornent le vêtement du souverain prêtre Jésus-Christ, *Exod.*, XXXIX, ces ministres de l'Evangile que saint Paul appelle les apôtres des églises et la gloire de Jésus-Christ. II *Cor.*, VIII, 23. Ils sont pareillement ces douze étoiles, brillant au front de l'Epouse par l'éclat de leur doctrine. *Apoc.*, XII, 1, ces douze fondements, ces douze portes de la nouvelle Jérusalem formées de douze perles, parce que, les premiers, ils jetèrent les fondements de la foi, et que, par eux, l'accès des célestes demeures nous a été ouvert.

Tels sont donc les apôtres que Notre-Seigneur a pris parmi ses disciples, les destinant, dit saint Ambroise, à répandre dans l'univers la semence de la foi pour procurer aux hommes les secours du salut. Remarquez ici, continue ce saint Docteur, les desseins de Dieu. Ce ne sont pas des savants, des hommes riches ou de noble extraction, mais des pêcheurs et des publicains que le Sauveur choisit, afin qu'on ne pût pas croire que, dans la conversion du monde à laquelle ils devaient travailler, il avait attiré les hommes à sa grâce, soit par la prudence, soit à prix d'argent, soit par l'éclat de la puissance et de la grandeur.

Ici encore se manifeste l'ardente charité de Jésus-Christ qui, dans sa longue prière, demande à son Père de lui désigner de dignes ministres de l'église naissante et des guides propres à ramener et à diriger les hommes dans la voie du salut et de l'éternelle félicité. Mais si Notre-Seigneur a eu tant à cœur notre salut, combien ce salut ne doit-il pas nous être cher ? Que ne devez-vous pas faire pour votre salut, dit saint Ambroise, lorsque Jésus-Christ passe toute la nuit en oraison pour vous? Faut-il vous étonner qu'il prie pour votre salut, celui qui, pour vous sauver, a daigné venir en ce monde, y endurer d'innombrables peines et enfin subir le supplice de la croix ? O Seigneur Jésus, que faites-

vous? Quelle est la force de cet amour qui vous a poussé à essuyer tant de périls et tant de fatigues? Ce ne sont pas seulement les jours, mais les nuits elles-mêmes que vous consacrez à notre salut; ce ne sont pas seulement les années de votre âge mûr que vous nous sacrifiez, mais votre enfance avec sa pauvreté et son dénûment, votre enfance persécutée par la haine d'Hérode et condamnée à l'exil. Quel motif vous a donc plongé dans cet océan de travaux et de douleurs, vous dont rien ne peut augmenter ni diminuer la gloire et la sainteté, tandis que nous, qui sommes la cause de vos longues veilles, nous passons les nuits entières soit à dormir, soit à jouer aux cartes et aux dés, soit à satisfaire nos honteuses passions ou du moins à tendre des piéges à l'innocence d'autrui? D'où vous vient ce zèle si ardent pour notre salut, lorsque nous-mêmes n'en prenons aucun souci? Ah! le motif, c'est votre charité infinie, c'est votre ineffable sagesse. « Vous seul, en effet, considérez le travail et la douleur. » *Tu laborem et dolorem consideras.* Ps. x, 14; vous seul comprenez l'importance et la dignité du salut des hommes; vous seul savez pleinement apprécier la grandeur de la gloire céleste et la rigueur des supplices qui doivent ou nous récompenser ou nous punir. Voilà ce qui vous a engagé à mettre tout en œuvre pour nous arracher à de si grands maux et nous conduire à l'éternelle félicité. Notre divin Sauveur se comporte à notre égard comme un tendre père dont l'enfant est en proie au transport de la fièvre. Ce père a recours à tous les médicaments; il s'empresse, il s'inquiète, et plus son enfant extravague et se livre à des accès de rire qui excitent même parfois l'hilarité de ceux qui le voient et l'entendent, plus le malheureux père sent redoubler sa douleur et son anxiété. Ainsi fait Notre-Seigneur. Semblables à des malades en délire, nous ignorons la gravité de notre état, nous dormons et nous rions durant tout le cours de notre vie, pendant que ce tendre père, rempli pour nous de sollicitude, n'épargne aucune fatigue, aucun soin, et travaille le jour et la nuit pour nous procurer le bienfait du salut. Vous pouvez juger par cette seule raison combien l'affaire de notre salut est importante, puisque le Fils de Dieu s'est vu contraint à endurer tant de peines pour accomplir

en notre faveur cette œuvre à laquelle nous sommes si indifférents.

III.

Vous me demanderez peut-être pourquoi Notre-Seigneur a choisi, pour le mettre au nombre des douze apôtres, Judas qu'il savait bien devoir le trahir. Théophilacte répond à cela que Judas, qui plus tard déchut si honteusement de ce rang sublime, n'était pas alors indigne de l'honneur que Jésus voulut lui faire. Combien d'exemples, en effet, de ces sortes de chutes! Saül avait été choisi du Seigneur pour régner sur Israël, et cependant il tomba dans les plus grands crimes; il égorgea les prêtres du Seigneur et mit fin lui-même à ses jours en se jetant sur son épée. Salomon à qui fut donné le nom « d'Aimable au Seigneur, » II *Reg.*, XII, 25, parce que Dieu l'aima, le plaça sur le trône et le combla de bienfaits, Salomon cependant éleva dans la suite des autels et des temples aux divinités qu'adoraient ses femmes. Nicolas avait été choisi par les apôtres pour faire partie des sept diacres, ces « hommes remplis de l'Esprit-Saint et de sagesse, » *Act.*, VI, 3, et cependant il trahit sa foi et devint un fauteur d'hérésie.

Il suit de là, mes frères, que personne ne doit fonder sa sécurité sur l'élection et la vocation divine, puisque les plus heureux commencements ont parfois les suites les plus déplorables, tandis qu'au contraire la fin la plus heureuse succède quelquefois aux plus tristes commencements. Aussi saint Jérôme nous dit-il, que ce qu'on loue dans un chrétien, ce n'est point le commencement mais la fin de la vie. Paul a mal commencé, mais il a bien fini. Les commencements de Judas sont dignes d'éloges, mais il a fait une fin damnable par son infâme trahison. Qui n'admirerait ici les œuvres et les jugements impénétrables de Dieu? Judas, que Notre-Seigneur Jésus-Christ choisit lui-même, après toute une nuit passée en oraison devant son Père, Judas tombe de sa dignité d'apôtre dans le crime de la trahison la plus affreuse, et Paul, de persécuteur acharné de l'Eglise, est élevé à cette même dignité de l'apostolat! L'un est changé d'agneau en loup, d'ami

en ennemi, de disciple en traître sacrilége, tandis que l'autre est changé de loup en agneau, de persécuteur en défenseur, d'ennemi de l'Eglise en propagateur de cette même Eglise.

Quel est l'homme qui, en présence de ces changements si prodigieux, ne serait saisi d'étonnement, et ne se sentirait pénétré de la crainte des jugements de Dieu? Il éprouvait cette crainte, le saint roi David qui, bien que sa conscience ne lui reprochât aucun crime, s'écriait : « Seigneur, transpercez ma chair de votre crainte, car vos jugements me remplissent d'effroi. » *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui.* Ps. cxviii, 120. Il avait cette frayeur, le saint homme Job, lorsqu'il s'écriait : » J'ai toujours craint Dieu comme des flots suspendus au-dessus de moi, et je n'en ai pu supporter le poids. » *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui.* Job. xxxi, 23. Que dire de Jérémie, sanctifié dès le sein de sa mère? N'était-il pas tout pénétré de cette crainte, ce prophète qui disait à Dieu : « Je me suis tenu retiré et solitaire, parce que vous m'avez rempli de la terreur de vos menaces! » *Solus sedebam, quoniam comminatione replesti me.* Jerem., xv. 17. On ne saurait dire que sa crainte était vaine et chimérique, car il déclare que Dieu lui-même en est l'auteur : « Seigneur, dit-il, vous m'avez rempli de la terreur de vos menaces. » Tous ces grands serviteurs de Dieu étaient convaincus de la vérité de cette parole du Psalmiste. « Votre justice, Seigneur, est comme les montagnes les plus élevées : vos jugements sont un abîme très-profond. » *Justitia tua sicut montes Dei : judicia tua abyssus multa.* Ps. xxv, 7. Qui pourrait comprendre, en effet, pourquoi plusieurs, après avoir passé de longues années dans la piété et l'innocence, ont, comme Salomon, fait une chute déplorable à la fin de leur vie? On peut les comparer à ces navigateurs qui reviennent des contrées de l'Orient, et qui, après une heureuse traversée, font naufrage dans le port. Comment s'expliquer, en effet, pourquoi des deux larrons attachés à la croix auprès du Sauveur et proférant d'abord tous deux des imprécations et des blasphèmes, l'un est choisi pour le paradis et l'autre abandonné au supplice éternel? pourquoi des deux frères jumeaux

Esaü et Jacob, le second est aimé du Seigneur, tandis que le premier est rejeté? Tout homme qui méditera ces jugements de Dieu, mystérieux à la vérité, mais non injustes, ne pourra que s'écrier avec le Prophète : « Seigneur, transpercez ma chair de votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur. » *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim timui.* Ainsi le saint roi David demandait au Seigneur de faire pénétrer, non-seulement dans son âme, mais jusque dans son corps l'aiguillon de cette crainte salutaire, persuadé que cette crainte était pour lui un gage de sécurité, parce l'Esprit du Seigneur réside tout particulièrement dans les cœurs qui écoutent ses paroles avec tremblement. *Is.*, LXVI, 2.

Mais parmi ces secrets jugements de Dieu, il faut remarquer particulièrement l'élection de Paul, le persécuteur, et la réprobation de Judas, l'apôtre. Qui pourra dire pourquoi l'un, d'ennemi déclaré de Jésus-Christ, fut changé en apôtre, tandis que l'autre, d'apôtre qu'il était, devint un traître infâme qui vendit son maître et finit par se donner la mort? On sait que Judas conçut de son crime un tel repentir, que, après avoir jeté dans le temple l'argent qu'il avait reçu et avoir déclaré qu'il avait péché en vendant le sang innocent, il alla se pendre. *Matth.*, XXVII, 3-5. Le repentir de Judas vous prouve bien, mes frères, que, si tout profite aux prédestinés, jusqu'à leurs péchés mêmes qui les rendent plus humbles et plus vigilants, il en est autrement des réprouvés, pour qui les choses les plus excellentes deviennent une occasion de ruine. Vous en avez un exemple dans la conduite de Judas. Elevé à l'école du Sauveur, dont la doctrine a principalement pour but la haine et la détestation du péché, il fut tellement atterré, tellement épouvanté de son crime, il conçut de lui-même une si grande horreur, que, pour se débarrasser de cet aiguillon déchirant du remords, il voulut en finir avec la vie. L'aiguillon de la douleur, voilà ce qui pousse les hommes en proie au désespoir à mettre fin à leurs jours. Ne trouvant aucun moyen d'adoucir la violence de leurs peines, ils prennent, pour y échapper, la résolution de se délivrer de la vie. Cet aiguillon de la douleur qui déchira le cœur de Judas eut donc son principe dans

une fausse interprétation de la doctrine du divin Maître. Notre-Seigneur voulut que cette déplorable chute de son disciple servît à augmenter l'amertume de sa Passion et à consoler les fidèles, lorsqu'ils se voient trahis par leurs amis. Ce n'est pas une honte pour nous, dit saint Cyprien, d'éprouver de la part de nos frères ce que Jésus-Christ a lui-même éprouvé, et ce n'est pas une gloire pour eux de faire ce que Judas a fait.

Je vous prie, mes frères, de considérer ici attentivement avec moi, combien l'avarice (qui est un amour désordonné de l'argent) renferme de malice, puisque cette passion a poussé le malheureux Judas au plus exécrable forfait, c'est-à-dire à vendre pour trente pièces d'argent le Sauveur Jésus à ses ennemis acharnés, sans que rien pût le détourner de ce sacrilége, ni les miracles dont il avait été témoin, ni ceux qu'il avait opérés lui-même, ni sa dignité d'apôtre, ni l'innocence du divin agneau, rempli de douceur; tant il est vrai que la soif de l'or aveugle l'esprit et précipite dans les crimes les plus épouvantables ! S'il en est ainsi, quel vaste sujet de pleurs et de lamentations ne s'ouvre pas devant nous, lorsque nous voyons presque autant de Judas qu'il y a dans le monde d'avares qui, s'ils eussent vécu au temps du premier, auraient probablement vendu Notre-Seigneur pour le même prix auquel son perfide disciple le livra? Qui d'entre les mortels, en effet, n'est pas dévoré de l'amour de l'argent? qui n'est pas en proie à cette funeste maladie? Nous voyons maintenant ce dont le Seigneur se plaint par la bouche de ses prophètes, lorsqu'il dit que « depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice, » *a minore usque ad majorem omnes avaritiæ student*, Jerem., VI, 13, et que « tous ont l'avarice dans la tête. » *Avaritia in capite omnium.* Amos., IX, 1. Par ces dernières paroles le Seigneur a marqué clairement toute l'étendue de cette passion, à laquelle il attribue la cause de la ruine de la ville et du temple. Voici en effet le passage du prophète Amos. « J'ai vu le Seigneur qui était debout sur l'autel, qui a dit : Frappez le gond, et ébranlez le haut de la porte, parce qu'ils ont tous l'avarice dans la tête. » *Vidi Dominum stantem super altare, et dixit : Percute cardi-*

*nem, et commoveantur superliminaria ; avaritia enim in capite omnium.*

Qui pourrait donc, chrétiens, retenir ses larmes en voyant cette passion exercer dans le monde un si grand empire que nul, pour ainsi dire, n'en est exempt ? « Heureux, dirons-nous, heureux l'homme qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors ! Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des choses merveilleuses durant sa vie. » *Beatus qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris ! quis est hic, et laudabimus eum ? Fecit enim mirabilia in vita sua.* Eccli., XXXI, 8, 9. Mais remettons à un autre temps ce triste et lamentable sujet, et occupons-nous du martyre de l'apôtre saint Barthélemy.

## IV.

Parmi les nombreux exemples qui nous y sont offerts, il en est un sur lequel j'appelle plus spécialement votre attention, et qui doit vous apprendre à ne refuser aucun travail, aucun effort, pour devenir un jour participants de la gloire de ce grand saint. Qui pourrait faire difficulté d'acheter par la seule obéissance à la loi divine le céleste héritage que saint Barthélemy a payé par les souffrances les plus cruelles ? Ecorché vif, il a livré tous les membres de son corps aux bourreaux, endurant ainsi autant de morts et de morts cruelles qu'il avait de membres. Il fut soumis à un genre de supplice inouï, imaginé moins par les hommes que par ce sanguinaire et antique ennemi, qui fut homicide dès le commencement. — Saint Barthélemy ayant brisé et réduit en pièces une idole que le roi Astyage adorait comme un Dieu, ce roi ou plutôt ce tyran barbare fut transporté d'une telle fureur contre l'apôtre que, non content de l'avoir fait battre de verges avec la plus grande cruauté, il inventa, à l'instigation de Satan, un nouveau genre de tourments dont la nature, la rigueur et la durée devaient faire pour le confesseur de Jésus-Christ le plus affreux supplice. Sur l'ordre du roi, l'homme de Dieu est dépouillé de ses vêtements et attaché à un poteau. Les ministres

de la cruauté d'Astyage s'approchent armés de ciseaux aigus; puis, ayant ôté leurs habits pour être plus libres dans l'exécution de cette œuvre de sang, ils commencent à labourer et à déchirer de leurs instruments le corps de l'apôtre. Ils introduisent le fer entre la peau et les chairs, mettent à nu les entrailles, et d'une main tirant la peau à eux, tandis que de l'autre ils taillent dans les chairs, ils déchirent le dos, la poitrine, les bras, les jambes et les cuisses, séparant peu à peu du reste du corps toute la peau qui l'enveloppait. Pendant que son sang coulait à flots de tous les membres de son corps et arrosait au loin la terre, le martyr considérait sa dépouille sanglante comme une pourpre royale; il regardait ses bourreaux comme les ministres de son couronnement et de son triomphe; sa chair écorchée lui paraissait un holaucauste et « une hostie vivante, agréable à Dieu, » *Rom.*, XII, 1, et, les yeux de l'âme fixées sur l'image de son Maître crucifié, il tressaillait d'une incroyable allégresse, de ce qu'il lui était donné d'être rendu, par son supplice, semblable à son Sauveur et de pouvoir répandre son sang en retour du sang divin par lequel il avait été racheté. Tout plein d'espérance, et se disant qu'après un court moment il régnerait pour toujours au milieu des chœurs des anges et des apôtres, et s'assiérait à la table céleste pour y goûter le festin que son Maître lui avait promis, il contemplait avec d'inexprimables transports de joie son sang et ses membres déchirés qui devaient lui procurer une gloire éternelle.

Que dirons-nous, chrétiens, en face d'un pareil exemple de courage? Cet apôtre n'hésite pas à livrer tous ses membres au fer des bourreaux, pensant qu'acheter le royaume des cieux par un supplice de quelques heures, n'était pas payer trop cher une éternité de bonheur et de gloire, tandis que nous, misérables et insensés que nous sommes, notre aveuglement est si profond, notre esprit est enveloppé de si épaisses ténèbres, que nous ne voulons pas même acheter par l'obéissance aux commandements de Dieu et par la soumission au joug si doux du Sauveur un bien pour lequel les prophètes, les apôtres et les innombrables martyrs de Jésus-Christ ont généreusement donné leur sang, leurs membres et leur vie!

Mais si la pensée d'une si grande gloire nous laisse indifférents, ne soyons pas insensibles du moins à la rigueur et à la durée éternelle des affreux supplices qui sont réservés aux rebelles et aux contempteurs de la loi divine. Il n'y a qu'un cœur de bronze que la crainte d'un supplice si épouvantable ne puisse pas courber sous le joug léger du Sauveur et sous le fardeau si doux de la loi de Dieu.

Je vais vous citer un exemple d'après lequel vous jugerez de l'effet que peut produire la considération des peines éternelles. Eusèbe rapporte dans son Histoire ecclésiastique qu'un confesseur de Jésus-Christ nommé Natalius, lequel avait souffert pour la foi, fut circonvenu par des hérétiques qui lui offrirent une forte somme d'argent à la condition qu'il entrerait dans leur société et serait évêque de la secte. Natalius se laissa corrompre, tant l'ambition et l'avarice avaient d'empire sur son cœur! Cet homme que les chevalets et les tortures n'avaient pu ébranler, fut vaincu par l'appât de l'or et de la domination. En vain le Seigneur, se souvenant de la foi de celui qui jadis avait confessé son nom dans les tourments, lui apparut-il pendant la nuit en l'invitant à faire pénitence; Natalius enchaîné par sa double passion restait sourd aux avertissements divins. Alors le Sauveur, sans s'irriter de cette révolte, résolut, dans sa miséricorde, d'employer un remède plus violent. Il envoya deux anges qui, pendant toute une nuit, frappèrent cruellement de verges le coupable jusqu'alors rebelle. Le lendemain matin, Natalius tout pénétré de la crainte de la colère divine se revêtit d'un sac, couvrit sa tête de cendres et vint se jeter tout en larmes aux pieds du pape Zéphyrin, demandant pardon de sa faute et montrant les blessures qu'il avait jadis reçues pour Jésus-Christ. Sa douleur était si vive, ses larmes si abondantes que tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher de pleurer avec lui. Quelle fut donc la cause d'un si profond repentir? — Les coups dont il avait été frappé durant une seule nuit. Si une seule nuit passée dans les tourments suffit pour le faire renoncer à sa dignité d'évêque et aux revenus attachés à cette dignité et pour lui inspirer une douleur si amère de son péché, douleur qu'il manifesta publiquement,

quelle n'est pas la folie, la stupidité, quel n'est pas l'aveuglement de ceux que n'épouvantent ni cette nuit éternelle dont aucune lueur ne dissipera les ténèbres, ni les éternels supplices, ni le ver qui ne meurt pas, ni l'éternelle et hideuse compagnie des démons et des spectres infernaux, ni les flammes éternelles, ni l'éternel bannissement de la céleste patrie, ni la faim, la soif éternelles, ni les pleurs, les gémissements, les grincements de dents éternels ! O délire ! ô inconcevable insensibilité ! ô terrible puissance des démons qui peuvent à ce point égarer l'esprit des malheureux mortels ! Mes frères, je vous en prie, réveillez-vous, et pendant que vous en avez encore le temps, pendant que vous êtes encore en vie, prêtez l'oreille à cette parole du Prophète : « Le matin est venu, et la nuit va suivre ; si vous cherchez, cherchez avec soin : convertissez-vous et venez. » *Venit mane et nox; si quæritis, quærite; convertimini, venite.* Is., XXI, 12. Convertissez-vous en quittant vos voies mauvaises, convertissez-vous par une vraie pénitence, et venez par la voie de la justice, pour mériter d'obtenir enfin la miséricorde du Seigneur, le pardon de vos péchés et la vie éternelle.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE.

1° DU PRÉCEPTE DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. — 2° DE LA CONVERSION DU MONDE ET DE LA PRÉDICATION DES APÔTRES.

*Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. *Joan.*, XV, 12.

L'Evangile de ce jour, mes très-chers frères, embrasse deux parties : le précepte de la charité fraternelle, et, vers la fin, la prédication apostolique renfermée par Notre-Seigneur dans ces quelques mots qu'il adresse à ses apôtres : « Je vous ai choisis et

vous ai établis pour que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. » Nous aussi nous traiterons brièvement cette seconde partie, nous étendant davantage sur la première qui a la plus grande importance pour la règle de notre vie. Afin de mieux remplir notre tâche, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge, *Ave Maria.*

Le Roi-Prophète dans le psaume *Cœli enarrant gloriam Dei,* Psal. XVIII, qui est un admirable cantique à la gloire de Dieu, célèbre une double manifestation de cette gloire qui se révèle et dans la beauté et l'harmonie de cet univers, et dans la justice et la sainteté de la loi que Dieu a donnée aux hommes. Le psalmiste après avoir dit : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les ouvrages de ses mains, etc. » commence l'éloge de la loi divine, et s'écrie : « La loi du Seigneur qui est sans tache convertit les âmes, etc. » Quiconque en effet considère ce monde, ouvrage de la main de Dieu, ne saurait ne pas y reconnaître la puissance, la sagesse et la providence merveilleuse et attentive de la souveraine Majesté; mais peut-on considérer la loi du Seigneur, sans y admirer sa bonté, sa sainteté, son ardente charité pour les hommes et les entrailles de son infinie miséricorde? De même que les eaux des sources contractent la saveur des lieux par où elles passent, et sont, pour cette raison, tantôt douces, tantôt salées, ainsi la loi divine étant sortie du cœur de Dieu conserve en venant jusqu'à nous, la nature et la saveur de cette origine sacrée. C'est pourquoi elle est pour nous comme un miroir où non-seulement nous apercevons les taches de notre âme lorsque nous nous écartons de cette règle de toute vertu, mais où nous contemplons l'image de l'amour et de la bonté de Dieu. Quoi de plus doux, quoi de plus aimable, par exemple, que ce seul précepte dont le Sauveur a dit qu'il est l'abrégé de toutes les autres lois : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi, car c'est là la loi et les prophètes? » *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. Hæc est enim lex et prophetæ.* Matth. VII, 12. Pouvait-on rien ordonner aux hommes qui leur fût plus salutaire et plus

agréable? Combien, en effet, la vie ne serait-elle pas heureuse, si tous les hommes faisaient aux autres ce qu'ils souhaitent qu'on leur fasse à eux-mêmes? Mais laissons ce précepte et ceux qui lui sont semblables, pour en venir à celui qui nous est fourni par l'évangile de ce jour.

«Ceci (dit Notre-Seigneur) est mon commandement,» parole assurément bien digne du souverain Législateur, de Celui de qui toute puissance, comme toute paternité, découle dans le ciel et sur la terre, « car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu.» *Non est enim potestas nisi a Deo,* Rom. XIII, 1. — Parlez, Seigneur, j'attends que vous me disiez quelle loi vous me prescrivez, quelle espèce de sacrifice vous me demandez, quelle sorte d'obéissance vous exigez de moi pour me rendre participant du céleste héritage. — « Mon commandement est celui-ci : c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Quoi de plus doux, de plus agréable, de plus aimable que cette loi? Pouvait-on rien nous prescrire de plus avantageux pour la vie, de plus capable de nous procurer la paix et la tranquillité que de nous ordonner de nous rendre mutuellement toutes sortes de bons offices et de nous secourir les uns les autres? Comme tous les biens et tous les maux viennent aux hommes de la part des autres hommes (car on l'a dit avec beaucoup de raison : l'homme est pour l'homme un dieu ou un démon, donnant la mort à son semblable ou le sauvant de la mort), si tous les hommes étaient unis par les liens de cette charité, quel bien pourrait leur manquer et quel mal pourrait leur arriver de la part des autres? Leur vie s'écoulerait dans le calme et la paix, à l'abri de toute crainte. Dites-moi, mes frères, Dieu en nous donnant ce précepte ne nous a-t-il pas clairement révélé toute l'étendue de sa bonté paternelle? Si un père, rempli de la plus vive tendresse pour ses enfants ne leur commandait rien qui ne dût contribuer au bonheur et à la paix de leur existence, quel plus grand avantage pourrait-il leur procurer? On raconte qu'un roi, père d'une nombreuse famille, ordonna à l'un de ses enfants de rompre un faisceau de verges placé devant lui. Celui-ci n'en put venir à bout, mais sur l'avis de son père, il délia le faisceau, prit les verges une à une et les brisa sans peine. Par cette allégorie

le bon pére voulait recommander à ses enfants une mutuelle affection : si vous vivez en bonne intelligence, leur dit-il, vous résisterez à toutes les difficultés, mais si la haine vient vous désunir, vous serez facilement attaqués et vaincus. Notre Père céleste nous exhorte à cette même union de la charité lorsqu'il nous dit : « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Oh ! combien sont vraies ces paroles du Roi-Prophète. « La loi du Seigneur est sans tache, elle convertit les âmes ! » *Lex Domini immaculata, convertens animas.* Psal. XVIII. Elle détourne en effet les âmes des justes de l'amour insensé des choses terrestres, pour les élever au chaste et ardent amour de ce divin législateur. « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres. » Autant de mots, autant de motifs capables de nous embraser d'amour. C'est comme s'il disait : Ma loi, mon précepte, le sacrifice qui seul peut m'apaiser et me plaire, c'est votre paix, votre salut, votre repos, votre tranquillité, votre bien-être que je décrète et que j'établis par ce commandement qui est mon commandement par excellence.

Comparez, je vous prie, mes frères, cette loi avec les lois sanguinaires des faux dieux. Ceux-ci ordonnaient à leurs adorateurs de purifier leurs enfants par le feu et de les égorger dans des sacrifices solennels. Le prophète a signalé ce crime lorsqu'il dit : « Ils ont immolé leurs fils et leurs filles au démon. Ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils ont sacrifiés aux idoles de Chanaan taillées en sculpture. » *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis. Et effuderunt sanguinem innocentem filiorum suorum et filiarum suarum quas sacrificaverunt sculptilibus Chanaan.* Psal. CV, 37, 38. « Vous cherchez votre consolation dans vos dieux, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, vous sacrifiez vos petits-enfants dans les torrents, sous les roches avancées. » *Consolamini in diis immolantes parvulos in torrentibus, subter eminentes petras.* Le Seigneur a voulu par ces paroles nous faire entendre combien des préceptes si cruels sont en opposition avec son immense charité à lui qui nous ordonne tout particulièrement de nous aimer les uns les autres, de nous rendre

mutuellement toutes sortes de bons et charitables offices et de nous garder de répandre le sang humain, qui est extrêmement précieux devant ses yeux. D'où il est facile de conclure que ces sacrifices barbares offerts aux idoles ont été institués par celui qui fut homicide dès le commencement et qui est altéré du sang de l'homme. Mais ici, mes frères, je ne puis vous dissimuler que ce doit être pour nous une abondante matière de larmes de voir les idolâtres faire beaucoup plus pour leurs cruelles et mensongères divinités que nous ne faisons, nous chrétiens, en l'honneur du vrai Dieu, de ce Dieu pour nous si plein de bonté. Ces malheureux païens sacrifiaient volontiers leur vie au culte du démon, et nous, adorateurs du vrai Dieu nous trouvons lourd, et pénible et intolérable de jeûner pendant un jour, de prolonger le temps de la prière, de pardonner au prochain l'injure qu'il nous a faite, de nous armer du glaive de la crainte divine pour immoler nos passions, de donner un morceau de pain à un pauvre qui nous demande au nom de Jésus-Christ !

## I.

« Ceci est mon commandement. » Pourquoi « mon » commandement ? Est-ce que tous les autres préceptes de la loi divine n'ont pas également Dieu pour auteur ? Pourquoi donc le Seigneur dit-il, que ce commandement est tout particulièrement le sien ? — Chacun pourrait aisément répondre que la raison en est que ce seul précepte de la charité renferme tous les autres, selon que l'atteste l'Apôtre, qui nous dit : « Celui qui aime le prochain, accomplit la loi. » *Qui diligit proximum, legem implevit ;* et : « L'amour est l'accomplissement de la loi. » *Plenitudo legis est dilectio.* Rom. XIII, 8, 10. Mais le Seigneur a employé cette manière de parler pour une raison plus haute : il a voulu par là nous faire entendre que, parmi tous ses commandements, il n'en était aucun qui représentât davantage sa bonté, sa bienveillance et sa miséricorde. Il est constant en effet, que de toutes les perfections divines, aucune ne convient mieux à la nature de la divinité, aucune n'est plus digne de nos éloges, aucune ne doit être

plus connue et plus célébrée par les hommes que la bonté et la miséricorde infinie de Dieu, car, selon que le dit le Prophète : « Les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de toutes ses œuvres. » *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* Psal. CXVLI, 9. Or, comme le propre de la miséricorde et de la bonté est de rendre service aux hommes, de les faire participer aux biens que l'on possède, de s'intéresser et de pourvoir à leur salut et à leur bonheur, la souveraine bonté pouvait-elle rien faire de plus digne d'elle que de nous donner un précepte qui devait être pour nous le plus salutaire, et par conséquent le plus conforme à sa miséricorde et à son amour ?

Mais ce précepte de Notre-Seigneur n'est pas seulement « son précepte ; » il l'appelle encore « un précepte nouveau ». « Je vous donne, dit-il, un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, et, comme je vous ai aimés, de vous aimer aussi les uns les autres. » *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos; ut et vos diligatis invicem.* Joan., XIV, 34. Mais pourquoi Notre-Seigneur appelle-t-il « nouveau » un précepte aussi ancien que le monde et qui est né avec l'homme? Y a-t-il rien en effet de plus naturel à l'homme que l'humanité et la bénignité? Aussi saint Augustin dit que, lorsque fut récitée sur le théâtre cette fameuse maxime du poëte comique : « *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* » Je suis homme, et je ne considère rien de ce qui intéresse les hommes comme étranger pour moi, tout le peuple se leva et fit retentir le théâtre d'un concert d'acclamations et d'applaudissements. Saint Jean semble penser autrement que Notre-Seigneur, puisqu'il dit en parlant de la charité : « Mes très-chers frères, je ne vous écris point un commandement nouveau, mais le commandement ancien que vous avez reçu dès le commencement. » I. *Joan.,* II, 7. Comment donc saint Jean appelle-t-il « ancien » un précepte que Notre-Seigneur appelle « un précepte nouveau? » A cela il m'est aisé de répondre que ce commandement est tout à la fois ancien et nouveau : ancien par son institution, mais nouveau par suite de la dépravation des hommes ; ancien quant à son origine, mais renouvelé par les paroles et les exemples du Fils de Dieu. De

même que les peintres ravivent les couleurs des vieux tableaux dont l'âge a noirci et presque entièrement effacé les traits, de manière que ces tableaux sont en même temps anciens et nouveaux, ainsi Notre-Seigneur a restauré avec tant d'art l'ancien précepte de la charité tombé pour ainsi dire en désuétude parmi les hommes, que l'on peut dire aussi de lui qu'il est ancien et nouveau. Quel est, en effet, le mot qui résume la vie et la doctrine du Sauveur, sinon la charité ? N'est-ce pas la charité, et la charité la plus ardente, que nous prêchent et son incarnation, et sa naissance, et ses miracles, et sa vie, et sa mort, et toutes les souffrances et tous les opprobres de sa passion ? N'est-ce pas la charité qu'il a voulu exprimer par ces paroles : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? » *Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur?* Luc., XII, 49. Ce divin Sauveur a aiguillonné notre amour par des motifs si pressants, surtout lorsqu'il a épuisé le calice de sa passion pour notre salut, que, selon la réflexion de saint Jean-Chrysostome, quand bien même nous serions de pierre, nous devrions fondre comme une cire molle en présence d'une si grande charité. Ne soyons donc pas étonnés que Notre-Seigneur appelle nouveau un commandement qu'il a confirmé et gravé dans le cœur des hommes par tant et de si admirables moyens. Ce commandement d'ailleurs n'appartient-il pas tout spécialement à la loi nouvelle, qui, selon la remarque de saint Augustin diffère de la loi ancienne, en ce que celle-ci était une loi de crainte, tandis que celle-là est une loi d'amour? C'est donc avec raison que ce précepte de la charité est appelé un précepte nouveau, puisqu'il appartient en propre à la nouvelle loi qui non-seulement fait une obligation rigoureuse de la charité aux fidèles, mais la répand dans leurs cœurs par la communication du Saint-Esprit.

Il eût suffi de l'utilité de ce précepte et de la douceur qu'il renferme pour nous engager à l'observer, mais Notre-Seigneur ajoute à ces motifs un aiguillon plus puissant aux yeux du chrétien ; je veux dire, son divin exemple : « Aimez-vous, nous dit-il, comme je vous ai aimés. » Rien de plus propre à graver dans le cœur des dis-

ciples les leçons du maître que ses propres exemples. Aussi saint Paul exhortant les Philippiens à pratiquer les devoirs de la charité, leur rappelle d'abord celle dont il est animé à leur égard : « Dieu m'est témoin, dit-il, avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, et ce que je lui demande, c'est que votre charité croisse de plus en plus. » *Testis mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Christi Jesu, et hoc oro ut charitas vestra magis et magis abundet.* Philip., I, 8-9. Notre-Seigneur fait de même, et, pour nous exciter à la charité fraternelle, il nous propose son exemple et veut que nous nous aimions comme lui-même nous a aimés. Or, comment nous a-t-il aimés? Lui-même nous l'apprend dans les paroles qui suivent : « Nul, dit-il, ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » Quoi de plus efficace qu'un tel exemple? Mais cet exemple est en même temps le plus grand de tous les bienfaits, puisque ce n'est rien moins que le sacrifice d'un Dieu donnant sa vie pour nous racheter de la mort. Admirable exemple qui enflammait le cœur de Paul d'un si ardent désir de rendre amour pour amour à son divin Sauveur, qu'il s'écriait : « L'amour de Jésus-Christ nous presse! » *Charitas Christi urget nos.* II, Cor., V, 14. Comme s'il disait : La force et la puissance de la charité de Jésus-Christ est telle, elle excite si vivement nos cœurs à la payer de retour, qu'elle nous fait en quelque sorte violence, et que désormais nul n'a plus d'excuse dont il puisse défendre son insensibilité. Il a donc bien le droit de nous prescrire la charité, et une charité conforme à la sienne, celui qui le premier a pratiqué d'une manière si admirable ce qu'il nous a commandé. De là cette parole de saint Jean : « Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Et nous devons donner aussi notre vie pour nos frères. » *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus pro fratribus animas ponere.* I, Joan., III, 16. Cette obligation existe principalement lorsque le salut de notre frère est en péril, et que nous n'avons pas d'autre moyen de le sauver du danger que court son âme. Ainsi, mes frères, le précepte de la charité chrétienne va si loin que nous sommes quelquefois tenus

de sacrifier notre vie elle-même, qui est bien ce que nous avons de plus cher, pour le salut du prochain. Si ce principe est vrai, que faut-il penser de ceux qui ne veulent pas même donner un morceau de pain à leur frère nécessiteux? « La vie, dit saint Grégoire, étant incomparablement plus précieuse que tous les biens terrestres que nous possédons, comment donnera-t-il sa vie pour ses frères celui qui ne leur donne pas même ce qui est beaucoup moins que la vie? » Mais cette matière demanderait de plus grands développements. Poursuivons notre dessein.

## II.

Notre-Seigneur, nous invite donc à imiter sa charité, lorsqu'il nous dit : « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Voyons donc plus en détail comment Jésus-Christ nous a aimés, afin que nous puissions, autant qu'il est en nous, imiter son exemple. En considérant avec quelque attention la charité du Sauveur envers nous, nous trouverons qu'il nous a aimés avec force, avec douceur, avec ardeur, avec persévérance et simplicité.

Il nous a aimés avec force, lui « qui, au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie. » *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* Hebr. xii, 2. C'est cette même force que l'évangéliste saint Luc nous veut faire remarquer, lorsqu'il dit : « Les jours où il (Jésus) devait être enlevé de ce monde étant près de s'accomplir, il affermit sa face pour aller à Jérusalem. » *Factum est autem dum complerentur dies assumptionis ejus, et ipse faciem suam firmavit ut iret in Jerusalem.* Luc., ix, 51. Ces expressions « il affermit sa face » marquent assez clairement avec quelle force et quel empressement Jésus s'avancait au supplice de la mort. Saint Marc est encore plus explicite : « Ils (Jésus et ses disciples) étaient en chemin pour monter à Jérusalem, et Jésus marchait devant eux, et ils étaient tout étonnés et le suivaient saisis de crainte. » *Erant autem in via ascendentes Jerosolymam : et præcedebat illos Jesus, et stupe-*

*bant ; et sequentes timebant.* Marc. x, 32. Ils étaient étonnés de ce qu'il les précédât, ce qui ne lui était pas ordinaire, et ils craignaient, parce qu'ils savaient quels dangers les attendaient à Jérusalem. Mais cette marche du Sauveur devançant ses disciples montre bien l'ardeur avec laquelle il se pressait vers le lieu où il devait consommer le sacrifice de notre salut. Ce désir, cet amour, cette soif de notre salut étaient si vifs que non-seulement il ne redoutait pas les tourments et les opprobres de sa passion, mais qu'il se précipitait pour ainsi dire à leur rencontre, en précédant ses disciples dans le chemin. C'est à cause de cette force invincible, inébranlable, que l'apôtre saint Paul appelle Jésus-Christ « une pierre, » qui, frappée par la verge de la justice divine, a donné au peuple dévoré par la soif les eaux abondantes des grâces célestes, sans être brisée ni entamée. C'est pour la même raison que le Seigneur avait ordonné dans la loi qu'on ne rompît point les os de l'Agneau pascal : « Vous n'en romprez aucun os, » dit-il à son peuple. *Os non comminuetis ex eo,* Exod., XII, 46; précaution qui eût été vaine et inutile, si par là le Seigneur n'avait voulu figurer la force inébranlable du divin Agneau.

Jésus nous a aimés avec douceur, comme le prouvent et ses actions et ses paroles. Ses actions : en faut-il d'autre exemple que la tendre charité avec laquelle il lava les pieds de ses disciples? *Joan.,* XIII, 5. Ses paroles : il appelait ses disciples tantôt ses frères, tantôt ses enfants, tantôt ses petits enfants (nom beaucoup plus doux encore) ; il invitait tous les hommes à se rendre auprès de lui et leur disait dans un langage plein de tendresse : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et ployés sous le fardeau, et je vous soulagerai. » *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Matth., XI, 28. Quoi de plus doux, de plus aimable que cette invitation !

Il nous a aimés avec ardeur. Nous en pouvons juger par les paroles dont il se servait pour marquer son vif désir de notre salut : « Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » *Baptismo habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedum perficiatur !* Luc., XII, 50. Aux

approches de sa passion, il dit au traître Judas : « Ce que tu fais, fais-le vite, » *quod facis, fac citius.* Joan., XIII, 27, tant il était pressé du désir de souffrir pour notre salut! — Il nous a aimés avec persévérance. N'en avons-nous pas un témoignage suffisamment clair dans ces paroles de saint Jean : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, » *cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Joan., XIII, 1 ; et dans ces autres paroles que lui-même avait inspirées longtemps auparavant à son prophète : « Je vous ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eue de vous? » *In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans.* Jerem., XXXI, 3. Aussi quand les Juifs lui crièrent de descendre de la croix pour prouver qu'il était le Fils de Dieu, il ne les écouta point, et resta sur le gibet jusqu'à ce que l'œuvre de la rédemption étant achevée, il s'écria : « Tout est consommé. » *Consummatum est.* Joan., XIX, 30.

Mais ce qui doit surtout nous engager à répondre par l'amour à la charité de notre Sauveur, c'est qu'il nous a aimés avec simplicité. Je m'explique. — Il y a en Jésus-Christ deux natures : la nature divine et la nature humaine. Or, la nature divine étant infinie ne peut rien recevoir qui s'ajoute à ce qu'elle a, ni rien perdre de ce qu'elle possède. Quant à la nature humaine, comme, dès le premier moment de sa très-sainte conception, elle a été bienheureuse et toute remplie de grâce, que pourrait-on ajouter à la gloire de son corps et de son nom qu'elle a méritée dès ce premier instant? Vous voyez donc, mes frères, que c'est gratuitement, c'est-à-dire sans aucun profit pour lui-même, que Jésus-Christ nous a aimés. Qu'un homme considère avec piété cette charité toute gratuite du Sauveur, et je serai bien surpris s'il ne se sent transporté et comme ravi d'étonnement et d'amour. Efforçons-nous donc, mes frères, d'imiter cette sincérité, cette pureté de l'amour de notre Dieu. Nous aussi, aimons gratuitement notre prochain, faisons-lui du bien sans aucune vue d'intérêt propre, selon que l'apôtre le demande de nous, lorsqu'il dit : « Que celui qui donne, le fasse avec simplicité : » *Qui tribuit, in simplicitate.* Rom., XII, 8; c'est-à-dire qu'il donne pour donner,

ne cachant point d'autre dessein sous le voile de la libéralité, car autre chose est la charité, autre chose est le trafic. Or, celui qui en aimant, en rendant un bon office, en faisant du bien à son frère, se propose quelque profit de son action, ce n'est point la charité, mais le négoce qu'il exerce ; ce n'est point le prochain, mais sa propre personne qu'il aime; ce n'est point pour le service de Jésus-Christ, mais pour le sien qu'il travaille. Désirez vous donc imiter cet amour pur et sincère de votre Sauveur? Appliquez-vous à faire du bien à ceux dont vous n'avez rien à espérer ni à craindre ; en d'autres termes, choisissez de préférence pour objet de vos libéralités les pauvres, les gens de basse condition, les délaissés, tous ceux en qui vous ne sauriez envisager que la personne de Jésus-Christ. Voilà la vraie, la pure, la sincère charité; voilà dans toute sa beauté, sans déguisement et sans fard, cette belle vertu qui exciterait dans nos cœurs un amour enthousiaste, si nous pouvions la voir de nos yeux mortels; voilà la charité qui est singulièrement agréable et chère au cœur de Dieu, la vertu qui recevra dans le ciel une récompense d'autant plus grande qu'elle est plus désintéressée de tout motif humain et terrestre. C'est à cette pureté de la charité que Notre-Seigneur nous engage dans ces paroles d'une simplicité si admirable : « Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, n'appelez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et ne vous rendent ce qu'ils auront reçu de vous. Mais lorsque vous faites un festin, appelez les pauvres, les estropiés et les aveugles : et vous serez heureux de ce qu'ils n'ont rien à vous rendre, car vous en recevrez votre récompense à la résurrection des justes. » *Cum facis prandium aut cœnam, noli vocare amicos tuos, neque fratres tuos, neque cognatos, neque vicinos divites : ne forte et te ipsi reinvitent, et fiat tibi retributio. Sed cum facis convivium, voca pauperes, debiles, claudos et cæcos ; et beatus eris, quia non habent retribuere tibi : retribuetur enim tibi in resurrectione justorum.* Luc., XIV, 12, 14. Quelle sublime philosophie dans ces paroles du Sauveur! Eh! quoi, Seigneur, est-ce que ce n'est pas un acte de charité d'inviter ses amis, ses voisins, ses parents, et de les combler de

bienfaits? L'opinion d'un grand nombre de théologiens n'est-elle pas que la bienveillance étant due aux amis plutôt qu'aux ennemis, elle est par cela même d'un plus grand mérite? — Je le veux ; mais Notre-Seigneur, pénétrait plus avant : il considérait la pureté de la charité fraternelle qui, à l'égard des parents et des amis, peut-être facilement en péril, parce que, vis à vis de ces personnes nous sommes dominés par des raisons de parenté et d'amitié, tandis que la bienfaisance exercée en secret envers les pauvres et les malheureux est exempte de ce danger ; et c'est là précisément ce qu'il faut chercher avant tout dans les bonnes œuvres, la pureté et la simplicité.

Maintenant qui pourrait dire combien le monde est éloigné de cette simplicité? Le Seigneur s'en plaignait autrefois par la bouche de son Prophète : « Quel est, disait-il, celui d'entre vous qui ferme les portes de mon temple, et qui allume le feu sur mon autel gratuitement? » *Quis est in vobis, qui claudat ostia, et incendat altare meum gratuito?* Malach., I, 10. Hélas! ces plaintes du Seigneur ne conviendraient-elles pas beaucoup mieux encore à nos jours? Quel est, en effet, celui dont les bienfaits soient purement gratuits? Quel est celui qui se montre charitable et miséricordieux sans aucun motif d'intérêt? Quel est celui qui en faisant du bien à son prochain n'espère pas en retirer quelque profit terrestre? Où est la vraie, la pure, la sincère amitié même entre les frères? Chacun ne pense qu'à soi, ne cherche que son avantage. Nul ne sème là où il ne croit pas pouvoir un jour récolter, parce que, lorsque la cupidité s'est entièrement emparée d'un homme, la charité n'a plus rien à prétendre.

Vous venez de voir, mes frères, comment Notre-Seigneur, par son exemple et l'inestimable bienfait de notre rédemption, nous prêche la pureté de la charité à l'égard de nos frères. Non content de ces motifs si puissants, il y ajoute un nouvel aiguillon, qui est la précieuse récompense de cet amour et de notre soumission à sa loi : « Vous êtes mes amis, dit-il, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu du

Père, je vous l'ai fait connaître. » Quoi de plus magnifique que cette récompense ! Quoi de plus sublime ! Si l'amitié de Dieu est la plus constante et la plus fidèle, si d'ailleurs tout est commun entre les amis, que peut-il manquer à celui qui est l'ami de Dieu? Que peut-il lui manquer, soit à l'égard des besoins de cette vie, soit pour obtenir dans l'autre la gloire du Dieu tout-puissant? Etre « l'ami » de Dieu! Notre-Seigneur a renfermé dans ce nom l'immense récompense de la charité. Etre « l'ami » de Dieu! Que peut-on ajouter à cette gloire, à ce bonheur?

Pour en revenir à notre premier dessein, ce précepte de la charité doit donc vous manifester dans tout son jour l'infinie bonté de Dieu envers nous, sa miséricorde, sa tendresse, son amour pour le genre humain. Il suffisait pour cela qu'il eût porté une loi qui assure la tranquillité, le bien-être, le bonheur de notre vie. Il y ajoute l'exemple de son amour, exemple qui est en même temps un bienfait dont la nature et l'excellence sont bien propres à exciter notre amour envers un tel bienfaiteur. Et comme si tous ces motifs étaient encore trop faibles, Notre-Seigneur nous propose la plus magnifique récompense, si nous faisons ce que nous avons d'ailleurs tant d'intérêt à faire, c'est-à-dire ce que nous devrions faire, quand bien même nous n'y serions obligés par aucune loi, engagés par aucun exemple, attirés par l'espoir d'aucune récompense. Quoi de plus grand que cette bonté divine! Quoi de plus doux que cette charité de notre Dieu! Quoi de plus digne de sa Providence que ces soins paternels! Quel est le cœur de bronze qui ne s'amollirait au feu de ce divin amour? Qui ne se sentirait tout embrasé d'amour pour ce législateur si aimable? Qui ne verrait à découvert dans cette loi, comme dans le miroir le plus pur, les entrailles de la miséricorde et de la bonté divine? O Christ, ce sont bien là vos œuvres; ô Père, très-clément, je reconnais bien votre charité et votre Providence dans cette promesse des célestes récompenses à quiconque aura observé un précepte dont l'accomplissement serait d'ailleurs si avantageux à vos enfants! Ainsi voyons-nous de tendres parents promettre à un enfant malade des cadeaux et des étrennes, à la

condition qu'il prendra les potions amères que le médecin ordonne et qui doivent lui procurer la santé. Notre Père céleste se comporte de même à notre égard. Qu'on passe en revue, qu'on examine minutieusement tous ses préceptes, et l'on verra que ce n'est point pour lui-même, mais pour nous qu'ils sont utiles et salutaires. Il nous promet cependant de grandes récompenses, si nous sommes dociles à les accomplir, de telle sorte que nous serions embarrassés de dire quel est le bienfait qui mérite davantage notre reconnaissance et notre amour, ou des préceptes que Dieu nous impose, ou des récompenses qu'il promet à notre fidélité.

## III.

Nous avons achevé ce que nous avions à dire sur la première partie de notre Evangile ; maintenant, pour payer notre tribut à la solennité de ce jour, abordons sa seconde partie, qui est consacrée à la gloire des apôtres. Dans cette partie, Notre-Seigneur a renfermé en quelques mots la plus grande et la plus belle de toutes ses œuvres, je veux dire la conversion du monde et la ruine de l'idolâtrie : « Ce n'est pas vous, dit-il à ses disciples, qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. » Paroles prophétiques qui annoncent la vocation des Gentils, la prédication de l'Evangile et le triomphe de la Croix. Je veux, mes frères, contempler pendant quelques instants avec vous cette œuvre par excellence de la main de Dieu, que saint Augustin appelle avec raison le plus grand de tous les miracles. Le prophète Isaïe nous signale les précieux avantages que nous pouvons recueillir de cette contemplation, quand il dit : « Alors vous verrez, vous serez dans l'abondance de la joie, votre cœur s'étonnera et se répandra hors de lui-même, lorsque vous serez comblé des richesses de la mer, et que tout ce qu'il y a de grand dans les nations, viendra se donner à vous. » *Tunc videbis et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi.* Isa., LX, 5. « Votre cœur s'étonnera

et se répandra hors de lui-même, » dit le Prophète, lorsque vous contemplerez la grandeur de cette œuvre merveilleuse, et la réalisation de toutes les prophéties et de toutes les prédictions qui, longtemps à l'avance, l'avaient annoncée. Alors vous vous sentirez affermi dans votre foi, confirmé dans votre espérance des biens célestes, embrasé d'amour pour l'auteur de ce grand bienfait de votre salut, et votre cœur sera inondé de l'abondance des douces joies et des suaves délices que le divin Esprit y répandra.

Que la conversion du monde doive être comptée parmi les œuvres et les miracles les plus extraordinaires de Dieu, c'est ce que démontrent clairement et la grandeur de l'événement, et la faiblesse des ministres dont Dieu s'est servi pour l'opérer. Le monde presque tout entier avait perdu la connaissance du vrai Dieu, il était enveloppé des plus épaisses et des plus affreuses ténèbres et plongé dans toutes sortes de crimes et de turpitudes, lorsque quelques hommes, de la race juive, bravant la résistance des rois, des empereurs, des nations, affrontant leurs menaces et leurs tortures, arrachèrent le genre humain pour ainsi dire tout entier à ces affreuses ténèbres, et l'amenèrent bientôt à la foi et à l'obéissance envers un homme que l'on savait être mort sur une croix. Du nombre de ces héros fut saint Barthélemy, qui pénétra dans l'Inde, y prêcha l'Evangile qu'il traduisit dans la langue de ce pays, et, victime de la fureur des ennemis de la vérité, fut condamné à un genre de supplice aussi cruel qu'inouï. Des bourreaux armés de ciseaux aigus l'écorchèrent des pieds à la tête. Et cet apôtre n'est pas le seul qui prêcha Jésus-Christ; tous les autres, à l'exception de saint Jean, propagèrent la vraie foi, en dépit des efforts de Satan et de ses satellites, et malgré les plus horribles tourments. Non-seulement ils renversèrent les fausses divinités, mais ils arrachèrent du cœur de ceux qu'ils gagnaient à Jésus-Christ l'ambition, la luxure, la haine, l'avarice et la cruauté. Peut-on douter maintenant qu'une pareille entreprise se soit exécutée sans la puissance, l'inspiration et le conseil de Dieu? On voit par là combien est vraie cette réflexion des saints Pères, qui disent qu'il faut reconnaître, ou que cette œuvre n'a

pu s'accomplir que par de nombreux et éclatants miracles, ou que la conversion du monde s'est opérée sans miracles, ce qui, de tous les miracles, serait le plus grand.

Mais pour revenir à nous-mêmes, mes frères, nous trouvons ici non-seulement un sujet d'étonnement et de joie, mais aussi un sujet de crainte. Et comment? Je vais vous le dire. Tous ces grands événements qui humainement paraissent impossibles, se sont cependant accomplis conformément aux prophéties qui les annonçaient; d'où nous pouvons conclure que toutes les prédictions concernant le jugement dernier, les supplices épouvantables et éternels des damnés, c'est-à-dire le feu qui ne s'éteindra jamais, le ver qui ne meurt point, les affreuses ténèbres, la noire prison, les gémissements intolérables, la compagnie des démons, la mort immortelle, la vie qui donne la mort, les divers châtiments infligés et proportionnés aux crimes, toutes ces prédictions, dis-je, s'accompliront avec la plus grande exactitude. Un jour viendra où ce qui est maintenant l'avenir sera le présent, où ce que nous ne voyons pas se réalisera sous nos yeux, puisque, comme le dit saint Grégoire, ce qui s'est produit dans le passé nous donne la certitude de ce qui se produira dans l'avenir. Nous avons vu déjà la conversion du monde, la vocation des Gentils, les autels des démons renversés, le prince de ce monde vaincu, les tyrans confondus, les portes des enfers brisées, l'Eglise toujours attaquée et toujours invincible (toutes choses que les prophètes et les évangélistes ont annoncées), il est donc aussi certain que nous verrons un jour le dernier et redoutable jugement et les signes qui apparaîtront dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et l'angoisse et la consternation des nations au bruit de la mer et des flots soulevés, et les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. Nous verrons le souverain Juge venir dans les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté; nous le verrons séparer les brebis des boucs, placer les unes à sa droite et les autres à sa gauche, inviter celles-là aux éternelles récompenses en leur adressant les paroles les plus douces, et condamner ceux-ci avec un visage menaçant et une voix terrible, aux supplices éternels, inévite-

bles, anx flammes, aux feux, aux ténèbres, à être privés de tous les biens et à endurer tous les maux.

Pensez-y, mes frères, ayez constamment sous les yeux ces grandes vérités, croyez que tout cela s'accomplira infailliblement un jour, et rappelez-vous fréquemment cette maxime de Salomon : « Dieu fera rendre compte en son jugement de toutes les fautes, et de tout le bien et le mal qu'on aura fait. » *Cuncta, quæ fiunt, adducet Dominus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit.* Eccle., XII, 14. Salomon a résumé dans ces dernières paroles tout ce qu'il a écrit dans son livre de l'Ecclésiaste. Il a pensé qu'il suffisait pour engager l'homme à travailler sérieusement à son salut, qu'il eût toujours devant les yeux cette grande pensée des jugements de Dieu. Quiconque, en effet, ne la perd point de vue, accomplira la recommandation que le même Salomon exprime en ces termes dans un des chapitres qui précèdent : « Faites promptement tout ce que votre main pourra faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau vers lequel vous vous hâtez. » *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos ; quo tu properas.* Ibid., IX, 10. Tous les moyens à l'aide desquels on pourrait se flatter d'échapper au jugement de Dieu sont compris dans ces paroles. Dans cette vie, il n'est pour ainsi dire point de péril, quelque imminent qu'il soit, dont nous ne puissions nous tirer, soit par nos propres efforts, soit par l'habileté ou les sages conseils de nos amis ; mais une fois condamné par le souverain Juge aux flammes de l'enfer, le réprouvé ne peut ni appeler de la sentence, ni en obtenir l'adoucissement. Les gémissements, les larmes, la longueur du temps, le regret, la protection des saints, le sang de Jésus-Christ, rien ne saurait lui être d'aucun secours. Tout accès à l'espérance, au pardon et à la miséricorde est fermé à jamais. Ils crient sans cesse les malheureux, au milieu de leur affreux supplice : « La moisson est passée, l'été est fini (durant lequel nous pouvions faire nos provisions), et nous n'avons point été sauvés. » *Transiit messis, finita est æstas, et nos salvati non sumus.* Jerem. VIII, 20. C'est pendant

la moisson, en effet, que les hommes recueillent ce qui doit les nourrir, et ceux qui négligent de le faire, auront nécessairement à souffrir de la faim et des plus pénibles privations. C'est là surtout ce que déplorent amèrement les réprouvés. Ils pouvaient moissonner d'éternelles richesses par un peu de travail et de peine ; ils ne l'ont pas voulu, ils ont négligé le temps et l'occasion favorables, et cette occasion ne reviendra plus jamais ! Quels doivent être, dites-moi, mes frères, quels doivent être maintenant les sentiments de ce riche « qui faisait chaque jour une chère splendide. » *Luc.* XVI, 19, lorsqu'il se dit qu'il pouvait, avec les miettes qui tombaient de sa table, acheter le royaume des cieux? Il ne l'a pas fait, et le malheureux, depuis tant d'années qu'il est enseveli dans l'enfer, implore une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue, et jamais il ne l'obtiendra.

C'est pourquoi les hommes vraiment sages, — ceux qui ne s'occupent pas uniquement du présent, mais envisagent surtout l'avenir, — s'efforcent par tous les moyens possibles de pourvoir à leur salut et d'obtenir du souverain Juge le pardon de leurs péchés. Ils se souviennent de cette parole du Prophète. « C'est pour cette raison (pour la rémission de ses péchés), que tout homme saint vous priera dans le temps qui est favorable. » *Pro hac orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno.* Ps. XXXI, 6. Le temps favorable pour prier et obtenir la remise des fautes, c'est le temps présent où un verre d'eau froide ne reste pas sans récompense, où une seule larme, jaillissant du fond d'un cœur sincère, peut effacer toutes les souillures de la vie et rendre l'âme plus pure que les astres du ciel, tandis que le temps propice une fois passé, quand bien même le damné se changerait en une fontaine de larmes, et qu'il en répandrait autant qu'il y a de gouttes d'eau dans l'Océan, il ne pourrait pas même, dit saint Thomas, effacer la tache d'un seul péché véniel. Aussi le Sage nous presse-t-il de ne pas différer jusqu'à ce moment pour revenir à Dieu : « Ne tardez point, dit-il, de vous convertir au Seigneur, et ne remettez point de jour en jour, car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de la vengeance. » *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem; subito enim*

*veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* Eccli., v, 8, 9. Que veut dire ce mot « tout d'un coup? » Il veut dire que ce juge, qui doit porter la sentence d'où dépend votre éternité tout entière, viendra à l'improviste et d'une manière soudaine. En effet, « comme les méchants ne pensent pas au jugement, » *Viri mali non cogitant judicium* (1), Prov., xxviii. 5, car autrement ils vivraient mieux, le jour du jugement les surprend sans qu'ils y soient préparés. Aussi l'Apôtre compare le jour du Seigneur à un voleur, I *Thes.* v, 2, qui profite du moment où les hommes se livrent à une plus profonde sécurité et sont moins sur leurs gardes. Notre-Seigneur lui-même développe cette comparaison, en parlant du serviteur paresseux et méchant : « Le maître de ce serviteur, dit-il, viendra au jour où il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ignore, et il le fera couper en morceaux, et lui assignera sa place parmi les hypocrites : là seront les pleurs et les grincements de dents. » *Veniet Dominus servi illius in die qua non sperat, et hora qua ignorat, et dividet eum, partemque ejus ponet cum hypocritis; illic erit fletus et stridor dentium.* Matth., xxiv, 51. Donc, mes frères, rentrez en vous-mêmes et examinez sérieusement si vous ne vous bercez pas dans cette fausse sécurité, vous flattant secrètement que vous avez encore une longue vie devant vous. Si vous trouvez en vous ces dispositions, tremblez d'être surpris à l'improviste par le souverain Juge, qui est souvent d'autant plus près de nous que nous le croyons plus loin.

Mais, dites-vous, que devons-nous faire? Le Sage vous en avertit : « Conciliez-vous la justice, dit-il, avant le jugement. » Eccli. xviii, 19. Mais comment me concilierai-je la justice? — D'abord en faisant tous vos efforts pour être trouvé juste, quand viendra le Juge suprême. Celui-là est juste qui efface par une véritable contrition et une confession sincère les péchés de la vie passée, et qui se propose sérieusement de les éviter. Cette résolution, en effet, contient en abrégé toute la loi divine. On comprend

(1) Ce mot *judicium* n'a pas ici le sens que lui donne le P. Grenade : il signifie ce qui est juste, ce qui est conforme à la justice.

*Note du traducteur.*

d'ailleurs que celui qui a fait un ferme propos d'éviter le péché, doit par une conséquence nécessaire prendre tous les moyens propres à garder inviolablement sa résolution. Il fermera donc tous les accès qui pourraient introduire le péché dans son âme, et leur donnera les vertus pour barrières. Il mettra une garde à ses yeux, et dira avec le Prophète : « Seigneur détournez mes yeux afin qu'ils ne regardent pas la vanité. » *Averte oculos meos ne videant vanitatem.* Ps. CXVIII, 37, Il mettra une garde à ses oreilles, conformément à cette recommandation du sage : « Bouchez-vous les oreilles avec des épines, et n'écoutez pas la méchante langue. » *Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire.* Eccli. XXVIII, 28. Il mettra surtout une garde à sa langue, dont Salomon dit qu'elle a en son pouvoir la vie et la mort, *Prov.* XVIII, 21, et fera cette prière à Dieu : « Mettez Seigneur une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres qui les ferme exactement. » *Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis.* Ps. CXL, 3. Mais que dire du cœur, de ce cœur sur lequel nous ne saurions veiller avec trop de précautions? « Mon fils, dit Salomon, appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie. » *Fili mi, omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit.* Prov. IV, 23. Oui, ce cœur est la source de la vie, mais à la condition qu'il sera vertueux et pur ; sans cela, ce n'est plus la vie, mais la mort qui en procède. Le Sauveur lui-même ne nous le déclare-t-il pas, quand il nous dit que : « C'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes ? » *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ.* Matth. XV, 19. Il est donc nécessaire que l'homme veille avec la plus grande attention à la garde de son cœur, et que, tout aussitôt qu'il sentira s'éveiller au dedans de lui quelque mouvement déréglé, il s'arme du glaive de la crainte de Dieu et détruise le germe du poison avant qu'il ait eu le temps de jeter des racines. Quant à la chair, cette antique ennemie qui ne cesse pour ainsi dire jamais d'attaquer l'esprit, il la faut réduire par les privations et la sobriété,

de peur qu'elle ne regimbe et, s'emportant comme un coursier fougueux, ne renverse l'esprit qui doit la gouverner.

Mais, mes frères, comment observer cette constante vigilance, sans le secours de la prière? Saint Barthélemy, qui fut d'abord disciple de Notre-Seigneur et ensuite son apôtre, qui vécut avec le Fils de Dieu, qui entendit fréquemment sa parole, qui fut témoin de ses miracles, qui reçut le Saint-Esprit avec les autres apôtres, le jour de la Pentecôte, saint Barthélemy priait cent fois le jour et cent fois la nuit, demandant humblement au Seigneur sa grâce et son divin esprit; et cependant il était rempli de l'Esprit saint, il avait été confirmé en grâce, il avait entendu le Sauveur lui adresser ainsi qu'aux autres apôtres ces paroles qui leur promettaient le royaume céleste : « Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » *Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* Matth. v, 12. Malgré tant et de si admirables priviléges, saint Barthélemy, comme nous venons de le dire, passait les jours et les nuits dans l'exercice de la prière, demandant pour ainsi dire à chaque instant l'augmentation de la grâce qu'il avait reçue en si grande abondance. Lorsqu'on voit ce saint apôtre recourir si fréquemment à la prière, que faut-il espérer des hommes qui, environnés de piéges, vivant dans une chair impure, agités par mille passions qui les harcèlent et habitant en ce monde parmi les scorpions et les serpents, lèvent à peine les yeux vers le ciel, et implorent à peine le secours de Dieu contre tant de dangers? O déplorable aveuglement des hommes, détestable apathie des cœurs! La conséquence nécessaire de cet aveuglement, c'est que, ne demandant pas à Dieu son secours, ce secours nous manque, et nous tombons dans les piéges du démon et dans l'abîme du péché.

Mais tout cela, dites-vous, mon frère, est bien difficile. — Je pourrais vous répondre en vous proposant tous les exemples des apôtres et des martyrs, mais je n'en veux point d'autre que celui du saint que nous honorons en ce jour. Jetez les yeux sur saint Barthélemy, lequel, après tant de travaux entrepris pour la propagation de l'Evangile, laissa déchirer son corps tout entier et

mourut dans les tortures pensant que ce n'était pas acheter trop cher le céleste héritage. Il se rappelait la vérité de cette parole sortie autrefois de la bouche du père du mensonge : « L'homme donnera toujours peau pour peau, et il abandonnera tout pour sauver sa vie. » *Pellem pro pelle, et cuncta quæ habet homo, dabit pro anima sua.* Job. II, 4, et il se disait : si cette vie, qu'on doit bien moins appeler une vie qu'un amas de douleurs et une prison, est néanmoins si chère à l'homme, que, pour la conserver, il donnerait volontiers tout ce qu'il aime davantage, que fais-je d'extraordinaire en l'échangeant pour la vie éternelle, qui n'a point à craindre la mort, qui ne connaît pas les larmes, qui est exempte de tout mal et qui renferme tous les biens, et en livrant la peau qui recouvre mon corps, pour recevoir en retour un vêtement d'immortalité ? C'est pourquoi j'abandonne volontiers mes membres au fer des bourreaux, j'offre d'un grand cœur les lambeaux de ma chair à mon Sauveur crucifié, dans l'espérance qu'il daignera m'accorder l'héritage de la vie éternelle. Voilà de quel prix l'apôtre saint Barthélemy, après une longue carrière semée de travaux et de combats, a payé le céleste héritage. Pour nous, mes frères, si nous gardons dans notre cœur avec une crainte religieuse tout ce que nous venons de dire, il nous sera donné, moyennant le secours de Dieu et sa protection durant le cours de notre pèlerinage, de parvenir heureusement au même terme.

# PREMIER SERMON

POUR

## LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

1° RÉFLEXIONS MORALES ET PRATIQUES TIRÉES DE LA GÉNÉALOGIE DE NOTRE-SEIGNEUR. — 2° LOUANGES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Liber generationis Jesu Christi, filii David, filii Abraham.*

Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.

On a coutume de célébrer le jour de la naissance des princes de la terre par des fêtes et des réjouissances et celui de leur mort par le deuil et les larmes. Il n'en était pas ainsi chez les Thraces, qui se lamentaient au jour de la naissance d'un enfant, et regardaient comme un jour heureux celui où l'on sortait de ce monde. Ces peuples jugeaient sagement. La mort pour eux était la fin des peines et des maux innombrables auxquels cette vie est exposée, la fin des souffrances qui assiégent le corps et des angoisses, des soucis qui tourmentent et déchirent l'âme. Le philosophe Anaxagore n'était pas fort éloigné de ce sentiment, lui qui voulait se laisser mourir de faim par ennui et dégoût de la vie. Il en faut dire autant, à plus forte raison, de Sénèque qui pensait que personne n'accepterait la vie, s'il la connaissait d'avance, tant elle est remplie de maux et de misères! La coutume observée chez les Thraces semble avoir été adoptée par l'Eglise, qui toutefois s'inspire en cela de pensées plus hautes et d'un tout autre esprit. Elle passe sous silence le jour de la naissance de ses saints, mais elle célèbre par des offices solennels et par une grande et commune allégresse le jour de leur mort, qu'elle appelle le jour de leur nativité. Saint Augustin, dans son discours sur le martyre de saint Cyprien, exprime ainsi son admiration à ce sujet : « Qu'est-ce que cela veut dire, mes frères? Nous ignorons le jour où est né ce saint, et néanmoins parce que c'est aujourd'hui qu'il a souffert, nous célébrons aujourd'hui le jour de sa naissance. Ah! c'est que le jour où il est entré en ce monde, il est né dans le péché,

tandis qu'aujourd'hui il a cessé de pouvoir pécher : ce jour là, il est sorti du sein de sa mère pour venir à cette lumière qui séduit les yeux de la chair, tandis qu'aujourd'hui, il sort de cette profonde prison de la vie pour jouir de la lumière qui éclaire les regards de l'âme. »

L'Eglise s'écarte cependant de cette coutume à l'égard de la très-sainte Vierge, dont elle célèbre la naissance, aussi bien que la mort, par les transports de joie de tout l'univers catholique. Et cela, non-seulement parce que la nativité de Marie annonce comme prochain l'avénement du Sauveur, mais parce que cette naissance a été exempte de toute souillure. « La sainteté convient à la maison de Dieu, » dit le prophète, *Psal.* XCII, 7. Par conséquent il convenait que celle qui, dès avant sa naissance, avait été choisie pour être le temple du Seigneur, fût affranchie de tout péché et comblée de la sainteté la plus parfaite. Dieu l'ayant choisie pour sa demeure a voulu la prévenir de l'abondance des grâces célestes. Aussi pouvons-nous appliquer à Marie cette parole prophétique : « Dieu la protégera dès la première lueur du jour. » *Adjuvabit eam Deus mane diluculo. Ibid.* XLV, 6. Il l'a en effet protégée dès la première lueur du jour, ce Dieu qui l'a remplie de l'Esprit-Saint, avant qu'elle ne vînt au monde. — On peut appliquer également à Marie ces autres paroles du même psaume : « Dieu est au milieu d'elle. C'est pourquoi il y sera inébranlable. » *Deus in medio ejus, non commovebitur* (1). Ibid. 6. Tantôt en effet Dieu abandonne l'âme, tantôt il y est seulement en quelque sorte ébranlé. Il se retire de l'âme où il demeurait, lorsque l'on commet un péché mortel : « Malheur à eux, dit-il, par la bouche d'Osée, lorsque je les aurai abandonnés. » *Væ eis, cum recessero ab eis.* Osee IX, 12. Tantôt il est ébranlé dans sa demeure : c'est lorsqu'on tombe dans quelque faute légère. Ainsi le Roi-Prophète dit en parlant de lui-même : « J'ai été poussé et renversé, et prêt à tomber : et le Seigneur m'a soutenu. » *Impulsus eversus sum ut*

(1) Ces mots *non commovebitur* ne se rapportent pas à Dieu, mais à la cité de Dieu. Nous avons cru toutefois devoir respecter l'interprétation du P. Grenade, à cause des développements qui suivent et qui reposent sur cette interprétation.

*Note du traducteur.*

*caderem et Dominus suscepit me.* » CXVII, 13. Pour Marie, le Seigneur n'a jamais quitté son âme, sa présence n'y a jamais été inquiétée, parce que cette sainte Vierge n'a jamais été souillée par aucune faute mortelle ni vénielle. Tandis que tous les autres saints sont obligés de répéter cette parole de l'apôtre saint Jean : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous, » *si diximus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est,* I Joan. I, 10, Marie, par un privilége extraordinaire, a été entièrement exempte de la moindre atteinte du péché. Il n'est pas ici-bas de roses sans épines, mais on n'en rencontre aucune sur ce lis d'une incomparable pureté. Les auteurs qui ont traité de la nature disent que le laurier et l'aigle ne sont jamais frappés de la foudre; ainsi en est-il de Marie, cet aigle royal (qui avait établi son nid sur les hautes cîmes), ce laurier toujours vert, que la foudre du péché n'a jamais touché. C'est donc avec raison, mes frères, que l'Eglise célèbre par des cantiques de joie et de louange la nativité de Marie, parce que là où elle ne découvre aucun péché, elle n'a nulle raison de pleurer, mais au contraire elle trouve un grand sujet de joie, d'autant qu'elle sait que, après la splendeur de cette pure aurore, le vrai soleil de justice ne tardera pas à paraître. Célébrons donc, chrétiens, cet heureux jour avec une sainte allégresse et une religieuse ferveur. Mais pour cela, nous avons besoin de l'assistance divine : implorons-là humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

Nous aurions peine à trouver dans l'Evangile de ce jour quelque maxime morale qui pût servir de matière à nos réflexions, mais si nous voulons dérouler l'histoire des personnages qui sont comptés dans cette chaîne des aïeux de Notre-Seigneur, nous trouverons là une abondance et comme une forêt de choses diverses qui pourrait nous fournir le sujet de plusieurs sermons. J'ai résolu de m'attacher à cette sorte de considérations dans le présent discours, d'autant que la connaissance de l'histoire sert

merveilleusement à la direction de notre vie. L'histoire, dit fort élégamment Cicéron, est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, le précepteur de la vie : elle fait que les jeunes gens acquièrent la prudence des vieillards, attendu que la connaissance qu'ils ont non-seulement des événements contemporains, mais des temps qui ont précédé, les forme à prévoir les événements à venir. Aussi le célèbre philosophe Démétrius engageait Ptolémée, roi d'Egypte, à cette étude, afin que ce prince apprît par là quels étaient les beaux faits qu'il devait imiter et les actions honteuses dont il devait se garder. L'histoire, en effet, est une conseillère véridique et sincère; elle dit aux rois ce que leurs adulateurs (vil troupeau qui les entoure sans cesse) n'osent leur faire entendre, dans la crainte d'offenser la susceptibilité de leurs oreilles. Qu'il serait à souhaiter, mes frères, qu'au lieu de passer une bonne partie du jour et de la nuit à jouer aux cartes ou à lire des romans, vous fussiez occupés à lire des histoires saintes ou les vies des saints ! — Vous retireriez certainement de cette lecture les plus grands fruits pour la règle de votre conduite. — Nous allons donc méditer sur les histoires des rois et des patriarches dont les noms figurent dans la généalogie de Notre-Seigneur ; puis nous viendrons à l'éloge de la Sainte-Vierge dont il est fait mention brièvement à la fin de notre Evangile

## I.

D'abord, si nous considérons quelle a été la fin de ces rois et de ces princes, nous verrons que la gloire et les honneurs de ce monde, convoités par tous les mortels avec tant d'ardeur, sont fragiles et durent peu. Parmi ces rois, combien dont l'autorité et la puissance inspiraient la terreur et l'effroi, dont la pourpre était ornée de pierres précieuses, dont le diadème entouré de fleurs d'or et de perles brillait du plus vif éclat, dont les palais resplendissaient de lambris d'or et de tapisseries magnifiques, dont les volontés enfin étaient autant de lois pour les peuples et les nations! Qui dira la somptuosité de leurs tables, les buffets tout brillants d'or et d'argent, l'appareil et le luxe inouïs de leur maison royale? qui dira

le nombre, l'empressement de leurs serviteurs, et les adulations de ce troupeau de courtisans qui les élevaient aux nues et leur prodiguaient des honneurs presque divins? Mais à quelque hauteur qu'il se grandisse, quel est l'homme qui puisse s'élever au-dessus de la condition mortelle de l'humanité ? « Tout cela a passé comme l'ombre, et comme un courrier qui court, ou comme un vaisseau qui fend les flots agités, dont on ne trouve point de trace après qu'il est passé, et qui n'imprime sur les flots nulle marque de sa route. » *Transierunt omnia illa tanquam umbra, et tanquam nuntius percurrens, et tanquam navis, quæ pertransit fluctuantem aquam : cujus, cum præterierit, non est vestigium invenire, neque semitam carinæ illius in fluctibus.* Sap. v, 9-10. Aussi saint Prosper corrige en ces termes l'insolence des hommes qui se promettent une longue vie ou se glorifient de leur opulence : « Regarde toi, ô homme, je t'en prie; considère que tu es mortel, que tu es terre et que tu iras dans la terre. Regarde autour de toi ceux qui avant toi ont brillé comme des astres. Où sont-ils ces hommes à qui les premiers personnages de l'état faisaient leur cour? Où sont ces orateurs qu'on ne pouvait surpasser? Où sont ces habiles ordonnateurs de festins somptueux? Où sont ceux qui élevaient de superbes chevaux? Où sont les chefs d'armées? Où sont les satrapes et les tyrans? Tout cela n'est-il pas maintenant cendre et poussière? Le souvenir de la vie de tous ces personnages n'est-il pas renfermé dans quelques vers? Regarde les tombeaux, et vois qui fut l'esclave, qui fut le maître, qui fut le riche, qui fut le pauvre. Distingue, si tu le peux, le captif du roi, le fort du faible, celui qui était beau de celui qui était difforme. »

Puisqu'il en est ainsi, mes frères, n'est-ce pas avec justesse qu'Homère compare la vie des hommes aux feuilles des arbres? Chaque année, en effet, les feuilles des arbres tombent; l'année suivante, il en pousse de nouvelles qui tombent à leur tour et sont remplacées par d'autres. Ainsi en est-il des hommes. Nous qui sommes aujourd'hui vivants, nous tomberons comme des feuilles; d'autres viendront après nous jusqu'à ce que d'autres leur succèdent. N'est-pas là ce que signifient ces paroles de Salomon : « Une génération passe, une autre vient ensuite, mais la

terre demeure ferme pour jamais. » *Generatio prœterit, et generatio advenit : terra autem in æternum stat.* Eccle. I, 4. Ce qui revient à dire que les hommes sont agités et ballottés en sens divers, tandis que la terre demeure ferme, comme le théâtre où cette pièce se joue. Ainsi quand Salomon dit qu'une génération passe, et qu'une autre lui succède, n'est-ce pas comme s'il disait qu'il en est de notre vie comme des feuilles des arbres ?

Et cependant quoique la vie des rois et des princes soit, comme celle des autres hommes, si courte, si fragile, si périssable, chose étonnante ! les hommes inconsidérés en jugent tout différemment. Tant que ces puissants personnages sont vivants, avec quel respect, grand Dieu, on les honore ! combien de marques de déférence pour obtenir leurs bonnes grâces! que de louanges on leur prodigue, que de fatigues, que d'efforts pour se concilier leur faveur et leur amitié ! Ce ne sont cependant que de simples mortels qui ont reçu de la nature un corps fragile, mais on les considère comme des êtres immortels, et l'on croit à peine qu'une longue suite de siècles mettra un terme à tant de gloire et de félicité (1). Mais lorsque la mort vient tout à coup interrompre cette brillante existence, on s'aperçoit que tout cela n'était qu'un vain songe. En présence de cette nuée de témoins qui nous mettent sous les yeux la vanité de la gloire du monde et la brièveté de la vie humaine, pouvons-nous encore nous promettre quoi que ce soit de grand et de durable, dans cette vie si fragile et si fugitive? Soyons plus sages, et, voyant que toutes choses se précipitent à leur fin avec une incroyable rapidité, regardons comme arrivé déjà ce qui doit arriver certainement, et vivons ici bas, non comme des citoyens de ce monde, mais comme des étrangers et des voyageurs.

Cette suite de rois nous fait voir non-seulement le peu de durée de la gloire humaine; elle nous montre aussi l'inconstance de la fortune, qui change les esclaves en rois et fait descendre les rois à la condition d'esclaves. C'est ainsi que nous voyons saint Jo-

(1) N'est-ce pas ici le lieu de rappeler ce mot de Louis XIV aux personnes qui entouraient son lit de mort, et se livraient à la plus vive douleur : *Aviez-vous donc cru que j'étais immortel?*

*Note du traducteur.*

seph, ce descendant de la race royale de David, réduit à un tel état de pauvreté qu'il était obligé de manier la scie et la hâche pour gagner sa vie. La très-sainte Vierge avait, elle aussi, une origine non moins noble; nous la voyons néanmoins mariée à un humble artisan et vivant dans la pauvreté. Cette pauvreté de Marie ne paraît-elle pas dans l'offrande qu'elle fit de deux tourterelles ou deux petits de colombes, qui était l'offrande imposée par la loi aux pauvres? Si elle n'offrit pas un agneau, ce ne fut certes point par avarice, mais parce que ses ressources ne le lui permettaient pas. Voilà dans quelle condition vécut ici bas celle qui est honorée non-seulement dans le ciel, mais dans le monde entier où elle a des temples, des autels devant lesquels des lampes d'or et d'argent brûlent le jour et la nuit pour attester le respect et la piété dont elle est l'objet. C'est ainsi que celui qui « étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, II *Cor.*, VIII, 9, » a voulu qu'on honorât la pauvreté évangélique.

Un pareil exemple condamne hautement la vanité et l'orgueil des jeunes filles de nos jours, qui dédaignent la main de riches et honnêtes artisans, aimant mieux épouser de jeunes damoiseaux paresseux, sans mérite et sans fortune, avec lesquels elles se verront un jour dans la plus profonde misère. Cet exemple ne condamne pas moins hautement les hommes qui, par le même sentiment d'orgueil, ne veulent pas exercer la profession d'ouvriers, et aiment mieux souffrir de la faim et de la pauvreté que de gagner leur vie dans une condition qu'ils jugent indigne d'eux. De là vient que, quand ils se voient aux prises avec la nécessité, ils emploient souvent de mauvais moyens pour se procurer ce qu'ils auraient pu obtenir par une honnête industrie.

Cette généalogie de rois et de patriarches nous apprend encore que la noblesse du sang, quand elle manque de vertus et ne se fonde que sur les images des ancêtres, est tout à fait vaine et mensongère. On ne peut pas plus comprendre la noblesse sans la vertu que l'homme sans la raison. Qui dit noblesse, en effet, dit l'assemblage des vertus les plus belles et les plus rares, telles que la constance, la magnanimité, la magnificence, la force d'âme, la

prudence dans la conduite et les affaires. Les hommes que la pratique de ces vertus a rendu utiles à la république, voilà ceux que nous appelons vraiment nobles et généreux ; quant à ceux qui n'ont d'autres titres de noblesse que les hauts-faits de leurs ancêtres, leurs prétentions sont vaines, et ils s'arrogent un mérite auquel ils n'ont pas le moindre droit.

Si du moins les enfants ne dégénéraient pas, s'ils héritaient toujours des vertus de leurs pères, cette vulgaire noblesse aurait son prix. Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi, comme on peut le voir par la généalogie des ancêtres de Notre-Seigneur. Isaac, ce saint patriarche, a pour fils le profane Esaü. On connaît les enfants de Jacob, fils d'Isaac, ces frères dénaturés qui, pour se venger de l'innocent Joseph qui les avait accusés devant leur père d'un crime énorme, le vendirent comme un esclave à des étrangers. Le saint roi David (pour ne point parler des autres) engendre Absalon, qui s'efforça d'ôter la vie et le trône à son père dont il deshonora les épouses. Salomon, fils de David, le plus sage des hommes, a pour fils Roboam qui par sa conduite insensée perd la couronne que lui avait léguée son père. Le vertueux Ezechias engendre Manassès, le plus impie de tous les rois, dont la Sainte-Ecriture dit qu'il répandit des ruisseaux de sang innocent jusqu'à en remplir toute la ville de Jérusalem, et qu'il attira par ses crimes la colère de Dieu sur cette ville et sur tout son royaume. Sedecias, fils de Josias, ne dégénéra pas moins de la religion et de la piété de son père, lui dont les forfaits et les impiétés furent cause que Jérusalem et le temple furent détruits et brûlés par les Chaldéens. Parlerai-je de Nabal, que l'Ecriture appelle uu homme dur, brutal et très-méchant? Ce Nabal était cependant de la race de Caleb, lequel était un très-saint personnage. Que dire des fils du prophète Samuel, établis par lui juges du peuple? Au lieu d'imiter les vertus de leur père, ils reçurent des présents, rendirent des jugements injustes et poussèrent si loin l'avarice et l'insolence, que le peuple demanda un roi et rejeta le Seigneur, afin qu'il ne régnât plus sur eux. Mais parmi tous ces exemples, le plus étonnant est celui de Jonathan, fils de Gersam qui était fils de Moyse. Ce Jonathan, dont l'aïeul s'entretenait avec

Dieu face à face, fut prêtre des idoles, du temps des juges. Allez donc maintenant nous vanter la noblesse héréditaire du sang, que nous voyons démentie par tant d'exemples.

En faut-il davantage, mes frères, pour nous faire comprendre que si nous avons quelque vertu et un heureux naturel, ce n'est pas à la noblesse de notre origine mais à Dieu seul auteur de tout bien qu'il faut les rapporter, surtout en voyant combien d'hommes obscurcissent par leurs vices et leurs défauts la gloire de leurs ancêtres? De plus, n'arrive-t-il pas souvent qu'un bon nombre s'enorgueillissent de leur naissance, deviennent insolents, méprisent du haut de leur fierté ceux qui sont d'une condition moindre, et se croient tout permis? Nous en avons un exemple dans le fils de Denis l'ancien, roi de Syracuse. Un jour que son père le réprimandait de ce qu'il avait fait violence à la femme d'un habitant de Syracuse, et lui disait entre autres choses : « As-tu jamais entendu dire que j'aie rien fait de semblable? » — « C'est, répondit le jeune prince, que vous n'avez jamais eu un roi pour père. » Combien le libertinage de ce jeune homme n'a-t-il pas d'imitateurs! Combien qui croient que tout leur est permis en vertu de leurs titres, tandis qu'au contraire une très-grande puissance doit exclure jusqu'à la moindre licence!

Puis donc que nous voyons dans cette suite de rois et de patriarches tant d'enfants qui ont dégénéré des beaux exemples de leurs pères, il en faut conclure que les enfants qui dégénèrent ainsi, ne peuvent pas légitimement se glorifier de leurs ancêtres. C'est là pourtant ce que faisaient les Juifs, qui, tout en menant une vie criminelle, se glorifiaient d'avoir Abraham pour père orgueil intolérable que Jean-Baptiste et le Sauveur lui-même ont confondus publiquement dans l'Evangile. Peu importe en effet (du moins au jugement de Dieu) quelle est votre naissance et à qui vous ressemblez extérieurement; mais quels exemples suivez-vous? sur les traces de qui marchez-vous? de qui imitez-vous les actions et la vie? voilà ce qui importe. S'il est vrai que le propre d'un père est d'engendrer un être qui lui ressemble, l'homme qui par ses exemples excite les autres à pratiquer la vertu et produit ainsi comme une image de lui-même dans l'âme de ceux

qui l'imitent, ne mérite-t-il pas le nom de père bien plus justement que celui qui engendre des fils qui physiquement lui ressemblent, mais qui ne lui sont en aucune façon semblables quant à leurs mœurs et à leur conduite? Vous voyez donc, mes frères, que la noblesse des hommes vicieux et méchants, si admirée pourtant du vulgaire, est mensongère et vaine. Au lieu de louer une telle noblesse, il faudrait plutôt la flétrir, puisque ceux qui s'en prévalent obscurcissent l'éclat des vertus qui ont illustré leurs ancêtres.

## II.

Il est encore dans cette suite de rois une autre chose que nous devons non-seulement remarquer, mais encore déplorer. Parmi tant de princes, l'Ecclésiastique n'en compte que trois qui aient observé la religion et la justice. « A l'exception de David, d'Ezéchias et de Josias, dit-il, tous ont péché ; car ils ont abandonné la loi du Très-Haut, et ont méprisé la crainte de Dieu. » *Præter David, et Ezechiam, et Josiam, omnes peccatum commiserunt: nam reliquerunt legem Altissimi, et contempserunt timorem Dei.* Eccli., XLIX, 5, 6. Il faut reconnaître là non-seulement l'infirmité de la nature humaine et son penchant au mal, mais surtout le danger de la puissance et de la souveraineté. Tout ce qui dépasse la mesure, dit Sénèque, est nuisible, surtout l'excès de la félicité. Une trop grande prospérité, un rang élevé, des honneurs extraordinaires sont comme un vin fumeux qui ordinairement enivre les hommes encore faibles dans la vertu et leur fait perdre la raison. C'est pourquoi saint Bernard dit qu'il est difficile d'être dans les honneurs sans orgueil, dans les distinctions sans enflure de cœur, dans les dignités sans vanité, et que l'humilité dans les honneurs est chose rare. Il faut en effet une vertu vraiment divine, lorsque l'on peut tout, pour se restreindre, pour ne rien vouloir que ce qui est juste, pour dire avec l'Apôtre : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas avantageux. » *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.* I Cor., VI, 12. Tenir constamment les oreilles fermées aux adulations de ce troupeau de courtisans dont les rois sont environnés, juger ce que l'on voit en

dedans de soi-même, sans se laisser étourdir par la flatterie et la louange, c'est là une prudence rare et extraordinaire, car il en est peu qui mettent en pratique cette parole des poëtes : « Ne vous cherchez pas au-dehors de vous-même. »

Mais qu'avons-nous besoin de raisons, lorsque nous trouvons dans cette suite de rois des exemples éclatants du danger de la puissance? David avait toujours été fidèle à Dieu au milieu des flots de l'adversité, et « dans une terre déserte, aride et sans chemins, il le priait comme s'il eût été dans le sanctuaire du Seigneur. » *Ps.*, LXII, 3. Mais lorsque, délivré de tout péril, il fut parvenu à l'apogée de la puissance, la grandeur de sa gloire et de son empire enfla son cœur. Il ordonna qu'on fît le dénombrement de ses sujets, afin de mesurer toute l'étendue de son pouvoir et de s'en glorifier, funeste pensée d'orgueil que Dieu punit en faisant déclarer à ce roi par la bouche de son Prophète qu'il eût à choisir entre trois terribles fléaux : la peste, la famine ou la guerre suivie d'une honteuse défaite. Rappellerai-je ici la tragédie lamentable dont Saül fut le triste héros? Ce prince, quoiqu'il eût été choisi de Dieu, sacré roi par le prophète Samuel, et rempli de l'Esprit-Saint, redoutait tellement la dignité royale, qu'on fut obligé de le chercher dans sa maison où il était caché. Mais bientôt l'ivresse du pouvoir suprême égara sa raison et fit du meilleur des rois un cruel bourreau qui égorgea les prêtres du Seigneur et périt de la manière la plus malheureuse.

Vous voyez donc, mes frères, par ces exemples (et j'en pourrais citer une foule d'autres semblables) quel danger est attaché à la puissance royale. Aussi Sénèque recommande-t-il aux princes, qui, à raison de leur autorité, peuvent tout se permettre, de se comporter avec prudence et précaution, comme des hommes qui se trouvent sur un terrain glissant. On peut juger par là quels sont et l'aveuglement et la folie de la plupart des mortels, qui aspirent avec tant d'ardeur aux dignités du siècle et aux premières positions. Ils ne voient pas que ces honneurs sont bien moins des sommets que des précipices, et qu'on ne peut arriver à cet endroit le plus périlleux de tous qu'à travers mille autres périls. De là ce mot de saint Bernard criant aux ambitieux : « Qui

suivez-vous, enfants d'Adam, qui suivez-vous? Ne voyez-vous pas Satan tombant du ciel comme la foudre? »

Une autre considération se présente à nous quand nous passons en revue cette série de rois dont il est fait mention dans l'évangile de ce jour. Nous pouvons juger par-là de quelle paix et de quelle heureuse tranquillité jouissait le peuple d'Israël, lorsque le sceptre et les rènes du gouvernement étaient aux mains des princes fidèles observateurs de la religion et de la justice. Les royaumes et les empires de ce monde sont soumis à cette loi, que, tant que leurs chefs rendent à Dieu l'honneur et le culte qui lui sont dus, le Seigneur les comble de ses bienfaits et de ses faveurs et fait prospérer les nations qu'ils gouvernent. Nous pouvons citer pour exemples de cette vérité les règnes de David, d'Ezéchias et de Josias, sous lesquels le peuple mena la vie la plus heureuse, au sein de l'abondance. A ces règnes, on peut joindre celui de Josaphat. Ce prince observa religieusement la loi divine qu'il fit lire et expliquer par le ministère des prêtres et des lévites dans toutes les villes de son royaume. Aussi le Seigneur pour le récompenser, le combla de gloire et de richesses et inspira aux peuples voisins une si grande terreur de son nom qu'aucun n'osa prendre les armes contre lui. Tel ne fut pas le sort des rois qui oublièrent la loi du Seigneur. Aussitôt qu'ils eurent commencé à servir des dieux étrangers et à suivre une religion profane, toutes leurs entreprises échouèrent, et leur peuple eut à subir des calamités et des maux sans fin. Le Seigneur voulait que le peuple apprît par sa triste expérience combien est vraie cette parole qu'il a dite par son prophète : « Sachez et comprenez quel mal c'est pour vous d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu, et de n'avoir plus ma crainte devant les yeux. » *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te.* Jerem. II, 19. Je pourrais confirmer ce que j'avance par de nombreux exemples ; je me contenterai de celui de Joas. Ce roi, gagné par les hommages obséquieux et les flatteries des princes de Juda, se laissa entraîner à servir avec eux des dieux étrangers. Mais son idolâtrie attira sur son peuple la colère du Seigneur. L'année finie, l'armée de Syrie

vint contre Joas ; elle entra dans Juda et Jérusalem, fit mourir tous les princes du peuple et envoya au roi de Damas tout le butin qu'elle avait fait. Et, chose remarquable, quoique ces Syriens fussent venus en fort petit nombre, Dieu leur livra entre les mains une multitude infinie, parce que le roi et son peuple avaient abandonné le Seigneur, le Dieu de leurs pères. Ils traitèrent Joas lui-même avec la dernière ignominie, et se retirèrent ensuite, le laissant dans d'extrêmes langueurs. Ses serviteurs même s'élevèrent contre lui pour venger le sang du fils du grand-prêtre Joïada et ils le tuèrent dans son lit. On l'enterra dans la ville de David, mais non dans le tombeau des rois.

Vous voyez par cet exemple, mes frères, combien de maux un mauvais chef attire sur les membres de la république entière. Aussi lorsque l'ennemi du genre humain veut perdre un peuple, il tend des piéges à celui qui le gouverne, sachant bien que si la tête vient à être brisée, tout le corps sera ébranlé du même coup. Nous en avons une preuve manifeste dans ces paroles du premier livre des Paralipomènes, où il est dit que « Satan s'éleva contre Israël. » *Consurrexit Satan contrà Israel.* Et que fit-il ? « Il excita David à faire le dénombrement d'Israël. » *Concitavit David ut numeraret Israel;* I Paral., XXI, 1; c'est-à-dire qu'il s'attaqua à la tête pour nuire à tout le corps.

Puisqu'il en est ainsi, nous devons donc observer chaque jour avec le plus grand soin le conseil de l'Apôtre qui nous dit : « Je vous conjure de faire des supplications, des prières et des vœux pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille en toute sorte de piété et d'honnêteté. » *Obsecro igitur fieri obsecrationes, orationes, postulationes pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate.* I Tim. II, 1, 2. Il savait cet homme divin que rien n'est plus vrai que cette parole de l'Ecclésiastique : « Tel qu'est le prince d'une ville, tels sont aussi les habitants. » *Qualis rector est civitatis, tales et inhabitantes in ea.* Eccli., X, 2. Oui cela est si vrai que nous le voyons s'accomplir non-seulement dans différents rois, mais dans un seul et même prince. Tant qu'un roi a

pratiqué la justice, et la piété, Dieu lui a été favorable et propice, et l'a comblé abondamment de ses bienfaits; mais aussitôt que ce roi a déserté le chemin de la justice, Dieu s'est montré son ennemi acharné, et lui a envoyé toutes sortes de calamités. N'est-ce pas ce que nous voyons dans l'histoire de Salomon? Pendant tout le temps que ce prince honora le Seigneur, il éclipsa tous les autres rois par l'éclat de ses richesses et de sa gloire, mais lorsque, aveuglé par une folle passion, il eut abandonné le Seigneur pour élever des autels et des temples sacriléges aux dieux de ses femmes, le Seigneur, qui l'avait fait jouir jusqu'alors de tous les avantages de la paix, excita contre lui les nations voisines, et, pour comble de malheur, détacha de son sceptre la plus grande partie de son royaume. Ce royaume, en effet, fut divisé après sa mort, et il n'en resta qu'une seule tribu. Les onzes tribus qui s'étaient séparées se livrèrent à l'idolâtrie, et, après un intervalle de deux cent quarante ans, durant lesquels le Seigneur attendit en vain qu'elles se repentissent de leurs crimes, furent emmenées en captivité par Theglathphalasar, roi des Assyriens. Quelle abondante matière à nos réflexions! La première, c'est que la plus grande sagesse, fût-elle comparable à celle de Salomon, ne suffit point pour le salut, quand elle est dépourvue de la crainte de Dieu et de sa protection. De là cette parole de l'Ecclésiastique: « Combien est grand celui qui a trouvé la sagesse et la science! Mais rien n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur. La crainte de Dieu s'élève au-dessus de tout. » *Quam magnus qui invenit sapientiam et scientiam! Sed non est super timentem Dominum. Timor Dei super omnia se superposuit.* Eccli. XXV, 13, 14.

Quel est le juste qui ne se sentirait saisi de crainte, en voyant Salomon, le plus sage des mortels, cet homme rempli de l'Esprit-Saint, qui a laissé à l'Eglise de si nombreux et de si admirables monuments de sa science, qui a écrit et pénétré le sens mystérieux et profond du Cantique des Cantiques, à qui Dieu apparut deux fois pour le détourner du crime de l'infidélité, en le voyant, dis-je malgré tant de liens qui devaient le retenir dans la fidélité et la vertu, s'oublier au point d'élever aux dé-

mons des temples et des autels? En présence d'un pareil exemple, qui ne tremblerait? Quel est l'homme, si comblé qu'il soit des grâces divines, qui oserait se promettre de persévérer jusqu'à la fin? Qui ne serait dans l'étonnement et la stupeur devant ces abîmes des jugements de Dieu, et ne s'écrierait avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles! » *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous avertit de vivre dans la crainte, pendant tout le temps que nous demeurons comme des étrangers sur la terre. I *Petr.* I, 17.

Une autre considération ressort de cette généalogie du Sauveur; c'est l'accomplissement des promesses divines et la charité singulière de Dieu à l'égard de ses fidèles serviteurs. N'est-ce pas là ce qu'il a voulu nous attester, lorsqu'il menace de punir l'iniquité des pères dans les enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, tandis qu'il promet d'étendre sa miséricorde jusqu'à mille générations, envers ceux qui l'aiment? Paroles qui doivent nous faire comprendre que le Seigneur est beaucoup plus libéral dans ses récompenses que sévère dans ses châtiments. Quoi de plus propre à nous exciter à aimer et à servir un tel bienfaiteur? — Nous avons une preuve éclatante de ce que nous venons de dire dans les fils de David. Le Seigneur avait promis à ce prince qu'il n'abandonnerait jamais sa race. Il accomplit fidèlement cette promesse, et, quoique la plupart des successeurs de David fussent indignes de posséder le trône de ce saint roi, cependant, malgré leurs crimes, Dieu ne voulut pas qu'ils fussent privés de la dignité royale, parce qu'il se souvenait des mérites et de la piété de leur ancêtre.

## III.

C'est assez vous entretenir de cette série de rois et de princes qui figurent dans la généalogie du Sauveur. Il nous reste à parler de la très-sainte Vierge, dont l'évangéliste a

exprimé la gloire et la dignité dans les derniers mots de l'évangile de ce jour : « Marie, de laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ. » Cette seule phrase, si courte, nous ouvre un vaste champ et une abondante matière de louanges en l'honneur de la très-sainte Vierge. Nous ne pouvons, en effet, considérer à la fois cette dignité de mère de Jésus et la nature de la bonté divine, sans y trouver les preuves les plus éclatantes de la gloire de Marie et des immenses trésors de grâce dont elle a été comblée. S'il est vrai qu'il est de la nature de la bonté divine de se communiquer libéralement à toutes les créatures et surtout à celles qui se disposent par une grande innocence et une pureté parfaite à recevoir cette communication, de quelles splendeurs de la grâce, dites-moi, ne dut-elle pas pénétrer l'âme de Marie, qui était plus pure que les astres et que les esprits angéliques? Qu'on présente à la lumière du soleil un miroir sans tache, il participera tellement à l'éclat de cet astre, qu'il en deviendra en quelque sorte l'image. Cette comparaison convient merveilleusement à la très-pure et très-sainte Vierge. Eclairée des rayons du soleil de justice, elle reproduisait ce divin soleil par la sainteté parfaite de sa vie où n'apparaissait rien que de divin et de céleste. Aussi rien d'étonnant que notre discours reste bien au dessous des louanges dont elle est digne; le regard de notre âme, ébloui par l'éclat d'une sainteté si grande, s'obscurcit et se trouble à vouloir contempler les vertus de Marie. Nous n'avons donc d'autre ressource que de nous élever à l'intelligence de ces vertus à l'aide de conjectures fondées sur les choses qui nous sont connues et familières.

Et d'abord, Moïse, pour être demeuré pendant quarante jours avec Dieu sur la montagne, parut aux yeux des Israélites avec un visage resplendissant d'une telle lumière, qu'il fut obligé de mettre un voile sur sa face, pour qu'ils pussent le regarder. Que penser de la très-sainte Vierge qui, pendant neuf mois, porta dans ses chastes entrailles le brillant soleil de justice?

Les évangélistes disent du Sauveur « que toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous. » *Omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de*

*illo exibat, et sanabat omnes.* Luc., vi, 19. Si donc tous ceux auxquels il était donné de toucher le Sauveur où même son vêtement recevaient le bienfait tant désiré de leur guérison, quelle abondance de grâces ce divin Sauveur ne dut-il pas communiquer à celle qui le portait petit enfant sur son sein, l'allaitait de ses mamelles virginales, le serrait dans ses bras, lui prodiguait les soins les plus tendres? Que dirai-je de l'ombre de saint Pierre, qui guérissait les malades? Si Notre-Seigneur a conféré à son serviteur une si grande vertu, quelle vertu ne s'est-il pas réservée pour lui-même, et par conséquent quels trésors de grâces et de vertus celle qui portait toujours dans ses mains non l'ombre du Christ, mais son corps sacré, ne devait-elle pas puiser à cette source? Voici une autre comparaison non moins admirable. Nous lisons au livre de la Genèse que le Seigneur augmenta les troupeaux et la fortune de Laban, parce qu'il avait dans sa maison et à son service Jacob, homme simple et juste. Laban le reconnut lui-même, puisqu'il dit à son serviteur : « J'ai reconnu par expérience que Dieu m'a béni à cause de vous. » *Experimento didici, quia benedixerit mihi Deus propter te.* A quoi Jacob répondit : « Vous aviez peu de chose avant que je fusse venu avec vous, et présentement vous voilà devenu riche : Dieu vous a béni aussitôt que je suis entré dans votre maison. » *Modicum habuisti antequam venirem ad te, et nunc dives effectus es : benedixitque tibi Dominus ad introitum meum* Gen., xxx, 27-30. Si donc, mes frères, Dieu est si libéral et si magnifique, si son amour envers ses fidèles serviteurs va si loin qu'il répand abondamment ses bienfaits même sur des impies et des idolâtres, parce qu'ils ont sous leur toit des hommes pieux et innocents, de quels dons et de quelles faveurs n'a-t-il pas dû combler celle qui a gardé dans sa maison, qui a nourri, qui a élevé, qui a environné de soins, detendresse, d'attentions toutes maternelles, non le patriarche Jacob, mais le fils de Dieu, non un serviteur, mais le souverain Maître, non un homme juste et saint, mais Celui qui sanctifie tous les saints?

Nous pouvons juger encore de la sainteté de Marie par l'intimité constante des rapports qui existaient entre elle et son divin fils.

Un vase dans lequel on conserve longtemps un parfum précieux, s'imprègne tellement de l'odeur de ce parfum qu'il semble être devenu le parfum lui-même; or l'auteur de toute suavité et de toute sainteté étant demeuré neuf mois entiers dans le cœur et les entrailles de Marie, ne faut-il pas en conclure que celle qui a possédé si longtemps son Dieu au dedans d'elle-même, devait exhaler en quelque sorte une vertu divine, une pureté divine, une sainteté divine, au point que quiconque la voyait croyait voir Dieu lui-même? C'est en effet ce que saint Denis dit avoir éprouvé la première fois qu'il vit la très-sainte Vierge. Je ne dois pas omettre une autre comparaison tirée de l'union étroite de l'âme et du corps. Il est certain, d'une part, qu'à l'instant où notre âme s'unit au corps qui a son origine en Adam, elle contracte la souillure du péché originel et participe à toutes les misères de cette vie auxquelles notre premier père a été condamné. Il est certain, d'autre part, que la chair de Jésus-Christ a plus de puissance pour sauver et sanctifier que celle d'Adam pour nuire. Si donc la chair du premier homme infectée par le péché communique tant de maux à l'âme à laquelle elle s'associe, combien la chair de Jésus-Christ, si pure et si sainte, n'a-t-elle pas dû conférer de grâces et de dons divins à la bienheureuse Vierge dont le chaste sein a été le tabernacle de cette chair sacrée?

Mais qui dira les délices dont cette union si étroite était la source pour Marie? Qui dira ses joies dans la société familière de Jésus et l'admiration que lui causait la vue des miracles de son divin fils? Le miracle est ainsi appelé, en effet, à cause de la grande admiration qu'il excite. C'est ainsi que l'Evangile dit de Pierre, que « il était dans la stupeur, et tous ceux qui étaient avec lui, à la vue des poissons qu'ils avaient pris. » *Luc.*, v, 9. C'est ainsi encore que « le peuple voyant marcher le boiteux guéri par le chef des apôtres, fut rempli d'admiration et d'étonnement de ce qui lui était arrivé. » *Act.*, III, 9-10. Quels ne devaient donc pas être l'admiration et le ravissement de Marie, qui voyait s'accomplir autour d'elle tant de miracles? Ces prodiges, elle les contemplait, elle les méditait avec la plus grande attention, comme nous le fait clairement entendre ce passage de

l'évangéliste saint Luc : « Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur. » *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Luc., II, 19. De quelle admiration donc n'était-elle pas remplie, lorsqu'elle passait en revue tant de prodiges : l'ineffable conception de Jésus-Christ opérée en elle par la vertu du Saint-Esprit, la prophétie d'Élisabeth, le tressaillement de Jean-Baptiste, son enfantement sans douleurs comme sans souillure, l'adoration des bergers, les hymnes des anges, l'offrande des Mages, le cantique de Siméon, les transports de la prophétesse Anne? L'étonnement, l'extase, les délices et la sainte ivresse où la méditation de toutes ces merveilles plongeait l'âme de Marie, qui pourrait non-seulement les dire, mais même les concevoir?

Puisque cette très-sainte Vierge a été comblée de tant de célestes faveurs, et qu'elle a tant de puissance sur le cœur de son Fils, quels dons et quels bienfaits ne répandra-t-elle pas sur ceux qui lui sont entièrement dévoués, qui l'honorent comme étant après Jésus leur salut et leur espérance, qui mettent leur confiance dans sa miséricorde et récitent dévotement le Psautier de Marie, qui contient toute la vie de la Mère et du Fils? Nous avons dit, au commencement, que le laurier et l'aigle ne sont jamais frappés de la foudre. Allons donc nous reposer, mes frères, à l'ombre des ailes de cet aigle royal et sous ce laurier toujours vert, afin qu'à l'abri de la foudre du péché, nous méritions d'entrer un jour dans la sainte et glorieuse société de cette Vierge sans tache, moyennant la grâce de Jésus-Christ, Notre-Seigneur qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

# LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

1° COURTE EXPLICATION DE LA GÉNÉALOGIE DE NOTRE-SEIGNEUR. — 2° APPLICATION DES PAROLES DU TEXTE A LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — 3° IMITATION DES EXEMPLES DE MARIE PROPOSÉE AUX FIDÈLES.

*Fecit rex Salomon thronum de ebore grandem, et vestivit eum auro fulvo nimis.*

Le roi Salomon fit un grand trône d'ivoire, qu'il revêtit d'un or très-pur.
III *Reg.*, x, 18.

Puisque, comme le dit l'Apôtre, tout était figure dans la loi ancienne, I *Cor.*, x, 6, il s'ensuit que la construction de ce trône de Salomon était le symbole de quelque grand mystère; autrement comment s'expliquer que l'Esprit-Saint, qui a inspiré les historiens sacrés, ait voulu que ce trône royal fût décrit avec tant de soin, d'autant que si l'on considère cet ouvrage, il semble que la religion y ait eu moins de part que le faste d'une magnificence toute mondaine? Il me semble donc, mes frères, que la structure de ce trône, auquel nul autre ne peut être comparé dans l'univers, figure merveilleusement le corps et l'âme de la bienheureuse vierge Marie. Le veritable Salomon, c'est-à-dire Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'a-t-il pas toujours reposé en effet dans l'âme de cette sainte Vierge, et n'est-il pas demeuré pendant neuf mois dans ses chastes entrailles? Puisque c'est en ce jour, où nous célébrons la glorieuse nativité de Marie, que Dieu a commencé à élever ce trône spirituel, je veux vous en faire la description, que j'appliquerai à la sainte Vierge. Auparavant je me propose de vous expliquer brièvement la généalogie du Sauveur contenue dans l'évangile de cette fête. Mais, pour m'acquitter pieusement et religieusement de cette tâche, j'ai besoin de l'assistance divine. Implorons-la humblement par l'intercession de celle que nous honorons en cette solennité. *Ave Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

L'évangile de ce jour contient la généalogie du Sauveur et ses titres de noblesse royale. Il ne sera donc pas hors de propos, avant de passer à autre chose, de vous dire quelques mots de la noblesse et de la condition vulgaire : ce que je ferai d'autant plus volontiers que la plupart des hommes sont à cet égard dans d'étranges illusions, et ignorent complétement en quoi consistent la vraie et la fausse noblesse ainsi que la condition commune.

Il faut donc savoir qu'il y a deux sortes de noblesses : la noblesse chrétienne et la noblesse civile. La noblesse chrétienne est celle qui a Dieu pour principe, qui reconnaît Dieu pour père, qui, animée de l'esprit de Dieu qui réside en elle, s'efforce d'imiter les perfections de Dieu, sa pureté, sa sainteté, son innocence, et de reproduire son image, comme les enfants offrent dans l'ensemble de leurs traits la ressemblance de leurs parents selon la chair. L'Evangile nous trace le caractère de cette noblesse, lorsqu'il dit que ceux-là appartiennent à cette classe « qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.* Joan., I, 13. Telle est donc la noblesse chrétienne, ou plutôt la vraie et solide noblesse. Quoi de plus grand, en effet, que de tirer de Dieu son origine, et d'appeler Dieu son Père ? Si l'homme qui a du sang royal dans les veines, se vante de son illustre origine, que sera-ce donc de cette noblesse qui rend le chrétien participant de la nature divine et lui communique l'esprit divin ? Oui, encore une fois, voilà la vraie, la plus haute noblesse, et on ne saurait en imaginer une plus grande, puisque son origine remonte jusqu'au Créateur de toutes choses et au souverain monarque de l'univers. Tous les saints ont été revêtus de cette dignité ; car ceux-là seulement sont véritablement nobles qui, ayant reçu de Dieu une seconde naissance, se glorifient d'avoir Dieu pour père.

Quant à la noblesse civile, remarquons d'abord qu'elle est

comptée parmi les biens temporels et qu'elle consiste dans l'adoption de quelque bien auquel elle s'attache. Or la philosophie distingue trois sortes de biens : l'honnête, l'utile et l'agréable. L'honnête embrasse tous les devoirs que prescrivent les vertus. A lui seul est due la louange et la gloire, et, selon la maxime des Stoïciens, seul il mérite véritablement et à proprement parler le nom de bien. Ces philosophes en effet n'appellent pas les autres biens des biens véritables, mais des avantages et des agréments de la vie. Ceci posé, il faut savoir que les caractères des hommes étant différents, comme aussi les qualités et les dons qu'ils tiennent de la nature, comme également les diverses positions et influences des astres (d'où il résulte que leurs mœurs offrent autant de variétés que leurs corps), il s'en trouve parmi eux qui sont si malheureusement nés, si je puis parler ainsi, qu'ils n'ont aucun sentiment ni de l'honnête, ni de l'estime et de la louange qui lui sont dues. Tous leurs désirs, tous leurs soins, toutes leurs pensées n'ont pour objet que les avantages et les plaisirs du corps, à ce point qu'ils ne craignent pas de subir le déshonneur et l'ignominie, pourvu qu'ils se procurent quelque satisfaction sensuelle. Ils ne s'occupent que de la volupté et de leur ventre dont ils se sont fait (comme dit l'Apôtre) un dieu, auquel ils sacrifient avec ferveur, mettant toute leur application et toute leur industrie à rechercher les vins et les mets les plus exquis. C'est contre eux que Salomon lancent ces formidables anathèmes : « A qui dira-t-on : Malheur? Au père de qui dira-t-on : Malheur? pour qui seront les querelles? pour qui les précipices? pour qui les blessures sans sujet? pour qui la rougeur et l'obscurcissement des yeux? sinon pour ceux qui passent leur temps à boire du vin, et qui mettent leur plaisir à vider les coupes? » *Cui væ? cujus patri væ? cui rixæ? cui foveæ? cui sine causa vulnera? cui suffusio oculorum? Nonne his qui commorantur in vino, et student calicibus epotandis.* Prov. XXIII, 29, 30. « Celui, dit-il encore, qui aime les festins sera dans l'indigence : celui qui aime le vin et la bonne chère ne s'enrichira point. » *Qui diligit epulas, in egestate erit : qui amat vinum et pinguia, non ditabitur.* Ibid., XXI, 17. Ce vice est le propre des cœurs bas et ser-

vils : il n'inspire que dégoût et qu'horreur aux âmes honnêtes. Les esclaves de cette passion dégradante doivent donc être regardés (à moins que le Saint-Esprit ne se communique à eux et ne les annoblisse) comme des hommes ignobles, vils et grossiers.

Il en est d'autres plus heureusement nés, pour qui l'honneur et la louange dus aux grandes et belles actions, ont tant d'attraits que volontiers ils méprisent tous les plaisirs des sens et s'exposent aux plus grands dangers pour acquérir la gloire et l'éclat d'un nom illustre. Je ne parle point ici d'une gloire fausse et surfaite, mais de la gloire véritable ; car il est à remarquer que, de même qu'il y a un or vrai et un or faux (et l'on pourrait en dire autant de toute autre chose), ainsi il y a un vrai et un faux honneur, une vraie et une fausse gloire. La vraie gloire est celle qui est rendue à des qualités réellement dignes d'estime, telles que la vertu, la sagesse, la science, la prudence, la force, la magnanimité et la magnificence. Le faux honneur est celui qui n'a d'autre fondement que les richesses d'un homme, ses biens, ses revenus, son train de maison. Toutes ces choses, en effet, qui peuvent échoir aux hommes les plus pervers, à des tyrans même, ne méritent pas qu'on les prise ou qu'on les loue; d'où il suit que l'honneur décerné aux hommes à cause de ces frivoles avantages, jouets de la fortune, n'est pas le véritable honneur, mais un honneur vain et mensonger. Les hommes auxquels nous accordons la noblesse civile sont donc ceux qui aiment la gloire véritable et qui en sont tellement jaloux que, pour l'acquérir, ils ne craignent ni le chaud, ni le froid, ni la faim, ni la pénurie la plus complète, ni les blessures, ni la mort. Bien plus, ils sont prêts, comme l'a dit un poëte, à lui sacrifier leur vie, tant la passion qu'elle leur inspire est ardente ! Ils sont persuadés de la vérité de la maxime exprimée si ingénieusement dans ce vers :

Venter, pluma, venus laudem fugienda sequenti.

« Celui qui poursuit la gloire doit fuir la bonne chère, le duvet et la volupté. » Ce mot duvet désigne la mollesse du lit, la nonchalance, le sommeil et toute espèce de délices. Quoique les

hommes dont nous parlions tout à l'heure supportent parfois de grandes fatigues corporelles, ils ne le font cependant qu'avec des vues basses et serviles, c'est-à-dire par amour du lucre; tandis que ces amants de la gloire, au cœur généreux et grand, méprisent toute espèce de profit matériel et n'ont d'autre but dans leurs efforts et leurs travaux que l'honneur, la louange, et le salut public.

Nous trouvons tout ce que nous venons de vous développer résumé dans ce passage de Cicéron : « Il y a, dit cet orateur, deux classes d'hommes : les uns ignorants et grossiers, qui préfèrent toujours l'utile à l'honnête, les autres polis et cultivés, qui mettent l'honneur avant tout. Ceux-ci donc ne se proposent que la louange, la considération, la gloire, la fidélité, la justice et la vertu ; ceux-là au contraire cherchent les profits, l'intérêt et la volupté, la volupté, le plus grand ennemi de la vertu, qu'on ne peut aimer et poursuivre passionnément, sans la préférer non-seulement à ce qui est honnête mais même à ce qui est nécessaire. » Nous pouvons ranger parmi ces hommes au cœur noble et magnanime un grand nombre de généraux de Rome et de la Grèce, tels que les Curius, les Décius, les Scipion, les Pompée, les Agésilas, les Phocion et les Aristide, qui menèrent une vie sobre et ne songèrent pas à augmenter leur patrimoine. Aussi ces hommes qui par leur courage et leur désintéressement élevèrent au faîte de la gloire les républiques dont ils étaient les soutiens et les défenseurs, ces hommes, dis-je, se distinguèrent tellement des autres, ils rendirent à leurs concitoyens de si éminents services qu'on les regardait non plus comme de simples mortels, mais comme des héros et des enfants des Dieux. On ne pouvait croire que la nature humaine, si avide de plaisirs et si ennemie de la fatigue et de la peine, fût capable de si grands prodiges, à moins d'être revêtue d'une puissance et d'une vertu divines. De là ce mot de Cicéron : « Nul homme n'a jamais été grand sans l'inspiration et l'assistance de la divinité. » Cette inspiration, nous chrétiens, nous l'attribuons au Saint-Esprit, mais ces peuples, qui ne connaissaient pas la vertu de cet Esprit céleste, voyant dans leurs héros quelque chose de surhumain, les

croyaient issus du sang des Dieux. C'est ainsi qu'ils regardaient Hercule, Romulus, Alexandre, comme étant les fils de Jupiter.

Cette différence qui existe entre les caractères des hommes, semble venir surtout de ce que ceux qui aiment véritablement, ne peuvent guère aimer qu'une seule chose, d'où il suit que quiconque est épris de l'amour de la gloire attachée à la vertu, ne saurait aimer ni un gain sordide, ni les voluptés charnelles plus sordides encore, qui sont incompatibles avec la gloire et l'honneur véritables. Au contraire, l'homme esclave de son ventre, de la gourmandise, de la volupté et de l'argent qui est le pourvoyeur de ces vices, méprise la gloire et la considération parce qu'il voit bien que l'honneur et le vice ne peuvent se concilier. Il vous est facile de voir maintenant, d'après ce que nous venons d'exposer, en quoi consistent la noblesse et son contraire. Toutefois qu'on ne s'imagine pas que nous approuvons le désir immodéré de l'honneur et de la gloire, surtout lorsque l'on cherche l'honneur, non dans la pratique de la vertu, mais dans les richesses. Indépendamment de ce que tout désir, par cela seul qu'il sort des limites de la modération, est blâmable, l'honneur que l'on acquiert par de tels moyens n'est pas le véritable honneur (comme nous l'avons dit plus haut), mais un honneur vain et mensonger.

## I.

Venons-en maintenant à l'évangile de ce jour, et laissant de côté d'autres questions qui n'ont pas d'importance au point de vue de la conduite et de la direction de notre vie, examinons pourquoi les évangélistes ont voulu tracer avec tant de soin le tableau généalogique de Notre-Seigneur et nous offrir la liste de ses ancêtres. Etait-ce pour vanter la noblesse royale du descendant de David? Non assurément. Celui qui ne répondit rien aux Juifs qui le traitaient de Samaritain, bien qu'il leur répondît sur d'autres points, nous a fait entendre assez clairement par là qu'il se mettait peu en peine de cette sorte de noblesse. Aux yeux de ce juste appréciateur des choses, ce n'est point la noblesse d'origine, mais la noblesse spirituelle, la noblesse de la vertu qui a du

prix. Aussi voulant confondre les Juifs, qui se glorifiaient d'avoir pour père Abraham dont ils étaient loin d'imiter les œuvres, il leur dit : Vous n'êtes point les enfants d'Abraham, mais vous êtes les enfants du démon et vous voulez accomplir les œuvres de votre père. *Joan.* VIII, 44. C'est ainsi encore que le Seigneur, irrité contre les Israélites, les appelle par la bouche de son prophète des Chananéens et des Amorrhéens. « Votre race et votre origine, dit-il à Jérusalem, vient de la terre de Chanaan : Votre père était Amorrhéen, et votre mère Céthéenne. » *Radix tua et generatio tua de terra Chanaan : pater tuus Amorrheus, et mater tua Cethæa.* Ezech. XVI, 3. Ce n'est plus le nom d'Israël qu'il donne à son peuple, mais le nom de ceux dont il pratiquait les désordres. Le corps, à la vérité, tirait son origine d'Israël, mais l'âme qui est la partie principale de l'homme, l'âme semblait tirer la sienne des nations dont elle avait contracté les vices. Il savait ce Dieu, la sagesse même, que la vraie noblesse s'appuie, non sur les vertus d'autrui, mais sur celles qui nous sont propres, et que ce n'est point par des mérites qui lui sont étrangers qu'un homme peut revendiquer la gloire, mais par ceux qu'il a lui-même acquis. Les sages du paganisme l'avaient compris, comme le prouve cette maxime de l'un de leur poëtes :

Nam genus et proavos et quæ non fecimus ipsi
Vix ea nostra puto.

« Nous ne devons guère regarder comme étant à nous, notre race, nos ancêtres et ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes. »

Donc, pour en revenir à notre dessein, comme cette noblesse du sang n'est d'aucun prix aux yeux du sage estimateur de toutes choses, il nous faut chercher une autre cause pour laquelle Dieu a voulu que toutes les familles et leurs généalogies fussent enregistrées avec tant de soin et d'exactitude dans l'Ancien et le Nouveau Testament. La principale raison, pour ne point parler des autres, est qu'il est facile par ce moyen de constater la véracité de Dieu et sa fidélité à l'égard de ses promesses. Il avait promis en effet à Abraham et à David que de leur race naîtrait le sauveur du monde ; il était nécessaire par conséquent que la gé-

néalogie de l'un et de l'autre nous fût tracée avec exactitude, afin que nous pussions reconnaître par là combien Dieu est véridique et fidèle dans ses paroles. On peut à peine expliquer en combien de manières le Saint-Esprit a pris soin dans les saintes Lettres de faire ressortir cette fidélité et cette véracité divines. Ainsi il appelle Dieu, le Dieu de vérité : « Vous m'avez racheté, dit-il, Seigneur, Dieu de vérité.» *Redemisti me Domine, Deus veritatis.* Ps. xxx, 7; et ailleurs: « La miséricorde s'élèvera comme un édifice éternel dans les cieux; votre vérité, Seigneur, y sera établie d'une manière solide.» *In æternum misericordia ædificabitur in cœlis*; *præparabitur veritas tua in eis.* LXXXVIII, 3; ce qui revient à dire que la vérité des promesses divines est aussi ferme, aussi inébranlable que les cieux eux-mêmes où réside Celui qui les a faites. On peut remarquer encore dans les saintes Ecritures que lorsque les historiens sacrés racontent l'accomplissement de quelqu'une des menaces ou des promesses divines, ils ajoutent aussitôt : « Selon la parole que le Seigneur avait dite par la bouche de tel ou tel prophète. »

Mais ce n'est pas tant sa gloire que notre utilité que Dieu a eue en vue en voulant nous rendre si manifeste l'inviolabilité de sa parole. Quoi de plus propre, en effet, à établir notre confiance, à relever notre espérance que cette stabilité de la vérité divine? De là cette parole du Roi-Prophète : « Sa vérité vous environnera comme un bouclier; vous ne craindrez rien de tout ce qui effraie pendant la nuit.» *Scuto circumdabit te veritas ejus ; non timebis à timore nocturno.* Ps. xc, 5. La vérité de la parole de Dieu, qui promet à ses serviteurs de les protéger, de les défendre, de veiller sur eux avec un soin paternel est comme un bouclier impénétrable que les traits du démon, et toutes les machines de guerre que fait jouer le monde ne sauraient entamer. On verrait plutôt la voûte du ciel tomber, la terre dévorée par le feu, qu'on ne verrait la vérité des promesses divines défaillir sur quelque point. Le Roi-Prophète, après sa honteuse chute, avait recours à cette vérité de la parole de Dieu, comme à un asile toujours ouvert: « Ayez pitié de moi, mon Dieu, disait-il, selon votre grande miséricorde; de sorte que vous soyez reconnu juste dans vos pa-

roles, et que vous demeuriez victorieux lorsqu'on jugera votre conduite.» *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam; ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* Ps. L, 1, 6. Comme s'il disait: Vous avez promis votre secours, votre miséricorde et le pardon de leurs péchés à ceux qui vous imploreraient avec un cœur humble et repentant; je viens vous prier de m'accorder ce pardon et ce secours afin que les hommes connaissent par cet exemple que vous êtes un Dieu juste et véritable dans ses promesses. C'est également à cette stabilité de la parole de Dieu que Moïse fit appel lorsqu'il vit le Seigneur irrité contre son peuple qui avait adoré le veau d'or, et résolu à l'exterminer: « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et d'Israël vos serviteurs auxquels vous avez juré par vous-même, en disant: Je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, et je donnerai à votre postérité toute cette terre dont je vous ai parlé, et vous la posséderez pour jamais.» *Recordare Abraham, Isaac et Israël, servorum tuorum quibus jurasti per temetipsum dicens: Multiplicabo semen vestrum sicut stellas cœli: et universam terram hanc, de qua locutus sum, dabo semini vestro, et possidebitis eam semper.* Exod. XXXII, 13. Tel doit être aussi notre recours, mes frères, lorsque nous implorons la miséricorde de Dieu à cause des mérites de Jésus-Christ, son divin fils. Nous devons alléguer au Seigneur cette promesse infaillible que notre Sauveur nous a faite: «En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.» *Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Joann. XVI, 23. La stabilité de la parole de Dieu, la vérité de ses promesses étant donc pour nous le refuge le plus assuré de notre vie, nous ne devons pas être surpris que le Seigneur ait voulu nous en donner un témoignage solennel tant dans l'évangile de ce jour que dans maint autre passage des saintes Ecritures. En cela, il a consulté moins encore sa gloire que notre salut auquel il s'intéresse avec une sollicitude toute paternelle.

Cette généalogie de Jésus-Christ met en outre dans tout son jour l'immense bonté de Dieu qui, par amour pour nous, a dai-

gné abaisser la hauteur de sa majesté infinie jusqu'à vouloir prendre une chair mortelle et descendre d'aïeux dont plusieurs furent des impudiques, des infidèles et des sacriléges. Les seules femmes qui figurent dans cette table généalogique sont ou des pécheresses ou des filles nées de parents idolâtres, telles que Ruth, qui était de Moab, Thamar et Bethsabée femme d'Urie. Quelle condescendance, quelle tendre compassion de la part d'un Dieu qui n'a pas rougi, pour notre salut, d'avoir de tels ancêtres ! De même que les médecins, désireux de rendre la santé aux malades, n'ont aucune horreur des choses les plus dégoutantes, ainsi ce médecin céleste, qui venait guérir les péchés du monde, n'a pas dû dédaigner de compter des pécheurs dans sa race, de faire société avec les pécheurs, de s'asseoir à la table des pécheurs, car, comme il le dit lui-même : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. » *Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus.* Matth., IX, 12.

Cette même considération nous révèle non-seulement la condescendante bonté de Dieu, mais elle nous fait connaître aussi la grandeur de ses promesses et de la destinée qui nous est offerte. Celui qui a dans le ciel un Père tout-puissant daigne s'abaisser au point d'avoir pour pères sur la terre des hommes, et parmi des hommes, des impies et des scélérats ! Qui donc pourra douter de la certitude des promesses d'un Dieu fait homme, en le voyant revêtu de notre humanité? Qui pourra douter que les hommes puissent devenir participants de la nature divine, en voyant un Dieu devenu participant de la nature humaine? Un Dieu prenant notre nature n'est-il pas un plus grand prodige que des hommes transformés en l'image et en la ressemblance de Dieu par la communication de son divin esprit? Un Dieu descendant sur la terre n'est-il pas un plus grand prodige que des hommes montant jusqu'au ciel, soulevés par la puissance de sa grâce? Un Dieu s'humiliant jusqu'à notre bassesse n'est-il pas un plus grand prodige que des hommes élevés jusqu'à la hauteur de Dieu? Enfin, le Verbe éternel du Père, c'est-à-dire un pur esprit, revêtu d'une chair mortelle n'est-il pas une merveille mille fois plus grande qu'un homme charnel changé en une créature spirituelle et en un homme nouveau par

la vertu de l'Esprit saint? Ainsi donc, mes frères, cette profonde humilité de notre Dieu nous est un sûr garant de la dignité que renferme sa promesse; et non-seulement elle nous donne à cet égard une entière certitude, mais elle relève en même temps à nos yeux la grandeur du bienfait par lequel Dieu signale son amour. Eût-il été digne, en effet, de la souveraine sagesse de descendre jusqu'en de tels abaissements, si elle n'avait eu le dessein de nous élever par là à des hauteurs infinies? Non, Dieu n'eût pas fait tant de frais, si je puis ainsi dire, pour ne nous accorder que des bienfaits médiocres, car il faut qu'entre la fin et tout ce qui est ordonné par rapport à la fin il y ait union et accord. Il a donc résolu d'élever dans nos âmes un grand, un immense édifice, celui qui a donné à cet ouvrage de pareils fondements; et c'est là, en effet, ce que nous font entendre les premiers mots de l'évangile de ce jour : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, » c'est-à-dire, livre de la nouvelle génération du Fils de Dieu par laquelle Celui qui « avait la forme et la nature de Dieu, » *Philip.*, II, 6, a daigné prendre la forme de l'homme pour sauver les hommes. Mais c'est assez sur l'évangile de ce jour : occupons-nous maintenant de célébrer les louanges de la très-sainte Vierge.

## SECONDE PARTIE.

### II.

Si les hommes savaient apprécier à leur valeur les richesses spirituelles et les bienfaits immenses de la libéralité divine, ils apprendraient avec une extrême joie la nouvelle que nous leur annonçons en ce jour, je veux dire la nativité de la sainte Vierge, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête. Puisque le bienfait de la rédemption éclipse par sa grandeur et son éclat tous les autres bienfaits de Dieu, et remplit les âmes fidèles d'une merveilleuse douceur, on ne saurait ne pas regarder comme une très-heureuse nouvelle l'événement qui est le prélude de ce bienfait incomparable. La nativité de Marie, en effet, a été le principe de la naissance et de l'incarnation de Notre-Seigneur. Quelle nouvelle plus

agréable pouvait-on annoncer aux justes, qui depuis si longtemps attendaient dans les limbes la venue du Sauveur, que de leur apprendre la naissance de la Vierge qui devait enfanter son rédempteur et son libérateur? Les malades dévorés pendant toute la nuit par l'ardeur de la fièvre, désirent impatiemment le lever du soleil : il leur semble que le retour de la lumière, la visite du médecin, l'entretien de leurs parents et de leurs amis apporteront quelque soulagement à leurs souffrances. Aussi à peine une faible lueur leur a-t-elle annoncé l'aurore, qu'ils commencent à respirer et à se réjouir, parce qu'ils savent que le soleil ne tardera pas à paraître. Vous pouvez, mes frères, par cet exemple, vous faire une idée de la joie qui fit tressaillir ces saintes âmes dont la venue du Sauveur était toute l'espérance, lorsqu'après une si longue nuit, elles virent paraître le crépuscule, c'est-à-dire, le premier rayon de la lumière qui allait venir. L'aurore, c'est-à-dire la naissance de Marie, leur annonçait que bientôt allait se montrer le soleil de justice qui devait changer leurs ténèbres en lumière et les faire sortir de leur noire prison pour les faire jouir de la liberté et de la gloire des enfants de Dieu.

C'est aujourd'hui qu'est née cette femme forte qui devait écraser la tête de l'antique serpent; aujourd'hui qu'a été planté ce paradis de délices, où devait être placé le nouvel Adam, inaccessible aux ruses du serpent et aux attraits du fruit défendu; aujourd'hui qu'a été choisie la terre où devait germer cette semence précieuse, « ce grain de froment qui, après sa mort devait porter beaucoup de fruit, » *Joan.*, XII, 25; aujourd'hui qu'à été construit ce temple magnifique où l'arche véritable de Dieu, c'est-à-dire la sainte humanité du Christ devait être placée; aujourd'hui qu'a été fabriqué le trône d'or choisi par ce roi pacifique pour régner sur la terre selon la justice et l'équité. Nous trouvons une figure de ce trône merveilleux dans la description magnifique de celui de Salomon, dont il est dit dans la sainte Ecriture : « Le roi Salomon fit un grand trône d'ivoire, qu'il revêtit d'un or très-pur. Ce trône avait six degrés. Le haut était rond par derrière, et il avait deux mains, l'une d'un côté, et l'autre de l'autre, qui tenaient le siége, et deux lions auprès des deux mains. Il y avait

douze lionceaux sur les six degrés, six d'un côté et six de l'autre : il ne s'est jamais fait un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde. » *Fecit rex Salomon thonum de ebore grandem : et vestivit eum auro fulvo nimis ; qui habebat sex gradus : et summitas throni rotunda erat in parte posteriori : et duæ manus hinc atque inde tenentes sedile ; et duo leones stabant juxta manus singulas. Et duodecim leunculi stantes super sex gradus hinc atque inde; non est factum tale opus in universis regnis.* III, Reg. x, 18-20. Expliquons cette figure. Il est clair que Salomon est le type de notre divin Sauveur. L'opulence de ce monarque, sous le règne duquel « l'argent devint aussi commun que les pierres et l'on vit autant de cèdres que de sycomores qui naissent dans la campagne, » désigne l'abondance des biens spirituels, des grâces et « des richesses incompréhensibles, » *Ephes.*, III, que Jésus-Christ est venu apporter en ce monde. Le Roi-Prophète en fait mention dans ce psaume où s'entretenant avec le Sauveur, il lui dit : « Vous avez visité la terre, et vous l'avez enivrée, vous l'avez comblée de toutes sortes de richesses. » *Visitasti terram et inebriasti eam, multiplicasti locupletare eam.* Ps. LXIV, 10. Le trône que le divin Salomon a édifié, c'est l'Eglise. Or tout ce qui convient à l'Eglise, convient merveilleusement à la sainte Vierge, qui en est la plus noble partie. C'est donc elle qui est le trône du vrai Salomon, puisque c'est dans l'âme et le sein de Marie que Jésus a pris un paisible repos. Le trône de Salomon était d'ivoire, symbole de la pure et sainte virginité de la Mère de Dieu. L'ivoire, en effet, est blanc et très-froid de sa nature; ce qui peut se dire également de la pudeur virginale. Par sa blancheur, l'ivoire marque la pureté de la virginité, et, par sa froideur, l'exemption où est cette vertu de toute ardeur impure de la chair. Mais cette pureté si grande, cette candeur virginale, à qui conviennent-elles mieux qu'à cette Vierge des Vierges, qui, par un privilége extraordinaire et sans exemple, a réuni dans sa personne les joies de la maternité et l'honneur de la virginité?

Le trône de Salomon était en outre revêtu d'or, et d'un or très-fin. Vous n'ignorez sans doute pas, mes frères, que l'or, le premier de tous les métaux, est l'emblème de la charité, qui est la

plus excellente de toutes les vertus. C'est là l'or que Dieu seul peut donner et que nous devons acheter de lui seul, comme lui-même nous l'apprend dans l'Apocalypse, où nous lisons ces paroles : « Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu. » *Suadeo tibi emere à me aurum ignitum.* Apoc., III, 18. Mais comme il y a plusieurs qualités d'or, il est dit que celui dont était revêtu le trône de Salomon, était un or très-fin, c'est-à-dire d'une pureté et d'un éclat incomparables. N'est-ce pas là une parfaite image de la charité de la très-sainte Vierge? Les autres saints, en aimant Dieu, l'aimaient comme leur créateur et leur père, tandis que, par un privilége unique, il a été donné à Marie d'aimer Dieu non-seulement comme son Dieu, mais comme son fils, comme l'enfant qu'elle avait conçu par la vertu du Saint-Esprit et mis au monde; amour ineffable qui à chaque jour ou plutôt à chaque instant ne faisait que s'accroître. N'est-il pas en effet conforme à la vérité et à la piété de croire que chaque fois que la sainte Vierge jetait les yeux sur son divin fils, son cœur s'embrasait des feux de l'amour le plus ardent?

De plus il est à remarquer que l'amour des parents prend divers caractères selon les différents âges de leurs enfants. Ainsi autre est leur amour pour le petit enfant qui ne parle pas encore, autre pour celui qui commence à grandir, autre pour celui qui est parvenu à l'adolescence. Ils aiment les deux premiers d'une affection plus tendre, plus caressante, et le dernier d'un amour plus fort. Nous pouvons appliquer cette remarque à l'amour de Marie pour Jésus, et croire que son amour croissait à proportion que son divin fils croissait lui-même en âge. Il ne faut pas en effet s'imaginer que ces sentiments naturels aient été étrangers à la sainte Vierge, car ce serait accuser l'auteur même de la nature que de rabaisser la nature, qui est son ouvrage. De quelle affection donc Marie ne chérissait-elle pas Jésus encore petit enfant ? Avec quelle tendresse elle approchait de son sein et allaitait de ses mamelles virginales Celui qu'elle savait être néanmoins le souverain modérateur de l'univers, le Dieu qui règle la marche du soleil, de la lune, des étoiles et de tous les corps célestes ! Comme elle suivait d'un œil attentif les progrès de son divin fils; comme

elle le contemplait avec ravissement dans sa fleur d'adolescence, déjà parvenu à sa douzième année, à cet âge où elle le retrouva parmi les Docteurs, après l'avoir cherché pendant trois jours! Qui donc pourrait dire toute la grandeur de cet amour de Marie, et l'ardeur et les forces nouvelles dont il s'augmentait chaque fois qu'elle considérait l'aimable enfant qui croissait sous ses yeux? On lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne que, après après ses communions, elle était parfois tellement inondée des célestes douceurs, qu'elle demeurait pendant deux ou trois heures en extase et privée de tout sentiment, au point qu'on pouvait la piquer et la blesser sans qu'elle en éprouvât aucune douleur. Si cette sainte fille était dans un tel ravissement, lorsqu'elle contemplait des yeux de la foi Notre-Seigneur caché sous l'espèce du pain, quels devaient être les sentiments de la mère de Dieu, à laquelle il fut donné de voir le même Jésus non point à travers des voiles mystérieux, mais dans sa beauté même, non des yeux de la foi, mais des yeux du corps? Aussi quand je m'arrête à considérer l'amour de Marie pour le Sauveur, je trouve dans sa vie deux prodiges, entre beaucoup d'autres, qui me confondent. Le premier, c'est que cette très-sainte Vierge, dont l'âme était illuminée des plus vives splendeurs de l'Esprit-Saint et blessée de tant de traits du divin amour, ait pu conserver la vie. On sait en effet qu'une grande joie ou une grande peine peuvent occasionner une mort subite, et les exemples ne manqueraient pas à l'appui de cette assertion. Or quelle joie est comparable à la joie de Marie dans la naissance de Jésus et dans les soins dont elle entoura son enfance, comme aussi quelle peine peut être comparée à celle que lui fit endurer la passion de ce divin fils? N'est-ce pas un miracle que son cœur n'ait point été brisé au milieu de tant de secousses? L'autre prodige, c'est que ses yeux qui, comme les piscines d'Hesebon, *Cant.*, VII, 4, répandaient sans cesse des larmes, n'aient point perdu cependant la faculté de voir. L'affaiblissement et la perte même de la vue sont souvent produits en effet par l'effusion continuelle des larmes, ainsi que saint Jérôme en avertissait Paula, lui recommandant de ménager ses yeux pour ne point s'exposer à être privée de la lecture des saintes

Lettres. Mais comment la très-sainte Vierge aurait-elle pu retenir ses larmes, chaque fois que contemplant son fils, elle voyait en lui tout à la fois un petit enfant et le Dieu souverain de tout l'univers? La joie, en effet, est aussi bien que la douleur, une source de larmes, et saint Augustin raconte que, au commencement de sa conversion, il pleurait abondamment au chant des hymnes et des cantiques de l'Eglise, tant ces saintes mélodies touchaient son âme! Si donc les cantiques de l'Eglise, qui redisent les mystères de Jésus-Christ, avaient tant de charmes pour l'âme d'Augustin, quels effets la présence réelle et sensible de l'humanité sainte de Jésus-Christ ne devait-elle pas produire sur le cœur de sa mère? Quelle source de larmes elle en faisait jaillir! de quelle joie elle l'inondait! quelles ardeurs elle y embrasait! dans quelle profonde admiration, dans quels étonnements, la vue d'une si grande Majesté plongeait cette âme sainte! S'il est vrai que la dévotion est la mère des larmes, si les saints ne peuvent méditer les choses de Dieu sans en répandre en abondance, que devons-nous penser de Marie, qui méditait sans cesse les choses divines, qui était remplie de l'Esprit de Dieu, qui était abimée en Dieu, qui était pour ainsi dire toute transformée en Dieu, et sur laquelle ni la chair, ni le monde, ni rien de ce qui est de la terre n'avait aucun pouvoir?

Mais revenons à notre dessein. La grandeur et la perfection de cet amour de Marie nous sont donc figurées par l'or pur dont le trône de Salomon était revêtu. Les six degrés par lesquels on parvenait à ce trône désignent la plénitude de toutes les vertus à l'aide desquelles l'âme fidèle s'élève jusqu'à la dignité de ces esprits célestes qui appartiennent au premier chœur de la hiérarchie angélique, et qu'on appelle *trônes*, parce que c'est sur eux que Dieu est assis dans sa gloire, selon le langage des saints Livres. Or où rencontrer un plus riche assemblage de toutes les vertus qu'en la personne de Marie, puisqu'il n'est point de vertu ni de grâce accordée aux saints que nous ne trouvions dans une mesure mille fois plus abondante et dans un degré beaucoup plus parfait en la très-sainte Vierge? Aussi pouvons-nous dire d'elle avec autant de vérité que du trône de Salomon que « jamais il

ne s'est fait un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde. » Ni le ciel, ni la terre, ni les hommes, ni les anges ne sauraient nous offrir une si grande sainteté que celle de la bienheureuse Mère du Sauveur. De même, en effet, qu'il n'est point, après la dignité de Dieu lui-même, de dignité plus grande que la dignité de Mère de Dieu, ainsi aucune sainteté n'est plus haute ni plus parfaite que la sienne. De même encore que nous attribuons à l'humanité sainte du Sauveur toutes les vertus et toutes les grâces qu'il nous est possible de concevoir, afin que ce vêtement de notre humanité que Dieu a daigné prendre soit digne d'une si grande majesté, ainsi quand nous reconnaissons et proclamons que le Fils de Dieu a voulu avoir une mère sur la terre, nous reconnaissons par là même que cette mère a dû être digne d'un tel fils. Le Sage a dit que : « Un père sans honneur est le déshonneur du fils. » *Dedecus filii pater sine honore*. Eccli., III, 13. Mais n'est-ce pas surtout du deshonneur ou de l'honneur de sa mère qu'un fils tire sa honte ou sa gloire ? S'il en est ainsi, il faut donc nécessairement confesser que la sainteté de Marie l'emporte sur la sainteté de tous les hommes et de tous les anges autant que la dignité de Mère de Dieu l'emporte sur toutes les autres dignités.

Mais parmi tant de sujets de louanges que nous offre la personne de la très-sainte Vierge, je veux vous dire ce qui me paraît le plus admirable. Si Marie, à l'exemple de la prophétesse Anne, ne fût jamais sortie du temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière. *Luc.*, II, 37; ou bien encore, si elle eût passé sa vie dans le cloître, et que « semblable à un olivier fertile planté dans la maison du Seigneur, » *Ps.*, LI, 10, morte à tous les soucis et à tous les embarras du monde, elle eût été toujours exclusivement appliquée aux choses de Dieu, je serais moins surpris qu'elle ait pu parvenir au faîte d'une si haute perfection; mais quand je vois Marie, épouse d'un humble artisan, occupée aux soins du ménage, faisant tout par elle-même (car la femme d'un pauvre ouvrier n'a pas ordinairement de servante), je ne puis assez admirer comment, au milieu de ses travaux domestiques, elle ait pu s'élever à cette sublimité de vertus qui demande un esprit libre et dégagé de tout souci et de toute préoccu-

pation. Cela est tellement vrai que Sénèque a dit que jamais homme occupé n'est parvenu à posséder les qualités qui font le bon esprit.

Une autre chose qui ne me paraît pas moins admirable en Marie, c'est que tout ce détail de soins et d'embarras extérieurs inhérents à sa condition n'ait pu la détourner un seul instant de la contemplation des choses divines. Son âme était tellement pénétrée pour ainsi dire de la divinité, tellement remplie de Dieu, tellement absorbée en lui que, sans Dieu, elle ne pouvait ni vivre ni respirer. Semblable à ces anges préposés à notre garde qui, tout en veillant sur nous, ne sont jamais distraits de la contemplation de la beauté divine, la bienheureuse Vierge, quoiqu'elle vécût parmi les hommes et eût son abondante part des tracas des choses humaines, ne s'en laissait jamais préoccuper au point de détourner les yeux de son âme de la vue de Dieu. Si maintenant on me demande comment cette âme enfermée dans la prison du corps et chargée du poids de la mortalité commun à tous les enfants d'Adam a pu s'élever jusqu'à la pureté des anges et à une vie toute céleste, je répondrai qu'il n'en faut point chercher d'autre cause que son ardente charité. N'est-il pas vrai, comme on vous l'a dit si souvent, que l'âme est bien plutôt là où elle aime que là où elle anime le corps? Telle est en effet la nature et la force de l'amour qu'il aspire sans cesse de toute la vivacité de ses désirs à la présence du bien-aimé, dans laquelle il goûte des délices et des jouissances qui l'unissent par des liens indissolubles à celui qui fait l'objet de ses vœux. Qu'y a-t-il donc d'étonnant alors que la très-sainte Vierge, dont l'âme était embrasée d'une charité mille fois plus ardente que celle de tous les saints, eût toujours son cœur et sa pensée dans le ciel, puisqu'au ciel se trouvait le trésor de son amour? De même que la flamme tend naturellement à monter, ainsi la très-sainte âme de Marie, quoiqu'elle fût enfermée dans ce corps pesant et mortel qui incline vers les choses de la terre, s'élevait constamment vers le ciel de toute l'ardeur de sa charité. Et comme ce feu du divin amour ne cessa jamais de brûler dans le cœur de la très-sainte Vierge, nous ne devons pas être surpris qu'elle fût toujours par la pensée dans le ciel, elle qui portait toujours le feu céleste dans son cœur.

## TROISIÈME PARTIE.

### III.

Tout ce que nous venons de dire, mes frères, à la gloire de Marie, vous montre comment elle est devenue le trône du vrai Salomon. Mais quel avantage nous reviendrait de cette dignité de la sainte Vierge, si nous négligions d'imiter ses vertus, et en quoi nous servirait qu'elle ait été choisie pour être le trône de Dieu, si nous ne devenions nous-mêmes, autant que cela nous est possible, le trône de ce souverain Roi? Il faut, en effet, de toute nécessité, que notre âme appartienne à Dieu ou au démon. Si nous ne sommes pas à Dieu, à qui pouvons-nous être qu'à son ennemi? L'Apôtre ne nous dit-il pas : « Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui. » *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus*. Rom. VIII, 9. Nous devons donc employer tous nos efforts pour devenir, nous aussi, le trône de Dieu, selon l'image qui vient de nous en être tracée. Mais pour cela qu'avons-nous à faire? Notre premier soin doit être de garder intacte la pureté de l'âme et du corps, laquelle nous est figurée, comme nous l'avons dit, par l'ivoire; et non-seulement nous devons assujettir à la chasteté du cœur notre corps lui-même, mais aussi tous nos sens. L'Apôtre le demande de nous, lorsqu'il avertit son disciple Timothée « de vivre en toute chasteté. » I *Tim.*, II, 2. Or, qu'est-ce que vivre en toute chasteté, si ce n'est régler notre extérieur, notre démarche, nos paroles, nos regards, notre langue et tous nos sens, de manière qu'ils semblent respirer la chasteté, et veiller à ce que l'on ne trouve dans nos mœurs rien de honteux, rien de deshonnête, rien qui puisse offenser les yeux ou les oreilles de qui que ce soit. La chasteté a besoin de ces mille précautions, parce que nos sens sont autant d'avenues par lesquelles le démon s'efforce d'entrer dans notre âme et de nous dérober le trésor de cette vertu. Une forteresse construite sur la frontière ennemie est ordinairement environnée de retranchements, de fossés et de remparts destinés à la protéger contre

les excursions et les surprises qui la menacent ; ainsi la chasteté, toujours exposée aux attaques de l'ennemi du genre humain, doit être entourée et gardée par la vigilance et les précautions les plus grandes. Saint Bernard a dit avec vérité que, parmi tous les combats de la vie chrétienne, il n'en est point de plus périlleux que ceux de la chasteté, où la lutte est de chaque jour, et la victoire difficile et rare. C'est qu'en effet l'ennemi de la chasteté ne nous laisse ni repos ni trève : il ne cesse de nous attaquer jusqu'au dernier soupir de notre vie, espérant qu'il triomphera par ses importunités de ceux qu'il ne peut vaincre par la violence de ses assauts.

Des naturalistes disent que le rhinocéros est un animal si sauvage et si féroce, qu'on ne peut jamais l'apprivoiser, tandis que les autres animaux finissent à la longue par perdre leur naturel farouche. On en peut dire autant de la concupiscence charnelle. Les autres mouvements qui agitent notre âme s'adoucissent et s'éteignent avec le temps et par l'habitude de la vertu ; mais cette funeste inclination ne cesse jamais de remuer et de troubler notre cœur. On voit des serviteurs de Dieu qui, après avoir combattu pendant quarante ou cinquante ans sans commettre aucune faute d'action ou de pensée, sont encore soumis aux mouvements d'une chair rebelle, et obligés, dans leur vieillesse, de lutter contre le démon impur aussi énergiquement et aussi souvent que dans les jours de leur jeunesse. C'est pourquoi la chasteté, gardée inviolablement jusqu'à la fin de la vie, est une sorte de martyre spirituel, qui, lui aussi, recevra la couronne, couronne qui ne s'achète point par une mort prompte et soudaine, mais par une longue suite de combats et de victoires. Aussi les saints Pères comparent-ils la chasteté, longtemps observée, à l'ivoire, parce que, comme l'ivoire, blanc de sa nature, devient rouge avec le temps, ainsi cette vertu fidèlement conservée mérite non-seulement la gloire qui lui appartient en tant que vertu, mais encore la palme du martyre spirituel. Donc, mes frères, si nous voulons obtenir cette magnifique récompense, il nous faut combattre vaillamment pendant toute la vie, réduire notre chair par les privations pour prévenir ses révoltes, et faire une garde vigi-

lante autour de nos sens et principalement de nos yeux, de peur que la mort (ainsi qu'il est arrivé à David) n'entre dans notre âme par ces fenêtres. *Ascendit mors per fenestras.* Jerem. IX, 21. Celui-là qui conserve ainsi la candeur de la pureté, est devenu un trône d'ivoire où Dieu réside; car il n'est rien de plus vrai que cette parole de sainte Lucie à son infame juge : Ceux qui vivent chastement sont le temple de l'Esprit saint.

Mais ce trône, il faut le revêtir d'or, et d'un or très-pur. Nous avons dit plus haut que l'or est le symbole de la charité. Cette vertu fait de notre âme le séjour de Dieu, comme le prouvent clairèment ces paroles de l'apôtre saint Jean : « Dieu est amour ; et quiconque demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.» *Deus charitas est: et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* I Joann. IV, 16. L'apôtre saint Paul nous recommande de revêtir et de parer toutes nos œuvres de cet or : « Faites dans la charité, dit-il, tout ce que vous faites.» *Omnia vestra in charitate fiant.* I Cor. XVI, 14. Et dans un autre endroit il développe en ces termes sa pensée : « Soit que vous mangiez ou que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.» *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* Ibid. X, 31; c'est-à-dire, faites toutes ces choses par un motif de charité et d'amour de Dieu. De cette manière ce ne sont pas seulement des œuvres extraordinaires de vertu, mais les actes nécessaires à l'usage de la vie (comme manger, boire, dormir, prendre quelque récréation, etc.) qui sont agréables à Dieu et deviennent dignes de la vie éternelle.

Ce n'est pas sans dessein qu'il est dit que l'or dont était revêtu le trône de Salomon était un or très-brillant. Cette qualité convient exclusivement à la vertu de charité dans laquelle il ne saurait y avoir rien d'excessif; car, comme dit saint Bernard: Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même; et la mesure de notre amour, c'est de l'aimer sans mesure. On n'en peut pas dire autant des vertus morales, où tout ce qui excède une certaine mesure est défectueux. Cet éclat de l'or, qui indique que ce métal est pur de toute matière étrangère, désigne également la pureté de la

charité, qui n'aime en Dieu que Dieu même, sans rapporter son amour à quelque vue d'intérêt propre. Seigneur, s'écrie saint Augustin, celui-là vous aime bien imparfaitement qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime pas pour vous. Telle est en effet la recommandation que nous font les saints Pères, lorsqu'ils nous disent que ce n'est pas dans les dons et les bienfaits de Dieu, mais en Dieu que nous devons fixer notre amour, l'aimant à cause de lui-même et non à cause de ce qu'il fait pour nous, et nous glorifiant, non dans les présents de sa libéralité, mais en lui-même et en lui seul. Voilà la charité qui est comparée à un or brillant et pur.

Le haut du trône a deux mains qui tiennent le siége, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, et auprès des deux mains se tiennent deux lions. Mais qui peut assurer ce siége, c'est-à-dire retenir l'esprit de l'homme dans le devoir, si ce n'est la grâce divine unie aux efforts et à l'industrie de l'homme? L'homme dépourvu de la grâce, sera-t-il, en effet, capable de faire quoi que ce soit d'agréable à Dieu, lorsque le Seigneur nous dit: « Sans moi vous ne pouvez rien faire?» *Sine me nihil potestis facere*. Joann. xv, 5. Et avec le secours de la grâce, que peut opérer l'homme qui sommeille et chancelle dans la voie du salut? Il faut donc le concours de ces deux forces, comme l'apôtre nous le fait assez entendre, quand il se donne lui-même pour exemple: « J'ai travaillé, dit-il, plus que tous les autres, non pas moi toutefois; mais la grâce de Dieu qui est avec moi.» *Abundantius illis omnibus laboravi: non ego autem, sed gratia Dei mecum.* I Cor. xv, 10. C'est à quoi le Seigneur nous invite par la bouche de son prophète. Voici ses paroles: « Retournez-vous vers moi, dit le Seigneur des armées, et je me retournerai vers vous.» *Convertimini ad me, ait Dominus exercituum, et convertar ad vos.* Zach. I, 3. Par ces mots « je me retournerai vers vous » le Seigneur nous promet le secours de sa grâce, qui est la cause principale de toute bonne œuvre. Ce secours, il faut donc le demander sans cesse à Dieu dans nos prières, lui disant avec le sage: « Dieu de mes pères, Dieu de miséricorde, qui avez tout fait par votre parole donnez-moi cette sagesse qui est assise auprès de vous

dans votre trône; envoyez-la du ciel, votre sanctuaire, et du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit et qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est agréable.» *Deus patrum meorum, et Domine misericordiæ, qui fecisti omnia verbo tuo, da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam; mitte illam de cœlis sanctis tuis, et a sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te.* Sap. IX, 1, 4, 10. Par ces autres mots: «Retournez-vous vers moi,» Dieu nous fait souvenir que nous sommes libres; il nous rappelle à notre devoir et demande de nous des efforts et de la bonne volonté. Ces paroles condamnent donc hautement les hommes qui remettent toute l'affaire de leur salut entre les mains de la miséricorde et de la grâce divines; ils ne voient pas qu'ils sont indignes de cette miséricorde dont ils voudraient faire la complice de leur paresse et de leur lâcheté, car ce n'est point à ceux qui dorment nonchalamment dans la voie du salut, mais à ceux qui veillent et travaillent, que le Seigneur promet sa grâce et sa miséricorde.

Ces deux lions qui se tiennent auprès du trône peuvent encore nous figurer les deux préceptes de la charité, qui sont l'abrégé de toute la loi. «C'est de Dieu même dit saint Jean, que nous avons reçu ce commandement: Que celui qui aime Dieu, doit aussi aimer son frère.» *Hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum.* I Joann. IV, 21. Ils méconnaissent étrangement ce précepte ceux qui, fidèles à la prière et à la méditation (qui sont des moyens excellents d'avancer dans l'amour de Dieu), ne mettent pas le même empressement à venir en aide à leurs frères, même dans le cas de nécessité, parce que, disent-ils, les œuvres extérieures troublent la paix et la tranquillité de leur âme. Nous ne saurions mieux faire que de rappeler aux personnes qui sont dans cette illusion les paroles de saint Augustin: La charité, dit ce grand docteur, cherche un saint repos, mais la nécessité exige de la charité certaines occupations saintes; si la nécessité ne presse pas, on peut vaquer à la contemplation des vérités divines. D'où il suit que quand notre prochain a besoin de notre secours et se trouve aux prises avec la nécessité, nous devons abandonner le repos de la contemplation,

pour venir au secours de notre frère ou plutôt de Jésus-Christ qui est dans l'indigence et qui souffre dans la personne de notre frère. Les sacrifices de la justice doivent toujours passer avant les sacrifices volontaires, et l'on ne doit jamais perdre de vue cette parole de Samuel : « L'obéissance est meilleure que les victimes. » *Melior est obedientia quam victimæ.* I Reg. xv, 22. L'obéissance est de nécessité, tandis que le sacrifice des victimes est volontaire et de dévotion.

## IV.

On monte six degrés pour arriver jusqu'au siége du trône royal. Ce siége du trône de notre divin Salomon, c'est la pureté du cœur. Jean Cassien traite abondamment dans sa première conférence de cette pureté intérieure qui consiste dans l'exemption de toute affection charnelle. Il dit qu'elle est le but de la vie spirituelle. C'est elle, en effet, qui fait disparaître toutes les taches de l'âme, qui lui procure la paix, qui la rend en quelque sorte semblable à Dieu, qui l'unit à son auteur par les liens admirables de la charité et en fait un trône digne du souverain roi. Les six degrés par lesquels on s'élève jusqu'au siége de ce trône, marquent, comme l'avons dit, la plénitude de toutes les vertus, laquelle est requise pour atteindre à cette pureté. Pour y arriver, dit Cassien, il faut aimer la solitude et pratiquer tous les autres exercices de la vie religieuse. Pour elle, dit-il encore, il faut se condamner aux jeûnes, aux veilles, aux travaux, à la nudité, à la lecture, à embrasser en un mot toutes les vertus, afin de pouvoir conserver son cœur pur et affranchi de toutes mauvaises passions. Alors l'âme débarrassée de toutes les souillures de la chair et devenue toute spirituelle s'unit et s'attache aisément à Dieu, qui est pur Esprit. Les choses dissemblables, en effet, se repoussent et se séparent, tandis que les choses qui ont entre elles quelque affinité, se rapprochent et s'unissent très-facilement. Qu'on prenne, par exemple, une lampe allumée et qu'on l'approche d'un grand feu, la flamme qui jaillit de ce foyer aura bientôt attiré et absorbé celle de la lampe. Il en est de même de ce pur et sublime Esprit qu'on appelle Dieu. Il repousse les hommes charnels, qui n'ont

avec lui aucune similitude, tandis qu'il attire à lui et qu'il s'unit d'une manière ineffable les hommes spirituels, parce qu'il reconnaît en eux sa ressemblance, des traits de parenté, une pureté qui est l'image de la sienne.

Il nous reste à expliquer ce que signifient ces deux lions placés auprès de chacun des degrés du trône, l'un d'un côté, l'autre du côté opposé. Il me semble qu'ils figurent cette recommandation que nous fait l'apôtre de marcher revêtus « des armes de la justice, pour combattre à droite et à gauche. » II *Cor.* VI, 7. Le Seigneur lui-même nous en avertit dans sa loi, lorsque, après avoir tracé la voie de ses préceptes, il dit : « Observez donc et exécutez ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé, sans vous détourner ni à droite, ni à gauche. » *Custodite igitur et facite quæ præcepit Dominus Deus vobis : non declinabitis neque ad dexteram, neque ad sinistram.* Deut. V, 32. En d'autres termes : Que l'ivresse de la prospérité ou les coups accablants de l'adversité ne vous fassent point sortir de la voie qui vous a été montrée. Il est en effet des hommes qui marchent sans accident par les chemins unis, et qui tombent dans les endroits raboteux et difficiles, tandis que d'autres, à qui les routes escarpées conviennent, trouvent des pierres d'achoppement dans les chemins les mieux aplanis. Pierre marchait plein de joie et de sécurité sur les eaux paisibles de la mer pour aller à Jésus, mais dès qu'il vit que le vent soufflait avec violence, il perdit confiance et commença à enfoncer. *Matth.* XIV. David au contraire, instruit par l'adversité, a pu dire avec vérité : « Dans une terre déserte, sans chemin et sans eau, je me suis présenté devant vous comme dans votre sanctuaire. » *In terra deserta, et invia, et inaquosa, sic in sancto apparui tibi.* Ps. LXII, 3. Mais ce même David ne sut pas résister à la prospérité. Lorsqu'il vit son royaume affermi et les nations voisines soumises, il fit faire, dans un sentiment de vaine et orgueilleuse curiosité, le dénombrement de ses sujets, il déshonora la femme d'Uri et trempa ses mains dans le sang innocent de cet homme.

On nous recommande donc de nous munir des armes de la justice à droite et à gauche, pour marcher sûrement dans la voie, sans que les vents favorables ou contraires puissent nous en

écarter. Le monde, dit saint Augustin, a deux corps d'armée qu'il fait manœuvrer contre les soldats de Jésus-Christ. Il flatte pour tromper; il effraie pour décourager. Par conséquent, si, d'une part, nous ne sommes pas esclaves de notre volonté propre et que, de l'autre, nous ne nous laissions pas effrayer par la cruauté de l'ennemi, le monde est vaincu. Voilà ce que c'est qu'être armé à droite et à gauche. Ainsi étaient armées les Agnès, les Agathe, les Dorothée, les Catherine, les Marguerite et tant d'autres saintes inébranlables dans leur constance et méprisant avec un égal courage les tyrans qui tantôt les flattaient, tantôt cherchaient à les effrayer, tantôt leur faisaient les promesses les plus séduisantes, tantôt les menacaient des plus affreux supplices.

Mais parce que, comme dit Sénèque, il est plus difficile d'user d'énergie à l'encontre des choses pénibles que de modération dans celles qui sont agréables, nous avons surtout besoin d'une grande force d'âme pour vaincre les obstacles qui s'opposent à l'acquisition des vertus. Joignez à cela que le travail uni à l'exercice assidu de la prière nous aide merveilleusement à obtenir les dons de Dieu. Saint Bonaventure rapporte dans ses méditations sur la vie de Notre-Seigneur, que la sainte Vierge fit connaître à sainte Elisabeth, veuve, l'ordre et le plan de sa vie. Elle lui dit, entre autres choses, que, à l'exception de la plénitude de la grâce qu'elle reçut étant dans le sein de sa mère, toutes les autres grâces, tous les autres dons célestes furent le prix de ses efforts, de ses continuelles oraisons, de ses ardents désirs, de ses larmes abondantes et de sa profonde piété. Elle ajouta ces paroles : Soyez bien persuadée qu'à moins que Dieu, pour quelque dessein particulier, ne déroge à l'ordre commun, on ne peut acquérir aucune vertu, aucun don, aucune faveur céleste, sans la pratique de l'oraison et la mortification corporelle. Vous pouvez voir par là, mes frères, combien Marie avait à cœur son avancement dans la vertu. Saint Bernard demande ici comment on peut accorder entre elles les paroles que l'ange Gabriel adresse à la sainte Vierge. En effet il la salue d'abord pleine de grâce, puis il lui dit qu'elle a trouvé grâce devant Dieu. — Mais cherche-t-on ce dont on est rempli? — Le saint Docteur répond ainsi à cette question : « Elle est digne de

trouver, celle à qui ne suffit pas la plénitude dont elle jouit et qui n'est pas satisfaite de son bien. » Ces paroles de saint Bernard sont une accusation portée principalement contre ceux qui se croyant assez pourvus de biens spirituels ne veulent pas avancer davantage dans le chemin de la vertu. J'ose dire que les âmes qui sont si aisément contentes d'elles-mêmes, ne sont pas encore entrées dans la voie du ciel, puisqu'il est écrit : « Ceux qui me mangent, auront encore faim; et ceux qui me boivent, auront encore soif. » *Qui edunt me, adhuc esurient, et qui bibunt me, adhuc sitient.* Eccli., xxiv, 29. Mais pour en revenir à notre sujet, nous ferons remarquer la conformité qui existe entre la recommandation de la très-sainte Vierge à sainte Elisabeth et les paroles du grand prêtre Eliacim aux enfants d'Israël assiégés par les troupes d'Holopherne : « Sachez, leur dit-il, que le Seigneur vous exaucera, si vous persévérez toujours dans le jeûne et dans la prière devant le Seigneur. » *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu Domini.* Judith., iv, 12. Puisqu'il en est ainsi, mes frères, si vous désirez être comblés des dons célestes, qui, comme le dit l'apôtre, surpassent tout sentiment, *Philip.*, iv, 7; si vous aspirez à la gloire de devenir les trônes du vrai Salomon, ceignez vos reins de force, et appliquez-vous à embellir vos âmes de tous les ornements qui doivent parer ce trône mystique. Ainsi vous mériterez que Dieu daigne habiter en vous et qu'il vous rende participants de sa divinité, de sa pureté, de sa sainteté, de ses ineffables délices, de tous ses dons et enfin de sa gloire et de son immortalité.

---

# TROISIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

VERTU ET GRACE ADMIRABLE DE L'ÉVANGILE. — DIGNITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Liber generationis Jesu Christi filii David.*

Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David. *Matth.* I, 1.

Quoique ce livre soit appelé le livre de la génération de Jésus-Christ, on voit assez, d'après le titre même du livre ainsi conçu : *Le saint évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu*, qu'il contient l'Evangile en entier et l'histoire de tous les mystères de Notre-Seigneur. Comme nous célébrons aujourd'hui la Nativité de la sainte Vierge, qui a été le commencement de l'Evangile et de tous les bienfaits du Sauveur, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de vous expliquer ce que renferme ce nom et ce mystère de l'Evangile. Tous à la vérité nous professons la loi de l'Evangile ; tous, à certains jours consacrés au Seigneur, nous entendons la doctrine évangélique, mais nous ne savons pas tous assez ce qu'est l'Evangile, ce que signifie ce nom. Je veux vous en entretenir, persuadé que ce sujet est bien propre à exciter tout à la fois dans vos âmes un vif amour du divin Rédempteur et une crainte salutaire, deux sentiments qui sont comme les deux pieds avec lesquels nous marchons dans le chemin du ciel. Rien ne saurait manquer, en effet, à celui qui s'appuie sur l'amour et la crainte de Dieu. Mais pour traiter cette matière avec religion et piété, l'assistance d'en haut nous est nécessaire; implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Il est certain que, entre les innombrables vertus et perfections de Dieu, toutes dignes de nos louanges, nous devons principalement signaler son immense bonté. Notre divin Maître nous en a

donné l'exemple. Un jeune homme l'ayant appelé bon, Jésus lui répondit: « Pourquoi m'appelez-vous bon? Nul n'est bon que Dieu seul.» *Quid me dicis bonum? Nemo bonus, nisi unus Deus.* Marc., x, 17. Sans doute, tous les saints et tous les anges participent à la bonté divine, mais la bonté de Dieu est tellement élevée au-dessus de toutes les autres bontés que celles-ci devant elle ne brillent pas plus que les astres du ciel devant le soleil à son midi: or comme c'est le propre de la bonté de se répandre sur toutes choses (comme fait le soleil de ses rayons) et de communiquer à tous ses richesses, la bonté de Dieu l'a poussé à créer ce monde, dont il n'avait aucun besoin, et à l'orner de merveilles aussi nombreuses que variées. Platon, philosophe païen, attribue aussi bien que nous à cette cause la création du monde. Toutefois, bien que la bonté divine soit la source et l'origine de tous les êtres et de toutes leurs perfections, elle ne s'est pas néanmoins communiquée à tous dans une égale et même mesure. Aux uns, comme aux éléments, elle a donné seulement l'être; aux autres, comme aux plantes, elle a donné l'être et la vie; à d'autres, comme aux animaux dépourvus de raison, elle a donné la vie et le sentiment; à d'autres enfin, comme l'ange et l'homme, elle a donné l'intelligence. Mais si la communication de ses biens convient à la bonté, cette communication ne doit-elle pas être sans mesure quand elle a pour principe une bonté infinie? Voilà ce qu'a fait la bonté souveraine, la bonté par essence. Elle a voulu se communiquer elle-même de la manière la plus libérale, c'est-à-dire faire part de la félicité et de la gloire qui n'appartiennent en propre qu'à la nature divine aux anges et aux hommes doués comme Dieu d'intelligence. L'esprit de l'homme peut-il imaginer, son cœur peut-il désirer rien de plus grand, de plus magnifique?

Dans ce dessein, Dieu, en créant le premier homme, l'avait comblé de toutes les vertus et de tous les dons célestes au moyen desquels il pouvait se préparer à cette gloire suprême et s'en rendre digne. Ces dons, il devait, s'il eût persévéré dans le bien, les transmettre à sa postérité; mais Adam fut ingrat envers son bienfaiteur : il désobéit, et, par son crime, il perdit pour lui-

même et pour ses descendants les biens dont il avait été si généreusement comblé. La bonté divine, cependant, ne fut pas vaincue par cette désobéissance; elle n'abandonna pas ses desseins. Au moment même où Adam venait de se révolter contre son créateur, Dieu fit briller à ses yeux la première lueur de l'Evangile en disant au serpent, c'est-à-dire au démon l'auteur d'un si grand mal: «J'établirai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête.» *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum.* Gen. III, 15. «Elle te brisera la tête,» ou en d'autres termes, elle renversera ta puissance et détruira ton règne, qui est le règne du péché. Voilà, mes frères, la première promesse de la grâce évangélique et de la rédemption du genre humain que devait apporter au monde le fruit béni des chastes entrailles de la très-sainte Vierge. C'est par l'homme que la femme avait introduit dans le monde le poison de la mort: c'est par l'homme aussi que la femme devait offrir au monde le fruit de vie. Nous avons maintenant à examiner quel a été ce remède que nous a procuré la miséricorde divine, afin de bien comprendre ce que c'est que l'Evangile et pourquoi il est appelé à juste titre la bonne et heureuse nouvelle.

Remarquons d'abord, pour prendre les choses à l'origine, la conduite ordinaire de la divine sagesse dans l'exécution de ses décrets. Quand la malice du démon ou les péchés des hommes viennent en contrarier l'accomplissement, loin de les abandonner, elle fait servir ces obstacles eux-mêmes à rendre plus éclatant le succès de ses desseins. Il ne se peut pas, en effet, que les conseils et les décrets de la sagesse infinie soient déjoués par l'œuvre ou la malice des créatures, et que quelqu'un se glorifie à bon droit de l'avoir emporté sur Dieu. Donnons quelques exemples à l'appui de ce que nous venons de dire. La synagogue, autrefois l'épouse bien-aimée du Seigneur, fut, à cause de ses crimes, livrée aux armes victorieuses des Romains qui la dévastèrent et firent du peuple choisi de Dieu un horrible carnage. Mais au lieu d'un petit peuple qu'il avait choisi, Dieu appela toutes les nations du monde; au lieu d'une synagogue, il étendit son église jus-

qu'aux extrémités de la terre, et, pour un temple où il était honoré, il fit élever des temples à sa gloire dans tout l'univers. Les prophètes qui avaient été les pères et les maîtres de ce peuple disparurent avec lui, car, selon la parole du Sauveur, « La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean, » *Luc.* XVI, 16; mais à la place des prophètes ont surgi les apôtres, les évangélistes et tant d'autres ministres et sectateurs de la loi évangélique, remplis de l'Esprit saint, selon que l'annonçait le psalmiste, lorsqu'il disait: « Des fils vous sont nés pour succéder à vos pères, et vous les établirez princes sur toute la terre.» *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii; constitues eos principes super omnem terram.* Ps. XLIV, 17.

De plus, l'ancienne loi imposée aux enfants d'Iraël, Dieu l'a abrogée mais il a donné au lieu de la loi ancienne la loi nouvelle, au lieu de la lettre l'esprit, au lieu du joug intolérable de la loi judaïque la grâce de l'Evangile. Saint Augustin exprime en ces termes la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne, de l'Evangile sur la lettre de la loi : La lettre de la loi, qui enseigne qu'on ne doit pas pécher, tue, si on n'a pas l'Esprit qui vivifie. Elle fait connaître le péché plutôt qu'elle n'en préserve, et par conséquent elle l'aggrave plutôt qu'elle ne l'atténue, puisqu'à la concupiscence mauvaise que la défense ne fait qu'exciter davantage, se joint l'infraction à la loi. En un mot, il y a autant de différence entre la loi et l'Evangile qu'entre demander et recevoir. La loi, en effet, demande, et c'est l'Evangile qui donne. La loi exige des hommes l'entière observation des commandements, mais l'Evangile donne l'Esprit et la grâce, et incline la volonté à se porter avec joie à l'accomplissement des préceptes.

Ce n'est pas tout, l'arche d'alliance, appelée autrefois la gloire du Seigneur, périt avec l'ancien temple, mais au lieu de cette arche qui contenait les tables de la loi, le corps sacré de Notre Seigneur est conservé dans tous nos temples pour animer la piété des fidèles. Les sacrifices aussi de l'ancienne loi ont été abrogés par la mort de Jésus-Christ, mais au lieu du sang des animaux qu'on y répandait pour expier les péchés des hommes, le Sauveur a institué un sacrifice dans lequel il s'immole lui-même, le sacrifice adorable de son corps et de son sang. Dans les

anciens sacrifices on versait le sang des animaux en expiation du péché ; ce qui voulait dire que le sang de l'homme coupable aurait dû couler pour son crime, et que c'était par pure miséricorde que Dieu se contentait du sang des boucs, des agneaux et des béliers. Mais dans le sacrifice de la loi nouvelle, au lieu du sang de ces animaux, c'est le sang du Fils de Dieu lui-même qui coule chaque jour sur nos autels. L'apôtre nous montre la vertu et l'excellence de ce sacrifice, lorsqu'il dit: « Si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortelles, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant ? » *Si sanguis hircorum et taurorum, et cinis vitulæ aspersus, inquinatos sanctificat ad emundationem carnis, quanto magis sanguis Christi, qui per spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi?* Hebr. IX, 13-14. Et s'il est permis d'ajouter à ces œuvres magnifiques de Dieu un autre fait moins important, je ferai mention du livre que Jérémie avait écrit par ordre de Dieu et que le roi impie Sédécias déchira et jeta au feu. Mais ce crime ne devait pas entraver les desseins de la divine sagesse. Le Seigneur, en effet, commanda à son prophète d'écrire un autre livre tout semblable, dans lequel, dit la sainte Ecriture, furent ajoutées beaucoup d'autres choses qui n'étaient pas dans le premier. *Jerem.* XXXVI. Vous voyez donc, mes frères, combien est vraie cette parole du Seigneur : « Toutes mes résolutions seront immuables, et toutes mes volontés s'exécuteront. » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.* Isa. XLVI, 10. Aucun pouvoir ne saurait s'opposer aux desseins de Dieu, et plus la malice des hommes ou du démon s'efforce de les traverser, plus la gloire de Dieu s'en augmente : « L'homme, dit le Roi-Prophète, entrera dans le plus profond de son cœur, et Dieu sera exalté. » *Ps.* LXIII, 7-8, et il manifestera plus hautement sa puissance.

Mais où tendent ces réflexions? Elle se rapportent à l'explication de la grâce évangélique, explication que nous avons promise et qui ressort en partie de tout ce qui précède. Nous avons dit, en effet, que pour avoir écouté les suggestions du démon (qui voulut s'opposer aux desseins de Dieu) le premier homme perdit pour lui-même et pour ses descendants la justice, la grâce et tous les magnifiques dons que Dieu lui avait faits, et qu'il nous aurait transmis, s'il fût demeuré dans l'obéissance et la fidélité. Mais il n'était pas juste que Satan pût se glorifier contre Dieu, et se vanter d'avoir rompu ses desseins et ses décrets. Que fait donc le Seigneur? Se souvenant de sa gloire et de sa dignité, il nous fait des largesses de grâce et de miséricorde plus grandes qu'auparavant. Au lieu d'une femme orgueilleuse et désobéissante, il nous donne pour mère une femme remplie d'obéissance et d'humilité, Marie, dont nous célébrons aujourd'hui l'heureuse nativité. Au lieu d'un père dont la révolte nous a perdus, il nous donne un père infiniment meilleur que le premier. Pour un homme, en effet, il nous donne un Homme-Dieu; pour un orgueilleux, l'humilité même; pour un serviteur, son Fils; pour un homme formé du limon de la terre, un homme conçu par l'opération du Saint-Esprit; pour un rebelle qui avait osé manger du fruit défendu, son propre Fils obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. *Philip.*, II, 8. Autant il y a de distance entre Jésus-Christ et notre premier père, c'est-à-dire, entre le premier et le second Adam, autant y en a-t-il entre le premier et le second bienfait. « Le premier homme, dit saint Paul, est le terrestre, formé de la terre; et le second homme est le céleste, qui est du ciel. » *Primus homo de terra, terrenus; secundus homo de cœlo, cœlestis.* I Cor., XV, 47. Et tout aussitôt l'Apôtre ajoute: « Comme le premier homme a été terrestre, ses enfants aussi sont terrestres : et comme le second homme est céleste, ses enfants aussi sont célestes. » *Qualis terrenus, tales et terreni : et qualis cœlestis, tales et cœlestes.* Ibid., 48.

Ce second père, qui nous a été promis à la place du premier dès le commencement du monde, nous a donc été donné à la fin des temps. En lui se trouvent surabondamment toutes les choses

qui nous étaient nécessaires pour la justice et le salut; car, comme le dit l'Apôtre : « Il a plu au Père que toute plénitude résidât en lui, et de réconcilier toutes choses par lui et en lui-même, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix tant ce qui est en la terre que ce qui est au ciel. » *In ipso complacuit* (*Patri*) *omnem plenitudinem inhabitare, et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt.* Coloss., I, 19, 20. Ce qu'il a exécuté si heureusement, que l'Eglise a pu dire : O heureuse faute, qui nous a valu un tel rédempteur ! « Il n'en est pas, en effet, du don (de la grâce en Jésus-Christ) comme du péché. Où il y a eu abondance de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâce. » *Non sicut delictum, ita et donum. Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.* Rom., V, 15, 20. Tel est le père qui nous a été donné pour remplacer le premier. Ce n'est pas un traître et un violateur de sa foi, mais un Sauveur; ce n'est pas un meurtrier, mais la source même de la vie; ce n'est pas un dissipateur de l'héritage et du patrimoine qu'il avait reçus, mais un réparateur qui nous rétablit dans tous nos biens. Aussi le prophète Isaïe lui donne-t-il entre autres noms, celui de « Père du siècle futur, » *Pater futuri sæculi*, Is., IX, 6, parce qu'il nous a donné une nouvelle naissance, parce qu'il nous a rachetés avec une tendresse toute paternelle de la captivité du démon, parce qu'il a payé nos dettes, et que, en satisfaisant à la justice divine par le sacrifice de sa croix, il a effacé nos péchés et nous a réconciliés pour toujours avec son Père.

## I.

Mais quelles devaient être les conséquences de ce grand mystère? Les voici, chrétiens. Dieu, une fois apaisé par le sang de son Fils, est redevenu notre ami; il a ouvert les trésors de ses grâces et de ses dons et les a répandus avec profusion sur les hommes unis à lui par une alliance nouvelle, afin qu'ils pussent recouvrer par l'obéissance du second Adam la dignité et la grâce qu'ils avaient perdues par la désobéissance du premier. Pour cela,

quand l'œuvre de notre rédemption a été consommée, il nous a envoyé le Saint-Esprit qui devait guérir notre nature mortellement blessée par le péché, et réparer les forces de notre âme affaiblies par la chute du premier homme. C'est pourquoi ce divin Esprit a éclairé notre intelligence des rayons de sa lumière, pour qu'elle pût distinguer sûrement ce qu'il faut rechercher de ce qu'il faut éviter, et qu'elle sût estimer chaque chose à sa juste valeur. Il a incliné notre volonté à suivre non les instincts de la nature corrompue, mais la lumière de l'intelligence éclairée par la foi. Il a réglé nos sentiments et nos passions de telle sorte qu'au lieu de dompter et de soumettre l'âme, ils se missent sous sa conduite et sa dépendance. Quand à la chair, cette immortelle ennemie de l'esprit, toujours désireuse et avide des biens qui flattent les sens, il l'a tellement enivrée de délices spirituelles, que le juste peut dire « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant. » *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum.* Ps., LXXXIII, 3. Et encore : « O Dieu, ô mon Dieu, mon âme brûle d'une soif ardente pour vous. Et en combien de manières ma chair se sent-elle aussi pressée de cette ardeur! » *Deus, Deus meus, sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea!* Ps., LXII, 1. Qui ne voit que l'homme, ainsi réparé dans ses parties principales, a été changé pour ainsi dire en une créature nouvelle et toute spirituelle?

Mais ce n'est pas tout. L'Esprit saint ajoute à cette transformation l'habitude de toutes les vertus qui perfectionne, fortifie, et dirige vers le bien les facultés de notre âme, de telle sorte que nous pouvons, ainsi armés, triompher de tous les assauts du démon, de toutes les séductions du monde, de tous les obstacles que nous rencontrons dans la voie de la justice et la piété. Et non-seulement il orne l'âme de la parure des vertus, mais il l'enrichit de ses dons les plus précieux, et la dispose à se prêter avec complaisance et promptitude à tous les mouvements et à toutes les impulsions de l'Esprit qui la gouverne. Joignez à cela les suaves et merveilleuses consolations que ce divin Esprit (appelé pour cette raison Paraclet ou consolateur) répand dans l'âme fidèle, consolations si douces et si vives, que l'âme qui les goûte,

dédaigne et méprise tous les plaisirs, toutes les richesses, tous les honneurs du monde, tous les biens de la terre, et les compte pour rien. Quand on a goûté, dit saint Bernard, les douceurs spirituelles, tous les plaisirs de la chair sont insipides. De là ce mot de saint Augustin : « Celui qui a bu du fleuve du paradis, dont une seule goutte est plus grande que l'océan, peut-il encore avoir soif des biens de ce monde? »

Enfin, pour conclure en un mot, c'est un axiome de philosophie que tout agent produit son semblable. D'après ce principe, que faut-il attendre de l'action de l'Esprit saint habitant dans l'homme, sinon qu'il rende l'homme semblable à lui-même, c'est-à-dire, que de charnel qu'il était il le rende spirituel, de terrestre, il le rende céleste, et que de l'homme il fasse en quelque sorte un Dieu? Merveilleuse transformation qui fait que l'homme redevient l'image de son Créateur, en reproduisant en lui la pureté, l'innocence, la justice, la miséricorde, la bonté, la vertu et la sainteté de Dieu, conformément à ce que le Seigneur avait prescrit à son peuple en lui disant : « Soyez saints parce que je suis saint. » *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* xi, 44.

Mais ces dons si excellents, à qui les devons-nous? N'est-ce pas au divin Sauveur, au Grand-Prêtre de la loi nouvelle qui nous les a obtenus par ses mérites et ses prières? « C'est par lui, dit l'Apôtre saint Pierre que Dieu nous a communiqué les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour vous rendre par ces grâces participants de la nature divine, » *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ,* II Petr. I, 4, afin qu'ayant reçu au dedans de nous le Saint-Esprit, nous imitions la pureté, l'innocence et la sainteté de Dieu. Si quelqu'un veut se convaincre plus pleinement de la vérité de ce que nous avons dit, qu'il jette un regard sur la vie de tant de martyrs, de confesseurs, de vierges, d'anachorètes et de saints solitaires. C'étaient des hommes revêtus comme nous d'une chair fragile, mais ces hommes soutenus par l'Esprit-Saint, forts de ses dons et de son secours, ont mené sur la terre une vie si sainte qu'on a pu les appeler avec raison des hommes célestes ou des anges terrestres.

II.

D'après ce court exposé, il vous sera facile de comprendre ce qu'est l'Evangile et pourquoi on l'appelle la bonne nouvelle. Pouvait-on rien annoncer, en effet, de plus heureux au monde que ces richesses de grâces et ces trésors de miséricorde qui lui ont été acquis par les mérites et la passion de Jésus-Christ? Oui, bonne et heureuse nouvelle, que le Fils de Dieu ait poussé la charité et le désir de notre salut jusqu'à descendre du trône sublime de sa gloire sur la terre, jusqu'à se revêtir d'une chair mortelle, jusqu'à vivre parmi les hommes pour nous éclairer de la lumière de sa doctrine et nous exciter par ses exemples à l'amour de l'humilité, de la patience, de l'obéissance et de toutes les autres vertus! Bonne et heureuse nouvelle, que le Fils de Dieu, non content d'avoir revêtu notre nature, se soit immolé sur l'autel de la croix, et, par ce sacrifice d'un mérite infini, ait satisfait abondamment pour nos crimes, ait fléchi la colère de son Père irrité contre nous et l'ait réconcilié avec le genre humain! Bonne et heureuse nouvelle, que le Père céleste ainsi apaisé et redevenu pour nous un tendre père et un ami véritable, ait ouvert les trésors de ses grâces et de ses dons, les ait répandus sur la terre, et nous ait envoyé son divin Esprit pour qu'il opérât dans nos âmes par sa vertu toutes les magnifiques merveilles que nous avons rappelées tout à l'heure! Bonne et heureuse nouvelle, que ce Dieu ait gravé ses lois dans le fond le plus intime de nos cœurs, qu'il ait donné aux hommes un cœur de chair au lieu d'un cœur de pierre, *Ezech.*, XXXVI, 26, et qu'il ait mis en eux son Esprit, afin qu'ils fussent fidèles à marcher dans la voie de ses préceptes et à garder ses commandements! Bonne et heureuse nouvelle que l'institution des sacrements qui nous rendent participants de la grâce céleste, des mérites et des souffrances de Jésus-Christ! Bonne et heureuse nouvelle, que le royaume du ciel ait été ouvert, après être demeuré fermé depuis l'origine du monde aux plus saints personnages! Bonne et heureuse nouvelle, que les exilés soient ramenés dans la patrie, les morts rappelés à la vie, les pécheurs invités au pardon! Bonne et

heureuse nouvelle que cet incendie d'amour dont le cœur de Jésus est le foyer, et qui, manifestant au monde les prodiges les plus éclatants de sa bonté, de sa charité, de sa miséricorde infinie, allume dans des cœurs même d'airain les feux de la charité ! Bonne et heureuse nouvelle enfin que celle que l'auteur même de la bonne nouvelle à renfermé dans ces quelques mots : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique ! » *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Joan., III, 16. Qui pourrait dire combien de choses contient ce seul don? Mais celui qui a donné son Fils, à quelle fin et pour quel office l'a-t-il donné? Sans doute afin que nous eussions toutes choses en lui seul, et que lui seul fût tout pour nous. C'est lui, en effet, qui est l'auteur de notre salut, le réparateur de notre liberté, le maître de la céleste doctrine, le médecin de nos maladies, le pasteur des âmes, notre rédempteur, notre roi, notre pontife, à la fois prêtre et victime, notre avocat, le médiateur entre Dieu et les hommes, le père du siècle futur, qui nous a adoptés pour enfants, l'Epoux de l'Eglise et des âmes fidèles qu'il s'est unies en les faisant entrer en participation de tous ses biens. Voilà pour quel ministère Dieu nous a donné son unique Fils, et, ce qui surpasse toute admiration, il l'a livré à la mort afin que son précieux sang nous purifiât de nos péchés, que ses mérites nous enrichissent, que ses abaissements vinssent nous relever, que ses blessures guérissent les nôtres et enfin que sa mort nous procurât l'immortalité. Pour nous résumer brièvement, nous pouvons réduire tout ce que nous venons de dire à ces deux points principaux : quel est le don qui nous a été fait par la grâce de l'Evangile, et par qui, en vertu de quels mérites cette grâce nous a-t-elle été accordée? Le don qui nous a été fait, c'est, comme nous l'avons dit, l'abondance de la grâce, et cette grâce nous a été méritée par le sang et la passion de Jésus-Christ, ou pour tout dire en deux mots, le Père céleste nous a donné tout à la fois son Fils et le Saint-Esprit; l'un, pour nous mériter ce que l'autre nous a communiqué ; le Fils pour nous racheter par son sang, et l'Esprit-Saint pour nous conduire, nous gouverner et nous mettre en possession du céleste héritage.

Donc, mes frères, puisque c'est par Jésus-Christ que nous avons obtenu tous ces biens, puisque c'est en lui que nous avons toutes choses, et que lui seul nous est tout, n'est-il pas juste que, à l'exemple du bienheureux François, nous répétions de temps en temps pendant la nuit avec la plus grande douceur et la plus vive tendresse ces paroles : Mon Dieu et mon tout, mon Dieu et mon tout! Quel est le cœur de bronze qui, en face de ce magnifique déploiement de la bonté et de la charité divine, ne se sentirait fondre d'amour et ne s'exhalerait tout entier en cantiques de louanges pour un si généreux bienfaiteur? Lorsque Jésus-Christ est venu par ses bienfaits incomparables allumer le feu sur la terre, quel est l'homme assez dur, assez insensible pour ne pas en être consumé? Celui qui comble un ennemi de bienfaits amasse sur la tête de cet ennemi des charbons ardents, *Rom.*, XII, 20, comment donc peut-il se faire qu'une si grande abondance de bienfaits répandus sur nous par la main de Dieu ne nous embrase pas des flammes du divin amour? Oh! que ne sommes nous tout brûlants de ce feu qui dévorait le cœur de l'Apôtre, lorsque, après avoir exposé en ces termes le mystère de la bonne nouvelle : « (Dieu) n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, » *Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum,* Rom. VIII, 32, il s'écrie tout à coup au milieu des transports que le Saint-Esprit excite dans son âme : « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence? selon qu'il est écrit : On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous, Seigneur : on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. » *Quis ergo nos separabit a charitate Christi? tribulatio an augustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? sicut scriptum est : Quia propter te mortificamur tota die : æstimati sumus sicut oves occisionis,* etc. Ibid. 35-36.

III.

Mais, direz-vous, si l'Evangile est une si bonne et si heureuse

nouvelle, d'où vient que je l'entends sans tressaillir d'allégresse, sans me sentir tout pénétré d'amour pour son auteur, tandis que si un roi m'accordait quelque faveur signalée, je pourrais à peine contenir l'excès de ma joie? Il m'est aisé de répondre à cela, mes frères, en disant avec l'Apôtre que « l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei.* I Cor., II, 14. Il y a en effet deux classes d'hommes, les hommes charnels et les hommes spirituels. Ceux-ci n'ont que du mépris pour les plaisirs des sens, dont ils ne font aucun cas, tandis qu'ils poursuivent de toute l'ardeur de leurs désirs les biens spirituels, dont ils apprécient toute l'excellence. C'est ainsi que l'apôtre saint Paul regardait, disait-il, toutes les choses terrestres comme du fumier, afin de gagner Jésus-Christ. *Philip.*, III, 8. Tel était encore cet ennuque de Candace, reine d'Ethiopie, dont il est fait mention aux Actes des Apôtres. Ayant entendu Philippe lui expliquer les saintes Ecritures et lui promettre le pardon de ses péchés et l'entrée du royaume céleste par Jésus-Christ, il reçut le baptême, et « continua son chemin tout rempli de joie » de ce qu'il avait reçu la bonne et heureuse nouvelle de l'Evangile. *Act.*, VIII.

Les hommes charnels, au contraire, n'ont que du dégoût pour les choses spirituelles, tandis qu'ils goûtent, qu'ils recherchent et qu'ils convoitent uniquement tout ce qui flatte les sens. L'Apôtre le déclare ouvertement, lorsqu'il dit : « Ceux qui sont charnels, aiment et goûtent les choses de la chair; et ceux qui sont spirituels, aiment et goûtent les choses de l'esprit : » *Qui secundum carnem sunt, quæ carnis sunt, sapiunt; qui vero secundum spiritum sunt, quæ sunt spiritus sapiunt.* Rom., VIII, 5. Puisqu'il en est ainsi, devons-nous être étonnés que les hommes charnels entendent la bonne nouvelle de l'Evangile (qui apporte avec lui des biens spirituels et invisibles) sans éprouver aucun sentiment de joie? Semblables aux bêtes de somme, qui préfèrent l'orge à l'or, parce qu'elles ignorent la valeur de ce précieux métal, ces hommes préfèrent les biens charnels aux biens spirituels.

Ajoutez que ceux-là seulement savent apprécier les bienfaits de Dieu qui en connaissent le mérite et la dignité. Or cette connais-

sance n'appartient pas à tous, mais à ceux qui peuvent dire avec l'Apôtre : « Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits. » *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.* I Cor., II, 12. Sans cette connaissance les bienfaits de Dieu ne servent de rien, ou plutôt ils serviront à mettre le comble à la réprobation des ingrats qui n'y auront pas répondu. Par conséquent ne nous étonnons point que les âmes qui, par leur faute, sont privées de cette lumière céleste, ne ressentent aucune joie de l'annonce de la grâce évangélique. Qu'un homme, par exemple, se blesse grièvement, il n'aura rien de plus pressé que d'appeler le chirurgien, dont la main cependant doit le faire souffrir ; mais qu'un enfant éprouve un accident analogue, il ne pensera pas à recourir aux mêmes moyens; bien plus, à la seule vue du médecin il se mettra à pleurer et à jeter les hauts cris. On en peut dire autant de ces grands enfants qui, ne sentant pas les blessures de leurs péchés, ne savent pas apprécier l'excellence du remède que leur offre le céleste médecin.

Je trouve la confirmation de cette vérité dans l'évangile de ce jour où nous lisons que Notre-Seigneur Jésus-Christ est fils d'Abraham et de David, bien qu'il soit également fils des autres personnages nommés dans sa généalogie. Pourquoi donc est-il appelé fils des premiers plutôt que des autres? C'est sans doute parce que cette magnifique promesse que le Christ naîtrait d'eux, a été principalement faite à ceux qui ont connu sa dignité sublime, qui ont remercié Dieu selon qu'un si grand bienfait le méritait, et qui, les premiers, ont été favorisés de sa grâce. « Abraham, en effet, a tressailli du désir de voir le jour de Jésus-Christ,» *Joann.*, VIII, 56, et David disait qu'il « avait trouvé son cœur pour prier, » dès l'instant où le Seigneur lui eut fait cette promesse. II *Reg.*, VII, 27. Voilà de quels hommes Notre-Seigneur Jésus-Christ est principalement appelé le fils. Quant à ceux qui vécurent dans l'injustice et l'impiété, il est à la vérité leur fils selon la chair, mais on ne dit point qu'il leur ait été promis. Par ceux-ci donc le Christ est venu jusqu'à nous, comme l'eau qui

passe par des canaux qui n'en retirent aucun avantage, tandis qu'il est venu par ceux-là, comme une eau qui coulant à travers des prairies ornées d'arbres et de fleurs, les alimente et les nourrit de sa fraîcheur bienfaisante. On peut porter le même jugement de l'état des hommes qui actuellement vivent sous le règne de la loi évangélique.

Quelqu'un d'entre-vous, mes frères, dira peut-être : Si la grâce a été répandue avec tant d'abondance par Jésus-Christ, pourquoi n'ai-je point de part à un si grand bienfait? Pourquoi cette lumière ne m'éclaire-t-elle pas? pourquoi n'arrive-t-elle pas jusqu'à moi au travers même des portes de mon âme? pourquoi est-ce que je ne reçois pas la moindre parcelle de ce salut et de cette justice que Jésus-Christ est venu apporter en ce monde? —Je peux répondre à ces objections de la même manière que je l'ai fait tout à l'heure, et dire : Il en est pour qui Jésus-Christ est venu véritablement et a souffert; ce sont ceux qui profitent pour leur salut de ses bienfaits et de ses remèdes divins. Mais il en est d'autres pour lesquels il ne semble pas encore être venu; ce sont ceux qui ne profitent pas plus de ses bienfaits que si son avénement n'avait pas eu lieu. Quel avantage puis-je retirer de la doctrine de Jésus-Christ, si je ne l'étudie pas? à quoi me servent les exemples admirables de ses vertus, si je ne les médite jamais? à quoi me sert sa passion, si je ne la rappelle jamais à mon souvenir? à quoi me servent les sacrements, si je n'en approche que très-rarement, et lorsque j'y suis contraint? à quoi me sert la grâce qui par lui a été donnée au monde, si je ne la demande pour ainsi dire jamais avec ferveur dans mes prières? — Oui, sans doute, il est descendu du ciel ce grand médecin des âmes, mais n'est-ce pas comme s'il n'était pas venu pour moi qui ne veux point user de ses ordonnances ni de ses remèdes? Celui-là donc se tue lui-même, qui (comme dit saint Augustin) dédaigne d'observer ce que le médecin prescrit. Quelle lumière le soleil à son lever m'apportera-t-il, si, demeurant dans les ténèbres, je tiens toutes les ouvertures de ma maison fermées? Les hommes que le Sauveur guérit, ce ne sont point ceux qui ne s'en soucient aucunement ni ceux qui résistent à ses volontés, ni ceux qui repoussent sa lumière, mais ceux qui

cherchent le remède à leurs blessures et qui reçoivent avec empressemet la lumière dont ce Dieu sauveur les environne. Lui-même le déclare en ces termes par la bouche d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction ; il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux pour guérir ceux qui ont le cœur blessé. » *Spiritus Domini super me : eo quod unxerit Dominus me, ad annuntiandum mansuetis misit me ut mederer contritis corde.* Isa., LXI, 1. Mais qui sont ceux qui ont le cœur blessé, sinon ceux qui sentent leurs blessures, en connaissent le danger, en demandent le remède par leurs larmes et leurs prières ? Voilà les hommes que le céleste médecin guérit et auxquels il accorde l'abondance de sa grâce. Pour les ingrats, les lâches et les rebelles, bien loin que ce grand bienfait leur soit utile, il ne servira, comme nous l'avons dit, qu'à mettre le comble à leur réprobation. De là cette parole de l'Apôtre : « Celui qui a violé la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins : combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié et qui aura fait outrage à l'Esprit de la grâce ? » *Irritam quis faciens legem Moysi sine ulla miseratione duobus vel tribus testibus moritur : quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et Spiritus gratiæ contumeliam fecerit?* Hebr., X, 28-29. Or celui-là foule aux pieds le Fils de Dieu, qui ne se met pas en peine de profiter de tout ce que Jésus-Christ a opéré sur la terre pour son salut. Il profane le sang du Sauveur, celui qui n'en fait pas plus d'estime que du sang des béliers et des agneaux et n'a aucune reconnaissance pour un si grand bienfait. Il fait outrage à l'Esprit de grâce, celui qui résiste à son appel et à ses inspirations, qui repousse son autorité et méprise ses dons. Si un homme qui désobéit à un sage législateur, dont les lois après tout ne sont qu'un texte mort qui ne confère ni la grâce ni l'esprit du législateur, encourt la peine capitale, quel sera le supplice de celui qui méprise non

pas une loi écrite, mais le Fils de Dieu, mais son sang, mais son Saint-Esprit? Vous voyez donc, mes frères, comme nous le disions au commencement de ce discours, que le bienfait de notre rédemption peut nous inspirer non-seulement des sentiments de joie, mais aussi des sentiments de crainte, car il n'est rien de plus terrible que cette parole du Sauveur : « On demandera beaucoup à celui à qui l'on a beaucoup donné; et plus on aura confié à quelqu'un, plus on exigera de lui. » *Cui multum datum est, multum quærctur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.* Luc., XII, 48.

## IV.

Mais il est temps, mes frères, de reporter nos regards sur la très-sainte Vierge, dont nous célébrons aujourd'hui la Nativité, quoique tout ce que nous avons dit se rapporte en grande partie à sa gloire, puisqu'en fournissant à notre Rédempteur le sang et la chair qu'il devait immoler pour nous, elle n'a pas peu contribué au bienfait de notre salut et de notre rédemption. Aujourd'hui donc que nous célébrons la naissance de Marie, nous honorons le commencement du mystère de notre Rédemption, puisque c'est en ce jour qu'est venue au monde cette femme qui devait renverser l'empire et la puissance de l'antique serpent. Tout ce que nous pouvons dire cependant à sa louange pâlit devant ces simples mots qui terminent l'Evangile de ce jour : « Marie, de laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ. » C'est là une dignité si grande que la langue humaine est impuissante à la célébrer comme elle le mérite. De là ces réflexions de saint Augustin : Nous voudrions dire quelque chose, mes frères, de la gloire de Marie. Mais que pouvons nous dire à sa louange, nous chétifs, nous si petits, quand bien même tous nos membres se changeraient en autant de langues? Elle est plus élevée que le ciel, celle dont nous parlons; elle est plus profonde que l'abîme, celle dont nous voulons faire l'éloge. Si donc elle est plus élevée que le ciel, il n'y a qu'une langue céleste qui puisse la louer dignement. L'Evangéliste l'a fait en quelques mots lorsqu'il a dit que d'elle

était né le Sauveur du monde. Ce seul nom de mère de Dieu contient en effet tous les titres de gloire de Marie, car que peut-on dire de plus grand d'une femme que de dire qu'elle est la mère de Dieu? Vous pouvez par là, chrétiens, vous faire une idée de la dignité de la sainte Vierge. Elle est la mère de Dieu! Ce Dieu qui est le roi du ciel et des anges, ce Dieu devant lequel tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre n'est qu'un peu de poussière, ce Dieu dont les Vertus et les Puissances célestes admirent la gloire, ce Dieu dont la majesté remplit d'étonnement les séraphins et les chérubins, ce Dieu qui, assis sur son trône dans les hauteurs des cieux, voit sous ses pieds, à une distance infinie, tout ce qu'il a créé, tout cet univers qu'il règle et gouverne en maître absolu, ce Dieu tout-puissant, une femme, la plus heureuse de toutes les femmes, ose l'appeler son fils! Elle lui a en effet donné ce nom, lorsque, le retrouvant dans le temple de Jérusalem, après l'avoir cherché durant trois jours, elle lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? » *Fili quid fecisti nobis sic?* Luc. II. 48. Et de même qu'elle l'appelle hardiment son fils et s'en fait gloire, Jésus à son tour ne rougit pas de l'appeler et de la proclamer sa mère, la mère la plus digne et la plus tendre. Quoi de plus sublime qu'une telle dignité? Si on connaît un arbre à son fruit, quel arbre que celui qui a donnné un pareil fruit au monde? Si la grenade vient du grenadier, de quelle mère un Dieu devait-il naître sinon d'une femme divine? Marie est, en effet, cet arbre dont le prophète Isaïe avait dit longtemps avant l'événement : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine. » *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet.* Isa., XI., 1. La racine et la tige, c'est la famille de David ; le rejeton, c'est Marie, et la fleur c'est Jésus-Christ. On peut apprécier le rejeton par la fleur qui en est sortie.

Jérémie dit aussi de cette femme : « Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : une femme environnera un homme. » *Creavit Dominus novum super terram. Femina circumdabit virum.* Jerem., XXXI, 22. Quel prodige plus nouveau, en effet, que celui d'une femme concevant un homme dans son sein sans au-

cune intervention humaine? Oui c'est une grande gloire pour cette femme de contenir en elle même « Celui que les cieux et le ciel des cieux ne peuvent comprendre, » III *Reg.*, VIII, 27, mais quel est le plus grand prodige, et que faut-il admirer davantage, ou d'un Dieu qui « environne » une femme, ou d'une femme qui « environne » un Dieu, pour me servir de l'expression du prophète? Saint Jean dans l'Apocalyse vit « une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds. » *Apoc.*, XII, 1. Le soleil de justice, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la femme revêtue de ce soleil, c'est Marie, qui fut environnée et enveloppée de tous les rayons de la lumière de la grâce divine, afin qu'aucune tache, aucune souillure des pensées de la terre ne se glissât dans son âme, et, que tout ce qui était en elle fût céleste et tout divin.

O mère véritablement bienheureuse, qui avez été entièrement remplie de Dieu, qui l'avez conçu dans votre corps et dans votre âme! Dieu est hors de vous, Dieu est sur vous, Dieu est de vous, Dieu est au-dedans de vous. Dieu est hors de vous, qui vous environne; Dieu est sur vous, qui vous protége; Dieu est de vous, qui naît de vous; Dieu est au dedans de vous, qui prend son repos dans votre cœur. De quelle lumière, de quelles clartés n'était pas illuminée cette sainte âme qui était toute revêtue du soleil? De quelles ardeurs du divin amour n'était pas dévorée celle qui était si proche de ce soleil, source de l'amour? Mais quelle devait être la conséquence d'un si ardent amour, sinon de mettre sous les pieds de Marie tout ce monde inférieur qui, comme la lune, est sujet à divers changements. Elle le tenait en effet sous ses pieds, cette Vierge sainte qui, uniquement occupée de son amour, regardait comme un néant toute cette gloire du monde dont les rois et les grands de la terre sont si jaloux! Elle le tenait sous ses pieds, elle qui sans cesse appliquée à la contemplation des choses célestes était indifférente aux soins et aux pensées d'ici bas. Elle le tenait sous ses pieds, elle que l'adversité n'attristait pas plus que la prospérité ne la pouvait enivrer, elle qui, supérieure à toutes les vicissitudes de ce monde, semblait habiter par delà ces cieux que la lune parcourt dans sa carrière, dans ces régions que le changement et la corruption ne sauraient atteindre.

Telle devait être la femme qui a pu donner le nom de fils au Créateur et au Maître du monde. La sainteté incomparable de Marie nous est assez clairement révélée par la grandeur et l'excellence de la grâce évangélique dont nous avons parlé jusqu'ici. Cette grâce en effet a été la source de l'éminente sainteté de la mère du Sauveur, qui, la première, entre tous, a reçu les prémices des dons du Saint-Esprit. Ne convenait-il pas qu'elle recueillît avant tous les autres les fruits de salut les plus abondants, celle qui par son fils a donné le salut au monde? Le Seigneur avait dit dans l'ancienne loi : « Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule vos grains dans l'aire. » *Non ligabis os bovis terentis in area fruges tuas*. Deut., XXV, 4. Il ne paraissait pas juste en effet que cet animal fût privé du fruit même de ses travaux, et qu'il n'en reçût qu'une modique mesure, lui qui contribue à procurer aux hommes une abondante moisson. Mais, demande l'apôtre (après avoir rappelé cette loi) : « Est-ce que Dieu se met en peine de ce qui regarde les bœufs? » *Numquid de bobus cura est Deo?* I Cor., IX. 9. Ne faut-il pas plutôt reconnaître que Dieu, dans cette loi, avait les hommes en vue? Puis donc que la très-sainte Vierge a coopéré pendant toute sa vie à l'œuvre de notre rédemption, puisque (comme nous l'avons dit plus haut) non-seulement elle a fourni de sa substance la chair et le sang que le Rédempteur devait offrir pour nous, mais qu'elle a nourri ce divin Sauveur dès le berceau, qu'elle l'a élevé, qu'elle l'a servi avec tant de dévouement et d'amour, pourquoi « sa bouche aurait-elle été liée? » Pourquoi le fruit de la rédemption ne lui aurait-il été donné que dans la mesure commune aux autres saints, à elle qui a contribué avec tant de zèle pour elle même et pour les autres à la grande œuvre du salut du monde?

« Celui, dit le Sauveur, qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète. » *Qui recipit prophetam in nomine prophetæ, mercedem prophetæ accipiet.* Matth., X, 41. Et pourquoi? Parce que celui qui reçoit dans sa maison un ministre de la céleste doctrine, qui le nourrit et pourvoit à tous ses besoins, coopère autant qu'il est en lui aux travaux de ce ministre du Seigneur. De même, en effet, que ceux

qui favorisent et accueillent les hérétiques partagent le châtiment des hérétiques, ainsi ceux qui reçoivent et secourent les prophètes doivent participer à la récompense des prophètes. Si donc la très-sainte Vierge a eu dans notre rédemption une part si grande, n'est-il pas bien juste que, après le Rédempteur, elle ait en ce monde le nom le plus glorieux, et qu'elle reçoive dans la mesure la plus abondante et la plus extraordinaire le fruit de la rédemption.

Honorons donc, chrétiens, de nos pieux hommages, de nos prières et de nos vœux, cette très-sainte Vierge qui a procuré au monde le bienfait de la grâce divine, et qui a coopéré si généreusement à notre rédemption; invoquons-la dans toutes nos calamités comme la mère du souverain Juge et l'avocate des pécheurs; efforçons-nous autant qu'il est en nous d'imiter ses vertus, sa pureté inaltérable, son inviolable humilité, sa parfaite obéissance, son innocence angélique et enfin sa miséricorde envers tous les malheureux; soyons persuadés que ceux qui lui auront ressemblé davantage ici bas par l'innocence et la pureté de leur vie, lui seront un jour plus semblables dans la béatitude et la gloire éternelle.

---

# PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

## DE SAINT MATTHIEU, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Et cum transiret inde Jesus, vidit hominem sedentem in telonio, Mathæum nomine. Et ait illi : Sequere me. Et surgens, secutus est eum.*

Etant parti de là, Jésus vit un homme, nommé Matthieu, assis à un bureau de péage, et il lui dit : Suivez-moi. Et se levant, il le suivit. *Matth.* IX, 9.

Les histoires profanes racontent qu'Apelle, l'un des peintres les plus célèbres de l'antiquité, après avoir achevé le portrait d'Hélène, représenta dans le même tableau sa propre image, afin que le chef-d'œuvre et son auteur passassent en même temps à la

postérité. L'évangéliste saint Matthieu me semble avoir fait la même chose. Après avoir retracé comme dans un tableau composé pour le salut et l'instruction des fidèles l'image de la vie tout entière du Sauveur, il s'est peint lui-même dans le récit qu'il nous a fait de sa merveilleuse vocation. Mais il y a cette différence entre lui et Apelle, que, bien loin d'avoir eu en vue dans ce récit sa propre gloire, il a fait connaître et sa profession infamante et son nom, ce dont les autres évangélistes se sont abstenus par égard pour lui. Comme tous les saints se sont toujours proposé de chercher la gloire de leur maître en s'abaissant eux-mêmes, ils ont eu soin de proclamer hautement tout ce qui pouvait la relever; mais comme la gloire de la puissance et de la bonté divine est d'opérer avec les éléments les plus vils les choses les plus extraordinaires, ils ont révélé non-seulement ce qu'ils sont devenus par la grâce de Dieu, mais encore ce qu'ils étaient auparavant. C'est ainsi que Paul se déclare un persécuteur de l'Eglise, un blasphémateur, le premier entre tous les pécheurs, I, *Tim.*, I, 13, 15, afin de faire éclater davantage la puissance et la bonté de Dieu qui a transformé ce vaisseau de colère et d'ignominie en un vaisseau de grâce et d'élection. *Act.*, IX, 15. C'est ainsi que Matthieu nous apprend qu'il exerçait l'emploi de publicain, et qu'il était assis à son bureau de péage, occupé à percevoir les impôts, lorsque le Seigneur, dans sa bonté ineffable et toute gratuite, daigna l'appeler aux fonctions d'apôtre et de ministre de l'Evangile. Comme je me propose de vous entretenir aujourd'hui de cette admirable vocation, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Entre toutes les vérités dont le Seigneur a daigné nous instruire, soit par ses œuvres merveilleuses, soit par le témoignage des saintes Ecritures, il en est une qu'il a voulu graver plus profondément dans nos esprits : c'est que tous les biens que nous possédons dans l'ordre de la nature ou dans l'ordre de la grâce sont des présents tout gratuits de sa bonté. Il veut donc que nous sachions bien que c'est de lui que nous tenons l'être, le mouve-

ment et la vie, *Act.*, XVII, 28; que c'est de lui que nous tenons notre corps et notre âme; que c'est de lui que viennent et notre vie, et la conservation de notre existence, et nos forces, et nos facultés, et nos ressources et tout ce qui se rapporte à l'entretien de notre corps; que c'est de lui enfin (ce qui est bien plus important) que nous vient tout ce que nous faisons, ce que nous disons, ce que nous entreprenons de conforme à la justice et à la piété. L'Ecclésiastique nous le déclare, lorsqu'il dit : « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu. C'est en Dieu que se trouve la sagesse, le règlement de la vie et la science de la loi. La charité et les bonnes œuvres ont leur source en lui. » *Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt. Sapientia et disciplina, et scientia legis apud Deum. Dilectio, et viæ bonorum apud ipsum.* Eccli., XI, 14-15. Le saint homme Job exprime la même pensée d'une manière plus étendue dans les paroles suivantes : « Ce sont vos mains, Seigneur, qui m'ont formé; ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps; et vous voudriez après cela m'abîmer en un moment? Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile, et que dans peu de temps vous me réduirez en poudre. Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se caille, comme un lait qui s'épaissit et qui durcit? Vous m'avez revêtu de peau et de chair, vous m'avez affermi d'os et de nerfs. Vous m'avez donné la vie et comblé de vos bienfaits et la continuation de votre secours a sauvé mon âme. » *Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me totum in circuitu : et sic repente præcipitas me? Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me, et in pulverem reduces me. Nome sicut lac mulsisti me, et sicut caseum me coagulasti? Pelle et carnibus vestisti me : ossibus et nervis compegisti me : vitam et misericordiam tribuisti mihi, et visitatio tua custodivit spiritum meum.* Job., X, 8-12. Ce saint personnage rapportait donc à Dieu seul, comme le tenant de lui, tout ce qu'il avait. Mais s'il est vrai que nous devons regarder tout ce que nous possédons comme autant de présents et de bienfaits de la libéralité divine, cela est surtout vrai des dons

de la grâce. Notre dépendance à cet égard est si grande, que, sans le secours de la grâce de Dieu, nous sommes incapables de quoi que ce soit dans l'ordre du salut. L'Apôtre nous déclare, en effet, que « nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes une bonne pensée comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis; sed sufficientia nostra ex Deo est.* II, Cor., III, 5. Et dans un autre endroit : « Ayez soin, dit-il, d'opérer votre salut avec crainte et tremblement; car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît. » *Cum metu et tremore vestram salutem operamini; Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate.* Philip., II, 12-13; paroles qui nous montrent que ce ne sont pas seulement les bonnes œuvres, mais même les saints désirs que nous devons considérer comme des bienfaits de la grâce de Dieu. Notre divin maître a exprimé tout cela dans une comparaison frappante de justesse et de vérité. « Comme le sarment, dit-il, ne peut porter de fruit de soi-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite; sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites.* Joann., XV, 4-5. Et tout aussitôt il ajoute : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » *Sine me nihil potestis facere.* Ibid. 6. Enfin tous les saints qui déjà dans la patrie sont éclairés de la lumière de la divinité, le comprennent si bien qu'ils disent à Dieu : « Seigneur, c'est vous qui avez fait en nous toutes nos œuvres. » *Domine, omnia opera nostra operatus es in nobis.* Isa., XXVI, 12.

Nos bonnes œuvres sont, en effet, bien plus les œuvres de Dieu que les nôtres, puisque c'est lui qui en est le principal auteur, tandis que nous ne sommes, pour ainsi dire, que des instruments que sa main met en jeu. Le Seigneur nous fait donc voir clairement par ces témoignages des saints Livres et par une foule d'autres qu'il n'est pas nécessaire de rapporter que tous nos biens et surtout la grâce de la justification et le salut éternel sont des dons tout particuliers de sa bonté.

Mais Dieu ne se contente pas de ces témoignages et de ces oracles ; il nous apprend par les faits eux-mêmes qu'il a appelé, non seulement à sa grâce, mais aux plus hautes dignités de son Eglise, un grand nombre d'hommes par le seul bon plaisir de son élection, sans qu'aucun mérite de leur part ait précédé cet appel. Je puis citer à l'appui de cette vérité d'éclatants et nombreux exemples. Moïse, obligé de s'enfuir dans la terre de Madian, à cause de l'homicide qu'il avait commis en Egypte, gardait les troupeaux de son beau-père dans le désert, lorsqu'il fut choisi de Dieu, presque malgré lui et quoiqu'il cherchât à s'en défendre, pour être placé à la tête des enfants d'Israël. *Exod.* III. David remplissait le même office, quand il fut non seulement appelé au trône, mais rempli de l'esprit de Dieu. I *Reg.* XVI. Amos, berger de Thecue, qui menait paître les bœufs et se nourrissait de figues sauvages, reçoit le don de prophétie. *Amos.* VII. Voilà pour l'ancien Testament.

Dans le nouveau je vois une pécheresse publique remplie d'une contrition et d'une charité si vives, qu'elle lave les pieds du Sauveur des ruisseaux de larmes qui coulaient de ses yeux, *Luc.* VII ; je vois un insigne voleur, condamné à mort pour ses crimes, éclairé soudain d'une si grande lumière et appelé de Dieu avec tant de puissance, qu'il proclame hautement la royauté divine de celui qui partage son supplice, et cela au moment même où les disciples du Sauveur, tant de fois témoins de ses miracles l'avaient abandonné ou renié. *Luc.* XXIII. Mais passons aux apôtres. Que méritaient Pierre et André occupés à jeter leurs filets dans la mer, lorsqu'ils entendirent le Seigneur leur dire : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes, » *Matth.* IV, 18-19 ; c'est-à-dire, je veux faire de vous les fondateurs de l'œuvre du salut des hommes, les princes de l'Eglise, la lumière du monde, le sel de la terre, les interprètes des secrets divins, les juges de la terre et les dispensateurs des trésors célestes? Que méritaient également Jacques et Jean, travaillant à réparer leurs filets, quand le Seigneur les choisit pour les élever à la même dignité? *Ibid.* 21. Mais si cela vous paraît peu de chose, que méritait Paul, lorsque, la menace à la bouche et ne respirant que le sang des disciples du Sei-

gneur, il persécutait Jésus-Christ, et, enivré d'une fanatique fureur, allait portant de tous côtés la dévastation au sein de l'Eglise naissante? Mille géhennes eussent-elles suffi pour châtier un si grand crime? Et cependant, ô immense générosité de la clémence divine! libéralité infinie, que nous ne saurions assez exalter! dans le temps même où la terre eût dû s'entr'ouvir pour engloutir dans les abîmes de l'enfer ce persécuteur acharné, voilà qu'il devient l'apôtre de l'Evangile, le docteur des nations, l'homme extraordinaire qui « ravi dans le paradis, y entend des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. » *Raptus est in paradisum, et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui.* II Cor., XII, 4. Qui ne reconnaîtrait dans cette œuvre admirable la puissance infinie de la grâce de Dieu?

Venons maintenant à saint Matthieu dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Que faisait-il lorsqu'il fut appelé à l'apostolat? Il était assis à son bureau de péage, exerçant sa profession de publicain. Cette profession, outre qu'elle pouvait à peine être exercée sans péché et sans une inique oppression des pauvres — car les publicains extorquaient plutôt qu'ils ne réclamaient les impôts — cette profession, dis-je, était tellement décriée parmi le peuple, que notre Seigneur, pour désigner un homme méchant et corrompu, l'appelle « un païen et un publicain. » *Matth.* XVIII, 17. Matthieu donc était à son bureau. Il y était non pas debout, mais assis; ce qui marque avec quelle tranquillité d'esprit il s'occupait de son emploi et des profits honteux qu'il en pouvait tirer. Les interprètes de la sainte Ecriture, dans leurs commentaires sur le premier psaume, signalent trois classes de pécheurs. La première comprend ceux qui s'engagent dans la voie du péché, la seconde ceux qui s'y arrêtent et la troisième ceux qui y demeurent assis. *Ps.* I, 1. Cette dernière attitude indique une entière sécurité de l'âme dans le mal. Elle était celle de Matthieu, quand il fut appelé par le Seigneur. Cet homme ne pensait alors à rien moins qu'à la grâce extraordinaire qui lui fut accordée. Combien je souhaiterais, mes frères, que Dieu daignât me faire comprendre quels sentiments d'amour et de piété animaient le saint évangéliste, lorsqu'il retraçait dans un récit si simple et si court cette his-

toire merveilleuse de sa vocation, quand il se rappelait dans quelles ténèbres il avait si longtemps vécu avant d'être éclairé de la lumière divine, quand il se rappelait que dans le temps même où il y pensait, où il s'en souciait le moins, le Seigneur avait fait de lui publicain un apôtre, de lui dispensateur des biens terrestres un docteur initié aux secrets célestes et chargé de les enseigner au monde ! Quand il se rappelait ce changement si prodigieux opéré en lui par la main divine, de quelle reconnaissance, de quelle dévotion, de quels transports d'amour son cœur ne devait-il pas être tout rempli pour le Dieu dont il avait reçu une si grande faveur? Ces exemples vous font assez voir, chrétiens, que la grâce de notre justification et notre salut sont l'œuvre magnifique de la bonté divine.

Mais ce n'est pas seulement la première grâce de la justification qui est un bienfait de Dieu. Il faut rapporter de plus à la miséricorde divine tous les actes que nous faisons ou entreprenons avec foi et piété après que nous avons été établis dans la grâce. De même en effet que l'œil, si sain qu'il soit, ne peut voir les objets qu'autant que la lumière vient extérieurement l'éclairer, ainsi l'âme guérie par la grâce ne peut faire aucun acte pieux, si elle n'est assistée de la vertu intérieure du Saint-Esprit qui nous excite et coopère avec nous au bien que nous faisons. Aucun être dans la nature, quelque parfait qu'il soit en son genre, ne peut rien faire par lui-même sans l'action de la première cause qui meut tout ce qui existe ; ainsi, quoique la grâce soit parfaite en son genre, l'homme cependant ne peut rien faire qui soit digne de la vie éternelle, si l'auteur même de la grâce ne concoure avec elle en nous d'une manière toute particulière. Il ne se peut pas en effet que la vertu par laquelle Dieu est présent à l'âme qui accomplit des actes dignes de la vie éternelle, soit la même que celle qu'il communique aux animaux pour engendrer et aux plantes pour fructifier. Autre est le principe nécessaire à une fin naturelle, autre le principe nécessaire à une fin surnaturelle. Celui-ci doit être surnaturel, puisque la fin et tout ce qui se rapporte à la fin doivent être du même ordre et de la même condition. D'où il résulte qu'il faut regarder comme une faveur de la clémence di-

vine non-seulement notre justification, qui est la première grâce, mais tout ce que nous faisons ensuite dans l'ordre du salut.

Quelles sont maintenant les conséquences de toute cette doctrine qui s'appuie sur tant de témoignages et d'exemples? La première est que, si vous avez secoué le joug du péché, si vous êtes entrés dans les voies de la piété et de la justice, si vous avez renoncé à toutes les iniquités de votre vie passée, si vous êtes prêts à souffrir tous les tourments plutôt que de commettre un péché mortel, si le salut est pour vous la première et la plus importante affaire, si vous n'avez rien de plus à cœur que de servir le Seigneur votre Dieu, de l'aimer, de lui obéir, d'observer ses lois et ses commandements, c'est à la libéralité infinie de la divine miséricorde que vous devez l'attribuer. J'avoue à la vérité que personne ne peut savoir par là d'une certitude de foi s'il a obtenu la grâce divine, puisque, comme dit l'Ecclésiaste : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, » *Nescit homo, utrum amore an odio dignus sit,* Eccle., IX, 1; mais cependant il est permis de voir là des indices bien marqués de la présence de la grâce, indices qui doivent procurer une grande consolation aux âmes pieuses et leur donner de leur salut les espérances les plus fondées.

De cette doctrine découlent encore d'autres conséquences qui sont d'une extrême importance pour le salut. Et d'abord la véritable humilité du cœur. Quiconque, en effet, a bien compris que tous les biens qu'il possède, c'est de Dieu qu'il les tient, de quel front oserait-il s'en glorifier, lorsqu'il peut s'appliquer à lui-même ces paroles de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu ? » *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* I Cor. IV, 7. Quand donc cette vertu de l'humilité est établie et solidement affermie dans le cœur, son plus grand ennemi, je veux dire l'orgueil, n'y a plus d'accès. L'âme humble rapporte tout à Dieu, à la différence de l'homme superbe qui abuse des dons divins comme s'il les tenait non pas de Dieu, mais de la fortune, mais de lui-même.

Une autre conséquence de cette doctrine, c'est la reconnaissance envers Dieu, que l'on se plaît à reconnaître comme la source d'où découlent tous les biens, la vie, la conservation, les forces du corps, les facultés de l'âme, toutes les bonnes œuvres et tous les saint désirs. De là ces paroles empreintes d'un vif sentiment de gratitude : « Que ma bouche soit toujours remplie, afin que je chante votre gloire, et que je sois continuellement appliqué à célébrer votre grandeur. » *Repleatur os meum laude, ut cantem gloriam tuam : tota die magnitudinem tuam.* Ps. LXX, 8. Et encore : « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse son saint nom. Mon âme, bénis le Seigneur, et garde-toi d'oublier jamais ses bienfaits. » *Benedic, anima mea, Domino ; et omnia quœ intra me sunt, nomini sancto ejus. Benedic, anima mea, Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* Ps. CII, 1, 2. En outre cette même doctrine est un puissant aiguillon pour exciter le cœur à l'amour de Dieu. Si, comme le dit l'Ecclésiastique, « le feu s'embrase dans la forêt selon qu'il y a du bois, » *secundum ligna sylvœ sic ignis exardescit*, Eccli., XXVIII, 12, quel incendie d'amour ne s'allumera pas dans une âme qui se voit environnée et pour ainsi dire accablée des bienfaits de Dieu, et, de quelque côté qu'elle se tourne, aperçoit comme une immense forêt les innombrables témoignages de la libéralité divine ? Les philosophes ont dit avec beaucoup de raison : Celui qui accepte un bienfait, perd la liberté ; et : Celui qui reçoit des bienfaits, trouve des chaînes. S'il en est ainsi, comment consentira-t-il à s'appartenir, celui qui se doit tout entier à Dieu ?

Une dernière conséquence qui découle de cette doctrine, c'est de porter l'homme à honorer et à prier avec confiance Celui de la bonté duquel il doit attendre les biens qui lui manquent. Une fois qu'il a clairement compris que Dieu est la source inépuisable de tous les biens, à quel autre qu'à lui aura-t-il recours, lorsqu'il se voit dépourvu des choses dont il a nécessairement besoin pour bien vivre ? Les biens futurs qu'il espère ne doivent-ils pas en effet avoir le même auteur que les biens passés qu'il possède ? Vous voyez donc, mes frères, quelles admirables leçons de vertus

résultent de cette doctrine, leçons dont la conversion toute gratuite de saint Matthieu et des autres apôtres nous a fourni la matière.

## I.

Maintenant que nous avons considéré la grâce de Dieu qui appelle, voyons l'empressement et l'obéissance de celui qui est appelé. Saint Matthieu se tait sur ce point, mais saint Luc nous fait connaître la promptitude du nouvel apôtre à se rendre à l'appel du Sauveur : « Ayant tout laissé, dit-il, il se leva et le suivit. » *Luc.* v, 28. En d'autres termes, il abandonna ce qui lui appartenait, lui qui était peut-être dans l'habitude de s'approprier le bien des autres. Il se sentit attiré avec tant de force par Notre-Seigneur, il fut dévoré d'une si grande ardeur de le suivre, que ni l'amour de l'argent qu'il possédait, ni l'espérance des profits qu'il pouvait faire, ni le soin de régler les comptes de sa charge, ni les jugements des hommes, ni les critiques des pharisiens ne purent l'arrêter. « Ayant tout laissé, il se leva et suivit Jésus. »

Quelqu'un dira, peut-être, en voyant l'empressement de ce publicain à obéir à l'appel du Sauveur : Puisque Notre-Seigneur qui veut que tous les hommes soient sauvés, ne cesse de les appeler tous à lui, comment se fait-il que les uns répondent avec joie et empressement à sa voix, tandis que les autres refusent de s'y rendre? On fait à cette question une double réponse qui se tire, d'une part, de la différence des dispositions des hommes que Dieu appelle, et, de l'autre, de la diversité des grâces et des secours divins. —Et d'abord, comme tous les hommes sont doués du libre arbitre, les uns, usant sagement de leur liberté, répondent à l'appel de Dieu, et se montrent obéissants et dociles, tandis que les autres, abusant de leur liberté, refusent de lui obéir et, comme dit l'Apôtre « reçoivent en vain la grâce de Dieu. » II *Corinth.*, VI, 1. Saint Augustin confirme cette vérité par les exemples de Pharaon et de Nabuchodonosor. Ils furent l'un et l'autre frappés de la main de Dieu, mais les conséquences de cette épreuve furent bien différentes. Le premier s'endurcit et se

noya dans les eaux de la mer Rouge avec son armée, *Exod.*, XIV, tandis que le second se convertit et remonta sur le trône. *Dan.*, IV. Ils étaient tous les deux également libres, mais l'un usa de sa liberté pour le mal, et l'autre pour le bien.

Nous avons dit que la seconde raison de la fidélité ou de la résistance à la vocation divine se tire de la diversité des grâces et des secours de Dieu. Les théologiens distinguent deux secours par lesquels Dieu appelle les hommes à lui. Ils nomment l'un, secours suffisant, et l'autre, secours surabondant et qui triomphe des cœurs les plus durs. Quand ils sont sollicités par le premier, les hommes tantôt se convertissent, tantôt refusent de se convertir, mais il n'est personne qui résiste au second, lequel renferme en lui une grâce et une vertu plus grande. Cette grâce, nul homme, eût-il un cœur de pierre, ne la repousse, parce qu'elle est donnée précisément pour vaincre la dureté du cœur. Je vais vous rendre sensible par un exemple, la nature et la force de chacun de ces deux secours. Des anges vinrent de la part de Dieu avertir Loth qu'il eût à sortir de Sodome avec ses filles et ses gendres, parce que le Seigneur avait résolu de détruire cette ville. Loth va trouver ses gendres et leur annonce cette nouvelle, mais ceux-ci crurent qu'il se moquait d'eux et ne tinrent aucun compte de ses avertissements. A la pointe du jour, les anges pressèrent Loth de sortir, en lui disant : Levez-vous, et emmenez votre femme et vos deux filles. Et comme il différait toujours, parce qu'il voulait sauver ses gendres, les anges le prirent par la main, et l'ayant fait sortir de la maison le conduisirent hors de la ville : Sauvez votre vie, lui dirent-ils, ne regardez point derrière vous, et ne vous arrêtez point dans le pays d'alentour ; mais sauvez-vous sur la montagne, pour ne point périr avec les autres. *Gen.*, XIX. Vous le voyez, mes frères, Loth et ses gendres avaient été avertis également du danger qui les menaçait, mais le résultat de cet avertissement ne fut pas le même. Si ces derniers avaient voulu se rendre à l'avis qui leur était donné, ils se seraient indubitablement sauvés. Quant à Loth, qui semblait ne pas vouloir sortir, les anges le prirent par la main, et grâce à eux, il fut mis à l'abri du péril.

Le Seigneur agit de même à l'égard des hommes, qu'il veut délivrer tous des feux de l'enfer et de la mort du péché. Il appelle les uns par un secours particulier avec lequel ils pourraient, s'ils le voulaient, sortir du péché; mais la plupart (semblable aux gendres de Loth) ne s'en soucient point. Il appelle les autres d'une manière plus efficace, en leur donnant des secours plus puissants selon son bon plaisir, et en les excitant au bien par une impulsion si énergique qu'ils cèdent toujours à l'action de la grâce divine dont ils étaient prévenus. Le premier de ces deux secours ne manque à personne; il est abondamment offert à tous les hommes, selon l'opinion commune des théologiens, que quelques-uns veulent en vain contredire. N'est-ce pas là en effet le sens de ces paroles de Salomon: «La sagesse enseigne au dehors; elle fait entendre sa voix dans les places publiques. Elle crie à la tête des assemblées du peuple; elle fait retentir ses paroles aux portes de la ville, et elle dit: ô enfants, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance? Jusqu'à quand les insensés désireront-ils ce qui leur est nuisible, et les imprudents haïront-ils la science? Convertissez-vous par les remontrances que je vous fais?» *Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam: in capite turbarum clamitat, in foribus portarum urbis profert verba sua, dicens: Usquequo parvuli diligitis infantiam, et stulti ea, quæ sibi sunt noxia, cupient, et imprudentes odibunt scientiam? Convertimini ad correptionem meam.* Prov. I, 20-23. Ces paroles du Sage nous indiquent manifestement que les âmes ne sont pas moins éclairées par la lumière divine que les corps par la lumière du soleil. Les rayons du soleil de justice qui, comme le dit saint Jean, «illumine tout homme venant en ce monde,» *Joann.* I, 9, sont aussi universellement répandus que les rayons de ce soleil matériel qui éclaire la terre de ses feux.

Quant à l'autre secours, il n'est accordé qu'à un petit nombre de personnes, à celles-là seulement que la libéralité divine daigne favoriser de ce privilége. Comme la grâce divine ne manque à aucun homme pour le salut, et que d'ailleurs celui qui ne doit rien à qui que ce soit ne fait tort à personne, Dieu peut, sans la moindre injustice, distribuer ces deux sortes de secours selon son

bon plaisir. Ceux donc qui reçoivent le secours suffisant ne sauraient le taxer d'injustice. Quant à ceux qui reçoivent le secours surabondant, ils doivent en profiter pour célébrer ses miséricordes. Saint Matthieu et les autres apôtres ont donc dû leur vocation divine à ce dernier secours, comme l'atteste Notre Seigneur lui-même, lorsqu'il dit: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis.» *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Joann. xv, 16. En d'autres termes, ce n'est point à cause de vos mérites, mais par la grâce toute particulière de mon élection que vous avez été honorés d'une si grande dignité.

On voit clairement par ce qui précède quel danger c'est de perdre la grâce et de tomber dans le péché mortel, surtout si on y reste longtemps. Celui, en effet, à qui ce malheur arrive, expose manifestement et de la manière la plus grave l'affaire de son salut; car qui sait si Dieu daignera l'appeler à la pénitence par un secours surabondant, et s'il voudra bien user du secours suffisant qui ne manque à personne? Combien n'en voyons-nous pas en effet que ce dernier secours ne ramène jamais à de meilleurs sentiments? De quelque côté qu'on la considère, la conversion de ce pécheur est donc fort incertaine. Il s'expose au adnger de se perdre éternellement, et ce danger est d'autant plus grand, qu'il demeure plus longtemps dans le péché, car l'habitude du crime devient comme un poids qui l'accable et qui ne lui permettra que difficilement de se relever. Chaque péché est comme un poids nouveau qui vient s'ajouter au fardeau qui pèse déjà sur ce malheureux pécheur. Aussi le prophète Zacharie appelle-t-il l'iniquité « une masse de plomb.» *Talentum plumbi.* Zach. v, 7. Un homme vigoureux portera aisément un poids de cinquante livres, mais ce poids, si vous l'augmentez notablement il ne pourra plus que difficilement le soulever. Il en est de même du pécheur. Si au lieu de se relever aussitôt après sa chute, il ne cesse d'entasser iniquités sur iniquités, il lui sera de plus en plus difficile de sortir de l'état du péché. Que diront donc ici ceux qui depuis longues années se roulent dans la fange du crime; ceux qui, confessant chaque année leurs péchés, y retombent

aussitôt? S'il est vrai, selon que le dit le prophète, que l'iniquité est comme une masse de plomb, comment viendront-ils à bout de se relever, ceux qui sont en quelque sorte écrasés sous le poids de tant d'iniquités? Rarement, dit le Pape Adrien, les hommes poussent l'énergie à son suprême effort. Et cependant c'est de cet effort qu'il serait alors besoin, afin de soulever un fardeau que tant de crimes accumulés ont rendu si lourd. Vous voyez donc, mes frères, combien est grand le danger de perdre la grâce de Dieu et de croupir dans l'état du péché. Mais poursuivons.

## II.

Saint Matthieu reçut le Sauveur dans sa maison, et lui prépara un splendide festin, témoignant ainsi la joie qu'il ressentait de sa conversion. Nous lisons qu'Hérode célébra par un festin magnifique le jour anniversaire de sa malheureuse naissance. Mais combien plus justement saint Matthieu célébra le jour de sa vocation, ce jour où il reçut une vie nouvelle, non la vie du corps, mais de l'âme, non une vie passagère, mais éternelle, le jour où en un mot il fut appelé de la mort à la vie. Le père du prodigue disait après le retour de son fils: « Il était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.» *Mortuus erat et revixit; perierat et inventus est.* Luc xv, 32. Nous lisons encore que le jour où son fils Isaac fut sevré, Abraham fit un grand festin, parce que son enfant avait grandi et qu'une nourriture plus solide allait remplacer le lait qu'il avait sucé jusqu'à ce jour. Notre saint se voyant sevré des délices et des richesses trompeuses et empoisonnées du monde, et invité au banquet de la grâce céleste, ou, pour parler plus clairement, se voyant affranchi de la servitude du démon et jouissant désormais de la liberté des enfants de Dieu, disposa ce splendide festin en témoignage de la joie de son cœur et de sa reconnaissance. Qui n'en ferait autant, s'il recevait une faveur si grande? Quels transports de joie ne ressentirait point un homme jeté dans une obscure prison et chargé de chaînes par un cruel tyran, si tout à coup un prince venait lui rendre la liberté et le combler de richesses? Mais combien plus grande est

la joie de celui qui, éclairé d'un rayon de la lumière divine qui lui découvre l'horreur des ténèbres du péché et la rigueur de l'esclavage du démon dans lequel il est demeuré longtemps, se voit enrichi de la véritable liberté et des trésors de la grâce divine? Cette joie, cette allégresse sont d'autant plus grandes que la captivité de l'âme est plus dure que celle du corps, et les biens célestes supérieurs à toutes les richesses de ce monde. Saint Augustin avait goûté cette joie, lorsque, éclairé de la lumière divine et délivré de la servitude du péché, il commença à s'écrier : « O Seigneur, parce que je suis votre serviteur, parce que je suis votre serviteur et le fils de votre servante, vous avez rompu mes liens, etc.» *O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ, dirupisti vincula mea.* Ps. cxv, 16. Puis expliquant les effets de cette lumière et de cette liberté, il dit : Combien il m'a été doux tout à coup d'être privé des douceurs de la bagatelle, et quelle joie ça été pour moi de répudier les plaisirs que je craignais de perdre! Par ces paroles le saint nous apprend clairement que la véritable liberté lui fut donnée, puisqu'il se sentit alors déchargé de ce joug de fer des passions qu'il avait jusqu'à ce jour vainement tenté de secouer. Cette joie et la cause qui la produit sont merveilleusement exprimées dans ce texte du prophète Isaïe : « Ils se réjouiront lorsque vous serez venu, comme on se réjouit pendant la moisson, et comme les victorieux se réjouissent lorsqu'ils ont pillé les ennemis et qu'ils partagent le butin, car vous avez brisé le joug de votre peuple, la verge qui le déchirait et le sceptre de celui qui l'opprimait tyranniquement.» *Lætabuntur coram te, sicut qui lætantur in messe, sicut exsultant victores capta præda, quando dividunt spolia. Jugum enim oneris ejus, et virgam humeri ejus, et sceptum exactoris ejus superasti.* Isa. IX, 3-4. Le prophète a signalé dans ce passage la cruauté et la puissane de l'antique ennemi et de nos passions, puissance dont sont affranchis ceux que le Seigneur daigne appeler à lui par le bienfait de sa grâce. Nous trouvons encore un exemple de la joie qu'ils éprouvent dans la personne de l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie. L'Ecriture dit de lui qu'après qu'il eut été instruit par Philippe du mystère

du Christ et de sa divinité, et qu'il eut reçu avec le baptême la grâce et l'abondance des richesses spirituelles, « il continua son chemin tout plein de joie.» *Ibat per viam gaudens.* Act. VIII, 39. Mais pourquoi se réjouissait-il, sinon parce qu'il se voyait transféré de la servitude du démon dans le royaume et la liberté des enfants de Dieu? Cette joie, l'apôtre saint Matthieu nous la manifeste par le magnifique repas qu'il prépare pour Notre-Seigneur, ses disciples et les publicains. Ne semble-t-il pas dire avec ce pasteur rempli de tant de bonté et de sollicitude : Réjouissez-vous avec moi parce que j'ai trouvé, non la brebis que j'avais perdue, mais moi-même qui avais péri. *Luc.* XV, 6.

Pour exciter en vous, mes frères, le désir de goûter ce bonheur, je dois vous dire que la joie du pécheur, au commencement de sa conversion, est quelquefois plus grande que celle du juste qui depuis longtemps déjà pratique la vertu. Une comparaison vous le fera comprendre. Supposez un homme qui ayant toujours vécu à la campagne entre pour la première fois dans une grande ville ayant de larges rues, des places publiques très-fréquentées, un port rempli de vaisseaux. Cet homme sera d'abord dans l'admiration; il promènera ses regards étonnés snr les murailles qui entourent la ville, sur les vastes édifices dont elle est ornée, sur les navires qui se balancent dans le port. Tout ce spectacle, nouveau pour lui, lui causera autant de satisfaction que de surprise. Mais laissez passer quelques jours et bientôt l'admiration du visiteur aura diminué. Ainsi en est-il de ceux qui, après avoir vécu dans l'état misérable et abject du péché, sont appelés à goûter et à contempler les richesses ineffables de la grâce divine. Ils ne peuvent assez admirer la dignité à laquelle ils se sentent élevés et la nouveauté de la situation qui leur est faite; mais peu à peu, ils s'accoutument aux choses divines, et leur admiration, si vive d'abord, finit ordinairement par se ralentir. La nouveauté, en effet, même dans les choses spirituelles, par là même qu'elle excite une admiration plus grande, produit aussi une plus grande cause de joie.

Cette joie débordait dans le cœur de saint Matthieu. Aussi voulait-il amener tous les autres hommes à Jésus-Christ, et les asso-

cier au bonheur dont il jouissait lui-même. Telle est en effet la différence qui existe entre l'amour des biens célestes et l'amour des biens terrestres. Plus grand est celui-ci, plus il s'applique à cacher ce qu'il aime et à le réserver pour lui seul. Plus grand est celui-là, plus il s'efforce de communiquer aux autres l'objet de son affection. De là cette parole de saint Augustin : Après avoir goûté votre lumière, Seigneur, je m'irritais de ne pouvoir la montrer aux autres. En d'autres termes : plus je jouissais des richesses de votre grâce, plus ardemment je souhaitais d'y attirer les autres, plaignant le sort de ceux qui étaient privés d'un si grand bonheur. Mais saint Augustin n'est pas le seul qui ait éprouvé ce désir. Tous ceux qui goûtent les délices spirituelles et qui boivent au torrent des voluptés divines, sont tellement jaloux de communiquer aux autres ces dons célestes, que, s'il leur était possible, ils iraient par les rues et les places publiques, criant à haute voix : O enfants d'Adam, que faites-vous? que cherchez-vous? pourquoi vous consumer dans un vain labeur? pourquoi, abandonnant la source de la véritable félicité, aller vous abreuver à des eaux fétides et corrompues qui, bien loin d'apaiser votre soif, ne peuvent que l'augmenter? Oh! de quelles délices, de quels biens précieux, qui sont là sous votre main et et pour lesquels Dieu vous a créés, vous vous privez par votre faute! Combien il vous serait facile, avec un peu de travail, de vous procurer un trésor qui ne s'épuise pas, l'eau de la sagesse, des plaisirs ineffables! Ecoutez la voie de la sagesse qui vous crie : « O enfants, jusques à quand aimerez-vous l'enfance? jusques à quand les insensés désireront-ils ce qui leur est nuisible, et les imprudents haïront-ils la science? Convertissez-vous à mes remontrances. Je vais répandre sur vous mon esprit, et je vous ferai entendre mes paroles. Venez à moi, et remplissez-vous des fruits que je porte, car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus excellent. » *Usquequo parvuli diligitis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia, cupient, et imprudentes odibunt scientiam? Convertimini ad correptionem meam, en proferam vobis spiritum meum, et ostendam vobis verba mea.* Prov., I, 22-23. *Spiritus enim meus super*

*mel dulcis, et hœreditas mea super mel et favum.* Eccli. XXIV, 27. Animé de cet esprit et de ces sentiments saint Matthieu attira auprès de Notre-Seigneur un grand nombre de publicains et d'amis. Il espérait qu'ils seraient gagnés par le charme des paroles et de la société de ce divin sauveur, et que, renonçant à leur cupidité, ils suivraient Jésus à son exemple et participeraient au bonheur et à la grâce dont lui-même jouissait. En agissant ainsi il pratiquait ce que le Seigneur recommande dans l'Apocalypse ; lorsqu'il dit : «Que celui qui entend, dise: venez. » *Qui audit dicat : veni.* Apoc., XXII, 17. N'est-ce pas là aussi ce que figuraient dans la construction du tabernacle les rideaux qui, d'après l'ordre de Dieu, devaient être attachés ensemble et joints l'un à l'autre? *Exod.*, XXVI, 3-4. Or c'est ce qui a lieu dans l'Eglise, où nous voyons les âmes qui brûlent des feux du divin amour s'efforcer d'en embraser les autres et de les amener à Jésus-Christ.

Mais en célébrant les louanges de l'apôtre nous oublions celles de Notre-Seigneur. Qui pourrait cependant n'être pas saisi d'admiration lorsqu'il considère le Maître des cieux, le Roi des anges, le Créateur de toute la nature, le Fils de Dieu heureux d'un bonheur infini dans le sein de son Père où il repose, s'abaissant pour notre salut non-seulement jusqu'à visiter la terre et à vivre parmi les hommes, mais ne rougissant pas de s'asseoir à table, de manger et de converser avec des publicains et des hommes perdus de réputation, pour les gagner à lui ? O divin Sauveur, combien le nom de médecin, que vous vous êtes donné en cette circonstance vous est justement applicable ! Le devoir du médecin, en effet, est de se trouver non parmi ceux qui se portent bien et qui n'ont pas besoin de son ministère, mais parmi les malades, *Matth.*, IX, 12. Le devoir du médecin est de n'avoir pas d'horreur pour les plaies les plus dégoûtantes, mais de les toucher de ses mains, de les bander et de les soigner. Vous êtes révoltés, ô Pharisiens, de voir le Seigneur s'asseoir à table avec des publicains, et moi je vous affirme, au contraire, que cela est beaucoup plus grand, beaucoup plus digne de lui que d'avoir créé le ciel et la terre. L'un fait éclater sa toute puissance, et l'autre révèle les richesses infinies de sa bonté. Or le Seigneur se glorifie plus de la grandeur

de sa bonté que de toutes les ressources de sa puissance. Mais le propre de la bonté est de rendre tous les autres bons, c'est-à-dire semblables à soi. Par conséquent, lorsque Dieu, pour manifester aux hommes sa bonté, abaisse sa majesté infinie, plus il descend, plus grands sont les témoignages et les exemples de sa miséricorde et de sa tendresse.

III.

Que personne cependant ne prenne de là occasion de fréquenter les hommes pervers, car ce qui convient aux parfaits et à ceux qui sont confirmés dans la vertu, n'est pas ce qui convient aux imparfaits et à ceux qui sont encore faibles. L'Apôtre dit à ces derniers : « Je vous ai écrit dans une lettre que vous n'eussiez point de commerce avec les fornicateurs ; ce que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avares, des ravisseurs du bien d'autrui, ou des idolâtres : autrement il vous faudrait sortir de ce monde. Mais quand je vous ai écrit que vous n'eussiez point de commerce avec ces sortes de personnes, j'ai entendu que si celui qui est du nombre de vos frères, est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur du bien d'autrui, vous ne mangiez pas même avec lui. Ne savez-vous pas qu'un peu de levain aigrit toute la pâte?... Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » *Scripsi, vobis in epistola : Ne commisceamini fornicariis : non utique fornicariis hujus mundi, aut avaris, aut rapacibus, aut idolis servientibus : alioquin debueratis de hoc mundo exiisse. Nunc autem scripsi vobis non commisceri ; si is qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax : cum ejusmodi nec cibum sumere. Nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit?... Corrumpunt mores bonos colloquia mala.* I Cor. v. 9-11. *ibid.* xv, 33. « Celui dit le sage, qui touche de la poix, en sera souillé, et celui qui se joint au superbe, deviendra superbe. » *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea, et qui communicaverit superbo, induet superbiam.* Eccli. XIII, 1. D'où il résulte manifestement que les bons sont plus aisément corrompus par la société des méchants que les méchants ne sont

rendus meilleurs par la société des bons. Voilà la grande misère du genre humain, que saint Grégoire déplore en ces termes : Ce qui donne surtout au vice un grand avantage sur la vertu (et je n'y peux penser sans un profond sentiment d'indignation et d'amertume), c'est qu'il n'est rien de plus aisé à imiter que le mal, et que pour devenir méchant il n'est pas même besoin que personne nous excite par ses mauvais exemples, tant la chose est facile, tandis que l'acquisition de la vertu est chose rare et pénible, bien que mille motifs nous y invitent et nous y attirent. Le prophète Aggée semble l'avoir remarqué, lorsque, employant une figure aussi vraie qu'admirable, il disait : « Proposez aux prêtres cette question sur la loi : Si un homme met un morceau de chair qui aura été sanctifiée au coin de son vêtement, et qu'il en touche du pain ou de la viande, ou du vin, ou de l'huile, ou quelque autre chose à manger, l'objet qu'il aura touché en sera-t-il sanctifié ? — Non, lui répondirent les prêtres — Aggée ajouta : Si un homme qui aura été souillé pour avoir touché à un cadavre, touche à quelqu'une de toutes ces choses, n'en sera-t-elle point souillée ? — Elle en sera souillée dirent les prêtres. » *Interroga sacerdotes legem, dicens : Si tulerit homo carnem sanctificatam in ora sui vestimenti, et tetigerit de summitate ejus panem, aut pulmentum, aut vinum, aut oleum, aut omnem cibum, numquid sanctificabitur? Respondentes autem sacerdotes, dixerunt : Non. Et dixit Aggœus : Si tetigerit pollutus in anima ex omnibus his, numquid contaminabitur? Et responderunt sacerdotes, et dixerunt : Contaminabitur.* Aggœi. II, 12-14. Donc une chaire sainte ne sanctifie pas les choses qu'elle touche, tandis qu'une chair souillée les souille. Le prophète semble vouloir nous indiquer par ces paroles que la vertu est de telle nature, que les hommes ne la peuvent acquérir qu'au prix des plus grands efforts. Une matière humide ne s'allume pas aisément, mais les hommes naturellement enclins et portés au vice peuvent être comparés à une paille sèche qui s'enflamme aussitôt qu'elle est près du feu. Le moindre vice s'inocule et se propage avec une prodigieuse fécondité bien plus rapidement que la vertu la plus abondante ne se communique même dans une faible mesure. Un peu d'absinthe donne son

amertume au miel, tandis que le miel, fût-il dans une proportion deux fois plus grande que l'absinthe, ne lui communiquera pas sa douceur. Il suffit de déplacer une pierre, pour qu'un torrent se précipite avec violence; mais veut-on réprimer son impétuosité? c'est à peine si l'on y parvient en élevant de fortes digues. Tels sont les sages enseignements que ce saint docteur donne aux hommes encore imparfaits; quant aux parfaits, qui se conduisent avec prudence, ils ne se corrompent point dans la société des méchants pas plus que les rayons du soleil ne se souillent au contact des choses les plus immondes.

C'est parce qu'ils ignoraient cette distinction, que les pharisiens condamnèrent le Sauveur. Ils prononcèrent la sentence sans connaître la cause, et dirent à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec des publicains et des pécheurs? » Ainsi font les ambitieux et les envieux. Ils appellent du nom de vice les vertus qu'ils aperçoivent dans les autres et qu'ils n'ont pas. Les pharisiens, qui n'avaient ni assez d'humilité ni assez de charité pour s'asseoir à table avec des publicains et des pécheurs, en vue de les convertir, les orgueilleux pharisiens ne voulant point paraître inférieurs en sainteté à Notre-Seigneur, donnèrent aux vertus qu'il pratiquait le nom de vices. C'était un infame calcul. En présentant ces actes de vertus comme étant des vices, ils se faisaient gloire d'en être exempts. Ainsi voyons-nous les hommes qui n'approchent que rarement et pour ainsi dire par contrainte des sacrements, persécuter et déchirer ceux qui en font un plus fréquent usage. Ils disent que c'est de l'audace et de la témérité, afin de paraître des hommes sincèrement religieux qui se garderaient bien d'imiter une pareille hardiesse.

Notre-Seigneur, sans se laisser émouvoir par la jalousie hypocrite des pharisiens, éluda leur calomnie en se servant de la comparaison suivante : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice. » Parole bien digne de son divin auteur, parole qui manifeste surtout sa bonté et sa charité infinie envers le genre humain. Quoique la religion du sacrifice se rapporte à la gloire de Dieu, et que

la miséricorde ait pour objet de soulager les misères des hommes, Dieu s'oubliant en quelque sorte lui-même, veut que nous nous occupions avant tout de soulager les misères de notre prochain. Bien plus, il donne à cette œuvre le nom de sacrifice, en nous disant par la bouche de l'apôtre : « Souvenez-vous d'exercer la charité, et de faire part de vos biens aux autres ; car c'est par de semblables hosties, qu'on se rend Dieu favorable. » *Benificentiæ autem et communionis nolite oblivisci : talibus enim hostiis promeretur Deus.* Hebr. XIII, 16. La différence entre ces deux espèces de sacrifices, c'est, dit le cardinal Cajétan, que le sacrifice de la miséricorde est de sa nature agréable à Dieu, tandis que l'immolation des animaux égorgés en son honneur ne peut lui plaire qu'autant qu'elle est accompagnée de la vertu de religion. Sans doute il n'est aucune vertu dont les actes ne soient propres à nous concilier l'amitié de Dieu, mais il déclare ici qu'il aime surtout la miséricorde, à ce point qu'il la préfère aux sacrifices. La raison en est que la miséricorde étant par excellence l'attribut que Dieu se plaît à manifester (ses miséricordes dit le psalmiste, s'étendent sur toutes ses œuvres, *Ps.* CXLIV, 9), comme Dieu s'aime lui-même, il ne peut pas ne pas aimer ceux qui lui ressemblent, puisque la ressemblance est un lien d'amour. On dit que l'aigle pour éprouver ses petits les expose en face du soleil. Ceux qu'il voit soutenir d'un œil fixe l'éclat de cet astre, il les aime et les nourrit comme des enfants légitimes qui lui ressemblent ; quant aux autres, il les regarde comme des bâtards, indignes de sa race, et les chasse honteusement du nid. Ainsi le souverain Père des miséricordes, au dernier jugement, recevra avec amour dans le sein de sa gloire les hommes miséricordieux, c'est-à-dire qui auront imité sa miséricorde paternelle; quant aux hommes cruels et sans miséricorde, il les bannira loin de lui, loin de ses embrassements et de sa vue, et les précipitera dans l'éternel abîme.

Les œuvres de miséricorde sont de deux sortes : les unes ont pour objet le salut du corps, les autres le salut de l'âme. Comme celles-ci sont plus nobles que celles-là par la raison que l'âme est plus précieuse que le corps et que les biens spirituels l'emportent sur les biens temporels, c'est à ces œuvres de miséricorde spiri-

tuelle que saint Matthieu consacra plus particulièrement toute sa vie. Quel autre but, en effet, un apôtre, un évangéliste peut-il se proposer, sinon de se dépenser tout entier au salut des âmes, et de donner pour elles, s'il en est besoin, son sang et sa vie? Saint Matthieu fit l'un et l'autre. Etant parti en Ethiopie, province qui lui était échue quand les apôtres se partagèrent le monde, il amena par ses prédications et ses miracles les peuples de ces contrées barbares au culte de la foi et de la piété. Au nombre de ses miracles il faut compter la résurrection de la fille du roi, prodige qui fut suivi de la conversion du roi, de son épouse et de toute la province. Mais après la mort de ce prince le trône fut occupé par un nommé Hirtacus qui recherchait en mariage Iphigénie, fille de son prédécesseur. Or, cette fille avait fait vœu de virginité d'après le conseil que lui en avait donné l'apôtre. Hirtacus ne pouvant vaincre la résolution d'Iphigénie et sachant que saint Matthieu qui en était l'instigateur, encourageait la jeune vierge à rester fidèle à son vœu, fit périr par le glaive l'homme de Dieu pendant qu'il célébrait les saints mystères. C'est ainsi que saint Matthieu a remporté la triple couronne de l'apôtre, de l'évangéliste et du martyr, et qu'il est entré dans l'éternelle félicité. Daigne nous en rendre participants à notre tour Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

## DE SAINT MATTHIEU, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

### EXPLICATION DE LA VISION MYSTIQUE DES QUATRE ANIMAUX QUI APPARURENT AU PROPHÈTE ÉZÉCHIEL.

*Similitudo vultus eorum (animalium) : facies hominis, et facies leonis a dextris ipsorum quatuor ; facies autem bovis, a sinistris ipsorum quatuor, et facies aquilæ desuper ipsorum quatuor.*

Pour ce qui est de la forme des quatre animaux, ils avaient tous quatre une face d'homme, tous quatre à droite une face de lion, tous quatre à gauche une face de bœuf, et tous quatre au dessus une face d'aigle. *Ezech.*, I, 10.

Puisque l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête de l'évangéliste saint Matthieu, il ne sera pas hors de propos d'expliquer dans le présent discours, avec la grâce de Dieu, la vision des quatre animaux mystiques dont le prophète Ezéchiel a tracé la description. Ces quatre animaux représentent les fonctions, le caractère et la dignité des évangélistes et des hommes d'une vertu parfaite, selon que l'Eglise le déclare dans l'office de ce jour où elle dit au Seigneur : « Vous avez figuré par les animaux célestes, les illustres prédicateurs de l'Evangile, et la fonction sublime dont vous les avez revêtus. « Notre intention, mes frères, est donc de vous entretenir de cette admirable et mystérieuse vision. Nous vous proposerons les réflexions que les saints Pères ont faites à ce sujet, et ce que le temps nous permettra à nous-mêmes de dire. Mais auparavant implorons humblement le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Lorsqu'un médecin voit quelqu'un de ses malades en proie à un profond dégoût qui met sa vie en danger, il s'ingénie à lui faire préparer et assaisonner différentes espèces d'aliments, afin que la nourriture qui, sous une forme, rebuterait le malade, puisse, sous une autre, réveiller et aiguiser son appétit. Ainsi fait la divine sagesse. Voyant les hommes prendre en dégoût l'aliment de la doctrine spirituelle, elle a imaginé divers moyens de la leur

faire goûter, afin que ce qui pour les faibles n'aurait aucun attrait si on le présentait sous une forme, excitât sous une autre le palais de l'âme, et triomphât de ses répugnances. Elle propose donc certaines vérités dans toute la simplicité de la doctrine ; elle assaisonne les autres du charme et de l'agrément du récit ; elle expose celles-ci dans une parole claire et dégagée de toute figure ; elle enveloppe celles-là sous le voile de paraboles et d'allégories dont il faut chercher le sens avec le plus grand soin. Cette dernière manière d'enseigner est la plus féconde, parce que le langage figuré ouvre la voie à un grand nombre d'interprétations différentes auxquelles il peut s'appliquer. Elle a en outre cet avantage que plus elle est obscure et difficile à comprendre, plus elle provoque chez les âmes religieuses le désir de pénétrer le sens mystérieux qu'elle renferme. Ce n'est pas sans raison, en effet, que le poëte a dit :

Nitimur in vetitum semper cupimusque negata.

« La défense est un attrait pour nous, et le refus irrite nos désirs. » Je n'en veux pas d'autre exemple que la vision d'Ezéchiel, vision qui renferme presque autant de mystères que de mots. Le Seigneur remplit ce prophète de son esprit, et l'envoya en captivité à Babylone avec les autres Juifs, afin qu'il pût leur annoncer les volontés et les oracles divins. N'est-ce pas ici le lieu d'observer avec Origène que la justice de Dieu n'est jamais tellement sévère qu'elle ne soit tempérée par la miséricorde ? Ainsi Dieu punit par la captivité et l'exil un peuple pécheur, voilà sa justice ; mais il remplit le prophète de son esprit et l'envoie au milieu des captifs pour les instruire et les détourner de leurs voies impies, voilà sa miséricorde.

Comme tout le zèle des prophètes a eu principalement pour objet le salut des hommes, salut qu'ils savaient devoir être apporté au monde par Jésus-Christ, la première vision d'Ezéchiel a trait à ce grand ouvrage. Elle renferme l'avénement de Jésus-Christ, la prédication de l'Evangile, le caractère des hommes apostoliques chargés de l'annoncer et enfin la conversion des Gentils qui devait être le fruit de leur mission. Le prophète commence donc ainsi :

« En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, étant au milieu des captifs près du fleuve Chobar, les cieux furent ouverts, et j'eus des visions divines. » Voici ces visions. Aux regards du prophète parut un char triomphal, et sur ce char un trône, et sur ce trône comme un homme assis, environné d'un feu qui répandait autour de lui une éclatante lumière. Ce char s'appuyait sur quatre roues travaillées avec un art merveilleux. Quatre animaux, d'une forme étrange, transportaient les roues et le char partout où ils allaient eux-mêmes. — Selon l'interprétation des Saints Pères, le personnage semblable à un homme assis dans un trône sur le char, c'est Jésus-Christ, le fils de Dieu, revêtu de l'humaine nature. Les animaux qui portent le char désignent les apôtres, les évangélistes et tous les hommes évangéliques qui allèrent porter à travers le monde la connaissance et la gloire du Verbe incarné et la bonne nouvelle du salut. Les roues qui suivent les mouvements des animaux, sont l'image des peuples fidèles qui, dociles aux enseignements des apôtres et partageant avec eux la même foi, obéissent à un commun maître. Ces roues tournent facilement pour nous marquer l'obéissance prompte et empressée qui doit animer les peuples soumis à la foi. Mais laissons cela, et occupons-nous tout spécialement de la figure des animaux qui représentent les hommes évangéliques et parfaits. C'est aux parfaits, ou à ceux qui sont désireux de le devenir, que nous nous adressons spécialement aujourd'hui. « Comme nous sommes redevables aux sages et à ceux qui ne le sont pas, » *Rom.*, I, 14, c'est-à-dire aux parfaits et aux imparfaits, nous devons aux uns et aux autres de salutaires instructions.

Remarquons d'abord que chacun des animaux mystérieux avait quatre faces : une face d'homme, une face de lion, une face de bœuf, et au-dessus une face d'aigle. De plus, chacun avait également quatre ailes, deux par lesquelles ils se tenaient l'un l'autre, et deux dont ils couvraient leurs corps. Sous chacune de leurs ailes étaient des mains d'homme. Ces animaux paraissaient, à les voir, comme des charbons embrasés et comme des lampes ardentes. Leurs pieds étaient droits, mais la plante en était semblable à la plante du pied d'un veau. Leurs faces et leurs ailes

s'étendaient en haut. Et ce qu'il y a de plus admirable c'est que, tandis que le nombre de leurs mains, de leurs pieds et de leurs ailes était déterminé, il n'en était pas ainsi de leurs yeux. Ces yeux innombrabres couvraient leur corps, devant, derrière, tout autour. Voilà pour la forme de ces animaux. Quant à leur mouvement, le prophète ajoute : partout où allait l'esprit, les animaux le suivaient, et lorsqu'ils marchaient, ils ne se retournaient point. Ils allaient et revenaient comme des éclairs qui brillent dans l'air. Telle est en abrégé la description des animaux que vit le prophète. Qui pourrait douter que tout cela ne soit rempli de mystères, et quel est l'homme assez indifférent, assez distrait pour ne pas souhaiter de pénétrer le sens de cette vision? Mais, qui serait assez hardi pour l'entreprendre, sans l'assistance et les leçons du divin esprit? J'ose dire, en effet, que ce premier chapitre d'Ezéchiel renferme tant de mystères et une si grande abondance de doctrine, que tout ce que les maîtres de la vie spirituelle ont enseigné dans leurs discours ou leurs écrits s'y trouve contenu. Mais cette doctrine demande des auditeurs dont les cœurs soient purifiés et enflammés du désir de leur perfection. Si tous ceux qui sont ici rassemblés n'ont point ces dispositions, ils pourront du moins comprendre, en entendant cette sublime et céleste doctrine, combien ils sont éloignés de la perfection chrétienne, et ce qu'ils ont à faire pour y atteindre. Mais il est temps d'aborder notre sujet.

## I.

Nous avons dit que les quatre animaux figurent les hommes évangéliques. Chacun d'eux a quatre faces, qui désignent les quatre vertus principales des vrais disciples de l'Evangile. Tout homme qui est saint a d'abord la face de l'aigle. L'aigle, vous le savez, aime les lieux les plus élevés; il contemple le soleil d'un œil fixe, et si, pressé par la faim, il descend par fois dans les régions inférieures, aussitôt qu'il est rassasié il reprend son vol et s'élance dans les hauteurs du ciel, qui sont pour ainsi dire sa propre demeure. N'est-ce pas là une fidèle image de la vie des saints dont presque toute l'occupation est de contempler les choses

célestes? Aussi l'un d'eux disait : « Pour nous, nous vivons déjà dans le ciel. » *Nostra autem conversatio in cœlis est.* Philip. III, 20. « Nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles; parce que les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. » *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur ; quæ enim videntur, temporalia sunt, quæ autem non videntur, æterna sunt.* II Cor. IV, 18. L'Eglise dit de l'homme juste que son corps seul habite ce lieu de pèlerinage, mais qu'il vit par sa pensée et ses désirs dans l'éternelle patrie. N'est-ce pas là ce à quoi l'Apôtre invite les fidèles, lorsqu'il leur adresse ces paroles : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, n'ayez du goût que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre? *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens: quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* Coloss. III, 1, 2. Que nous apprennent autre chose les exemples de tant de saints anachorètes qui, consacrant leur vie tout entière à la contemplation des choses divines, ne descendaient de ces hauteurs pour s'occuper des choses terrestres, qu'autant que les inévitables nécessités du corps les y contraignaient? « Ayant de quoi se nourrir et de quoi se couvrir, ils étaient contents, » I *Tim.*, VI, 8, et ne souhaitaient rien autre chose, de peur que le soin des biens de la terre ne les détournât de la considération des biens du ciel. Telle est la première vertu des saints, figurée par la face de l'aigle.

Mais ce n'est pas assez pour l'homme évangélique d'avoir la face de l'aigle, s'il n'a aussi la face de l'homme; c'est-à-dire qu'il doit, avec un grand sentiment d'humanité et de bonté, s'accommoder aux hommes, les instruire par ses leçons, les exciter par ses exemples, se les attacher par ses bienfaits, user envers tous de modération et de douceur, supporter patiemment leurs injures et leurs outrages, se montrer aimable envers tous, n'être pour personne une pierre d'achoppement, se conformer aux mœurs de ceux avec lesquels il vit (sans toutefois manquer à la loi divine), afin de les attirer tous à la piété et de les gagner à Jésus-

Christ. Cette face de l'homme nous la trouvons bien marquée dans l'apôtre saint Paul, qui savait si bien s'accommoder au caractère et aux usages des Juifs et des Gentils, de ceux qui vivaient sous la loi, et sans la loi, qu'il pouvait dire avec vérité : « Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous. » *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* I Cor., IX, 22. Et quel touchant langage que celui qu'il adresse aux Thessaloniciens : « Nous nous sommes conduits parmi vous, leur dit-il, avec une douceur d'enfant, comme une nourrice qui a soin de ses enfants. Ainsi dans l'affection que nous ressentons pour vous, nous aurions souhaité de vous donner non-seulement la connaissance de l'Evangile de Dieu, mais aussi notre propre vie, tant était grand l'amour que que nous vous portions. » *Facti sumus parvuli in medio vestrum, tanquam si nutrix foveat filios suos. Ita desiderantes vos, cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras : quoniam charissimi nobis facti estis.* I Thess., II, 7, 8. N'atteste-t-il pas ouvertement qu'il a changé la face de l'aigle en la face de l'homme, lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Soit que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu : soit que nous nous tempérions, c'est pour vous, parce que l'amour de Jésus-Christ nous presse. » *Sive enim mente excedimus, Deo : sive sobrii sumus, vobis. Charitas enim Christi urget nos.* II Cor., V, 13, 14. En d'autres termes : Nous descendons de ces contemplations sublimes où, comme l'aigle, nous soutenons d'un regard fixe l'éclat de la beauté divine, et où transportés hors de nous-mêmes nous nous élevons à des hauteurs inaccessibles aux hommes, nous descendons de ces sommets pour vous instruire et nous proportionner à votre faiblesse, ne consultant pas, Dieu nous en est témoin, nos sentiments et nos goûts, mais votre avantage.

Mais qu'ai-je besoin de l'exemple du disciple, quand je puis citer celui du Maître? Notre divin Sauveur, le Verbe invisible dans le sein du Père, n'a-t-il pas revêtu la forme et la nature véritable de l'homme, afin que les hommes pussent, sous cette forme, le connaître, l'aimer et l'imiter? Ne le voyons-nous pas, en effet, dans l'évangile de ce jour, manger et converser avec

des publicains et des pêcheurs? Pourquoi a-t-il pris la forme et la nature de l'homme, sinon pour sauver les hommes?

Chacun des quatre animaux mystiques avait en outre la face d'un bœuf. Le bœuf est un animal dur au travail et destiné à l'immolation et au sacrifice. Il est pour cette raison le symbole de la mortification, vertu si nécessaire à la vie spirituelle. Celui qui veut en effet embrasser cette vie, doit mourir au monde, ne plus vivre que pour Dieu, se laisser guider par l'esprit et non par les passions de la chair; il doit enfin, selon la parole de l'Apôtre, « être l'imitateur de Dieu, comme étant son enfant bien-aimé. » *Ephes.*, v, 1. Or, comment pourra-t-il être un homme spirituel, s'il ne cesse d'être un homme charnel? et comment cessera-t-il d'être un homme charnel, s'il ne tranche au vif dans les passions de la chair? « Je sais, disait saint Paul, qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair. » *Scio quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum.* Rom., VII, 18. Comment donc pourrai-je devenir bon, si je ne travaille avec soin à extirper ces germes de corruption qui pullulent dans ma chair de péché? Telle était la constante occupation de l'Epouse du Cantique, comme l'attestent ces paroles: « Mes mains, dit-elle, étaient toutes ruisselantes de myrrhe, et mes doigts étaient pleins de la myrrhe la plus précieuse. » *Manus meæ stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrha pretiosissima.* Cant. v, 5. La myrrhe désigne l'exercice de la mortification. L'Epouse dit que ses mains et ses doigts sont pleins de la myrrhe la plus précieuse, parce que le principal devoir de la vie chrétienne consiste à soumettre la chair et à réprimer ses convoitises, ce qui ne peut se faire sans peine et sans effort.

Il faut remarquer ici que c'est bien moins dans la charité, qui est la fin de la vie chrétienne, que dans la voie qui conduit à la charité que se trouve tout le travail. Un bois humide ne peut s'allumer qu'autant qu'on lui a fait perdre son humidité. Ainsi en est-il de l'âme; elle ne peut s'embraser des ardeurs de la charité, qu'autant qu'elle est dégagée des passions. Vous voyez donc, mes frères, combien la vertu de mortification, dont le bœuf est l'emblême, est nécessaire aux hommes parfaits. Bon nombre pré-

sentent la face de l'aigle et de l'homme qui refusent d'avoir aussi la face du bœuf, parce qu'ils ont horreur de la mortification. Tel n'était pas celui qui disait : « Je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché les autres, je ne sois reprouvé moi-même. » *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* I Cor., IX, 27.

Le quatrième animal avait la face du lion, symbole de la force. Voici en effet ce que nous lisons au Livre des Proverbes : « Le lion, le plus fort des animaux, ne craint rien de tout ce qu'il rencontre. » *Leo, fortissimus bestiarum, ad nullius pavebit occursum.* Prov., XXX, 30. La vertu de force comprend deux actions dont l'une consiste à entreprendre résolument les choses difficiles, et l'autre à supporter avec patience les peines et les adversités. Cette dernière action de la force, qui est supérieure à la première, a paru avec tant d'éclat dans les apôtres et les autres hommes évangéliques que « ils ont servi de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » I *Cor.*, IV, 9. C'est aussi par cette vertu que la rédemption du monde a été opérée, et que l'Eglise a été fondée et établie. N'est-ce pas en effet par sa passion et sa croix que Notre-Seigneur Jésus-Christ a racheté le monde, et qu'il s'est uni à l'Eglise, dont il a fait son Epouse? Aussi a-t-on dit que sa patience fut la robe nuptiale dont il était revêtu, quand sur la croix il prit l'Eglise pour Epouse? C'est par l'énergie indomptable de leur patience, que les apôtres et les imitateurs des apôtres, les martyrs, ont fondé la foi et l'Eglise, et nous l'ont transmise pure et intacte. Quel courage en face des supplices! Bien loin de les redouter, ils en avaient soif, et désiraient la mort avec ardeur. Nous en avons un exemple admirable dans les compagnons de saint Maurice, dont nous célébrerons demain la fête. Ceux d'entre eux qui avaient été désignés par le sort pour verser leur sang pour la foi, se disputaient en quelque sorte les coups du bourreau, tant ils craignaient de perdre la couronne du martyre, objet de tous leurs vœux ! Sainte Prisca, fille d'un sénateur, se plaignait avec force au préfet qui l'avait condamnée au supplice, de ce qu'il faisait périr des chrétiens d'une naissance

vulgaire avant elle qui était de noble extraction et d'un sang illustre. Un martyr livré aux plus cruels tourments ne proférait aucune plainte qui trahît sa douleur. Le juge en était étonné; il demanda au martyr comment au milieu de pareilles tortures, il pouvait rester muet et réprimer ses gémissements? — Parce que, répondit le soldat de Jésus-Christ, les chrétiens ont pour règle de garder le silence, lorsqu'ils prient. — Quoi de plus admirable, mes frères, qu'une telle patience? Ainsi donc c'est par cette vertu que l'Eglise du Sauveur a été établie et solidement affermie « afin que les portes de l'enfer ne prévalussent point contre elle. » *Matth.*, xvi, 18. Si cette patience avait manqué aux martyrs, nous n'aurions pas aujourd'hui d'Eglise. Voyez-vous maintenant comment pour propager la foi et manifester à toutes les nations la gloire et le triomphe de Jésus-Christ, il était besoin de pareils ministres, ayant tout à la fois la face du lion, du bœuf, de l'aigle et de l'homme?

## II.

Nous avons dit en outre que chacun des ces animaux était pourvu de quatre ailes, dont deux, qui étaient jointes ensemble, leur servaient à s'élever, et deux à leur couvrir le corps. Comme les oiseaux sont portés dans l'air par leurs ailes, ce n'est pas sans raison que l'on a fait des ailes le symbole de la contemplation des choses célestes. Les deux ailes supérieures me paraissent désigner l'intelligence et la volonté, à l'aide desquelles notre âme prend son essor. En effet, ni la volonté sans l'intelligence, ni l'intelligence sans l'affection de la volonté, ne peuvent s'élever dans les régions de la piété; car la sagesse, qui est comptée la première entre les dons de l'Esprit-Saint, s'appuie sur deux forces dont l'une se rapporte à l'intelligence et l'autre à la volonté. Ces deux ailes sont jointes ensemble, c'est-à-dire que l'intelligence et la volonté doivent marcher d'un pas égal, de telle sorte que ce que l'une perçoit, l'autre le sente, et que l'affection de la volonté soit proportionnée à la grandeur des choses que l'intelligence lui présente. Il en doit être ainsi, pour qu'on ne puisse

pas nous appliquer ce qu'on dit de la plupart des sages du siècle, que leur intelligence est prompte et vive en son essor, mais que la volonté ne suit que lentement ou point du tout ce mouvement. Ce reproche ne s'aurait assurément convenir aux hommes évangéliques, dont « les ailes sont unies, » parce que leur intelligence et leur volonté se portent simultanément vers Dieu.

Les animaux se couvraient le corps des deux autres ailes. Ces deux ailes figurent la charité, — qui a un double objet, Dieu et le prochain, — parce que « la charité a la propriété de couvrir beaucoup de péchés. » *Charitas operit multitudinem peccatorum*, I Petr., IV, 8. Elles figurent également les deux parties de la vertu de pénitence, la douleur du passé et le ferme propos pour l'avenir, qui couvrent la nudité de l'âme repentante. Elles ne figurent pas moins la justice et la miséricorde, ces deux vertus dont l'une consiste à ne nuire à personne, et l'autre à être utile à tous, ces deux vertus qui résument toutes les autres, et qui font à l'âme un riche vêtement; car ce qui fait la parure de l'âme, ce n'est point l'or ni les diamants, mais l'amour et la pratique des vertus.

Mais pourquoi ces animaux avaient-ils des mains sous leurs ailes? — Nous avons dit que les ailes désignaient la contemplation des choses célestes. Quant aux mains, à l'aide desquelles nous accomplissons presque toutes les œuvres extérieures, elles sont le symbole de l'action. Les mains de ces animaux étaient jointes à leurs ailes, pour nous faire entendre que nous ne devons jamais nous livrer tellement à la contemplation, que nous négligions de pratiquer les bonnes œuvres et de soulager le prochain; comme aussi notre zèle et notre charité pour le prochain ne doivent jamais nous absorber au point de nous faire abandonner la prière et les pieuses méditations. Quoique la vie contemplative l'emporte en excellence sur la vie active, celle-là cependant n'est que de conseil, tandis que celle-ci est de précepte; la première est une chose plus volontaire, la seconde une chose plus nécessaire. Chaque fois, en effet, que votre prochain se trouve dans une situation telle que votre secours peut seul le sauver d'un grand péril, vous devez laisser là les plus sublimes contemplations pour

assister votre frère. Ce principe n'est-il pas la condamnation des personnes qui, pour s'adonner plus librement aux exercices de la vie intérieure, remplissent avec négligence les devoirs de leur état et de leur condition ? Les femmes doivent donc obéir fidèlement à leurs maris, les enfants à leurs parents et les serviteurs à leurs maîtres; lorsque les uns et les autres se seront acquittés ponctuellement de leurs devoirs à cet égard, ils pourront alors consacrer le temps qui leur restera aux pratiques de la vie contemplative. Il faut dire la même chose des prélats à l'égard de ceux qui sont confiés à leur sollicitude pastorale. L'amour de la contemplation ne doit jamais leur faire perdre de vue le soin de leur troupeau; autrement il est à craindre que, pendant qu'ils sont comme Moïse sur la montagne, occupés des choses divines, le peuple laissé dans la vallée ne façonne un veau d'or et ne se prosterne devant lui.

Ce n'était pas ainsi qu'agissait notre divin Sauveur, lorsque, aux approches de sa passion, prosterné dans le jardin des Oliviers, il interrompait son oraison, se rendait auprès de ses disciples pour les avertir du danger qui menaçait, revenait se mettre en prières, et bientôt retournait à ses disciples leur recommandant de veiller et de prier afin de ne point tomber dans la tentation. Combien sont éloignés de ce modèle ceux (et le nombre en est grand) qui séduits par les charmes de la contemplation et l'amour de la solitude, refusent d'accomplir les œuvres de charité et de miséricorde! Ces occupatious, disent-ils, leur font perdre la paix et la tranquillité de l'âme; ils ne peuvent se répandre parmi les hommes sans commettre de nombreuses fautes et sans que leur piété en reçoive quelque atteinte. Ceux qui sont dans de semblables dispositions ont à la vérité des ailes, mais ils n'ont pas de mains, et méritent par consequent d'être rangés parmi les membres infirmes et imparfaits de l'Eglise. Les parfaits, au contraire, montrent le même zèle et la même ardeur, soit dans la solitude, soit au milieu de la foule, soit avec Dieu, soit avec les hommes, soit dans le repos, soit dans les affaires, ils sont, comme on dit, ambidextres, également habiles dans l'action et dans la contemplation, se livrant à l'une sans abandonner entièrement

l'autre. Fidèles à la recommandation de saint Jean Climaque, ils savent conserver la paix intérieure au milieu des occupations extérieures, et lorsque celles-ci sont achevées, ils reviennent avec empressement aux exercices de la contemplation qu'ils ont été forcés d'interrompre, se répétant pour s'encourager ces paroles du Prophète : « Rentre, ô mon âme, dans ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens. » *Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi.* Ps. CXIV, 7.

Il est dit des animaux que vit Ezéchiel, que « ils allaient et revenaient comme des éclairs qui brillent dans l'air. » Ainsi font les hommes dont nous parlons. Chaque fois qu'ils ont accompli l'œuvre de charité qui réclamait leur action, ils reviennent avec la plus grande promptiude à l'exercice de la contemplation, avant que la ferveur de leur dévotion n'ait eu le temps de se refroidir. Ils comprennent et ils ont appris à leurs dépens, combien est vraie cette parole de saint Antoine rapportée par saint Athanase : La solitude et la méditation des choses spirituelles sont pour les âmes vraiment pieuses ce que l'eau est pour les poissons. De même, en effet, que les poissons qu'on a tirés hors de l'eau, s'y replongent le plus promptement qu'ils peuvent, ainsi les saints que quelque devoir impérieux de la charité appelle au milieu des hommes, reviennent le plustôt qu'ils peuvent aux exercices de la vie intérieure. Ils craignent qu'un trop long contact avec le monde n'imprime à leur âme quelque souillure, ou que, l'ardeur de la charité venant à s'affaiblir dans leur cœur, ils n'aient tout à faire pour parvenir de nouveau au point où ils s'étaient élevés. Combien, en effet, à qui leur manque de précautions sur ce point a été nuisible ! C'était un pressant motif de charité ou l'ordre des supérieurs qui les avait d'abord engagés dans les occupations extérieures, mais ces occupations les ont tellement absorbés qu'ils n'ont pas su s'en débarrasser, et que, ayant perdu leur ferveur première, ils sont demeurés pendant toute leur vie dans un déplorable état de froideur. Ils avaient bien essayé de reprendre les exercices de la vie intérieure, mais, découragés par les difficultés qu'ils rencontraient dans le chemin, ils les ont entièrement abandonnés, On peut dire, en effet, de la dévotion que « elle est comme un

souffle qui passe et ne revient plus, » *Ps.* LXXVII, 39, ou du moins, si elle revient après une longue interruption, ce ne sera que difficilement.

Tel est le danger dans lequel on a vu tomber un grand nombre de moines et de religieux. Au commencement de leur conversion, libres de toute affaire extérieure, ils ne s'occupaient que de Dieu et jouissaient de la douceur et des délices de la contemplation, mais lorsqu'ensuite par obéissance ou à l'occasion de leurs études ils ont passé de la contemplation aux œuvres extérieures, ils s'y sont engagés si imprudemment qu'ils ont fini par abandonner les exercices de l'homme intérieur. Il ne suffit pas en effet d'embrasser ces sortes d'œuvres par un motif d'obéissance ou de charité pour pouvoir se promettre une pleine et entière sécurité; il faut y apporter des précautions, afin d'accomplir ce qui est juste non-seulement avec justice, mais encore avec prudence. Saül avait été appelé malgré lui au trône par le Seigneur, il se cacha même dans sa maison pour échapper à la dignité royale; mais lorsqu'il eut été revêtu de cette dignité, il en remplit les fonctions avec si peu de sagesse et de prudence qu'il fut abandonné de celui qui l'avait lui-même choisi. Les saints donc, semblables aux animaux mystiques d'Ezéchiel, reviennent avec la rapidité de l'éclair aux exercices de la vie intérieure, lorsqu'ils ont été obligés de les quitter; ils craignent avec raison que, en donnant plus de temps qu'il n'est nécessaire aux occupations extérieures, ils ne puissent plus s'en débarrasser. Mais poursuivons notre explication.

## III

« Les pieds des animaux, dit Ezéchiel, étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un veau. » Vous n'ignorez pas, mes frères, que dans le langage des saintes Lettres le pied figure les inclinations de l'âme, ses penchants, ses affections. Le pied de l'âme, dit saint Augustin, c'est son amour. Si ce pied est droit on l'appelle charité; s'il est tors, on l'appelle cupidité. Et cette expression n'a rien que de très-juste, puisque, comme le corps est porté par les pieds, l'âme est portée

par ses affections. De là cette autre parole du même docteur : « Partout où je suis porté, c'est mon amour qui me porte. » Aussi quand l'enfant prodigue revient auprès de son père, celui-ci veut qu'on le revête de sa première robe, qu'on lui mette un anneau au doigt et une chaussure aux pieds, de peur que les pieds de son âme dépourvus de chaussures ne demeurent attachés par l'amour aux choses terrestres. C'est parce que le peuple d'Israël ne portait point cette chaussure, que le prophète Jérémie s'écriait en gémissant : « Ses souillures ont paru sur ses pieds, » *sordes ejus in pedibus ejus*, Thren., I. 9; nous faisant entendre par là que ce peuple s'était souillé par l'amour déréglé des choses de la terre. Les animaux symboliques avaient les pieds droits, ce qui signifie que l'amour des saints, de quelque côté qu'il se porte, tend tout entier et tout droit vers Dieu. Apprenons de leurs exemples à rapporter à Dieu, comme à notre dernière fin, toutes nos affections pour les créatures. Nous aimons d'abord ceux auxquels nous sommes unis par les liens de la nature, nos pères et mères, nos enfants, nos femmes, nos époux et nos autres parents. Nous aimons de même les richesses, les honneurs, les dignités et les distinctions, toutes choses qui nous semblent autant de moyens de servir notre pays, et pour y arriver nous nous appliquons à la culture des lettres. Mais il faut avoir soin que notre cœur, tout en s'affectionnant à ces différents objets, tende directement vers Dieu; c'est ce qui à lieu, lorsqu'en aimant quelque chose, nous aimons cette chose par un principe de charité, c'est-à-dire pour Dieu, et que nous nous proposons la vie éternelle pour fin. Il faut ici sonder attentivement notre cœur et nous assurer que notre amour n'est pas altéré par quelque principe étranger, si nous désirons offrir à Dieu un or pur et sans aucun alliage. Souvent en effet un amour différent se mêle à cet amour, et plus souvent encore nous nous trompons nous-mêmes et nous aimons pour nous ce que nous croyons aimer pour Dieu. Ce n'est donc pas sans dessein qu'il est dit des animaux mystiques que « la plante de leurs pieds était semblable à la plante du pied d'un veau. » Comme la corne du pied de cet animal est divisée en deux, cette division peut figurer la vertu de discernement, vertu si nécessaire pour nous

faire distinguer l'or pur de l'or faux et de celui qui est mélangé d'un métal plus grossier, c'est-à-dire pour nous faire discerner l'amour qui ne se propose que Dieu pour objet de l'amour qui se rapporte à nous-mêmes. L'amour-propre, en effet, est extrêmement subtil de sa nature; il pénètre partout et se recherche lui-même en toutes choses. L'homme que cet amour captive se flatte lui-même et croit n'agir qu'en vue de la justice, lorsqu'il accomplit ce qu'il désire avec ardeur. Souvent, dit saint Grégoire, l'âme se ment à elle-même ; elle s'imagine dans les bonnes œuvres aimer ce qu'elle n'aime pas, et, pour ce qui est de la gloire du monde, ne pas aimer ce qu'elle aime. Combien sous prétexte de piété ambitionnent les dignités de l'Eglise, qui cherchent bien moins la gloire de Dieu que la leur! Combien s'appliquent à l'étude des saintes Lettres, ayant en vue leur propre intérêt bien plus que celui des âmes! Et dans les amitiés spirituelles entre personnes de différent sexe, combien de fois se glisse une affection d'une tout autre nature! Cette affection ne paraît pas tout d'abord, mais peu à peu elle s'accroît par les rapports habituels; d'où il arrive, comme le dit saint Thomas, qu'un amour spirituel dégénère souvent en un amour charnel et que plusieurs « après avoir commencé par l'esprit ont fini par la chair. » *Galat.*, III, 3. Beaucoup ont trouvé là une occasion de chute, et saint Augustin dit qu'il en est dans le nombre dont la vertu lui paraissait aussi inébranlable que celle d'un Ambroise ou d'un Jérôme. On peut lire dans les annales de l'Eglise l'histoire de ce confesseur qui, après avoir triomphé des menaces et des supplices des tyrans, se laissa prendre à ce piége et fut vaincu par une femme. Tout ceci doit vous montrer, mes frères, combien cette division mystique des pieds est nécessaire; en d'autres termes combien nous devons user de discernement pour que nos affections se conservent pures dans notre cœur.

Ezéchiel décrit ensuite l'aspect qu'offraient les animaux. « Ils paraissaient, à les voir, dit-il, comme des charbons de feu et comme des lampes ardentes. » Ce feu, ces lampes sont le symbole de la charité, la première entre toutes les vertus, et nous indiquent combien ardente est cette charité dans le cœur des saints.

De là cette parole du Psalmiste : « Vous rendez vos anges, Seigneur, aussi prompts que les vents, et vos ministres aussi ardents que les flammes. » *Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem.* Ps. CIII, 4. C'est pour cela que le Saint Esprit est descendu sur les apôtres en forme de langues de feu, et Notre-Seigneur dit que « il est venu jeter le feu sur la terre, » Luc., XII, 49 pour embraser le cœur des hommes. Ils étaient certainement embrasés de ce feu les deux disciples d'Emmaüs qui se disaient l'un à l'autre, après que Jésus les eut quittés : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et nous expliquait les Ecritures ? » *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via, et aperiret nobis scripturas ?* Luc, XXIV, 32. Les animaux mystiques paraissaient donc comme des charbons de feu et des lampes ardentes. Ce n'est pas sans raison qu'ils sont comparés non-seulement à des charbons embrasés, mais à des lampes ardentes. Des charbons en feu brûlent, à la vérité, mais ils n'éclairent point, tandis que des lampes allumées font l'un et l'autre ; elles brûlent pour elles-mêmes et éclairent les autres. Tel était Elie dont la sainte Ecriture a dit : « Le prophète Elie s'est élevé comme un feu, et ses paroles brûlaient comme des flambeaux ardents. » *Surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat.* Eccli., XLVIII, 1. Notre-Seigneur a dit de même de Jean-Baptiste que « il était une lampe ardente et luisante. » *Ille erat lucerna ardens et lucens.* Joan., V, 35. Celui-là donc qui brûle sans éclairer, est un charbon en feu ; mais les hommes évangéliques doivent être comme des flambeaux ardents ; ils doivent brûler pour eux-mêmes et luire pour les autres.

Il nous reste encore autre chose à considérer dans l'aspect de ces animaux. Le Prophète dit que « leurs faces et leurs ailes s'étendaient en haut. » Il faut entendre ici par la face l'intention qui anime les œuvres. De même en effet que nous reconnaissons un homme à l'inspection de son visage, ainsi nous reconnaissons nos œuvres à l'intention qui les a inspirées. L'un fait l'aumône par un motif de vaine gloire ; l'autre par amour pour Dieu.

L'œuvre du premier est un acte de vanité, celle du second un acte de miséricorde. Les ailes des animaux figurent les pensées, qui sont comme les ailes à l'aide desquelles notre âme s'élève. Le Prophète veut donc nous avertir par là que toutes nos intentions et toutes nos actions, tout ce que nous pensons, tout ce que nous entreprenons extérieurement doit tendre au ciel puisque, comme le dit l'Apôtre, « nous sommes des citoyens de la même cité que les saints et les familiers de la maison de Dieu. » *Cives sanctorum et domestici Dei.* Ephes., II, 19. Remarquez je vous prie, mes frères, avec quelle instance le Seigneur demande de nous que notre âme soit sans cesse dans le ciel, bien que nous demeurions sur la terre. Ce n'est pas assez qu'il ait donné aux animaux symboliques la face de l'aigle et une double paire d'ailes, il veut encore que leurs faces comme leurs ailes s'étendent en haut pour nous faire entendre que toutes nos actions, tous nos soins, toutes nos pensées doivent toujours tendre vers le ciel, que c'est vers le ciel que doivent se porter notre amour et nos désirs, y aspirer sans cesse et diriger et entraîner vers ce but tous les mouvements de notre vie. Voilà ce qu'ont fait les saints, que l'on a nommés pour ce motif des hommes célestes ou des anges terrestres. Théodoret appelle avec raison les saints des animaux ailés, parce que, bien qu'ils habitent la terre comme les animaux, ils volent et s'élèvent dans l'air comme les oiseaux. Ils comprennent en effet que s'ils ont été mis en ce monde, si Dieu leur conserve la vie, si le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent a été fait pour leur utilité, c'est pour qu'eux-mêmes, servant le commun maître de toutes choses, méritent le céleste héritage qui leur est destiné. C'est pourquoi il leur semble que leur vie n'est utile, et qu'ils ne peuvent user légitimement des créatures, qu'autant qu'ils vivent et agissent pour le ciel. Qu'un serviteur fidèle soit chargé de quelque affaire litigieuse, il ira trouver tour à tour les juges, les avocats, les greffiers; il fera mille démarches, n'ayant qu'une pensée, qu'un but : faire réussir l'affaire dont le soin lui a été confié. Ainsi fait « le serviteur fidèle et prudent » du Seigneur. Convaincu qu'il n'a été mis en ce monde que pour obtenir par ses bonnes œuvres le

céleste héritage, il n'a point d'autre but; il y consacre tous ses efforts, il y pense le jour et la nuit, et regarde toutes les autres choses comme étrangères et sans intérêt pour lui. Voilà ce que figurent les faces et les ailes des animaux mystiques « qui s'étendaient en haut. »

## IV.

Après avoir parlé de l'aspect de ces animaux, nous avons maintenant à considérer leur mouvement. « Partout où allait l'esprit et où l'esprit s'élevait, ils allaient, et ne retournaient point lorsqu'ils marchaient, mais chacun d'eux allait devant soi. » Ces paroles marquent l'empressement et l'obéissance admirables des saints ainsi que la mortification de leur volonté propre. Ils comprennent que l'abrégé de toute perfection et de toute félicité consiste pour l'homme dans l'accomplissement de la volonté divine, c'est-à-dire dans une complète obéissance. C'est en cela, en effet, et en cela uniquement que se trouve la perfection de la charité, qui est la fin de la loi divine; car l'amitié parfaite suppose une entière conformité de volontés. Par cette obéissance, l'homme devient donc semblable à Dieu et pour ainsi dire tout divin. N'a-t-il pas en quelque sorte dépouillé l'humanité et ne s'est-il pas revêtu de Dieu même, celui qui a disposé sa volonté de telle sorte qu'il ne veut absolument rien que ce que Dieu veut lui-même? Comme les saints n'ignorent pas qu'on ne peut atteindre à ce haut degré de vertu que par le renoncement à sa propre volonté, ils s'appliquent de toutes leurs forces à pratiquer ce renoncement et à mourir à eux-mêmes; ce qu'ils font non-seulement à l'égard des choses défendues mais souvent même à l'égard des choses qui leur sont permises. Par cet exercice, ils en viennent enfin à se livrer tout entiers et sans obstacle aux mouvements de la volonté divine, et, semblables aux animaux dont parle Ezéchiel, « ils suivent l'esprit partout, où l'esprit les entraîne. » Soit qu'il ordonne, soit qu'il conseille, soit qu'il leur manifeste son désir par quelque inspiration intérieure (qu'ils examinent selon les règles de la foi), soit qu'il

leur envoie des joies ou des peines, ils courbent la tête et embrassent de grand cœur tout ce qu'il lui plaît de vouloir. C'est ainsi que sainte Catherine de Sienne, se croyant sur le point de succomber à une cruelle maladie de poitrine, répondit à ses disciples qui la suppliaient de demander à Dieu qu'il prolongeât sa vie en faveur de ceux pour qui elle était une mère et un guide : Il y a longtemps que je me suis dépouillée de ma volonté pour embrasser la volonté de Dieu, et je ne saurais m'écarter d'un doigt de cette volonté sainte.

Une obéissance si parfaite est bien opposée à la conduite de la plupart des chrétiens. Aussi je veux leur citer un autre exemple, l'exemple d'un payen que Sénèque fait parler ainsi à Dieu : « Conduis-moi partout où il te plaira, ô Père, ô souverain roi du ciel : je t'obéirai sans aucun retard et me voici tout prêt. Supposé que je ne veuille pas, il me faudra te suivre en gémissant, et souffrir comme un méchant ce que je pouvais souffrir en homme vertueux. Les destins conduisent celui qui leur est soumis ; ils entraînent celui qui leur résiste. »

Duc me Pater, celsique dominator poli
Quocumque placuit : nulla parendi mora est,
Adsum impiger. Fac nolle, comitabor gemens
Malusque patiar quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Ces paroles me semblent exprimer un si profond sentiment de piété et de religion, que je n'hésite pas à vous engager tous à vous les rappeler dans vos afflictions.

Ce que le Prophète ajoute en disant que « les animaux ne retournaient point, lorsqu'ils marchaient, » nous indique la persévérance dans l'action et le désir de toujours avancer dans la vertu. Il était animé de ce désir celui qui disait : « Non, mes frères, je ne pense pas avoir encore atteint le but où je tends. Mais tout ce que je fais maintenant, c'est que, oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le terme de la carrière pour remporter le prix de la félicité céleste, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ. » *Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem*

*retro sunt obliviscens, ad ea vero, quæ sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu.* Philip. III, 13-14. C'est ainsi que les vaches qui ramenaient l'arche du Seigneur du pays des Philistins dans la terre d'Israël, marchaient tout droit par le chemin sans se détourner ni à droite ni à gauche et sans s'inquiéter de leurs veaux qui les appelaient par leurs mugissements.

Mais pourquoi le Prophète dit-il que « chacun des animaux regardait devant soi ? » — Ce détail renferme comme les autres un mystère qu'il est utile d'approfondir. — N'est-ce pas pour nous avertir que dans toutes nos actions, dans toutes nos entreprises, dans toutes nos pensées, dans toutes nos paroles, nous devons user de prudence et de circonspection, afin de ne pas faire le moindre écart hors du chemin de la vertu? Vous savez combien est vraie cette maxime si connue attribuée à saint Denis, que toutes les causes doivent concourir pour le bien, tandis que pour le mal l'omission d'une seule circonstance suffit. Chaque fois donc que nous entreprenons quelque chose, ou que nous formons dans notre esprit quelque projet, nous devons considérer avec soin de quelle manière, pour quelle fin, devant qui, en quel temps, en quel lieu, nous nous proposons d'agir, autrement il pourra se faire que quelque circonstance venant à manquer, la bonne œuvre se change en une œuvre toute contraire. Regarder devant soi c'est donc se poser en observateur et en juge de ses œuvres. Salomon nous le fait entendre, lorsqu'il dit : « Les yeux du sage sont en sa tête, tandis que l'insensé marche dans les ténèbres. » *Sapientis oculi in capite ejus : stultus in tenebris ambulat.* Eccl. II, 14. L'insensé, en effet, n'ayant aucun sentiment de l'honnête, n'examine pas si ce qu'il fait est honnête ou honteux. Mais il est dit du sage au contraire qu'il a ses yeux en sa tête, parce que, placé en quelque sorte sur une éminence, il considère ses œuvres et se considère lui-même comme il ferait un autre : il se partage ainsi en deux hommes dont l'un agit et dont l'autre examine la justice de l'action et ses circonstances. « Que vos yeux, dit Salomon, regardent droit devant vous, et que vos paupières précèdent vos pas. » *Oculi tui recta videant, et palpebræ tuæ præce-*

*dant gressus tuos.* Prov. IV, 25. Pour moi, je suis d'avis que ce regard doit non seulement précéder, mais accompagner, mais suivre nos œuvres jusqu'à la fin, attendu que l'antique ennemi nous tend des piéges, non seulement au début, mais dans tout le cours de nos actions, d'où il arrive parfois que ce qui a été bien commencé n'est pas continué de même. Ils étaient bien éloignés de ce danger les saints figurés par les animaux que vit Ezéchiel, puisque chacun d'eux marchait en regardant droit devant lui, afin de ne pas pécher par ignorance ou par surprise.

Un dernier trait qui me paraît plus admirable que tout ce qui précède, c'est la multitude innombrable d'yeux, que saint Jean, dans l'Apocalypse, attribue à ces animaux mystérieux qui lui furent montrés. Après avoir déterminé le nombre de leurs ailes, de leurs mains et de leurs pieds, le Prophète ajoute que « ils étaient pleins d'yeux tout autour. » Cette multitude d'yeux dont le corps des animaux était couvert a un grand nombre de significations. Elle nous indique avant tout que ce monde est plein d'ennemis, de piéges et de dangers, car, comme dit le Sage, « les créatures de Dieu sont devenues un sujet de tentation aux hommes et un filet où les pieds des insensés sont pris. » *Sap.*, XIV, 11. Y a-t-il quelque chose, en effet, qui ne cache quelque embûche pour les malheureux mortels? Le serpent infernal ne nous tend-il pas des piéges dans la nourriture, dans la boisson, dans le vêtement, dans les entretiens, dans la société des hommes, dans la solitude, dans la prospérité, dans l'adversité et jusque dans nos bonnes œuvres qu'il cherche à corrompre par le poison de la vaine gloire afin de nous faire périr dans le port? S'il en est ainsi, devons-nous être surpris qu'une multitude d'yeux nous soit nécessaire en présence de cette multitude de piéges? Puisque notre ennemi a mille moyens de nous nuire, ne faut-il pas que nous ayons mille yeux pour pouvoir découvrir ses ruses et ses artifices? Saint Bernard juge de la gravité du mal que le péché nous a fait par le prix du remède, qui n'est autre que le sang de Jésus-Christ; ne pouvons-nous point par cette multitude d'yeux juger de la grandeur des périls auxquels nous sommes tous les jours exposés? Nous n'aurions pas besoin en effet d'avoir un si grand

nombre d'yeux constamment ouverts, si notre ennemi ne nous attaquait de tant de manières différentes.

Mais ces yeux nous sont nécessaires, et par devant et par derrière nous, afin que nous regardions non-seulement dans le passé mais aussi dans l'avenir. Dans le souvenir du passé nous trouverons de quoi nous instruire, nous affliger et remercier Dieu. Dans la prévoyance de l'avenir, nous trouverons un sujet de craintes et de salutaires précautions. Cette prévoyance, le Prophète la souhaitait aux enfants d'Israël, lorsqu'il s'écriait : « Ah ! s'ils avaient la sagesse et l'intelligence, et s'ils prévoyaient à quoi tout se terminera ! » *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent!* Sap., XXXII, 29. Mais ces yeux si nécessaires pour regarder dans le passé et dans l'avenir, ne le sont pas moins à l'égard de toutes les vertus, pour prescrire la modération, sans laquelle aucune vertu ne peut exister. La prudence, en effet, dont les yeux sont l'emblême, est la vertu qui conduit et gouverne toutes les autres, et s'il est dit des animaux mystiques que « ils étaient pleins d'yeux, » c'est pour nous faire entendre que nous avons besoin de beaucoup de prudence. Les vertus dont elle est la gardienne et la protectrice, demandent la modération, et si cette condition leur manque, elles perdent le nom de vertus. Mais la prudence n'est resserrée dans aucunes limites, et plus elle prend d'accroissement, plus elle est parfaite, C'est pour cela que le roi des Perses qui avait ordonné qu'on fournît dans une mesure déterminée tout ce qui était nécessaire au culte du Seigneur et à l'oblation des sacrifices, voulut que le sel fût donné sans aucune mesure. *Esdr.*, I, 7. Comme le sel et les yeux sont le symbole de la sagesse, nous ne devons pas être surpris qu'il n'y ait pour l'un aucune mesure et pour les autres aucun nombre déterminé. Ils avaient ces yeux les saints évangélistes, et, parmi eux, il faut surtout signaler saint Matthieu que l'on représente ayant à côté de lui la figure d'un homme, parce que son évangile est un magnifique exposé des œuvres et des mystères de l'Homme Dieu. Après la résurrection du Sauveur il partit pour l'Ethiopie, province qui lui était échue lorsque les apôtres se partagèrent le monde, et prêcha Jésus-Christ dans ces contrées lointaines en confirmant sa parole

par les miracles qui l'accompagnaient. Il ressuscita la fille du roi, prodige qui fut suivi de la conversion du roi lui-même, de son épouse et de toute la province. Mais après la mort de ce prince, Hirtacus qui lui succéda et qui voulait épouser Iphigénie, fille de son prédécesseur, persécuta l'apôtre, parce que l'homme de Dieu qui par ses conseils avait déterminé Iphigénie à vouer à Dieu sa virginité, ne cessait de l'exhorter à rester fidèle à son vœu. Hirtacus le sut, et, furieux de ne pouvoir triompher de l'obstination de la jeune fille, il fit assassiner saint Matthieu pendant qu'il célébrait les saints mystères. Ayant ainsi remporté la triple couronne de l'apôtre, de l'évangéliste et du martyr, notre saint est entré dans la gloire de Jésus-Christ et dans la félicité de l'éternelle vie.

---

# PREMIER SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE.

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum.*

Quiconque s'humiliera et se rendra petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. *Matth.*, XVIII, 4.

Si nous voulons mesurer sur cette maxime la grandeur et la dignité de la très-sainte Vierge, nous serons forcés de reconnaître qu'après le trône de la divine majesté il n'en est pas de plus élevé que celui de Marie. Comme elle a pratiqué sur la terre l'humilité la plus profonde, nous devons croire qu'elle occupe dans le royaume céleste le rang le plus sublime.

Considérons en effet, d'une part, l'humilité de la très-sainte Vierge pendant sa vie, et de l'autre, la grandeur de la gloire dont elle jouit dans les cieux, et nous serons frappés d'admiration en voyant d'un côté tant d'abaissement et de l'autre tant d'élévation. En ce monde, c'était une pauvre femme mariée à un pauvre ar-

tisan, occupée du soin de sa maison, n'ayant point de servante pour l'aider, grossièrement vêtue, tachant d'adoucir autant qu'elle pouvait les fatigues et la misère de son époux, gagnant elle-même sa vie à filer. Mais quel sera l'étonnement de ceux qui l'ont vue si humble, si obscure en ce monde, lorsqu'ils la contempleront brillant d'un éclat incomparable, élevée au dessus de tous les chœurs des anges, assise à la droite du Fils de Dieu, et voyant sous ses pieds les cieux et la terre! Quoi de plus beau que ce spectacle? Quoi de plus extraordinaire? C'est ainsi qu'au dernier jour les réprouvés seront dans la stupéfaction, lorsqu'ils verront élevés au plus haut degré de gloire et d'honneur les justes qui leur paraissaient ici bas des hommes méprisables. Ils les verront dans leur triomphe, et «à cette vue, dit le Sage, ils seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur : ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés : ils diront en eux-mêmes, touchés de regret et poussant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries et que nous donnions pour exemples des personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse; cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints. Nous nous sommes donc égarés hors de la voie de la vérité, etc.» *Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis; dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritus gementes : Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Ergo erravimus a via veritatis,* etc. Sap. v, 2-6. Mais si la gloire des saints doit causer tant de trouble et de surprise aux méchants, que n'éprouveront-ils pas en voyant l'incomparable gloire dont la sainte Vierge est environnée après une vie si humble et si pauvre?

Toutefois ces considérations se rapportent plus spécialement à l'éloge de la sainte Vierge. Pour nous, ce qui nous importe sur-

tout, c'est de savoir si, dans le rang suprême où elle est élevée, Marie daigne s'intéresser aux prières que nous répandons à ses pieds, si elle daigne embrasser dans le sein de sa tendresse les pauvres mortels qui lui offrent leurs vœux. O bienheureuse mère, nous auriez-vous oubliés ? Nos gémissements et nos larmes vous trouveraient-ils insensible ? Nos voix retentiraient-elles en vain à vos oreilles ? Si l'on en croit en effet un adage vulgaire, les honneurs changent les mœurs des hommes, et ceux que la fortune distingue et favorise, ne se soucient guère des malheureux. Nous en avons un exemple dans cet échanson de Pharaon, qui, après être rentré en faveur auprès du roi, ne se souvint plus de Joseph, son compagnon de captivité, qui cependant lui avait expliqué ses songes. — Combien une telle indifférence est loin du cœur de la sainte Vierge ! Le souverain dispensateur de tous les biens, en effet, ne sépare jamais dans ses saints la grandeur de l'humilité et de la sollicitude pour les faibles et les petits. Les anges ne sont-ils pas de beaucoup supérieurs aux hommes? Et cependant ils sont continuellement occupés à nous aider, à nous défendre et à nous garder, comme notre divin Maître nous l'apprend dans l'évangile de ce jour où il dit : «Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car, ajoute-t-il, je vous déclare que leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux.» *Videte ne contemnatis unum de his pusillis: dico enim vobis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est.* Matth. XVIII, 10. Bien loin donc que la sublime élévation de la sainte Vierge lui fasse oublier ou mépriser les hommes, elle ne fait qu'augmenter sa sollicitude et sa charité pour nous. Qui peut douter que là où la gloire est plus grande, plus grande aussi ne soit la charité et la bonté, et, par conséquent, plus grande la miséricorde envers les misérables ? Nous avons maintenant, chrétiens, besoin de cette miséricorde, pour pouvoir imiter l'humilité de Marie et déposer tout sentiment d'orgueil et d'arrogance. Plus cette vertu d'humilité est éloignée des inclinations de la nature, plus le secours d'en haut nous est nécessaire pour l'acquérir. Il faut en effet une force puissante et surnaturelle pour que, étant venus à ce sermon enflés d'orgueil,

nous en sortions avec un cœur humble et soumis. Implorons cette grâce par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

On vante comme l'une des plus grandes merveilles du monde le temple de Salomon, dans la construction duquel on employa une quantité prodigieuse d'or, d'argent et d'airain. Après avoir achevé ce chef-d'œuvre, les Hébreux s'imaginaient qu'ils avaient rendu à Dieu un grand service. Le Seigneur les reprit de leur ignorance par la bouche du prophète Isaïe. Voici ses paroles: « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds. Quelle maison me bâtirez-vous, et où me donnerez-vous un lieu de repos ?» *Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum; quæ est ista domus, quam ædificabitis mihi? et quis est iste locus quietis meæ?* Is. LXVI, 1. Comme s'il disait: Cette maison est superflue et trop étroite pour moi, dont le ciel est la demeure et la terre le marche-pied. Cette maison, vous l'avez édifiée bien moins pour moi que pour vous; car c'est là que vous devez venir implorer mon secours et ma miséricorde. Eh! quoi, Seigneur, si les choses que nous estimons grandes et magnifiques, ont si peu de prix à vos yeux, qu'y a-t-il, dites-nous, qui puisse vous être agréable? Que pouvons-nous faire qui soit digne de vous? Faut-il vous offrir un sacrifice de mille taureaux et d'autant d'agneaux? Non dit le Seigneur, « je n'ai pas besoin de prendre des veaux de votre maison, ni des boucs du milieu de vos troupeaux; parce que toutes les bêtes qui sont dans les bois m'appartiennent, aussi bien que celles qui sont répandues sur les montagnes, et les bœufs.» *Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos; quoniam meæ sunt omnes feræ silvarum, jumenta in montibus et boves.* Ps. XLIX, 9-10. — Daignez donc, Seigneur, nous faire connaître vous-même ce qui plaît aux yeux de votre majesté; car il nous importe extrêmement de le savoir. De même que ceux qui souhaitent obtenir les bonnes grâces des rois, cherchent avec soin en quoi ils pourront leur être agréables, ainsi nous qui jugeons votre faveur plus désirable que tous les biens, nous sommes en peine de savoir comment nous pouvons nous en rendre dignes.

Pour que nous ne fatiguions pas notre esprit à cette recherche, le Seigneur a daigné nous révéler ce secret. Nous n'avons qu'à écouter les paroles qu'il ajoute à celles que nous citions tout à l'heure : « Sur qui jetterai-je les yeux, dit-il, sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé et humilié, et qui écoute mes paroles avec tremblement? » *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos*? Isa. LXVI, 2. Qui ne louerait ici la bonté divine qui fait dépendre ce bien si précieux d'une chose si facile à tous ceux qui ont de la bonne volonté? Si Dieu avait attaché cette faveur aux plus hautes dignités ou à une grande fortune, les hommes d'une condition vulgaire pourraient se récrier contre ces conditions : mais ce qu'on nous demande, ce n'est pas de monter mais de descendre; par conséquent la voie qui peut nous conduire à la félicité est libre et facile à tous. Aussi saint Bernard s'élève-t-il avec force contre l'orgueil des hommes; il ne s'explique pas comment, lorsqu'il est si aisé de descendre et si difficile de monter, ils aiment mieux monter au prix de mille efforts et de mille fatigues que de descendre sans aucune difficulté et avec les plus grands avantages. — Le Seigneur déclare qu'il arrête ses yeux sur l'humble de cœur qu'il regarde avec complaisance et qu'il l'a pour agréable. Cet homme humble, il l'appelle pauvre, *pauperculum,* parce que celui-là est vraiment humble qui reconnaît son indigence et son dénuement; qui confesse que de lui-même il n'a rien que le péché; qui rapporte à Dieu tout ce qu'il possède, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce; qui, ne s'appuyant ni sur son jugement, ni sur sa sagesse, ni sur ses forces, fonde toutes ses espérances de salut sur la miséricorde divine; qui vivant dans une entière dépendance de Dieu, ne cesse de l'implorer et de crier vers lui. Il est dit encore que « il écoute les paroles de Dieu avec tremblement, » jaloux qu'il est d'accomplir en tout la volonté divine. Aussi, que Dieu menace, il craint; que Dieu promette, il espère; que Dieu ordonne, il obéit; que Dieu parle, il écoute; que Dieu l'appelle, il accourt; que Dieu le rappelle, il revient; en toutes choses il se montre docile et empressé. Voilà les hommes sur lesquels le souverain Maître et Créateur de tout ce qui existe arrête

des regards amis : ce sont les hommes qui ne sont rien à leurs propres yeux. Quant à ceux qui se complaisent en eux-mêmes, quelque grands qu'ils s'imaginent être, ils sont vils et méprisables aux regards du Seigneur.

Saint Grégoire expliquant ces paroles de Samuël à Saül : « Lorsque vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef de la maison d'Israel? » I *Reg.*, xv, 17, les interprête ainsi : Vous avez été grand à mes yeux, parce que vous vous estimiez peu de chose ; mais maintenant que vous êtes grand à vos yeux, vous êtes pour moi un objet de mépris. L'homme est donc d'autant plus méprisable devant Dieu, qu'il s'estime davantage lui-même. Le Prophète royal nous enseigne la même chose, lorsqu'il dit : «Le Seigneur est très-élevé, il regarde les choses basses, et ne voit que de loin les choses hautes, » c'est-à-dire celles qui paraissent grandes et illustres au jugement du monde, parce qu'il les méprise et n'en fait aucun cas. *Excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta a longe cognoscit.* Ps. cxxxvii, 6. La vraie grandeur, en effet, se distingue surtout en ce qu'elle méprise l'orgueil et protége la pauvreté et la faiblesse. C'est ainsi que David dit à Dieu : « C'est à vous, Seigneur, que le soin du pauvre a été laissé : vous serez le protecteur de l'orphelin. » *Tibi derelictus est pauper : orphano tu eris adjutor.* Ps. ix, 14. La fausse grandeur, au contraire, n'a pour les petits et les faibles qu'un cruel dédain. C'est elle que le prophète Amos a signalée, lorsqu'il a dit : « Ils boivent le vin à pleine coupe et se parfument des huiles de senteur les plus précieuses, et ils sont insensibles à l'affliction de Joseph. » *Bibentes vinum in phialis et optimo unguento delibuti : et nihil patiebantur super contritione Joseph.* Amos, vi, 6. Mais, direz-vous peut-être, pourquoi ce long préambule sur l'humilité? Parce que c'est cette vertu que notre divin Maitre veut particulièrement nous enseigner dans l'évangile de ce jour. Voici le texte de cet évangile.

## I.

« Les disciples de Jésus s'approchèrent de lui et lui dirent : Quel est le plus grand dans le royaume des cieux? » Voyons d'a-

bord à quelle occasion les disciples firent cette question au Sauveur. Ils avaient entendu les paroles de Notre-Seigneur qui établissaient Pierre le chef et le fondement de l'Eglise. « Lorsqu'ils furent de retour à Capharnaum, ceux qui recueillaient le tribut du double drachme s'approchèrent de Pierre et lui dirent : Votre Maître ne paye-t-il pas le didrachme ? Il le paie, dit Pierre, et comme ils entraient dans la maison, Jésus le prévenant lui dit : Que t'en semble, Simon, de qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ou le cens ? De leurs enfants, ou des étrangers ? Pierre répondit : des étrangers. Les enfants lui dit Jésus, sont donc libres. Néanmoins, pour ne pas les scandaliser, va à la mer, jette l'hameçon, et le premier poisson qui montera, tire-le sur le rivage : puis, ouvrant sa bouche, tu y trouveras un statère que tu prendras et donneras pour moi et pour toi. En ce même temps, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Quel est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Il est facile de voir quelle fut la cause de la question faite à Jésus par ses disciples. Comme ce tribut du didrachme n'était pas exigé de chaque individu, mais des chefs de famille, Notre-Seigneur, par cela même qu'il faisait payer le tribut pour Pierre seulement, et non pour les autres disciples, déclarait que cet apôtre était le chef de sa famille, le premier entre tous les disciples. Cette préférence du Sauveur leur fut pénible, comme plus tard ils s'indignèrent contre Jacques et Jean qui avaient fait demander par leur mère d'être assis, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Sauveur, dans son royaume. La question qu'ils adressent à Jésus dans l'évangile de ce jour, cache donc, sous une apparence de piété, un secret sentiment d'ambition et d'envie; car l'envie, selon saint Grégoire, est la fille de l'ambition : l'ambitieux ne peut souffrir qu'un autre lui ravisse l'honneur auquel il prétendait, sans être mordu au cœur par la jalousie et l'envie. Si donc nous désirons nous affranchir de cette dernière passion, il faut la couper dans sa racine, il faut tuer la mère et aussitôt la fille mourra.

Ayant donc surpris dans le cœur de ses disciples cette fibre de l'ambition et de l'envie qui leur avait suggéré question :

« Quel est le plus grand dans le royaume des cieux : » Notre-Seigneur voulut les guérir de cette passion, et voici comment il s'y prit. « Il appela un petit enfant et le plaça au milieu d'eux. » C'était un usage ordinaire aux prophètes, lorsqu'ils voulaient graver plus profondément dans l'esprit de leurs auditeurs quelque vérité, d'ajouter à leurs paroles une représentation extérieure de ce qu'ils annonçaient, afin de figurer aux yeux ce que les paroles auraient exprimé moins clairement. C'est ainsi qu'Isaïe reçut de Dieu l'ordre de marcher nu au milieu du peuple, pour marquer aux Israélites que le roi des Assyriens devait les emmener en captivité tout nus, après avoir ravagé leur pays. C'est ainsi que Jérémie chargea son cou de chaînes et brisa des vases de terre en présence du peuple, pour lui annoncer sa captivité et la ruine de Jérusalem. C'est ainsi encore qu'Ezéchiel, conformément à l'ordre du Seigneur, perça sa maison pendant la nuit et sortit par l'ouverture qu'il avait faite, rasa tous les poils de sa tête et de sa barbe, les jeta au vent et les poursuivit, l'épée nue, pour faire comprendre aux enfants d'Israël qu'ils seraient bannis, dispersés, poursuivis et passés au fil de l'épée. Notre-Seigneur adopte ici le mode d'enseignement pratiqué par les prophètes. Il avait recommandé fréquemment l'humilité dans ses discours; il veut maintenant joindre aux paroles un exemple vivant et comme une image de la vertu qu'il propose à ses disciples. « Il appelle et place au milieu d'eux un petit enfant. » Les disciples s'en étonnent et sont surpris de cette nouvelle manière de les instruire que le Sauveur n'avait pas encore employée. Le divin Maître les voyant se presser attentifs autour de lui, étend la main vers l'enfant et dit : « En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Remarquez, je vous prie, mes frères, combien les jugements de Dieu sont éloignés de ceux des hommes. Rien n'est plus vrai que cette parole que le Seigneur a dite par son prophète : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. » *Sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ*

*meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris*, Isa., LV, 9. Les disciples, poussés par l'esprit d'ambition, convoitaient la première place dans le royaume des cieux ; Notre-Seigneur au contraire leur assigne la dernière et leur propose pour modèle l'esprit des petits enfants, s'ils veulent obtenir la première place dans son royaume. Quelle profonde différence entre les mouvements de l'esprit de Dieu et les sentiments du cœur de l'homme ! ceux-ci n'aspirent qu'à ce qui est grand, sublime, honorable, tandis que ceux-là ne tendent qu'a ce qui est humble, petit et méprisable au jugement des hommes. Mais comment, direz-vous, pouvons-nous changer et devenir semblables à de petits enfants ? L'apôtre saint Pierre va vous l'apprendre. « Comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment, vous dit-il, le lait spirituel et tout pur. » *Sicut modo geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite.* I. Petr., II, 1. Saint Paul vous dit de même : « Mes frères, ne soyez point enfants pour n'avoir point de sagesse, mais soyez enfants pour être sans malice. » *Fratres nolite pueri effici sensibus, sed malitia parvuli estote.* I Cor. XIV, 20. Ainsi donc ce qu'on nous recommande d'imiter de l'enfance, c'est, non point son manque de sagesse, mais sa candeur et sa simplicité. Les enfants sont d'abord, comme leur nom l'indique, purs, (1) simples, innocents, humbles et soumis à la volonté de ceux qui sont plus âgés. Les enfants s'apaisent aisément ; ils pardonnent vite, et ne conservent ni haine ni ressentiment ; ils ne se disputent point les premières places dans les temples, ne se mêlent ni aux intrigues ni aux factions, ne jugent ou ne parlent pas mal des autres ; ils sont enfin sans prétention et sans malice. Telle est l'innocence et la simplicité que notre divin maître nous ordonne de reproduire en nous et d'imiter.

## II.

Quoique la simplicité soit le caractère distinctif de l'enfance, c'est

(1) Cette relation étymologique d'*enfance* et de *pureté* n'existe que dans le latin : *pueri*, *puri*. Elle n'est d'ailleurs qu'apparente, car le mot *puer* ne vient pas de *purus*. Il a une origine grecque dont le P. Grenade n'a pas tenu compte.

l'humilité cependant (dont nous voyons l'image dans les enfants, exempts de fierté, d'affectation et d'arrogance) que Notre Seigneur a voulu nous recommander par cet exemple, parce que cette vertu est non-seulement le fondement, mais la gardienne et la conservatrice des autres. Aussi le Sauveur nous engage-t-il à la pratiquer avec soin, si nous voulons nous élever au faîte des vertus. De là ce mot de saint Augustin : « Vous pensez à édifier une construction d'une grande hauteur, pensez d'abord à lui donner pour fondement l'humilité. » Mais ce n'est pas assez, comme nous venons de le dire, que cette vertu soit le fondement des autres; elle les conserve, les augmente et les conduit jusqu'au plus haut point de perfection, tant elle a de force et de puissance! Saint Bernard applique cette observation aux deux vertus de chasteté et de charité et dit à ce sujet : C'est l'humilité qui mérite le don de la charité et de la chasteté, parce que Dieu donne sa grâce aux humbles. C'est l'humilité qui conserve ces vertus, parce que l'esprit de Dieu ne repose que sur l'homme humble et doux. C'est encore l'hnmilité qui les perfectionne, car la vertu, est-il écrit, se perfectionne dans la faiblesse, c'est-à-dire dans l'humilité, et triomphe de l'orgueil, qui est l'ennemi de la grâce et le principe de tout péché.

Mais parmi les avantages de l'humilité, le plus grand, c'est que seule, dans le cours de cette vie que l'on a appelée un combat et où l'on n'est jamais en sûreté, elle nous procure la paix et la sécurité, au milieu des piéges et des embûches innombrables du démon, notre ennemi. Jamais en effet le Seigneur, qui est l'ami des petits, ne laisse tomber l'homme vraiment humble. David l'avait compris, et, recourant à cette vertu qu'il regardait comme l'ancre sacrée du salut, il disait : « Le Seigneur garde les petits : j'ai été humilié, et il m'a délivré. » *Custodiens parvulos Dominus; humiliatus sum et liberavit me.* Ps. CXIV, 6. De là cette parole de saint Jean Climaque : « Le cerf détruit les animaux venimeux corporels ; mais l'humilité extermine les reptiles spirituels. » On lit dans la vie de saint Antoine, que ce grand solitaire, un jour qu'il était en extase, vit le monde entier couvert de filets formant un immense réseau. Frappé de ce spectacle aussi étrange qu'effrayant,

il s'écria : Grand Dieu ! qui pourra échapper à tant de piéges? L'humilité, répondit une voix qui venait du ciel.

On peut dire encore de l'humilité qu'elle est, aussi bien que la patience dans les afflictions, l'épreuve de la vraie et parfaite vertu. Saint Augustin confirme cette vérité, dans l'explication qu'il donne de ce passage de l'Ecclésiastique : « La fournaise éprouve les vases du potier, etc. » *Eccl.*, XXVII, 6. Ces vases, en effet, éclatent quand ils sont remplis de vent; tandis que, dans le cas contraire, ils durcissent d'avantage au feu. Ainsi en est-il des vaisseaux spirituels : ceux qui sont gonflés par le vent de l'orgueil, éclatent à la moindre humiliation, tandis que les autres résistent et s'affermissent dans la vertu. C'est à cette épreuve que les anciens solitaires soumirent la vertu de saint Siméon stylite. — Voici le fait tel qu'il est rapporté par Evagre : « Ce Siméon, qui fut un ange sur la terre et un habitant de la Jérusalem céleste dans une chair mortelle, avait adopté un genre de vie inconnu jusqu'alors : il demeurait sur une colonne haute de trente-cinq coudées. Les anciens solitaires s'en émurent. Ils envoyèrent quelques-uns des leurs qui devaient demander à Siméon pourquoi il abandonnait la voie suivie jusqu'à ce jour par les saints pour embrasser un genre de vie si extraordinaire, et l'engager à descendre de sa colonne et à marcher par les chemins que les solitaires les plus sages avaient toujours suivis. S'il paraissait tout disposé à faire ce qu'on lui demandait, ils devaient le laisser libre de continuer à vivre sur sa colonne, et voir dans cette prompte obéissance une marque de vocation divine; si, au contraire, il hésitait à se rendre à leurs exhortations et prétendait, faire sa volonté, ils devaient le contraindre à descendre. Lorsqu'ils furent arrivés auprès de Siméon, à peine eurent-ils pris le temps de lui exposer l'objet de leur message, que celui-ci se mit en devoir de descendre : C'est bien, lui dirent-ils, ayez bon courage et continuez de vivre ainsi, car c'est Dieu qui vous a inspiré ce dessein. » Ce récit met dans tout son jour l'humilité de ce grand saint, qui — bien que Dieu lui eût témoigné par de fréquents miracles qu'il approuvait sa manière de vivre — aima mieux s'en rapporter au jugement des solitaires qu'au sien propre. De là cette obéissance

si prompte. Il a donc, ce serviteur de Dieu, accompli parfaitement le précepte que Notre-Seigneur nous fait de nous humilier et de nous abaisser comme les petits enfants.

## III.

J'aime à croire, mes frères, que tout ce que nous avons dit jusqu'ici de l'excellence de l'humilité a dû vous inspirer le désir de savoir comment on peut acquérir cette vertu. Je vous avouerai que ce n'est pas chose facile qu'un homme dans la force de l'âge se change en un petit enfant, conformément au modèle que le Seigneur nous a proposé. C'est en effet une loi de la nature que plus un bien est utile et précieux, plus il demande d'efforts et de peines. La vertu dont nous parlons est dans cette condition, puisque, par suite du péché, il y a au dedans de nous une profonde opposition à cette humilité et à cette simplicité des petits enfants. Voyez en effet la conduite des hommes. Que poursuivent-ils durant toute leur vie, à travers le fer et le feu, sinon les distinctions, l'honneur et la gloire? Engager donc l'homme naturellement orgueilleux à s'abaisser jusqu'à l'humilité du petit enfant, n'est-ce pas ordonner à un boiteux de courir ? Il lui faut pour cela un secours surnaturel, il faut que Dieu le remplisse de cet esprit d'humilité, et voilà pourquoi l'on rencontre si peu d'hommes ainsi transformés en petits enfants.

Qu'avons-nous donc à faire, chrétiens, pour acquérir cette vertu? La définition même de l'humilité va nous ouvrir le chemin. Qu'est-ce en effet que l'humilité? L'humilité, dit saint Bernard, est une vertu qui rend l'homme méprisable à ses propres yeux par la connaissance véritable qu'il a de lui-même. On voit par cette définition que l'humilité a pour fondement la vraie connaissance de soi, c'est à-dire de sa misère et de sa bassesse. De cette connaissance qui est dans l'entendement, naît le mépris de soi-même, qui est dans la volonté où l'humilité réside comme dans son sujet. Or cette connaissance exige d'abord que nous remettions sous les yeux tous les péchés de notre vie passée. A la vue de tant d'iniquités, notre orgueil sera confondu, et, à l'exem-

ple du publicain de l'Evangile, nous nous croirons indignes d'élever les yeux vers le ciel. Les vignerons arrachent les ronces et les épines qui pourraient nuire au développement de la plante, et en font des haies destinées à fermer aux voleurs l'entrée de la vigne, de telle sorte que ce qui lui eût été nuisible sert à la protéger. Ainsi devons-nous faire. Les ronces et les épines de notre vie passée que nous avons arrachées de notre âme par une véritable pénitence nous sont une occasion de nous abaisser et de nous humilier. Ce souvenir de nos péchés nous inspirera des sentiments d'humilité et défendra la vigne de notre âme.

Considérons ensuite attentivement combien il nous manque encore pour atteindre la perfection de la vie chrétienne. Saint Jean Climaque nous apprend qu'un solitaire se servait avantageusement de ce moyen pour souffleter l'arrogance de l'orgueil. Il avait écrit sur les murs de sa cellule les noms des plus hautes vertus, par exemple : charité parfaite, humilité angélique, oraison pure et fervente, chasteté incorruptible, etc. Lorsque des pensées d'orgueil se présentaient à son esprit, il leur disait : Venons à la preuve, puis il lisait à haute voix les noms des vertus qu'il avait gravés dans sa cellule, et se disait à lui-même : Quand tu posséderas toutes ces vertus, tu sauras alors combien tu es encore loin de Dieu; parce que, après tout, tu ne seras qu'un serviteur inutile, tu n'auras fait que ce que tu devais faire.

Rappelons-nous aussi les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, les grâces qu'il nous a si libéralement accordées, et nous verrons que nous n'avons répondu que bien imparfaitement à ces dons célestes dont d'autres auraient mieux profité. Dans cette considération des grâces et des bienfaits de Dieu, qui sont pour d'autres un sujet d'orgueil, nous trouverons, nous, matière à nous abaisser et à nous humilier. Ainsi font les saints, et, bien loin de se glorifier des dons qu'ils ont reçus, ils s'accusent de leur ingratitude à y répondre, et reconnaissent qu'ils sont toujours infiniment redevables à Dieu. Une autre considération non moins propre à nous inspirer l'humilité, c'est de reconnaître que tout ce que nous pensons ou entreprenons de bien, n'est pas le fait de notre vertu et de notre industrie, mais l'œuvre de la miséricorde di-

vine qui nous accorde gratuitement ses dons. Les passages des saints Livres sont nombreux qui attestent cette vérité : « Ayez soin, dit saint Paul, d'opérer votre salut avec crainte et tremblement ; car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît. » *Cum metu et tremore vestram salutem operamini: Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere.* Philip., II, 12-13. Et dans un autre endroit : « Qu'avez-vous, que vous n'ayez reçu? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu? » *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* I Cor., 4, 7. C'est ainsi que Notre-Seigneur dit dans saint Jean : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » *Sine me nihil potestis facere.* Joan., XV, 5. Et encore : « Comme le sarment ne peut porter de fruits de soi-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. » *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite; sic nec vos, nisi in me manseritis.* Ibid., 4. C'est sur l'autorité de ces témoignages divins et d'autres semblables que le concile de Milève s'est appuyé pour condamner l'hérésie de Pélage qui prétendait que l'homme, par la seule force de son libre arbitre et sans le secours de la grâce, peut faire des œuvres dignes de la vie éternelle. L'homme pieux trouve dans ces considérations de puissants motifs d'accomplir ce conseil de l'Ecclésiastique : « Humiliez profondément votre esprit. » *Humilia valde spiritum tuum.* » Eccli., VII, 4. Plus en effet vous vous abaisserez devant la majesté divine, plus vous lui témoignerez de respect et de vénération, car, comme le dit encore l'Ecclésiastique : « Il n'y a que Dieu dont la puissance soit grande, et il n'est honoré que par les humbles. » *Magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur.* Eccli., III, 21. Devons-nous être surpris que Dieu honore tout particulièremeni ceux qui l'honorent davantage, lorsqu'il est écrit : « Je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire ? » *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.* I Reg., II, 30. Telles sont, chrétiens, les pensées à l'aide desquelles nous pourrons acquérir la véritable humilité du cœur, si toutefois nous joignons à ces pensées de ferventes et constantes prières pour demander par

nos gémissements et nos désirs au Seigneur Dieu des vertus une vertu si sublime et si nécessaire.

## IV.

Voyons maintenant ce que dit Notre-Seigneur de ce petit enfant dont nous venons de vous entretenir : « Celui, dit le Sauveur qui reçoit en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est moi qu'il reçoit. » Certes la récompense est grande ; il ne saurait même y en avoir de plus grande, puisqu'il n'est rien de plus grand qu'un tel hôte. Mais, par contre, que faut-il penser de celui qui offensera un petit enfant ? Le Sauveur va nous le dire : « Celui, ajoute-t-il, qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne, et qu'on le précipitât au fond de la mer. » Puisque le scandale est un si grand crime, il faut savoir d'abord ce que c'est que le scandale. Le mot scandale en latin désigne une pierre d'achoppement, un obstacle qui, placé dans le chemin, devient ordinairement une occasion de chute pour ceux qui marchent sans précaution. Dans le sens spirituel, l'idée que nous devons nous faire du scandale est exprimée dans ce passage du Psalmiste : « Ils m'ont tendu un piége en secret dans cette voie où je marchais. » *In via hac, qua ambulabam, absconderunt laqueum mihi.* Ps. CXLI, 4. Ainsi donc quiconque devient pour autrui une occasion de chute par ses paroles et ses mauvais exemples, celui-là est pour le prochain une pierre d'achoppement ou un scandale. Venons au détail. Un homme a reçu une injure ; si par vos perfides flatteries et vos mauvais conseils vous l'engagez à se venger, vous êtes pour lui une pierre d'achoppement, un scandale. Il est encore coupable de scandale celui qui cherche à corrompre une jeune fille innocente par lettres, paroles, promesses, présents, messages et autres artifices du même genre. Il faut dire la même chose de ces femmes qui, comme d'autres Jezabel, se fardent le visage, se parent avec un luxe et une immodestie dignes des courtisanes, et cherchent à inspirer un criminel amour à ceux qui passent et suivent paisiblement leur

chemin. Un père a l'habitude de jurer, de blasphémer en présence de ses enfants ; il s'emporte constamment contre ses serviteurs et vomit contre eux mille imprécations ; il risque sa fortune au jeu de cartes et de dés. Sa conduite n'est-elle pas pour ses enfants et ses serviteurs une continuelle provocation à faire ce qu'il fait ? Ses exemples ne sont-ils pas un grave et très-grave scandale ? Ils sont aussi coupables de ce péché ceux qui se moquent de la simplicité des personnes pieuses, qui les tournent en ridicule et leur donnent des noms injurieux ; ce qui est souvent cause que ces personnes, cédant à une crainte puérile, prennent la vertu en aversion et abandonnent le chemin de la piété.

Les paroles de Notre-Seigneur nous font connaître et la nature et toute la gravité de ce crime. Si en effet le voleur qui a enlevé secrètement de votre maison dix pièces d'or, paie ce vol de sa tête, quel châtiment ne mérite pas celui qui a enlevé Dieu de votre âme et mis à la place de ce bien souverain Satan, le souverain mal ? Parmi toutes les marques de réprobation signalées par les saints Pères, il me semble que cette sorte de péché doit tenir la première place. La justice et l'équité ne demandent-elles pas en effet que celui qui a perdu l'âme de son frère, perde la sienne ? Voici ce que portait la loi ancienne : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, brûlure pour brûlure. » *Animam pro anima, oculum pro oculo, dentem pro dente, adustionem pro adustione.* Exod., XXI, 23-25. Il est donc juste que nous souffrions nous-mêmes les maux que nous avons fait souffrir à ceux qui étaient innocents. C'est ainsi que le cruel Pharaon qui faisait périr dans les eaux les enfants des Hébreux, périt dans les eaux à son tour, victime de la vengeance divine. C'est ainsi que David qui déshonora la femme d'Uri et fit tuer ce brave soldat, eut à endurer les mêmes maux et de plus graves encore, non de la part des étrangers, mais de la part de son propre fils. C'est ainsi qu'Adonibezech qui faisait couper les mains et les pieds aux rois, ses prisonniers de guerre, subit lui aussi le même traitement. Quelle conséquence tirer de tout cela, sinon que celui qui a livré à Satan l'âme de son frère rachetée du sang de Jésus-Christ, doit être

à son tour livré à Satan? Voilà pourquoi Notre-Seigneur, à la fin de l'évangile de ce jour, nous exhorte vivement à éviter ce péché du scandale : « Prenez-garde, nous dit-il, de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. »

Jusqu'ici Notre-Seigneur a voulu nous détourner du scandale par la grandeur du danger auquel ce péché nous expose ; maintenant il veut nous inspirer l'éloignement de toute espèce de péché par le motif que les anges des petits enfants voient constamment la face du Père céleste. C'est là, en effet, une grande gloire et une grande dignité pour nos âmes, comme le remarque saint Jérôme, d'avoir chacune, dès le premier instant de son existence, un ange préposé à sa garde. Chacun de nous, dit la Glose sur ce passage de l'Evangile, a auprès de lui un ange qui le gouverne, qui l'avertit, qui voit tous les jours la face de Dieu pour nous obtenir les divines miséricordes et redresser notre conduite. Si vous admirez, mes frères, cette grande dignité de l'homme que nous révèlent les saints Livres, combien ne serez vous pas plus étonnés quand je vous aurai dit que c'était là un dogme de la philosophie stoïcienne? Voici ce que dit à ce sujet Sénèque dans l'une de ses Epîtres : « Laissons à part l'opinion de quelques-uns qui croient que chacun de nous a un Dieu pour pédagogue, non pas à la vérité un dieu ordinaire mais un autre de rang inférieur, et tiré du peuple des dieux, comme parle Ovide. Souvenez-vous pourtant que nos anciens qui ont vécu dans cette persuasion, étaient de la secte stoïque. » Ainsi donc ces esprits que nous appelons, nous, des anges tutélaires, destinés, selon l'enseignement de la Foi catholique et évangélique, à nous garder, ces philosophes, poussés par je ne sais quelle secrète inspiration, leur assignent les mêmes fonctions sous le nom de divinités inférieures. Ces anges remplissent leur charge avec le plus grand soin : ils gardent non-seulement les justes, mais même les pécheurs confiés à leur vigilance, parce que le secret de la divine prédestination ne leur est pas connu. La prédestination en effet n'imprime dans l'âme aucun signe, aucun caractère (comme font quelques sacrements); d'où il suit que les

anges gardent avec une vigilance attentive tous les hommes, les pécheurs non moins que les justes, ignorant quels sont les élus et les prédestinés. Qui pourraient-ils exclure de leurs soins, lorsqu'ils voient un publicain choisi pour évangéliste et un persécuteur de l'église devenir le docteur des nations ?

Quant aux bons offices qu'ils nous rendent, le Seigneur nous les indique dans les paroles suivantes : « Voici que j'enverrai mon ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde dans le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée. » *Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi.* Exod., XXIII, 20. Admirons ici, mes frères, la sollicitude singulière de la divine Providence, que l'Ecclésiastique veut nous faire entendre lorsqu'il dit : « Chaque chose a son contraire, l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu. » *Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.* Eccli., XLII, 25. Comme parmi les choses créées, il en est beaucoup qui peuvent nous nuire, il convenait qu'il existât aussi un grand nombre de choses contraires et capables de neutraliser l'influence des premières et de nous servir. Appliquons ce principe au sujet qui nous occupe. Tant que nous combattons dans cette enveloppe mortelle, nous avons autour de nous des légions d'esprits méchants qui nous excitent au mal ; mais auprès de nous il y a aussi de bons esprits qui nous portent au bien, qui marchent devant nous, c'est-à-dire qui font briller à nos yeux la lumière de la vérité, qui nous montrent le chemin du ciel, qui nous défendent contre nos ennemis, nous détournent du péché et nous excitent sans cesse à la vertu. Si les uns nous suggèrent toujours de funestes pensées, les autres nous exhortent toujours à ce qui est bon et honnête. Lors donc que vous entendez dans votre âme une voix qui vous dit : Ne pardonne pas à ton ennemi, ne lui adresse pas la parole, ne lui fais aucun bien, ne lui rends aucun service, venge-toi de lui, outrage-le, ne donne rien aux pauvres, ne t'interdis pas les propos licencieux et obscènes, déchire les absents ; quand, dis-je, vous entendez cette voix, ne vous y trompez pas, c'est la voix du démon qui cherche à vous

précipiter dans l'abîme du péché. Ayez donc soin d'entourer vos oreilles d'une haie d'épines, selon la recommandation du Sage, *Eccli.*, XXVIII, 28; n'écoutez pas cette langue maudite, et répétez ces paroles du Prophète : « Les méchants m'ont raconté des choses mensongères, mais ce n'était pas comme votre loi. » *Narraverunt mihi inqui fabulationes, sed non ut lex tua.* Ps. CXVIII, 85. Lorsqu'au contraire vous entendez une voix qui vous dit : Pardonne à qui te demande pardon, rends à autrui ce que tu lui dois, fais volontiers l'aumône, aime tes amis en Dieu et tes ennemis pour Dieu, méprise les biens terrestres et n'estime que les biens du ciel, évite le blasphème, la médisance, les paroles bouffonnes et immodestes, sachez que cette voix est celle de ce céleste et fidèle gardien qui veut vous conduire par le chemin de la vertu dans la terre des vivants que le Seigneur a promise à tous ceux qui pratiquent la justice et la piété. On lit dans les Vies des Pères du désert, qu'un jour un solitaire vit des anges debout auprès de quelques moines conversant entre eux; mais bientôt les anges disparurent, et à leur place, le solitaire vit un troupeau de pourceaux qui se roulait aux pieds de ces religieux. Il fut très-étonné de ce spectacle, et, en ayant cherché l'explication, il finit par comprendre que l'entretien de ces moines qui ne roulait d'abord que sur des choses spirituelles et divines, avait ensuite dégénéré en une conversation frivole et profane. Il leur fit part de ce qu'il avait vu et les exhorta vivement à ne plus se livrer à de telles conversations, mais à ne s'entretenir que de choses édifiantes et salutaires.

Les anges ont pour mission non-seulement de nous exciter au bien par leurs saintes inspirations, mais encore de transporter nos âmes dans le ciel. Notre-Seigneur dit en effet de Lazare, le mendiant : « Il arriva que le mendiant mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » *Factum est ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinu Abrahæ.* Luc XVI, 22. Mais cette fonction est principalement dévolue à l'archange saint Michel, dont l'Eglise dit : L'archange Michel a reçu de Dieu le privilége de conduire les âmes des saints dans le paradis. C'est là une grande fonction, que ce prince de la milice céleste doit exercer

au moment de la mort de chacun de nous, à ce moment où doit être rendue la sentence qui décidera de notre éternité tout entière; car, comme le dit saint Grégoire, après ce suprême examen, la condition de l'homme sera irrévocable : il ne pourra jamais la changer.

Que conclure de tout ceci, mes frères? Ce qu'il faut conclure d'abord, c'est que, puisque nous en avons encore le temps, nous devons régler notre vie de manière à nous rendre propice le prince de la milice céleste et à nous assurer sa protection pour le moment redoutable qui doit décider de notre éternité. Nous devons ensuite rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, de ce qu'il a bien voulu nous donner des anges pour nous garder et nous conduire dans le chemin du salut. Enfin, nous ne devons jamais perdre de vue le conseil de saint Bernard qui nous recommande de respecter partout et toujours notre ange gardien. Le Seigneur lui-même nous en fait un devoir, et après nous avoir dit : « Voici que j'enverrai mon ange afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde dans le chemin et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée, » *Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi*, il ajoute aussitôt : « Respectez-le, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, parce qu'il ne vous pardonnera point lorsque vous pécherez, et qu'il parle en mon nom. » *Observa eum, et audi vocem ejus, nec contemnendum putes : quia non dimittet cum peccaveris, et est nomen meum in illo.* Exod., XXIII, 20, 21. Ainsi, l'ange du Seigneur est toujours auprès de vous, et vous devez en tout lieu respecter sa présence. Mais je dois ajouter que ce n'est pas seulement l'ange du Seigneur, mais le Seigneur lui-même qui a constamment les yeux sur vous. « Il se tient derrière notre muraille, il regarde par les fenêtres, et jette sa vue au travers des barreaux. » *Ipse stat post parietem nostrum, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos.* Cant. II, 9. Or, qu'est-ce que se tenir derrière la muraille et regarder au travers des barreaux, sinon voir les autres sans en être aperçu? C'est ainsi qu'il nous voit, Celui qui nous dit en nous reprochant nos iniquités par la bouche de son Prophète : « Vous m'avez oublié,

parce que je suis demeuré dans le silence comme si je ne vous voyois pas. » *Ego tacens et quasi non videns, et mei oblita es.* Isa., LVII, 11. Mais ce Dieu aux regards duquel nous croyons échapper, c'est lui qui dit encore : « Vous avez fait le mal devant mes yeux. » *Faciebatis malum in oculis meis.* Ibid., LXV, 12. « C'est moi-même qui suis le juge et le témoin. » *Ego sum judex et testis.* Jerem., XXIX, 23.

Donc, mes frères, puisque les anges et le Dieu des anges sont de continuels témoins de toutes nos œuvres, tâchons de ne jamais rien faire qui puisse offenser les regards de ces esprits si purs, et ne souffrons pas que des animaux privés de raison soient nos maîtres et nous confondent par leurs exemples. Les naturalistes disent que les éléphants, lorsqu'ils accomplissent l'acte de la reproduction, se cachent aux regards des hommes et tuent celui qui les surprend dans ce moment. Voilà ce qu'un aveugle instinct de pudeur peut sur les brutes. Elles évitent les regards des hommes; et nous, la présence du Dieu qui voit tout, la présence de ses anges et de ses saints ne pourrait pas nous retenir dans le devoir?

Parmi les leçons que nous donne la philosophie morale, nous ne devons pas négliger le conseil renfermé dans ces paroles de Sénèque : « Il est bon, dit ce philosophe, que l'esprit se représente une personne pour laquelle il ait des respects, et dont la considération rende même son secret et ses pensées plus honnêtes. Oh ! que j'estime heureux celui de qui le regard ou le souvenir est capable d'arrêter le vice d'autrui ! Heureux encore celui qui peut révérer une personne de telle sorte que, à son souvenir, il se contienne dans son devoir ! Qui peut exercer ce respect, méritera bientôt d'être respecté. Proposez-vous donc Caton, ou, s'il vous semble trop austère, prenez Lélius, qui est un esprit plus doux ; enfin choisissez celui dont la vie et les discours vous auront plu davantage ; et, vous faisant un portrait de son esprit et de son visage, montrez-le vous dans toutes les occasions, soit pour conseil, soit pour exemple. On a besoin, je le répète, d'une personne sur qui nos mœurs se règlent. Sans une règle vous ne sauriez corriger ce qui n'est pas droit. » Or, quelle règle de vie

plus utile, quel témoin plus saint que la présence de Dieu et des anges? Aussi parmi les conseils de la vie spirituelle n'en est-il pas de plus important, ni qui nous soit plus souvent rappelé que de penser en tous lieux et en tout temps à la présence de Dieu. Par conséquent, que vous soyez dans votre maison, ou en voyage, ou dans l'église, ou sur les places publiques, que vous soyez inactifs ou occupés, à table pour prendre votre nourriture, ou au lit pour vous livrer au repos, ayez toujours Dieu en vue, autant que cela est possible à l'infirmité humaine, et ne détournez jamais de lui les regards de votre âme. Si vous êtes fidèle à cette pratique, Dieu sera pour vous, non-seulement un témoin et le protecteur de votre innocence, mais il sera encore un guide assuré qui vous conduira à la gloire de la bienheureuse éternité.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE.

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est.*
Leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. *Matth.*, XVIII, 10.

Tous les péchés, mes très-chers frères, peuvent se partager en deux classes : péchés de l'esprit, ou péchés de la chair. Les premiers sont plus graves que les autres, et au nombre de ces péchés de l'esprit, il faut ranger l'orgueil. Or, l'orgueil renferme en lui trois grands maux. D'abord il est compté parmi les péchés les plus graves, comme le prophète David nous l'indique par ces paroles : « Si je n'en suis point dominé, je serai alors sans tache et purifié d'un très-grand péché. » *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero, et emundabor a delicto maximo.* Ps. XVIII, 13. David appelle l'orgueil un très-grand péché, et c'est bien de l'orgueil qu'il entend ici parler, selon l'interprétation de saint Jé-

rôme qui, au lieu de ce passage où nous lisons : « Purifiez moi des fautes qui sont cachées en moi. » *Ab occultis meis munda me,* traduit : « Délivrez votre serviteur des orgueilleux. « *A superbis libera servum tuum.*

Mais pourquoi l'orgueil est-il appelé un très-grand péché? Parce qu'il s'attaque tout particulièrement à Dieu. Il y a, en effet, trois sortes de péchés : les uns ravissent l'homme à lui-même, les autres lui ravissent le prochain et les derniers lui ravissent Dieu. La colère ravit l'homme à lui-même ; car celui qui se laisse emporter par cette passion ne s'appartient plus, puisqu'il n'est plus maître de sa raison qui est le propre de l'homme. L'envie nous ravit le prochain et ses biens. Si, en effet, la charité m'unit étroitement au prochain et fait que ses biens deviennent les miens en vertu de l'amour que je lui porte, il s'ensuit que l'envie (qui est l'ennemie de la charité) me ravit et le prochain et ses biens. Bien plus, ces biens, non-seulement je n'en jouis pas, mais l'envie me les rend odieux et en fait pour moi un supplice. L'orgueil, dont le désordre est beaucoup plus grave, éloigne Dieu de l'homme, parce qu'il dérobe à Dieu l'honneur et la gloire qui lui sont dus et se pose ainsi en rival de sa puissance souveraine. Il est bien vrai que tout péché mortel chasse Dieu du cœur de l'homme prévaricateur, mais c'est surtout l'orgueil, par la raison que je viens de dire, qui établit entre Dieu et l'homme une complète rupture. Voilà pourquoi il est appelé un très-grand péché.

Un autre mal de l'orgueil, c'est qu'il est un vice très-caché. Les péchés de la chair, qui sont des fautes extérieures, se découvrent aisément, mais les péchés de l'esprit — et l'orgueil est de ce nombre, — se commettant dans le secret du cœur, sont beaucoup plus difficiles à reconnaître, quoiqu'ils fassent à l'âme de graves blessures. Quel est l'orgueilleux, en effet ,qui croie être tel? Nous voyons par là avec quelle vigilance et quels soins nous devons nous préserver du poison de l'orgueil, puisqu'il est aussi subtil qu'il est funeste. Enfin un troisième danger des péchés de l'esprit, c'est qu'ils s'attaquent principalement aux hommes spirituels. Le démon est rusé ; il tend des piéges spirituels à ceux auxquels les piéges grossiers de la chair font horreur. Pour cela

il se sert des vertus même dont les hommes spirituels ont orné leur âme, et cherche à leur inspirer par ce moyen des sentiments d'orgueil et de vaine gloire. Les autres vices s'affaiblissent d'ordinaire à mesure que l'on s'affermit dans la vertu ; il n'en est pas ainsi de l'orgueil, qui souvent trouve dans les vertus mêmes de nouvelles forces et un nouvel aliment. De là cette réflexion de saint Jérôme : L'orgueil, qui est né dans le ciel, habite dans les âmes qui tendent à la plus haute perfection, et il couche souvent sur la cendre et sous le cilice. S'il en est ainsi, faut-il être surpris que cet esprit d'orgueil se soit glissé dans le cœur des apôtres? L'antique ennemi, cet ange dont l'orgueil a fait un démon, cette créature devenue la plus malheureuse après avoir joui du bonheur le plus grand, l'antique ennemi s'efforce de faire pénétrer dans le cœur des hommes le poison qui lui a été si fatal, afin qu'ils se perdent comme lui et avec lui. Les disciples de Jésus travaillés par cette passion disputèrent plus d'une fois entre eux au sujet de la première place dans le royaume des cieux. Nous les voyons dans l'évangile de ce jour demander au Sauveur quel serait le plus grand dans ce royaume. C'est par le même motif qu'ils s'indignèrent contre Jacques et Jean, parce que ces deux disciples avaient fait demander à Notre-Seigneur par leur mère la gloire d'être assis, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans son royaume. Le même sentiment les anima contre Pierre, lorsque le Sauveur fit payer le tribut pour lui et pour Pierre seulement et non pour les autres disciples. Ce n'est pas sans un dessein tout particulier de la sagesse divine que les évangélistes ont révélé cette faiblesse des disciples de Jésus. Le Seigneur a voulu nous faire voir par là quels étaient ces hommes lorsqu'il les prit avec lui, et quels ils devinrent après avoir reçu le Saint-Esprit. Ils comprirent ce que pouvait la nature et ce que pouvait la grâce, ce qu'ils devaient attribuer à eux-mêmes et ce qu'ils devaient rapporter à Dieu, et cette double expérience leur apprit à être humbles et reconnaissants envers Dieu et à se défendre du poison de l'orgueil.

« Les disciples s'étant donc approchés de Jésus lui dirent : Quel est le plus grand dans le royaume des cieux? Notre-Seigneur ré-

pondit à cette question, en employant pour les instruire une méthode nouvelle et extraordinaire. « Il fit venir un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : « En vérité, je vous le dis, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Remarquez, mes frères, combien la conduite du Sauveur, dans ces circonstances, est en opposition avec les ambitions de notre nature. Quand ses disciples lui demandent d'être assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, il leur propose de boire le calice de sa passion; quand ils convoitent la première place dans le royaume des cieux, il leur montre le chemin obscur de l'humilité qui conduit au royaume céleste. C'est ainsi que ce sage et fidèle médecin des âmes prescrit aux malades, non point ce qu'ils désirent, mais ce qui leur sera le plus utile. Il dit donc à ses disciples : Vous vous disputez au sujet de la première place, et moi je vous déclare et je vous affirme que si vous ne devenez semblables à de petits enfants, non-seulement vous n'obtiendrez pas la première place dans le ciel, mais il n'y en aura aucune pour vous dans mon royaume. Vous me faites une question qui vous est inspirée par le désir de la gloire terrestre, et moi je vous rappelle à la gloire du royaume des cieux, qui est la véritable gloire, la gloire éternelle. Si vous êtes en peine d'y atteindre, écoutez à quelle condition elle vous sera donnée : « Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui s'abaisse comme cet enfant, est le plus grand dans le royaume des cieux. » Ces paroles de Notre-Seigneur me paraissent plutôt des tonnerres et des foudres que des paroles. Qui ne tremblerait en entendant le Sauveur nous faire une loi de cette transformation, sous la menace d'encourir la plus grande de toutes les peines? Comment un homme parvenu dans toute sa force, un homme qui peut-être a vieilli dans le mal, pourra-t-il se métamorphoser en un petit enfant? Il y a un terrible obstacle à ce changement, il y a la plus puissante, la plus vivace de toutes les passions du cœur humain, l'amour désordonné de la gloire, l'amour de notre propre excellence qui a ses racines dans le fond même de nos entrailles. Cette passion est

si commune, que vous ne trouverez pas un homme, supposez-le doué de la plus grande douceur ou grossier et barbare, comblé d'honneurs ou obscur et inconnu, orné des plus rares vertus ou couvert de toutes sortes de crimes, qui ne soit dévoré d'un immense désir de gloire. A cet obstacle il faut joindre l'aversion profonde que nous avons pour l'humiliation et les bas offices, dans lesquels nous croyons voir une atteinte à notre dignité. La plupart des hommes ne sont pas moins appliqués à éviter tout ce qui ressemble au déshonneur, que les matelots à éviter les bancs de sable et les rochers cachés sous les eaux. A quoi tendent en effet tous leurs vœux et tous leurs efforts, sinon à échapper aux conditions et aux emplois bas et obscurs, et à s'élever à une position plus considérée? Ces deux sentiments sont comme deux géants vigoureux qui saisissent l'âme humaine, pour l'arracher violemment à l'abjection de l'humilité et la transporter dans les hautes régions.

Les choses étant ainsi, quel est l'homme assez fort pour s'élever au-dessus de la nature, au-dessus du monde, au-dessus de lui-même, au point de mépriser les vains honneurs et de se plaire dans une condition basse, dans un humble emploi, malgré les récriminations de son orgueil? Qui pourra se flatter d'être exempt de cette passion, lorsque nous la voyons se glisser dans cœur des apôtres, qui cependant vivaient à l'école de l'humilité et dans la compagnie du maître de l'humilité? Si des hommes grossiers et incultes, dont l'ambition est d'ailleurs vulgaire, sont dominés par ce vice, que faudra-t-il penser des grands, des hommes riches, des savants enflés de l'estime d'eux-mêmes, qui ambitionnent une gloire plus grande, et que mille aiguillons plus puissants excitent à la poursuivre.

## I.

Mais quelqu'un me dira peut-être : Vous jetez nos esprits dans de grandes perplexités. D'une part, vous nous montrez l'indispensable nécessité d'une vertu sans laquelle personne ne peut entrer dans le royaume des cieux, et, de l'autre, vous mettez sous

nos yeux l'extrême difficulté d'acquérir cette vertu, à cause de cet ardent désir de la gloire qui est né avec nous. Que faire donc? Faut-il renoncer à tout espoir d'acquérir une vertu si nécessaire? — Non, mes frères, mille fois non. Cette difficulté nous ouvre au contraire la voie qui conduit à l'humilité, en nous montrant tout à la fois l'infirmité de nos âmes et le médecin qui la peut guérir. La difficulté des préceptes ne fait pas l'homme prévaricateur, mais elle le rend humble, comme il est aisé de le voir dans le cas présent. Plus l'homme en effet aspire avec ardeur aux frivoles honneurs et aux vaines dignités, plus aussi il trahit sa vanité et l'infirmité de son âme, plus ses désirs sont ceux d'un malade dévoré par la fièvre qui demande pour apaiser sa soif ce qui ne peut que lui être nuisible. La justice et la sagesse divines ont châtié l'orgueil et la révolte de l'homme, mais elles les ont châtiés de telle sorte que le châtiment servît de remède à l'orgueil. L'homme avait trouvé dans les dons de Dieu un sujet d'orgueil, il trouva dans les châtiments qui suivirent sa faute un sujet d'humiliation.

Saint Augustin remarque avec étonnement que la première femme, qui au moment où elle fut formée, avait été appelée *virago*, reçut, après la sentence de mort que lui avait méritée son crime, le nom de *Vie*, et fut appelée la mère des vivants. Ne semble-t-il pas que ce nom lui eût beaucoup mieux convenu dans sa première condition, alors qu'elle était encore ornée des dons de justice et d'immortalité? Comment en effet accorder avec la sentence de mort qui la frappa ce nom de *Vie*, de mère des vivants? Le saint docteur répond que la première femme reçut ce nom au moment le plus opportun, au moment où, dépouillée des dons qui avaient été pour elle un sujet d'orgueil, elle ressentait en elle-même toutes sortes de maux, de peines, de faiblesses et d'ennuis qui, en lui donnant la connaissance de sa misère, devaient lui faire retrouver la vie qu'elle avait perdue par l'abus des grâces dont elle avait été comblée. Ces infirmités, nous aussi nous les ressentons, et, dans les vues de Dieu, elles doivent nous détourner de l'orgueil et nous engager à pratiquer l'humilité, comme saint Augustin le déclare au commencement du livre de

ses Confessions : « Seigneur, dit-il, votre grandeur est infinie, votre puissance est sans bornes aussi bien que votre sagesse, et vous êtes infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on peut vous donner. Cependant un homme, c'est-à-dire une très-petite parcelle des ouvrages de vos mains, veut entreprendre de vous louer; un homme qui, de quelque côté qu'il se tourne, porte avec lui le poids de sa mortalité, qui, lui remettant sans cesse devant les yeux et son péché et la peine dont il a été suivi, le devrait faire souvenir sans cesse que vous résistez aux orgueilleux. » Ce grand saint nous apprend par ces paroles que toutes les peines de l'esprit et du corps dont nous sommes constamment assiégés, sont autant de voix qui s'élèvent contre l'orgueil, puisque tous ces maux en sont le châtiment. Devons-nous donc être surpris que la première femme ait reçu le nom de *Vie,* alors qu'elle trouva dans sa chute même tant de remèdes et de préservatifs contre l'orgueil qui lui avait donné la mort? Si cela vous étonne, jetez les yeux sur l'apôtre saint Paul pour qui la grandeur de ses révélations eût été une occasion d'orgueil et de mort, si l'aiguillon de la chair et l'expérience journalière de sa fragilité ne l'avaient sauvé de ce péril en le rappelant sans cesse à la connaissance de lui-même et à la véritable humilité du cœur. II *Cor.*, XII, 7. Oui, nous pouvons bien appeler la vie ce qui, si nous savons en user sagement, peut être pour nous un principe de vie et de salut. Voulez-vous donc, mes frères, comprimer ces mouvements d'orgueil auxquels la nature corrompue vous pousse et vous entraîne? Ramenez vos regards sur vos propres misères, sur ces maux qui sont la punition de l'orgueil, et vous trouverez dans la vipère elle-même un remède contre sa morsure, et le péché deviendra pour vous l'antidote du péché.

Le chemin qui conduit à l'humilité nous est indiqué par le Seigneur en deux mots, lorsqu'il nous dit par le prophète : « Votre confusion est au milieu de vous. » *Humiliatio tua in medio tui.* Mich. VI, 14. Oui, au milieu de nous, parce que si nous ne voulons pas être sourds, nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes pour trouver en nous les plus puissants motifs d'humilité. Ecoute, ô homme. Tu as un corps fragile et péris-

sable, sujet à une infinité de maladies, et ce corps, il n'a pas été tiré de la terre ou de l'eau, comme les arbres, les oiseaux ou les poissons, mais il a été formé de la partie la plus grossière de la terre, du limon. Voilà en effet son origine, et c'est cette origine que le prophète te remet sous les yeux pour te détourner de toute vaine enflure du cœur. Au lieu de ce passage du Psalmiste : «Que l'homme n'entreprenne plus de s'élever sur la terre,» *Non apponat ultra magnificare se homo super terram,* Ps. x, 18, Saint Jérôme traduit d'après l'hébreu : « Que l'homme n'entreprenne plus de se glorifier de la terre. » *Non apponat ultra magnificare se homo de terrâ.* Pourquoi donc l'homme s'enorgueillirait-il de la terre, lui qui doit retourner dans la terre? Si maintenant du corps tu passes à l'âme, tu rencontreras d'abord une imagination tellement mobile et inconstante qu'à peine elle te laisse réciter sans distraction l'oraison dominicale, tant elle est agitée et ballottée par la pensée des choses de la terre! Vient ensuite la sensualité, ce siége de l'amour propre, ce foyer de la cupidité, de la volupté et de toutes les passions, qui, semblable à un bourbier infect, exhale l'odeur pestilentielle de toute espèce de vices. Ce sont là autant de voix intérieures qui sans cesse répètent à ton oreille cette parole : Souviens-toi que tu es homme. Tourne maintenant les regards en arrière, jette les yeux sur ta vie passée, tu la verras souillée d'une multitude pour ainsi dire innombrable de péchés, et tu pourras dire avec le roi pénitent : Mes péchés ont dépassé le nombre des sables de la mer, et je ne suis plus digne de lever les yeux vers le ciel à cause de la multitude de mes iniquités. Il faut joindre à cela cette foule tumultueuse des passions toujours prêtes à la révolte, ces germes de péché qu'on ne peut jamais déraciner entièrement, ces tentations de chaque jour, qui, dans les desseins de Dieu, doivent donner à l'homme le plus vertueux la connaissance de sa faiblesse. De là cette parole de saint Grégoire : Il arrive souvent, par une permission de la providence divine, qu'un homme qui a triomphé dans un combat difficile est vaincu par une légère tentation, afin que cet homme sache que c'est à Dieu qu'il doit sa victoire, et que son âme puise des forces dans l'expérience de sa faiblesse. C'est pour cela que les Chananéens pu-

rent être domptés, mais non exterminés; cependant ils devinrent tributaires, parce que cette condition devait servir à les retenir dans l'humilité. C'est pourquoi il est dit au livre des Juges : « Le Seigneur laissa vivre ces peuples pour servir d'instruction aux Israélites. » *Hæ sunt gentes quas Dominus dereliquit ut erudiret in eis Israelem.* Judic., III, 1. Israël a toujours à craindre en effet d'être vaincu par ces ennemis. Il apprend par les petits échecs qu'il essuie que ce n'est point par lui-même qu'il a triomphé de difficultés plus grandes.

Qui donc sentant au dedans de soi-même une pareille source de maux et de misères oserait encore s'élever et s'enorgueillir? L'Ecclésiastique n'a-t-il pas eu raison de dire : « Pourquoi la terre et la cendre s'élèvent-elles d'orgueil?» *Quid superbit terra et cinis?* Eccl. x, 9. Que Lucifer se soit exalté dans la contemplation de sa propre beauté, je n'en suis point surpris : il était exempt de ces misères ; mais comment pouvons-nous nous glorifier et nous enorgueillir, nous qui avons au dedans et au dehors de nous, dans notre corps et dans notre âme, tant et de si graves raisons de nous abaisser et de nous humilier? Mais je n'ai pas dit encore toutes nos misères. Il en est une qui met le comble à toutes les autres et qui est la plus affreuse de toutes, la mort. Combien cette pensée de la mort est propre à désabuser les hommes de l'orgueil, lorsqu'ils considèrent le gouffre où vont s'abîmer la puissance humaine, les couronnes, les sceptres et les plus grands empires! Je n'en veux d'autre preuve que l'épitaphe de Cyrus, roi des Perses, de ce Cyrus prédit en termes si magnifiques par Isaïe : « Voici, dit ce prophète, ce que le Seigneur dit à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes, etc.» *Is.*, XLV, 1. Ce grand roi, après avoir conquis le royaume des Assyriens et réuni leur empire à celui des Perses, subit la loi commune. Il mourut, mais avant de mourir, il voulut qu'on gravât sur son tombeau cette inscription: « O homme, qui que tu sois, et d'où que tu viennes, je suis Cyrus le fondateur de l'empire des Perses. Ne m'envie pas ce peu de terre qui recouvre mon corps.»

Qui ne verrait clairement dans ces quelques mots toute la vanité de la gloire et de la puissance humaine? Si tel est en effet le terme où vient aboutir l'orgueil et l'ambition des hommes, de quoi la cendre et la poussière peuvent-elles donc se glorifier? Parlerai-je d'Alexandre, de ce ce vainqueur des Perses, de ce conquérant insatiable dont un poëte a dit: « Ce n'est pas assez d'un monde pour l'ambition du fils de Pélée? » Alexandre aussi mourut, et son corps demeura sans sépulture. Aussi on raconte qu'Olympias, sa mère, voyant ce cadavre qu'on n'avait pas même pris la peine d'ensevelir, s'écria au milieu de ses gémissements et de ses sanglots: O mon fils, toi qui prétendais aux honneurs de la divinité, tu ne jouis même pas des biens qui sont communs à tous les mortels, la terre et la sépulture. Pendant sa vie, ce héros avait aspiré à partager la gloire des dieux, et, après sa mort, on lui refusa même les honneurs suprêmes que l'on rend aux derniers des hommes. On lit en effet dans Plutarque et dans Quinte Curce que le cadavre d'Alexandre resta plusieurs jours sans sépulture, à cause des graves différents qui s'élevèrent entre les grands de sa cour qui se disputaient sa succession.

Quiconque, mes frères, médite sérieusement ces choses, se guérira aisément de toute ambition et de toute enflure du cœur; il acquerra enfin la belle et admirable vertu d'humilité; il se transformera, et, devenu semblable sur la terre à un petit enfant, il sera grand dans le royaume des cieux.

A cette considération il devra joindre un autre moyen, qui est d'être prêt à se laisser avertir et reprendre par tous. Ainsi faisaient les saints, et plus ils étaient saints et remplis de sagesse, plus ils se montraient disposés à recevoir les avertissements et les réprimandes d'autrui. Je suis prêt, disait saint Grégoire, à me laisser corriger et reprendre par tous; et je ne regarde comme mon ami que l'homme dont la langue m'aide à effacer les taches de mon ame, avant la venue du terrible juge. Saint Augustin tient le même langage: Je suis un vieillard, dit-il, je suis évêque, et je suis disposé à me laisser instruire par un enfant. Où trouver une humilité plus profonde? Et celui qui parle ainsi, ce n'est pas un homme vulgaire, mais le docteur sublime dont on a dit que

ce qu'il ignorait ne se trouvait pas dans la loi de Dieu. Ne vous paraît-il pas devenu le petit enfant de l'Evangile, cet Augustin qui, à l'âge de soixante ans, se montre prêt à se laisser instruire par un petit enfant? Il faut cependant, mes frères, que tout en nous exerçant ainsi à pratiquer l'humilité, nous ne perdions pas de vue cette parole de la sainte Ecriture: « Ne vous humiliez pas dans votre propre sagesse, de peur que, étant humilié, vous ne vous laissiez séduire pour commettre une folie,» *Noli esse humilis in sapientia tua, ne humiliatus in stultitia seducaris*, Eccli. XIII, 11, et ces autres paroles : « Soyez ferme dans la voie du Seigneur, et dans la vérité de votre sentiment.» *Esto firmus in via Domini, et in veritate sensus tui.* Ibid. V, 12. C'est ainsi que nous conserverons l'humilité, et que, demeurant fermes et constants dans la vertu, nous ne nous laisserons point emporter à tout vent de doctrine. *Ephes.*, IV, 14.

De plus, l'homme qui est désireux d'acquérir l'humilité, ne doit jamais dédaigner les humbles emplois, ni les places et les conditions viles et méprisables aux yeux du monde. Saint Bernard nous dit que l'humiliation est le chemin de l'humilité, comme la patience est celui de la paix, et l'étude celui de la science. Si donc vous désirez la vertu d'humilité, ne fuyez pas l'humiliation qui en est la voie. Sous ce nom d'humiliation il faut entendre, non-seulement les emplois bas et vils, mais encore la pauvreté, les chagrins, les larmes, toutes les peines de l'esprit et du corps. C'est dans ce sens que l'apôtre s'est servi de cette expression, lorsqu'il dit: « Je crains que, quand je serai revenu vers vous, Dieu ne m'humilie, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs, etc. » *Timeo enim ne forte cum venero, humiliet me Deus apud vos, et lugeam multos*, etc. II Cor. XII, 20-21.

Mais si l'humiliation est le chemin de l'humilité, on peut dire au contraire que la prospérité, les honneurs et la puissance conduisent à l'orgueil. De là ces paroles du Prophète royal : « Ils ne participent point aux travaux ni aux fatigues des hommes, et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés. C'est ce qui les rend superbes : ils sont tout couverts de leur iniquité et de leur impiété.» *In labore hominum non sunt,*

*et cum hominibus non flagellabuntur: ideo tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate sua.* Ps. LXXII, 5-6. Combien il était éloigné, ce saint roi, de pareils sentiments, lui qui disait: « Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point élevés avec arrogance. Je n'ai point pris non plus une démarche fière et pompeuse! » *Domine, non est exaltatum cor meum: neque elati sunt oculi mei. Neque ambulavi in magnis.* Ps. CXXX, 1-2. Ce puissant roi s'abaissait donc à la taille d'un petit enfant. Il ne concevait pas de grandes idées de sa personne ni de sa fortune, et ne rougissait pas de danser publiquement devant l'arche du Seigneur. Son épouse Michol lui ayant reproché d'abaisser la dignité royale en présence des servantes de ses sujets, David lui répondit: « Oui, devant le Seigneur qui m'a choisi plutôt que votre père et que toute sa maison, et qui m'a commandé d'être chef de son peuple dans Israël, je danserai et je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru: je serai petit à mes yeux, et par là j'aurai plus de gloire devant les servantes dont vous parlez. » *Ante Dominum, qui elegit me potius quam patrem tuum et quam omnem domum ejus, et præcepit mihi ut essem dux super populum Domini in Israel, et ludam, et vilior fiam plus quam factus sum: et ero humilis in oculis meis: et cum ancillis, de quibus locuta es, gloriosior apparebo.* II Reg. VI, 21-22.

Voilà donc, mes frères, les moyens à l'aide desquels nous acquerrons l'humilité, qui est le fondement, la racine et la gardienne de toutes les autres vertus. A ces moyens cependant il faut ajouter la prière, une prière assidue dans laquelle nous demanderons de toute l'ardeur de nos désirs au Seigneur Dieu des vertus qu'il nous donne cette vertu qui lui est si agréable. La prière en effet a une efficacité qui s'applique à tout. Aussi un solitaire avait-il coutume de dire (comme le rapporte Théodoret dans son Histoire de la Religion) que les médecins employaient pour guérir, des moyens différents, selon la différence des maladies, mais que la prière faite avec dévotion et fidélité était le remède commun à toutes les maladies de l'âme, le moyen universel pour acquérir les vertus. Prions donc, mes frères, présentons-nous devant la majesté divine comme de petits enfants, con-

fessant à ses pieds avec l'Apôtre que «de nous-mêmes nous sommes incapables de former aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes, mais que c'est Dieu qui nous en rend capables.» *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis: sed sufficientia nostra ex Deo est.* II Cor., III, 5. Se connaître ainsi, avoir de soi-même ces humbles sentiments, c'est être enfin semblable au petit enfant de l'Evangile. Mais peut-être me suis-je arrêté un peu trop longtemps à vous expliquer cette transformation; voyons donc maintenant ce que Notre-Seigneur dit de ceux qui auront scandalisé quelqu'un de ces petits.

## II.

«Celui, dit le Sauveur, qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne, et qu'on le précipitât au fond de la mer.» Ces paroles nous révèlent toute la charité de Jésus pour les enfants, puisqu'il promet une grande récompense à ceux qui leur viennent en aide, et qu'il menace des plus terribles supplices ceux qui leur nuisent, ou qui leur sont un sujet de scandale. Mais ce n'est pas seulement la dignité des enfants qui ressort de ces paroles du Sauveur; elles ne nous manifestent pas moins clairement l'immense bonté de Dieu et sa charité infinie pour les hommes. Si, en effet, la charité et la miséricorde de Dieu éclatent dans les louanges et les récompenses qu'il décernera, au dernier jour, aux œuvres de miséricorde, lorsqu'il appellera aux joies de son royaume ceux qui auront exercé l'hospitalité et soulagé la misère des pauvres, elles ne paraissent pas avec moins d'éclat dans les effroyables châtiments dont il menace ceux qui auront été pour les petits un sujet de scandale. Voulez-vous vous convaincre de l'harmonie merveilleuse qui existe sur ce sujet entre la doctrine de l'Evangile et celle des apôtres? Lisez les épîtres de saint Paul; vous verrez avec quelle force cet apôtre s'élève et tonne contre le péché de scandale. Voici, entre autres choses, ce qu'il dit aux Corinthiens: «Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai plutôt jamais de viande durant toute ma

vie que de scandaliser mon frère.» *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum, ne fratrem meum scandalizem.* I Cor., VIII, 13. « J'aimerais mieux mourir, dit-il encore, que de souffrir que quelqu'un me fît perdre ma gloire.» *Bonum est mihi magis mori quam ut gloriam meam quis evacuet.* Ibid. IX, 15. Cette gloire de Paul, c'est, comme il l'explique lui-même, de n'apporter aucun obstacle à l'Evangile de Jésus-Christ. *Ibid.* 12. Mais peut-on entendre sans admiration ces paroles si dignes du cœur d'un apôtre : « Qui est faible sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle?» *Quis infirmatur et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror?* II Cor., XI, 29. Si mon frère souffre le scandale, moi je souffre les ardeurs d'un feu qui me dévore le cœur.

Le même apôtre nous montre toute la gravité du péché de scandale, lorsqu'il dit: « En péchant contre vos frères, et en blessant leur conscience qui est faible, vous péchez contre Jésus-Christ. » *Peccantes in fratres et percutientes conscientiam eorum infirmam, in Christum peccatis.* I Cor., VIII, 12. Ce péché, Jésus-Christ ne le laisse pas impuni, et souvent il le châtie dès cette vie même. On lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne que sa sœur, nommée Bonaventure, fut condamnée aux feux du purgatoire pour avoir excité la sainte, qui était l'épouse de Jésus-Christ, à se parer et à orner son visage, dans le but de lui inspirer l'amour du monde et le désir du mariage. Voici un autre exemple beaucoup plus effrayant et presque incroyable, tiré de saint Jérôme : « Une noble dame de Rome, nommée Prætexta; habilla et coiffa, il y a quelque temps, Eustochia, à la mode du siècle, obéissant ainsi à son mari qui voulait la détourner du dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu; mais, la nuit suivante, un ange vint la trouver et lui fit d'horribes menaces: Avez-vous bien osé, lui dit-il, préférer les ordres de votre mari au Sauveur? avez-vous bien osé mettre la main sur une tête consacrée à Dieu? Cette main criminelle séchera tout à l'heure, afin que par la sévérité d'un tel châtiment vous compreniez toute la grandeur de votre faute; et, dans cinq mois, vous serez traînée aux enfers et vous verrez mourir votre mari et vos enfants, si vous commettez

encore une pareille faute. — Tout cela arriva comme l'ange l'avait prédit, et l'on connut par la mort soudaine de cette femme qu'elle avait attendu trop longtemps pour faire pénitence. C'est ainsi que Dieu châtie ceux qui profanent son temple. Je ne prétends pas, en vous rapportant cette histoire, insulter à la misère des malheureux, mais vous enseigner avec quel soin vous devez conserver ce que vous avez promis à Jésus-Christ. » Quel est l'homme, mes frères, qui se sentant coupable du péché de scandale ne tremblerait en entendant ce récit, dont la vérité ne saurait être mise en doute, puisqu'il est raconté par celui-là même qui en fut le témoin oculaire.

Quiconque aura médité sérieusement ces choses, ne s'étonnera pas que le Sauveur ajoute aussitôt : « Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Que si votre main ou votre pied vous scandalise, coupez-le et le jetez loin de vous. » Ces pieds et ces mains nous représentent les personnes avec lesquelles nous sommes liés de la manière la plus étroite, nos parents, nos amis qui sont en quelque sorte les membres de notre corps. Si donc leur commerce et leur fréquentation, leurs actions, leurs paroles troublent tellement notre esprit qu'il y ait danger pour nous, ou de nous refroidir dans notre amour pour Dieu, ou de nous laisser entraîner à quelque chose d'illicite, nous devons nous armer du glaive de la crainte du Seigneur et couper ces pieds et ces mains. C'est là ce glaive spirituel dont Notre Seigneur a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » *Non veni mittere pacem, sed gladium.* Matth., x, 34. Mais ce n'est pas assez de se couper les mains et les pieds; le Sauveur va plus loin, il vous dit : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de de vous. » Cet œil est celui de la raison humaine, c'est-à-dire que, quand notre raison contredit les enseignements de la foi, quand le malheureux, comparant ses maux à la prospérité d'autrui, est tenté de douter de la justice et de la providence de Dieu, il faut alors arracher cet œil dangereux et le tenir captif sous l'obéissance de la foi, de cette foi qui défend la justice et l'équité divine et murmure à notre oreille ces paroles que le Sauveur adressait autrefois à Pierre : « Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais

vous le saurez plus tard. » *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.* Joann., XIII, 7. Lazare, après sa mort, sut quelle gloire lui avaient méritée ses ulcères et sa pauvreté ; il sut aussi de quel supplice le mauvais riche avait payé ses festins splendides, ses vêtements de pourpre et son opulence égoïste.

Enfin après tant de menaces lancées contre le scandale, après tant de leçons et de motifs capables de nous inspirer la plus grande horreur de ce péché, Notre-Seigneur résume tout ce qu'il vient de dire dans cette recommandation : « Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » Jusqu'ici le Sauveur a cherché à nous éloigner du scandale en nous montrant les graves périls auxquels ce péché nous expose ; maintenant il nous suggère une autre considération : la dignité des petits enfants, dont le Père céleste prend tant de soin qu'il les a confiés à la garde de ces esprits bienheureux qui contemplent sans cesse l'éclat de sa face. Ce Dieu, souverain créateur et régulateur de tout ce qui existe, ce Dieu qui a uni le ciel à la terre par des liens merveilleux et établi entre toutes les parties de ce vaste univers des relations si intimes et si étroite que les êtres supérieurs communiquent leur vertu aux êtres inférieurs par l'intermédiaire d'autres êtres, de telle sorte qu'il résulte de toutes ces choses diverses un parfait accord, comme l'harmonie est produite par les divers intervalles des sons, ce Dieu dis-je, a uni la nature des anges à la nature humaine ; il a voulu que ces esprits sublimes qui, dans les cieux, contemplent sa beauté infinie, fussent préposés sur la terre à notre garde.

Si vous désirez savoir quelles sont à cet égard leurs fonctions, je vous répondrai qu'elles sont très-multipliées. Et d'abord, ils protégent nos corps contre les outrages et les violences des démons qui, dans leur implacable haine, maltraiteraient nos corps en mille manières et nous mettraient en pièces, si leur fureur ne venait échouer contre la protection de nos bons anges. Aussi, à moins d'une permission expresse de Dieu, ne peuvent-ils nous faire aucun mal de ce genre, comme on le voit dans l'histoire du saint homme Job, contre lequel le démon ne put rien faire que

ce que le Seigneur lui avait permis. N'est-ce pas ce qui nous est figuré, au troisième livre des Rois, par l'histoire de ce prophète infidèle qui fut rencontré et tué par un lion? Mais ce lion ne toucha point au cadavre ni à l'âne que montait le prophète. Quoiqu'il fût pressé par la faim, il demeura auprès du corps et auprès de l'âne, sans dévorer l'un ni faire le moindre mal à l'autre. III *Reg.*, XIII. Voilà l'image du lion rugissant qui rôde autour de nous et cherche une proie à dévorer. Quelle que soit sa fureur, il ne peut nous faire aucun mal si Dieu ne lui en donne le pouvoir. Cette vigilance des saints anges à notre égard nous est exprimée par ces paroles du Roi-Prophète : « L'ange du Seigneur environnera ceux qui le craignent, et il les délivrera. » *Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum : et eripiet eos.* Ps. XXXIII, 8; ce que saint Jérôme traduit ainsi : L'ange du Seigneur établira son camp autour de ceux qui le craignent, etc. N'est-ce pas là ce que signifient ces paroles de l'Epouse du Cantique : « Que verrez-vous dans la Sulamite, sinon des chœurs rassemblés en un camp? » *Quid videbis in Sulamite, nisi choros castrorum?* Cant., VII, 1. Le serviteur d'Elisée fut témoin de ce spectacle, lorsque, le Seigneur lui ayant ouvert les yeux, il vit une montagne remplie de chariots de feu qui étaient autour du Prophète. IV *Reg.* VI, 7.

Les anges toutefois préservent avec plus d'empressement les âmes des justes du péché qu'ils ne préservent leurs corps de la mort. Nous en avons un témoignage bien éclatant dans ces paroles de Judith, qui après avoir tranché la tête d'Holopherne, disait en montrant aux Juifs ce sanglant trophée : « Voici la tête d'Holopherne, général de l'armée des Assyriens, et voici un rideau du pavillon où il était couché et où le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme. Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, et sortant d'ici, et demeurant là, et revenant avec vous; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée : mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous sans aucune tache de péché, comblée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée, et vous délivrés. » *Judith,* XIII, 19-20. Mais ce n'est pas seulement du péché que nos bons anges nous gardent, ils nous préservent avec non moins de sollicitude des occa-

sions qui pourraient nous entraîner au mal. J'en trouve une preuve manifeste dans ce passage de l'un des psaumes de David : « Le Seigneur a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » *Angelis suis mandavit dete, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* « Ils nous portent dans leurs mains, » c'est-à-dire qu'ils écartent de nous les occasions qui pourraient nous faire tomber dans l'abîme du péché. Un autre témoignage vient encore confirmer cette vérité : c'est le témoignage du démon lui-même, qui dit à Dieu en parlant de Job : « N'avez-vous pas environné de fossés et de remparts et sa personne, et sa maison, et tous ses biens ? » *Job*, I, 10. En d'autres termes : N'avez-vous pas fermé toutes les avenues, de manière à ce que je ne puisse point me jeter sur lui, le blesser, ou le précipiter dans le péché ? — De même que nous avons soin de recouvrir les vases de verre, qui sont fragiles, de quelque enveloppe qui les protége contre le choc des corps durs, ainsi le Seigneur entoure les justes qui sont des vaisseaux de miséricorde de la protection des saints-anges, pour qu'aucune force, aucun choc ne vienne les briser ou les offenser.

Nos bons anges ont encore pour mission de présenter à Dieu nos prières, nos aumônes et nos bonnes œuvres, comme le prouvent clairement ces paroles de l'ange Raphaël à Tobie : « Lorsque vous priiez Dieu avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre dîner et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour pour les ensevelir pendant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur. » *Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos, et derelinquebas prandium tuum, et mortuos abscondebas per diem in domo tua, et nocte sepeliebas eos, ego obtuli orationem tuam Domino.* Tob., XII, 12. Saint Jean, dans l'Apocalypse, parle aussi de ce ministère des anges : « Un ange vint, dit-il, qui se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or , et on lui donna une grande quantité de parfums afin qu'il offrît les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. Et la fumée des parfums composée

des prières des saints s'élevant de la main de l'ange monta devant Dieu. » *Angelus venit, et stetit ante altare, habens thuribulum aureum : et data sunt illi incensa multa, ut daret de orationibus sanctorum omnium super altare aureum, quod est ante thronum Dei. Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.* Apoc., VIII, 3-4.

Ces esprits bienheureux savent que les vœux et les prières des justes sont très-agréables à Dieu ; aussi se tiennent-ils volontiers auprès de ceux qui prient et méditent, pour offrir au Seigneur leurs oraisons. De là cette parole de l'Epoux du Cantique : « O vous qui habitez dans les jardins, nos amis sont attentifs à écouter : faites-moi entendre votre voix. » *Cant.*, VIII, 13. Ces jardins sont les riants parterres des saintes Ecritures où l'épouse demeure et se nourrit de la contemplation des divins mystères. Les anges sont autour d'elle, ils se plaisent dans sa compagnie, et aiment à entendre les pieux cantiques de sa prière et de ses louanges en l'honneur du céleste Epoux. Mais quoi ? Est-ce que les cantiques des anges ne sont pas plus suaves et plus mélodieux que ceux de l'âme fidèle ? Il est vrai ; mais la voix de l'homme aussi est bien plus douce et plus agréable que celle du rossignol et des autres oiseaux ; ce qui n'empêche pas l'homme d'écouter avec plaisir les accents de ces chantres ailés. Ne soyons donc point surpris que les anges se réjouissent en entendant les prières et les hymnes d'amour et de reconnaissance qui s'exhalent d'un cœur fidèle, bien qu'eux-mêmes chantent avec beaucoup plus de douceur et d'harmonie !

Voilà, chrétiens, comment les esprits bienheureux nous témoignent leur sollicitude. Et je n'ai pas tout dit encore : « Ils viennent en aide, dit saint Augustin, à ceux qui souffrent, ils protégent ceux qui se livrent au repos ; ils encouragent ceux qui combattent ; ils couronnent les vainqueurs ; ils se réjouissent avec ceux qui se réjouissent, ils souffrent avec ceux qui souffrent. Grands sont les soins qu'ils nous prodiguent ; grande est la charité dont ils nous entourent, et tout cela, Seigneur, en l'honneur de l'infinie charité que vous avez pour nous ; car ils aiment ceux que vous aimez, ils gardent ceux que vous gardez, et ils abandonnent ceux que vous abandonnez. Ils ne sauraient

aimer ceux qui commettent l'iniquité, parce que « vous haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité » *Ps*. v, 7. Chaque fois que nous faisons le bien, les anges se réjouissent et les démons s'attristent; chaque fois au contraire que nous nous écartons du bien, nous réjouissons les démons, et nous privons les anges de leur joie. Leur joie en effet est de voir un pécheur qui fait pénitence; tandis que celle des démons est de voir un juste qui quitte la voie de la pénitence. Faites donc, ô Père, faites qu'ils aient toujours à se réjouir de nous, afin que par eux vous soyez toujours loué en nous, et qu'avec eux réunis à votre troupeau nous ayons le bonheur de célébrer votre nom, ô créateur des hommes et des anges, qui vivez et régnez avec votre unique fils dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

---

# TROISIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE.

CE SERMON COMMENCE PAR L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DE LA FÊTE; PUIS, A L'OCCASION DE LA CHUTE DES ANGES PRÉCIPITÉS DU CIEL PAR SAINT MICHEL, ON Y TRAITE DE L'ORGUEIL. TROIS CONSIDÉRATIONS PRINCIPALES PARTAGENT CE DISCOURS : 1° COMMENT LES HOMMES TOMBENT DANS LE PÉCHÉ D'ORGUEIL. — 2° QUELLE ESPÈCE D'HOMMES EST PARTICULIÈREMENT SUJETTE A CE VICE. 3° QUELS SONT LES DIVERS REMÈDES DE L'ORGUEIL.

*Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Si vous ne changez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. *Matth.*, XVIII, 3.

Les hommes qui écrivent sur la navigation, tracent des cartes marines sur lesquelles ils indiquent avec le plus grand soin les rochers et les bancs de sable cachés sous les eaux, afin que les navigateurs évitent d'aller se briser contre ces écueils. Mes frères, la vie présente est une sorte de navigation qui a pour but le port si désirable de l'éternelle vie pour laquelle Dieu nous a créés. Il

est donc nécessaire qu'on nous indique exactement les bancs de sable, les rochers, c'est-à-dire les vices qui se cachent sous les dehors de la vertu, afin que nous n'allions point briser contre eux le vaisseau de notre innocence et périr dans le naufrage de la justice et de la piété. Or, parmi tous ces écueils, il n'en est point de plus dangereux, ni de moins apparent que l'orgueil, dont nous avons dit, dans le discours précédent, qu'il était le plus grand et le plus caché de tous les vices. Si quelqu'un en doute, qu'il jette les yeux sur cet ange que saint Michel a précipité des hauteurs du ciel dans les abîmes de l'enfer. Cet esprit céleste que saint Denis appelle l'un des plus grands princes de la hiérarchie angélique, et saint Grégoire le premier entre tous les anges, s'est complu pendant un instant dans un sentiment d'orgueil, et ce seul péché a causé sa ruine pour l'éternité, et a fait de la plus belle créature de Dieu la plus méchante et la plus malheureuse de toutes les créatures. Disons encore pour vous inspirer une profonde horreur de ce vice qu'il est la source de tous les maux et de toutes les chutes. Rien n'est plus vrai en effet que cette parole de Salomon : « L'orgueil précède la ruine de l'âme, et l'esprit s'élève avant la chute. » *Contritionem præcedit superbia, et ante ruinam exaltatur spiritus.* Prov., XVI, 18. N'est-ce pas là en effet la source d'où procèdent toutes les hérésies, tous les schismes et ces chutes honteuses dans le péché de la chair que font des personnes jusqu'alors fidèles à la vertu? J'ai donc résolu de vous entretenir aujourd'hui de l'orgueil, de cet immense péril qui nous menace sur la mer orageuse de cette vie. L'évangile de ce jour, dans lequel Notre-Seigneur a voulu guérir le secret orgueil de ses disciples, m'y engage, ainsi que la fête de l'archange saint Michel dont l'Eglise célèbre le triomphe sur les anges superbes qui s'étaient révoltés contre Dieu. Commençons d'abord par expliquer brièvement l'évangile de ce jour, qui est le fondement de cette doctrine; nous pourrons ensuite nous étendre plus longuement sur le sujet que nous devons traiter et étudier le vice de l'orgueil jusque dans ses plus secrets replis.

« Les disciples de Jésus — dit l'évangéliste — s'approchèrent de lui, et lui dirent : Quel est le plus grand dans le royaume des

cieux? » Cette question eut pour principe la racine secrète de l'orgueil, comme saint Luc nous le fait clairement entendre lorsqu'il dit : « Il leur vint une pensée dans l'esprit, lequel d'entre eux était le plus grand. » *Luc.*, IX, 46. De la pensée ils en vinrent aux paroles et traitèrent dans une discussion cette question de supériorité. Saint Marc en effet raconte que « les disciples étant venus à Capharnaum, Jésus leur demanda : de quoi parliez-vous en chemin? Mais ils gardèrent le silence, parce que dans le chemin ils avaient disputé ensemble qui d'entre eux était le plus grand. » *Marc.*, IX, 32-33. Considérez, mes frères, je vous en prie, combien le poison de l'orgueil est communément répandu, puisqu'il s'attaque non-seulement à des personnages qui pourraient trouver, ou dans leurs richesses, ou dans leur naissance un motif apparent de s'enorgueillir, mais même à de pauvres et misérables pêcheurs. Quoiqu'ils vivent dans la gêne, et que leur extérieur annonce une basse et chétive condition, par suite cependant de la corruption dont le péché d'Adam a infecté la nature humaine, ils nourrissent des pensées et des désirs superbes qu'il faut détruire et remplacer par les sentiments d'un cœur humilié. Le Seigneur donc, qui sonde les cœurs, comprenant le motif de cette question, répondit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » L'affirmation solennelle qui précède la sentence du Sauveur donne un plus grand poids à ses paroles et ne permet pas de douter de leur vérité. C'est donc comme s'il disait : Vous vous disputez la première place dans le ciel, mais moi je vous déclare et je vous assure que si vous ne changez et ne devenez semblables à de petits enfants, non-seulement vous ne serez pas grands et illustres dans mon royaume, mais je ne vous regarderai même pas comme mes disciples.

Mais comment devenir semblables à de petits enfants? L'apôtre saint Pierre va nous l'apprendre. Voici ses paroles : « Vous étant dépouillés de toute sorte de malice, de tromperie, de dissimulation, d'envie et de médisances, comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait spirituel et tout pur. » *Deponentes omnem malitiam, et omnem dolum, et simulationes,*

*et invidias et omnes detractiones, sicut modo geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite.* I Petr., II, 1-2. Le Sauveur ajoute : « Celui donc qui s'abaisse comme cet enfant est le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui reçoit en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est moi qu'il reçoit. » Ce mot « recevoir » ne désigne pas seulement ici l'exercice de l'hospitalité ; il embrasse tous les actes de charité. C'est en ce sens que l'apôtre dit : « Recevez-vous les uns les autres comme Jésus-Christ vous a reçus. » *Suscipite invicem, sicut et Christus suscepit vos.* Rom., XV, 7 ; c'est-à-dire : Aidez-vous les uns les autres et rendez-vous de mutuels services. Le Sauveur donnera sans doute une grande récompense à quiconque reçoit en son nom un de ces petits, puisque c'est lui-même, dit-il, lui, le Fils unique de Dieu que l'on reçoit dans la personne de ces petits enfants. Quel sera donc le prix de ce bon office rendu au Fils de Dieu lui-même ! Mais si la récompense de ce service doit être inappréciable, le châtiment dont le Seigneur menace ceux qui scandaliseront quelqu'un de ces petits sera terrible : « Quant à celui qui scandalise un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui, dit-il, qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne, et qu'on le précipitât au fond de la mer. » Ces paroles font allusion, selon saint Jérôme, à un genre de supplice usité dans la Palestine pour punir les plus grands crimes. On suspendait une meule au cou du coupable et on le jetait dans la mer. La rigueur de ce supplice peut suffire pour nous faire comprendre toute la gravité du crime qu'il doit châtier. Cependant Notre-Seigneur ajoute à ses menaces une parole qui exprime la douleur de son âme, et il s'écrie : « Malheur au monde à cause des scandales ! » Ce mot malheur est ici synonime de malédiction et damnation. Le sens est donc celui-ci : Malheur, c'est-à-dire malédiction sur le monde à cause des scandales dont il est rempli, puisque « il est tout entier sous l'empire du malin esprit ! » I Joan., V, 19. Or « comme le nombre des insensés est infini, » *stultorum infinitus est numerus*, Eccle., I, 15, innombrables seront aussi les scandales et les pierres d'achoppement que rencontreront dans leur chemin ceux qui marchent avec simplicité ; c'est pourquoi Notre-Seigneur ajoute :

« Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, » parce que les mauvais exemples, les mauvaises actions, les leçons et les conseils des hommes pervers sont si fréquents dans le monde, les hommes nuisent à leurs semblables de tant de manières, soit par les outrages, soit par les injures, soit par les calomnies, les médisances, les procès injustes, qu e les faibles ont mille occasion de souffrir le scandale. Toutefois il faut dire avec les théologiens que ce n'est pas là une nécessité absolue. Il n'est pas rigoureusement nécessaire en effet qu'il arrive des scandales, mais il y a dans le monde tant de causes de péchés, que les scandales en doivent inévitablement résulter. Mais de ce qu'il est nécessaire qu'il arrive des scandales, ceux qui les donnent ne le feront pas pour cela impunément, puisque en portant les autres au mal, ils sont les ministres de Satan, font ses affaires et remplissent son office.

Voulez-vous maintenant connaître la gravité de ce péché? Vous en pouvez juger par le prix des âmes qu'il corrompt. Ces âmes, elles ont été payées du sang de Jésus-Christ. Si un objet qu'on achète au prix de l'or est de l'or, ce que Jésus-Christ a racheté de son sang, n'est-il pas le sang divin du Rédempteur? Or ce sang, ils le répandent et le foulent aux pieds, ceux qui par leurs funestes exemples et leurs mauvais conseils sont une occasion de ruine pour les âmes des fidèles. Si ce péché est grave pour tous ceux qui s'en rendent coupables, il l'est bien davantage pour les hommes qui occupent les premières places dans l'Eglise ou dans l'Etat, parce que leurs mauvais exemples sont dans un plus grand jour et qu'ils communiquent aux vices quelque chose de l'honneur et de la dignité dont ils sont revêtus. Nul ne peut croire en effet qu'il y ait du déshonneur à faire ce que font, au su de tout le monde, les personnages les plus distingués de l'Etat, de sorte que ces personnages nuisent plus par l'exemple que par la faute elle-même. Cela n'a pas lieu pour les hommes d'une condition obscure, et qui passent leur vie dans l'ombre de leur maison. Lorsqu'ils pèchent, c'est surtout à eux-mêmes qu'ils font tort. De même donc que les cadavres qui sont inhumés ne nuisent à personne, tandis que ceux qu'on n'enterre pas corrom-

pent l'air et engendrent la peste, ainsi lorsqu'un homme pèche dans l'intérieur de sa maison, il ne damne que lui, tandis que les hommes publics, tels que les évêques, les magistrats, les chefs de famille, qui manquent à leurs devoirs, sont, comme les cadavres qui restent exposés à l'air, la cause d'un grand nombre de maux. Quand Moïse, conformément aux ordres du Seigneur, prit de la cendre et la jeta en l'air, aussitôt les Egyptiens eurent le corps couvert d'ulcères et de tumeurs. *Gen.*, IX. On peut dire de même que, quand des hommes aux mœurs légères occupent les premiers emplois dans l'Eglise, ou dans l'Etat, il est nécessaire qu'il en résulte toutes sortes de maux. Aussi ce passage du psaume : « Les impies marchent en tournant sans cesse. Vous avez, Seigneur, selon la profondeur de votre sagesse, multiplié les enfants des hommes, » *in circuitu impii ambulant. Secundum altitudinem tuam multiplicasti filios hominum*, Ps. XI, 9, est traduit ainsi par saint Jérôme, d'après l'hébreu : « Les impies marcheront en tournant sans cesse, lorsque les plus vils des enfants des hommes auront été élevés. »

Notre-Seigneur, pour faire ressortir davantage la gravité du péché de scandale, ajoute : « Si votre pied ou votre main vous scandalise, coupez-le et le jetez loin de vous. » Remarquez, chrétiens, je vous prie, avec quel soin Notre-Seigneur nous exhorte à retrancher toutes les occasions de scandale, de quelque côté qu'elles nous provoquent. C'eût été une recommandation trop faible de nous dire : Prenez garde, soyez attentif, abstenez-vous ; il va beaucoup plus loin, il nous enjoint de couper notre main, notre pied, c'est-à-dire de retrancher énergiquement toute occasion de scandale ; et par là il nous montre combien le péril est grand, puisque, si nous n'avons recours à ce moyen, nous nous perdons sans ressource, comme l'homme qui ne se hâterait pas de secouer loin de lui une vipère suspendue à sa main. Ce précepte est fondé sur l'avantage et l'intérêt que nous avons de conserver le tout en sacrifiant maintenant une partie. Dès que l'homme tout entier est en péril, ne vaut-il pas mieux pour lui perdre un membre et sauver ainsi le reste de son corps que risquer le salut de son corps tout entier en conservant un membre

disloqué et en putréfaction ? Nous voyons pratiquer quelque chose de semblable à l'égard de certains malades auxquels les chirurgiens amputent un membre gangrené pour conserver les autres parties du corps qui sont encore saines. Certes nous devons avoir ce courage, que la nature a mis en nous, de conserver notre vie en sacrifiant un de nos membres, quand nous ne pouvons faire autrement. Mais si nous sommes si désireux de conserver la vie du corps, combien plus devons-nous l'être de conserver la vie de l'âme ? Ce corps, après tout, que nous sauvons en sacrifiant notre main, notre pied, doit mourir bientôt ensuite ; tandisque la condition de notre âme est bien différente, comme l'a reconnu ce poëte païen qui a dit dans ses vers : « Pour racheter votre corps, vous souffrirez le fer et le feu; vous endurerez la soif sans accorder une goutte d'eau à vos lèvres desséchées ; et pour conserver la santé de votre âme, vous refuseriez de rien supporter ? Cette partie de vous-même est cependant plus précieuse que le corps. »

Ut corpus redimas, ferrum patieris et ignes,
Arida nec sitiens ora lavabis aqua :
Ut valeas animo, quicquam tolerare negabis ?
At pretium pars hæc corpore majus habet.

Enfin Notre-Seigneur, non content de nous avoir détournés par tant de motifs du péché de scandale, ajoute une courte et dernière recommandation : « Prenez garde, dit-il, de mépriser aucun de ces petits, etc. » En d'autres termes : Soyez extrêmement attentifs, veillez avec le plus grand soin à ne pas mépriser les âmes humbles et fidèles. Il ne dit point : Gardez-vous d'offenser ou de perdre aucun de ces petits, mais « gardez-vous de mépriser, etc. » paroles qui ferment la source même de toute offense et de tout scandale à l'égard des petits, car « je vous dis — ajoute le Sauveur — que leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » La dignité de ces petits ressort de la dignité des anges que Dieu leur a donnés pour gardiens. Les anges, en effet, sont des natures immortelles, invisibles, indissolubles, immuables, simples, c'est-à-dire immatérielles, parfaites dans leur genre, des intelligences pures, remplies de cha-

rité, de piété, n'ayant qu'une seule et même volonté, jouissant d'une paix inaltérable et toujours occupées à louer Dieu et à exécuter ses ordres. Parmi eux les plus grands ne s'enorgueillissent point de leur supériorité, et ceux qui occupent un rang inférieur ne murmurent point de leur condition. Au milieu de leurs fonctions extérieures, ils ne cessent jamais de contempler intérieurement la divinité. Quel respect donc ne doit-on pas aux hommes humbles de cœur, à ces petits, qui ont pour précepteurs, pour gardiens et pour ministres de leur salut ces sublimes intelligences que Dieu lui-même a chargés de veiller sur eux? — Voilà ce que je me proposais de vous dire sur l'évangile de ce jour; je vais dans le reste de ce discours vous entretenir de l'orgueil, contre lequel Notre-Seigneur s'élève et qu'il condamne tout particulièrement dans notre évangile.

## I.

Me proposant de traiter de ce vice, qui est tout à la fois le plus grand et le plus caché, je vous expliquerai d'abord comment les hommes tombent dans le péché d'orgueil; je vous montrerai en second lieu quels sont ceux qui y sont le plus exposés, et enfin je vous indiquerai les remèdes que nous devons employer contre cette maladie pestilentielle de nos âmes.

Les hommes tombent de différentes manières dans le gouffre de l'orgueil, même sans s'en apercevoir. Les uns sont tellement aveugles, vivent dans une telle ignorance d'eux-mêmes et des choses divines, que, s'ils se distinguent par quelques-uns des biens venant soit de la nature, soit de la fortune, soit de leur industrie, au lieu de les rapporter à Dieu, qui est l'auteur de tous les biens, ils se les attribuent ou se conduisent et raisonnent comme s'ils tenaient ces biens d'eux-mêmes et non de la main de Dieu. Nous trouvons la personnification de cet aveuglement et de ces dispositions d'esprit dans ce Pharaon auquel le Seigneur disait par la bouche d'Ezéchiel : « Je viens à toi, Pharaon, roi d'Egypte, grand dragon qui te couches au milieu de tes fleuves, et qui dis : le fleuve est à moi, et c'est moi-même qui me suis créé. » *Ecce ego ad te, Pharao, rex Ægypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum*

*tuorum, et dices : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum.* Ezech., XXIX, 3. Tel était encore l'insolent orgueil de ce roi des Assyriens que le Seigneur menaça en ces termes : « Je visiterai cette arrogance du cœur superbe d'Assur, et cette gloire de ses yeux altiers. » *Visitabo super fructum magnifici cordis regis Assur et super gloriam altitudinis oculorum ejus.* Isa., X, 12. Il n'était pas moins orgueilleux le roi de Babylone, Nabuchodonosor, qui s'imaginait, ne tenant aucun compte de Dieu, que c'était par sa seule vertu qu'il avait élevé cette cité magnifique et étendu au loin les limites de son vaste empire. Mais le Seigneur dont la vigilance ne s'endort jamais, fit entendre sa voix du ciel, et prononça contre le coupable cette sentence terrible et inouïe : « Voici ce qui t'est annoncé, ô Nabuchodonosor roi : Ton royaume passera en d'autres mains, tu seras chassé de la compagnie des hommes ; tu habiteras avec les animaux et les bêtes farouches ; tu mangeras de l'herbe comme un bœuf ; et sept temps passeront sur toi jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur le royaume des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. Cette parole fut accomplie à l'heure même en la personne de Nabuchodonosor. » *Tibi dicitur Nabuchodonosor rex : Regnum tuum transibit à te ; et ab hominibus ejicient te, et cum bestiis et feris erit habitatio tua : fœnum quasi bos comedes, et septem tempora mutabuntur super te, donec scias quod dominetur Excelsus in regno hominum, et quicumque voluerit, det illud. Eadem hora sermo completus est super Nabuchodonosor.* Par cet étrange supplice, qu'inventa la justice divine, le Seigneur a fait entendre assez clairement combien est odieux à sa Majesté le péché d'orgueil qui exalte l'homme, c'est-à-dire un être chétif formé du limon de la terre où il doit retourner, au point qu'il ose s'arroger la gloire qui n'est due qu'à Dieu seul. Il était bien éloigné d'un pareil crime le saint homme Job, qui disait : « Si j'ai regardé le soleil dans son plus grand éclat, et la lune lorsqu'elle brillait avec plus de clarté : si mon cœur alors a ressenti une secrète joie, et si j'ai porté ma main à ma bouche pour la baiser ; ce qui est le comble de l'iniquité et un renoncement du Dieu très-haut. etc. » *Si vidi solem cum fulgeret, et lunam incedentem*

*clare, et lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo : quæ est iniquitas maxima, et negatio contra Deum altissimum,* etc. Job, XXXI, 26-28. Ces paroles, dans leur sens littéral, s'adressent aux idolâtres qui rendaient au soleil et à la lune des honneurs divins, mais dans le sens spirituel elles ne conviennent pas moins aux personnes qui rapportent à elles-mêmes, et non à Dieu, l'état brillant de leurs affaires et tous les avantages de la nature, de la fortune et de l'industrie dont elles jouissent. Ces personnes « baisent leurs mains » en leur attribuant ce qu'elles ont reçu de la bonté et de la libéralité divines, et elles nient Dieu en lui ravissant ce qu'elles s'arrogent à elles-mêmes.

Il est d'autres hommes qui, tout en reconnaissant que c'est Dieu qui est l'auteur de tous les dons naturels, tels que la force et la beauté du corps, une voix douce et mélodieuse, un esprit pénétrant, une certaine habileté et autres qualités semblables qui sont nées avec eux, n'en sont pas plus humbles, mais se glorifient souvent de ces dons et cherchent à les faire valoir aux yeux des hommes pour s'attirer des louanges et de l'honneur. Ce sont, comme les appelle saint Augustin, des voleurs de la gloire divine, puisqu'ils revendiquent pour eux-mêmes avec autant d'impiété que d'ingratitude une gloire qui appartient toute à celui qui les a gratifiés de ces biens.

Quelques-uns avouent volontiers que la source de tous les bienfaits et de tous les dons spirituels est Dieu, mais ils ne laissent pas néanmoins d'attribuer à leurs propres mérites et à leurs vertus ces sortes de dons. Ceux-là ravissent à Dieu d'une main la gloire qu'ils lui accordent de l'autre, en confessant que ces bienfaits leur viennent de Dieu, et en s'en arrogeant le mérite. Il est certain, en effet, que nos mérites sont une faveur tout aussi gratuite de Dieu que les dons qu'il nous fait à cause de ces mérites eux-mêmes. Delà cette réflexion de saint Augustin sur ce passage : « C'est lui qui te couronne dans sa miséricorde, etc. » *Qui coronat te in misericordia.* Ps. CII, 4 : La couronne est due aux bonnes œuvres, si nous les pratiquons, mais, pour les pratiquer, il faut que la grâce précède. Par conséquent la récompense de la bonne

œuvre, et son mérite, sont l'une et l'autre un bienfait de la grâce divine.

Pour vous faire comprendre combien grand est le danger de cette espèce d'orgueil, je veux vous citer un fait mémorable rapporté par l'illustre solitaire saint Jean d'Egypte. Je reproduis ses propres paroles : « Il y avait chez nous, dit-il, dans un désert voisin, un moine qui habitait une caverne : c'était un homme d'une grande austérité, qui vivait du travail de ses mains, passait les jours et les nuits en oraison, et dont l'âme était ornée de toute sorte de vertus. Malheureusement ces succès lui inspirèrent une certaine confiance en lui-même; il commença à se féliciter de ses progrès, et, au lieu de tout attribuer à Dieu, à rapporter à lui-même ce qu'il avait fait de bien. Le tentateur vit cette présomption et résolut d'en profiter pour tendre un piége au solitaire. Un soir une femme d'une grande beauté (c'etait le malin esprit qui avait revêtu cette forme) errait à travers le désert; elle paraissait fatiguée, et s'approchant péniblement de la caverne du moine, elle s'y précipita et tomba aux genoux du solitaire en le conjurant d'avoir pitié d'elle. La nuit, disait-elle, m'a surprise dans ces solitudes : laissez-moi, je vous en supplie, me reposer dans un coin de votre cellule, pour que je ne devienne pas la proie des bêtes féroces. Le solitaire céda d'abord à un sentiment de commisération et demanda à cette femme pourquoi elle s'était engagée dans le désert. Elle en donna un motif assez plausible, et fit un récit dans lequel elle déploya mille artifices qui la rendaient plus dangereuse : Je suis bien malheureuse, dit-elle, bien digne que vous preniez ma défense. La douceur et l'élégance de son perfide langage amollit le cœur du solitaire et y fit pénétrer un vif sentiment d'amour pour cette étrangère. Bientôt la conversation prend une tournure plus enjouée; on rit, on plaisante; la séductrice, par un prétendu sentiment de respect, porte une main indiscrète sur la barbe et le menton de son hôte, puis elle s'enhardit jusqu'à lui passser le bras autour de la tête et du cou. Enfin, pour abréger, elle fit tomber dans ses liens le soldat du Christ. Il se sentit en proie à un trouble violent, et oubliant, et ses travaux passés, et sa profession, et

tous ses desseins de perfection, en proie aux ardeurs de la concupiscence, il commença à pactiser avec elle, et, cédant à l'entraînement de la passion, « il devint semblable au cheval et au mulet qui n'ont pas d'intelligence. » *Ps.* xxxi, 9. Mais soudain cette femme infernale poussant un affreux hurlement s'échappa comme une ombre légère des mains de celui qu'elle avait amené à ce crime, et une multitude de démons qui s'étaient rassemblés pour être témoins de ce spectacle, poussèrent de grands cris mêlés d'éclats de rire en disant : O solitaire, solitaire qui t'élevais jusques aux cieux, comment t'es tu plongé jusque dans l'enfer? Apprends donc que celui qui s'élève, sera humilié. — Alors le malheureux moine, hors de lui-même et ne pouvant souffrir la honte de cette déception si humiliante, tomba dans une erreur plus grave encore que celle où le démon l'avait jeté. Au lieu de se relever, de recommencer la lutte et d'effacer par ses larmes et par les œuvres de son humilité première la faute d'orgueil qu'il avait commise, il se laissa aller au désespoir, et, comme dit l'apôtre ; « se plongea avec une ardeur insatiable dans toutes sortes d'impudicités. » *Ephes.*, iv, 19. Il rentra dans la vie du siècle, après être ainsi devenu la proie du démon. » Ce récit de saint Jean suffit, et au delà, pour vous montrer tout le danger de cette sorte d'orgueil.

D'autres rapportent aisément à la libéralité divine et les bienfaits qu'ils en ont reçus et les mérites des vertus qui leur ont fait obtenir ces faveurs, mais la véritable humilité demande davantage. Combien en effet, parmi ceux dont nous parlons, se targuent de ces bienfaits, en tirent vanité, recherchent la gloire et la louange, et dédaignent fièrement ceux qui n'ont pas les mêmes vertus ! De ce nombre était le superbe pharisien qui, à la vérité, rapportait ses bonnes œuvres à Dieu et lui en rendait grâces, mais s'en prévalait néanmoins dans son orgueil pour mépriser les autres hommes et en particulier le publicain qui se tenait au loin, à l'entrée du temple. Ce pharisien priait ainsi en lui-même: «Mon Dieu je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je paie la dîme de

tout ce que je possède. » *Luc.*, XVIII, 11-12. Vous voyez ici un homme qui reconnaît les bienfaits de Dieu et qui ( comme ceux qui font naufrage dans le port) s'enorgueillit de ces bienfaits et méprise insolemment les autres. Mais souvent ces orgueilleux croient avoir les vertus qu'ils n'ont pas et n'avoir pas les vices auxquels ils sont sujets. Aveugles à l'égard de leurs défauts, ils sont très-claivoyants pour découvrir ceux des autres ; c'est pourquoi ils aperçoivent une paille dans l'œil de leurs frères et ne voient pas une poutre dans le leur. *Matth.*, VII, 3. L'Apôtre réprime en ces termes l'orgueil de ces hommes qui ont pour eux-mêmes des yeux si complaisants, et qui se font une si grande part dans leurs mérites : « Si quelqu'un, dit-il, s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. » *Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit.* Galat., VI, 3. En d'autres termes : il est convaincu par lui-même d'extravagance et de folie. On peut appliquer à cet homme cette courte et ingénieuse réflexion de saint Augustin : « Celui qui se plaît à lui-même, plaît à un insensé. »

Voilà de quelles manières (sans parler des autres qu'il serait trop long de passer en revue) les hommes viennent souvent se heurter et échouer contre l'orgueil, même sans s'en apercevoir, car ce vice, comme nous l'avons dit, est le plus subtil et le plus caché. Les innombrables erreurs de notre intelligence par rapport à la connaissance de nous-même, — erreurs d'où procède l'orgueil, qui est dans la volonté, — ont leur origine dans l'amour-propre, dans cet amour de soi qui a ses racines dans les profondeurs du cœur de l'homme. Si un juge est à bon droit suspect à un accusateur, quand il est l'ami de l'accusé, combien l'homme doit-il être suspect à lui-même, lui qui s'aime tant, lui qui se glorifie de ses vertus et s'y complaît comme dans la chose la plus agréable. Craignons donc, mes frères, cet amour de nous-mêmes, soyons sur nos gardes, nous qui avons au-dedans de nous un flatteur si dangereux, un maître si habile à insinuer l'erreur dans nos âmes, une source si féconde d'orgueil. Combattons par les larmes, par les prières, par notre vigilance, par de nombreux efforts la puis-

sance de cet ennemi devenue plus redoutable par la faiblesse de notre nature déchue.

## II.

Voyons maintenant quelle espèce d'hommes est plus sujette à la passion de l'orgueil. Ceux que je rencontre d'abord, ce sont les riches. S'ils n'étaient pas, en effet, travaillés par cette passion, l'Apôtre n'aurait pas écrit à son disciple Timothée : « Donnez pour maxime aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux. » *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere.* I Tim., VI, 17. Il savait que les richesses inspirent souvent des sentiments de fierté et d'arrogance. Les riches, en effet, ne manquent jamais d'adulateurs qui, tenant la fortune en grande estime, font grand cas de ceux qui la possèdent et les confirment dans la pensée qu'étant plus riches que les autres hommes, ils sont aussi plus nobles et plus capables. Le flatteur intérieur (qui est comme nous l'avons dit l'amour de soi) acquiesce volontiers à ces sentiments, et de là il arrive qu'un homme inconsidéré se croit tel que le font ses adulateurs. «Que le riche parle, dit l'Ecclésiastique, tous se taisent, et ils élèvent ses paroles jusqu'aux nues. Que le pauvre parle, on dit : Qui est celui-ci ? et s'il fait un faux pas, on le fait tomber tout à fait. » *Dives locutus est, et omnes tacuerunt, et verbum illius usque ad nubes perducent. Pauper locutus est, et dicunt : Quis est hic ? et si offenderit, subvertent illum.* Eccli., XIII, 28-29. Ces louanges mensongères égarent donc l'esprit des hommes légers et leur dérobent la véritable connaissance d'eux-mêmes. De là ces autres paroles du Sage : « L'homme insensé se repaît de vaines espérances et de mensonges, et les imprudents bâtissent sur des songes. » *Vana spes, et mendacium viro insensato ; et somnia extollunt imprudentes.* Eccli., XXXIV, 1; c'est-à-dire que les éloges frivoles et les vaines faveurs enivrent aisément les hommes légers, et les portent à se décerner à eux-mêmes tous les mérites qu'ils s'entendent attribuer par des langues complaisantes et menteuses. Aussi saint Grégoire a-t-il eu raison de dire : « La louange est pour les justes un supplice et pour les méchants un sujet d'orgueil ; mais en faisant souffrir le juste, elle

le purifie, tandis que la joie qu'elle inspire au méchant est un signe de réprobation. »

Le danger de l'orgueil est cependant plus grand pour les nobles et puissants personnages qui occupent les premiers emplois dans l'Etat. Ils mesurent leur dignité personnelle à la hauteur du rang où ils sont élevés et se jugent dignes des honneurs qu'ils ont reçus, comme si la fortune n'était pas aveugle et ne prenait pas souvent plaisir à décerner les plus grands honneurs aux plus indignes. Les grands arbres plantés sur le sommet des montagnes sont secoués avec plus de violence par les vents ; ainsi les hommes qui occupent de hautes positions sont plus agités par le souffle de l'ambition et de l'orgueil. Rien de plus vrai, en effet, que cette parole de saint Bernard : « L'humilité dans les honneurs est chose rare. » Le même saint appelle celui qui garde la tempérance au milieu d'un festin splendide et des vins les plus rares une espèce de dieu terrestre. Est-il moins digne de ce nom l'homme qui, placé dans un rang élevé, reste humble au sein des grandeurs, modeste dans les plus éminentes dignités, et méprise les honneurs. Aussi Cassien recommande-t-il aux moines de fuir également deux choses, les femmes et l'imposition des mains de l'évêque : la première, à cause des piéges auxquelles la chasteté serait exposée ; la seconde à cause du danger que l'humilité rencontrerait dans la dignité sacerdotale. Cet homme sage estimait donc qu'il n'est pas moins difficile d'être humble au milieu des honneurs que chaste et pur dans la compagnie des femmes. Si cette compagnie, en effet, est un piége pour la chasteté, les honneurs sont un piége aussi périlleux pour l'humilité.

Bien que l'humilité soit en danger parmi les distinctions et les honneurs, il est pour elle cependant un plus grand péril, celui d'un vaste savoir et de connaissances approfondies dans le domaine des sciences et des lettres. Comme ces connaissances perfectionnent à un haut degré l'intelligence, ceux qui ont cultivé en eux cette noble faculté en l'appliquant à toutes sortes d'études, se persuadent aisément qu'ils sont d'autant plus élevés au-dessus des autres qu'ils sont plus savants. Ils ont fait l'expérience de cette maxime d'Aristote : « L'œil reçoit la lumière de l'air qui l'entoure,

et l'esprit, de l'étude des lettres. » Salomon confirme la vérité de cette sentence, lorsqu'il dit : « J'ai reconnu que la sagesse l'emporte sur l'imprudence autant que la lumière sur les ténèbres. Les yeux du sage sout en sa tête : l'insensé marche dans les ténèbres. » *Vidi quod tantum præcederet sapientia stultitiam, quantum differt lux a tenebris. Sapientis oculi in capite ejus : stultus in tenebris ambulat.* Eccle., II, 13.

Voilà donc pourquoi l'Apôtre dit que « la science enfle » *scientia inflat.* I Cor., VIII, 1. C'est qu'en effet l'excellence de la science devient pour ceux qui ne s'en défient pas un sujet d'orgueil. Combien qui, enflés de leur savoir, se sont égarés dans leurs pensées, et dont le cœur s'est exalté et complu dans sa beauté ! *Ezech.,* XXVIII, 17. Ils se disaient sages, mais ils sont devenus insensés, parce qu'ils ont dédaigné de se montrer les disciples de la vraie sagesse qui vient du ciel. L'arbre de la science leur a donc fermé le chemin de l'arbre de vie, parce qu'une sagesse superbe éloigne de l'humilité, qui nous ouvre la voie qui conduit au fruit de la vie céleste. Mais, comme le dit saint Thomas, la faute n'en est pas à la sagesse, qui est le plus beau présent de Dieu, mais aux hommes. Et encore, où cet orgueil se rencontre-t-il? Ce n'est pas ordinairement chez les sages et les savants émérites, mais chez les demi-savants, selon la remarque de Théodoret, que je veux vous citer : « Ceux qui sont tout gonflés de cette sorte d'orgueil, dit-il, ce sont de petits hommes, non de ces philosophes qui, chez les Grecs, se sont élévés au plus haut sommet de la science, mais des esprits superficiels qui n'ont fait qu'en effleurer quelques parties et ont recueilli ça et là les quelques bribes dont se compose leur savoir. »

Que dirai-je de l'éloquence? Quoique inférieure à la science, elle est cependant d'autant plus capable d'inspirer des sentiments d'orgueil qu'elle est communément l'objet de plus de louanges. La science, en effet, est souvent cachée, tandis que l'éloquence fait briller et la science et elle-même devant le public, et se donne aux hommes en spectacle. Aussi le père de l'éloquence, Cicéron, dit-il que l'art de l'éloquence alimente la passion de la gloire et des honneurs. Ce danger menace tout particulièrement les prédi-

cateurs qui parlent au milieu d'assemblées nombreuses, surtout quand les louanges de leurs auditeurs et la faveur populaire les portent aux nues. Le divin Maître a voulu nous montrer combien ce danger était à redouter, lorsqu'un jour que ses disciples revenaient de prêcher, et paraissaient tout joyeux de leurs succès, il leur dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre. » *Luc.*, x, 18. Il est certain, en effet, que la cause de cette chute lamentable a été l'orgueil. Afin donc de rabaisser la vanité des prédicateurs de l'Evangile, Notre-Seigneur ordonna à sainte Catherine de Sienne de se disposer à instruire les hommes et à les détourner de leurs crimes. Elle se soumit de grand cœur à la volonté de Dieu, non sans alléguer toutefois sa faiblesse et les bienséances de son sexe qui ne lui permettaient pas de se mêler à la compagnie des hommes. Le Seigneur la satisfit pleinement, lui disant, entre autres choses, que l'orgueil avait pris un tel accroissement, surtout chez les hommes qui se croyaient sages et savants, que sa justice ne pouvait le supporter davantage, et que, pour leur faire honte, il voulait confier le ministère de la parole à des femmes revêtues de sa vertu et de sa sagesse.

L'espèce d'orgueil qui domine principalement chez les différentes personnes que nous venons de passer en revue est l'orgueil charnel, puisque aucune des qualités que nous avons énumérées (bien que les hommes en fassent grande estime) n'est digne par elle-même de la gloire et de l'honneur véritables, qui ne sont dus qu'à la vertu. Mais il y a un autre orgueil bien plus dangereux, l'orgueil spirituel qui menace ceux qui s'adonnent à la pratique des vertus et qui travaillent à leur perfection. De là ce mot de saint Augustin : « C'est une grande vertu à celui qui a des vertus de mépriser la gloire. » Les vertus, en effet, qui combattent les autres vices, fournissent souvent un aliment à l'orgueil, parce que, plus un homme est vertueux et par conséquent digne d'estime et de louanges, plus il est exposé à s'élever au-dessus des autres. Combien qui, se considérant eux-mêmes, se trompent ! Combien pour qui leurs vertus sont une occasion de se croire quelque chose et de se juger supérieurs aux autres ! La vaine gloire se glisse insensiblement et avec tant de douceur dans le

cœur, elle le chatouille si agréablement, lorsqu'un homme se dit en lui-même et dans le secret de sa pensée : Depuis longtemps déjà je garde une chasteté inviolable, une pureté sans tache ; jusqu'ici je n'ai commis, que je sache, aucun péché mortel; tous les jours, je m'acquitte régulièrement de mes prières; je jouis des célestes consolations, je mortifie mon corps par les jeûnes et les abstinences, je donne mon pain à l'indigent ! — Oui, ces retours que l'homme fait sur lui-même le flattent, remplissent son cœur d'une secrète joie et lui persuadent qu'il a déjà fait quelques progrès dans la pratique de la vertu. Oh ! mes frères, qu'il y a de danger dans ces pensées ! Chaque fois, en effet, que l'homme se complaît dans ses vertus, il tombe dans le précipice de l'orgueil, et tout ce qu'il fait avec de telles dispositions peut bien avoir à ses yeux l'éclat de l'or véritable ; mais ce n'est plus que de l'or faux et sans valeur.

Il n'en est pas ainsi des hommes humbles de cœur. Quand ils ont accompli quelque acte de piété, ils croient n'avoir rien fait qui soit digne de Dieu ; ils découvrent dans toutes leurs œuvres des taches dont ils gémissent, et, bien loin de s'applaudir de leurs vertus, ils disent avec le saint homme Job : « Je tremblais à chaque action que je faisais, sachant que vous ne pardonnez pas à celui qui pèche. » *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* Job. IX, 28. Résolus à extirper de leur cœur toutes les fibres de l'orgueil, ils font au Seigneur cette prière du Roi-Prophète : « Que le pied de l'orgueil ne vienne pas jusqu'à moi. » *Non veniat mihi pes superbiæ.* Ps. XXXV, 12. Mais pourquoi David, au lieu de dire simplement l'orgueil, emploie-t-il ces expressions « le pied de l'orgueil ? » Parce que les saints redoutent non-seulement le corps tout entier de l'orgueil mais encore ses premiers pas, ses premières approches. Ils savent que celui qui veut entrer dans une maison pose d'abord le pied sur le seuil de la maison, avant d'y introduire son corps tout entier. Le saint Roi demande donc à Dieu que son âme ne soit même pas assaillie par les premiers mouvements de l'orgueil.

Vous pouvez aisément conclure, mes frères, de tout ce que nous venons de dire, que les hommes les plus exposés à l'orgueil

sont ceux qui brillent par quelque mérite apparent qui les rend dignes d'une certaine considération plus ou moins légitime. Les honneurs, les richesses, la science, l'éloquence, la vertu sont autant d'aliments qui entretiennent l'orgueil, si l'on ne prend point de sérieuses précautions contre ses suggestions. Toutefois ce danger de l'orgueil est d'autant plus grand que le motif qui l'inspire est lui-même plus noble. Or, comme il n'est rien de plus louable que la vertu, un homme doit veiller sur soi-même avec d'autant plus de soins qu'il est orné de plus de vertus. C'est un rare mérite en effet de vivre de la manière la plus louable, et de ne pas désirer la louange, mais de s'estimer au contraire digne de châtiment; d'être grand dans l'opinion des autres et petit à ses yeux; d'être honoré par les autres et de croire que l'on mérite des humiliations et des mépris bien plutôt que des honneurs. Mais tout cela n'est pas l'œuvre de la vertu humaine; il faut y voir la main de Dieu et un don de sa grâce. Parmi toutes les choses admirables qui manifestent l'action de la puissance divine dans la fragilité de notre pauvre nature, je vous avoue, chrétiens, qu'il n'en est aucune qui me paraisse plus digne d'admiration qu'une grande vertu jointe à une grande humilité. Il m'a été donné de voir des hommes qui, bien qu'ils fussent parvenus au faîte de toutes les vertus, avaient une humilité si profonde qu'ils se comparaient à des démons, et qu'ils ne trouvaient personne autre, disaient-ils, qui leur ressemblât. Quoi de plus admirable que ces hommes qui se condamnent si sévèrement, alors qu'il n'y a rien en eux de condamnable; qui s'accusent avec tant de rigueur, alors qu'on ne peut rien leur reprocher; qui ne trouvent pas le moindre sujet de complaisance dans leurs nombreuses richesses spirituelles; qui admirent et louent avec candeur les vertus d'autrui et n'ont pour les leurs que du mépris? Je ne peux expliquer ce prodige que par une action toute particulière de la Providence, qui fait que les saints sont très-clairvoyants par rapport aux vertus d'autrui, tandis qu'ils sont aveugles à l'égard des leurs. C'est ainsi que le rayon lumineux qui resplendissait sur le visage de Moïse, était aperçu par les Israélites, pendant que lui-même ne le voyait pas.

## III.

Mais ce n'est pas assez d'avoir constaté les ravages de la passion de l'orgueil qui fait tant de victimes, il nous faut opposer des remèdes au mal. Le premier remède qu'emploiera l'homme pieux et sage sera d'interroger d'un œil vigilant et scrutateur les profondeurs de son âme. S'il y voit poindre quelque pensée, quelque sentiment qui l'excite à s'estimer quelque chose, et à se complaire en quelqu'une de ses vertus, il devra reconnaître que l'esprit d'orgueil lui tend des piéges. Qu'il rejette aussitôt ces pensées, ces mouvements, comme une étincelle du feu de l'enfer; qu'il se plonge en esprit au fond de l'abîme; qu'il confesse qu'il n'est qu'un pécheur, le dernier, le plus misérable de tous, qui met le comble à tous ses autres crimes en se croyant un fidèle serviteur de Dieu, lorsqu'il n'est et n'a jamais été qu'un rebelle et un ingrat. Saint Bernard dit à ce sujet: « Une âme humble n'a pas beaucoup à craindre de l'humiliation, quelque grande qu'elle soit, tandis qu'elle n'a rien tant à éviter et à redouter que la présomption, si légère soit-elle. C'est pourquoi, ô homme, ne te compare ni à ceux qui sont plus grands que toi, ni à ceux qui sont plus petits, ni à quelques-uns, ni à un seul.»

Avons-nous fait quelque chose de bon et de louable? Bien loin de nous applaudir de cette bonne œuvre, nous devons concevoir des craintes à son occasion. Cette œuvre était-elle vraiment juste? l'avons-nous accomplie avec toute justice? n'y avons-nous pas apporté de la négligence et de la paresse? ne devons-nous point plutôt par conséquent demander à Dieu pardon pour nos négligences que solliciter une récompense dont nous sommes indignes? C'est ainsi qu'un homme pieux et fervent trouve dans l'exercice même des vertus, non des motifs d'orgueil et de fausse sécurité, mais un motif d'humilité, de défiance et de crainte.

Un autre remède consiste à considérer souvent et attentivement, non le bien que l'on fait, mais les péchés dont on est accablé; non les progrès, mais les défaillances dans le service de Dieu; non les vertus que l'on possède, mais celles que l'on n'a pas encore. C'est la recommandation que saint Augustin nous

adresse en ces termes : « Celui qui, par un véritable sentiment de piété, croit et espère en Dieu qu'il aime, s'attache bien plus à ce qui lui est un sujet de déplaisir qu'aux choses (s'il en est en lui quelques-unes) par lesquelles il plaît à ses propres yeux, ou plutôt à la vérité ; et ce qui pourrait lui plaire, il le rapporte uniquement à la miséricorde de celui auquel il craint de déplaire, le remerciant des guérisons opérées en son âme et lui recommandant dans ses prières ce qui reste encore à guérir.» Quiconque agit de la sorte peut dire avec l'Apôtre : « J'oublie ce qui est derrière moi, et je m'avance vers ce qui est devant moi.» *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum*. Philip. III, 13. Ainsi fait le voyageur qui se hâte de retourner dans sa patrie : il compte pour rien le chemin qu'il a fait, mais, calculant dans sa pensée celui qu'il a encore à faire, il redouble d'ardeur pour achever le reste de sa course. Ceux qui agissent autrement imitent l'orgueilleux pharisien de l'Evangile, qui, oubliant ses péchés, et ne considérant que ses bonnes œuvres, applaudissait à ses vertus et méprisait l'humble publicain qui n'osait pas même lever les yeux au ciel, à cause de ses péchés. L'un n'envisage que ses bonnes œuvres, il se perd dans son orgueil ; l'autre n'a devant les yeux que ses péchés, et il s'affermit dans l'humilité.

Il sera encore d'un grand secours à l'homme qui pratique la piété de méditer les vertus et les exemples des saints, afin de se mieux convaincre par là de sa faiblesse. Les défauts de sa conduite comparée à ces modèles n'en ressortiront que mieux. Mais s'il est vrai qu'en nous comparant à ceux qui sont meilleurs, nous devenons plus humbles ; en nous comparant au contraire à ceux qui sont moins bons, nous sommes portés à nous enorgueillir. L'âme pieuse doit donc éviter avec le plus grand soin cette dernière comparaison. Une chose, quelque vile et méprisable qu'on la suppose, paraîtra toujours estimable et bonne par quelque côté, si on la met en comparaison avec une autre encore plus vile. Aussi saint Jérôme, écrivant à un ami, lui dit : « Oublie ceux qui sont derrière toi, pour suivre ceux qui te précèdent dans le chemin, ne considérant point le mal que font les autres, mais le bien que tu dois faire ; ne te laisse pas conduire et entraîner par

le grand nombre des pécheurs, mais bien plutôt imite les exemples des saints. » Saint Grégoire nous donne le même conseil. « Dans tout ce que vous faites, dit-il, attachez-vous à la racine des bonnes œuvres, qui est l'humilité; ne considérez pas ceux auxquels vous êtes supérieurs, mais ceux auxquels vous êtes encore inférieurs; afin que vous proposant les meilleurs exemples, vous puissiez vous élever toujours davantage sur les ailes de l'humilité. »

IV.

A tous ces remèdes j'en veux ajouter un qui m'est suggéré par la fête de ce jour, et qui consiste à se mettre sous le patronage de quelque saint dont la puissance et la protection nous fassent triompher du monstre de l'orgueil. Mais quel patron pouvons-nous choisir qui nous soit plus propice pour ce dessein que l'archange saint Michel? N'est-ce pas lui, en effet qui, entre autres actions éclatantes, a vaincu l'ange rebelle, ce terrible Leviathan « qui est le roi de tous les enfants d'orgueil? » *Job.*, XLI, 25. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans l'Apocalypse : « Une grande bataille se livra dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles; et depuis ce temps ils ne parurent plus dans le ciel. Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. » *Apoc.*, XII, 7-9. Ce terrible combat où les vainqueurs restèrent en possession du royaume céleste, et les vaincus furent condamnés à une éternelle captivité, eut donc pour chef saint Michel, qui défendit fidèlement les intérêts de la gloire de Dieu.

Dans ce combat acharné qui se livrait, non entre des êtres corporels (car il n'y avait point là de corps), mais entre de purs esprits, les bons anges luttaient pour la gloire du Tout-Puissant, et les mauvais pour leur propre gloire. Quant au premier péché des anges rebelles, il n'est pas facile de l'expliquer. La difficulté vient de ce que tout péché suppose préalablement quelque erreur dans l'intelligence, qui entraîne le consentement, la volonté. De là cet

axiome vulgaire : Quiconque pèche est ignorant. Mais il ne put y avoir d'erreur dans l'intelligence des anges avant leur péché. L'erreur étant un châtiment qui suit la faute, cette peine ne pouvait exister là où aucune faute n'avait précédé. Aussi, ceux qui raisonnent le mieux en cette matière disent que le premier péché des anges rebelles fut, non pas un péché d'action, mais un péché d'omission. On peut se rendre coupable de ce genre de péché sans erreur préalable de l'entendement, et c'est ce qui a lieu lorsque, dans le moment où il le faudrait faire, on ne donne aucune attention aux choses auxquelles on devrait appliquer ses pensées. C'est ainsi, pour me servir d'un exemple familier, que les maçons, les tailleurs et les autres artisans manquent aux devoirs de leur état, lorsque par indifférence ou paresse, ils négligent les règles de leur art. Dès l'instant où les mauvais anges connurent l'excellence de leur nature et la dignité dans laquelle Dieu les avait créés, ils auraient dû tout aussitôt adorer leur créateur, le remercier des bienfaits dont il les avait comblés, l'aimer d'un souverain amour comme étant le souverain bien et se dévouer à lui avec la plus entière humilité. Ils ne le firent pas, et tombèrent ainsi dans le péché d'omission par rapport à leur premier devoir. Tout occupés de contempler la beauté et la dignité de leur nature, ils négligèrent de la rapporter à celui qui en était l'auteur, et, se glorifiant en eux-mêmes au lieu de se glorifier en Dieu, ils s'enivrèrent de l'éclat de leur grandeur et s'exaltèrent dans leur pensée au point de désirer d'être semblables à Dieu, dont le propre est de ne dépendre de personne et de se soutenir par sa seule vertu. Saint Thomas dit que l'ange superbe a convoité d'être semblable au Très-Haut, soit parce qu'il a désiré d'obtenir pour sa fin dernière la béatitude qu'il pouvait atteindre par la vertu de sa nature, se détournant ainsi de la béatitude surnaturelle, qui est le don de la grâce; soit parce qu'en recherchant cette dernière béatitude, il a prétendu la conquérir par ses propres forces, sans le secours supérieur, contre l'ordre divin. C'est là ce qu'enseigne saint Anselme, quand il dit : « Le démon a désiré ce qu'il aurait obtenu, s'il avait persévéré dans le bien. » Au reste, continue saint Thomas, les deux explications qu'on vient de lire, disent

au fond la même chose ; dans l'une comme dans l'autre, l'ange pervers a convoité d'avoir comme Dieu même, la béatitude finale par sa propre vertu. Dès qu'il se fut rendu coupable de cet abominable crime, il tomba dans d'autres abîmes d'orgueil, aspirant à la prééminence et à l'empire sur les créatures, souveraineté qui n'appartient qu'à Dieu. Saint Michel se leva avec les autres anges pour combattre ce monstrueux orgueil, et il dit : « Qui d'entre les forts est semblable à vous, Seigneur ? qui vous est semblable ? » *Quis similis tui in fortibus, Domine? quis similis tui?* Exod., xv, 11. Eh, quoi ! une créature osera prétendre s'arroger ce qui est le propre de l'infinie et redoutable Majesté, quel horrible attentat ! Aussi l'archange qui triompha du dragon reçut de sa victoire le nom de Michel. Michel en effet signifie : qui est semblable à Dieu ! De même (s'il est permis de comparer aux choses du ciel les choses si petites de la terre) qu'après avoir dompté et soumis l'Afrique, Scipion fut surnommé l'Africain, ainsi, à cause de l'illustre devise avec laquelle il proclama la gloire de Dieu et châtia l'insolent orgueil de l'ange rebelle, Michel a reçu ce nom qui atteste et sa fidélité inébranlable, et son humilité, et son obéissance. Prenons donc, mes frères, pour notre patron et notre défenseur cet archange, dont le Seigneur a voulu faire le chef de sa milice et le vengeur de sa gloire ; demandons-lui qu'il fasse passer dans nos cœurs la haine qui l'anima contre le monstre de l'orgueil, et qu'il daigne nous obtenir du Seigneur Dieu des vertus la vertu d'humilité qui lui mérita, à lui et aux autres anges ses imitateurs, d'être confirmés en grâce, afin que, marchant à leur exemple dans la voie de l'humilité, nous méritions de partager un jour la gloire et la félicité dont ils jouissent.

---

# SERMON

POUR

# LA FÊTE DE SAINT JÉROME.

SAGESSE ADMIRABLE DE CE GRAND SAINT. — C'EST DANS LA SAGESSE QUE CONSISTE LA FÉLICITÉ DE L'HOMME. DEUX SORTES DE FÉLICITÉS : L'UNE PARFAITE, L'AUTRE COMMENCÉE.

*Præposui sapientiam regnis et sedibus, et divitias nihil in comparatione illius.*

J'ai préféré la sagesse aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien mises en comparaison avec elle. *Sap.*, VII, 8

Quoique tous les êtres dont se compose cet immense univers attestent et proclament la sagesse et la puissance du Créateur, cette puissance et cette sagesse éclatent surtout dans la multitude et la variété pour ainsi dire infinies, non-seulement des espèces et des genres créés, mais même des individus que chacun de ces genres contient. Quelle variété en effet dans les oiseaux du ciel! Quelle variété dans les poissons de la mer, dans la forme, le feuillage, les fruits de tant d'arbres et d'arbrisseaux! Mais que dirons-nous de la variété qui existe entre les hommes, qui tous appartiennent à une même espèce? Sans parler de la différence de leurs caractères, de leurs goûts et de leurs manières, où trouver deux visages absolument semblables, même entre deux jumeaux? Quand cette similitude se rencontre, c'est un cas exceptionel et tout extrordinaire. Elle existait entre saint Ambroise et son frère, ce qui était cause qu'on prenait souvent celui-là pour celui-ci. Quand la chose arrivait, le saint, s'apercevant de l'erreur de ceux qui lui parlaient leur répondait avec douceur et en souriant, et il leur disait : Gardez-vous bien d'en parler à mon frère.

Mais à quoi tendent ces réflexions? A vous faire comprendre, mes frères, que Dieu étant tout à la fois l'auteur de la nature et de la grâce, s'il a répandu dans les ouvrages de la nature une si grande variété, afin de manifester les richesses de sa puissance

et de sa sagesse et de se montrer admirable aux anges et aux hommes, il a fait la même chose dans les œuvres de la grâce, c'est-à-dire, dans la sanctification de ses élus. Laissons de côté cette variété de groupes distincts que forment les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, dont la reine est assise à la droite de l'Epoux, ayant un vêtement enrichi d'or, et entourée de ses divers ornements, *Ps.* XLIV, 10; mais dans les saints qui appartiennent à ces différents ordres, quelle diversité de grâces et de vertus! « Moïse, grand entre tous les prophètes, fut le plus doux de tous les hommes qui demeuraient sur la terre. » *Erat Moyses mitissimus super omnes homines qui morabantur in terra.* Num. XII, 3. Elie, dévoré du zèle de la gloire de Dieu, fit descendre le feu du ciel sur les soldats et leurs chefs qui étaient venus pour le prendre; il fit égorger sur une pierre quatre cents prophètes de Baal, et, ce qui est plus admirable, obtint du Seigneur par ses prières qu'une stérilité de trois ans et six mois, accompagnée d'une cruelle famine, punirait les infidélités du peuple. Si maintenant nous venons aux saints de la loi nouvelle, quelle diversité dans leurs vertus! quelle beauté! Nous admirons dans saint Cyprien sa sollicitude pour ses ouailles et l'ardeur de sa foi. Nous admirons dans saint Jean Chrysostome la noble fierté de son âme, son mépris pour les choses humaines et les menaces des princes de ce monde qui lui inspirait ces paroles hardies : Hérode est de nouveau en fureur : il demande une seconde fois qu'on lui apporte dans un plat la tête de Jean. Nous admirons dans saint Basile une grandeur d'âme, une élévation de sentiments vraiment royales et dignes de son nom. Dans saint Antoine et saint Hilarion, son disciple, nous admirons l'amour de la solitude et la rigueur des macérations et des austérités corporelles. Saint Hilarion changea jusqu'à sept fois de demeure pour se dérober à la multitude des personnes qui venaient le visiter. Ce qui brille particulièrement en saint Augustin, c'est son zèle pour la foi, son ardeur infatigable à la défendre contre les attaques de ses ennemis. Dans saint Bernard, c'est son amour incroyable de la vraie religion, qui lui faisait élever des monastères dans les endroits les plus déserts.

J'arrive à saint Jérôme, dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse naissance. Qu'y a-t-il en lui qui ne soit admirable, qui ne soit grand et magnifique? Un autre admirera dans notre saint ses jeûnes qui duraient des semaines, un autre la longueur de ses veilles, un autre l'assiduité et la ferveur de ses prières; pour moi, ce que j'admire en lui davantage, c'est l'amour des saintes Ecritures, l'étude continuelle de la divine sagesse à laquelle il s'était consacré tout entier. Il s'y livrait avec une telle ardeur qu'il ne prenait de sommeil que pendant une très-petite partie de la nuit, ne donnait que quelques moments à ses repas et pas un instant au loisir. Aussi devint-il une lumière éclatante pour l'Eglise et pour ceux qui s'appliquent à l'étude des saintes Lettres.

Puisqu'il y dans les saints une si grande variété de vertus, ne soyons par surpris que l'Eglise, dans l'office des confesseurs, chante ces paroles de l'Ecclésiastique : « Il ne s'en est trouvé aucun qui lui fût semblable : il a conservé la loi du Très-Haut. *Eccli.*, XLIV, 20. Chacun d'eux en effet se distingue par quelque vertu particulière qui permet de lui appliquer cet éloge. Mais que se propose principalement l'Eglise en célébrant les fêtes des saints, sinon de nous engager à imiter les vertus qui ont brillé dans chacun d'eux d'un éclat tout particulier? Or le don de sagesse ayant été le caractère distinctif du saint que nous honorons aujourd'hui, c'est de ce don que j'ai l'intention de vous entretenir. N'est-ce pas répondre d'ailleurs à l'intention qu'a eue l'Eglise elle-même en insérant dans la messe de cette fête une épître qui est un magnifique éloge de la sagesse? Mais pour traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile, nous avons besoin, du secours d'en haut : implorons-le humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Les sciences que le génie et le travail de l'homme ont inventées sont nombreuses, et présentent une grande variété. Les unes ont pour objet l'explication de la nature, d'autres les choses qui sont au-dessus de la nature, celles-ci traitent des étoiles et des signes célestes, celles-là de la guérison des maladies, d'autres de la ma-

nière de régler ses mœurs et de bien vivre. Mais, parmi toutes ces sciences, celle qui enseigne à bien vivre est la plus nécessaire. Quand un homme serait aussi instruit qu'Hippias dont on a dit, qu'il savait tout, de quoi toute sa science lui servira-t-elle pour le salut, s'il ignore comment il doit vivre? Celui au contraire qui sait régler sagement sa conduite, peut ignorer tout le reste, sans que cette ignorance lui cause aucun préjudice. D'où vous pouvez conclure, mes frères, qu'il n'y a pour l'homme qu'une science véritablement nécessaire, celle qui peut seule lui donner accès à la suprême félicité et à la béatitude éternelle. Aussi le Seigneur nous invite-t-il à acquérir cette science, lorsqu'il nous dit par son prophète : « Apprenez où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que vous sachiez en même temps où est la stabilité de la vie, où est la vraie nourriture, où est la lumière des yeux et la paix. » *Disce ubi sit prudentia, ubi sit virtus, ubi sit intellectus : ut scias simul ubi sit longiturnitas vitæ et victus, ubi sit lumen oculorum et pax.* Baruch. III, 14. La paix, c'est la tranquillité de l'esprit, la victoire sur les passions et les révoltes intérieurs. Quand les passions sont soumises, quand les troubles intérieurs sont calmés, alors dans l'âme s'établit la paix, le calme, la béatitude, et tous les autres biens dont parle le prophète.

Le désir de cette béatitude a été déposé dans notre cœur par le Créateur lui-même. Tous en effet nous souhaitons arriver à un état où nous puissions trouver le repos et la paix du cœur, et n'avoir plus rien à désirer. L'homme que la faim dévore, cesse d'en être tourmenté, lorsqu'il a pu l'assouvir; ainsi celui qui sera parvenu à cet état, goûtera un parfait repos et n'aura plus aucun désir. Tel est donc l'état de perfection auquel l'homme aspire, telle est la fin à laquelle il tend et qu'il poursuit avec un amour infini, parce que c'est pour elle-même, et non pour quelque autre chose, qu'il l'aime. Les médecins, qu'on me permette cette comparaison, administrent des remèdes aux malades dans la mesure où ces remèdes doivent contribuer à la santé de ceux qu'ils traitent; mais il est une chose qu'ils voudraient donner sans mesure, une chose qu'ils donnent autant qu'ils peuvent le faire, la santé. De même nous nous attachons aux moyens qui

nous aident à atteindre notre fin, en tant qu'ils nous conduisent à cette fin; mais la fin elle-même, c'est-à-dire la félicité et la béatitude, nous la désirons sans mesure, parce que nous la voulons pour elle-même, et que nous ne saurions la rapporter à un autre terme. Qui dit fin dernière, en effet, dit une fin à laquelle toutes choses tendent, et qui elle-même ne se rapporte à aucune autre chose. En elle l'esprit de l'homme trouve un parfait repos; et il en doit être ainsi, autrement elle ne serait pas la fin dernière. L'amour et le désir de la béatitude, qui est notre fin, ont tant de puissance sur le cœur des hommes, qu'ils ne font rien, qu'ils ne cherchent rien, qu'ils n'entreprennent rien ici bas que dans l'espérance d'arriver au bonheur. Mais combien parmi eux s'écartent du chemin qui doit les y conduire! Si — par une étrange altération du sentiment qui porte la créature raisonnable à reconnaître et adorer Dieu comme l'Etre souverain qui règle et gouverne toutes choses — il s'est rencontré des hommes assez ignorants du vrai Dieu pour rendre les honneurs divins au soleil, à la lune, et aux autres astres, il n'est pas étonnant que la plupart, poussés par le désir de félicité que la nature a allumé dans tous les cœurs, et ne sachant pas en quoi cette félicité consiste, croient la trouver, qui dans les richesses, qui dans les voluptés, qui dans la faveur des grands, qui dans la science, qui dans la vertu. Chacun d'eux convoite l'objet auquel son cœur aspire; il le poursuit sur la terre et sur les mers, et s'imagine que s'il parvient à l'atteindre, il sera enfin heureux.

Pour nous, mes frères, nous n'hésitons pas à affirmer que tous ceux qui ont placé le bonheur en cette vie se sont manifestement trompés, ainsi que nous l'avons abondamment démontré dans un autre discours. (1) Tant de maux et d'incommodités, tant de maladies du corps, tant de peines de l'esprit, tant d'accidents cruels et imprévus, tant d'injures et d'outrages de la part des hommes, tant de ruses et de tentations de la part des démons nous assiègent de toutes parts, qu'il est impossible dans cette malheureuse et triste vie d'arriver à un état où nous soyons entièrement exempts de chagrins et de soucis et où notre cœur n'ait plus rien

(1) Voir le premier sermon pour la fête de tous les saints.

à désirer. Et quand bien même, (par un privilége qui jusqu'ici n'a été accordé à aucun mortel) un homme verrait se réaliser tous ses désirs, quand il jouirait de tous les biens et serait à l'abri des revers de la fortune et des peines de la vie, il ne saurait être affranchi de la crainte de la mort, de la mort qui renverse toute félicité, et c'en serait assez pour que cet homme ne fût pas complétement heureux.

Que d'autres s'égarent à la poursuite d'un bonheur chimérique, pour nous, qui sommes éclairés des lumières de la foi, nous plaçons la dernière fin et la suprême félicité de l'homme dans la vie future, c'est-à-dire, dans la contemplation, l'amour et la possession de la beauté divine. La perfection dernière de la nature, en effet, consiste dans son retour et son union à son premier principe. Lors donc que nous serons retournés là d'où nous tirons notre origine, nous serons heureux. Nous recevrons de celui de qui nous tenons l'être le bonheur et la béatitude, car qui peut mieux achever cette œuvre et lui donner la dernière perfection que celui qui l'a commencée de sa main toute-puissante? Lui seul donc nous rendra bienheureux, lui seul apaisera la soif de tous nos désirs. Le prophète l'avait compris, et il s'écriait avec transport : « Je serai rassasié lorsque vous m'aurez fait paraître votre gloire. » *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Ps. XVI, 15. Quand nous jouirons de ce bien qui renferme tous les biens désirables, tous nos vœux seront comblés, et nous ne chercherons plus rien en dehors de ce bien souverain et universel. Mais quelle est la voie qui doit nous y conduire? Notre-Seigneur nous l'indique en maint endroit de son Evangile et notamment dans sa réponse au jeune homme qui lui demandait ce qu'il avait à faire pour arriver à la vie éternelle : « Si vous voulez entrer dans la vie, lui dit le Sauveur, gardez les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Matth., XIX, 17. Dans ces quelques paroles, le divin Maître nous montre à nous aussi bien qu'à ce jeune homme le chemin de la béatitude à laquelle nous aspirons avec tant d'ardeur.

Maintenant donc, mes frères, c'est à vous que je m'adresse et que je dis : Si, comme nous le disions tout à l'heure, la science

la plus nécessaire est celle qui enseigne à bien vivre ; si d'ailleurs la bonne vie est celle qui rapporte toutes ses actions à la fin dernière de l'homme, il s'ensuit que celui-là vit bien qui observe les commandements de Dieu et suit ainsi la voie par où l'on parvient à cette fin. Oui, l'homme qui a gravé profondément cette vérité dans son cœur, l'homme qui marche dans ce chemin et qui méprise toutes les autres choses, richesses, puissance, honneurs, sceptres, couronnes, comme étant étrangères à cette fin, cet homme, dis-je, sait comment il doit régler sa vie; il possède la première et la plus nécessaire de toutes les sciences.

## I.

Ce qui précède s'adresse et convient à la généralité des fidèles, mais il en est, quoique en bien petit nombre, qui, non contents de cette longue attente du bonheur à venir, font tous leurs efforts pour commencer à goûter dès cette vie même la félicité. Comme il y a deux sortes de félicités, l'une parfaite que l'on espère dans la vie future, l'autre commencée que l'on peut posséder dans la vie présente, ils veulent du moins jouir de cette dernière. Mais quelle est cette félicité? en quoi consiste-t-elle? D'après les philosophes, elle se trouve dans l'exercice de la sagesse. La béatitude de l'homme, disent-ils, consiste essentiellement dans l'action, à tel point que sans l'action, nul ne peut être heureux. Ainsi, pendant le sommeil, la vie des heureux et celle des malheureux sont semblables, parce que le sommeil suspend toute action libre et morale de la créature raisonnable, et que, durant ce temps, c'est surtout la vie végétative, laquelle est commune à l'homme avec les plantes, qui accomplit ses fonctions. Ce principe posé, les philosophes ont compris que l'action la plus excellente doit être celle qui contient en elle la plus haute et la dernière perfection de l'agent. Or, nulle action ne saurait être plus noble que celle qui procède de la plus noble faculté de l'homme, je veux dire de son intelligence. Mais comme les actes de l'intelligence sont variés et multiples, le plus excellent sera celui qui s'exercera sur l'objet le plus parfait. Or, mes frères, est-il rien de plus

grand, de meilleur dans tout cet univers que le Dieu qui l'a créé? D'où il suit que la souveraine perfection de l'homme, sa fin dernière, sa suprême félicité consiste dans la contemplation de cette beauté infinie. Celui qui a créé et qui gouverne toutes choses a fixé pour chaque être un lieu de repos; aux corps pesants il a assigné les régions inférieures, aux corps légers les régions supérieures; quant à la créature raisonnable, il veut être lui-même son lieu et comme son centre.

Les philosophes les plus célèbres ont donc placé la félicité de l'homme et sa fin dernière dans la contemplation de l'infinie beauté. Mais, autre est la sagesse des chrétiens, autre celle des philosophes. Celle-ci s'acquiert par les seules forces humaines, mais la nôtre s'obtient par le secours de la grâce et les leçons qui nous viennent d'en haut. Nous entendons par la sagesse la connaissance de Dieu, non une connaissance nue et aride, mais une connaissance accompagnée de la charité et d'une douceur pénétrante qui la rend en quelque sorte savoureuse à l'âme. Cette sagesse tient le premier rang entre tous les dons du Saint-Esprit. Elle a pour action la contemplation de la beauté divine qui constitue cette béatitude commencée dont l'homme peut jouir ici-bas. Comme la principale occupation de saint Jérôme durant toute sa vie fut de s'exercer à cette contemplation de la beauté divine, je vais vous entretenir dans le reste de mon discours de ce sublime exercice de la sagesse. Ce sujet, je ne l'ignore pas et je le disais tout à l'heure, ne convient pas à tous; il ne s'adresse qu'à un petit nombre, mais ce petit nombre ne lui devons-nous pas aussi les enseignements de notre ministère? L'Apôtre disait : « Je suis redevable aux Grecs et aux Barbares, aux savants et aux ignorants. » *Rom.*, I, 14. Ne sommes-nous pas comme lui redevables envers tous?

Il me semble que la première chose que nous ayons maintenant à faire, est de considérer l'excellence et le prix de la divine sagesse, afin d'exciter par là dans nos âmes un désir plus vif et plus empressé de la posséder. Je laisse de côté le pompeux éloge que Salomon en a fait, et que nous lisons dans l'épître de ce jour, pour vous citer les paroles du saint homme Job qui, de son

fumier, comme du haut d'une chaire royale, traite d'une manière admirable de la vraie sagesse et célèbre ses louanges dans un langage magnifique. « La sagesse, dit-il, ne se donne point pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète point au poids de l'argent. On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises des Indes, dont les couleurs sont les plus vives, ni avec la sardoine et le saphir le plus précieux. On ne lui égalera ni l'or ni le cristal, et on ne la donnera point en échange pour des vases d'or. Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé ne sera pas seulement nommé auprès d'elle. » *Non dabitur aurum obrizum pro ea, nec appendetur argentum in commutatione ejus. Non conferetur Indiæ coloribus, nec lapidi sardonicho pretiosissimo, vel sapphiro. Non adæquabitur ei aurum vel vitrum, nec commutabuntur pro ea vasa auri. Excelsa et eminentia non memorabuntur comparatione ejus.* Job, XXVIII, 15-18. Ainsi, parmi toutes les choses matérielles, il n'en est aucune, quelque magnifique, quelque précieuse qu'on la suppose, qui soit digne, je ne dis pas seulement d'être comparée à la sagesse, mais même d'être nommée auprès d'elle, tant son excellence l'élève infiniment au-dessus de ce qu'il y a de plus admirable, de plus rare et de plus estimé dans le monde des corps ! Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé dans ce monde, ce sont, sans contredit, les trônes, les royaumes et les empires, mais leur éclat n'éblouissait pas le Sage, il faisait mille fois plus de cas de la sagesse : « Je l'ai préférée, dit-il, aux royaumes et aux trônes. » *Sap.*, VII, 8.

Pour vous montrer jusqu'où peuvent aller cette estime et cet amour de la sagesse, je ne vous citerai qu'un exemple, choisi entre beaucoup d'autres, celui de saint Grégoire. Appelé au trône pontifical et au gouvernement de toute l'Eglise, que ne fit point ce grand saint pour n'être pas arraché aux embrassements de sa Rachel bien-aimée, c'est-à-dire à l'étude et à la société de la sagesse divine? Il écrivit à l'empereur, le conjurant de ne consentir en aucune manière à son élection. Puis ayant changé d'habits pour n'être point reconnu, il essaya de se cacher dans les rochers et les antres des bêtes sauvages, mais une lumière miraculeuse trahit le lieu de sa retraite. On s'empara de lui, et,

malgré ses pleurs et ses gémissements, il fut élevé sur le siége de Pierre. On peut voir au commencement de ses Dialogues avec son diacre Pierre avec quelle amertume et quels regrets douloureux il déplore sa nouvelle fortune qui le séparait de l'épouse chérie avec laquelle il vivait si heureux dans son monastère: « Mon âme, dit-il, souffre des occupations qui l'accablent, elle se souvient de ce qu'elle était jadis, quand elle vivait dans la solitude; alors elle planait au dessus de tout ce qui passe; indifférente aux changements et aux révolutions que chaque jour produit, elle ne s'occupait dans ses pensées que des choses célestes, et, bien qu'enfermée dans son enveloppe de chair, elle franchissait les murs de sa prison sur les ailes de la contemplation; la mort, que presque tous redoutent comme un supplice, ne l'effrayait guère; elle lui apparaissait comme l'entrée de l'éternelle vie et la récompense de ses travaux. » Ces paroles ont assez d'autorité, je pense, pour nous faire comprendre l'excellence de la divine sagesse. Le grand saint qui les a écrites avait fait la double expérience de la vie monastique et de la souveraine dignité du Pontificat. De ces deux conditions celle qu'il préfère, c'est l'humble condition du moine, c'est-à-dire les délices attachées à l'étude et à la contemplation de la sagesse. Sans doute il n'était pas entièrement privé des consolations de la vie intérieure sur le siége pontifical, mais elles n'étaient plus aussi abondantes, et une seule goutte de ce qu'il perdait lui semblait préférable aux suprêmes honneurs dont il était revêtu. Il savait, pour l'avoir expérimenté, combien le prophète a eu raison de dire : « Un peu de bien vaut mieux au juste que les grandes richesses des pécheurs. » *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas.* Qu'y a-t-il en cela qui doive nous étonner ou nous paraître incroyable? Si, comme nous l'avons dit plus haut, le souverain bien de l'homme en cette vie consiste dans l'exercice de la sagesse, c'est-à-dire dans l'amour et la contemplation des choses divines, tous les autres biens, les royaumes, les trônes et les empires sont conséquemment inférieurs à celui-là et ne sauraient entrer en comparaison avec lui. Voilà donc, mes frères, la béatitude de l'homme sur la terre, la félicité commencée ici bas, voilà le repos de tous

les soucis et de tous les désirs, voilà cette paix intérieure qui surpasse toute joie des sens, et dont n'approchent point les plaisirs du monde, ni ses richesses, ni ses honneurs. Ce n'est point là sans doute l'opinion des hommes du siècle, qui n'ont jamais goûté ces délices ineffables ; mais leurs sentiments seraient bien autres, s'ils en avaient fait la moindre expérience. Saint Augustin les avait goûtées ces délices, et il a dit avec vérité : « Celui qui a bu des eaux du fleuve du paradis, dont une seule goutte est plus grande que l'Océan, ne saurait plus avoir soif des choses de ce monde. » Saint Grégoire a exprimé la même idée dans cette courte maxime : « Toute créature paraît bien bornée à l'âme qui voit Dieu. »

Mais si la sagesse renferme une félicité si grande, n'est-il pas bien juste que nous cherchions en quel endroit se trouve un pareil trésor? Le prophète Baruch s'est appliqué avec le plus grand soin à cette recherche. Après avoir fait de la sagesse un éloge magnifique, il demande : « Qui a trouvé le lieu où elle réside, et qui est entré dans ses trésors? On n'a point entendu parler d'elle dans la terre de Chanaan, et elle n'a point été vue dans Theman. Les enfants d'Agar qui recherchent une prudence qui n'est point de la terre, ces négociateurs de Merrha et de Theman, ces conteurs de fables, et ces inventeurs d'une prudence et d'une intelligence nouvelle, n'ont point connu la voix de la vraie sagesse, et n'en ont pu découvrir les traces et les sentiers. Le Seigneur ne les a point choisis : ils n'ont point trouvé la voie de la sagesse ; et c'est pour cela qu'ils se sont perdus. Et comme ils n'ont point eu la sagesse, leur propre folie les a précipités dans la mort. Qui est monté au ciel pour y aller prendre la sagesse, ou qui l'a fait descendre du haut des nuées? qui a passé la mer, et qui l'a trouvée, et a mieux aimé la porter avec lui que l'or le plus pur? Il n'y a personne qui puisse connaître ses voies, ni qui se mette en peine d'en rechercher les sentiers. » *Quis invenit locum ejus? et quis intravit in thesauros ejus? Non est audita in terra Chanaan, neque visa est in Theman. Filii quoque Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra est, negotiatores Merrhæ et Theman, et fabulatores, et exquisitores prudentiæ et intelligentiæ :*

*viam autem sapientiæ nescierunt, neque commemorati sunt semitas ejus. Non hos elegit Dominus, neque viam disciplinæ invenerunt : propterea perierunt. Et quoniam non habuerunt sapientiam, interierunt propter suam insipientiam. Quis ascendit in cœlum, et accepit eam, et eduxit eam de nubibus? Quis transfretavit mare, et invenit illam? et attulit illam super aurum electum? Non est qui possit scire vias ejus, neque qui exquirat semitas ejus.* Baruch, III, 15, 22, 23, 27-31. Par ces questions multipliées le prophète a voulu montrer tout à la fois et la difficulté de trouver la sagesse et l'excellence de ce bien dont on peut dire avec vérité que « il est plus précieux que tout ce qui est apporté de l'extrémité du monde. » *Procul, et de ultimis finibus pretium ejus.* Prov., XXXI, 10.

Mais enfin ce bien si grand les hommes doivent-ils le chercher en vain? Non, les hommes n'en seront point privés, et le prophète qui vient de relever à nos yeux l'excellence de la sagesse, nous indique le lieu où elle réside; il nous dit qu'elle est en Dieu, source unique de la véritable science : « C'est lui, ajoute-t-il, qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes. » *Hic adinvenit omnem viam disciplinæ, et tradidit illam Jacob puero suo, et Israel dilecto suo. Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* Baruch, III, 37-38. Celui donc qui est la sagesse incréée du Père, est descendu du ciel sur la terre, et il a daigné nous communiquer cette sagesse qui consiste, comme il nous l'a lui-même appris, dans la connaissance du Père et du Fils. Car, s'il est venu en ce monde, ce n'est pas seulement pour racheter les hommes par le sacrifice de son corps et de son sang, mais encore pour leur enseigner la véritable sagesse qui ouvre l'entrée du ciel. Et pour que personne ne désespérât d'obtenir un bien si précieux et si nécessaire, il nous invite dans les termes les plus touchants à y participer : « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. » *Matth.*, XI, 28. Oui, venez à moi, vous tous qui vous fatiguez en vain à chercher le

bonheur, et vous tous qui êtes accablés du fardeau de vos péchés ou du poids de vos peines, venez, et je vous soulagerai, j'apaiserai si bien la faim insatiable de vos désirs que vous pourrez trouver le repos de vos âmes.

## II.

Il nous reste maintenant à examiner à quels hommes ce céleste Docteur de la sagesse réserve ce repos de l'âme et ces consolations spirituelles, c'est-à-dire ce trésor si précieux de la sagesse. O merveille digne d'étonnement! Ce n'est point, dit-il, aux prudents ni aux sages du monde; ce n'est pas aux rois, ni aux princes, mais aux petits, c'est-à-dire aux humbles, aux pauvres, aux hommes en apparence les plus méprisables que les enfants du siècle tournent en dérision et dont ils regardent la vie comme une folie. Quoi de plus vil, de plus abject, de plus pauvre en effet (à en juger seulement par l'extérieur) que les saints anachorètes et les autres saints solitaires qui abandonnèrent tout pour se consacrer entièrement à l'étude de la divine sagesse? Ils ne possédaient absolument rien en ce monde, ni maison, ni terres, ni argent, ni serviteur, ni servante. Mais ces hommes, si pauvres extérieurement, étaient riches intérieurement des vrais biens de l'âme; au dehors ils étaient nus, mais au dedans ils étaient ornés de la parure de toutes les vertus; méprisables aux yeux des hommes, ils étaient en grande estime aux yeux de Dieu; le monde les regardait comme des êtres misérables et chagrins, mais ils jouissaient de cette suprême félicité et de cette véritable sagesse que nous avons précédemment élevée jusqu'au ciel dans nos louanges. Ils nageaient au sein des délices spirituelles et y trouvaient tant de charmes que tous les plaisirs des sens comparés à ces voluptés saintes ne leur paraissaient que tristesse et amertume. « Toute leur gloire et toute leur félicité, leur venait du dedans » *Ps.* XLIV, 14, c'est-à-dire qu'elle consistait non dans les biens extérieurs et corporels, qui nous sont communs avec les animaux privés de raison, mais dans les biens spirituels qui sont le propre des anges. De même que l'on découvre parfois

de riches diamants dans le charbon, ainsi les haillons dont ces hommes étaient revêtus et leur extérieur si misérable recouvraient des trésors de gloire et de félicité. Quoi de plus pauvre que les saints solitaires, et en particulier que saint Paul, le premier ermite, auquel un palmier fournissait la nourriture et le vêtement? Parlerai-je de ses autres imitateurs, qui ne vivaient que de racines? Et cependant qui pourrait dire les délices et les douceurs dont l'âme de ces serviteurs de Dieu était inondée? Auraient-ils pu supporter l'isolement de leur retraite, les ardeurs du soleil, l'aspect affreux du désert et le renoncement à toute consolation humaine, ces hommes semblables à nous, s'ils n'eussent été soutenus par les consolations du divin esprit et comblés de richesses spirituelles d'autant plus abondantes qu'ils condamnaient leur corps à une pauvreté et à des privations plus grandes? Ces consolations divines pénétraient dans leur âme avec tant de force et de douceur qu'ils ne voulaient pas et que parfois même ils ne pouvaient pas, pour ainsi dire, détacher un seul instant leur esprit de la contemplation de la divine beauté.

Je veux vous citer à ce sujet un exemple que je choisis entre cent autres. Un anachorète vint un jour demander à l'un de ces pieux solitaires, vivant dans son voisinage, quelque ustensile dont il avait besoin. Le solitaire absorbé tout entier dans la douceur ineffable de ses contemplations entra dans sa cellule pour y prendre ce qu'on lui demandait, mais bientôt oubliant et sa personne, et celle de son voisin, et ce qu'il venait chercher, il demeura immobile et plongé dans son extase. Rappelé à lui-même par l'anachorète qui s'étonnait de ce retard, il sortit et vint trouver ce dernier qui lui réitéra sa demande. Le solitaire rentra dans sa cellule et y retomba dans le même oubli que la première fois. Le moine fatigué d'attendre, se mit à crier et à reprocher au solitaire ses lenteurs. Alors celui-ci supplia le solliciteur de prendre lui-même ce qu'il désirait; je ne viens pas à bout, lui dit-il, de retenir même pendant ce court moment ce que vous demandez. Voilà ce que produit dans une âme la vertu des consolations divines; elle attire à elle toutes les forces de cette âme, elle l'enchaîne si étroitement par les liens de l'amour et de ses douceurs

qu'elle lui enlève en quelque sorte la faculté de détourner son attention sur quelque autre objet. Souvent, en effet, les hommes qui se sont voués tout entier à l'étude de la divine sagesse, voudraient suspendre leurs méditations, ne fût-ce qu'un instant, pour ménager la fragile nature, qu'une trop grande fatigue pourrait accabler, mais ils ne peuvent y réussir qu'imparfaitement et au prix des plus grands efforts, tant ces délices dont leur âme est remplie ont de force, d'attraits et de puissance !

Toute âme donc qui est parvenue là est en possession de la sagesse divine, c'est-à-dire du plus grand de tous les biens, du plus précieux de tous les trésors. On peut trouver, mes frères, un grand nombre de religieux, et même de vierges et de veuves, au milieu de la corruption du siècle où nous vivons, qui, sous des dehors et dans une condition fort humbles, ont trouvé ce trésor incomparable de la sagesse, bien supérieur à toutes les richesses et à tous les empires du monde. « Le Seigneur les a élevés au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, et il leur a donné pour nourriture l'héritage de Jacob, » *Isa.*, LVIII, 14, qui n'est autre que Dieu lui-même. Voilà ce trésor de l'Evangile caché dans un champ, *Matth.*, XIII, 44. Voilà cette pierre précieuse pour l'acquisition de laquelle le marchand prudent a vendu tout ce qu'il possédait. *Ibid.*, XIII, 46.

Mais pourquoi chercher d'autres exemples, lorsque celui de saint Jérôme suffit abondamment pour nous apprendre combien la possession de la sagesse renferme de délices. Dans une lettre adressée à des vierges consacrées à Dieu, il dit : « Croyez-en, mes filles, l'expérience d'un vieillard qui veille aux intérêts de vos âmes ; si vous goûtez seulement une fois combien le Seigneur est doux, vous pourrez entendre de sa bouche cette parole : « Je vous ferai voir toutes sortes de biens. » *Exod.*, XXXIII, 14. Je sais ce que je vais dire, mes chères filles. Au risque de faire paraître de l'imprudence, je ne veux point vous cacher que moi, homme si chétif, si vil et si méprisable dans la maison du Seigneur, j'ai souvent été ravi en esprit (bien que vivant encore dans ma chair, au milieu des chœurs des anges, et, absorbé dans la contemplation des mystères divins, je ne ressentais rien des mortifications et

des abstinences que je prolongeais pendant des semaines entières. Lorsque, après ce long espace de temps durant lequel l'avenir se dévoilait à mes yeux, j'étais rendu à mon corps, je versais des larmes. Quant à la félicité et aux joies ineffables que je goûtais pendant ce ravissement, j'ai pour témoin la Trinité elle-même que je voyais, je ne sais par quelle intuition; j'ai pour témoins les Esprits bienheureux qui étaient présents; j'ai pour témoin le sentiment des biens dont je jouissais, biens si extraordinaires que l'infirmité de ma chair ne saurait en révéler ni l'abondance ni la nature. » Quoi donc de plus grand, mes frères, qu'une telle félicité? quoi de plus admirable?

Si quelqu'un nie que cette Epître soit de saint Jérôme, nous pouvons citer de ce grand saint des témoignages beaucoup plus éclatants. Dans sa lettre à Eustochia, *de Virginitate servanda*, où il décrit avec tant d'éloquence non-seulement les délices et les consolations du divin Esprit, mais encore les vertus par lesquelles il est parvenu à cette félicité, il dit : « Au sein des déserts, dans ces vastes solitudes dévorées des ardeurs du soleil, et n'offrant aux moines qu'un affreux séjour, combien de fois je me suis cru au milieu des délices de Rome! Je m'asseyais au fond de ma retraite, seul, parce que mon âme était pleine d'amertume. Mes membres se desséchaient sous un sac hideux, et ma peau était devenue noire comme celle d'un Ethiopien. Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements, et si parfois le sommeil m'accablait en dépit de ma résistance, je broyais contre la terre nue mes os à peine adhérents entre eux. Quant à la nourriture et à la boisson, je n'en dis rien, car les moines, même malades, usent d'eau froide, et prendre quelque chose de cuit est pour eux un luxe. Moi donc, moi qui dans la crainte de la géhenne, m'étais condamné à une telle prison, environné de scorpions et de bêtes féroces, je me revoyais souvent en idée parmi les danses des jeunes filles de Rome. Le visage était pâle et abattu par les jeûnes, et le cœur dévoré par de brûlants désirs; dans un corps glacé, dans une chair morte avant l'homme bouillonnait l'incendie des passions. C'est pourquoi, destitué de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes larmes, je les

essuyais de mes cheveux, et par des jeûnes qui duraient des semaines entières, je domptais ma chair rebelle. Je ne rougis point de mon infidélité; au contraire, je pleure de n'être pas ce que je fus. Il me souvient qu'alors je passais souvent le jour et la nuit à crier, me frappant la poitrine et ne cessant d'implorer le Seigneur jusqu'au moment où il rendait le calme à mon âme. Je redoutais ma cellule même, comme si elle eût été complice de mes pensées, et, irrité et sévère contre moi-même, seul je pénétrais dans le désert. Si quelque part j'apercevais une vallée profonde, une montagne escarpée, un âpre rocher, là était le lieu de ma prière, là aussi le cachot de cette chair misérable; et, après des torrents de larmes, les yeux toujours attachés au ciel, quelquefois, le Seigneur lui-même m'en est témoin, je me voyais transporté parmi la troupe des anges, et, joyeux et triomphant, je chantais: « Nous courrons après vous, à l'odeur de vos parfums. » *Cant.*, I, 3.

Ce récit de saint Jérôme doit nous donner, mes frères, une haute idée de sa sainteté et nous inspirer la plus grande admiration pour ses vertus, qui lui ont mérité cette abondance des délices spirituelles. Que de joie après les soupirs et les larmes, et quelle heureuse expérience de cette parole du Prophète : « Vos consolations, Seigneur, ont réjoui mon âme, à proportion du grand nombre de douleurs dont mon cœur a été pénétré ! » *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* Ps. XCIII, 19.

Je n'exige toutefois pas de vous, chrétiens, les rudes mortifications que ce grand solitaire s'imposait à lui-même et dont il vient de vous retracer le tableau; je ne vous demande point que vous vous retiriez dans des cavernes, ni que vous alliez habiter parmi les horreurs d'un désert, ni que vous vous condamniez à jeûner pendant des semaines entières, ce qui, comme le dit Cassien, est incompatible avec les exigences de notre climat. Que vous demandé-je donc? Ce que je vous demande avec l'Apôtre, c'est de châtier votre chair, de manière à offrir à Dieu vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel. » *Obsecro vos ut ex-*

*hibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum.* Rom., XII, 1. Ce que je vous demande, ce sont de saintes veilles, la méditation des choses divines, une application soutenue et fervente à la prière, dans laquelle le Seigneur a coutume d'accorder à l'âme pieuse les consolations du divin Esprit, selon qu'il a promis de le faire, lorsqu'il a dit par la bouche de son prophète : « Je les amènerai sur ma montagne sainte, et je les remplirai de joie dans la maison consacrée à me prier. » *Adducam eos in montem sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ.* Isa., LVI, 7.

Il est temps maintenant de résumer tout ce que nous avons dit jusqu'ici, et d'en tirer quelques conséquences. Nous avons établi au commencement que, de toutes les sciences, la plus nécessaire aux hommes est celle qui enseigne à bien vivre. Or, bien vivre, c'est ordonner sa vie par rapport à la fin pour laquelle Dieu nous a créés. Mais cette fin quelle est-elle? C'est, avons-nous dit, dans la vie future, la pleine et claire vision de la beauté divine, et, dans celle-ci, la possession de la sagesse et la contemplation des choses divines. C'est pourquoi, l'homme à qui ne suffit pas l'espérance de la béatitude à venir, et qui aspire à goûter sur la terre un commencement de cette béatitude, doit diriger vers cette fin tous ses soins, toutes ses pensées, tous ses efforts. Quant aux choses qui ne servent point à y atteindre, il doit n'en faire aucun cas et les regarder comme lui étant complétement étrangères, sans se laisser ébranler dans cette conviction par les jugements et les exemples de la plupart des mortels. Si par hasard il rencontre un homme qui soit en possession de la sagesse divine, quand bien même cet homme serait dans la plus humble et la plus pauvre condition, qu'il le regarde comme un homme vraiment sage, vraiment heureux, vraiment riche, libre, digne d'honneurs, beau, comblé de délices, comme le prince du monde, comme le roi des hommes; qu'il tombe à ses pieds et baise la trace de ses pas. Tous ces titres que nous venons d'énumérer, les philosophes en décoraient jadis leur sage, témoins ces vers d'un poëte célèbre : « En un mot, le sage n'a au-dessus de lui que Jupiter; il est riche, libre, honoré, beau, enfin le roi des rois. »

Ad summam, sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum.

Si l'on décerne de telles louanges à la sagesse humaine, quel éloge faudra-t-il faire de celle qui vient de Dieu? Les richesses de l'homme qui possède cette sagesse sont donc préférables à tous les trônes et à tous les royaumes du monde. Et de même que l'on regarderait avec admiration un homme qui, comme Saül et David, sortirait tout à coup de la plus basse condition pour être élevé sur le trône, ainsi, et à bien plus forte raison, devons-nous admirer l'incomparable félicité de celui qui, sous de pauvres vêtements et l'humilité d'une condition misérable, cache tant de gloire et de grandeur.

Je dois toutefois rappeler ici ce que j'ai dit au commencement, que cette voie si parfaite ne saurait convenir à tous. Il faut d'abord, en effet, réfréner ses passions et ses convoitises, purifier son âme par la pénitence et l'orner de vertus, pour que le divin docteur de la sagesse daigne s'y fixer et instruire son humble et docile serviteur. Daigne nous accorder cette grâce Notre-Seigneur Jésus, le docteur des petits, qui est béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

---

## AU LECTEUR.

Les prédicateurs qui voudraient traiter l'évangile du jour, en trouveront l'explication dans les sermons pour la fête de saint Dominique.

## AU PIEUX LECTEUR.

---

Les vertus et les miracles de saint François étant en si grand nombre, qu'aucun discours ne saurait les embrasser tous, nous nous sommes borné à quelques traits empruntés aux pieux et sages écrits de saint Bonaventure. Afin que les prédicateurs puissent choisir à leur tour ce qui conviendra le mieux à leur auditoire et à la fin qu'ils se proposeront, voici l'ordre des matières renfermées dans les quatre sermons qui suivent.

Sermon I. *De la pauvreté évangélique qui brilla d'un si vif éclat parmi les vertus de saint François.*

Sermon II. *De sa très-ardente charité.*

Sermon III. *Des autres vertus de saint François.*

Sermon IV. *De ses miracles et œuvres merveilleuses, qui montrent Dieu, non-seulement admirable, mais encore aimable dans ses saints.*

---

# PREMIER SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° DE LA PAUVRETÉ ÉVANGÉLIQUE ET DE SES FRUITS.

*Stultissimus sum virorum, et sapientia hominum non est mecum ; non didici sapientiam , et novi scientiam sanctorum.*

Je suis le plus insensé de tous les hommes , et la sagesse des hommes ne se trouve point en moi ; je n'ai point appris la sagesse , et je connais la science des saints (1). *Proverb.* XXX. 2, 3.

Mes très-chers frères , cette maxime de Salomon, qui semble étrange et paradoxale à un grand nombre d'hommes , peut s'appliquer à tous les saints , qui , suivant le conseil de l'Apôtre , « se sont faits insensés pour devenir sages, » *stultus fiat, ut sit sapiens,* I Cor., III, 18 ; mais elle convient d'une manière toute particulière au bienheureux François ; et la raison principale, entre beaucoup d'autres , c'est que , au grand scandale du monde, il a embrassé avec un souverain amour la pauvreté et l'indigence, que la prudence terrestre cherche à éviter au prix de mille travaux et de mille efforts. La pauvreté , telle fut la vertu qui brilla le plus en lui. Sans doute , les saints nous apparaissent portant sur le front la couronne de toutes les vertus chrétiennes ; mais les uns ont excellé dans une vertu , les autres dans une autre : dans celui-ci, c'est la foi ; dans celui-là, c'est la charité ; dans l'un, c'est l'humilité, dans un autre, c'est l'obéissance ; dans cet autre enfin, c'est la patience qui éclate davantage. Voilà pourquoi l'Eglise, lorsqu'elle célèbre la fête des saints confesseurs, répète ce verset : « Il ne s'en est point trouvé

(1) Notre Vulgate porte : *et non novi scientiam sanctorum,* c'est-à-dire , *je ne connais pas la science des choses saintes* , ou *divines.* Il est vrai qu'en hébreu la négation n'est pas exprimée dans le second membre ; mais elle doit se suppléer d'après le premier. *Repetendum ex priori hemistichio* τὸ non , *ac legendum cum Romanis negative :* Et non novi scientiam sanctorum (*Corn.*, edit. Vivès, tom. VI, p. 423, 2).

qui ait observé comme lui la loi du Très-Haut, » *non est inventus stmilis illi, qui conservaret legem Excelsi.* Dans le bienheureux François, parmi toute les vertus qu'il a pratiquées et qui semblent se disputer le premier rang dans sa vie, la pauvreté évangélique jette une incomparable splendeur et fait pâlir toutes les autres. C'est pourquoi nous parlerons aujourd'hui de cette vertu, et nous en expliquerons les fruits nombreux, inconnus aux sages du siècle. Nous montrerons sans peine qu'elle est le moyen le plus efficace pour arriver à la sagesse véritable, révélée aux petits par Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il l'atteste lui-même dans l'Evangile de ce jour, non la sagesse des hommes, mais la science des saints, celle que possédait le pieux personnage dont je vous ai rapporté les paroles en commençant. Toutefois, avant d'entrer dans notre sujet, nous dirons un mot de l'Evangile de cette fête. Implorons d'abord le secours du ciel par l'intercession de la trés-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'Evangile de ce jour, mes frères, nous révèle l'amour ardent de notre Sauveur envers le genre humain, puisqu'il nous le montre, d'une part, invitant tous les hommes à participer au bienfait de sa venue, et, de l'autre, remerciant le Père éternel de toutes les grâces qu'il leur a faites. « Je vous bénis, dit-il, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. » *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc sapientibus et prudentibus, et revalasti ea parvulis,* Matth., XI, 25. Pour connaître la raison de cette action de grâces, il faut savoir qu'en ce moment là, les disciples de Jésus-Christ revenaient de prêcher l'Evangile, pleins de joie du succès de leur mission. Le Sauveur, qui avait sans cesse à la pensée la gloire de son Père et le salut du genre humain, voyant dans cette heureuse mission une image de la conversion des Gentils, que les apôtres allaient bientôt accomplir, rend grâces au Père céleste de la merveilleuse bonté avec laquelle il devait, par le ministère de quelques pêcheurs pauvres et ignorants, apporter au monde le salut et la connaissance de la vérité. Il s'écrie donc, rempli de

joie et d'allégresse : « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. » Il y avait à cette époque des pharisiens qui avaient une grande réputation de piété ; il y avait des scribes et des docteurs de la loi, il y avait des magistrats et des princes du peuple ; mais Notre-Seigneur n'en choisit aucun pour lui confier la mission d'annoncer l'Evangile : il préfère des pêcheurs grossiers et obscurs. Pourquoi cela ? Lui-même nous en donne la raison : « Il en est ainsi, mon Père, parce que tel est votre bon plaisir. » *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* Ibid. 26. Voilà la cause véritable et très-certaine de cette admirable élection. En effet, la volonté divine est la première règle de la vérité et de la justice, règle à laquelle nous devons conformer tous nos jugements. Aucun chrétien, s'il a conservé la foi, ne cherchera ailleurs la raison des choses. Cependant, comme le prophète royal proclame heureux ceux qui suivent pieusement et humblement les conseils divins, il nous sera bien permis d'arrêter un moment nos réflexions sur ce choix du Seigneur, et d'en rechercher les raisons, ou du moins les convenances.

Et d'abord comme le Seigneur fait tout pour lui-même, c'est-à-dire pour la gloire de son nom, ce choix fait éclater d'autant plus sa gloire et sa toute puissance, que les instruments par les quels il a accompli heureusement de si grandes choses étaient plus faibles. De là ces paroles de saint Paul : « Nous portons, dit-il, ce trésor dans des vases de terre, afin que la sublimité de l'œuvre soit attribuée à la vertu de Dieu, et non à nous, » *habemus thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis,* II Cor., IV, 7 : c'est-à-dire, afin que l'infirmité du vase montre à tous que cette œuvre magnifique est due, non à de si faibles instruments, mais à la puissance divine. C'est aussi ce qu'il est facile de prouver par l'exemple du bienheureux François qui, après avoir passé toute sa jeunesse à faire le commerce de son père, étranger aux lettres humaines et à la vie spirituelle, fut cependant choisi de Dieu pour être le fondateur et le chef d'une famille religieuse non moins illustre par la sainteté

que par le nombre de ses membres. Plus sa personne était basse et commune, plus la gloire et la puissance de Dieu se manifestèrent avec éclat. Notre-Seigneur l'a attesté lui-même : ayant trouvé un jour notre saint qui s'inquiétait au sujet de l'observation de sa règle, il le consola par de douces paroles, lui disant qu'il était lui-même le fondateur de son ordre, et qu'il veillerait à son maintien et à sa conservation. « Je t'ai choisi, ajouta-t-il, ignorant et étranger aux lettres, pour faire comprendre aux hommes que le véritable auteur d'une œuvre si admirable, c'est moi, et non pas toi. »

Une autre raison pour laquelle le Seigneur communique ses grâces à des personnes basses et sans aucun mérite, c'est qu'il veut par là montrer les richesses de sa bonté et de sa miséricorde, richesses d'autant plus abondantes que ceux qu'il daigne choisir avaient moins de titres à ses faveurs. Voilà pourquoi le grand Apôtre dit que « notre injustice fait paraître davantage la justice de Dieu, » *iniquitas nostra justitiam Dei commendat*, Rom., III, 5, parce que, dans ce grand ouvrage, il n'y a rien qui appartienne à l'homme, tout doit être rapporté à la divine miséricorde. Cette cause nous est signalée par le même apôtre, interprète des secrets du ciel : « Considérez, mes frères, dit-il, que parmi tous ceux d'entre vous qui ont été appelés il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages, et il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les puissants..... afin que nul homme ne se glorifie devant lui, » c'est-à-dire, afin que personne n'attribue la grâce de sa vocation soit à sa sagesse, soit à sa noblesse, soit à sa puissance, et que l'homme n'ait rien d'où il puisse se glorifier. *Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles; sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia..... ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* I Cor., I, 26-29. C'est contre ce danger que Moïse, l'illustre législateur des Hébreux, met en garde le peuple confié à ses soins, lorsqu'il leur enseigne à rapporter les bienfaits qu'ils avaient reçus, non à leurs propres

mérites, mais à la seule bonté et miséricorde du Seigneur : « Vous saurez donc aujourd'hui, dit-il, que le Seigneur passera devant vous comme un feu dévorant et consumant qui réduira vos ennemis en poudre, qui les perdra, qui les exterminera en peu de temps devant votre face, selon qu'il vous l'a promis. Après que le Seigneur votre Dieu les aura détruits devant vous, ne dites pas dans votre cœur : C'est à cause de ma justice que le Seigneur m'a fait entrer dans cette terre, et qu'il m'en a mis en possession, puisque ces nations ont été détruites à cause de leurs impiétés. » *Scies ergo hodie quod Dominus Deus tuus ipse transibit ante te, ignis devorans atque consumens, qui conterat eos, et deleat atque disperdat ante faciem tuam velociter, sicut locutus est tibi. Ne dicas in corde tuo, cum deleverit eos Dominus Deus tuus in conspectu tuo : Propter justitiam meam introduxit me Dominus ut terram hanc possiderem, cum propter impietates suas istæ deletæ sint nationes.* Deuter., IX, 3, 4. Et un peu plus loin, il répète ainsi la même pensée : « Sachez donc que ce ne sera point pour votre justice que le Seigneur votre Dieu vous fera posséder cette terre si excellente, puisque vous êtes un peuple à la tête très dure. » *Scito ergo quod non propter justitias tuas Dominus Deus tuus dederit tibi terram hanc optimam in possessionem, cum durissimæ cervicis sis populus.* Ibid. 6. Ensuite, pour ôter à ce peuple tout prétexte de se glorifier, et revendiquer pour Dieu seul la gloire et la bonté, il développe dans un long discours l'impiété et les crimes d'Israël : « Souvenez-vous, dit-il, et n'oubliez jamais de quelle manière vous avez excité contre vous la colère du Seigneur votre Dieu dans le désert. Depuis le jour que vous êtes sorti de l'Egypte jusqu'à ce lieu où nous sommes, vous vous êtes toujours révolté contre le Seigneur. » *Memento, et ne obliviscaris quomodo ad iracundiam provocaveris Dominum Deum tuum in solitudine. Ex die quo egressus es ex Egypto usque ad locum istum, semper adversum Dominum contendisti.* Ibid. 7.

Quelle conséquence faut-il tirer de ces considérations? C'est que vous tous qui êtes comblés des bienfaits de Dieu, et avez été appelés à sa grâce et à son amitié, vous reconnaissiez que ce

bienfait vient de lui. De cette manière, humbles dans vos pensées, et pleins de gratitude envers lui, vous répéterez de cœur et de bouche la parole du prophète : « Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire, mais donnez-la à votre nom. » *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Ps., CXIII, 9. Le Sauveur ajoute :

« Toutes choses m'ont été données par mon Père. Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler. » — Par ces paroles Notre-Seigneur indique clairement en quoi consiste cette sagesse que le Père a révélée aux humbles, savoir, dans la connaissance du Père et du Fils, dont il avait dit ailleurs : « La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous le seul Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti, Jesum Christum.* Joan. XVII, 3. Dans la connaissance de cette vérité consiste notre béatitude, commencée en cette vie, consommée dans la gloire. Le Sauveur nous apprend aussi à qui il appartient de mettre les hommes en possession de cette félicité, lorsqu'il déclare que son Père lui a donné la mission de la communiquer aux hommes. De même qu'autrefois en Egypte Pharaon chargea Joseph de distribuer le blé mis en réserve dans ses greniers, ainsi le Père céleste a confié à son Fils la dispensation du trésor de ses grâces. De là vient que saint Paul applique à Jésus-Christ cette parole du Psalmiste : « Etant monté en haut, il a emmené à sa suite une multitude de captifs, et a répandu ses dons sur les hommes. » *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus.* Ephes. IV, 8 ; Ps. LXVII, 19.

Mais ce dispensateur des dons célestes se montre-t-il avare à les distribuer ? Nullement. Loin d'être difficile et inexorable, il appelle à lui tous les hommes par ces douces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai, » c'est-à-dire, vos âmes stériles, affamées, desséchées, altérées, privées du véritable bonheur, je veux les rassasier de délices spirituelles ; je veux vous enseigner la voie qui conduit au bonheur que vous désirez ; et cette voie n'est

pas autre que l'obéissance à mes commandements. « Prenez donc sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes,» c'est-à-dire, la paix et la tranquillité véritables. Car cette paix, dont l'Apôtre dit qu'elle surpasse tout sentiment, *exsuperat omnem sensum,* est la compagne inséparable de la justice et de l'obéissance. Voilà pourquoi le Prophète affirme que «la justice et la paix se sont rencontrées et se sont embrassées,» *misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatœ sunt,* Ps. LXXXIV, 11, pour nous faire entendre que ni la paix ne se peut trouver sans la justice, ni la justice sans la paix.

Afin que personne, en entendant parler de joug, ne se représente quelque fardeau lourd et accablant, le Sauveur ajoute aussitôt: « Car mon joug est doux et mon fardeau léger.» — Mais, dira quelqu'un, comment ce joug peut-il être doux, puisque le chrétien a à lutter contre toute la malice de la chair et du monde, et que l'Apôtre nous enseigne que « c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu.» *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Act., XIV, 21.— Nous répondons que beaucoup de choses allégent ce joug et ce fardeau de la loi divine. Ce sont d'abord les célestes habitudes des vertus, les délices ineffables de l'Esprit saint, l'espérance de la récompense éternelle, la foi qui affermit cette espérance (puisque saint Paul l'appelle «la substance ou le fondement des choses que l'on doit espérer, » *sperandarum substantia rerum*), et rend visibles et présents les biens futurs et invisibles, enfin la charité, dont la vertu est si grande que l'âme embrasée par elle trouve des charmes, non-seulement dans le joug de la loi divine, mais jusque dans la mort elle-même, que l'Esprit saint appelle le roi des épouvantements. C'est ce qui atteste l'exemple du bienheureux François qui, enflammé d'amour pour Notre-Seigneur, n'avait pas de plus vif désir que de donner pour lui son sang et sa vie, comme nous le dirons en son lieu.

L'évangile expliqué, arrivons au développement des paroles de mon texte.

## DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

### I.

De même que, au témoignage du Sauveur, il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père, de même il y a dans cette vie plusieurs degrés de mérite pour parvenir à ces demeures. Mais tous ces degrés peuvent se ramener à deux principaux. Parmi les hommes, en effet, les uns, n'allant pas plus loin que l'observation des commandements de Dieu, attendent le royaume du ciel comme prix de leur obéissance ; les autres, embrassant non-seulement les préceptes de la loi divine, mais encore les conseils de l'Evangile, poursuivent avec ardeur la perfection chrétienne et consacrent leur vie à l'atteindre. Ces deux classes de chrétiens sont figurées dans la loi de Moïse par deux espèces de sacrifices. Il y avait le sacrifice pacifique, où l'on brûlait en l'honneur de Dieu une partie de la victime, savoir, « la graisse qui couvre les entrailles, et tout ce qu'il y a de graisse au dedans, les deux reins avec la graisse qui couvre les flancs, et la taie du foie.» *Et offerent de hostia pacificorum in oblationem Domino, adipem qui operit vitalia, et quidquid pinguedinis est intrinsecus, duos renes cum adipe quo teguntur ilia, et reticulum jecoris.* Levit., III, 3, 4. Il y avait l'holocauste, où la victime toute entière était consumée en l'honneur de Dieu, sans qu'on pût en réserver la moindre partie. Le premier de ces deux sacrifices, où les parties internes de la victime étaient offertes au Seigneur, représente les fidèles qui, aimant Dieu de tout leur cœur, s'efforcent, dans le cours d'une vie pieuse et pure, de mettre en pratique ses lois et ses préceptes. Mais par l'holocauste, que le feu dévorait tout entier, il faut entendre ceux qui, renonçant à toutes les sollicitudes, à toutes les affaires du siècle, consacrent entièrement leur âme plus libre à la recherche, à l'amour et à la contemplation des choses divines.

Telle fut l'unique application des saints, qui ont désiré s'immoler et s'offrir au Seigneur comme un holocauste parfait.

Mais ce genre de vie n'appartient pas à tous ; il ne convient qu'à

ceux qui se sont déjà exercés à la vie active, et qui par la pratique de la mortification, ont mis un frein à leurs affections et à leurs désirs. Cependant l'Eglise compte un grand nombre de ses enfants qui ont embrassé avec une grande ferveur cette vie plus parfaite. Que de moines, que de vierges, que de pieuses veuves ont renoncé aux soucis et aux préoccupations du siècle, et, prévenues par le Seigneur des bénédictions de la douceur, s'efforcent de mettre en pratique la parole du Prophète : « Mon cœur vous a dit : Mes yeux vous ont cherché; je chercherai, Seigneur, votre visage; ne détournez pas de moi votre face. » *Tibi dixit cor meum: Exquisivit te facies mea: faciem tuam, Domine, requiram; ne avertas faciem tuam a me.* Ps. XXVI, 8, 9. Toutes ces âmes seront heureuses de nous entendre traiter ce beau sujet, et personne ne s'étonnera qu'ayant à parler des admirables vertus du bienheureux François, nous vous exhortions à embrasser à son exemple la vie parfaite.

## II.

Saint Thomas d'Aquin expose ainsi en peu de mots les règles de la perfection. Il y a, dit-il, deux espèces de vertus : les unes qui président à nos rapports avec les autres hommes, et nous défendent l'injustice : on les appelle civiles; les autres qui nous conduisent à l'imitation de la beauté divine, et nous rendent semblables à Dieu, telles que la prudence et la tempérance. La prudence consiste à mépriser toutes les choses du monde et à tourner toutes les pensées de l'esprit à la contemplation des choses divines ; la tempérance consiste à négliger, autant que la nature le permet, ce qu'exige l'usage du corps. Dans ces deux vertus réside l'essence de la perfection chrétienne. Avant tout, l'âme qui aspire à la vie parfaite, doit graver dans son cœur les maximes suivantes : Tout le temps où vous ne pensez pas à Dieu, regardez-le comme perdu. — De même que l'homme n'est pas un seul instant sans recevoir de Dieu quelque bienfait, de même il ne doit pas s'abstenir un seul instant de le louer et de lui offrir des actions de grâces. Chaque fois qu'il respire, et plus souvent encore, l'homme

doit penser à Dieu. Ces maximes avertissent l'âme qui aspire à la perfection de se livrer entièrement, autant que les nécessités impérieuses de la vie le lui permettent, à la prière et à la contemplation des choses divines. Et comme les soins du corps et des affaires nous détournent de cette occupation, n'est-il pas évident, ajoute le même docteur, que nous devons renoncer au monde, et nous contenter de ce qui est indispensable à l'entretien de la vie présente?

Cette philosophie, que l'on a justement appelée la science des saints, saint François l'a embrassée dans toute son étendue; les deux vertus dont nous venons de parler remplissent sa vie entière et constituent l'essence de l'ordre qu'il a fondé. Sa vie, en effet, est-elle autre chose qu'une oraison continuelle, une contemplation incessante des choses divines? Son institut est-il autre chose que le mépris des richesses et la pratique de la pauvreté évangélique, nécessaire à toute âme qui veut s'élever librement au-dessus du monde? Comme cet amour et cette contemplation des choses divines constituent la félicité de la vie humaine, nous parlerons en peu de mots de la pauvreté évangélique, unique voie pour arriver à la contemplation.

En commençant ce discours, nous avons, il vous en souvient, appliqué au bienheureux François les paroles de Salomon: «Je suis le plus insensé des hommes.» En ce moment, où je vais faire devant vous l'éloge de la pauvreté, n'est-ce pas à moi que je devrais les appliquer? N'est-ce pas moi que je devrais proclamer insensé, pour avoir entrepris de vous exciter à l'amour d'une pareille vertu? Car je n'ignore pas combien elle est vraie cette parole d'un poëte célèbre, que les hommes fuient la pauvreté à travers les mers, les déserts et le feu. Comment donc pourrai-je réussir à vous faire aimer ce qui est pour tous un objet d'horreur? Les hommes de tout rang ne recherchent, ne désirent, n'adorent que l'or et l'argent. Quels bords de l'Océan, quels rivages ne fouillent-ils pas pour en trouver? Ils ne craindraient pas de le chercher jusque dans les abîmes de l'enfer. Il ne ment pas celui qui a dit par la bouche de son prophète: «Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satis-

faire leur avarice, et depuis le prophète jusqu'au prêtre, tous ne pensent qu'à tromper avec adresse.» *A minore usque ad majorem omnes avaritiæ student; et a propheta usque ad sacerdotem cuncti faciunt dolum.* Jerem. VI, 13. Tel est l'esprit des sages du siècle, savants ou ignorants, grands ou petits, riches ou pauvres. On dirait qu'un nouveau roi de Babylone a ordonné de nouveau d'adorer sa statue d'or sous peine de mort; car la mort elle-même ne paraît guère plus triste et plus affreuse que l'indigence. Ne mérité-je pas, je le répète, d'être appelé un insensé, moi qui entreprends d'opposer une digue à un torrent si impétueux? d'éteindre les flammes d'un si furieux incendie? Et cependant, mes frères, si vous me prêtez une attention favorable, en voyant les nombreux avantages de cette vertu, vous ne pourrez lui refuser ni votre admiration, ni votre amour.

## III.

Afin que vous compreniez de quelle pauvreté il s'agit ici, je dois vous rappeler qu'on en distingue trois espèces: la pauvreté de corps, la pauvreté de cœur, et la pauvreté de corps et de cœur tout ensemble. La pauvreté de corps est celle qui a sa source dans une dure nécessité, non dans le choix de la volonté libre. La pauvreté de cœur est celle qui, au sein de la richesse et de l'abondance, accomplit le conseil du Prophète: «Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous d'y attacher votre cœur.» *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* Ps. LXI, 11. Enfin la pauvreté de corps et de cœur est celle qui ne possède, ne désire rien, et refuse même ce qu'on lui offre; maison, vêtement, table, lit, meubles, tout ce qui est pour le service du corps, et même pour l'ornement des autels, doit être simple, grossier, vil. Tel est le genre de pauvreté que le bienheureux François a voulu donner pour fondement à son institut.

Combien ce grand saint aimait cette vertu, aucune éloquence humaine ne saurait l'exprimer. Le jour où, étant entré dans une église, il entendit pour la première fois les conseils que Notre-Seigneur donna à ses disciples en les envoyant prêcher l'évangile

sans sac, sans ceinture, sans argent, sans bâton, sans souliers, avec une simple tunique, *Matth.*, x : « Voilà, s'écria-t-il, ce que j'embrasse et désire de tous mes vœux. » Et aussitôt, laissant là ses souliers, son bâton, sa ceinture et son argent, il se revêtit d'une tunique grossière, se ceignit d'une corde, sans vouloir jamais rien posséder de plus. Que dis-je? à l'heure de la mort, il se dépouilla même de cela, afin d'entrer nu dans le sein de la terre notre mère commune, comme il était sorti nu du sein de sa mère. Jamais avare ne fut si épris d'amour pour l'argent, qu'il l'était pour la pauvreté ; jamais riche cupide ne caressa son trésor avec autant de passion qu'il embrassait avec tendresse le mendiant en haillons qu'il rencontrait sur son chemin. Il appelait la pauvreté sa reine, sa mère, son épouse, son amante; il se plaisait à répéter que le Roi éternel se l'était unie par un lien indissoluble. Aucune nourriture ne lui était agréable, qu'elle ne fût assaisonnée par la douceur de la pauvreté. Aussi, quand les cardinaux ou les évêques l'invitaient à leur table, il commençait par mendier de porte en porte quelques morceaux de pain, qu'il trouvait plus délicieux que les mets délicats des princes.

Le procureur d'un couvent dont les religieux étaient dans l'indigence, lui ayant demandé la permission d'exiger quelque chose des novices qui se présentaient, le saint, initié aux conseils du ciel, répondit : « A Dieu ne plaise, mon cher frère, que pour un homme quelconque nous transgressions la règle! Dépouillez, si la nécessité l'exige, l'autel même de la glorieuse Vierge, plutôt que de rien faire contre le vœu de pauvreté et l'observance de l'Evangile. Il sera plus agréable à la Reine du ciel de voir ses autels dépouillés, que de nous voir manquer en quelque chose à la pauvreté que son Fils nous a enseignée. »

Une autrefois que, dans une assemblée de frères, on demandait quelle vertu rend l'homme plus agréable à Jésus-Christ, François découvrant le secret de son cœur, parla ainsi : « Sachez, mes frères, que la pauvreté est la voie spirituelle du salut, l'aliment de l'humilité et la racine de la perfection. Ses fruits, quoique cachés, sont nombreux. Elle est le trésor enfoui dans le champ de l'Evangile, trésor que nous devons acheter en vendant tout le reste; et

ce que l'on ne peut vendre, il faut le mépriser en comparaison de lui. »

Il nous reste maintenant à voir quelle philosophie, quelle prudence et quelle sagesse véritable se cacha sous cette vie pauvre et détachée, afin de vous montrer que celui qui s'appelait le plus insensé de tous les hommes en était vraiment le plus sage. Ces réflexions vous feront comprendre que la pauvreté est la voie qui conduit à la vraie sagesse et à toutes les vertus, la cognée mise à la racine de tous les vices. Ah ! si l'illustre saint qui voyait les fruits si nombreux, mais cachés, de cette vertu, daignait nous les découvrir, je ne doute pas que bientôt nous ne brûlions d'amour pour elle ! Nous allons du moins, dans la mesure de nos forces, parcourir plutôt que développer les douze fruits de la pauvreté, laissant aux auditeurs sérieux le soin de les goûter par la méditation. Parmi ces fruits, les uns nous montreront que la pauvreté procure à l'âme les biens les plus précieux, les autres qu'elle la délivre des maux les plus funestes.

## IV.

Et d'abord la sagesse, comme nous l'avons montré plus haut d'après saint Thomas, consiste dans la méditation continuelle des choses divines, de telle sorte que l'homme dès cette terre imite la vie des esprits célestes, qui ont les yeux fixés dans la contemplation de la divine beauté, et commence à faire ici bas ce qu'il fera toujours dans le ciel. Or, qui ne voit que cet office demande une âme tranquille et libre de tout souci, de tout désir terrestre, selon cette parole du Psalmiste : « Soyez dans le repos, et considérez que c'est moi qui suis Dieu ? » *Vacate et videte quoniam ego sum Deus.* Ps. XLV, 11. Il faut donc en premier lieu trouver la paix et le repos, pour se livrer ensuite à la contemplation.

1. C'est ce que nous apprend l'Ecclésiastique : « Le docteur de la loi, dit-il, deviendra sage au temps de son repos ; celui qui s'agite peu acquerra la sagesse. » *Sapientia scribæ in tempore vacuitatis, et qui minoratur actu sapientiam percipiet.* Eccli. XXXVIII, 25. Si donc telle est la voie qui mène à la sagesse, quoi de plus e-

ficace pour nous y conduire que la pauvreté parfaite, laquelle, contente d'une nourriture et d'un vêtement grossier qu'on se procure à peu de frais, laisse à l'âme délivrée de toute sollicitude son temps et sa liberté? C'est dans cette fin, vous le savez, que les saints anachorètes ont tout quitté pour fuir au désert, désirant se livrer tout entiers à la contemplation des choses divines. Or, nous trouvons cette liberté de l'âme dans la pratique de la pauvreté, qui bannit, comme un essaim importun, la multitude des soucis, des préoccupations et des désirs.

II. Maintenant cette admirable vertu de l'abstinence, si en honneur parmi les pères du désert, et qui était à leurs yeux le fondement de la vie monastique, la sagesse surnaturelle de François la rattacha à la pratique de la pauvreté. En effet, comme l'abstinence consiste à rejeter les délices et les jouissances de la chair, la pauvreté volontaire se propose évidemment le même but. C'est pourquoi notre saint, en recommandant la pauvreté, a recommandé par là même l'abstinence parfaite : où règne l'indigence, il ne saurait y avoir de place pour des mets délicats et recherchés.

III. Ensuite la pauvreté fait penser à Dieu, et éveille le souvenir des travaux et des souffrances de Jésus-Christ. Lorsqu'une tunique grossière déchire les reins, qu'une nourriture rebutante, une couche dure afflige le corps, que le froid se fait sentir, que les épines et les cailloux du chemin ensanglantent les pieds, que peut faire le moine pieux, sinon tourner ses pensées vers son Sauveur suspendu à la croix, s'encourager, se consoler par son exemple dans les souffrances qu'il endure. Or, c'est un grand secours dans la vie spirituelle que de trouver en soi-même des aiguillons qui nous excitent à nous rappeler le souvenir de Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix.

IV. Cette même vertu met l'homme dans la dépendance de Dieu, et l'apprend à vivre de la foi, ce qui est le propre du chrétien, et à attendre de Dieu seul les choses nécessaires à l'entretien de sa vie. Recevant la nourriture de sa providence, il trouve mille occasions de lui témoigner sa reconnaissance par des actions de grâces. Ainsi les fidèles pauvres, au commencement de l'Eglise, s'acquittaient de ce devoir, comme nous l'apprend saint Paul, qui

s'exprime ainsi : « Cette oblation dont nous sommes les ministres, ne supplée pas seulement aux besoins des saints, mais elle est abondante envers Dieu par le grand nombre d'actions de grâces qu'elle lui fait rendre, parce que ces saints, recevant ces preuves de votre libéralité par notre ministère, se portent à glorifier Dieu de la soumission que vous témoignez à l'Evangile de Jésus-Christ. » *Ministerium hujus officii, non solum supplet ea quæ desunt sanctis, sed etiam abundat per multas gratiarum actiones in Domino, per probationem ministerii hujus glorificantes Deum in obedientia confessionis vestræ in Evangelium Dei.* II Cor., IX, 12, 13.

V. Comme Dieu, le père et l'ami des pauvres, se plaît, lorsque toute ressource leur manque et que tout semble perdu, à venir à leur secours, cette paternelle providence leur procure un merveilleux accroissement de foi, d'espérance et d'amour.

Cette espèce de miracle les confirme dans la foi, et cette paternelle providence enflamme en eux la charité, en même temps qu'elle les excite à garder l'espoir et la confiance s'ils viennent à retomber dans la même détresse. Ils comprennent que celui qui les a secourus tant de fois dans leurs besoins ne leur fera jamais défaut : les bienfaits passés sont pour eux un gage des bienfaits à venir. C'est ce qu'on voit dans la vie des saints, et particulièrement dans celle de François et de ses compagnons. Un jour qu'ils traversaient la vallée de Spolète, et que, fatigués de la route, ils n'avaient rien à manger ni à boire, la divine providence vint aussitôt à leur secours. Tout à coup leur apparut un homme portant à la main un pain, qu'il donna aux pauvres de Jésus-Christ, puis il disparut à l'instant sans qu'on sût ni de quel côté il était venu, ni où il s'en était allé. Les pieux religieux comprenant que ce secours leur venait du ciel, furent dans la joie, moins pour la nourriture corporelle qui devait soutenir leurs forces, que pour la faveur divine dont ils avaient été l'objet. Aussi, remplis d'une céleste consolation, ils résolurent de ne s'écarter jamais de la pratique de la sainte pauvreté, quelle que fût leur détresse et leur nécessité.

VI. Ajoutez le sacrifice d'agréable odeur que la pauvreté vo-

lontaire offre sans cesse au Créateur de toutes choses. Elle offre à Dieu, non des brebis ou des bœufs, mais son corps, hostie vivante, sainte, agréable au Seigneur, en l'immolant chaque jour par la nudité, le jeûne, la fatigue et toutes sortes de macérations. Que dis-je? elle offre en sacrifice à Dieu les abominations des Egyptiens, c'est-à-dire les dieux des nations. Quels sont ces dieux des nations, sinon l'or et l'argent, la volupté et les plaisirs du monde? Ces dieux, la pauvreté évangélique les offre en sacrifice au Seigneur, lorsqu'elle les jette par terre et les foule aux pieds pour sa gloire.

Tels sont, mes frères, les puissants secours que la pauvreté évangélique nous procure pour faire le bien et pratiquer la vertu.

Mais qui pourrait dire de quels dangers, de quels maux elle nous délivre? Elle tranche d'un seul coup la tête de tous nos ennemis, elle arrache la racine de tous les vices.

VII. Elle renverse d'abord par le fondement l'avarice et la cupidité, cause de tous les maux et de toutes les hérésies, au témoignage même de l'Apôtre. Quoi de plus opposé, en effet, que l'avarice et la pauvreté volontaire? ce que l'une convoite, l'autre le méprise; ce que l'une désire, l'autre le rejette ; ce que l'une aime plus que Dieu, l'autre le déteste plus que la mort : elle fuit devant l'or comme d'autres devant les flammes d'un incendie. Quoi de plus désirable, quoi de plus salutaire que d'être à l'abri d'un fléau qui désole le monde ?

VIII. Que de maux et de crimes n'enfante pas l'amour des plaisirs ? Cicéron, empruntant les pensées d'Archytas de Tarente, les énumère longuement dans son livre *de la Vieillesse*. La seule vertu de pauvreté nous délivre encore de toutes ces semences de péché. En effet, celui qui la pratique fait ses délices de tout ce qui est grossier et vil, rude et pénible; les délices, au contraire, les choses délicates, molles et précieuses, il les évite avec horreur comme étant contraires à la pauvreté, qu'il préfère à tout. Ces assertions, mes frères, sont des paradoxes incroyables pour un grand nombre ; mais elles expriment les sentiments des saints dont il est écrit : « Ils suceront comme le lait les ondes de la mer, » *inunda-*

*tionem maris quasi lac sugent* (1). Deut., XXXIII, 19. Car l'amour de Jésus-Christ donne à ce qui est amer une douceur et une suavité merveilleuse.

IX. Mais notre âme a un ennemi bien plus puissant et plus cruel, l'amour de nous-mêmes. Il n'est pas de crime, pas de forfait, qui ne découle de cette source. De même que l'amour de Dieu produit toutes les vertus, de même l'amour excessif de soi enfante tous les vices; le premier édifie Jérusalem, le second Babylone. Enfant premier-né du péché originel, l'amour-propre a presque toute la malice et la dépravation de son père. Nouveau Goliath, nul ne peut, sans la grâce et le secours de Dieu, le renverser par terre. C'est la vertu de pauvreté qui porte à ce puissant ennemi les coups les plus redoutables. En effet, tandis qu'il ne recherche que choses délicates, douces, exquises, précieuses, la pauvreté, comme nous l'avons dit, les fuit avec horreur, et embrasse volontiers les choses contraires : or, de même que cet amour se nourrit et s'accroît chaque jour par la jouissance et les délices, de même il se perd et s'éteint par la pauvreté et la mortification, sa compagne, en sorte que l'austérité engendre la haine de soi aussi naturellement que les plaisirs charnels engendrent l'amour de soi. Le Sauveur expose ainsi les avantages et les inconvénients de ces deux dispositions : « Celui, dit-il, qui aime son âme la perdra, et celui qui hait son âme en ce monde la conserve pour la vie éternelle. » *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* Joan., XII. Ajoutez que le principal instrument de l'amour-propre étant l'argent, auquel tout obéit, dit Salomon, *Eccli.*, X, si vous le faites disparaître, vous ôtez par là même leur aliment aux convoitises, qui dès lors diminuent et s'éteignent. De même que les mamelles d'une nourrice se dessèchent si l'on interdit à l'enfant d'y puiser sa nourriture, de même la cupidité perd de sa force chaque fois qu'on lui impose un sacrifice.

X. La chair, cet ennemi domestique d'autant plus dangereux qu'il nous est uni par un lien plus étroit et plus intime, la chair

(1) Le véritable sens de ce passage est celui-ci : Ils s'enrichiront par la navigation et le commerce maritime.

cède la victoire à la pauvreté évangélique. En effet, la chair nuit surtout à l'esprit lorsqu'on la flatte par le plaisir, par des mets délicats, une couche molle, des vêtements de luxe, lorsqu'on l'excite par le vin et qu'on l'engraisse dans l'abondance de toutes choses. Or, comme la pauvreté évangélique rejette tous ces aliments de la luxure, où la chair puiserait-elle la force de se révolter et de combattre contre l'esprit?

XI. Et le monde, sera-t-il vaincu, lui aussi, par la pauvreté? Il le sera, n'en doutez pas. Le monde trouble la paix de l'âme de deux manières, par les douceurs de la vie et les contestations. Or la pauvreté évangélique triomphe de ces deux ennemis, en renonçant tout à la fois aux douceurs et aux procès. C'est une maxime des sages que tous les dissentiments, toutes les haines ont leur source dans ce que les hommes appellent *le mien* et *le tien*, deux choses que la pauvreté ne connaît pas. Elle ne cherche à posséder rien de précieux, et loin de vouloir s'emparer des biens du prochain, elle se dépouille des siens propres. Aussi un jour que l'évêque d'Assise soutenait que des revenus annuels étaient nécessaires à la stabilité du nouvel institut, François lui répondit : « Mon Père, si nous avons des biens, il nous faudra aussi des armes pour les défendre contre l'injustice et la mauvaise foi. »

XII. Ajoutons que cette même vertu délivre en grande partie les hommes du vice honteux de l'adulation, qui est le propre d'une âme servile. Les adulateurs, en effet, poussés par l'espoir de quelque avantage, flattent les riches : si vous ôtez cet espoir, quel motif auraient-ils de s'abaisser et de ramper de la sorte? Aussi lisons-nous ce trait parmi les Apophthegmes des philosophes. L'un d'eux, qui jouissait largement de la vie, en ayant vu un autre, plus sobre et plus parcimonieux, qui se préparait lui-même un plat de légumes, lui dit : « Si vous vouliez faire la cour à Denys, vous ne mangeriez pas de pareilles choses. » L'autre répliqua avec sagesse : « Et vous, si vous vouliez ne manger que des légumes, vous ne voudriez pas faire la cour à Denys. » Nous voyons par là que ceux qui, comme les pauvres, se contentent d'une nourriture simple et frugale, n'ont aucune

raison pour flatter les riches, puisque, loin de convoiter leur opulence, ils la méprisent.

Comprenez-vous maintenant, chrétiens, combien grands, combien nombreux sont les fruits de la pauvreté évangélique? Comprenez-vous quelle fut la sagesse du bienheureux François, et avec combien de raison il se vante de posséder la science des saints? En quoi consiste cette science? Salomon nous l'apprend au livre des Proverbes: « La science des saints, dit-il, c'est la prudence. » *Scientia sanctorum, prudentia.* Pov., IX, 10. Il la possédait donc dans toute sa plénitude cet humble, ce « petit, » qui se dépouilla si généreusement des richesses et du désir des richesses, et qui embrassa avec un si ardent amour la pauvreté évangélique.

Et vous, mes frères, en voyant les fruits si nombreux de cette vertu, n'aurez-vous pas pour elle, sinon de l'amour, au moins de l'admiration? Est-ce que je vous aurai adressé en vain ce discours en l'honneur de la pauvreté? Non certes. Riches et pauvres, tous pourront, s'ils le veulent, tirer un grand profit de cet enseignement. Les riches y apprendront à se contenter de ce qu'ils possèdent et à mettre un frein à leur cupidité, cette passion insatiable, dont l'abondance même ne diminue pas les désirs; ils mettront en pratique la recommandation du Prophète citée plus haut: « Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous d'y attacher votre cœur. » *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* Ps. LXI, 11. Aussi, non moins riches de corps, ils seront pauvres de cœur, comme le furent Abraham, David, Ezéchias, et les autres saints patriarches. Que ceux, au contraire, qui ressentent l'aiguillon de l'indigence, s'efforcent d'aimer leur condition, et de changer en vertu une pauvreté nécessaire, en la supportant de bon cœur. Ils sont d'autant plus heureux que les riches du siècle, qu'ils approchent davantage de la pauvreté évangélique; car leur humble soumission transforme en mérite ce qui était pour eux une dure nécessité. De cette manière ils recueilleront tous les avantages que nous venons d'énumérer, et ils allégeront en même temps le fardeau de leur indigence. Qui ne sait que la volonté peut rendre doux et léger ce qui est de sa nature

lourd et pénible, et que quand on aime, il n'y a plus rien de pénible?

Tels sont les avantages que vous pourrez, mes frères, recueillir de ce long panégyrique de la pauvreté évangélique. Si vous en tirez ce profit, sachez que vous avez trouvé le trésor caché dans le champ, la perle précieuse qu'une femme a perdue, la semence de toutes les vertus, et le royaume des cieux promis par Notre-Seigneur Jésus-Christ aux pauvres de cœur.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

OU L'ON TRAITE : 1° DE LA VRAIE SAGESSE QUI A BRILLÉ DANS LA VIE DE SAINT FRANÇOIS ; 2° DE SON ARDENTE CHARITÉ, SOURCE DE CETTE SAGESSE.

*Stultissimus sum virorum, et sapientia hominum non est mecum; non didici sapientiam, et novi scientiam sanctorum.*

Je suis le plus insensé de tous les hommes, et la sagesse des hommes ne se trouve point en moi ; je n'ai point appris la sagesse, et je connais la science des saints (1). *Prov.,* XXX, c. 3.

Mes très-chers frères, cette maxime si pompeusement exprimée par Salomon s'applique en général à tous les saints, qui, ignorants dans la sagesse humaine, furent remplis de la sagesse divine, inconnue aux hommes du siècle ; mais elle convient si parfaitement au bienheureux François d'Assise, qu'elle semble avoir été dite pour lui seul. Il sut allier ensemble une telle simplicité et une si grande sagesse, que, étant le plus sage des hommes, il fut regardé par tous, et même par son père, comme un insensé qu'il fallait garder à la chaîne. Avant de vous entretenir de cette sagesse admirable, qui avait sa source dans un ardent amour de Dieu, implorons humblement le secours céleste par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

(1) Voyez la note que nous avons mise à ce texte dans le premier sermon pour la fête de saint François.

« Je suis le plus insensé de tous les hommes. » etc. — Ces paroles de Salomon s'accordent merveilleusement avec l'évangile de cette fête, où le Fils de Dieu rend grâces à son Père de ce qu'il a daigné révéler les secrets de sa sagesse et le chemin qui conduit à la gloire éternelle, non aux sages et aux prudents, mais aux petits, c'est-à-dire aux humbles, et à ces hommes que le monde regarde avec mépris et traite d'insensés, et qui sont en réalité les vrais sages.

Pour le comprendre, rappelez-vous que l'apôtre saint Jacques distingue deux sortes de prudence, l'une charnelle et terrestre, l'autre spirituelle et céleste. La première est celle qui connaît parfaitement et poursuit avec ardeur les moyens de s'enrichir, l'art de flatter le corps et de lui procurer des jouissances, et qui dirige tous ces efforts vers ce but unique. C'est de cette fausse sagesse que le Sauveur parle dans l'Evangile, lorsqu'il dit : « Les enfants de ce siècle sont plus prudents envers leurs pareils que les enfants de la lumière. » *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* Luc. XVI, 8. La sagesse spirituelle est celle qui possède et étudie chaque jour de plus en plus les véritables principes de la vie chrétienne, les règles que doit suivre le pieux fidèle, pour marcher et faire des progrès dans la perfection. L'Apôtre a en vue cette sagesse lorsqu'il dit : « Ne soyez point imprudents ; mais sachez discerner quelle est la volonté du Seigneur, cette volonté bonne, bienveillante et parfaite. » *Nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta.* Ephes., V, 17. Voilà la sublime philosophie, qui se propose la connaissance de Dieu et la vie éternelle, et que Dieu recommande en cette sorte par la bouche de Jérémie : « Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, que le fort ne se glorifie point dans sa force, que le riche ne se glorifie point dans ses richesses ; mais que celui qui se glorifie, dit le Seigneur, mette sa gloire à me connaître, » c'est-à-dire, à connaître par quel moyen il doit me plaire et accomplir mes commandements. *Non glorietur sapiens in sapientia sua, et non glorietur fortis in fortitudine sua, et non glorietur dives in divitiis suis ; sed in hoc glorietur, qui gloriatur, scire et nosse me.* Jerem., IX. 23, 24.

Notre-Seigneur distingue ces deux espèces de sagesse lorsque, s'adressant à saint Pierre qui voulait l'empêcher de mourir sur la croix, il lui dit : « Retire-toi de moi, Satan, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses des hommes. » *Vade post me retro, Satana, quia non sapis quæ Dei sunt, sed quæ hominum.* Marc., VIII, 33.

Il existe entre ces deux sagesses une si grande différence, que ceux qui ont du goût pour les choses divines regardent la sagesse du monde comme une folie devant Dieu, et que les sages du siècle, au contraire, s'imaginent que les serviteurs de Jésus-Christ, qui ne goûtent que les choses célestes, sont des insensés. Aussi le Fils de Dieu lui-même, la sagesse increéée, a-t-il été accusé de folie par le monde ; le peuple disait de lui : « Il est possédé du démon, et il a perdu le sens : pourquoi l'écoutez-vous ? » *Dæmonium habet, et insanit : quid eum auditis?* Joan., x, 20. Nous lisons dans saint Marc quelque chose de plus surprenant encore : « Les siens, dit cet évangéliste, vinrent pour se saisir de lui, car ils disaient : Il a perdu l'esprit. » *Sui voluerunt eum tenere, dicentes : quia in furorem versus est.* Marc., III, 21. S'ils ont traité d'insensé le Père de famille, faut-il nous étonner qu'ils aient donné le même nom à ses serviteurs ? C'est pourquoi saint Jérôme, dans le panégyrique de sainte Paula, rapporte que cette pieuse femme ayant distribué tous ses biens aux pauvres, plusieurs disaient qu'il fallait soigner son cerveau malade. Ce qu'entendant la sainte, elle répondit : « Nous servons de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.* I Cor., IV, 9. Tous les saints ont donc pratiqué cette sage folie, se souvenant de la parole de l'Apôtre : « Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage. » *Si quis videtur inter vos sapiens esse in mundo, stultus fiat ut sit sapiens.* I Cor., III, 18. C'est ce que nous voyons surtout dans la vie du bienheureux François, où, parmi des traits de la plus haute sagesse, dont nous parlerons bientôt, il n'est pas rare de rencontrer des actions singulières, qui paraissent tenir de la folie, et qui furent néanmoins inspirées par l'Esprit de Dieu. Citons-en quelques exemples.

Un jour François envoya Rufin, son disciple, complétement etranger aux lettres, faire un sermon au peuple d'Assise. Comme ce disciple alléguait son ignorance et se défendait humblement de pouvoir remplir un pareil office, le saint, après lui avoir reproché sa désobéissance, voulant ajouter à la difficulté du premier commandement, lui ordonna de se dépouiller de sa tunique et, sans autre vêtement qu'un caleçon, de monter en chaire pour prêcher. Rufin obéit cette fois avec une soumission entière, et le peuple, témoin de cette action, disait tout haut que ces moines, à force d'abstinence, perdaient la raison et agissaient comme des fous. Quelles étaient cependant les pensées de François? « Quoi donc, se disait-il à lui-même, est-ce qu'il convient que tu commandes à Rufin, un homme de grande naissance, ce que toi, fils de Bernardon, tu ne voudrais pas faire? Non, cela ne convient pas. » Aussitôt, se dépouillant à son tour de ses vêtements, il se dirige vers la ville où Rufin prêchait encore, prend sa place dans la chaire, et se met à parler au peuple. Les sages du siècle ne condamneraient-ils pas cette action comme un trait de folie?

En voici une autre à peu près semblable. Affaibli par une maladie grave, François ayant dû prendre quelques aliments plus délicats, ne pouvait supporter que le peuple le regardât comme un saint et un homme mortifié. C'est pourquoi, s'étant dépouillé de ses vêtements, et s'étant mis une corde au cou, il commanda à ses frères de le porter en cet état sur la place de la ville où l'on exécutait les criminels, et là il dit au peuple qui l'entourait : « Voici un religieux que vous vénériez comme un saint et un homme mortifié, qui vient de se gorger de viande. » Que diront encore ici les sages du monde? Ne se riront-ils pas de cet acte d'humilité?

Une autre fois que le saint avait à lutter contre une forte tentation de la chair, il se lève pendant une nuit affreuse, et après avoir pris une rude discipline, il se jette tout nu au mileu de la neige et des glaçons qui couvraient la terre. Puis, à cette mortification, il ajoute quelque chose de plus étonnant encore. Il fait avec la neige une grosse boule, et six autres plus petites, et s'adresse à lui-même ce langage : « Tu désirais une épouse, François ; en voici une, il est juste que tu l'embrasses; voici également une famille

que tu dois nourrir, savoir : deux fils et autant de filles, un serviteur et une servante, gens nécessaires à une maison. Travaille donc assiduement pour pouvoir nourrir toutes ces personnes confiées à tes soins. » De cette manière, tout transi de froid, il modéra, que dis-je? il éteignit tout à fait l'incendie qui le dévorait. Ici encore les sages du monde ne manqueraient pas de trouver matière à raillerie, et soutiendraient que, sans s'exposer à la mort, il y avait pour François beaucoup d'autres moyens de vaincre la tentation. Cependant le souverain Juge le récompensa de son amour pour la chasteté en permettant qu'il ne sentît plus désormais l'aiguillon de la chair.

Rapporterai-je encore ce qu'il fit un jour que son père lui dedemandait avec rigueur tout l'argent qu'il possédait. En présence de l'évêque, il se dépouilla de ses vêtements, et donna tout à son père, à l'exception du caleçon qu'il avait gardé, ce qui lui valut toutes sortes de railleries, au point que les enfants le poursuivirent comme un insensé, en lui lançant de la boue et des pierres.

Ces actions, qui semblent inspirées par la folie, sont l'œuvre de la vertu et de la sagesse de Dieu. « Car, dit saint Paul, ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que les hommes, » *Quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* I Cor., I, 25. Nous voyons dans les saintes Lettres que les anciens prophètes annonçaient au peuple les malheurs dont il était menacé, non-seulement par des paroles, mais par des signes extérieurs : l'un, par exemple portait des chaînes au cou (*Jer.*, XVII) ; un autre sortait par la muraille de sa maison qu'il avait percée pendant la nuit (*Ezech.*, XVIII); un autre enfin paraissait au milieu des hommes dans un état de nudité complète (*Isai.*, X) : Dieu le voulait ainsi afin que leurs menaces fissent dans les esprits une plus vive impression. C'est pour une raison semblable qu'il inspira à notre saint d'inculquer à ses disciples, par des moyens nouveaux et extraordinaires, l'amour de l'obéissance, de la chasteté et de toutes les vertus religieuses.

I.

Nous avons assez parlé de la folie du bienheureux François. montrons maintenant quelle fut sa sagesse. Car après avoir dit : « Je suis le plus insensé des hommes, et je n'ai point atteint la sagesse, » il ajoute aussitôt : « Je connais la science des saints. »

La sagesse, mes frères, n'est pas autre chose que la connaissance approfondie de Dieu et des choses divines. Or, en cette vie, nous pouvons connaître Dieu de deux manières : ou bien en lisant et en entendant expliquer ce qui a trait à ses perfections et à ses attributs, ou bien en les expérimentant en quelque sorte en nous-mêmes, ce qui arrive lorsque nous goûtons par une sorte d'expérience interne de l'âme la grandeur et la suavité de ses perfections. Cette dernière connaissance est bien plus parfaite et plus excellente que celle qui s'acquiert par la lecture et l'enseignement oral. De même que le peuple hébreu, qui fit usage de la manne pendant quarante ans, savait le goût de cette nourriture miraculeuse beaucoup mieux que ne pourrait le faire un théologien qui a étudié le récit de la sainte Ecriture, de même il connaît bien plus clairement la suavité de Dieu, celui qui l'a apprise, non pas dans des livres, mais par l'expérience. C'est pourquoi autre est la connaissance des perfections divines que l'étude seule de la théologie donne au savant, autre est celle que possède une âme humble et pure, qui, libre des soucis et des désirs terrestres, se donne tout entière à Dieu et soupire vers lui la nuit et le jour. Dieu, l'ami des âmes pures, descend en elle par un mouvement spontané, et ce sein affectueux qui s'ouvre à lui, il le remplit des trésors de sa bonté et de sa grâce, il y fait resplendir les rayons de sa lumière, il l'entoure des bras de sa charité, il l'enivre du lait de ses douceurs ineffables, il lui parle au cœur, et enfin il l'inonde d'un fleuve de paix, d'un torrent de délices. Sous le charme de cette suavité, l'âme tout entière est ravie en Dieu ; elle admire, dans une majesté si grande, tant de bonté et de condescendance pour une chétive créature ; cette bonté, elle ne la connaît pas seulement par ouï-dire, elle la sent, elle la goûte, et l'expérience qu'elle en fait instruit et perfectionne son intelligence.

Il y a donc une double théologie, comme il y a une double connaissance de Dieu. En effet, la théologie est la science qui apprend à connaître la divinité. Or, comme nous connaissons Dieu de deux manières, il s'en suit qu'il existe deux sortes de théologies, l'une qui fait connaître Dieu par la spéculation, l'autre qui le fait connaître par l'expérience. La première s'appelle spéculative, ou scolastique, la deuxième affective et mystique, parce qu'elle est cachée et connue d'un petit nombre. Le principal maître de cette dernière est l'Esprit-Saint, qui éclaire d'abord par le don de sagesse l'intelligence du pieux fidèle, et embrase ensuite sa volonté par l'amour, L'âme ainsi embrasée sent et goûte la douceur ineffable de la bonté et de la suavité divine, et cette douce expérience lui apprend combien Dieu est aimable, bon et miséricordieux : de telle sorte que c'est la volonté qui instruit et éclaire l'intelligence.

Quelle différence entre ces deux théologies ! L'une s'adresse surtout à l'intelligence, l'autre à la volonté ; l'une connaît Dieu, l'autre l'aime; l'une est spéculative, l'autre pratique; l'une reçoit du dehors la connaissance de Dieu, l'autre le sent et le goûte en elle-même; il faut à l'une des docteurs qui lui parlent, l'autre n'a besoin que de l'onction intérieure de l'Esprit saint; l'une s'apprend dans les écoles, l'autre dans le secret de la divine contemplation.

Chacune de ces deux théologies a aussi une marche, un procédé qui lui est propre. La première, que nous appelons spéculative, commence par l'intelligence, à la suite de laquelle se produit le pieux mouvement de la volonté; dans la deuxième, que nous appelons mystique, c'est la volonté qui marche en avant, et fournit des lumières à l'intelligence. Dans celle-là l'intelligence dirige la volonté, dans celle-ci la volonté instruit et dirige l'intelligence, laquelle, se tenant comme en dehors, connaît la suavité de la bonté divine par le goût et l'expérience qu'en a la volonté. C'est ce qu'insinuent ces paroles du Psalmiste : « Goûtez et voyez que le Seigneur est doux. » *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Ps. XXXIII, 9. Il commande de goûter d'abord et ensuite de voir pour nous apprendre que c'est le goût de la volonté qui ins-

truit l'intelligence et lui fait connaître les richesses infinies de la bonté et de la suavité divine. Quand vous goûtez un mets inconnu, c'est le goût qui en fait connaître la saveur à l'intelligence : de même lorsque la volonté a goûté la douceur inconnue jusqu'alors de la bonté de Dieu, l'intelligence, instruite par cette expérience, connaît la nature et la grandeur de cette bonté. Ainsi deux pieds ayant été donnés à notre âme pour la conduire à Dieu, savoir l'intelligence et la volonté. dans la première des deux théologies dont nous parlons, le pied de l'intelligenee ouvre la marche et il est suivi de la volonté, tandis que dans la deuxième c'est la volonté qui précède et fournit à l'intelligence un accroissement de lumières.

Telle est, mes frères, la théologie mystique, dont l'Esprit saint est le maître et le docteur, qui tient le premier rang parmi toutes les sciences, et où François, ignorant tout le reste, excella dans la mesure de son ardente charité. C'est elle qui lui apprit, non avec des livres, mais par l'exercice de l'amour divin et la jouissance des célestes délices, les richesses infinies de la bonté, de la charité et de la suavité de Dieu. Aussi, un célèbre docteur de théologie lui ayant un jour proposé des questions très-difficiles, le saint révéla les secrets de la sagesse de Dieu avec une doctrine si lumineuse, que le docteur étonné et hors de lui s'écria : « Vraiment la théologie de ce saint religieux s'élève comme l'aigle sur les ailes de la pureté et de la contemplation, tandis que notre science se traîne lourdement sur la terre, » Voilà, mes frères, la vraie sagesse que Dieu révèle non aux prudents et aux sages du siècle. mais aux petits, parmi lesquels était notre bienheureux.

## II.

Comme la charité est la vie, la forme et la maîtresse de cette sagesse, nous parlerons dans la dernière partie de ce discours de la charité de François, afin d'embraser aussi vos âmes de cette vertu, qui résume toute la loi divine.

Mais qui pourrait dire quelle fut la charité de notre saint? sa volonté très-pure était si fortement inclinée à l'amour de Dieu

par l'*habitude* de la charité que l'Esprit saint avait répandue dans son cœur, que le nom seul du Bien-aimé l'excitait, l'embrasait, l'enflammait, faisait vibrer la corde intérieure de son âme, comme touché par l'archet de la voix éternelle. Le propre de l'amour, dit saint Denys, étant d'unir par un lien indissoluble celui qui aime à l'objet aimé, l'âme de François était si unie à Dieu, qu'il tenait habituellement le regard de son âme fixé en sa douce présence, sans pouvoir presque l'en détacher. Aussi pouvait-il répéter les paroles de l'Epouse : « Mon Bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe placé sur mon sein. » *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.* Cant., I, 12. Et comme la charité s'entretient et s'accroît par des pensées pieuses, de même que le feu s'alimente par le bois qu'on y jette, notre saint s'enflammait d'amour pour le Seigneur par la contemplation de ce monde visible et de toutes les créatures; il s'en faisait comme une échelle pour s'élever jusqu'à Dieu.

Et quelles étincelles ne jaillissaient pas de ce foyer ardent ? Quels n'étaient pas, pour parler sans figure, les effets de cette charité? C'est elle qui lui inspirait ce vif désir de louer Dieu, jusque-là qu'à l'exemple de David il invitait les animaux eux-mêmes et les créatures inanimées à glorifier le Maître commun de l'univers. C'est elle qui lui mettait au cœur cette tendresse pour les brebis et les agneaux, par cette seule raison qu'ils avaient une certaine ressemblance avec Notre-Seigneur et portaient le même nom que lui. Aussi le vit-on plus d'une fois racheter des agneaux qu'on allait égorger, en souvenir du très-doux Agneau qui se laissa conduire à la boucherie pour racheter les pécheurs. La panthère, dit-on, est animée d'une telle haine contre l'homme, qu'elle se précipite même sur son image et la met en pièces : François brûlait d'un si grand amour pour Jésus-Christ, qu'il prodiguait son affection à tout ce qui lui offrait quelque image, quelque reflet de son divin Maître.

C'est la charité qui lui donnait cette tendre dévotion envers la sainte Eucharistie, où il savait que le corps de son Bien-aimé est présent. Son âme se perdait dans la contemplation de ce mystère, ses entrailles étaient émues, il était hors de lui devant cette

bonté, cette charité, cette condescendance infinie de Notre-Seigneur, qui a daigné se donner ainsi aux hommes et partager leur exil. Dans la sainte communion, qu'il recevait souvent, il ressentait une douceur, une suavité, et comme une sainte ivresse qui le ravissait en extase. On peut juger par là quelles étaient ces délices spirituelles qui s'emparaient de toutes les puissances de l'âme, au point que le corps lui-même était comme frappé d'insensibilité.

C'est la charité qui le portait à donner, avec une pieuse simplicité, les noms de frères et de sœurs à toutes les créatures, comme étant l'œuvre de celui qu'il aimait souverainement. S'il était ainsi disposé envers les créatures sans raison, quels ne devaient pas être ses sentiments envers celles qui sont créées à l'image de Dieu et rachetées par le sang de son Fils! Aussi avait-il une dévotion singulière pour l'archange saint Michel, aux soins duquel est confié le salut des âmes; il se préparait à sa fête par un jeûne de quarante jours. Voyait-il un pécheur, par ses conseils ou ses exemples, entraîner au mal quelque âme faible, grand Dieu, quelle n'était pas sa douleur! quelles n'étaient par ses angoisses! Il pouvait avec saint Paul dire en toute vérité : « Qui de vous est faible, sans que je ne m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé, sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* II Cor., XI, 29. L'aiguillon d'une si vive peine le mettant hors de lui, il s'écriait : « Qu'ils soient maudits de vous, Seigneur, qui êtes très-saint, qu'ils soient maudits par toute la cour céleste et par votre indigne serviteur, ceux qui corrompent leurs frères par de mauvais exemples et de mauvais conseils! » Il ressentait alors dans son cœur une telle amertume, qu'il serait tombé en défaillance, si Dieu, pour le soutenir, ne lui avait envoyé quelque consolation.

Et ce grand amour pour la pauvreté évangélique dont François était épris et qu'il préférait à tout le reste, où faut-il en chercher la source, sinon dans la charité? Cette vertu fait qu'on désire être ardemment aimé de celui qu'on aime ardemment. Et comme la ressemblance concilie l'amour, celui qui aime n'a d'autre désir

que de devenir semblable à la personne aimée. Notre saint voyant donc Notre-Seigneur Jésus-Christ pauvre et dans sa vie et dans sa mort, aspirait de tout son cœur à partager sa pauvreté, mettant tout son bonheur à être pauvre avec Jésus-Christ pauvre, nu avec Jésus-Christ nu, ayant faim avec Jésus-Christ privé de nourriture, ayant froid avec Jésus-Christ exposé aux rigueurs du temps. Enfin, afin d'être en tout semblable à Jésus-Christ pauvre, sur le point de mourir, il quitta son lit, et s'étendit nu sur la terre; puis, il ordonna à ses frères de le laisser pendant quelque temps, lorsqu'il aurait rendu l'esprit, étendu par terre sans l'ensevelir, afin d'imiter ainsi la nudité du Sauveur attaché à la croix. Souvent il se rappelait avec un pieux sentiment ces paroles de Notre-Seigneur : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête, » *vulpes foveas habent, et aves cœli nidum; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet,* Matth., VIII, 20; ou bien ce passage de l'Apôtre : « Vous savez quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, afin que vous devinsiez riches par sa pauvreté. » *Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis.* II Cor., VIII, 90.

A aucun prix François n'aurait voulu passer sa vie dans les délices, en voyant son Sauveur bien-aimé endurer pour l'amour de lui toutes sortes de privations et de souffrances. Qui persuaderait à une chaste épouse de se livrer à toutes les jouissances de la vie, si son époux bien-aimé tombé, entre les mains des barbares, gémissait dans une dure captivité? Notre saint, à la pensée de son cher Maître naissant dans une étable, couché dans une crèche, vivant des aumônes de pieuses femmes, mourant nu sur la croix, à la pensée de sa très-sainte mère pauvre comme lui, et n'ayant pas même un agneau à offrir au jour de sa purification, se sentait tendrement ému; cette pauvreté, l'épouse du Roi éternel et la compagne de toute sa vie, il l'embrassera de toute l'ardeur de son âme, et mettra son bonheur à la pratiquer dans toute sa perfection. Il connaît les fruits nombreux de cette vertu;

mais la ressemblance qu'elle lui donne avec Jésus-Christ est le motif principal qui l'enflamme d'amour pour elle.

Enfin il résolut de fonder dans l'Eglise un institut nouveau dont la pauvreté serait le principal fondement. Ce projet fut désapprouvé alors par les sages du siècle qui le regardaient comme impossible ; et lorsque notre saint alla solliciter auprès du pape Innocent l'approbation de son ordre, il en fut repoussé non sans indignation, comme demandant une chose qui ne pouvait longtemps subsister. Mais François, plein de confiance en Dieu, revint à la charge et fit la même demande, en ajoutant que ceux qui feraient profession de pratiquer la pauvreté évangélique ne manqueraient jamais de nourriture. Et il prouva son assertion par la parabole suivante, que le Seigneur lui avait inspirée : « Un roi très-puissant s'unit à une femme pauvre et belle, qui lui donna des enfants. Comme ils portaient les traits de leur père, le roi les fit asseoir à sa table et élever comme ses enfants légitimes. De même le Roi des cieux, tant qu'il vécut en ce monde, s'unit la pauvreté par un lien d'amour indissoluble ; et comme les fils de cette pauvreté portent sur le front l'image de leur père, il n'est pas douteux que le Roi, les regardant comme ses enfants légitimes, ne leur fournisse des aliments de sa table royale qui est richement servie. Il n'y a donc pas lieu de craindre que la faim fasse mourir les fils du Roi éternel qui, par la vertu de l'Esprit saint, naîtront semblables à lui d'une mère pauvre. » En entendant cette parabole, le Souverain-Pontife, étonné de trouver tant de sagesse dans un homme pauvre et sans lettres, et instruit d'avance par une révélation divine, approuva la règle de pauvreté que le saint fondateur lui présentait.

François ne fut pas trompé dans sa confiance. L'ordre fondé par lui, loin de dépérir par l'indigence, prit aussitôt d'immenses accroissements. Il commença par bâtir à peu de frais un humble monastère, et les religieux, sans aucun revenu assuré, se procurèrent facilement les choses nécessaires à une vie simple et pauvre. Bientôt le seul ordre de saint François compta plus de couvents peut-être qu'il n'y en avait dans tous les autres ordres réunis. Certes, il faut admirer ici la providence de Dieu,

principal auteur de cet institut, et disposant si favorablement le cœur de tous les hommes, que, au seul nom de François, navigateurs, pêcheurs, bergers, receveurs des deniers publics, tous offraient leur aumône à ses disciples, sans exiger jamais d'eux ni impôt ni redevance d'aucune sorte. Chose plus étonnante encore, les Turcs eux-mêmes non-seulement ne leur demandent aucun tribut, comme ils font pour tous les chrétiens, mais ils ne refusent pas de venir à leurs secours. C'est là, à mon avis, un miracle de la Providence en faveur de la grande famille de saint François.

Il n'est pas moins admirable que l'amour de la pauvreté qui animait notre saint ait passé dans tous ses enfants. Tandis que nous voyons les hommes de tout rang et de toute condition rechercher l'or avec une ardeur infatigable, avoir soif de l'or, lui offrir, si je puis ainsi parler, leurs hommages comme à un Dieu, s'exposer enfin à tous les hasards de la terre et de la mer pour fuir la pauvreté, nous trouvons dans cet ordre vénérable une multitude d'hommes et de femmes qui, contrairement aux vœux et aux désirs de tous les mortels, cherchent la pauvreté avec plus de zèle que d'autres poursuivent la richesse. Qui ne voit clairement qu'une telle disposition vient de la grâce céleste, non de la nature charnelle, qui n'aspire qu'à la jouissance?

## III.

Je m'aperçois, mes frères, que je me suis étendu bien longuement sur la pauvreté de saint François, qui avait sa source, comme nous l'avons dit, dans son amour pour Notre-Seigneur. Il me reste à exposer devant vous les autres marques, plus grandes encore, de sa charité.

Les saints Pères distinguent dans la charité beaucoup de degrés. Le plus élevé et le plus agréable à Dieu est celui où l'âme pieuse brûle pour Dieu d'un tel amour, qu'elle ne désire rien avec tant d'ardeur que d'endurer pour l'amour de lui toutes sortes d'épreuves et de travaux. C'est là tout à la fois l'effet et l'indice le plus excellent de la charité; car ce désir est inspiré,

non par la nature charnelle, qui recherche toutes ses aises, mais par l'Esprit céleste. Ainsi, mes frères, vous tous qui aspirez à posséder la grâce divine, n'ayez pas de repos jusqu'à ce que vous sentiez en vous-mêmes une étincelle de ce désir. Et comme, parmi toutes les choses que nous possédons, il n'y en a pas qui nous soit plus chère que la vie, l'acte le plus élevé et le plus parfait de la charité est d'être prêt à sacrifier sa vie pour l'amour de Dieu, comme nous l'enseigne le Sauveur lui-même : « Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » *Majorem hac dilectionem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Joan. xv, 13.

Ce désir s'était si fortement emparé de notre saint, qu'il essaya jusqu'à trois fois de pénétrer dans le pays des infidèles pour obtenir la couronne du martyre. Il ne pouvait goûter ni repos, ni contentement, jusqu'à ce qu'il eût donné sa vie et versé son sang pour l'amour de celui qui a daigné le premier mourir pour nous. La sixième année de sa conversion, il se mit en mer pour aller prêcher la foi aux Sarrasins de Syrie. Repoussé par les vents contraires et forcé d'aborder en Esclavonie, mais toujours poursuivi par la soif du martyre, il se dirigea vers la ville de Maroc en Mauritanie, afin d'annoncer l'Evangile à l'émir de cette contrée et à son peuple. Faible et presque débile, il trouvait dans son zèle assez de force pour devancer même son compagnon de route. Déjà il avait gagné l'Espagne lorsque, par une permission de la Providence qui le réservait à d'autres œuvres, il tomba malade et ne put accomplir son dessein. Ce double insuccès ne refroidit pas son désir de pénétrer chez les infidèles. La treizième année de sa conversion, il partit de nouveau pour la Syrie, et affronta courageusement toutes sortes de danger pour convertir à la foi le soudan de Babylone et ses sujets. Une persécution cruelle sévissait alors contre les chrétiens de ce pays, et le soudan, non content d'ordonner qu'on les massacrât partout où on les trouverait, avait promis une pièce d'or pour chaque tête de chrétien qui lui serait apportée. Le bienheureux et son compagnon étant tombés entre les mains des Sarrasins, ces infidèles, se jetèrent sur eux comme des loups sur des brebis, les chargèrent de coups et

d'insultes, les garrottèrent, et, selon le désir de François, les conduisirent au soudan qui leur demanda par qui ils étaient envoyés, pour quoi et comment ils étaient venus. Le saint répondit avec tout le courage de son cœur : « Ce ne sont point les hommes, c'est le Dieu très-haut qui m'envoie pour vous montrer, à vous et à votre peuple, le chemin du salut et vous annoncer l'Evangile de la vérité. » Il prêcha alors avec une merveilleuse ferveur et une force admirable un seul Dieu en trois personnes, et Jésus-Christ sauveur du monde; c'était l'accomplissement de ces paroles : « Je vous donnerai une bouche et une sagesse auxquelles tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer. » *Ego dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri.* Luc. XXI, 15. Le soudan, frappé d'une telle vertu et d'un si beau dévouement, l'écoutait volontiers, et l'engagea avec instance à demeurer avec lui : « Si vous et votre peuple, dit François, vous vous convertissez à Jésus-Christ, je resterai avec vous pour l'amour de lui. Mais si vous hésitez à quitter la loi de Mahomet pour la loi du Christ, ordonnez qu'un grand feu soit allumé, et j'entrerai dedans avec vos prêtres, afin que vous voyiez par là quelle est la foi qu'il faut suivre en toute vérité et en toute certitude. » — « Je ne crois pas, répondit le soudan, qu'aucun de nos prêtres voulût entrer dans le feu, ni souffrir quelque tourment pour sa foi. » François reprit : « Si vous me promettez d'embrasser la religion chrétienne, j'entrerai seul dans le feu. Si je suis brûlé, vous l'imputerez à mes péchés ; sinon, vous reconnaîtrez le Christ, sagesse et puissance de Dieu, vrai Dieu et Seigneur. » Le soudan lui avoua qu'il n'osait accepter ce parti, de crainte d'un mouvement dans le peuple. Il offrit cependant à François de riches présents et le pria instamment de les accepter, sinon pour lui, au moins pour les donner à d'autres ; mais cet amant de la pauvreté les méprisa comme de la boue.

La miséricordieuse Providence de Dieu permit donc que notre saint cherchât tous les moyens de mourir pour Jésus-Christ, mais sans pouvoir y réussir; et ainsi, sans le priver du mérite de martyre, le Seigneur le conserva pour l'honorer plus tard du singulier privilége des sacrés stigmates. O heureux saint,

dont la chair ne sentit pas le glaive des tyrans, et reçut une glorieuse ressemblance avec celle de l'Agneau immolé ! Oui, heureux saint, qui tient dans sa main la palme du martyre, et dont le sang n'a pas coulé sous le fer des persécuteurs !

Ces considérations vous ont montré, mes frères, quel était l'amour de François pour Jésus-Christ ; voyons maintenant quel fut l'amour de Jésus-Christ pour François. Nous pouvons en juger par les faveurs qu'il accorda à son fidèle serviteur. En effet, le propre de l'amitié est de mettre en commun tous les biens qu'on possède. Or c'est ce que le Sauveur fit pour notre saint, en soumettant à son empire toutes les maladies et tous les animaux, comme nous l'expliquerons une autre fois, car il n'appartient qu'à Dieu de commander à toutes les créatures.

Cette loi de l'amitié fut si bien observée entre Jésus-Christ et François, que le Fils de Dieu, par une autre faveur très-glorieuse et très-honorable, daigna imprimer sur le corps de son ami les stigmates sacrés de ses blessures, par lesquelles il racheta tous les hommes, triompha du prince de ce monde, et ouvrit les portes du ciel, ces blessures dont lui-même voulut, en souvenir éternel de son triomphe, conserver les empreintes, non sur un lambeau de soie, mais dans sa propre chair. Est-il un bienfait plus grand, un plus sublime privilége, une œuvre plus merveilleuse? Le fils de Pierre Bernardon, enchaîné autrefois par son père comme un insensé, en récompense d'une vie pure et sans tache, reçut du divin amant de la pureté l'insigne honneur d'être un jour, après la résurrection glorieuse, seul avec Jésus-Christ revêtu des stigmates de notre salut. Car cette gloire accordée à son corps, François la conservera toujours. Que ce privilége soit la marque d'un très-grand amour de Jésus-Christ envers son serviteur, un trait emprunté à la sainte Ecriture (I *Reg.* XVIII) nous le fera comprendre. Lorsque David revint du combat tenant à la main la tête de Goliath, Jonathas s'éprit d'une si vive amitié pour le jeune héros, qu'il l'aima, dit-on, comme son âme. C'est pourquoi, s'étant dépouillé de son manteau et ayant détaché son épée, son arc et son baudrier, il donna tous ces objets à David. Ainsi cet ami passionné qui aurait, s'il l'avait pu, donné son âme à l'objet de ses affections,

voulut du moins le revêtir de son manteau et de son armure. Si donc les saintes Lettres nous présentent le don de quelques armes et d'un manteau comme la plus grande marque d'amitié, que sera-ce, je vous le demande, de faire partager à son ami, non des choses extérieures et étrangères au corps, mais les sacrés stigmates des blessures que Notre-Seigneur Jésus-Christ reçut dans sa chair adorable? Tel fut donc l'amour du Sauveur pour François, que, après avoir donné tout le reste, il lui fallut, pour se contenter, donner ce qu'il s'était réservé à lui-même et n'avait jamais accordé à personne. O fidélité, ô bonté, ô suavité, ô charité de notre Dieu envers ses fidèles serviteurs, qui ne vous admirerait? qui ne vous adorerait? qui ne serait en extase devant vous?

Aimons donc, mes frères, aimons de tout notre cœur ce divin Maître ; gravons son amour au fond de nos entrailles ; rappelons-nous jour et nuit son souvenir ; ayons toujours devant les yeux ses saintes lois ; préférons la mort, s'il le fallait, à la violation de ses préceptes; et ainsi, avec le secours de sa grâce, par l'obéissance à ses commandements, nous mériterons d'arriver au royaume des cieux.

---

# TROISIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° PRINCIPALES VERTUS ET PRINCIPAUX MÉRITES DE SAINT FRANÇOIS.

*Quasi vas auri solidum ornatum omni lapide pretioso.*

Il est semblable à un vase d'or, orné de toutes sortes de pierres précieuses. *Eccli.* L, 10.

Le sujet de ce discours, mes très-chers frères, est si grand et si élevé, qu'il dépasse les forces de l'éloquence humaine. Comme on voit certains oiseaux s'élever d'un vol rapide dans les plus hautes régions de l'air, où le regard de l'homme ne les aper-

çoit plus, ainsi, parmi les saints, il en est dont l'esprit humain peut à peine comprendre les sublimes vertus, bien moins encore les exprimer par la parole. Qu'il en soit ainsi du bienheureux François, c'est ce que doit confesser quiconque a étudié attentivement sa vie, ses vertus éclatantes et ses miracles presque sans nombre. Toutefois, j'en ai la confiance, le secours de la très-sainte Vierge ne saurait manquer au prédicateur qui entreprend l'éloge de son glorieux serviteur. Car François a eu durant toute sa vie pour la mère de Dieu la piété la plus sincère et la plus tendre dévotion : « C'est par elle, disait-il, que le Seigneur de Majesté est devenu notre frère.» On ne pouvait mieux exprimer d'un seul mot tout ce que nous lui devons. Quoi de plus grand, en effet, quoi de plus merveilleux que le Fils unique de Dieu, dont la puissance est sans borne, se soit fait, non-seulement le père, mais le frère de l'homme si faible et si misérable, ait pris notre nature et notre chair? Ce bienfait, nous n'en sommes pas seulement redevables à la bonté infinie de Jésus-Christ, mais encore en grande partie à sa glorieuse mère. Une circonstance touchante augmentait encore l'amour de notre saint pour l'auguste Vierge ; c'est dans l'une de ses églises, à Sainte-Marie de la Portioncule, qu'il avait inauguré et achevé sa vie nouvelle. Ce fut là, on le sait, que, touché par la grâce, il embrassa la perfection et la pauvreté évangélique ; et plus tard, se sentant près de sa fin, il s'y fit transporter une dernière fois, afin de mourir où il avait commencé de vivre pour Jésus-Christ. Aussi recommanda-t-il à ses frères d'avoir ce lieu en grand honneur. Avant donc de parler des vertus de saint François d'Assise, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Expliquons d'abord en peu de mots l'Evangile de cette fête, qui convient si parfaitement à l'ordre religieux fondé par notre saint.

Le Seigneur Jésus, l'ami des hommes, y rend grâce à son Père céleste de ce qu'il a daigné révéler les mystères de la doctrine évangélique, et enseigner la voie de l'éternelle félicité, non pas aux prudents et aux sages du siècle, mais aux petits, c'est

à dire à des pêcheurs ignorants et grossiers, afin que ceux-ci, annonçant aux autres cette divine doctrine, les associent à leur bonheur. Pourquoi le Père céleste a-t-il choisi de tels ouvriers pour une œuvre si grande, le Fils de Dieu n'en donne pas d'autre raison que sa volonté souveraine, règle infaillible de toute équité et de toute justice. Les disciples de Pythagore avaient une telle confiance dans les opinions de leur maître, ils professaient pour lui un si grand respect, que son autorité l'emportait à leurs yeux sur toute espèce de raisons contraires. De là cet argument qui leur était familier dans les discussions : « Le maître l'a dit. » Caton d'Utique jouissait de la même autorité sur ses contemporains, comme l'atteste Lucain dans ce passage de la *Pharsale* :

Quis justius induat arma
Scire nefas : magno se judice quisque tuetur.
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

« De quel côté se trouve la justice, on ne le peut dire; chaque parti invoque au noble suffrage : les dieux ont préféré la cause des vainqueurs, Caton celle des vaincus. »

Si les opinions de simples mortels ont obtenu un tel respect, quelle confiance, je vous le demande, ne devons-nous pas accorder à la sagesse, à l'équité infinie? Donc, mes frères, dans toutes les conjonctures humaines, que notre devise soit ce mot de l'Evangile : « Il est arrivé ainsi, mon Père, parce qu'il vous a plu ainsi. » C'est la pensée qui consolait Job après tous les malheurs qui venaient de fondre sur lui : « Le Seigneur me l'a donné, disait-il, le Seigneur me l'a ôté, il m'est arrivé comme il a plu au Seigneur : que le nom du Seigneur soit béni. » *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum.* Job., I, 21.

Le Sauveur continue : « Toutes choses m'ont été données par mon Père. Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler. » Un grand nombre de fidèles s'affligent lorsqu'ils entendent dire que leur salut dépend moins d'eux, que de la grâce divine, comme s'il était plus sûrement placé dans leurs mains que

dans celles de Dieu. Pour dissiper cette vaine inquiétude, Notre-Seigneur déclare que son Père lui a remis entre les mains notre salut, et que, pour ce qui le regarde, il ne permettra jamais la perte d'une brebis qu'il a portée sur ses épaules après l'avoir cherchée au loin, et pour la conservation de laquelle il a laissé percer de clous ses mains innocentes. Comprenant cette vérité, le prophète royal abandonnait sans crainte à ces mains divines le salut de son âme : « Seigneur, dit-il je remets mon ame entre vos mains. » *In manus tuas commendo spiritum meum.* Pourquoi cette confiance? Il en indique aussitôt la cause : « Vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité. » *Redemisti me, Domine, Deus veritatis.* Ps. xxx, 6. A quelles mains pourrais-je avec plus de sécurité confier le soin de mon âme, qu'à celles qui, pour me sauver, se sont laissé clouer au bois de la croix?

Afin de montrer aux âmes faibles le soin et le désir qu'il a de notre salut, Notre-Seigneur adresse à tous les hommes cette tendre invitation : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger. » Voilà ce que les hommes du siècle ne peuvent croire. Ils s'imaginent que le joug du diable et du monde est très-doux, parce qu'il permet toutes les jouissances, et ils répètent que le joug du Seigneur est insupportable parce qu'il met un frein à nos convoitises et assujettit la chair à l'esprit. Oui, telles sont ses exigences; mais elles ne paraissent rigoureuses qu'aux âmes étrangères aux choses divines, non à celles qui connaissent par expérience la force du divin amour. Ce Dieu qu'elles aiment ardemment, elles désirent ardemment lui plaire, et comme elles savent que les épreuves souffertes pour l'amour de lui, lui sont très-agréables, elles sont impatientes de combattre et de souffrir. Je pourrais citer comme exemple la joie et l'allégresse des martyrs au milieu des tourments; mais je préfère vous rapporter un trait moins connu de la vie de saint Grégoire le grand. Cet illustre pontife se trouvait gravement malade, et la nature de son mal exigeait qu'il prît à chaque instant un peu de nourriture.

Comme la veille de la résurrection du Seigneur approchait, il éprouva, nous dit-il (*Dialog.*, lib. III, cap. XXXIII), une peine beaucoup plus vive de ne pouvoir se préparer à ce grand jour par le jeûne, que de sentir l'aiguillon cruel de son mal. C'est pourquoi s'adressant à un très-saint homme, célèbre par ses vertus et ses miracles, il le supplia d'obtenir du Seigneur qu'il pût jeûner ce jour là : ce qui arriva en effet. Voyez-vous, mes frères, ce que peut une ardente charite? Loin d'avoir en horreur les souffrances supportées par un motif de religion, elle les recherche; elle aimerait mieux la mort que d'en être privée. De là ces paroles d'un docteur de l'Eglise : « L'amour éloigne la peine ou la rend douce. » Voyez une mère qui nourrit son petit enfant : cette fatigue, ces importunités du jour et de la nuit, elle s'y soumet avec joie pour l'amour de celui à qui elle vient de donner le jour. Demandons au Seigneur, mes frères, demandons lui son amour par des prières et des gémissements continuels; tâchons d'obtenir que la charité se répande dans nos cœurs par l'Esprit saint. Enflammés et soutenus par elle, nous ne trouverons plus rien de difficile.

L'évangile expliqué, revenons aux louanges de notre bienheureux.

## DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

### I.

Toutes les œuvres de Dieu, mes très-chers frères, soit celles de la nature, soit celles de la grâce, ont pour cause première sa bonté; toutes découlent de cette fontaine inépuisable. Tout ce que renferment le ciel, la terre et les mers Dieu l'a créé uniquement par bonté, non par nécessité. C'est la même bonté qui le porta à communiquer aux âmes les richesses de sa grâce, pour les sanctifier et les rendre semblables à lui. Enfin, après qu'il eut offert sur la croix le sacrifice de son corps sacré, par bonté il fit descendre du ciel le Saint-Esprit dans le cœur des apôtres, et les envoya dans le monde pour répandre les trésors de la grâce et de la gloire parmi tous les peuples sans distinction de

races. Sur le point de retourner au ciel, d'où il était venu à nous, voici les dernières paroles qu'il adressa à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai recommandé. » *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, docentes eos servare quæcumque mandavi vobis.* Matth. XXVIII, 19. Comme les Apôtres auraient pu, devant une œuvre si grande et si difficile, alléguer leur faiblesse et leur ignorance, il avait commencé par leur dire : « Toute puissance m'a été donné au ciel et sur la terre, » *data est mihi omnis potestas in cælo et in terra*, ibid. 18 ; et il ajoute aussitôt : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, » *ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*, ibid., 20, c'est-à-dire : Moi qui ait conquis l'empire au ciel et sur la terre, qui commande aux choses d'en haut et aux choses d'en bas, je serai avec vous, je vous dirigerai et vous défendrai dans l'accomplissement de cette œuvre. Munis du secours céleste, les disciples n'avaient plus aucun motif de redouter leur mission, puisqu'ils avaient pour eux le Maître tout-puissant du ciel et de la terre, dont l'assistance leur était promise, non pour un temps, pour tous les jours jusqu'à la fin des siècles, D'où nous pouvons conclure, mes frères, combien l'empire et la puissance de Jésus-Christ furent salutaires au monde; et combien nous devons nous féliciter de cet empire, et nous réjouir en ce roi qui a fait servir à l'œuvre de notre salut toute sa puissance et toutes ses richesses. Il nous l'indique clairement lui-même dans un autre endroit, lorsqu'il dit à son Père : « Vous lui avez donné (au Fils) puissance sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la vie éternelle. » *Dedisti ei potestatem omnis carnis, ut omne quod dedisti ei, det eis vitam æternam.* Joan., XVII, 2.

Et parce qu'il n'a pas borné à un court espace de temps, mais qu'il a étendu jusqu'à la consommation des siècles, la promesse de son secours et de son assistance, afin que les hommes qu'il avait rachetés de la servitude du péché pussent arriver, purifiés de

leur souillure, au céleste séjour, la même bonté qui le porta, avant de retourner au ciel, à confier la conversion du monde à ses disciples, le porte tous les jours, tant que cet univers existe, à continuer ce bienfait et cette miséricorde. C'est pourquoi, après la mort des apôtres, il loua d'autres ouvriers pour cultiver sa vigne; de pieux docteurs, de saints pontifes, envoyés par le même maître et conduits par le même esprit, n'ont pas cessé d'y travailler courageusement. Je passe sous silence ces essaims d''ermites et d'anachorètes, ces illustres fondateurs de la vie monastique, les Antoine, les Basile, les Benoît, les Bernard, pour arriver à des temps plus rapprochés de nous. Le Père de famille, plein d'une tendre sollicitude pour les hommes, a donc suscité aux siècles derniers deux hommes apostoliques et évangéliques, fondateurs de deux ordres célèbres dans l'Eglise, non-seulement pour aller eux-mêmes, mais pour envoyer jusqu'à la fin du monde dans l'univers entier, sur tous les rivages et chez tous les peuples, des milliers de disciples cultiver cette vigne, c'est-à-dire travailler au salut des âmes. N'est-ce pas une chose admirable que, les saints étant si rares sur la terre, Dieu ait permis que ces deux astres lumineux se soient levés en même temps sur le monde, renouvelant parmi les hommes, non-seulement la perfection de la vie apostolique, mais la foi toute puissante et les miracles des apôtres? Car ils guérissaient toutes sortes de maladies, ils ressuscitaient les morts, ils commandaient aux démons; semblables à des dieux terrestres, ils changeaient à leur gré les lois de la nature, sans que rien résistât à leur puissance.

Si l'on réfléchit à ce que nous venons de dire, on comprendra que ces deux saints fondateurs ont pratiqué des vertus excellentes et vraiment extraordinaires, mais non incroyables, quoiqu'elles le paraissent quelquefois. J'essaierai de vous en exposer brièvement la cause. Le souverain Auteur de la nature, Dieu, a rangé par classes et par ordres toutes les choses créées par lui, et à la tête de chaque ordre, il en a mis une appartenant à cet ordre, mais douée de qualités supérieures, laquelle, comme un roi, domine toutes les autres et leur donne leur perfection. Ainsi, dans la classe des corps chauds, il a donné le premier rang au feu, qui

communique la chaleur à tous les corps et possède cette propriété à un degré supérieur. Ainsi encore, dans l'ordre des corps lucides, le soleil occupe le premier rang ; il fournit la lumière à tous les astres, sans qu'aucun d'eux puisse égaler son éclat. Or, comme le Souverain de l'univers est l'auteur de la nature et de la grâce, il n'est pas étonnant qu'ayant établi un ordre dans les œuvres de la nature il ait mis un ordre semblable dans les œuvres de la grâce. Cet ordre, il nous l'a fait voir et en lui-même, comme sanctificateur de tous les saints, et dans ses apôtres, qu'il a établis les princes de son Eglise, les ministres du salut et de la justice, et le modèle de toutes les vertus. C'est pourquoi l'un d'eux propose ainsi son imitation aux fidèles : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* I. Cor., xi, 1.

C'est ainsi que le Seigneur destina ces deux saints à devenir les maîtres et les guides de la vie évangélique; ils devaient donc, afin d'être pour les autres des docteurs et des modèles, s'élever à une sainteté bien supérieure à celle des disciples appelés à vivre sous leur règle et dans leur institut. Voilà pourquoi saint François traitait avec tant de rigueur son corps usé déjà par diverses maladies, l'accablant de jeûnes, de veilles, de marches, et de travaux pénibles. Et comme ses frères lui reprochaient d'affliger de tant de manières une chair d'ailleurs soumise à l'esprit, il répondait qu'il était destiné à servir d'exemple aux autres, et que les mortifications dont peut-être il n'avait pas besoin pour lui-même étaient nécessaires pour l'édification de ses disciples. A l'exemple de son Maître, le pieux fondateur s'efforçait d'accomplir toute justice, *sic enim decet nos implere omnem justitiam.* Matth., iii, 15. Ainsi, comme nous le disions en commençant, ce bienheureux Père, que le Seigneur destinait à être le patriarche, le prince, la colonne d'un ordre illustre, et le modèle de toutes les vertus, fut comblé par lui des dons de la grâce, pour briller parmi ses disciples comme le soleil parmi les astres du firmament. La dignité de sa mission nous en est un sûr garant. Ce que la bonté infinie de Dieu et sa toute puissance ont résolu de faire, qui oserait le regarder comme impossible ou incroyable, quelque extraordi-

naire qu'il soit? « Dieu, dit le Psalmiste, a fait tout ce qu'il a voulu au ciel, sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes. » *Omnia quæcumque voluit, Dominus fecit in cœlo, in terra, in mari, et in omnibus abyssis.* Ps. CXXXIV, 6. Nul ne peut donc douter de sa puissance ; sa volonté n'est pas moins certaine, car sa sagesse l'oblige à orner des plus hautes vertus les hommes qu'il a résolu de placer sur le pinacle de son Eglise.

## II.

C'est avec raison que, devant parler aujourd'hui de la haute sainteté et des vertus du bienheureux François, nous lui avons appliqué cette pensée de nos saints Livres : « Il fut comme un vase d'or orné de pierres précieuses. » *Quasi vas auro solidum, ornatum omni lapide pretioso.* L'or en effet désigne la charité, et les pierres précieuses les autres vertus, qui, tout en servant la charité comme leur reine, l'embellissent et rehaussent son éclat. Nous suivrons dans ce discours l'ordre même que tout fidèle doit se proposer dans l'acquisition des vertus chrétiennes.

Celui donc qui désire marcher dans la voie de la perfection, doit poser d'abord le fondement solide de la véritable humilité. Les ouvriers qui entreprennent de bâtir une maison commencent par creuser le sol, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un terrain ferme et inébranlable sur lequel ils asseoient l'édifice : qu'ainsi le pieux fidèle, se défiant de ses forces et de sa sagesse, par lesquelles il ne peut rien, fasse reposer l'édifice de sa perfection sur le rocher, c'est-à-dire sur le secours de la grâce divine : c'est le premier degré de l'humilité. Qu'il franchisse ensuite le second degré, en reconnaissant la faiblesse de sa nature et les souillures de sa vie passée ; qu'il soit humble dans ses sentiments et dans son extérieur, ne s'élèvant au-dessus de personne, mais se mettant au-dessous de tous, et se jugeant indigne de la grâce de Dieu. Cette vertu, l'ornement, la gardienne et le soutien de toutes les autres, notre saint la pratiqua avec un grand zèle, comme étant la sœur de la pauvreté évangélique, également aimée du Sauveur et recommandée à tous par son exemple ; et elle fut en lui

d'autant plus admirable que sa sainteté jetait un plus vif éclat. Dans son estime et à ses propres yeux il n'était qu'un pécheur, tandis que sa sainteté pouvait servir de modèle aux plus parfaits. Sage architecte, c'est sur ce fondement qu'il s'efforça de bâtir l'édifice de sa propre perfection et de la perfection de ses frères. C'est pour cette vertu, disait-il, que le Seigneur de majesté est descendu sur la terre, afin d'enseigner l'humilité, de prêcher l'humilité, de recommander aux hommes les précieux avantages de l'humilité, non-seulement par ses paroles, mais encore par les exemples de toute sa vie et de sa mort. Il avertissait les serviteurs de Dieu de fermer leurs oreilles aux louanges du monde, et de se mesurer, non d'après le jugement des hommes, mais d'après celui de Dieu. Car, ajoutait-il, un homme n'est que ce qu'il est aux yeux de celui qui pèse les esprits, et sonde les reins et les cœurs, selon cette parole de Jésus-Christ : « Ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. » *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* Luc. XVI, 15. Aussi, lorsqu'il s'entendait louer, avait-il coutume de répondre : « Je puis encore avoir des fils et des filles ; je vogue encore sur la haute mer, loin du port : ne me louez donc pas comme si je n'avais plus rien à craindre. Car il ne faut louer personne tant que la fin est incertaine. » Enfin François se montra si ami de cette vertu, que, comme les souverains prennent des noms et des titres empruntés aux plus illustres villes de leur royaume, il voulut donner à l'ordre qu'il instituait un nom inspiré par l'humilité : il le nomma *Ordre des Frères mineurs*, et les chefs de chaque couvent s'appelèrent, non pas supérieurs, mais *Ministres*, afin que le nom même de leur profession et de leur dignité leur rappelât sans cesse le souvenir de cette vertu. Ce que le nom de Frères mineurs exigeait de ceux qui le portaient, notre saint l'expliqua un jour à l'un de ses compagnons : « Je n'ai pas le droit de prendre ce nom, si je ne suis pas dans la disposition que je vais vous expliquer. Supposez que, pendant que je suis supérieur de l'ordre, une assemblée générale s'assemble, que je la préside comme il convient à ma charge, et que mes frères me disent d'une voix unanime : Nous ne voulons plus que vous nous gouverniez ; vous

êtes trop ignorant, trop simple et trop grossier pour cette dignité ; puis qu'ils m'accablent d'injures et me chassent de la congrégation : — si je ne puis souffrir cela sans changer de visage, sans éprouver de tristesse, je suis indigne du nom de Frère mineur. » Quoi de plus grand, quoi de plus sublime qu'une pareille humilité ?

Mais ce qui dépasse tout ce que nous venons de dire, c'est que François, qui avait atteint les plus hauts sommets de la perfection, n'osa jamais recevoir l'ordre de la prêtrise, tant il y avait en lui d'humilité et de respect pour le divin sacrement de l'autel ! On peut juger par là de la témérité et de l'audace de ceux qui, si je puis ainsi parler, se présentent aux saints ordres avec des mains impures ; qui, sans être appelés de Dieu comme Aaron, s'emparent de la dignité sacerdotale, la plus grande qui soit sur la terre ; qui enfin, prêtres sans aucune préparation du cœur, sans aucun respect pour la majesté divine, ont en vue, non le salut des âmes, mais des intérêts terrestres.

L'obéissance étant fille de l'humilité, l'humble François devait se montrer aussi l'ami de cette vertu, et il le fut au point d'abdiquer (ce qui n'arriva jamais à personne) la charge de supérieur de l'ordre fondé par lui, ne rougissant pas, après avoir commandé à tous ses frères, d'obéir aux moindres d'entre eux. De même que l'amour de l'humilité l'empêcha d'aspirer au sacerdoce, ainsi l'amour de l'obéissance le fit descendre du rang de supérieur. Il dit un jour à ses frères : « J'ai obtenu cette grâce de la miséricorde de Dieu, que j'obéirais aussi volontiers et d'aussi bon cœur à un simple novice, s'il m'était donné pour supérieur, qu'à tout autre père vénéré dans l'ordre. Car l'inférieur doit voir dans son supérieur, non pas un homme, mais celui pour l'amour duquel il s'est soumis à l'obéisance. Et moins il y a de mérite dans celui qui commande, plus la soumission de celui qui obéit est agréable à Dieu. » Qnelqu'un lui ayant demandé quel était l'homme vraiment obéissant, il répondit par cette comparaison : « Prenez un cadavre et mettez-le n'importe où, vous n'éprouverez ni résistance, ni plainte, ni murmure. Tel est l'homme vraiment obéissant : il n'examine ni pourquoi on le

change de place, ni où on le met; il ne désire pas aller ailleurs ; élevé à un emploi, il est humble comme à l'ordinaire; enfin, plus on l'honore, plus il se regarde comme indigne des honneurs.

Après l'humilité et l'obéissance, qui sont les fondements de la perfection, vient l'abstinence ou la mortification, qui réprime l'orgueil de la chair et la soumet à l'esprit, qui satisfait à Dieu pour les fautes commises, qui dispose le corps et l'âme aux pieuses veilles et à l'oraison, qui, en un mot, prête aux autres vertus un puissant secours. Cette vertu, dans saint François, mérite d'autant plus notre admiration, qu'il fut affligé presque toute sa vie de maladies graves de l'estomac, du foie, des yeux, etc. Les jeûnes en usage dans l'Eglise, et le carême consacré par l'exemple de Notre-Seigneur ne suffisaient pas à son amour de la pénitence. A partir de l'Epiphanie, temps où Notre-Seigneur Jésus-Christ se cacha au désert, François se retirait dans la solitude, et là, enfermé dans une étroite cellule, pendant quarante jours il jeûnait et veillait, priait et louait Dieu. En l'honneur de la très-sainte Vierge, pour laquelle il avait la dévotion la plus tendre, il jeûnait depuis la fête des saints apôtres Pierre et Paul jusqu'à l'Assomption. Les esprits célestes, qui embrasent l'âme des élus d'un ardent amour pour Dieu, étaient aussi pour lui l'objet d'un culte plein d'amour, et en leur honneur il consacrait les quarante jours qui suivent l'Assomption au jeûne et à la prière. Enfin, plein de dévotion envers les saints apôtres, et spécialement envers saint Pierre et saint Paul, qui avaient si ardemment aimé Notre-Seigneur, il les honorait également par un jeûne de quarante jours. Ainsi ce vénérable pauvre de Jésus-Christ, qui, comme la veuve de l'Evangile, n'avait que deux petites pièces de monnaie, savoir son corps et son âme, les offrait pour l'amour de Dieu, immolant son corps par le jeûne et son esprit par l'ardeur de ses désirs, sacrifiant son corps dans le parvis, et brûlant dans l'intérieur du temple un encens d'agréable odeur. Il portait la mortification jusqu'à changer souvent les mets placés devant lui, quand ils devaient flatter son palais ou procurer quelque jouissance à une chair détestée, afin de ne trouver de douceur en cette vie que dans l'Epoux de son âme, lequel se fait sentir d'au-

tant plus suavement aux âmes chastes, qu'elles renoncent plus généreusement pour son amour aux délices terrestres. Que diront ici tous ces hommes qui font servir toutes leurs richesses et appliquent tous leurs efforts à ce but unique, de procurer à une chair rebelle toute sortes de jouissances? En agissant ainsi, ils donnent des armes à un ennemi domestique, dont il sera d'autant plus difficile de triompher, qu'il aura, par cette molle indulgence, acquis plus de force contre l'esprit.

L'oraison est comme la sœur et la compagne inséparable de l'abstinence : le jeûne dispose l'instrument, je veux dire le corps et l'âme, à la mélodie spirituelle, et l'oraison fait monter jusqu'à Dieu ses pieux accents. Cette vertu était si familière à notre saint, qu'on peut dire que toute sa vie fut une oraison continuelle. Elle le consolait dans la contemplation, lorsque, quittant cette terre, il se transportait par la pensée et de pieux désirs au milieu des chœurs angéliques. Elle l'assistait dans ses œuvres, pour lesquelles, se défiant de lui-même, il demandait toujours les lumières divines. Aussi prenait-il beaucoup de soin d'exciter ses frères à l'amour de cette vertu, affirmant avec force que, sans le secours de l'oraison, il est impossible de faire des progrès dans le service de Dieu et la perfection religieuse. Pour lui, qu'il fût en marche ou assis, au travail ou au repos, dans le monastère ou hors du monastère, il était si appliqué à la prière, qu'il semblait avoir consacré à cet exercice, non-seulement son cœur et son corps, mais aussi ses forces et son temps. Dieu lui accordait-il quelque douceur spirituelle, aussitôt il disposait son âme à la recevoir et à la goûter. Si cette faveur lui était faite en chemin, il ordonnait à ses compagnons de prendre les devants, et s'arrêtait pour ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. Mais ce que nous devons surtout admirer, et encore plus imiter, c'est le soin qu'il prenait de ne laisser échapper aucun mot, aucun signe, aucun mouvement du corps qui révélât ce qui se passait en lui. Agir autrement, disait-il, c'est perdre pour un mince avantage un don inestimable, c'est fermer la main de Dieu qui s'ouvrait pour nous combler de faveurs. S'il lui arrivait de ne pouvoir contenir au fond de son cœur l'abondance des consolations divines, et de

trahir par quelque signe les faveurs dont Dieu l'enivrait, il imaginait quelque prétexte pour donner le change à ceux qui étaient là.

## III.

Par les vertus que nous venons d'énumérer, le fidèle procure son propre avancement, et travaille plus pour lui que pour les autres. C'est à quoi il faut s'appliquer au commencement de la vie religieuse; la charité bien ordonnée commence par soi-même, et lorsqu'elle a fait des progrès, elle se répand au dehors. Dieu lui-même, l'auteur de la nature, suit cet ordre soit dans les plantes, soit dans les animaux; il les conduit d'abord à la maturité, et ensuite il leur fait produire des fruits ou des rejetons pour l'usage de l'homme. C'est donc après s'être exercé dans les vertus dont nous avons parlé, que le pieux fidèle doit se livrer, par les œuvres de charité et de miséricorde, au soulagement du prochain, soit dans son âme, soit dans son corps.

Telle fut la conduite du bienheureux François. Quoique pauvre de cœur et de corps, il avait toujours quelque chose à donner aux indigents. Il se dépouillait de ses vêtements, et les donnait aux pauvres, dans la personne desquels il voyait Jésus-Christ. Pendant qu'il visitait le tombeau des apôtres, ayant aperçu parmi les pauvres qui étaient là assis, un malheureux couvert à peine de quelques haillons, il ôta sa tunique pour l'en revêtir, et s'étant assis demi-nu avec les autres, il passa un jour entier dans leur compagnie, le cœur rempli de délices ineffables. Un jour qu'il revenait de Sienne, enveloppé dans un petit manteau à cause d'une maladie qui l'affligeait alors, un pauvre vint à sa rencontre. Le bienheureux dit à son compagnon : « Il faut que nous rendions à son maître un bien qui ne nous appartient pas : ce manteau nous a été prêté pour nous en servir jusqu'à ce que nous trouvions un plus pauvre que nous. » Comme le religieux, considérant la maladie de François, ne voulait pas consentir à ce qu'il se dépouillât d'un objet dont il avait si grand besoin : « Si je ne secourais pas cet homme, répondit ce dernier, je croirais être un voleur aux yeux de Jésus-Christ, le père des pauvres. »

Tel est, dans les hommes pieux, le pouvoir de la miséricorde, que nous lisons dans les Proverbes, XII, 10 : « Le juste se met en peine de la vie des bêtes qui sont à lui. » *Novit justus jumentorum suorum animas.* Ces belles paroles se sont réalisées dans notre saint; sa bonté s'étendait jusqu'aux animaux, surtout à ceux qui lui représentaient la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En voici un remarquable exemple. Comme il logeait au monastère de Saint-Vérécand, près de Gubbio, il arriva qu'une brebis ayant mis bas un agnelet, une truie qui se trouvait là se jeta sur le petit agneau, et lui fit des morsures cruelles qui lui donnèrent la mort. Dès que François le sut, touché d'un tendre sentiment de compassion, et se rappelant la mort de l'Agneau immaculé, il exhala ainsi sa douleur : « Hélas! mon frère l'agnelet, innocent animal, figure du Sauveur des hommes, maudite soit la bête cruelle qui t'a fait mourir, et que ni les hommes ni les animaux ne mangent de sa chair! » Chose digne d'admiration! Dieu prit tant de plaisir à ces sentiments de son serviteur, qu'il exauça sa prière : la truie tomba malade à l'instant même, et mourut au bout de trois jours; ses restes, jetés dans les fossés du monastère, y séjournèrent assez longtemps, sans qu'aucun homme ni aucun animal voulût s'en nourrir.

La charité de François s'exerçait surtout envers les lépreux; et quelques jours avant sa mort, écrivant son testament, il rendit grâces à l'Auteur de tout bien, de ce qu'une action qui d'abord lui faisait horreur, commençait à lui devenir douce et agréable. Dieu, par un miracle éclatant, l'avait préparé à cette œuvre de miséricorde lorsqu'il vivait encore dans le siècle. Un jour qu'il passait à cheval dans la plaine d'Assise, agité déjà du désir d'une vie plus parfaite, il aperçut un lépreux qui venait à lui. Sa première impression fut un sentiment d'horreur; mais se faisant violence, il descendit de cheval, et alla donner l'aumône au pauvre malade en lui baisant la main. Un instant après, il parcourut des yeux la plaine toute découverte, et il ne vit plus personne : le lépreux avait disparu. Confirmé dans son pieux dessein par ce prodige, et enflammé du divin amour, il conçut dès ce moment une sorte de tendresse et de spéciale affection pour les lépreux. Rapportons-

en un trait, remarquable entre tous les autres, où l'humilité le dispute à la charité, et que le Père des miséricordes honora par la guérison du malade. Un jour François rencontra sur son chemin un pauvre homme de la vallée de Spolète, dont la bouche et les joues étaient rongées d'une horrible ulcère, et qui voulait baiser ses pieds par un humble respect. François l'en empêcha, le baisa au visage, et le lépreux fut guéri. « Je ne sais, dit saint Bonaventure, ce qu'il faut le plus admirer ici, ou la courageuse humilité du baiser, ou la merveilleuse guérison de la lèpre. » *Nescio quid horum magis sit merito admirandum, an humilitatis profunditas in osculo tam benigno, an virtutis præclaritas in miraculo tam stupendo.*

Mais les œuvres de miséricorde spirituelle, qui ont pour objet la guérison des âmes, sont d'autant plus excellentes que l'âme l'emporte sur le corps. Aussi François, malgré son attrait pour la contemplation, où il passait les jours et les nuits goûtant d'ineffables délices, averti par une voix divine, et pressé d'imiter l'exemple de celui qui consacrait la nuit à la prière et le jour au salut des âmes, se mit à parcourir les villes et les bourgades et à prêcher le royaume de Dieu, non avec les doctes paroles de la sagesse humaine, mais selon la doctrine de l'esprit et de la vertu. I *Cor.*, II, 4. Les fidèles accouraient en foule pour l'entendre; on le regardait, non comme un homme ordinaire, mais comme un ange envoyé de Dieu, et on l'écoutait avec un profond sentiment de dévotion. Pour lui, tenant son cœur et son regard fixés vers le ciel, il s'efforçait d'y entraîner avec lui tous les auditeurs. On vit alors la vigne du Seigneur embaumer l'air de ses parfums, « fleurir en suavité, en honneur et en vertu, » et produire les fruits les plus abondants. Un grand nombre, après l'avoir entendu, embrassaient la vie parfaite dont Dieu lui avait révélé la forme, et se soumettaient aux lois de la pénitence. C'est ainsi que le le séraphique François s'exerçait avec un égal courage, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la double carrière de la vie active et de la vie contemplative.

Les vertus de notre saint atteignirent un si haut degré de perfection, que chacune d'elles semble mériter la palme entre toutes

les autres. Cependant aucune n'égala peut-être la tendre et amoureuse dévotion envers Jésus-Christ attaché à la croix. Il vivait encore dans le siècle, lorsque Notre-Seigneur lui-même imprima dans son cœur ce pieux sentiment. Un jour qu'il priait dans la solitude, et que, dans sa ferveur, il était absorbé en Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut comme attaché à la croix. A cette vue son âme se fondit, et le souvenir de la passion s'imprima si avant dans son cœur, que, à partir de ce moment, lorsque la pensée de Jésus crucifié se présentait à son esprit, il ne pouvait s'empêcher de pleurer et de gémir, comme il l'avoua lui-même, peu de temps avant sa mort, dans un entretien familier avec ses amis. C'est ce pieux sentiment, joint à ses autres vertus, qui lui mérita la grâce insigne, incomparable, de recevoir dans son corps les stigmates sacrés qu'il portait dans son âme. C'est pourquoi, la fête de l'Exaltation de la sainte Croix étant proche, pendant que François était en prière sur le mont Alvernia, s'élevant à Dieu par l'ardente ferveur de ses désirs, il vit comme un séraphin, ayant six ailes resplendissantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce séraphin étant venu d'un vol très-rapide en un lieu de l'air proche de François, alors parut entre ses ailes la figure d'un homme crucifié; deux ailes s'élevaient sur sa tête, deux étaient étendues pour voler, et deux voilaient tout le corps. Voyant cela, François fut extraordinairement surpris; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La présence de Jésus-Christ, qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin d'une manière si merveilleuse, lui causait un excès de plaisir; mais au douloureux spectacle de son crucifiement, son âme était transpercée de douleur comme d'un glaive. Il ne pouvait comprendre cette vision, lorsque Dieu lui apprit intérieurement, comme à son ami, qu'elle avait été présentée à ses yeux, afin de lui faire connaître que ce n'était point par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'âme, qu'il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. En disparaissant, l'esprit céleste lui laissa dans l'âme une ardeur séraphique, et grava dans son corps des empreintes semblables à celles du crucifix,

aussitôt commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds les marques des clous, dont les têtes, rondes et noires, étaient au-dedans des mains, et au-dessus des pieds. Les pointes, qui étaient fort longues, sortaient de l'autre côté, et paraissaient se recourber. Il avait aussi à son côté droit une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetait un sang sacré qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. — Qui ne jetterait ici des cris d'admiration? Qui ne serait dans le ravissement devant une bonté, un amour de Dieu si libéral envers les âmes? Que pourra-t-il leur refuser, lorsque nous le voyons partager avec son serviteur François, ce qui était propre et particulier à l'Homme-Dieu?

Quelle dignité et quelle gloire ces stigmates sacrés conférèrent à François, nous pouvons en juger par l'exemple d'Aman. Le roi Assuérus ayant demandé à cet homme comment il pourrait combler d'honneur un simple mortel, l'orgueilleux courtisan, qui croyait que cet honneur lui était destiné, exposa à son maître tout ce qu'il pût imaginer de plus grand et de plus magnifique : Ordonnez, dit-il, que cet homme, revêtu du manteau royal et monté sur un coursier richement caparaçonné, traverse les rues de la ville, et que le premier du royaume après vous crie devant lui : Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. Le superbe Aman, avide de distinction, n'en put imaginer une plus glorieuse que celle-là. Si donc c'est un si grand honneur que de porter le manteau et les insignes de la royauté, quelle n'est pas la gloire de notre saint, d'avoir été ainsi honoré par le roi du ciel et le souverain de l'univers? Ou plutôt quelle n'est pas l'infinie bonté de Dieu, d'avoir daigné manifester son amour pour les justes par un privilége si étonnant et si magnifique?

Ce qu'éprouva ce bienheureux Père lorsqu'il vit sur sa chair ces divines empreintes, l'amour ardent qui embrasa son âme, les actions de grâces par lesquelles il glorifia la bonté de Dieu, les délices ineffables qui remplirent son cœur, la soif qu'il eut de souffrir mille morts pour la gloire de son divin Maître, le ravissement qui le transportait hors de lui au souvenir de la faveur qui lui avait été faite, aucune éloquence humaine ne saurait le

décrire. Il le sait, celui qui accorda à son serviteur une faveur si grande ; il le sait, celui qui eut le bonheur de la recevoir ; il le sait enfin, l'esprit céleste qui en fut l'instrument. Et de peur que ce privilége, si extraordinaire et si inouï, ne parût incroyable au monde, Notre-Seigneur voulut que la mort respectât les sacrés stigmates, afin que les hommes de tout rang qui vinrent honorer les restes du grand serviteur de Dieu, pussent les apercevoir encore, les vénérer et y imprimer leurs lèvres, et reconnaître combien Dieu est, non-seulement admirable, mais encore aimable dans ses saints. En effet, les stigmates de François sont un sûr garant de tous les miracles qu'il opéra : une faveur si grande est la confirmation éclatante de toutes les autres.

Ayez devant les yeux, mes frères, et tâchez d'imiter, dans la mesure de vos forces, ces vertus de notre saint, sa profonde humilité, son obéissance parfaite, sa mortification, son amour de la prière, sa charité pour les pauvres, et ses pieux sentiments pour Jésus-Christ crucifié. Puissent ces vertus, si elles n'impriment pas sur nos pieds et sur nos mains une image matérielle du Sauveur crucifié, nous revêtir spirituellement, selon le langage de saint Paul, de sa mortification, et nous conduire, par sa grâce et son secours, à cette glorieuse ressemblance avec lui, que Dieu le Père accorde à tous les élus dans la patrie céleste ! Ainsi soit-il.

# QUATRIÈME SERMON

POUR

# LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

OU L'ON RAPPORTE LES MIRACLES ÉCLATANTS AINSI QUE LES FAVEURS EXTRAORDINAIRES DONT DIEU S'EST PLU A L'HONORER.

*Mirabilis Deus in sanctis suis.*
Dieu est admirable dans ses saints. *Ps.* LXVII, 36.

Dieu, mes très-chers frères, est admirable dans toutes ses œuvres : « Le nom du Seigneur, dit le prophète, doit être loué depuis le lever du soleil jusqu'au couchant. » *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.* Ps., CXII, 3. « La terre, dit Isaïe, est toute remplie de sa gloire. » *Plena est omnis terra gloria ejus.* Isa., VI, 3. Telle est aussi la signification de ce verset du Psalmiste : « Toutes ses œuvres sont louange et gloire, » *confessio et magnificentia opus ejus,* Ps., CX, 3 : c'est-à-dire, toutes les œuvres de Dieu sont magnifiques, et nous invitent à le glorifier. Voilà pourquoi, dans un autre passage, il nous représente Dieu « tout environné de louange et de majesté, » *confessionem et decorem induisti,* Ps. CIII, 1, comme il nous disait : de quelque côté que vous tourniez vos regards dans ce vaste univers, ouvrage de sa main, vous rencontrez des motifs de célébrer sa gloire et sa beauté.

Mais, quoique le Seigneur soit admirable dans toutes ses œuvres, il l'est plus encore et d'une manière toute particulière dans ses saints. Dans ses autres œuvres, il fait briller principalement sa sagesse et sa puissance; lorsqu'il forme ses saints et les orne de vertus, ces deux perfections ne se montrent pas avec moins d'éclat, mais en même temps nous en voyons apparaître deux autres, la bonté et la charité, qui attestent non-seulement sa grandeur, mais aussi son amour. C'est ce que nous verrons dans la vie merveilleuse et les insignes priviléges de saint François, priviléges si nombreux et si extraordinaires qu'on peut vraiment,

comme à son divin Maître, lui décerner le nom d'*admirable.* (Isaï., IX, 6.) Implorons humblement, avant de commencer, le secours céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Les nombreuses vertus du bienheureux François ont jeté un si vif éclat, que chacune d'elles, si vous la considérez à part, vous paraîtra mériter le premier rang parmi toutes les autres ; il est certain cependant qu'il excelle surtout dans l'amour de Dieu, d'où les autres vertus tirent leur aliment et leur dignité. Il est donc convenable que, dans un jour consacré à ses louanges, je vous exhorte tous à aimer Dieu comme lui. Que de motifs doivent nous y exciter ! Toutes les créatures rendent témoignage que Dieu les a faites pour l'homme, et par conséquent nous adressent comme une invitation à la louange et à la charité. Mais le motif principal, c'est l'immense bonté de Dieu ; plus elle est grande, plus elle nous oblige à l'aimer. Et comme nous ne pouvons, tant que nous sommes sur la terre, connaître cette bonté que par la magnificence de ses œuvres, je veux en mettre quelques-unes sous vos yeux. J'ai la confiance que si vous les étudiez avec attention, elles aideront puissamment votre âme à reconnaître et à aimer cette bonté infinie.

La première œuvre de Dieu, c'est la création. Ce Père souverain de tous les êtres, qui est en lui-même pleinement riche, heureux et en possession de tous les biens, sans qu'aucune nécessité l'y contraignît, mais par le mouvement de sa seule bonté, créa cet immense univers et tout ce qu'il renferme, avec une sagesse et une providence si attentive, qu'il n'est pas un seul être, si petit qu'il soit, pas même une fourmi, un moucheron, une araignée, un vermisseau, à qui il n'ait abondamment procuré tout ce qui est nécessaire à sa vie et à son agrément. Cette sagesse souveraine a façonné le corps et les membres de tous les animaux, elle a mis en eux des penchants et des aptitudes, elle les a douées d'instincts et de forces, de telle sorte que chacun d'eux peut vivre et se défendre, se protéger et protéger les siens contre la violence. Qu'elle est donc grande cette bonté qui se répand ainsi dans

toutes les créatures, qui prend soin de tout par sa providence, qui est attentive aux plus petits êtres, et sans la permission de laquelle aucun passereau ne tombe dans le filet! Autant il y a de créatures au ciel, sur la terre, dans la mer et dans l'air, et nul n'en saurait dire le nombre, autant il y a de témoins de la bonté de Dieu, autant il y a de voix qui la proclament, autant il y a de motifs de lui rendre amour pour amour. Telle est la première œuvre et la première preuve de la bonté divine.

La deuxième proclame plus haut encore cette divine bonté, c'est la fin glorieuse pour laquelle Dieu a placé l'homme sur la terrre, en le destinant à partager sa félicité et sa béatitude. Cette œuvre est si merveilleuse, que si l'on excepte l'union admirable du Verbe divin avec la nature humaine, la sagesse même et la puissance de Dieu ne peut imaginer ni produire rien de plus grand; car à Dieu seul appartient par nature, à Dieu seul convient cette béatitude qui consiste à jouir de lui-même, c'est-à-dire du bien infini, universel, où se trouvent tous les biens; et cependant telle est la munificence de cette immense bonté, que Dieu n'a pas voulu jouir seul de ce bien souverain, de ces délices infinies, mais qu'il a daigné appeler au partage de cette jouissance les anges et les hommes, leur communiquant ainsi ce qui était la prérogative de la divinité. Communiquer ainsi aux hommes le bien propre de Dieu, est-ce autre chose, je vous le demande, que de les faire eux-mêmes des dieux? Car enfin, et pour Dieu, et pour les anges, et pour les hommes, il n'y a qu'une seule et même béatitude, savoir la contemplation et l'amour de cette beauté parfaite, quoique d'ailleurs la pleine compréhension de cette beauté soit réservée à Dieu seul. C'est ce que Notre-Seigneur nous fait entendre, lorsqu'il promet à ses apôtres et à leurs disciples de les faire asseoir avec lui au céleste banquet (*Luc.*, XXII; ) assis à la même table, ils goûteront les mêmes délices. Quand plusieurs convives sont admis à la table des rois de la terre, on présente au souverain les mets les plus délicats; mais dans ce banquet céleste, tout est commun entre le Roi immortel des siècles et ses fortunés convives. Tous jouissent de la contemplation de l'auguste Trinité, tous sont rendus heureux par la vue de la beauté parfaite. Quelle n'est

donc pas la bonté de Dieu, qui daigne élever d'humbles vermisseaux au partage de sa divinité et de sa souveraine béatitude ! Si notre esprit peut s'en faire quelque idée, la parole humaine ne saurait l'exprimer.

La troisième œuvre de la bonté de Dieu, c'est l'incarnation suivie de la passion de Notre-Seigneur; cette œuvre est attribuée à l'Esprit-Saint, auquel on rapporte la gloire de la bonté, parce qu'elle a sa source dans cette fontaine inépuisable de la bonté divine. Nous avons dit que Dieu créa l'homme pour l'admettre au partage de sa propre félicité ; or, aucun mortel ne pouvait porter le poids d'une telle gloire, s'il ne reproduisait dans sa vie et ses mœurs l'image de la pureté divine : une bonté semblable était la condition d'une béatitude semblable. Et comme rien ne pouvait, aussi efficacement que l'incarnation et la passion de Notre-Seigneur, nous faire atteindre à cette ressemblance, le Fils unique de Dieu, dans sa miséricorde, daigna se faire homme et souffrir le supplice de la croix, afin de rétablir en nous l'image de la bonté et de la ressemblance divine. Quels trésors de bonté il manifesta dans ce bienfait, aucun homme, aucun ange ne saurait le dire. Honorons donc par le silence ce mystère ineffable, et ne le rabaissons point par le vain effort d'une parole impuissante.

Arrivons à la quatrième œuvre de la bonté de Dieu, œuvre inférieure à la précédente, mais qui se rapporte parfaitement à mon sujet : je veux parler de la sainteté de la loi divine, laquelle sortie du cœur de Dieu, nous en révèle les secrets. De même que les eaux conservent la saveur des sources d'où elles sont sorties (de là vient qu'il y en a de douces et de salées, de chaudes et de froides), ainsi la loi divine, qui découle, comme d'une source pure, du cœur de Dieu, reproduit les qualités et comme le caractère de son origine. Comme le Psalmiste se complait à célébrer la beauté et la sainteté de cette loi ! « La loi du Seigneur, dit-il, est sans tache; elle convertit les âmes. Le témoignage du Seigneur est fidèle, il donne la sagesse aux petits. Les justices du Seigneur sont droites, elles font naître la joie dans les cœurs ; le précepte du Seigneur est tout rempli de lumière, et il éclaire les yeux, etc. » *Lex Domini immaculata convertens animas; testi-*

*monium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. Justitiæ Domini rectæ, lœtificantes corda; præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* Ps., XVIII, 8-9. Cette équité, cette sainteté, cette beauté, cette suavité de la loi divine, où tout est juste et saint, pur et sans tache, où tout est accommodé au salut des hommes, où tout enfin respire la bonté et la charité de Dieu, nous montrent clairement combien doit être pur le cœur d'où elle est sortie.

Mais la conduite du divin Législateur, soit envers ceux qui observent religieusement cette loi, soit envers ceux qui la transgressent, va nous montrer bien mieux encore toute l'étendue de la bonté de Dieu. En effet, plus il comblera de biens ses serviteurs fidèles, et plus il punira les méchants par des châtiments sévères, plus il donnera de preuves et de témoignages de sa bonté, cette bonté étant la racine unique qui produit et son amour pour les bons, et sa haine pour les méchants. Mais ici, mes frères, je ne puis que balbutier, comme un enfant, et je ne trouve point de paroles qui soient à la hauteur de ce sujet. Sans doute les saintes Lettres nous apprennent que le Seigneur déploie plus de magnificence à récompenser les bons que de sévérité à punir les méchants : « A ceux qui m'aiment, dit-il, je fais miséricorde dans la suite de mille générations. » *Et faciens misericordiam in millia his qui diligunt me.* Exod. XX. 6. « Et je punis les coupables jusqu'à la troisième et quatrième génération; » cependant sa haine contre les impies et leurs impiétés, et la rigueur de ses châtiments sont à peine croyables. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir avec attention les Ecritures depuis le livre de la Genèse qui raconte la désobéissance et le châtiment de nos premiers parents, jusqu'à celui de l'Apocalypse où sont décrites les dernières plaies qui frapperont les impies. Parlerai-je ici des écrits des prophètes? Rappellerai-je les menaces et les malédictions contenues dans la loi contre les transgresseurs, malédictions capables de jeter l'épouvante dans des âmes de fer? Quelle est la source d'où sont sortis tous les désastres qui ont affligé le genre humain, tant de famines et de pestes, tant de meurtres et de naufrages, le ravage de tant de provinces et de royaumes, tant de guerres fratricides,

tant de massacres et d'incendies, si ce n'est la colère de Dieu et la haine dont il poursuit les méchants? Plus ces supplices font éclater la rigueur de la justice de Dieu, plus ils manifestent en même temps sa bonté, puisque cette bonté, comme nous venons de le dire, est le principe aussi bien de sa haine contre les méchants que de son amour pour les bons. D'où l'on voit que, pour tout homme qui réfléchit, la connaissance des jugements de Dieu, soit que l'on considère la rigueur de sa justice envers les impies, soit que l'on considère la grandeur de ses bienfaits envers les justes, fournit un motif puissant de l'aimer.

## I.

Mais, comme nous l'avons dit, la magnificence de la bonté divine se montre avec plus d'éclat dans les bienfaits qu'il accorde à ses serviteurs, que dans les supplices dont il punit les méchants. On sent cette vérité, on la goûte, en quelque sorte, quand on lit la vie des saints, et que, dans cette lecture, on s'attache moins à ce qu'ils ont fait pour Dieu, qu'à ce que Dieu a fait pour eux. Comme il serait trop long de parcourir toutes ces vies, je me bornerai à mettre sous vos yeux celle de saint François, et à vous montrer quelques-uns des priviléges, quelques-unes des faveurs que Dieu lui a accordées. Quiconque lira attentivement cette vie, telle que l'a écrite saint Bonaventure, y trouvera comme une lutte de générosité entre le Seigneur et saint François. Celui-ci s'applique à faire en toutes choses la volonté de Dieu, et Dieu à son tour accomplit en toutes choses la volonté de son fidèle serviteur; François s'anéantit lui-même afin de procurer la gloire de Dieu, et Dieu se plaît à combler l'humble saint de toutes sortes d'honneurs; François ne songe qu'à obéir à Dieu, et Dieu met à ses pieds toutes les créatures pour qu'il leur commande en maître; François enfin a tout quitté pour Dieu, et Dieu lui rend tout au centuple. Voilà ce qui frappera quiconque étudiera la vie et les actions de notre saint. On n'y trouvera rien que de grand, rien que d'extraordinaire, rien qui n'excite l'admiration : pauvreté, humilité, abstinence, patience dans les épreuves, obéissance, sim-

plicité, mépris du monde, amour de la prière, tout étonne et ravit. Parlerai-je de son ardente charité et de la soif du martyre que cette charité alluma dans son âme? Dirai-je l'institution de son ordre, et les ravissements où son visage brillait comme le soleil? Rappellerai-je l'esprit prophétique qui lui faisait connaître les actions de personnes absentes, les secrets des cœurs et les choses futures? Vous peindrai-je les créatures dociles à ses commandements? Parlerai-je enfin de la prérogative la plus glorieuse pour lui, des stigmates du Sauveur imprimés sur son corps? Que de merveilles mes frères, que de choses qui paraissent incroyables! et n'avions-nous pas raison de dire en commençant que le nom d'*admirable* convient à François, comme il convient à Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Je ne pourrai néanmoins mettre devant vos yeux qu'un petit nombre de ces merveilles. Ces miracles éclatants, extraordinaires, que le Seigneur opéra en faveur de François, vous expliqueront la pensée que j'exprimais tout à l'heure, en disant qu'il y avait entre Dieu et son serviteur une noble lutte d'honneur et d'obéissance. Il y a des prédicateurs qui, ayant à parler des saints, passent sous silence leurs miracles, et se bornent à raconter leurs vertus, pour exciter dans leurs auditeurs une généreuse émulation. Assurément cette pratique est très-utile et très-salutaire; toutefois le récit des prodiges opérés par les saints n'a pas moins d'avantages. Si l'exemple de leurs vertus fait naître en nous le désir de les imiter, les miracles que Dieu a faits en leur faveur allument dans nos cœurs la divine charité ; ils nous montrent avec quelle bonté, et quelle condescendance, quelle tendresse Dieu en agit envers ses saints, leur communiquant, que dis-je, communiquant aux vêtements qu'ils portent, aux linges dont ils se servent, une puissance qui appartient en propre à la divinité. N'est-ce pas, en quelque sorte, en faire des dieux? Par conséquent plus ces miracles proclament avec éclat la grandeur de la bonté de Dieu, plus ils nous offrent des motifs puissants de l'aimer. Nous ne nous arrêterons pas cependant aux prodiges communs et ordinaires; il nous suffira de rapporter ce qu'il y a de plus merveilleux dans la vie de notre saint, comme étant le plus capable

de nous faire comprendre la tendresse et la condescendance de la charité divine à son égard. Commençons par son pouvoir sur le démon.

Une ruine prochaine menaçait la ville d'Arezzo, déchirée par les rivalités que le démon soufflait au cœur de ses habitants. Notre saint y envoya comme son héraut un religieux nommé Sylvestre, homme d'une simplicité de colombe : « Va, lui dit-il, devant la porte de cette ville; là, au nom du Dieu tout-puissant et en vertu de l'obéissance, tu commanderas au démon de sortir à l'instant. » Le religieux docile se hâte d'exécuter les ordres de son supérieur, et, arrivé devant la porte de la ville, il se mit à crier à haute voix : « Au nom de Dieu et de son serviteur François, démons, sortez tous d'ici! » A partir de ce moment la paix et la concorde regnèrent dans Arezzo, et les citoyens, par de sages règlements, éloignèrent pour l'avenir toute cause de dissensions. Notre glorieux saint ne semble-t-il pas ici l'imitateur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le peuple proclamait l'empire absolu sur les démons en disant : « Qu'est-ce que ceci? Quelle est cette doctrine nouvelle? Car il commande en maître même aux esprits impurs. » *Quidnam est hoc? Quænam doctrina hæc nova? quia in potestate spiritibus immundis imperat, et obediunt ei.* Marc., I, 27.

Le trait suivant ne mérite pas moins d'admiration. De même que sa vie entière était une oraison continuelle, ainsi ses yeux laissaient continuellement échapper une grande abondance de larmes, jusque-là que sa vue s'affaiblit et menaçait de s'éteindre tout à fait. Comme son médecin lui demandait avec instance de cesser de pleurer, s'il ne voulait pas devenir aveugle : « Médecin, mon frère, lui répondit François, à Dieu ne plaise que, pour l'amour d'une lumière qui nous est commune avec les moucherons, je perde un seul rayon de la lumière éternelle! Le bienfait de la lumière a été donné, non à l'esprit pour la chair, mais à la chair pour l'esprit. » Les médecins et ses frères l'ayant conjuré du moins de se laisser appliquer un cautère pour guérir ses yeux malades, le saint y consentit volontiers, parce qu'il devait y trouver une occasion de mortifier son corps. Le chirurgien mandé arrive, et après avoir fait rougir jusqu'au blanc un mor-

ceau de fer, il se dispose à commencer l'opération. Alors François, pour raffermir son courage un moment ébranlé, adresse ainsi la parole au feu, comme à un ami : « Mon frère le feu, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, et t'a fait beau, utile et puissant; sois-moi donc favorable aujourd'hui. Que le Dieu qui t'a fait daigne adoucir ton ardeur, de telle sorte que je la puisse supporter. » Ayant ainsi parlé, il fait le signe de la croix sur le fer ardent, et tranquille attend l'opérateur. Aussitôt le fer est appliqué; il s'enfonce dans les chairs, et trace en frémissant un large sillon depuis le sourcil jusqu'à l'oreille. « Mes frères, dit alors François, louez avec moi le Très-Haut ; le feu même ne brûle pas, et je ne sens aucune douleur. » Qui pourrait exprimer les pieux sentiments, les ferventes actions de grâces que lui inspira cette bonté paternelle du Seigneur à son égard ! Si les trois enfants jetés dans la fournaise et préservés des atteintes du feu, dans leur reconnaissance et leur amour pour le Dieu qui les avait secourus, s'adressèrent à toutes les créatures qui vivent au ciel, sur la terre et dans la mer, pour les inviter à célébrer ses louanges : « Œuvres du Seigneur, s'écrièrent-ils, bénissez le Seigneur; louez-le et exaltez-le dans tous les siècles, etc. » *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula :* quels ne furent pas, je vous le demande, les sentiments de François? De quel amour ne fut-il pas embrasé en se voyant l'objet d'un bienfait semblable?

Mais ces faveurs, quelque admirables qu'elles soient, Dieu les a faites à beaucoup de saints; en voici d'autres spécialement accordées à François. Un jour un homme trouva sa corde; il la trempa dans l'eau, et tous les malades à qui il donna de cette eau à boire furent guéris, le Seigneur ayant voulu donner cette vertu à une eau qui avait touché la corde de son serviteur. Nous lisons au livre des Actes : « Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par le moyen de Paul, jusque là même que les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps étant appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins les quittaient. » *Virtutesque non quaslibet faciebat Deus per manum Pauli, ita ut etiam super languidos deferrentur a corpore*

*ejus sudaria et semicinctia, et recedebant ab eis languores, et spiritus nequam egrediebantur,* Act., XIX, 11, 12. Certes, c'est une marque éclatante de la bonté et de l'amour de Dieu envers l'Apôtre des nations, d'avoir conféré une pareille vertu, je ne dis pas à lui, mais aux linges dont il se servait pour les plus vils usages. Et cependant j'aperçois ici quelque chose de plus extraordinaire ; ce n'est pas la corde de François, c'est l'eau que cette corde a touchée, qui rend la santé aux malades. Quelle n'est donc pas la bonté de Dieu, quel n'est pas son désir de glorifier ses serviteurs, puisqu'il honore ainsi tous les objets qui ont approché de leurs corps?

Autre merveille. La peste exerçait ses ravages dans une ville d'Italie, particulièrement sur les animaux. Les habitants de cette ville, qui connaissaient la haute sainteté du bienheureux Père, se rendirent auprès de ses disciples et les conjurèrent de leur donner de l'eau avec laquelle François s'était lavé les mains et les pieds. Ils en obtinrent, et les animaux étendus par terre par la maladie ayant été aspergés de cette eau se levèrent à l'instant, et coururent joyeux aux paturages. Qui ne voit ici de quel honneur le souverain Amant de la pureté se plaît à combler ses serviteurs, en conférant, non-seulement aux linges qui les ont touchés, mais à l'eau qui a lavé les souillures de leurs pieds, le pouvoir de rendre aux animaux qu'elle touche les forces et la vigueur?

Voici un autre fait, selon moi, plus merveilleux encore. Notre saint, gravement malade, voyageait un jour à cheval, et avait traversé un bourg où se trouvait une femme en mal d'enfant dans une situation désespérée. Le cheval de François ayant été ramené dans ce bourg, les habitants prirent les restes d'une botte de foin dont il avait mangé, et firent toucher à la femme, qui fut guérie à l'instant. Qui a jamais entendu raconter, qui a jamais lu dans les livres un miracle semblable? Qui n'admirerait la tendresse de Dieu et son amour plus que maernel pour ses serviteurs, en voyant tous les objets qui les approchent en quelque manière doués d'une telle vertu? Cette botte de foin n'avait pas touché le corps du saint, mais elle avait nourri le cheval qui le

portait, et c'est assez pour que le Maître absolu de la nature lui confère le pouvoir de suspendre les lois de la nature et de guérir une maladie sans remède. Qui donc, en présence de cette bonté, de ce tendre amour de Dieu envers les siens, ne serait point dans le ravissement? Qui ne brûlerait de lui rendre amour pour amour? qui ne voudrait mourir mille fois pour lui? qui ne reconnaîtrait la fidélité de Jésus-Christ et la vérité des promesses où il s'engage à donner le centuple à ceux qui auront tout quitté pour le servir? Est-ce que François n'a pas reçu de Dieu beaucoup plus qu'il n'a quitté pour lui? Il avait laissé l'héritage de son père, et il reçut une puissance, une autorité toute divine.

## II.

Arrivons à des merveilles non moins étonnantes, et cependant d'un caractère plus riant et plus doux, où se découvre également la tendresse infinie de Dieu pour les siens. La divine bonté soumit à l'empire de notre saint, non-seulement les démons et les maladies, mais encore les animaux privés de raison. Comme François avait atteint un si haut degré de pureté et de sainteté, qu'il semblait être revenu à l'état de première innocence, Dieu voulut que les animaux lui obéissent comme ils obéissaient à Adam dans le paradis terrestre. Il ne vous sera pas désagréable, je pense, que j'entre ici dans quelques détails; je prendrai pour guide le récit moins élégant que sincère de saint Bonaventure, et je vous rapporterai ses paroles simplement et sans commentaire, afin qu'il nous reste un peu de temps pour parler ensuite des vertus du bienheureux Père.

Un jour on lui offrit une brebis; il l'accepta avec bonheur par amour pour l'innocence et la simplicité dont cet animal était la figure. Il l'exhortait à louer Dieu et à se garder bien d'offenser aucun religieux; et la brebis, comme si elle comprenait la piété de l'homme de Dieu, suivait fidèlement toutes ses recommandations. Lorsqu'elle entendait la voix des religieux qui chantaient au chœur, elle venait aussi à l'église, où, sans que personne le lui apprît, elle s'agenouillait et se mettait à bêler devant l'autel de la

Vierge Marie mère de l'Agneau sans tâche, comme si elle voulait la saluer. Et lorsqu'on élevait la sainte hostie à la messe, elle s'inclinait, mettant les genoux contre terre, et, par son exemple, invitait les assistants à vénérer l'auguste sacrement de nos autels.

Une autre fois que, à son retour de Syrie, il traversait avec un frère les lagunes de Venise, il trouva une grande multitude d'oiseaux qui chantaient dans les buissons. « Nos frères les oiseaux, dit-il à son compagnon, louent leur Créateur, allons au milieu d'eux réciter l'office divin. » Ils y allèrent, et les oiseaux ne quittèrent point leur place. Mais leur gazouillement empêchant les religieux de s'entendre, François se tourne vers eux, et leur dit : « Mes frères les oiseaux, cessez de chanter, jusqu'à ce que nous ayons payé envers Dieu notre dette de prières. » Ils se turent, et ne reprirent leur chant que lorsque le saint, ayant achevé de réciter l'office, leur en eut donné la permission.

A Sainte-Marie des Anges, près de la cellule de l'homme de Dieu, il y avait un figuier sur lequel était une cigale qui souvent le réveillait par ses cris et l'excitait à chanter les louanges du Très-Haut. François, qui avait appris à admirer dans les plus petites choses la magnificence du Créateur, l'appela un jour, et, comme instruite par le ciel, elle lui vola incontinent sur la main. « Chante, ma sœur la cigale, lui dit-il, et loue ton Créateur. » Alors elle se mit à chanter, et elle ne cessa que lorsque le saint lui eut commandé de se taire et de retourner à sa place. Etant retournée sur son figuier, elle venait tous les jours à pareille heure voler et chanter sur les mains du saint. Au bout de huit jours, l'homme de Dieu dit à ses frères : « Donnons enfin congé à notre sœur la cigale ; il y a assez longtemps qu'elle nous réjouit par ses chansons, et nous excite à louer Dieu. »

Pendant son séjour en ces montagnes, un faucon, dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié : par son chant il annonçait au saint l'heure à laquelle il avait coutume de prier pendant la nuit. Ce service était très-agréable à François, qui se trouvait ainsi excité à louer Dieu. Lorsque notre saint était malade, le faucon, pour le ménager, chantait à une heure plus avancée ; et si alors, vers le point du jour, sa voix se faisait entendre comme

une cloche intelligente, il avait soin d'en modérer et d'en adoucir le son.

L'homme de Dieu s'étant mis à prêcher devant le peuple dans le bourg d'Alviano, et ne pouvant être entendu à cause du bruit des hirondelles qui avaient là leurs nids, il leur adressa ces paroles : « Hirondelles mes sœurs, vous avez assez parlé, il est temps que je parle à mon tour. Ecoutez donc la parole de Dieu, et gardez le silence. » Chose admirable! Elles se turent à l'instant comme si elles l'avaient compris, et ne bougèrent plus jusqu'à la fin du sermon. Toutes les personnes témoins du prodige, saisies d'étonnement, rendirent gloire à Dieu. Le bruit s'en répandit partout, et accrut au loin la vénération qu'on avait pour François. Saint Bonaventure ajoute qu'un bon étudiant de Paris, se trouvant interrompu dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : « En voici une de celles qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire. » Et se tournant vers l'hirondelle, il lui dit avec foi et confiance : « Au nom de François, serviteur de Dieu, je te commande de te taire et de venir à moi. » L'oiseau, en entendant le nom de François, se tut aussitôt et vint se poser sans la moindre crainte sur la main de l'écolier. Celui-ci lui rendit la liberté, et ne fut plus désormais importuné par ses cris.

. Non-seulement les oiseaux et les animaux de tout genre, mais les créatures inanimées elles-mêmes obéissaient docilement au serviteur de Dieu. Un jour qu'il était à Gaëte, sur le bord de la mer, une grande multitude de peuple accourut pour le voir et pour l'entendre; François, qui avait horreur des applaudissements, apercevant une barque attachée au rivage, s'y jeta pour se dérober à la foule. On vit alors la barque, d'elle-même et sans le secours d'aucun rameur, s'éloigner du bord, et s'arrêter immobile à une petite distance. Reconnaissant à ce miracle la volonté de Dieu, François se tourna vers le peuple et lui fit une prédication très-profitable; puis il les bénit avec le signe de la croix, et la barque revint d'elle-même se fixer au rivage et reprendre sa première place. Quelle est l'âme assez obstinée qui ne se fût rendue à la prédication de notre saint, en voyant, non-seu-

lement les animaux sans raison, mais encore les êtres inanimés obéir si docilement à ses ordres?

Tout cela, mes frères, n'est-il pas nouveau, inouï, prodigieux? Tout cela ne fait-il pas voir la tendre bonté, la douce condescendance de Dieu envers ses serviteurs? On n'en saurait douter. J'admire les oiseaux du ciel obéissant à la voix de François; j'admire cette cigale qui l'excite à chanter les louanges de Dieu; j'admire cette pieuse petite brebis qui mêle ses bêlements au chant des religieux, et fléchit le genou devant l'autel de la sainte Vierge et en présence de la sainte Eucharistie; j'admire plus encore le discernement de ce faucon qui, tout le temps que le saint était malade, le réveillait pour réciter l'office divin, non pas au milieu de la nuit comme à l'ordinaire, mais au lever du jour. Qu'elle est donc grande la bonté de Dieu, qui ménageait ainsi les forces de son serviteur et opérait un miracle pour lui accorder un repos nécessaire? La plus tendre des mères ferait-elle davantage pour son enfant malade?

Vous avez vu, mes frères, toutes les créatures, même privées de vie, obéir docilement au serviteur de Dieu. Les anges aussi seront-ils mis à ses ordres et comme à son service? N'en doutez pas; le Seigneur, ami de l'obéissance, a daigné accorder cet honneur à François, comme le prouve le trait suivant. Dans le temps que notre saint, après avoir été longtemps éprouvé par une maladie douloureuse, désirait entendre quelque douce mélodie pour récréer son âme abattue et y exciter une pieuse allégresse, cette satisfaction ne pouvant lui être procurée par les moyens humains, les anges ne voulurent point qu'il en fût privé. Une nuit qu'il veillait, repassant dans son esprit toutes sortes de pensées pieuses, il entendit tout à coup les sons harmonieux d'une guitare. Ses yeux n'apercevaient rien, mais son oreille distinguait les pas d'un homme allant et venant près de lui. Sous le charme de cette musique, François sentit dans son cœur une si grande suavité, qu'il se crut transporté dans un autre monde. Qui pourrait ici retenir son admiration? Qui ne serait dans le ravissement, en voyant cette bonté de Dieu si pleine de tendresse et de condescendance envers les siens? Qui ne reconnaîtrait, en pré-

sence d'un miracle si nouveau, si inouï, la grandeur de la charité divine, qui daigne venir ainsi en aide à ses serviteurs, les récréer, leur rendre la joie et accomplir leurs moindres désirs? Car, dans cette circonstance, ce n'est pas une chose indispensable à la vie ou au salut de François, c'est un pur agrément que le Seigneur lui procure. Mais qui pourrait décrire les pieux sentiments du bienheureux Père, l'ardeur de son amour, l'allégresse de son cœur, en recevant un témoignage si éclatant de la bonté ineffable, de la tendre charité de Dieu à son égard? Que ne pouvait-il pas attendre désormais de celui qui pourvoyait ainsi, non pas seulement à ses besoins, mais encore à ses chastes plaisirs?

Nous voyons aussi par là quelle était la sainteté suréminente de François. Les autres saints regardaient comme une insigne faveur que Dieu leur accordât tout ce qu'ils lui demandaient. Mais souvent le Seigneur n'attendait pas que notre saint lui exprimât ses demandes; il exauçait, avant toute prière, ses vœux et ses désirs, réalisant pour lui la parole du Psalmiste : « Le Seigneur exauce le désir du pauvre, » *desiderium pauperum exaudivit Dominus,* Ps. x, 17; et cette autre d'Isaïe : « Avant qu'ils crient vers moi, dit le Seigneur, je les exaucerai. » *Et erit antequam clament ad me, ait Dominus, exaudiam eos.* Isa., LXV, 24.

III.

Voilà, mes frères, ce qui m'inspire surtout une grande admiration, voilà ce qui me fait comprendre toute l'étendue de la divine bonté. Que le feu ait oublié un moment ses ardeurs pour épargner à notre saint un supplice cruel, Dieu, par ce miracle, protégeait la vie et la santé de son serviteur. Mais, dans les merveilles que je viens de raconter, ce n'est pas la conservation de ses jours, c'est une jouissance; ce n'est pas la santé, c'est un plaisir qu'il lui procure : afin que François, en présence de tant de prodiges, comprenant la tendresse et la condescendance de Dieu à son égard, brûlât tout entier de son amour. Une comparaison vous aidera à comprendre cette conduite du Seigneur. De même qu'un homme, parti pour un lointain voyage, envoie à son

épouse bien-aimée divers présents, des pierres précieuses et de riches colliers, pour lui prouver son affection et entretenir la sienne : ainsi, le divin Amant de l'innocence et de la pureté, qui avait choisi pour sa chère épouse l'âme de François, ornée de toutes les vertus, lui témoignait sa tendresse pour elle, et en même temps l'enflammait d'amour pour lui, non par le don de colliers précieux, mais par les miracles qu'il opérait en sa faveur, afin de lui procurer de chastes délices. En voulez-vous un nouvel exemple?

Le long du lac de Riéti, un pêcheur lui donna un joli petit oiseau de rivière. Après l'avoir caressé, François ouvrit la main et excita l'oiseau à s'envoler; mais ce fut inutilement. Alors, levant les yeux au ciel pour louer Dieu dans ses créatures, il resta plus d'une heure dans une de ces oraisons extatiques qui lui étaient familières. Revenu à lui, il bénit l'oiseau, en lui commandant d'aller chanter les louanges de Dieu, et tout joyeux il partit.

Cette extase d'amour et d'admiration où le saint fut ravi en cette circonstance, il dut l'éprouver à l'occasion de tous les miracles semblables. Quelle n'était donc pas l'ardeur de sa charité, que tant de merveilles embrasaient chaque jour davantage? Nous ne voyons et ne racontons que les miracles extérieurs, mais nous ne pouvons voir et exprimer ni l'amour de Dieu pour son serviteur, qui en était le principe, ni l'amour de François pour Dieu, qui en était le résultat.

J'ai parcouru, mes frères, les principaux faits où François se montre vraiment admirable. Mais si je considère la cause première de ces merveilles, je cesse aussitôt de les admirer. Qui de nous, en effet, je vous le demande, qui de nous, s'il se voyait entouré de tant de miracles, s'il avait reçu de Dieu tant de marques d'amour, tant de faveurs, tant de témoignages de sa bonté, s'il voyait à ses pieds, dociles et obéissantes, toutes les créatures, les oiseaux, les poissons, les animaux des champs, les démons et les anges eux-mêmes, ne sentirait pas à son tour son cœur se fondre d'amour pour Dieu? ne serait pas saisi d'étonnement devant la grandeur de sa bonté? ne tressaillerait pas d'allégresse? ne serait

pas mille fois ravi en extase? J'en appelle au bienheureux François lui-même : il disait souvent qu'un voleur de grand chemin ne se conduirait pas autrement que lui, s'il avait reçu de Dieu les mêmes grâces, les mêmes bienfaits et les mêmes faveurs. Aussi n'est-ce plus François, mais le Seigneur de François que je proclame admirable dans ses saints. J'admire l'immense bonté de ce divin maître, j'admire sa charité, j'admire sa bénignité, j'admire son ineffable condescendance, j'admire sa tendresse plus que maternelle envers ses serviteurs, et je reconnais la vérité de cette parole de Salomon, que ses « délices sont d'être avec les enfants des hommes, » *deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Prov., VIII, 31. Le céleste Psalmiste a donc raison de dire que Dieu est admirable dans ses saints, admirable par les témoignages de bonté qu'il leur prodigue, afin de leur prouver son amour et d'enflammer leur charité.

Mais il me reste à parler de la plus étonnante de toutes les merveilles qui remplissent la vie de François, de la fondation de son ordre. Vous savez combien est célèbre et glorieux dans l'Eglise l'ordre de ce bienheureux Père, où ont fleuri tant de personnages éminents, tant d'évêques, tant de cardinaux et de souverains pontifes, tant de martyrs intrépides, tant de saints confesseurs, tant de vierges très-chastes. Vous n'ignorez pas non plus qu'il se propagea dans tout l'univers avec une rapidité si prodigieuse, qu'aucun autre institut ne compte un aussi grand nombre de religieux, de monastères et de provinces. Si un Augustin, si un Jérôme, si un Basile, ou quelque autre de ces grands hommes non moins célèbres par la doctrine que par la sainteté, avait conçu le projet d'une institution semblable, il ne faudrait pas s'en étonner; mais que le fils de Pierre Bernardon, sans érudition et sans lettres, après avoir passé sa jeunesse dans les travaux d'un métier vulgaire, allant d'une foire à l'autre vendre ou acheter des marchandises, après s'être réduit à ce point de pauvreté, qu'il n'avait pour tout vêtement qu'une grossière tunique et mendiait de porte en porte un morceau de pain pour se nourrir, que cet homme ait eu la pensée de devenir le fondateur et le patriarche d'un ordre nouveau; qu'au lieu de choisir

une règle déjà autorisée par les grands noms de saint Augustin, de saint Basile ou de saint Benoît, il ait lui-même tracé la règle du nouvel institut ; qu'il ait, pauvre et à demi-nu, obtenu l'approbation du souverain Pontife ; que ce projet ait réussi, que l'ordre se soit en quelques années répandu dans le monde entier, et que l'heureux fondateur ait pu, avant de mourir, compter plus de cinq mille frères réunis autour de lui en chapitre, voilà une merveille qui doit exciter l'étonnement de tous, une merveille qu'on ne peut voir sans s'écrier : Le doigt de Dieu est là, une merveille enfin, qui montre combien Dieu est admirable dans ses saints. Car il faut vous représenter François à son début, non comme il vous apparaît maintenant que le monde entier le vénère, que des temples sont élevés partout en son nom, que son image et ses stigmates sacrés brillent sur des milliers d'autels, mais tel que vous jugeriez un jeune homme qui a passé sa vie dans la boutique de son père, et qui porte l'extérieur le plus misérable et le plus vil. Si quelqu'un, à cette époque, avait pu lire dans le cœur de ce jeune homme le dessein de fonder dans l'Eglise un nouvel institut religieux, n'aurait-il pas tourné en dérision un semblable projet ? ne l'aurait-il pas taxé d'insigne folie ? Dieu est donc vraiment admirable dans ses saints, qu'il prend dans les derniers rangs de la société pour les mettre sur le chandelier de l'Eglise, « tirant de la poussière celui qui est dans l'indigence, et élevant le pauvre de dessus le fumier, pour le placer avec les princes, avec les princes de son peuple, » *suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.* Ps. CXII, 7, 8.

Qui donc, mes frères, serait assez aveugle pour ne pas voir, à la lumière de tous ces faits et de tous ces témoignages, l'ineffable bonté de notre Dieu, qui honore les justes de tant de manières, les comble de tant de bienfaits, les distingue par tant de miracles, les rassasie de tant de délices, montre à leur égard tant de condescendance et de maternelle tendresse ? Quel homme, s'il s'arrête à ces considérations, ne sera pas entraîné à aimer une bonté, une charité si grande ? Le feu de l'amour ne l'embrasera-t-il pas tout

entier? Comment se soustraire aux rayons de ce soleil étincelant? Qu'aime-t-il, celui qui n'aime pas cette bonté infinie? Quel objet peut séduire celui qui n'est pas épris de cette beauté sans égale? Peut-il ne pas se croire heureux celui à qui il est donné d'entrer dans l'amitié d'un tel maître? Qui refuserait de servir un Dieu qui récompense si magnifiquement, non-seulement dans la vie future, mais encore dans la vie présente, tout ce qu'on fait pour lui? Qui ne voudrait jeter sa semence dans une terre qui produit de si riches moissons?

Si donc, comme nous le disions en commençant, rien ne doit plus nous exciter à l'amour de Dieu que la vue de son immense bonté, et si cette bonté est mise comme sous nos yeux par des témoignages si éclatants et de si nombreux bienfaits, que nous reste-t-il à faire, qu'à aimer de tout notre cœur l'Auteur de tant de grâces et de merveilles, qu'à lui rendre une fidèle obéissance, qu'à tourner continuellement vers lui le regard de notre âme, qu'à penser à lui la nuit et le jour, qu'à nous tenir vis-à-vis de lui dans une humble dépendance, qu'à désirer, s'il le fallait, souffrir mille morts pour sa gloire, afin que, après avoir contemplé sa bonté dans le miroir de ses œuvres, nous méritions de la voir éternellement et sans voile dans la céleste patrie.

---

# PREMIER SERMON

### POUR LA FÊTE

## DES SAINTS APOTRES SIMON ET JUDE

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. *Joan.*, XV, 12.

Parmi toutes les erreurs de la vie humaine, mes très-chers frères, une des plus graves, selon moi, c'est que la plupart des hommes ont coutume de juger les choses divines d'après les

choses de la terre, de mesurer Dieu sur eux-mêmes et de lui prêter leurs propres sentiments. C'est contre cette erreur que l'Esprit saint veut nous mettre en garde lorsqu'il nous dit par la bouche du Prophète : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur. Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées.» *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ; neque viæ vestræ, viæ meæ, dicit Dominus. Quia sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris.* Isa., LV, 8, 9. Apportons ici quelques exemples. Que d'hommes, lorsqu'ils ont reçu une injure, se montrent extrêmement difficiles à pardonner! De là ces haines invétérées, éternelles, que nous voyons souvent dans le monde. Or il en est qui, attribuant à Dieu leurs propres sentiments, s'imaginent qu'il est inexorable comme eux. Tels étaient les Novatiens, qui n'admettaient personne pour la seconde fois à la pénitence. Tel fut Caïn, le cruel fratricide, qui osa dire : « Mon iniquité est trop grande, pour que je puisse en obtenir le pardon.» *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* Mais cette disposition est si contraire aux perfections de Dieu, que lui-même nous dit par son prophète : « A quelque heure que ce soit que l'impie se convertisse, je ne me souviendrai plus de ses crimes. Renoncez donc d'un cœur sincère et pénitent à commettre l'iniquité, et le Seigneur renoncera à la colère et à la vengeance.» Les hommes regardent encore comme une importunité qu'on revienne à la charge en leur adressant plusieurs fois la même demande, ce qui fait que nous supportons avec peine les prières des mendiants. Or il en est qui attribuent à Dieu une disposition semblable. Mais la divine bonté, loin de s'offenser de nos instances, nous recommande comme un devoir de prier, non à certaines heures ou à certains jours, mais continuellement et sans relâche. « Il faut toujours prier, nous dit le Sauveur, et ne jamais cesser de prier.» *Oportet semper orare, et non deficere.* Luc., XVIII, 1; et ailleurs : « Veillez donc et priez sans cesse.» *Vigilate itaque omni tempore orantes.* Ibid. XXI, 36. De même les hommes bien

élevés, s'ils ont déjà reçu de quelqu'un de nombreuses faveurs, n'osent plus lui en demander de nouvelles. Les saints, au contraire, voient dans cette circonstance une raison de s'adresser à Dieu avec plus de confiance encore; comblés des témoignages de sa bonté et de sa miséricorde, ils espèrent qu'il ne se démentira pas et sera toujours le même à leur égard. Asa, roi de Juda, ayant oublié cette vérité, le Seigneur envoya un prophète lui adresser de graves reproches. Il venait de remporter, avec l'aide de Dieu, une victoire signalée sur l'innombrable armée des Ethiopiens; attaqué aussitôt après par le roi d'Israël, au lieu de s'adresser au Seigneur, il demanda du secours au roi de Syrie. Le Seigneur punit cette défiance, non-seulement par les reproches que lui fit le prophète, mais encore par une grave maladie dont il le frappa (I *Paral.* XVI). Bien différente fut la conduite du patriarche Jacob, qui, lorsqu'il demanda à Dieu de le protéger contre la haine de son frère Esaü, lui rappela ses bienfaits antérieurs: «Seigneur, dit-il, je suis indigne de toutes vos miséricordes, et de la fidélité que vous avez gardée dans les promesses faites à votre serviteur. J'ai passé le fleuve du Jourdain n'ayant qu'un bâton, et je retourne maintenant avec ces deux troupes. Délivrez-moi de la main de mon frère Esaü, parce que je le crains extrêmement.» *Domine, minor sum cunctis miserationibus tuis, et veritate tua quam explevisti servo tuo. In baculo meo transivi Jordanem istum, et nunc cum duabus turmis regredior. Eruc me de manu fratris mei Esaü, quia valde eum timeo.* Gen., XXII, 10, 11.

Enfin, pour nous rapprocher de notre évangile, ceux qui ont besoin de serviteurs exigent d'eux un travail, mais ils leur promettent en retour une récompense. Ils donnent ainsi et reçoivent tout ensemble; ils reçoivent des services, et donnent un salaire. Or, il y a des hommes qui, comme nous le disions plus haut, jugeant des choses divines d'après celles de la terre, assimilent la piété et le service de Dieu au service des hommes, et s'imaginent que Dieu, ayant besoin de nos hommages et de notre culte pour la gloire de son nom, nous accorde en retour la récompense de la vie éternelle. C'est là une grave et pernicieuse erreur. Non, nos hommages ne sont pas un complément nécessaire à la gloire de

celui qui était, avant tous les siècles, pleinement heureux et glorieux en lui-même. Pourquoi donc exige-t-il avec tant de rigueur l'obéissance à ses commandements? Ce n'est pas certes qu'il en ait besoin, comme les hommes ont besoin de serviteurs qui exécutent leurs ordres; mais c'est que cette obéissance fait notre salut et notre bonheur. Examinez en effet ses commandements, vous trouverez que la plupart intéressent le bonheur et la paix de notre vie. De même que ni l'indigence, ni la nécessité, mais la bonté seule, comme Platon lui-même l'enseigne, l'a porté à créer l'univers et à y placer l'homme pour qu'il en fût le roi, ainsi, uniquement par bonté, il a donné aux hommes des lois destinées à procurer le salut, la paix et le bonheur de ceux auxquels il les impose. C'est ce qu'indiquent clairement les paroles suivantes adressées par lui à Moïse au sujet des enfants d'Israël: «Qui leur donnera de tels sentiments, qu'ils me craignent et qu'ils gardent toujours tous mes préceptes?» *Quis det talem eos habere mentem, ut timeant me, et custodiant universa mandata mea in omni tempore?* Deuter. v, 29. Et pourquoi, Seigneur? «Afin, continue-t-il, qu'ils soient heureux pour jamais, eux et leurs enfants.» *Ut bene sit eis et filiis eorum in sempiternum.* Ibid. Ainsi Dieu ne prend pour lui-même aucun fruit de leur obéissance, il leur en laisse tous les avantages. J'ajouterai une autre circonstance qui montre mieux encore l'étendue de la bonté divine. Quelle est-elle? C'est que Dieu lui-même nous aide par sa grâce à pratiquer cette obéissance, et nous aide de telle sorte, que nos bonnes œuvres sont en grande partie un don de lui et lui appartiennent plus qu'à nous. C'est pourquoi tous les élus répètent en chœur: «Seigneur, vous avez fait en nous toutes nos œuvres.» Quelle est donc grande la bonté de Dieu qui nous donne la vie éternelle en récompense d'un travail qui profite, non à lui, mais à nous, et pour lequel l'Esprit saint nous prête son concours! La considération attentive de cette vérité porterait les hommes d'une part à aimer une bonté si paternelle, qui promet une récompense pour le bienfait de sa loi, comme pour un hommage qui lui serait rendu, et, d'autre part, à observer fidèlement cette loi elle-même, puisque cette fidélité tourne à leur utilité et sert

leurs véritables intérêts. Les hommes recherchent si avidement tout ce qui leur est avantageux, qu'ils passeraient à travers les flammes pour obtenir un gain quelconque; que ne feraient-ils pas s'ils comprenaient quels avantages l'observation de la loi de Dieu leur procure, non-seulement pour l'âme, mais même pour le corps, non-seulement pour la vie éternelle, mais même pour la vie présente? C'est ce que le Sauveur a voulu nous apprendre dans l'évangile de ce jour, lorsqu'il dit: « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres.»

Quoi de plus efficace que cette loi pour procurer la paix et le bonheur des hommes? Par ce seul précepte, il a tout à la fois écarté l'injustice et embrassé tous les devoirs de la charité. L'amour, en effet, est le premier et le plus excellent de tous les dons, et en même temps la cause de tous les autres. Voilà pourquoi l'Auteur de la nature, voulant que les enfants soient élevés et comblés de tous les biens par leurs parents, a mis pour eux, dans le cœur de ceux-ci, une admirable tendresse, comme une source inépuisable d'où tous les autres bienfaits devaient facilement découler. Ainsi, toutes les fois que Notre-Seigneur recommande le précepte de l'amour, il recommande en même temps l'ensemble des devoirs qui président aux rapports mutuels des hommes entre eux. Or, je le répète, quoi de plus utile, quoi de plus salutaire aux hommes que ce précepte? Les lois civiles, auxquelles les philosophes assignent une origine divine, ne se proposent que de faire régner sur la terre la paix et la tranquillité, en protégeant les hommes contre la violence et l'injustice; mais ce but, la loi de Dieu l'a aussi en vue, et l'atteint beaucoup plus efficacement. Tandis que les lois humaines ne veillent, si je puis ainsi parler, que sur la main pour l'empêcher de nuire, la loi divine poursuit jusqu'à la volonté, jusqu'à la pensée du crime. Les lois humaines, d'ailleurs, ne peuvent faire autre chose. Mais Dieu, le Législateur suprême, promet à ses serviteurs la vie éternelle pour récompense; ajoutant ainsi un bienfait nouveau au premier bienfait, une grâce nouvelle à la première grâce. Est-il possible, je vous le demande, d'imaginer une bonté, une charité plus grande?

Il a fait plus encore; afin d'assurer l'observation de cette loi, il

menace de châtiments épouvantables ceux qui la transgresseront. Si vous considérez les supplices des damnés et les causes de leur condamnation, vous trouverez qu'ils gémissent dans les feux de la géhenne, l'un pour avoir attenté à la pudeur d'une femme étrangère, l'autre pour avoir fait violence à une fille chaste, un autre pour avoir pillé les biens d'autrui, un autre pour avoir intenté des procès injustes, un autre pour avoir, étant juge, rendu des sentences iniques, un autre pour avoir fait de faux témoignages, un autre pour avoir tendu des embûches à la vie ou à l'honneur du prochain, un autre enfin pour avoir opprimé les petits et les faibles. Car ce sont ces hommes, on le sait, qui peuplent l'enfer. Dieu a donc voulu nous porter à l'observation de sa loi et par la rigueur des châtiments et par la libéralité de ses récompenses.

Or, sa loi peut se résumer dans le précepte que vous venez d'entendre: «Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres.» Lors donc que, pour lui obéir, nous nous aimons les uns les autres, nous l'aimons aussi par là même, et lorsque nous remplissons envers nos frères les devoirs de la charité, nous accomplissons sa loi. N'est-ce pas ce qu'il nous fait entendre par son prophète? Car tel paraît être le sens de ce passage: «En diverses langues, en des langues inconnues, il parlera à ce peuple, en disant: C'est mon repos que vous soulagiez celui qui est las, et c'est mon rafraichissement.» *In loquela labii et lingua altera loquetur ad populum cui dixit: Hæc requies mea, reficite lassum, et hoc meum refrigerium.* Isa., XXVIII, 11, 12. Le Seigneur annonce ici la prédication des apôtres, qui reçurent le don de parler diverses langues, sans qu'il y eût pourtant la moindre différence dans leur doctrine (1). Cette doctrine se résumait en un seul point: «C'est mon repos que vous soulagiez celui qui est las, et c'est mon rafraîchissement.» Est-il possible d'insinuer plus clairement combien le Seigneur est porté à venir de toutes manières en aide aux hommes? Remarquez la force des

(1) Voici le véritable sens de ce passage difficile : Vous vous moquez de la loi: c'est pourquoi Dieu enverra contre vous, pour vous châtier, un peuple qui parlera une langue que vous n'entendez pas, contre vous, à qui le Seigneur avait dit, etc.

expressions : c'est là mon rafraîchissement. Comme si Dieu sentait nos angoisses et nos misères, il dit qu'il trouvera du rafraîchissement, c'est-à-dire du soulagement, si les pauvres et les affligés sont consolés et secourus ; tout ce qui sera fait en faveur des malheureux, il le regarde comme fait à lui-même ; de tous les sacrifices, ce sera le plus agréable à ses yeux ; il va jusqu'à le demander à l'exclusion de tous les autres : « Je n'ai pas besoin, dit-il, de prendre des veaux de votre maison, ni des boucs du milieu de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent... Est-ce que je mangerai de la chair des taureaux ? ou boirai-je le sang des boucs ? Immolez à Dieu un sacrifice de louanges, et invoquez-moi au jour de l'affliction ; je vous en délivrerai, et vous m'honorerez. » *Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos, quoniam meæ sunt omnes feræ silvarum... Numquid manducabo carnes taurorum? aut sanguinem hircorum potabo. Immola Deo sacrificium laudis, et invoca me in die tribulationis; eruam te, et honorificabis me.* Ps. XLIX, 9 suiv. Y a-t-il rien de plus désirable pour nous que d'être délivrés des dangers qui nous entourent ? Eh bien, cette délivrance qui nous est si salutaire sera pour Dieu un agréable sacrifice. C'est ce que Notre-Seigneur confirme par un témoignage de la sainte Ecriture. Comme les Pharisiens l'accusaient de recevoir les pécheurs, et de boire et de manger avec eux, il leur dit : « Allez apprendre ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice. » *Ite, discite quid est: Misericordiam volo, et non sacrificium.* Matth., IX, 13 : conf. *Ose.* VI, 6. Que dites-vous, Seigneur ? Est-ce que le sacrifice, qui est offert à Dieu, ne vaut pas mieux que la miséricorde, qui a l'homme pour objet, d'autant plus que le sacrifice est un acte de la vertu de religion, la plus excellente des vertus morales ? Le Sauveur ne le nie pas, mes frères, et il n'ôte rien ici à la dignité des sacrifices ; ce qu'il repousse, c'est le sacrifice nu et dépouillé de la miséricorde, ombre de sacrifice, qui n'en mérite pas le nom. Mais le véritable sacrifice, inspiré par l'Esprit de Dieu, augmente dans l'âme la grâce de ce divin Esprit, et cette communion de l'Esprit saint y produit des actes, y fait naître des sentiments tout divins.

L'homme ainsi disposé ne méprise pas, comme faisaient les Pharisiens, les pécheurs qui viennent à résipiscence ; il s'efforce, au contraire, de faire du bien à tous, et de donner à tous des témoignages de sa bonté et de sa charité, ce qui est le propre de la libéralité divine.

Quiconque vit avec Dieu dans un commerce familier puise dans cette familiarité même des sentiments semblables, comme nous le voyons par l'exemple de Moïse. Que de fois le peuple d'Israël, après la sortie d'Egypte, méprisa les ordres du Seigneur ! Que de fois il provoqua sa colère ! Que de fois, en punition de révoltes sans cesse renouvelées, il fut frappé par lui de plaies cruelles ! « Durant quarante ans, dit le Seigneur, je fus en colère contre cette race, et je disais : Leur cœur est toujours loin de moi. » *Quadraginta annis proximus* (*offensus*) *fui generationi huic, et dixi : semper hi errant corde.* Ps. XCIV, 10. Moïse lui-même, leur conducteur, était si affligé de leur ingratitude et de leurs crimes, surtout lorsqu'ils lui demandèrent des viandes dans le désert, qu'il exhale ainsi devant Dieu sa douleur et sa consternation : « Pourquoi avez-vous affligé votre serviteur ? pourquoi ne trouvai-je point grâce devant vous ? et pourquoi m'avez-vous chargé du fardeau de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu toute cette grande multitude, ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Portez-les dans votre sein, comme une nourrice porte son petit enfant. » *Cur afflixisti servum tuum? quare non invenio gratiam coram te? et cur imposuisti pondus universi hujus populi super me? Numquid ego concepi omnem hanc multitudinem, vel genui eam, ut dicas mihi : Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infantulum.* Num., XI, 11, 12. Voyez-vous, mes frères, avec quelle affection, avec quelle tendresse de charité, le Seigneur veut qu'on traite un peuple tant de fois prévaricateur ? Tels sont les sentiments, tel est le cœur. telle est la bonté de cet Etre souverain.

Moïse, qui avait avec Dieu des rapports si fréquents et si intimes, était animé des mêmes sentiments ; en voici une preuve entre plusieurs autres. Lorsque le Seigneur, après la monstrueuse idolâtrie du veau d'or, voulait exterminer les enfants

d'Israël, et promettait à Moïse de le rendre le chef d'un peuple beaucoup plus grand et plus illustre, ce saint homme jeûna quarante jours, et passa quarante autres jours prosterné devant Dieu, le suppliant de pardonner à son peuple, ou de l'effacer lui-même du livre de vie; car il ne pouvait survivre à la ruine de sa nation, et après ce malheur rien d'heureux ne pouvait plus lui arriver. Voilà les sentiments de tendre charité que Moïse avait puisés dans ses fréquents rapports avec le Seigneur. Voilà pourquoi ces saints anachorètes qui passaient leur vie dans la solitude, loin des villes et de la société des hommes, n'étaient, dit saint Jean Chrysostome, ni sauvages, ni inhumains; au contraire, plus ils vivaient unis à Dieu, plus ils étaient portés à imiter sa bonté et sa charité envers l'homme, sa créature bien-aimée. Saint Grégoire de Nazianze dit aussi en parlant d'eux, qu'ils vivaient en solitaires au milieu des hommes, et qu'ils observaient dans la solitude les devoirs de la charité et de l'humanité.

Mais, pour en revenir à la loi divine, cette loi nous met devant les yeux une image, non-seulement de la charité et de la bonté divine, mais aussi de notre perversité et de notre aveuglement, puisque, non contents de ne pas aimer un législateur qui nous accorde bienfait sur bienfait, le bienfait de sa loi, et, si nous l'observons, le bienfait de l'éternel héritage, nous la rejetons comme un joug pesant et insupportable, même dans ce précepte de l'amour qui nous est imposé pour notre propre avantage. Combien d'hommes, surtout parmi ceux qui nourrissent des inimitiés et des haines, si on les obligeait à pratiquer cette loi, se croiraient condamnés aux galères? N'en trouverait-on pas qui aimeraient mieux aller en exil, dans les contrées brûlées par le soleil, que d'accomplir ce seul point : « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres? »

Reprenons la suite de notre évangile.

## I.

Pour affermir ses disciples et les empêcher de craindre la haine et les persécutions du monde, Notre-Seigneur ajoute : « Si le

monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » Avant d'expliquer ces paroles, je veux vous raconter un fait, qui se rapporte à mon sujet, et dont les bienheureux apôtres saint Simon et saint Jude furent les héros.

Il y avait, dans une ville de Perse, un temple dédié au soleil et à la lune; dans la partie orientale, on voyait un char d'or massif, portant l'image du soleil environné de ses rayons; du côté opposé se trouvait un char pareil, mais d'argent massif, portant l'image de la lune. Les prêtres païens et le peuple en fureur avait traîné dans ce temple nos deux apôtres pour leur faire adorer ces divinités mensongères. Ayant fait faire silence, les confesseurs de la foi déclarèrent que le soleil et la lune étaient des serviteurs de Dieu, quoique placés dans le ciel, et que par conséquent il n'était pas permis d'enfermer dans un temple deux astres qui brillaient au firmament depuis l'origine du monde. Ensuite, pour prouver à tous qu'en effet ces vaines images ne renfermaient pas le soleil et la lune, mais des démons, ils s'engagèrent à faire sortir les démons et à briser les images. Ils se partagèrent ainsi la tâche : Simon devait commander au démon renfermé dans l'image du soleil, et Jude, dans le même instant, commanderait au démon renfermé dans l'image de la lune. A peine eurent-ils parlé, qu'on vit les statues tomber en pièces, et du milieu des débris sortir deux Ethiopiens noirs, nus, d'un aspect hideux, qui disparurent en poussant un grand cri.

Comment cette histoire se rapporte-t-elle à mon sujet? Le voici. Les apôtres de Jésus-Christ ont voulu montrer la difformité de ces dieux en mettant leur horrible figure sous les yeux de leurs adorateurs ; et moi je veux vous inspirer une horreur semblable pour une autre divinité mensongère, pour le monde, en vous expliquant ces paroles de Notre-Seigneur : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » C'est-à-dire, si vous viviez comme

le monde; si, comme les mondains, vous recherchiez le faste, les distinctions, les richesses, les plaisirs, les palais somptueux, un nombreux domestique, en un mot toutes les délices de la vie, le monde ne pourrait pas reprendre en vous ce qu'il approuve par sa conduite : ce serait s'accuser et se condamner lui-même. Mais « parce que vous n'êtes pas du monde, » c'est-à-dire, parce que vous êtes plus hauts que le monde, que vous blâmez ce qu'il approuve, que vous rejetez ce qu'il embrasse, que vous méprisez ce qu'il estime, que vous foulez au pied ce qu'il adore, à cause de cela le monde vous hait. » Parlons plus clairement encore. Si vous meniez une vie mauvaise et criminelle, le monde vous accuserait; mais parce que vous avez une âme candide et innocente, que vous pratiquez la piété et la justice, à cause de cela le monde vous hait. Que ce soient là les mœurs et l'esprit du monde, c'est ce qu'atteste la sagesse des siècles. Or, je vous le demande, mes frères, n'est-ce pas là aussi la conduite, n'est-ce pas l'esprit du démon? N'est-il pas l'ennemi de la vertu, l'ami et l'instigateur des vices? son esprit, ses goûts, ses inclinations, doivent nécessairement se retrouver dans ses membres, qui lui servent d'instruments. Comprenez donc à quel Dieu les mondains rendent hommage, quel Dieu ils prennent pour guide et pour modèle, de quel Dieu ils préfèrent les lois et les maximes à celles du Dieu trois fois saint. Pour vous faire connaître la laideur et la difformité du monde, c'est assez, je pense, de vous avoir montré que son esprit, que ses inclinations, que sa conduite enfin sont les mêmes que celles du démon.

Que si vous voulez pousser plus loin ce parallèle, écoutez ce que le Sauveur ajoute : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont observé mes paroles, ils observeront aussi les vôtres : » *ils observeront*, c'est-à-dire, ils vous tendront des piéges, ils détourneront de leur vrai sens vos paroles pour tâcher de vous convaincre d'imposture (1). Notre-Seigneur a rendu ce témoignage du Prince de ce monde, qu'il est homicide dès le

(1) Le P. Grenade entend ici le mot *servabunt* dans le sens de *observabunt*, observer malicieusement, épier, ce qui est contraire à l'interprétation commune.

commencement, *ille homicida erat ab initio.* Joan., VIII, 44. Le même éloge convient au monde qui a mis à mort Notre-Seigneur, les martyrs, les prophètes, et les apôtres auxquels Jésus-Christ disait en les envoyant prêcher l'Evangile : « Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » *Ite, ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos.* Luc. X, 3. Le Seigneur dit de même à Ezéchiel : « Fils de l'homme, ceux qui sont avec vous sont des incrédules et des rebelles, et vous habitez au milieu des scorpions. » *Fili hominis, increduli et subversores sunt tecum, et cum scorpionibus habitas*, Ezech., II, 6. Voilà, mes frères, un autre exploit du monde et des mondains : ils ont tué l'Auteur de la vie et livré ses ministres à toutes sortes de supplices. Vous paraît-il donc juste d'obéir aux lois d'une telle divinité, de régler votre vie selon ses prescriptions et ses maximes?

Vous me répondrez peut-être : Ce monde tout couvert du sang des saints, il y a longtemps qu'il a disparu ; il s'en est élevé un nouveau à qui ces crimes font horreur. — Je l'avoue, ce monde ne fait plus couler le sang des serviteurs de Jésus-Christ ; il ne dresse plus pour eux d'échafaud, il n'allume plus de bûcher; mais qu'importe, si dans tout le reste vous obéissez plutôt au monde qu'à Dieu? Est-ce que votre Dieu n'est pas plutôt celui dont vous suivez les lois, que celui dont vous méprisez les lois? Et ne croyez pas que je me livre ici à une exagération oratoire. Combien, je vous le demande, ne trouveriez-vous pas de chrétiens qui, s'ils avaient formé le dessein de commettre un crime, resteraient inébranlables dans leur résolution, quand même, pour les en détourner, vous invoqueriez les motifs les plus puissants de la foi? La loi de Dieu, ses menaces contre les méchants, le bienfait de la croix et de la rédemption, la mort, le jugement, l'enfer, la gloire du ciel, toutes ces considérations ne leur feront pas plus d'impression qu'une fable débitée à l'oreille d'un sourd ; ils se bouchent les oreilles comme l'aspic qui ne veut point entendre la voix des enchanteurs, *sicut aspidis surdæ, et obsturantis aures suas quæ non exaudiat vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter*, Ps. LVII, 5, 6. Et pourtant ces mêmes hommes, si vous cessez de leur parler le langage de la foi pour leur faire

entendre des raisons purement humaines, si vous leur prouvez que le crime qu'ils méditent fera tort à leur réputation, leur nuira dans l'opinion du souverain, les arrêtera dans la carrière des honneurs, ils se rendront aussitôt sans résistance et partageront votre avis ; ce que ni les motifs les plus puissants de la religion, ni le souvenir de la croix de Jésus-Christ n'avaient pu faire, une considération futile, une vaine crainte a suffi pour l'obtenir. Est-ce Dieu, est-ce le monde qui occupe la première place dans le cœur de ces lâches chrétiens? N'est-il pas évident qu'ils préfèrent le monde à Dieu, qu'ils obéissent plutôt aux lois du monde qu'aux lois divines, qu'ils font passer la crainte du monde avant la crainte du Seigneur? Que m'importe que votre bouche honore Dieu, si vous accordez au monde ce qui n'est dû qu'à Dieu, c'est-à-dire, si au mépris de Dieu, vous donnez au monde vos hommages et votre obéissance? « O homme, s'écrie saint Augustin, tu ne fais plus de cas du Tout-puissant! Non, tu n'en fais plus de cas, puisque tu lui préfères les futilités et les bagatelles du monde. » Sont-ce là les hommages, sont-ce là l'honneur et le culte qui vous sont dus, Seigneur, pour le bienfait de la création et de la rédemption? Est-ce là le fruit de votre incarnation, de votre passion, et de toutes les souffrances que vous avez endurées pour nous arracher à la servitude du monde? Qu'avons-nous fait de votre promesse : « C'est maintenant que le Prince de ce monde sera jeté dehors; et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi? » *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras; et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Joan., XII, 31, 32. Que les hommes, avant l'existence de la loi, aient suivi les lois du monde, et se soient souillés de tous les crimes, il ne faut pas tant s'en étonner; car le péché, en l'absence de la loi, n'était pas alors imputé. Qu'ils aient encore, sous la loi mosaïque, commis l'iniquité, leur faute est bien moindre puisqu'ils avaient reçu, non l'Esprit qui vivifie, mais la lettre qui donne la mort. Mais nous qui sommes constitués, non sous la loi, mais sous la grâce, nous qui avons sous les yeux tant d'exemples de vertu, tant de motifs de craindre et d'aimer Dieu, nous qui avons reçu des bienfaits si

nombreux, nous qui pouvons puiser dans les sacrements un remède à nos faiblesses, nous enfin à qui l'Église fait entendre tant d'avertissements et d'exhortations, comment se fait-il qu'avec tous ces secours et tous ces moyens de salut nous fassions si peu de progrès que nous pouvons nous appliquer la parole du prophète : « Nous sommes comme nous étions au commencement, lorsque vous n'étiez pas notre roi, et que nous ne portions pas le nom de peuple de Dieu ? » *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos.* Isaï. LXIII, 19. Qu'avez-vous voulu nous faire entendre, ô grand Paul, lorsque vous disiez : « Le péché ne vous dominera plus, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce ? » *Peccatum vobis non dominabitur; non enim sub lege estis, sed sub gratia.* Rom., VI, 14. Voici que, placés sous l'empire de la grâce, nous ne commettons pas moins de crimes que n'en commettaient les hommes sous l'empire de la loi, que dis-je, avant l'existence même de la loi.

## II.

C'est là, mes frères, ce qui nous rend inexcusables, ce qui rend notre cause impossible à défendre. Car Notre-Seigneur ajoute : « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché. » Cette condamnation est portée, non-seulement contre les Juifs, mais aussi contre nous. Nous n'avons pas moins de secours pour pratiquer la piété qu'ils n'avaient de témoignages pour croire en Jésus-Christ. Si donc leur incrédulité n'admet pas d'excuse, n'est-il pas à craindre que la vie criminelle et impénitente de beaucoup de chrétiens n'en admette pas davantage ?

Pour bien comprendre cette vérité, examinons ce que Notre-Seigneur entend par ces mots : « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas de péché. » Pourquoi n'auraient-ils pas de péché ? Saint Thomas remarque que le mot *péché* désigne ici, non pas toute espèce de péché, mais seulement le péché d'incrédulité, lequel du reste comprend en quelque

sorte tous les autres, puisque, sans la foi en Jésus-Christ médiateur, aucun péché ne peut être remis. Notre-Seigneur enseigne donc que les Juifs auraient été exempts du péché d'incrédulité, si lui-même ne leur avait prouvé sa mission divine par ses miracles et ses enseignements. C'est ainsi que les nations barbares auxquelles l'Evangile n'a pas encore été annoncé ne sont pas incrédules. Toutefois la damnation éternelle les attend, non pas, il est vrai, à cause du péché d'incrédulité, dont une ignorance invincible les excuse, mais à cause de beaucoup d'autres crimes commis, non contre la loi chrétienne, qui leur est inconnue, mais contre la loi naturelle, que le Créateur a gravée dans tous les cœurs. De même que Dieu, lorsqu'il créa les anges, créa en même temps dans leur âme les *espèces* (*species*) et la science des choses, ainsi, lorsqu'il créa l'âme raisonnable, il mit en elle une lumière pour discerner le bien du mal, ainsi qu'une aversion naturelle pour le mal et un penchant pour le bien. Comme les peuples dont je parle ont péché contre cette lumière de la raison placée dans toutes les âmes par le Créateur, leur perte éternelle est certaine. De même qu'il n'y eut de salut, aux jours de Noë que dans l'arche, lors de la prise de Jéricho que dans la maison de Rahab (*Gen.*, VII; *Jos.* VI), ainsi nul ne peut être sauvé hors de l'Eglise et sans la foi en Jésus-Christ.

Maintenant, mes frères, considérez, je vous en conjure, quel danger nous attend. Si les nations barbares doivent souffrir éternellement les supplices de l'enfer pour avoir violé la loi naturelle gravée dans leurs cœurs, quel sera notre sort à nous qui avons reçu tant d'autres secours pour nous aider à pratiquer la piété et la justice? Pour nous guider et nous exciter au bien nous avons et la lumière de la raison, et la foi catholique, et la doctrine de l'Evangile, et les livres des prophètes, des apôtres et des docteurs, et les exhortations continuelles de l'Eglise. Ajoutez les exemples, non seulement des saints, mais encore de notre divin Sauveur lui-même, les sacrements institués pour venir en aide à notre infirmité, les mouvements intérieurs de l'Esprit, qui se tient à la porte et qui frappe, *ecce sto ad ostium et pulso*. Apoc., III, 20. Rappellerai-je la venue du Fils de Dieu sur la terre et la mort

cruelle qu'il endura pour nous, mort qui réclame de nous un grand amour pour lui, et une haine irréconciliable pour le péché? Un grand nombre d'hommes redoutent le jugement dernier uniquement parce qu'il leur faudra rendre compte de leurs péchés; pour moi, je n'ai pas moins d'appréhension quand je songe qu'on nous demandera compte aussi des talents confiés, c'est-à-dire des bienfaits de Dieu, et surtout de celui de la rédemption. C'est ce que le Sauveur indique clairement lorsqu'il dit : « Et ce jugement est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, » *hoc est autem judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem*, Joan., III, 19 : c'est à-dire, la cause principale de ce jugement et de cette condamnation sera que la lumière céleste, que le remède à tous nos maux, que le salut promis, que la sagesse et la justice, que la sanctification et la rédemption sont venus dans le monde, et que les pécheurs ont rejeté cette grâce qui leur était offerte. C'est pourquoi ils ne peuvent plus alléguer l'infirmité de la nature, puisqu'ils ont repoussé le remède et le médecin céleste venu pour les guérir.

Si donc, mes frères, nos péchés doivent nous inspirer une grande frayeur pour l'avenir, nous n'avons pas moins à craindre à cause des bienfaits et des grâces que nous avons reçus. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, comme le rapporte l'évangéliste saint Matthieu, « commença à reprocher aux villes où il avait opéré un grand nombre de miracles de n'avoir pas fait pénitence. » *Cœpit exprobrare civitatibus, in quibus factæ sunt plurimæ virtutes, quia non egissent pœnitentiam.* Matth., XI, 20. Notre-Seigneur aurait pu énumérer un grand nombre de crimes commis par ces villes; mais il les passe sous silence, et ne mentionne que leur incrédulité, qui les rend surtout coupables à ses yeux. Voilà pourquoi encore les plus saints personnages redoutent le jugement : lors même qu'ils n'aperçoivent dans leur conscience aucune faute mortelle, ils songent avec effroi aux bienfaits divins dont ils auront à rendre compte. Et saint Thomas d'Aquin enseigne que les péchés des infidèles seront moins punis dans l'enfer que ceux des chrétiens : Dieu, dit-il mesurant la rigueur du

supplice aux lumières, aux bienfaits et aux grâces reçues dans la vie présente.

Je vous en prie donc et vous en conjure, mes frères, gravez dans vos cœurs ces vérités salutaires; fermez vos oreilles aux maximes du monde et ouvrez-les aux enseignements de la religion; que ces enseignements soient la règle de votre vie et de votre conduite. Que nul d'entre vous n'oublie sa dignité et le prix de son âme. Le prix de nos âmes, c'est le sang Jésus-Christ, auquel s'est mêlé le sang des martyrs et des apôtres. Pour nous apporter la foi, la doctrine du Sauveur et les sacrements, ils ont entrepris d'immenses travaux, ils ont parcouru toutes les contrées de l'univers; ils ont été, à l'exemple de leur divin Maître en butte à la haine de presque tous les hommes; enfin, ils ont perdu la vie dans d'affreux supplices. Saint Paul, en son nom et au nom des autres apôtres, décrit ainsi ces admirables combats et ces rudes épreuves soutenues pour la propagation de la foi chrétienne: « Il semble que Dieu nous traite, nous autres apôtres, comme les derniers des hommes, comme ceux qui sont condamnés à la mort, nous faisant servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes, » c'est-à-dire, le monde déchaîne sur nous, comme un furieux ouragan, des persécutions si nombreuses et si violentes, que, semblables aux malheureux exposés dans les amphithéâtres à la dent des bêtes féroces, nous offrons par nos épreuves de tout genre, un spectacle digne de l'admiration, non-seulement des hommes, mais encore des anges. « Jusqu'à cette heure, continue saint Paul, nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements; nous n'avons point de demeure stable; nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains. On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières; nous nous sommes jusqu'à présent regardés comme des ordures, comme des balayures rejetées de tous. » *Puto enim quod Deus nos apostolos novissimos ostendit, tanquam morti destinatos, quia spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.... Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus; et laboramus*

*operantes manibus nostris. Maledicimur et et benedicimus; persecutionem patimur, et sustinemus; blasphemamur, et obsecramus; purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc,* I Cor., IV, 9 et suiv.

Tel est le témoignage que saint Paul rend, non pas seulement à lui-même, mais, comme nous l'avons dit plus haut, à tous les autres apôtres. De ce nombre furent saint Simon et saint Jude, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il est certain qu'ils déployèrent, eux aussi, un grand zèle pour étendre au loin la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, et qu'ils couronnèrent leur apostolat par le martyre. Comme les historiens ecclésiastiques ne s'accordent ni sur le lieu, ni sur les circonstances de leur prédication, nous n'en dirons rien en ce moment.

Pour nous, mes frères, efforçons-nous d'imiter leur foi, leur charité, leur patience, leur constance, leur zèle pour la gloire de Dieu et la pureté de leur vie, afin que, marchant sur leurs traces, nous méritions de partager un jour leur bonheur, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

## DES SAINTS APOTRES SIMON ET JUDE.

1° COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° DE LA PATIENCE DANS LES ÉPREUVES ET DE LA PARFAITE CHARITÉ.

*Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis in odio habuit.*
Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. *Joan.*, XV, 18.

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, est un extrait du sublime discours que Notre-Seigneur adressa à ses apôtres après la cène, discours où d'abord il les exhorte à la charité mutuelle, puis les console de son départ, et enfin leur annonce d'avance les com-

bats et les épreuves qui les attendent dans la prédication de l'Evangile, de peur qu'ils ne s'endorment dans l'imprévoyance d'une fausse sécurité. Comme notre évangile touche à ses trois sujets, nous les traiterons rapidement tous les trois. Implorons d'abord le secours du ciel par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres. » Notre-Seigneur avait exposé un peu plus haut les grands avantages réservés à ceux qui observent ses commandements et ses lois. Il avait dit d'abord : « Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure, » *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* Joan., XIV, 23. Quoi de plus précieux, quoi de plus excellent que cette récompense? « Nous viendrons en lui, » dit-il ; et non-seulement nous viendrons en lui, mais « nous établirons en lui notre demeure, » habitant en lui comme dans un temple auguste, composé non de pierres polies par le fer, mais des pierres précieuses des vertus. Ce que le Sauveur veut faire dans cette demeure, il n'est pas difficile de le deviner. Car toute cause qui agit tendant à produire des effets qui lui soient semblables, que fera Dieu habitant dans l'âme de l'homme, sinon travailler à rendre l'homme semblable à lui? Ainsi, comme il est la lumière, au témoignage de saint Jean (chap. I, 9), il éclairera nos yeux, et répandra dans nos âmes la connaissance de sa beauté. Comme il est un feu dévorant (*Hebr.*, XII, 29), il consumera toutes nos souillures, tout ce qui en nous n'est pas semblable à lui, et nous embrasera de son amour. Comme il est le pain des anges (*Eccli.*, XV, 3), il nous donnera un aliment de vie et d'intelligence. Comme il est une fontaine, il apaisera la soif de notre âme, il arrosera la terre aride de notre cœur afin de lui faire porter des fruits pour la vie éternelle, il éteindra l'ardeur de nos passions par l'eau salutaire de sa grâce. Enfin, comme il est la bonté infinie, la pureté parfaite, la force à laquelle rien ne résiste, il nous fera participer à ces vertus, si

nous nous abandonnons à sa conduite avec une pieuse et humble obéissance, de telle sorte que nous puissions dire avec le Prophète : « Qui est Dieu, si ce n'est le Seigneur, et qui est Dieu, si ce n'est notre Dieu, le Dieu qui m'a revêtu de force, qui a rendu ma voie sans tache et mes pieds agiles comme ceux du cerf, qui forme mes mains au combat, qui fait de mon bras comme un arc d'airain? » *Quis Deus præter Dominum? aut quis Deus præter Deum nostrum? Deus qui præcinxit me virtute, et posuit immaculatam viam meam; qui perfecit pedes meos tanquam cervorum; qui docet manus meas ad prœlium, et posuisti ut arcum brachia mea?* Ps. xvii, 32 suiv. Tels sont les avantages que Dieu promet à ses serviteurs par ces paroles : « Nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

Que dirons-nous de cet autre avantage plus magnifique et plus admirable encore? « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » *Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis.* Joan., xv, 7. Quelle plus grande récompense pouvait être proposée à l'homme en cette vie? Qu'est-ce qu'un trésor, qu'est-ce qu'un royaume, qu'est-ce qu'un empire, en comparaison de cette félicité, si ce n'est un grain de poussière, une ombre? Et que peut-il manquer à celui à qui l'éternelle et immuable vérité a dit : « Vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » Par conséquent portez aussi haut que vous voudrez vos aspirations, demandez ce que vous désirez, et tout ce que vous demanderez, soyez sûr que vous l'obtiendrez; et lorsque vous aurez atteint quelque sommet élevé de la justice, efforcez-vous de monter plus haut; sans vous reposer nulle part, tendez au parfait, à l'infini. Ce Dieu très-clément et très-libéral comblera vos désirs; plus votre soif sera ardente, plus vous boirez à cette source intarissable. « Ouvrez votre bouche, dit-il, et je la remplirai. » *Dilata os tuum, et implebo illud.* Ps. lxxx, 11. Voilà pourquoi David, dans le Psaume cii, excite son âme à chanter les louanges de cette bonté infiniment libérale, à célébrer sans relâche ce père plein de tendresse, qui comble nos désirs, si

vastes, si immenses qu'ils soient. Ainsi, quoi que vous ayez obtenu déjà de grand et de magnifique, comme les choses divines ne connaissent pas de limites, il vous restera toujours quelque chose à désirer, à demander, à obtenir. Voulez-vous que le soleil s'arrête dans le ciel ou retourne en arrière? vous pouvez le demander et l'obtenir. Voulez-vous qu'un arbre se déracine et se jette dans la mer; voulez-vous que cette montagne s'ébranle sur sa base et recule? l'arbre et la montagne obéiront à votre voix. C'est ce que fit le très-saint et très-docte Grégoire, évêque du Pont, au témoignage de saint Eucher, dans une épître à Valérien: Les fidèles que la persécution avait réduits à se cacher dans les montagnes voulant bâtir une église, saint Grégoire commanda à une colline de reculer et de laisser une place convenable à ce dessein, et la colline recula. Saint Jérôme nous rapporte un trait semblable de saint Hilarion. Dans le temps qu'un dragon cruel exerçait dans la ville d'affreux ravages, l'homme de Dieu fit allumer un immense bûcher, et, ayant appelé le monstre, il lui commanda de se jeter au milieu des flammes : le dragon obéit et fut réduit en cendres. Quoi de plus merveilleux qu'un pareil empire? Quelque temps après, raconte encore saint Jérôme, la mer ayant franchi ses rivages et couvrant même de hautes montagnes, on craignait que la contrée entière ne fût ensevelie sous les eaux; Hilarion se présente, il trace sur le sable le signe de la croix, et commande aux vagues furieuses de ne pas dépasser la limite marquée par ce signe auguste. A l'instant la mer frémissante se gonfle et élève ses flots à une grande hauteur, comme si la parole du saint lui imposait une dure violence; mais elle retomba aussitôt et ne s'étendit pas plus loin. Posséder une telle autorité, mes frères, n'est-ce pas, en quelque sorte, entrer en partage de la toute-puissance de Dieu? Partage qui, loin de rabaisser le Créateur, tourne à sa gloire, selon cette remarque de saint Bernard : « Le Verbe ne manifeste jamais plus clairement sa toute-puissance, que lorsqu'il y associe ceux qui mettent en lui leur confiance.

## I.

Lors donc que Jésus-Christ eut ainsi exposé les avantages réservés à ses fidèles serviteurs, ses disciples pouvaient lui demander : « Quelle est cette loi, quels sont ces commandements dont l'observation sera si magnifiquement récompensée ? C'est à cette question tacite que le Sauveur répond dans notre évangile, en disant : « Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres. » Ce seul précepte de la charité renferme tous les autres, et si vous aimez d'une affection sincère Dieu et les hommes, vous avez accompli ma loi. Si les hommes que vous aimez ne répondent pas à votre charité ; si même il arrive qu'ils vous rendent le mal pour le bien, la haine pour l'amour, n'en soyez pas surpris, puisqu'ils m'ont haï le premier. « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » Il y a, dit saint Cyrille, une parenté morale comme il y a une parenté physique, et la ressemblance des mœurs forme un lien plus fort que le lien du sang. Tout animal aime son semblable. Le juste se plaît à converser avec le juste, le pervers avec le pervers. De là cette sentence de Salomon : « Les justes ont en abomination les méchants, et les méchants ont en abomination ceux qui marchent dans la voie droite. » *Abominantur justi virum impium, et abominantur impii eos qui in recta sunt via.* Prov., XXIX, 27.

Par ces paroles, Notre-Seigneur prémunit fort à propos ses disciples contre les épreuves et les dangers qu'ils rencontreront dans la prédication de l'Evangile, afin que la tempête qui doit se déchaîner contre eux ne les prennent point au dépourvu. Car, dit Sénèque, il est trop tard, quand le danger est passé, d'apprendre la patience. Or, ce qu'il y a de plus utile à cette fin, c'est d'envisager les épreuves avant qu'elles n'arrivent, et de se mettre sous les yeux Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auteur de notre salut et le modèle de notre vie. C'est ainsi que saint Grégoire interprète

ce verset d'un psaume : « Je m'exercerai dans la méditation de vos commandements, et je considérerai vos voies. » *In mandatis tuis exercebor, et considerabo vias tuas.* Ps. CXVIII, 15. Voici les paroles de ce grand pape : « Quiconque désire avancer dans la vertu doit avoir sous les yeux les *voies* du Sauveur ; et pour que l'âme soit préparée à l'adversité, qu'elle regarde la douleur comme une cause de joie, et les joies de la vie présente comme une cause de douleur. » Tels étaient les sentiments de l'Apôtre, comme lui-même nous l'apprend : « Ce que je considérais comme un gain, dit-il, m'a paru depuis, en regardant Jésus-Christ, une perte. Je dis plus, tout me semble une perte au prix de cette humble connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai renoncé à toutes choses, les regardant comme des ordures, pour gagner Jésus-Christ et le connaître, ainsi que la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort. » *Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei : propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam,.... ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius, configuratus morti ejus.* Philipp., III, 16 et suiv. L'Apôtre se mettait donc devant les yeux et les souffrances qui l'attendaient, et l'exemple de Jésus-Christ son chef, et la récompense de la résurrection glorieuse, et revêtu, pour ainsi parler, de cette armure il regardait comme une perte ce qui fait la joie du monde, et la mort comme un gain.

Mais que signifient les paroles qui suivent : « Sachez que le monde m'a haï, moi le premier ? » Il s'agit ici d'une priorité, non de temps, mais de dignité. Car c'est le sens que donne saint Augustin au mot *prior* dans ce passage de saint Jean : « Celui qui doit venir après moi a été fait avant moi, parce qu'il était plus grand que moi. » *Qui post me venturus est, ante me factus est, quia prior me erat.* Joan., I, 15. *Prior*, dit saint Augustin, c'est-à-dire plus digne et plus grand que moi. C'est la même interprétation qu'il faut donner au mot *prior* dans notre évangile,

en sorte que ces paroles signifient : Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï, moi que la qualité de Fils unique de Dieu élève infiniment au-dessus de vous (1). Car le raisonnement de Notre-Seigneur tire de cette circonstance une plus grande force. C'est ainsi que, après avoir lavé les pieds de ses disciples, il dit : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. » *Vos vocatis me, Magister et Domine, et bene dicitis, sum etenim. Si ergo ego lavi pedes vestros, Dominus et Magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes.* Joan., XIII, 13, 14. Tel est donc le raisonnement que fait le Sauveur : Ne regardez pas comme indigne de vous de souffrir ce qu'a souffert pour votre salut le souverain Seigneur de l'univers; tenez plutôt à honneur de l'imiter en toutes choses, même dans l'épreuve et la souffrance. Car, dit l'Ecclésiastique : « C'est une grande gloire de suivre le Seigneur. » *Magna gloria est sequi Dominum.* Eccli., XXIII, 38.

Ce noble sentiment était connu des paiens eux-mêmes, comme nous l'apprend le trait suivant rapporté par Plutarque dans ses *Apophthegmes.* Phocion, si célèbre parmi les Athéniens pour son incorruptible probité, avait été injustement condamné à mort par la malveillance de ses ennemis. Dans sa prison se trouvait un autre condamné, nommé Thudippe, qui se plaignait amèrement de son infortune : « Quoi, Thudippe, lui dit il, est-ce que tu regrettes de mourir avec Phocion ? » Si donc ce vertueux athénien estimait qu'il y avait de la gloire à mourir avec lui, n'est-ce pas, je vous le demande, un honneur bien plus grand de souffrir persécution avec le Fils de Dieu, l'innocence même, d'avoir part à ses épreuves et à ses douleurs ?

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous étant donc proposé comme le modèle parfait de la vertu et de la sainteté, nous ne devons avoir rien de plus cher, rien de plus honorable, que de lui res-

(1) Nous pensons que le mot *prior*, dans ces deux passages, n'a pas le sens que lui attribue le P. Grenade, mais qu'il exprime une priorité de temps ou d'origine. Conf. ad h. l. le savant ouvrage intitulé : *Les quatre Evangiles*, trad. nouvelle, avec notes et dissertations, par M. l'abbé Crampon, ch. hon. d'Amiens et de Perpignan, Paris, 1864, chez Tolra et Haton.

sembler sous tous les rapports. Les peintres, dit un Père de l'Eglise, apportent un grand soin pour faire qu'un portrait ressemble parfaitement à l'original ; le Saint-Esprit en met un plus grand encore pour nous rendre ici-bas semblables à Jésus crucifié, type de toutes les vertus. Car la perfection d'une créature raisonnable, c'est de ressembler, autant qu'il est possible, à son Créateur. Saint Paul nous invite à cette imitation lorsqu'il dit : « Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs, afin que vous ne vous découragiez point, et que vous ne tombiez point dans l'abattement, » *recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* Hebr., XII, 3. L'apôtre saint Pierre tient le même langage : « Jésus-Christ, dit-il, a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces. » *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* I Petr., II, 21. De même qu'un architecte, ayant à construire un palais ou une église, commence par tracer sur le papier, ou même à construire en petit avec du bois un modèle de tout l'édifice, modèle que les ouvriers ont sans cesse sous les yeux pour en reproduire exactement tous les détails, ainsi le Père céleste, voulant bâtir dans le monde avec des pierres vivantes le temple spirituel de son Eglise, a mis sous nos yeux, dans la personne de son Fils unique, l'image de la vertu et de la sainteté la plus parfaite, et il invite chaque fidèle à la reproduire, en lui disant comme autrefois à Moïse : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » *Respice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Exod., XXV, 40 ; et par la bouche de saint Paul : « Jetez les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de la foi, lequel dans la vue de la joie éternelle qui lui était proposée, a souffert la croix, en méprisant la honte. » *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* Hebr., XII, 2.

Or, si toute la vie de notre divin chef, depuis le commencement jusqu'à la fin, a été pour l'homme extérieur une croix con-

tinuelle, que doit être notre vie, si nous voulons qu'elle ressemble à la sienne? Pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu supporter toutes sortes de supplices et d'opprobres, lorsqu'une seule goutte de son sang précieux, eu égard à la dignité de sa nature divine, suffisait et au delà au rachat du monde, sinon pour nous exciter par son exemple à supporter les épreuves et à pratiquer les vertus? De là ces paroles de saint Léon : « Le tout-puissant médecin nous a préparé deux remèdes, l'un dans son sacrement, l'autre dans son exemple; le premier abaisse jusqu'à nous la divinité, le second élève jusqu'à lui notre humanité; ainsi Dieu nous donne la justification, et l'homme en retour lui doit son dévouement.» Et ailleurs : «Le Fils de Dieu a établi pour tous ceux qui croient en lui son sacrement et son exemple; nous avons part au premier par la régénération, nous suivons l'autre par l'imitation.» Si donc Jésus-Christ a enduré de si grandes souffrances pour nous apprendre par son exemple à en supporter de légères, tous ceux qui recherchent une vie molle, exempte de travail et de peine, renversent et rendent inutile, autant qu'il est en eux, ce dessein du Sauveur, de telle sorte qu'il peut dire en songeant à ces chrétiens délicats : O souffrances endurées en vain, puisque mon exemple n'a pas réussi à arracher à leurs plaisirs un si grand nombre d'hommes et à les porter à la pénitence! Comment peuvent-ils se glorifier d'avoir Jésus-Christ pour chef, ceux qui ne veulent pas être ses membres? Car, dit saint Augustin, «celui-là refuse d'appartenir au corps, qui refuse de supporter la haine avec le chef.»

Que si nous sommes insensibles à l'exemple de notre Roi, ne le soyons pas du moins à la grandeur des récompenses promises à ceux qui le suivent. Si nous souffrons avec Jésus-Christ, dit saint Paul, nous régnerons avec lui; si nous mourons avec lui, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. Le Sauveur lui-même nous en donne l'assurance : « Si quelqu'un, dit-il, veut être mon serviteur, qu'il me suive, et où je suis, là sera aussi mon serviteur : *là*, c'est-à-dire au sein du céleste héritage, cet héritage qui est mon patrimoine, qui m'appartient par droit de nature, et qui lui appartiendra par la grâce de l'adoption. » *Qui mihi ministrat, me*

*sequatur, et ubi sum ego, illic et minister meus erit.* Joan. XII, 26. De là cette belle pensée de Clément d'Alexandrie: «Le Fils de Dieu est venu dans le monde pour donner à l'homme des ailes, afin d'élever notre bassesse à la hauteur d'où il a daigné descendre afin que cette humble nature à laquelle il a été dit : Tu es terre, et tu retourneras dans la terre, *Gen.* III, devenue semblable à Jésus-Christ et vivifiée par son Esprit, pût monter jusque dans les cieux.»

Celui donc qui a la noble ambition de parvenir à ce degré de gloire et de dignité, ne doit pas refuser de suivre la voie qui y conduit. Or cette voie, c'est Jésus-Christ, «qui a dû souffrir ces choses, et entrer ainsi dans sa gloire.» *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* Luc XXIV, 26. Il n'en indique pas d'autre aux deux disciples qui lui demandent d'être associés à sa gloire: «Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice que je dois boire?» *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* Matth. XX, 22. Comme s'il disait: Vous qui ambitionnez ma gloire et ma dignité, songez d'abord et prenez garde à ce point essentiel; telle est la voie royale par laquelle on y parvient. Et qui oserait se plaindre qu'on exige de lui le prix que le Père céleste a exigé de son Fils unique, et que ce Fils à son tour a exigé des apôtres qu'il appelle ses amis et ses frères? Si vous achetez un manteau, le prix vous paraît-il trop élevé, quand le marchand vous assure avec serment qu'il le vend aussi cher à ses frères et à ses enfants? Que nul donc, mes frères, n'accuse Dieu de rigueur; non, «les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous.» *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Rom. VIII, 18. «Courtes et légères sont les tribulations que nous souffrons en cette vie, et elles produisent en nous le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable.» *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* II Cor. IV, 17.

## II.

Mais ces considérations ne s'adressent qu'aux âmes moins

avancées dans la perfection, qui ont besoin d'être excitées par des motifs de ce genre à la patience dans les épreuves ; les parfaits, ceux qui brûlent d'amour pour Jésus-Christ, embrassent d'eux-mêmes, pour la gloire de leur bien-aimé, le travail et la souffrance. La dignité de leur divin Maître, sa bonté infinie, son ardente charité, sont pour eux, indépendamment de toute autre récompense, des aiguillons suffisants. « L'amour véritable, c'est-à-dire parfait, dit saint Bernard, n'emprunte pas sa force à l'espérance, et cependant il résiste à toutes les épreuves.» Le prophète royal montre qu'il avait atteint ce haut degré d'amour, lorsqu'il dit : « Je vous offrirai volontairement un sacrifice, et je louerai votre nom, Seigneur, parce qu'il est rempli de bonté ;» *voluntarie sacrificabo tibi, et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est.* Ps. LIII, 8; comme s'il disait : Seigneur, la considération de votre bonté infinie, dont j'ai fait l'expérience dans mes nombreux dangers, m'excite à vous aimer et à vous obéir, et cela de telle sorte que, dussé-je ne retirer aucun avantage de ma piété envers vous, je ne vous en offrirais pas moins de bon cœur mes sacrifices.

En effet, parmi les marques de la charité pure et parfaite, une des principales consiste à n'avoir en vue aucune récompense dans les bonnes œuvres que l'on fait. Haïr Dieu sans raison, violer sans profit ses lois et ses préceptes, c'est, au témoignage même de notre évangile, le signe d'une haine portée au plus haut degré ; de même, par une raison contraire, l'aimer gratuitement, c'est-à-dire, être disposé à toujours l'aimer sans retirer aucun avantage de cet amour, c'est la marque d'une très-grande charité. Saint Jean Chrysostome à l'appui de cette vérité, dit que le Seigneur permit au démon de tourmenter de mille manières le juste Job, afin de montrer à tous que ce saint patriarche aimait Dieu, non parce qu'il en espérait des bienfaits, mais d'un amonr pur et désntéressé, puisque, lorsqu'il eut tout perdu, ses enfants et ses biens, et que lui-même eut été frappé d'une horrible maladie, il conserva son innocence et sa fidélité. C'est, selon la remarque du même docteur, ce que le Seigneur indique clairement dans ce passage où il dit au démon : « As-tu remarqué mon serviteur

Job? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu et éloigné du mal.» *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, vir simplex, et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo?* Job. I, 8. Il montre par cette admirable patience, qu'il pratique la vertu, non à cause des bienfaits qu'il a reçus de moi, mais parce qu'il est animé d'une charité sincère.

C'est ainsi que les apôtres, après la venue de l'Esprit saint, aimèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ. «Ils sortirent, dit saint Luc, pleins de joie du conseil,» et pourquoi? Est-ce parce qu'ils songeaient à la récompense éternelle promise à leurs souffrances? Non-seulement pour cette raison, d'ailleurs bien légitime, mais aussi «parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus.» *Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Act., v, 41. De là ces paroles de saint Jean Chrysostome parlant des chaînes de saint Paul: «Si quelqu'un aime Jésus-Christ, si quelqu'un est épris de son amour, celui-là sait quelle est la vertu des chaînes, il en connaît la dignité, il comprend ce que c'est que de souffrir pour le très-doux nom de Jésus.» Il connaissait bien cette gloire et cet honneur l'illustre Aréopagite, saint Denys, qui, écrivant à l'apôtre saint Jean relégué dans l'île de Patmos, lui disait entre autres choses: «Je ne suis pas assez insensé pour croire que vous souffriez quelque chose; les maux du corps, vous les sentez juste assez, j'imagine, pour constater leur présence;» en d'autres termes, votre intelligence vous dit que ce sont des maux pour le corps; mais loin d'en sentir l'amertume, vous les regardez comme la chose la plus désirable. Comment, en effet, eût-il été sensible à la douleur, celui dont le vœu le plus ardent était de souffrir mille morts pour son Maître bien-aimé?

Mais pourquoi nous étonner de rencontrer ces généreux sentiments dans les apôtres, qui avaient reçu les prémisses de l'Esprit saint, lorsque nous trouvons dans les fidèles de l'Eglise naissante les mêmes dispositions, le même courage et la même ardeur? Ecoutons le grave Tertullien: «Nous autres chrétiens,

dit-il, la sentence qui nous condamne nous procure plus de joie que celle qui nous absout; nous luttons avec votre cruauté, nous courons au-devant d'elle. Vos supplices sont notre gloire. Notre religion s'accroît sous le fer.» Quelle intrépidité, quelle hardiesse dans ce langage! Les faits ne démentaient pas les paroles. On massacrait alors une si grande multitude de chrétiens, que Pline le jeune, gouverneur d'une province, effrayé du nombre des victimes, adressa à l'empereur Trajan un rapport (lib. x, *epist.* 97) où il constate que plusieurs milliers étaient chaque jour mis à mort, sans qu'on pût les convaincre d'aucun acte contraire aux lois romaines, si ce n'est « qu'ils s'assemblaient avant le lever du soleil et chantaient tour à tour des hymnes à la louange du Christ, comme s'il eût été Dieu ;» du reste, le vol, l'adultère et les autres crimes de ce genre étaient inconnus parmi eux. C'est aussi sous le règne de l'empereur Trajan que saint Simon, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, trouva la mort dans de cruels tourments, comme nous l'apprend Hégésippe, cité par Eusèbe. Dans l'espoir d'ébranler sa constance, le tyran fit durer son supplice pendant plusieurs jours. Tout fut inutile, et l'apôtre, fidèle imitateur de son divin Maître, fut attaché à une croix, à l'âge de cent vingt ans, en présence d'une foule de païens étonnés de trouver dans un corps si faible un si intrépide courage.

Telle est donc, mes frères, la charité véritable, parfaite, apostolique, qui aime et souffre gratuitement et dont il est dit au livre des Cantiques: «L'amour est fort comme la mort.» *Fortis est ut mors dilectio.* Cant., VIII, 6. Que dis-je? Il est plus fort que la mort, puisqu'il a triomphé de la mort et de tous ses supplices. On peut encore justement lui appliquer ces paroles du même livre: « Les grandes eaux ne sauraient éteindre la charité, ni les fleuves l'étouffer.» *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam,* ibid. 7; « car ses brandons sont des brandons de flammes.» *Lampades ejus lampades ignis atque flammarum,* ibid. 6; et ces flammes, ni les fleuves débordés, ni les flots de la mer, c'est-à-dire la fureur des persécutions, n'ont pu les éteindre. En vain « les fleuves ont élevé leur voix, en vain « ils ont élevé leurs flots;

terribles sont les soulèvements de la mer, mais plus terrible et plus puissant dans les hauteurs des cieux est le Seigneur,» qui a triomphé, par la charité invincible des apôtres et des martyrs, des efforts de tous les tyrans et des tempêtes déchaînées contre l'Eglise.

Que ces grands exemples, ô mon Dieu, doivent nous inspirer de confusion et de douleur! L'univers soulevé tout entier, des milliers de tyrans armés d'instruments de torture n'ont pu ébranler la charité des premiers fidèles; et la charité de nos jours, un souffle léger la dissipe, un plaisir, une satisfaction d'un moment, un vil intérêt la renverse et l'abat. Leur constance a résisté aux menaces et aux supplices les plus épouvantables; et nous, pour une chose futile, pour une bagatelle, nous perdons la piété et la justice. Je vous entends, ô grand Paul, vous écrier dans l'épître de ce jour: «Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les périls, ou la faim, ou la nudité, ou la persécution, ou le glaive?» *Quis ergo nos separabit a charitate Christi? Tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an persecutio? an gladius?* Rom., VIII, 35. Rien de tout cela, «ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur.» *Neque mors, neque vita, neque angeli..., neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro.* Ibid., 38, 39. Telle était alors la fermeté et la constance des fidèles. Mais dans notre malheureux siècle les choses sont changées à ce point que nous pouvons nous adresser une question toute contraire: Qu'est-ce qui n'est pas capable de nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Y a-t-il une cause, si légère, si futile qu'elle soit, qui n'ait ce triste pouvoir sur un grand nombre d'hommes? Un dommage insignifiant, la crainte de déplaire à une créature, de perdre son estime, un caprice, une affection à satisfaire, une jouissance à goûter suffisent pour nous faire renoncer cent fois par jour à l'amour de Jésus-Christ. O état déplorable de notre époque! ô siècle malheureux! ô honte de la religion chrétienne digne d'être pleurée avec des larmes de sang! C'est avec raison que Salomon a dit: «L'égarement des enfants

les tuera,» *Aversio parvulorum interficiet eos,* Prov. I, 32, puisqu'une crainte vaine et chimérique, un puéril et aveugle amour nous enlèvent la charité et nous séparent de Jésus-Christ. Ce mal dont mes paroles sont impuissantes à exprimer la gravité, je vous invite, mes frères, à le méditer et à le déplorer comme il le mérite. Reprenons maintenant la suite de notre évangile.

## III.

Notre-Seigneur explique pourquoi le monde haïra et persécutera les apôtres et les fidèles en général. «Si vous étiez du monde, dit-il, le monde aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait.» Quoi de plus clair que cette explication? Tout le monde sait, en effet, que la ressemblance est une cause d'amitié et d'union, et la dissemblance une cause de discorde et de désunion. C'est ainsi, par exemple, que nous voyons les éléments doués de qualités contraires, tels que le feu et l'eau, se faire une guerre irréconciliable, tandis qu'un accord à peu près parfait règne entre le feu et l'air, et les autres éléments qui possèdent des qualités communes. Ainsi, comme il existe des différences essentielles entre les bons et les méchants, que les premiers suivent les inspirations de la charité et de l'Esprit de Dieu, les seconds celles de la concupiscence et de l'esprit du mal; que les uns obéissent à la loi de Dieu, les autres aux maximes du monde; que ceux-là traitent leur corps comme un esclave et crucifient leur chair avec ses vices et ses penchants mauvais, tandis que ceux-ci font un Dieu de leur ventre et n'aspirent qu'à vivre dans le repos et les délices, quelle paix, quelle union peut régner entre des goûts et des désirs si contraires? De là cette maxime de Salomon: «Celui qui marche par un chemin droit, et qui craint Dieu, est méprisé de celui qui marche dans une voie infame,» *ambulans recto itinere, et timens Deum, despicitur ab eo qui infami graditur via,* Prov., XIV, 2; et cette autre: «Ceux qui abandonnent la loi louent le méchant, ceux qui la gardent s'irritent contre lui.» *Prov.,* XXVIII, 4.

Cette cause de dissentiment et de lutte est aussi ancienne que le monde. Qui est-ce qui alluma dans le cœur du premier fratricide cette haine implacable contre l'innocent Abel, si ce n'est, comme saint Jean le remarque, que ses œuvres étaient mauvaises, et que celles de son frère étaient bonnes? *Propter quod occidit eum? Quoniam opera ejus maligna erant, fratris autem ejus justa.* I Joan., III, 12. Rappellerai-je l'exemple de Jacob et d'Esaü, tous deux fils d'Isaac, et types, l'un des élus, l'autre des réprouvés? Dès le sein maternel, avant d'avoir vu la lumière du jour, ils se combattaient déjà, figurant ainsi la lutte incessante et l'antique rivalité qui devaient régner dans le cours des siècles entre les bons et les méchants. C'est la pensée de l'Apôtre, qui s'exprime ainsi dans l'épître aux Galates : « Comme celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, de même encore aujourd'hui; » *quomodo tunc is, qui secundum carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundum spiritum, ita et nunc,* Galat., IV, 29 : c'est-à-dire, de même encore aujourd'hui les hommes charnels haïssent et persécutent les serviteurs de Dieu.

La différence de sentiment et de conduite est donc la première cause de l'animosité des méchants contre les bons; une autre cause, qui découle de la première, c'est que la vie des justes est une condamnation de celle des méchants. On connaît ce mot de saint Augustin : « Rien ne condamne plus sévèrement la conduite des pervers, que la conduite des gens de bien. » De même qu'une belle figure placée à côté d'une figure difforme fait mieux ressortir la laideur de celle-ci, de même l'éclat de l'honneur et de la vertu qui resplendit dans les justes découvre et montre plus clairement la honte et la turpitude d'une vie criminelle.

Ainsi, mes frères, vous qui remplissez fidèlement les devoirs de la piété, supportez avec patience les calomnies et les dérisions des impies, vous souvenant que la vie d'un chrétien, comme le dit saint Bernard, consiste à faire le bien et à souffrir le mal, et que Notre-Seigneur proclame bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; vous, au contraire, qui tournez en dérision la simplicité des justes qui les poursuivez de vos ca-

lomnies, de vos railleries et de vos dérisions, craignez la vengeance du ciel; prenez garde à cet avertissement du Seigneur : « Ne touchez pas à mes oints, et ne maltraitez pas mes prophètes, » *nolite tangere christos meos, et in prophetis meis nolite malignari,* Ps. CIV, 15; et à cet autre : « Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil. » *Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei.* Zach., II, 8. D'où il arrive que le Seigneur punit souvent les injures faites à ses serviteurs avec plus de sévérité que les siennes propres, comme Salomon nous l'enseigne dans ce passage : « Ne cherchez point l'impiété dans la maison du juste, et ne troublez point son repos; car le juste tombe sept fois et se relève, mais les méchants se plongent dans le mal, » c'est-à-dire tombent et s'enfoncent dans la boue du péché sans pouvoir en sortir. *Ne quœras impietatem in domo justi, neque vastes requiem ejus; septies enim cadet justus, et resurget, impii autem corruent in malum.* Prov., XXIV, 15, 16. Cela s'applique à ceux qui, voyant des fidèles admis un peu plus souvent à la sainte communion et faisant profession de piété tomber dans quelque faute légère, crient au scandale, comme si ces chrétiens avaient cessé d'être hommes et dépouillé toutes les misères et les faiblesses de notre nature le jour où ils se sont mis à servir Dieu.

Ce sont ces fidèles ainsi décriés par les méchants et les impies que Notre-Seigneur console, en leur adressant les paroles que je viens de rapporter : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui, » etc., c'est-à-dire, si vous viviez comme le monde, le monde ne pourrait pas condamner ce qu'il approuve par ses œuvres; mais comme votre conduite est bien différente de la sienne, il faut qu'il haïsse ce que lui-même rejette en pratique. D'où il suit que la réprobation du monde, c'est-à-dire des hommes pervers, est un véritable éloge, dont tout homme vertueux, au jugement de Sénèque, doit se féliciter et s'enorgueillir: « Il m'arrive, dit ce philosophe, de déplaire aux méchants, ce qui est à mes yeux une preuve de vertu. »

Enfin Notre-Seigneur, pour fortifier ses disciples contre les épreuves et les travaux qui les attendent, se propose lui-même pour exemple : « Souvenez-vous, dit-il, de la parole que je vous

ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre, » *Joan.*, XIII, 16, comme s'il disait : Que nul ne se flatte de tenir avec plus d'adresse que moi le gouvernail de sa vie. Si le monde ne m'a pas épargné, moi qui ai vécu si saintement, qui ai comblé les hommes de tant de bienfaits, qui ai sollicité leur foi par tant de miracles, comment pourriez-vous espérer d'échapper à la persécution?

La prédiction du Sauveur à ses disciples s'est pleinement réalisée. Le monde les a fait périr tous dans les supplices, à l'exception de saint Jean l'évangéliste; tous, à l'exemple de leur Maître, glorifièrent Dieu par leur mort, et méritèrent la palme immortelle du martyre. Les bienheureux Simon et Jude, dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe, eurent donc aussi cet honneur. Mais comme les écrivains ecclésiastiques ne s'accordent pas sur les circonstances de leur fin glorieuse, je me bornerai à dire qu'ils figurent parmi les apôtres de Notre-Seigneur et les colonnes de l'Eglise, et qu'ils nous ont transmis au prix de leur sang le magnifique héritage de la foi chrétienne. Ajoutons à leur éloge qu'ils furent, avec saint Jacques le Mineur, les cousins de Jésus-Christ. Car tels étaient les trois fils de Marie, femme de Cléophé et sœur de la très-sainte Vierge, qui se tint au pied de la croix avec la mère du Sauveur, Marie-Madeleine et l'apôtre bien-aimé, et là, fidèle suivante de la mère de Dieu, que les apôtres eux-mêmesavaient abandonnée, prit part à son calice amer, et consola son immense douleur.

Pour nous, mes frères, soit que nous imitions le courage et la générosité des fils, soit qu'avec la mère nous versions de pieuses larmes, ne cessons pas de combattre nos passions mauvaises, afin que, semant dans les larmes, nous moissonnions dans l'allégresse, et méritions d'être réunis un jour, par la grâce de Notre-Seigneur, aux bienheureux apôtres dont nous célébrons aujourd'hui le triomphe.

---

# PREMIER SERMON

POUR

# LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

## DE LA BÉATITUDE ET DES MOYENS D'Y PARVENIR.

*Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel. *Matth.*, v, 12.

Parmi les fêtes que l'Eglise célèbre chaque année, la solennité de ce jour me semble occuper un rang très-élevé, sinon le premier. Les autres fêtes ont en effet pour objet quelque saint ou quelque mystère particulier, tandis que celle d'aujourd'hui embrasse les fêtes de tous les saints. Or, mes frères, ce n'est pas sans un grand et admirable dessein de l'Esprit qui la dirige que l'Eglise a établi cette solennité. Elle a voulu d'adord nous donner occasion de réparer par une piété plus grande les manquements dont nous nous sommes rendus coupables dans les autres fêtes des saints; elle a voulu que ce seul jour dignement célébré compensât les négligences commises pendant tous les autres. Une autre intention de l'Eglise a été de rendre en ce jour les honneurs et les hommages dus à un grand nombre de saints auxquels elle n'a pu consacrer de fête particulière dans le cours de l'année. Comme l'année ne compte qu'un nombre de jours très-restreint, et que la multitude des saints est pour ainsi dire innombrable, il ne lui a pas été possible d'assigner un jour spécial à la mémoire de chacun d'eux. Nous pouvons nous faire une idée de cette multitude de saints qui sont dans le ciel par le témoignage de l'apôtre saint Jean qui, après avoir compté dans son Apocalypse cent quarante-quatre mille élus, dont douze mille de chacune des tribus d'Israël, ajoute :« Je vis ensuite une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et

ayant des palmes à la main. Ils chantaient à haute voix : Gloire à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'agneau. » *Post hæc, vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum, et clamabant voce magna, dicentes : Salus Deo nostro, qui sedit super thronum, et agno.* Apoc., VII, 9, 10. On peut conclure de ce passage que, quoique ceux qui périssent soient incomparablement plus nombreux que ceux qui se sauvent (car, comme le dit le Sauveur, « la voie est étroite qui conduit à la vie, » *arcta via est quæ ducit ad vitam,* Matth., VII, 14, la multitude des élus est néanmoins si considérable que, d'après le témoignage de saint Jean, personne ne peut la compter. Bien plus, le nombre des martyrs qui triomphent couronnés dans le ciel est si grand à lui seul, que si l'Eglise avait voulu assigner à chacun une fête particulière, elle eût été obligée, selon saint Jérôme, d'honorer chaque jour plus de cinq mille martyrs.

Un troisième motif de l'institution de cette solennité, qui ne le cède pas au précédent, a été de nous assurer dans le ciel autant d'avocats qu'il y a de saints dont l'Eglise sollicite le secours et la protection par ses louanges et ses prières. Ils sont en effet tout disposés à nous venir en aide ces bienheureux qui, comme le dit saint Augustin, n'ayant plus maintenant aucune inquiétude pour leur salut, sont remplis de sollicitude pour le nôtre. Si la charité qu'ils éprouvent pour ceux qui sont appelés à être leurs concitoyens du royaume céleste, si les périls de cette vie auxquels ils ont échappé les engagent à nous secourir, nos prières et nos hommages les y disposent encore plus efficacement. Aussi, lorsque va sonner notre heure dernière, aux approches du moment redoutable qui doit décider de notre éternité, le prêtre qui nous administre le sacrement de l'extrême-onction implore le secours de tous les saints ; il les envoie par avance devant le souverain juge pour qu'ils s'emploient en notre faveur et nous protégent dans ce suprême danger. Mais cette protection ne l'accorderont-ils pas plus volontiers à ceux qui n'ont pas attendu jusqu'à l'heure de la mort et à la dernière extrémité pour les honorer et leur rendre

un culte? On connait cette sentence de Publius : « L'homme qui prête dans la prospérité, trouve des secours dans l'adversité. »

D'où nous concluons que les hommages les plus agréables aux bienheureux sont ceux que la piété leur offre généreusement et d'elle-même, et non ceux que la nécessité commande et arrache par force. C'est pourquoi, mes frères, nous devons honorer les saints et leur témoigner la plus grande dévotion, non-seulement en ce jour de solennité qui leur est consacré, mais pendant tout le cours de notre vie, afin que, à nos derniers moments, nous méritions de les avoir pour patrons et fidèles défenseurs.

On a vu des hommes, qui, en face de la mort, se rappelant la longue suite de leurs iniquités, désespéraient de leur salut, obtenir par les pieuses larmes et les prières des saintes personnes qui étaient alors auprès d'eux le pardon de leurs péchés ou le temps de faire pénitence. Nous lisons également dans la vie de sainte Catherine de Sienne que deux malfaiteurs condamnés à mort pour leurs crimes durent leur salut à son intercession. Voici le fait : ces deux hommes, déjà sur le chemin de l'échafaud, proféraient d'horribles blasphèmes que leur arrachait la douleur causée par les tortures que les bourreaux leur faisaient endurer en appliquant sur leur chair des instruments de fer rougis au feu. La servante de Dieu entendit leurs cris. Comme la charité la plus compatissante embrasait son cœur, elle répandit devant le Seigneur les larmes et les prières les plus ardentes en faveur de ces malheureux. Le Dieu qui est le Père de la miséricorde, fut touché de ses prières, et, apparaissant à ces malfaiteurs attachés à sa croix, il excita dans leurs cœurs de si vifs sentiments de pénitence et de componction qu'ils se convertirent. Si les saints, alors qu'ils étaient encore sur la terre, ont montré à l'égard des autres hommes une si grande charité, combien plus nous témoigneront-ils de bonté et de miséricorde maintenant que la charité du pèlerinage est devenue la charité de la patrie! Afin donc de les honorer dignement en cette fête par nos hommages et nos discours, implorons humblement l'assistance d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, fait un magnifique éloge de huit vertus insignes qu'il nous recommande d'une manière toute particulière. On donne à ces vertus le nom commun de Béatitudes, parce que, entre toutes les autres, elles ont pour effet de nous ouvrir la voie qui conduit à la béatitude, soit parfaite, que nous attendons dans la vie future, soit commencée, dont les saints jouissent dès cette vie même. C'est donc de la béatitude et des moyens par lesquels nous y pouvons parvenir que je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

Et d'abord, pour prendre la chose à l'origne, il faut savoir qu'il y a dans l'homme deux désirs naturels, qui ne sont point l'œuvre de la dépravation de son cœur et de son esprit, mais qui ont été mis en lui par l'auteur même de la nature. L'un est le désir de l'immortalité profondément enraciné dans le cœur de tous les hommes, lesquels ont naturellement autant d'amour de la vie que d'horreur de la mort. D'où les philosophes tirent une preuve évidente de l'immortalité de notre âme. Autrement, disent-ils, il faudrait admettre que la nature aurait mis dans l'homme le désir d'une chose impossible et lui aurait inspiré un sentiment qui ne lui serait d'aucune utilité, ce qu'on ne peut attribuer à l'auteur si sage de la nature.

L'autre désir est celui de la béatitude. Tous, en effet, nous voulons le bonheur, nous le mettons au-dessus de tout ce que le génie de l'homme peut acquérir. Or, la béatitude, d'après Boëce, est un état parfait par la réunion de tous les biens ; elle est le souverain bien de l'homme. On dit pour cette raison qu'elle est la fin dernière de la vie humaine, parce que, lorsqu'une fois l'homme y est parvenu, il ne peut aller plus loin, il n'a plus rien à désirer. De même donc que celui qui a pleinement étanché la soif dont il était dévoré, n'éprouve plus la moindre envie de boire, et reste indifférent auprès des sources d'eau vive, ainsi celui qui est parvenu à cet état, n'est plus inquiété par aucun désir. Mais cela, qu'est-ce autre chose qu'une sorte de participation de la divinité même ? Une si grande félicité n'est-elle pas en effet celle de Dieu ? Les hommes peuvent comprendre par là la grandeur de leur dignité, puisqu'ils ont été créés par l'au-

teur de la nature pour ce bonheur et cet état en quelque sorte tout divin.

Il faut savoir en outre que, parmi toutes les choses que l'esprit humain peut connaître et comprendre, il n'est rien de plus nécessaire pour la bonne et sage direction de notre vie que la connaissance de cette souveraine et dernière fin. Nul, en effet, s'il ne connaît d'abord quelle est la fin de sa vie (à laquelle tout doit être rapporté), ne peut régler et ordonner convenablement l'usage de cette vie et ses actions. Aussi Aristote, se proposant d'enseigner dans sa Morale la manière de bien vivre, traite tout d'abord de la fin dernière de l'homme. De même, dit-il, que les archers doivent d'abord considérer le but afin d'y lancer tout droit leurs flèches, et que les matelots doivent d'abord connaître le port, pour y diriger leur course (ce qui est également nécessaire dans toutes les autres choses qui demandent quelque art et quelque prudence), ainsi l'homme qui désire que les actions de sa vie soient droites et non faites à la légère et à l'aventure, doit se mettre devant les yeux la fin de la vie et diriger sa course vers ce but. Quant à la morale, dont l'objet est de traiter de cette fin et des degrés par lesquels on y parvient, l'auteur lui assigne une place parmi les sciencces les plus éminentes, parce qu'elle s'occupe de ce qui, dans la vie de l'homme, est le plus important.

## I.

Tous les philosophes attribuent à l'homme ce désir naturel du bonheur. Mais ce bonheur, en quoi consiste-t-il? Ils se sont donné mille peines pour résoudre ce problème, mais bien loin d'y réussir, on peut dire qu'il n'est pas de question sur laquelle ils se soient montrés plus aveugles. Quelle diversité d'opinions! Pourrait-on croire ce que dit saint Augustin, au livre XIX de sa *Cité de Dieu*, que l'on comptait parmi les philosophes deux cent quatre-vingts opinions différentes sur le souverain bien de l'homme, si ce saint Docteur n'appuyait ce qu'il avance du témoignage de Marcus Varron, écrivain fort en crédit chez les Romains? Les uns ont placé le bonheur dans les richesses, les autres dans les honneurs,

ceux-ci dans les plaisirs, ceux-là dans la puissance, d'autres dans l'exemption de la douleur, d'autres dans les lettres et la science, d'autres en d'autres choses, chacun suivant son caractère et ses goûts. Et ce ne sont pas seulement les philosophes, mais aussi les hommes illettrés qui estiment le bonheur d'après leur condition. Ainsi pour le mendiant, le souverain bonheur, ce sont les richesses; pour le malade, la santé; pour l'ambitieux, les honneurs; pour l'impudique, les voluptés charnelles; pour le courtisan, les bonnes grâces et l'amitié du prince; pour le général, la gloire militaire et la victoire. Pour tous, le bonheur consiste dans ce qu'ils désirent davantage : ils seraient bienheureux, croient-ils, s'ils pouvaient obtenir ce qu'ils convoitent avec tant d'ardeur.

Toutefois parmi ces opinions si nombreuses, il en est trois qui me paraissent s'être approchées d'avantage de la vérité. La première est l'opinion des stoïciens, qui placèrent le souverain bonheur de l'homme dans la seule vertu, et n'imaginèrent pas qu'il pût échoir à l'homme de plus grand bien. Assurément cette haute estime que ces philosophes professaient pour la vertu est digne d'éloges; mais ils se trompèrent cependant en ce qu'ils prirent pour le bonheur même ce qui n'en est que le moyen, aussi mal avisés que le serait un laboureur qui, dans ses travaux, n'aurait d'autre fin que de cultiver la terre. La culture, en effet, est l'office du laboureur, mais elle n'est pas la fin qu'il se propose; cette fin, c'est d'obtenir par ses travaux une pleine et abondante moisson. De même la vertu n'est pas le bonheur, mais elle en est le moyen le plus certain.

Autre fut l'opinion d'Aristote qui mettait le bonheur dans la contemplation des plus hautes vérités déduites de la science humaine. Mais ce philosophe exigeait pour cela deux conditions : une bonne santé et une honnête aisance; car, selon lui, ni le mendiant, ni le malade ne sauraient être heureux, puisque l'homme heureux doit être exempt de toute peine et de toute inquiétude. C'est en quoi cet homme très-disert d'ailleurs, mais n'ayant d'autre lumière que la raison naturelle, s'est trompé doublement : d'une part, il faisait dépendre le bonheur de la fortune, en demandant

pour condition du bonheur les richesses et la santé, qui ne sont pas au pouvoir de l'homme ; de l'autre, il imaginait une félicité qui ne peut échoir à aucun mortel en cette vie, car il n'appartient qu'à Dieu d'être exempt de toute peine et de toute inquiétude, et d'avoir tous les biens en abondance.

La troisième opinion, laquelle s'est rapprochée davantage de la vérité, est celle de Solon. Un jour que l'opulent Crésus, qui se croyait en possession de la félicité, lui demandait quel était, à son avis, l'homme le plus heureux, ce philosophe cita trois personnages qui avaient mené une vie honorable et que la considération dont ils jouissaient avait suivis jusqu'au trépas. Voilà, dit-il, trois hommes que j'estime heureux, mais je n'en peux dire autant d'aucun des mortels qui sont encore en vie; car il vient un temps où nous sommes obligés de voir et de souffrir beaucoup de choses que nous voudrions éloigner de nous, et le jour qui suit n'apporte pas toujours ce que le précédent a apporté. Tout homme donc, ô Crésus, est sujet au malheur. Pour vous, prince, quoique je vous voie nager dans l'opulence et commander en maître à de nombreuses nations, je ne croirai pouvoir vous proclamer heureux que lorsque j'aurai appris que vous avez rendu le dernier soupir dans la condition prospère où vous êtes en ce moment. Celui, en effet, qui possède d'immenses richesses ne peut être plus heureux que celui qui vit au jour le jour, si la même fortune ne lui sourit jusqu'à la mort. Ainsi parla Solon. — En examinant attentivement ses paroles, mes frères, nous comprendrons aisément que même ces trois hommes qu'il avait cités, il ne les regardait pas comme absolument heureux; mais ce sage, après avoir considéré les communes misères de l'humanité, pensa que ceux-là étaient les plus heureux qui avaient quitté cette vie avant d'être accablés par quelque grande calamité ou quelque amer chagrin. Les événements ne donnèrent que trop raison au philosophe. Ce Crésus, en effet, qui s'estimait le plus heureux des mortels, devint une preuve vivante de l'inconstance des choses humaines ; il perdit sa couronne et tomba du faîte des grandeurs au pouvoir du roi des Perses. Condamné à mourir, il se rappela les paroles de Solon et s'écria à haute voix : O Solon, Solon! proclamant

ainsi tout à la fois la vérité des conjectures de ce philosophe, et l'inconstance de la fortune, qui auparavant lui était peu connue.

Il me paraît donc résulter clairement de tout ceci qu'il faut désespérer de trouver ici bas la félicité, puisque cette vie tout entière n'est qu'une tentation ou un combat, si l'on considère les difficultés, les soucis et les fatigues dont elle est remplie. Quel est l'homme, en effet, à qui l'exemption des maux qui assiégent et affligent la vie présente ait été assurée ? Quel est celui qui jouisse à cet égard d'immunités et de franchises telles qu'il ne soit parfois accablé sous les coups de l'adversité, ou qu'il n'ait du moins à redouter quelqu'un de ces revers qui peuvent empoisonner ou lui ôter ce qui rend la vie heureuse, si toutefois on peut appeler ainsi cette vie ? Tous les mortels ne naissent-ils pas, à la condition qu'ils passeront une grande partie de leur existence dans les larmes et les chagrins, enveloppés dans une infinité de maux et de calamités ; et, de mémoire d'homme, s'en est-il jamais trouvé un seul pour qui la somme des maux n'ait été plus grande que celle des biens ?

Nous pouvons donc conclure, mes frères, que les efforts de tous les philosophes ont été vains et inutiles, puisqu'aucun d'eux n'a pu jusqu'ici trouver le bonheur, c'est-à-dire la fin de la vie humaine. La cause de toutes leurs erreurs a été qu'ils se sont obstinés à chercher dans la vie présente cette fin de l'homme qu'il fallait chercher dans l'autre. Or, ne connaissant point cette fin, ou la plaçant là où elle n'est point. quelle direction religieuse et morale pouvaient-ils imprimer à la vie ? Ne peut-on pas leur appliquer les paroles que l'apôtre Thomas adressait à Notre-Seigneur : « Maître, nous ne savons où vous allez, et comment pouvons-nous savoir la voie ? » *Domine, nescimus quo vadis ; et quomodo possumus viam scire ?* Joan., XIV, 5. Cette ignorance de la fin devait nécessairement égarer toute philosophie et toute habileté humaines à travers les plus épaisses ténèbres, et les livrer à toutes sortes d'incertitudes et de fluctuations.

Ces incertitudes et ces erreurs ont fourni aux théologiens un argument solide pour conclure de l'impuissance de la raison à la nécessité pour l'homme d'une lumière céleste et d'une révélation

de la vérité. On ne peut supposer, en effet, que l'auteur de la nature, qui ne laisse manquer ses créatures d'aucune des choses qui sont nécessaires à la vie, aurait refusé à la plus noble d'entre elles la chose la plus nécessaire de toutes. Il a donc envoyé dans ce but d'abord les prophètes que l'Esprit saint a instruits pour que, à leur tour, ils nous instruisissent. Non content de cela, le Maître des prophètes a daigné venir à nous et nous enseigner lui-même ce secret du bonheur. Il nous a donc appris par ses paroles et ses exemples que ce n'était pas dans cette vie misérable — qui mérite plutôt le nom de mort que de vie, — mais dans la vie future qu'il faut espérer et chercher la béatitude. « Réjouissez-vous et tressaillez de joie, nous dit-il à la fin de l'évangile de ce jour, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » Dans le ciel donc est la béatitude qui doit nous récompenser; nous ne saurions espérer de la trouver ici bas. C'est pourquoi les saints docteurs disent que notre âme est un abîme infini qui ne peut être rempli que par la jouissance d'un bien infini consistant dans la claire vision de la beauté divine.

On demandera peut-être comment il peut se faire que la pénétration de notre intelligence, qui ne va même pas jusqu'à comprendre la substance de l'âme humaine, arrive jusqu'à la connaissance de cette nature sublime et incompréhensible « qui habite une lumière inaccessible, » I *Tim.*, VI, 16, « qui a établi sa retraite dans les ténèbres, » *Ps.* XVII, 12, et dont il est écrit au livre de Job : « Dieu est grand, il passe toute notre science? » Ps. XXXVI, 26. Je réponds à cette question qu'une lumière particulière de gloire élèvera le regard de notre âme et le rendra tellement pénétrant qu'il pourra contempler l'éclat resplendissant de l'infinie beauté. Cette lumière est comparée par les théologiens aux verres dont se servent les personnes qui ont la vue faible pour apercevoir les objets placés loin d'elles et qu'elles ne verraient point sans ce secours. A l'aide de cette lumière, notre âme verra à découvert la beauté infinie de Dieu; elle ne la comprendra point toutefois, parce que cette beauté a des profondeurs infinies qu'aucun esprit créé ne peut atteindre. De plus, quoique cette sublime nature soit essentiellement simple, parmi les saints, les uns pé-

nétreront plus avant que les autres dans ces profondeurs, selon que, à proportion de leurs mérites, ils seront plus ou moins éclairés de la lumière de gloire. L'aigle et l'homme voient le même soleil, mais l'aigle voit plus pleinement cet astre, parce que son regard est plus perçant. Mais vous demanderez peut-être encore si celui qui voit moins désire voir et comprendre davantage? A cela je réponds que comprendre étant le propre de la seule nature divine, les créatures ne peuvent en aucune manière avoir ce désir. C'est ainsi, par exemple, que l'homme n'a pas naturellement le désir de voler, action qui est le propre des oiseaux. Quoique, comme nous le disions tout à l'heure, il y ait dans cette souveraine nature des profondeurs infinies que nul des esprits bienheureux ne pourrait atteindre, cependant la volonté des saints, dans le ciel, recevra de Dieu une si grande rectitude que chacun d'eux, content de son sort, ne pourra désirer autre chose que ce qu'il aura. Telle est donc, mes frères, la béatitude, telle est la pleine et entière félicité, tel est l'objet souverainement désirable, telle est la fin de la vie humaine à laquelle nous tous, qui portons le nom de chrétiens, nous aspirons.

## II

Maintenant que nous avons parlé de la fin, c'est-à-dire du port de notre félicité, nous devons dire quelque chose des moyens d'y parvenir. L'auteur même de la félicité a résolu cette question brièvement et dans des termes assez clairs, lorsqu'il répondit au jeune homme désireux d'arriver à ce port du souverain bonheur : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Matth., XIX, 17. Le Sauveur nous promet pour un prix bien modique cette vie éternelle qu'il a payée de son sang. C'est vraiment pour rien, Seigneur, que vous nous avez sauvés, quoique vous ne nous ayez pas rachetés de rien. Que demandez-vous en effet? Que nous aimions Dieu et le prochain, que nous accomplissions ces deux grands commandements qui renferment toute la Loi et les Prophètes. *Matth.*, XXII, 40. Est-ce là une condition bien onéreuse?

Toutefois comme lorsqu'on veut fortifier une ville située sur le territoire ennemi on ne se contente pas de l'environner de murailles, mais encore de fossés et de remparts, ainsi le Seigneur, pour protéger les commandements qui sont comme les murailles de la vie chrétienne, ajoute les conseils évangéliques, que l'on peut comparer à des boulevards destinés à conserver intacts et à mettre à l'abri le mur des préceptes. C'est de ces conseils qu'il s'agit surtout dans l'évangile de ce jour. Ils sont pour vous un moyen si efficace d'arriver à la béatitude, que, pour cette raison, on leur a donné le nom de Béatitudes. Ces Béatitudes, le divin Maître en a parlé en divers endroits de son Evangile, mais dans le chapitre que nous lisons aujourd'hui il traite d'une manière toute particulière de ces huit vertus qui nous ouvrent le chemin du bonheur suivi par tous les saints. Tous, en effet, ont été pauvres en esprit, doux, miséricordieux, purs de cœur et pacifiques; tous, pendant leur vie, ont eu faim et soif de la justice; tous ont répandu de pieuses larmes sur leurs péchés et les péchés des autres; tous ont souffert les diverses persécutions du monde dans l'intérêt de la piété et de la justice, et maintenant ils jouissent dans le ciel de la récompense de leurs travaux.

Cependant quoique tous aient excellé dans la pratique de toutes les vertus, chacun d'eux a eu sa vertu de prédilection et s'est choisi un chemin tout spécial pour parvenir à la céleste béatitude, Dieu le permettant ainsi afin de répandre une plus grande variété dans la beauté de son Eglise. Il me sera facile de le montrer par des exemples. La première béatitude est la pauvreté spirituelle. Cette pauvreté, le bienheureux saint François l'embrassa avec une telle ardeur, que la seule pensée qui l'occupait pour ainsi dire le jour et la nuit, était qu'il ne se trouvât pas un homme plus pauvre que lui. Il n'est point d'avare, en effet, qui ait convoité, poursuivi les richesses avec autant de zèle que ce saint l'indigence et le dénuement; il n'est point d'envieux qui se soit montré aussi jaloux de la fortune des autres, que ce saint de la misère et de la nudité des pauvres et des mendiants. On peut juger de son estime et de son amour pour cette vertu par les éloges qu'il en fait, par les titres qu'il lui donne. Il l'appelle tantôt sa maî-

tresse, tantôt son épouse, tantôt sa reine et l'épouse du Roi immortel. Un jour que ses frères lui demandaient ce qui unissait davantage les hommes à Dieu : La pauvreté répondit-il, et le mépris des richesses de ce monde. C'est qu'en effet quand l'âme a triomphé de l'amour des biens périssables, alors, dégagée des liens terrestres, elle prend son essor vers les biens célestes comme ayant avec sa nature des rapports et des affinités intimes. De même en effet que l'aimant attire le fer, le soulève et le tient immobile et suspendu en l'air, en vertu d'une certaine sympathie physique existant entre l'un et l'autre, ainsi Dieu agit-il à l'égard de l'âme qui, détachée de l'amour des choses terrestres, lui est déjà devenue semblable : il l'attire aisément, il l'élève jusqu'à lui et se l'unit par les liens étroits de la charité.

Après la pauvreté vient la douceur, sa compagne, dont Notre-Seigneur dit : « Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. » Cette vertu a été commune à tous les saints — aussi la sainte Ecriture les appelle-t-elle fréquemment des hommes doux — mais elle est cependant attribuée plus particulièrement à Moïse, dont il est écrit dans les saints Livres : « Moïse était le plus doux des hommes qui habitaient sur la terre. » *Erat Moyses vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terra.* Num., XII, 3. Le souverain arbitre de l'univers a voulu que l'homme qu'il avait choisi pour conduire et gouverner son peuple, fût exempt de colère et d'irritation. La douceur de Moïse apparaît en mainte circonstance ; mais, sans en chercher d'autres exemples, ne voyons-nous pas cet homme, qu'un peuple ingrat et rebelle avait poursuivi à coup de pierres, oublier les insultes dont il avait été l'objet? Ne le voyons-nous pas, après que les Israélites eurent adoré le veau d'or, s'efforcer d'apaiser la colère du Seigneur, et, dans ce but, se condamnant à un jeûne de quarante jours, implorer la clémence divine et souhaiter d'être anathème pour le peuple prévaricateur? La douceur de David n'est pas moins admirable. Il eut plus d'une fois l'occasion de se défaire de Saül, son implacable ennemi, mais, bien loin d'attenter à ses jours, il fit périr l'homme qui l'avait tué; il déchira ses vêtements à la nouvelle de la mort de ce prince, et se livra au deuil et aux larmes,

et promit de récompenser magnifiquement ceux qui avaient rendu à son cadavre les honneurs de la sépulture. Enfin, de toutes les vertus de David, la douceur est la seule qu'il expose aux yeux du Seigneur, lorsqu'il dit : « Souvenez-vous, Seigneur, de David, et de toute sa mansuétude. » *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* Ps. CXXXI, 1.

La troisième Béatitude consiste dans le deuil et les larmes. Elle fut surtout la vertu des prophètes, qui non-seulement s'élevaient avec force contre les péchés des hommes, par zèle pour la gloire de Dieu, mais gémissaient sur les iniquités du peuple avec un sentiment de tendre compassion. Parmi eux, il faut donner la première place à Jérémie, ce prophète sanctifié dès le sein de sa mère, dont toute la vie se passa dans le deuil et les larmes. Non content de cette abondance de larmes qu'il avait commencé à répandre dès son enfance, il souhaitait en verser encore davantage, et il s'écriait : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer le jour et la nuit ? » *Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontes lacrymarum? et plorabo die ac nocte.* Jerem., IX, 1. Mais il y a deux sortes de larmes, comme il y a deux sortes de tristesses, l'une qui est selon le monde, et l'autre selon Dieu. C'est la première qui nous inspire ces regrets excessifs sur la perte de nos biens ou de nos proches que saint Jérôme reprochait à sainte Paule, inconsolable de la mort de sa fille : « Cette âme qui s'afflige, lui disait-il, est bien digne d'un corps vêtu de soie. » C'est la seconde qui nous porte à pleurer les péchés et les égarements de notre vie. Telle était la tristesse du saint roi David, qui disait dans l'un de ses Psaumes : « Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs ; j'arroserai ma couche de mes larmes. » *Lavabo per singulas noctes lectum meum; lacrymis meis stratum meum rigabo.* Ps. VI, 7. Or ces larmes, qui ne peuvent être d'aucune utilité pour tout le reste, sont le remède propre du péché. Ainsi parle saint Jean Chrysostome, et il confirme ce qu'il avance par une raison qui n'est point vulgaire. Supposé, dit-il, que vous ayez perdu un fils, un époux, une épouse, votre fortune, quand vous vous consumeriez dans les larmes, vous ne pourriez remédier à ces

malheurs ; mais si vous pleurez vos iniquités, vous les effacez aussitôt ; ce qui nous montre clairement que les larmes sont le véritable et propre remède des péchés. C'est donc avec raison que les larmes et la tristesse sont mises au nombre des Béatitudes, puisque comme le dit l'Apôtre : « La tristesse qui est selon Dieu, produit pour le salut une pénitence stable. » *Quæ secundum Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur*. II Cor., VII, 10.

« Bienheureux, dit ensuite le Sauveur, ceux qui ont faim et soif de la justice. » De ce nombre fut le prophète Daniel, qui mérita d'être appelé par l'ange un homme de désirs. *Dan.*, X, 11. Mais pourquoi Notre-Seigneur emploie-t-il au lieu du mot désir ces expressions de *faim* et de *soif?* Pour nous faire entendre que comme il n'est pas de besoin plus pressant que la faim et la soif, de même l'âme qui a le désir de la justice en est tellement dominée qu'elle est prête, pour le satisfaire, à sacrifier et abandonner toutes les autres choses, quelque précieuses qu'elles soient. Offrez à un homme qui meurt de faim et de soif tout l'or et tous les royaumes du monde, il n'en fera aucun cas, si vous ne lui donnez en même temps du pain et de l'eau à discrétion ; car, comme l'a dit un philosophe (au rapport d'Aristote), s'il est vrai que les bêtes de somme préfèrent le foin à l'or, il n'est pas moins vrai que les hommes aux prises avec la faim préfèrent un morceau de pain à tous les trésors du monde. N'en voyons-nous pas un exemple dans Esaü qui, pressé par la fatigue et la faim, vendit à son frère son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, en disant : « Je me meurs ; de quoi me servira mon droit d'aînesse? » *Gen.*, XXV, 32. C'est encore ainsi que Lysimaque, roi de Thrace, en proie à une soif dévorante, se voyant cerné par les ennemis, leur abandonna sa personne et son royaume pour un peu d'eau. Lorsqu'il eut bu cette eau, il s'écria : Hélas! pour quel faible prix me voilà de roi devenu captif! Quand donc Notre-Seigneur se sert de ces expressions avoir faim et soif de la justice, il veut nous faire entendre qu'il ne s'agit pas de toute espèce de désirs, mais de désirs comparables à la faim et à la soif, de désirs si vifs et si ardents que, pour les sa-

tisfaire, l'homme soit disposé à mépriser et sacrifier tout le reste.

Mais de tels désirs ne peuvent être ressentis que par une âme pure et affranchie de l'amour déréglé des choses de la terre. Pourquoi, à votre avis, la plupart des malades éprouvent-ils pour les aliments un si profond dégoût, que la mort leur est moins odieuse que la nourriture, qu'ils prenaient cependant avec tant de plaisir, lorsqu'ils étaient en santé ? La raison n'en est-elle pas que leur estomac rempli de pernicieuses humeurs et ayant en lui-même assez d'ennemis à combattre, se refuse à en recevoir de nouveaux ? Qu'on leur fasse prendre un médicament qui les débarrasse de ces humeurs mauvaises, et tout aussitôt l'appétit leur reviendra. Voilà notre image, mes frères. Pourquoi, en effet, avons-nous du dégoût pour ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, je veux dire les vertus et les dons célestes et divins, sinon parce que notre âme est toute remplie des humeurs corrompues des passions et des vices ? Si nous ne chassons ces humeurs par les remèdes de la pénitence et par la réforme de notre vie, jamais nous n'aurons faim et soif ni de la justice, ni des choses du ciel, et ainsi jamais nous n'éprouverons ce rassasiement salutaire de l'âme, qui fournit des paturages d'une saveur et d'une douceur inappréciables à ceux qui entrent et qui sortent. *Joan.*, x, 9.

Vient ensuite la voie de la miséricorde, que tous les saints — appelés des hommes de miséricorde dans les saints Livres, — ont suivie, et qui leur a fait obtenir à eux-mêmes miséricorde ; ceux-là surtout ont marché dans cette voie qui ont pratiqué la vie active, consacrée tout entière à soulager les misères d'autrui. Je crois qu'ici le mot miséricorde signifie moins l'effet que le sentiment même de la miséricorde, lequel peut être commun aux pauvres et aux riches, attendu qu'il réside dans la volonté, tandis que l'effet de la miséricorde, qui consiste dans l'œuvre, est le partage des riches seuls. Il est donc riche en miséricorde celui-là, quel qu'il soit, qui peut dire avec le saint homme Job : « Je pleurais sur celui qui était affligé, et mon âme était compatissante envers le pauvre. » *Flebam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi.* Job, xxx, 25. Or, Notre-Seigneur dit en parlant de ceux qui ont ces sentiments dans le cœur :

« Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ; » paroles qui nous font voir combien cette vertu est nécessaire à tous ceux qui ont besoin de la miséricorde du Seigneur. Mais quel est l'homme qui n'en a pas besoin? Malheur, dit avec raison saint Augustin, malheur à la vie la plus louable, si Dieu la juge sans indulgence! Tous donc, mes frères, nous avons extrêmement besoin de la divine miséricorde, mais voici la voie royale qui nous est ouverte pour nous la faire obtenir; cette voie c'est la miséricorde. Dieu l'a résolu ainsi, afin que vous vous montriez à l'égard des autres hommes tel que vous voulez que Dieu se montre à votre égard. Voulez-vous savoir combien, au dernier jugement, la vertu de miséricorde aura de puissance contre les droits de la justice? Entendez l'apôtre saint Jacques, qui nous le fait assez entendre, lorsqu'il dit : « La miséricorde s'élèvera au dessus du jugement ; » *Jacob.*, II, 13; c'est-à-dire que dans ce combat la miséricorde prévaudra sur le jugement, ou (pour parler d'une manière encore plus claire) triomphera de la rigueur du jugement, parce qu'elle délivrera et absoudra ceux que cette rigueur aurait pu accabler, en plaidant auprès du souverain Juge la cause de l'homme miséricordieux. O Père des miséricordes, dira-t-elle, n'est-il pas digne de votre miséricorde celui qui a été bon et miséricordieux envers les autres? — Ce n'est donc pas sans raison qu'Œcumenius compare la miséricorde à l'huile dont les lutteurs, avant d'entrer dans la lice, avaient coutume d'enduire leurs membres nus afin de ne donner aucune prise à leurs adversaires; elle couvre l'homme qui va être jugé, et l'enveloppe de manière à ce que la justice ne puisse le saisir par quelque endroit pour l'accuser et le condamner.

Le sixième moyen pour parvenir à la béatitude est la pureté du cœur : « Heureux, dit le Sauveur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Si la voie de la miséricorde a été tout particulièrement suivie par les hommes qui pratiquaient la vie active, celle dont nous parlons présentement a été plus spécialement embrassée par les hommes qui se sont adonnés tout entiers à la vie contemplative. Leur plus grand soin, en effet, a été de purifier et de préserver les yeux de leur âme de toute

souillure et de toute tache, afin que les rayons éclatants du soleil de justice pussent s'y réfléchir comme dans un pur miroir et les éclairer d'une connaissance plus grande de la divine bonté. Aussi la vue de la lumière divine est-elle proposée comme récompense à la pureté du cœur. Si cette vue est odieuse aux yeux faibles et malades, elle est agréable aux yeux sains et purs. C'est pour cela que saint Augustin appelle Dieu la saveur de l'âme purifiée. Il n'y a en effet que ceux dont l'âme est pure qui savourent Dieu, dont la douceur et la suavité sont ineffables.

Le septième moyen d'arriver à la béatitude est renfermé dans ces paroles : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. » Les hommes dont il est ici question sont ceux qui, non-seulement sont en paix avec eux-mêmes et avec le prochain, mais qui travaillent à établir la paix entre les autres. Si le propre des enfants du démon est de semer la discorde entre les frères par des rapports et des indiscrétions perfides, il appartient aux enfants de Dieu de rapprocher et d'unir tous les hommes par les liens d'une mutuelle bienveillance. Le Dieu qui a créé les hommes et qui a pour eux tant d'amour, ne désire rien tant que la paix et la concorde. Aussi l'Apôtre l'appelle-t-il « le Dieu d'amour et de paix, » II *Cor.*, XIII, 11, et dans un autre endroit il dit : « Dieu est un Dieu de paix et non de discorde. » *Non enim est dissensionis Deus, sed pacis.* I Cor., XIV, 33. Isaïe donne à Notre-Seigneur Jésus-Christ le nom de « prince de la paix. » *Isa.*, IX, 6. Par conséquent, puisque Dieu est le Dieu de la paix, puisque c'est là son nom et pour ainsi dire son office, c'est à bon droit qu'ils sont appelés ses enfants ceux qui sous ce rapport reproduisent l'image de ce Dieu constamment occupé à aider et à conserver les hommes, de ce Dieu si jaloux de la paix, qu'il a envoyé son Fils dans le monde pour réconcilier ce qu'il y a de plus haut et de plus bas et pour « annoncer la paix à ceux qui étaient éloignés et à ceux qui étaient proches. » *Ephes.*, II, 17. Oui, bienheureux sont les pacifiques, bienheureux les hommes qui, dans cette vie, sont les enfants de Dieu, et qui doivent, dans la vie future, être les héritiers de son royaume. Peut-on rien imaginer de plus grand qu'une telle béatitude ?

Vient ensuite la dernière et la plus parfaite béatitude, celle que notre divin Maître a placée à la fin de l'évangile de ce jour et qu'il a exprimée en ces termes : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Cette béatitude, qui est la dernière, est aussi le plus grand bonheur de cette vie, le point le plus élevé auquel l'homme puisse atteindre. La charité, en effet, ou quelqu'une des béatitudes précédentes, ne saurait aller plus loin que de faire que l'homme non-seulement soit juste, mais qu'il souffre persécution pour la justice. Aussi quand saint Paul dit qu'il se glorifie dans les tribulations, c'est surtout des souffrances endurées pour la justice qu'il se fait un titre de gloire. Cette voie des afflictions nous a été enseignée non-seulement par les paroles, mais par les exemples du Fils de Dieu qu'Isaïe a nommé « un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir. » *Isa.*, LIII, 3. L'Epouse du Cantique l'appelle un faisceau de myrrhe, parce que toute sa vie et sa doctrine ne fut qu'un assemblage et comme un faisceau d'amertumes, de douleurs, de travaux et de larmes. D'où il suit que celui-là est plus heureux, qui ressemble davantage à ce parfait miroir de toute justice et de toute sainteté. Remarquez, mes frères, que la récompense promise à cette béatitude, n'est pas ajournée comme pour les précédentes à la vie future; il s'agit du présent dans ces paroles de Notre-Seigneur : « Le royaume des cieux est à eux. » « Ils ont en effet déjà goûté la bonne parole de Dieu et les grandeurs du siècle à venir, » *Hebr.*, VI, 5, ceux qui sont devenus supérieurs, non-seulement à la prospérité, mais aux coups de l'adversité, aux persécutions et aux souffrances qu'ils comptent pour rien, pourvu qu'ils jouissent de la félicité intérieure en cette vie, et du bonheur éternel dans l'autre.

## III.

Telles sont donc, mes frères, les voies les plus certaines pour parvenir à cette double béatitude. Mais puisque de ces deux espèces de félicités, l'une n'est que l'avant-goût et comme l'ébauche, tandis que l'autre est la plénitude et la perfection de la félicité,

je veux vous dire quelque chose de cette dernière, afin de vous exciter à marcher avec plus d'ardeur et d'empressement dans les voies qui y conduisent. Cette béatitude donc, ou, si vous aimez mieux, cette récompense divine est le bien infini, souverain et (pour ainsi dire) universel. En lui en effet se trouvent contenus toutes les perfections et les qualités des choses créées, toute dignité, tout honneur, tout agrément, toute beauté, tous les biens en un mot. Le Dieu qui a revêtu toutes les créatures de la perfection et de la beauté qui est propre à chacune d'elle, ne saurait manquer d'aucune des perfections qu'il a données aux autres. De là cette réflexion de saint Bernard : Vous admirez, dit-il, dans le soleil la splendeur, dans la fleur la beauté, dans le pain la saveur, dans la terre la fécondité; tout cela vient de Dieu. On ne peut douter qu'il n'ait gardé beaucoup plus pour lui-même qu'il n'a donné aux créatures. De même que la lumière de toutes les étoiles se tire de la lumière du soleil, lequel non-seulement a en lui leur éclat, mais renferme une lumière beaucoup plus grande et plus abondante que celle de tous les astres, ainsi la beauté de toutes les créatures terrestres ou célestes, corporelles ou spirituelles a sa source en Dieu, le créateur souverain qui possède en lui-même et infiniment toutes les perfections qui brillent dans les différents ouvrages de ses mains. Pourquoi nous étonner que le Créateur soit si supérieur aux créatures, quand nous voyons une créature, le soleil, surpasser en éclat et en magnificence les astres, qui sont des créatures comme lui? L'âme donc qui jouit dans le ciel de ce bien suprême et universel, jouit à la fois et surabondamment de toute douceur, de toute beauté, de toute gloire et de toute dignité, de tout agrément et de toutes délices. Cela est tellement vrai, que si le Seigneur, qui peut tout, faisait sortir de l'enfer le perfide Judas et le mettait en possession seulement pour une heure de cette félicité, il serait impossible à ce traître disciple lui-même de ne pas jouir pendant cet espace de temps du plus grand bonheur, et de ne pas aimer d'un souverain amour le Dieu qu'il lui serait permis de contempler. De même, en effet, que quand nos yeux sont ouverts et nos oreilles attentives, nous ne pouvons pas ne pas voir la lumière et en-

tendre le son d'une voix, ainsi, en présence du souverain bien, la volonté ne peut pas ne pas se porter vers lui de toute sa force.

Puisqu'il en est ainsi, mes frères, où s'égare donc, je vous le demande, cette avarice insensée des mortels qui ne brûlent pas du désir d'un si grand bien? Si nous voyons des hommes tellement captivés par l'amour de quelque créature d'une rare beauté, qu'ils semblent en quelque sorte en délire, que feraient-ils, ces hommes, s'ils contemplaient de leurs yeux cette beauté infinie, avec la certitude d'en jouir, non pas seulement pendant une heure, mais pendant la durée éternelle des siècles? Une seule petite goutte de la beauté corporelle les enivre à ce point qu'ils ne se possèdent plus; que serait-ce donc s'ils entraient dans cet immense océan de la divine beauté?

Ajoutez à cela que la jouissance de ce bien n'affecte pas quelqu'un de nos sens seulement, mais qu'elle pénètre tous les sens du corps et toutes les facultés de l'âme. On ne saurait dire la même chose des biens de cette vie, car, parmi ceux-ci, les uns charment les oreilles par la mélodie, les autres les yeux par la grâce et la beauté, ceux-ci l'odorat par les senteurs et les parfums, ceux-là le palais par une agréable saveur, d'autres l'âme par leur excellence. Mais ce souverain bien, le centre de toute perfection et de toute beauté, quoiqu'il soit principalement appréhendé par l'intelligence, se répand dans toutes les puissances de l'âme et dans tous les sens du corps, au point qu'il n'y a rien dans tout l'être de l'homme qui ne reçoive quelque communication de cette félicité. Ainsi dans l'homme glorifié de cette sorte « ce qu'il y a de mortel est absorbé par la vie,» II *Cor.* V, 4; et l'homme lui-même puisant par tant de sens la gloire de la divinité entre en quelque manière en participation de la nature divine.

Peut-on ajouter quelque chose à une félicité si grande? Oui, chrétiens; car nous avons dit tout à l'heure que tous nos sens et toutes nos facultés jouissent simultanément des biens que cette félicité renferme. Il n'en peut-être ainsi dans la vie présente, où, comme le remarque Aristote, le plaisir que l'un de nos sens éprouve (quand la sensation est vive et intense) est un obstacle au plaisir

des autres sens. Un homme (dit ce philosophe) qui écoute attentivement et avec une extrême satisfaction les sons mélodieux d'une lyre, n'entendra pas un orateur qui parlera en même temps, qu'elle que soit son éloquence, ou du moins il ne prendra aucun plaisir à ses discours. Mais ce souverain bonheur pénètre et charme toutes les facultés de l'homme de telle sorte que la félicité de l'une n'empêche ni n'intercepte la félicité de l'autre, et que toutes jouissent en même temps des délices les plus suaves.

Et maintenant, mes frères, revenons à nous-mêmes. Croyez-vous, dites-moi, que tout ce que nous venons de vous dire soit vrai? Vous ne sauriez en douter, car il n'est rien de plus vrai que ce que la vérité même nous atteste. Pensez-vous que cette félicité mérite que nous fassions tous nos efforts pour l'atteindre, que nous lui donnions la première place dans nos pensées et nos désirs, que nous soyons prêts, s'il en était besoin, à souffrir quelque chose pour elle? Vous m'accorderez assurément encore ce point. Certes, il n'eût pas fait difficulté d'y souscrire l'illustre docteur qui a dit: «La beauté de la justice est si grande, le charme de la lumière éternelle, c'est-à-dire de la vérité et de la sagesse immuable, est si ravissant, que quand bien même on ne pourrait en jouir qu'un jour, ce ne serait pas payer ce bonheur trop cher que de lui sacrifier des années innombrables à passer en cette vie au milieu des délices et dans l'abondance de tous les biens temporels. Et pourquoi? Parce que comme le disait le Prophète: « Un seul jour dans vos tabernacles, Seigneur, vaut mieux que mille autre jours.» *Ps.* LXXXIII, 11.» D'après ces paroles de saint Augustin, nous pouvons faire ce raisonnement: Si pour un jour de gloire seulement nous devrions mépriser des siècles de plaisir et de richesses en ce monde, que ne devons-nous pas faire pour une gloire éternelle? Puisqu'il en est ainsi, mes frères, n'est-il pas juste que nous demandions avec David: «Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle? ou qui reposera sur votre sainte montagne?» *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo?* Ps. XIV, 1. Et encore: « Qui montera sur la montagne du Seigneur? ou qui s'arrêtera dans son lieu saint?» *Quis ascendet in montem Domini? aut quis stabit in*

*loco sancto ejus?* Ps. XXIII, 3. Qui, dis-je, sera assez heureux, assez fortuné pour passer de cette vallée des larmes dans ces régions supérieures, pour se mêler aux chœurs des anges et contempler dans des transports de joie la face de son créateur? «Heureuse, s'écrie Pierre Damien dans une hymne, heureuse l'âme qui contemple face à face le roi du ciel et qui voit rouler au-dessous d'elle, la machine de l'univers, le soleil, la lune, les étoiles et les planètes!»

> Felix cœli quæ præsentem regem cernit anima,
> Et sub se despectat altam orbis volvi machinam,
> Solem, lunam et globosa cum planetis sidera!

Si donc, mes frères, vous désirez parvenir à cette félicité, l'évangile de ce jour vous en offre les moyens. Le premier est la pauvreté, qui nous fait renoncer au désir immodéré des biens de la terre. Le second est la douceur et la mansuétude, qui nous fait endurer patiemment et en vue de Dieu les injures et les outrages. Les autres sont la tristesse, le deuil et les larmes par lesquels nous déplorons nos péchés et ceux des autres et nous obtenons pour eux et pour nous la miséricorde du Seigneur; les saints désirs qui nous animent dans la vertu et la piété; la miséricorde, au moins affective, c'est-à-dire la compassion pour les misères du prochain, si nous ne pouvons le soulager autrement; la pureté du cœur qui nous fait éloigner avec autant de promptitude que d'horreur toute pensée qui pourrait souiller notre âme que le céleste époux a choisie pour le lieu de son repos; la charité et la paix, que nous devons conserver avec tous les hommes, autant du moins qu'il dépend de nous; enfin la disposition de perdre nos biens, notre honneur même, s'il était nécessaire, pour accomplir les devoirs de la justice et de la piété, nous réjouissant alors et tressaillant d'allégresse, parce que notre récompense est grande dans les cieux. Daigne-nous y conduire celui qui, par ses enseignements salutaires, nous en a ouvert le chemin, Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

# DEUXIÈME SERMON
POUR
# LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum.*
Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux.
*Matth.*, v, 3.

L'Eglise, en cette grande fête de tous les saints, semble faire ce que les médecins font ordinairement à l'égard d'un malade qui éprouve un profond dégoût pour la nourriture. Voyez quelle est leur conduite : ils font présenter à ce malade divers genres d'aliments, dans l'espoir que, dans cette variété, il en rencontrera quelqu'un qui pourra exciter et relever son appétit. L'Eglise sait qu'il y a parmi ses enfants beaucoup d'âmes malades et dégoûtées des choses spirituelles. Que fait-elle? Elle dispose aujourd'hui un splendide festin, composé des mets célestes les plus variés, afin que, parmi tant d'aliments divers, il s'en trouve quelqu'un qui provoque les désirs et l'appétit de notre âme. En ce jour, en effet, on nous propose les exemples des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, de tous ces saints qui, ornés de différentes espèces de vertus, sont arrivés au même port, au port de l'éternelle félicité. C'est donc toute la cour céleste qui nous est mise sous les yeux. N'y aura-t-il pas, mes frères, si grand que soit notre dégoût des choses spirituelles, n'y aura-t-il pas dans ce solennel banquet quelque mets dont la vue nous réjouisse, dont la beauté nous attire, dont le goût et la suavité nous nourrissent? L'évangile que nous lisons en cette fête nous offre de même une si grande variété de vertus à pratiquer, qu'il n'en est peut-être pas qui renferme dans un cadre si étroit un nombre plus considérable d'enseignements et de leçons.

L'évangile de ce jour est le début du sermon que Notre-Seigneur adressa à ses disciples, lorsqu'il commenca à répandre

dans le monde sa céleste doctrine. L'excellence de cette doctrine nous est assez clairement indiquée par quelques circonstances que l'évangéliste a mentionnées avant de citer le discours du Sauveur. Il dit d'abord que Jésus, laissant dans la vallée la foule dont il était suivi, monta sur la montagne avec ses disciples. Notre-Seigneur nous fait assez entendre par là que dans ce discours, il n'y a rien pour la popularité, rien de bas, rien qui soit accommodé aux oreilles du vulgaire, ni qui ressemble à la doctrine des scribes et des pharisiens. Ce lieu élevé, cette montagne qui se rapproche du ciel nous disent que ce n'est pas de choses terrestres et basses, mais de choses toutes célestes qu'il va être ici question. Les disciples seuls de Jésus l'accompagnent; c'est à eux seuls qu'il s'adresse, à eux qu'il a choisis pour être le sel et la lumière du monde. A cette circonstance bien propre à faire ressortir l'excellence et la sublimité de la doctrine du Sauveur, l'évangéliste ajoute ce qui suit : « Alors ouvrant sa bouche, Jésus les instruisait en disant : Heureux, etc. » Pourquoi ce détail « ouvrant la bouche? » Est-ce que ce n'est pas ainsi que parle tout le monde? ou bien l'historien sacré a-t-il voulu amplifier son récit en le surchargeant de mots qui n'étaient pas nécessaires? Nullement. Il a voulu nous apprendre par là que, autre était celui que l'on voyait, autre celui qui parlait. C'était l'homme en effet qui paraissait, mais c'était Dieu caché sous l'humanité du Sauveur qui parlait. L'homme à la vérité ouvrait la bouche, mais Dieu la remplissait; l'homme articulait des mots, mais la plénitude de la divinité et la sagesse incréée du Père lui communiquaient les secrets du ciel. C'est ce que saint Paul, au commencement de son épître aux Hébreux, a développé en termes magnifiques : « Dieu, dit-il, ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils qu'il a fait héritier de toutes choses, et par qui il a même créé les siècles. » *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis : novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula.* Hebr. I, 1-2. L'Église a donc merveilleusement appliqué à la so-

lennité de ce jour le chapitre de l'évangile qui nous fait connaître les différentes espèces de vertus chrétiennes et les divers chemins que les saints ont suivis pour arriver au ciel. Elle a eu surtout en vue de nous exciter à entrer dans les mêmes voies, car il serait souverainement absurde de notre part de désirer la gloire et la félicité des saints, et de ne pas vouloir marcher sur leurs traces. Afin donc d'interpréter et d'entendre d'une manière pieuse et salutaire l'évangile de cette fête, implorons humblement le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme le temps consacré ordinairement à un seul discours ne me permet pas de traiter longuement des béatitudes évangéliques, je vais, dans les limites qui me sont prescrites, vous expliquer brièvement leur vertu et leur nature. Je dois vous faire remarquer d'abord que le principal but de toutes ces béatitudes et même de toutes les lois divines est d'établir nos âmes dans la pureté et la charité. C'est en cela, en effet, que consiste surtout la parure intérieure du chrétien, comme l'attestent ces paroles du Prophète royal, qui dit de l'Eglise, cette fille du Roi immortel : « Toute la gloire de celle qui est la fille du Roi lui vient du dedans, au milieu des franges d'or et des divers ornements dont elle est environnée. » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus, in fimbriis aureis, circumdata varietatibus.* Ps. XLIV, 14. En d'autres termes : Toute cette gloire, tous ces ornements que nous admirons et vantons dans la fille du Roi des cieux, ne consistent pas dans les biens extérieurs qui charment les yeux du corps, mais dans cette beauté intérieure qui revêt avec un éclat magnifique l'âme pieuse de l'or pur et brillant de la charité, des pierres précieuses, des vertus et des richesses de la grâce divine. L'Apôtre souhaitait avec ardeur et demandait à Dieu cette beauté de l'âme pour ses chers Ephésiens, lorsqu'il leur disait : « Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le principe et le chef de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre, afin que selon les richesses de sa gloire il vous fortifie dans l'homme intérieur par son esprit. Qu'il fasse

que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère, et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connaissance. » *Flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem : Christum habitare per fidem in cordibus vestris; in charitate radicati et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi.* Ephes., III, 14, 19. Vous voyez que toutes ces paroles de saint Paul se rapportent spécialement à la pureté et à la charité de l'homme intérieur. D'où il suit que toutes les cérémonies saintes, et les autres œuvres extérieures des vertus (qui ne sont pas la moindre partie de la perfection chrétienne) ne nous sont recommandées que parce qu'elles nous aident puissamment à acquérir cette beauté intérieure, c'est-à-dire une connaissance plus pleine de la divinité, des sentiments plus vifs et plus profonds d'espérance, d'amour, de crainte et de respect envers l'infinie Majesté. C'est ainsi qu'autrefois Dieu institua le sacrifice de l'agneau pascal, non point que le sang des animaux lui fût agréable, mais parce qu'il voulait, en excitant dans le cœur de son peuple le souvenir de ses bienfaits, y allumer le feu du divin amour et le zèle de sa sainte loi. Nous en avons une preuve évidente dans ces paroles du Seigneur lui-même, adressées par Moïse aux Israélites après l'institution de ce sacrifice : « Ceci sera comme un signe en votre main et comme un monument devant vos yeux, afin que la loi du Seigneur soit toujours dans votre bouche, parce que le Seigneur vous a tirés de l'Egypte par la force de son bras. » *Et erit quasi signum in manu tua, et quasi monumentum ante oculos tuos, et ut lex Domini semper sit in ore tuo; in manu enim forti, eduxit te Dominus de Ægypto.* Exod., XIII, 9.

Mais que signifie cette recommandation que le Seigneur fit à

Moïse dans les termes suivants : « Vous me dresserez un autel de terre. Que si vous m'élevez un autel de pierre, vous ne le construirez point de pierres taillées; car il sera souillé si vous y employez le ciseau? » *Ibid.*, xx, 24-25. Qu'y a-t-il en tout cela qui intéresse le culte de Dieu et la sainteté de la religion? Des pierres sont-elles souillées et rendues indignes parce qu'elles ont été taillées et polies? Je vous avoue, mes frères, que cette prescription du Seigneur a souvent causé mon étonnement. Toutefois, comme elle n'a pas été portée sans motif, il m'a paru que l'intention de son auteur était de nous faire entendre que ce qui lui plaisait davantage était la simplicité d'un cœur exempt de toute ruse et de tout artifice et la beauté intérieure de l'âme. Comme s'il disait : Je ne veux pas que vous vous imaginiez, hommes à l'esprit étroit et grossier, que je ne prends plaisir qu'à l'éclat et à l'embellissement des choses extérieures : c'est pourquoi je ne demande pour mon autel rien de brillant, ni qui soit travaillé avec art. Sans doute, je ne condamne point l'ornement de mon temple, mais ce à quoi je tiens bien davantage, c'est à la pureté, à la piété, à l'éclat et à la parure de votre âme. En ne voyant en mon autel aucune magnificence, rien qui semble digne de ma grandeur, vous comprendrez plus aisément que c'est à vous de suppléer à l'éclat dont il est dépourvu par vos sentiments intérieurs de respect et d'amour. Ainsi donc, mes frères, la principale étude du chrétien doit être de travailler à orner et embellir son âme. Nous devons par conséquent mettre tous nos soins, employer tous nos efforts pour arracher de notre âme toutes ces affections et toutes ces convoitises qui l'abaissent vers la terre, empêchent son regard de se porter vers les choses du ciel, et nous détournent d'autant plus du divin amour, qu'elles nous inspirent un amour plus ardent des biens terrestres. Quand nous aurons débarrassé la terre de notre cœur, autant que cela peut se faire, de ces épines et de ces ronces, la véritable charité, l'humilité, la crainte du Seigneur et les semences des autres vertus (dans lesquelles consistent la pureté et la sainteté du cœur) y germeront. Voilà quel est le but de la vie chrétienne, le but qu'elle envisage principalement, le but que nous indique chaque page de la sainte

Ecriture, le but enfin auquel tend la loi divine, qui est contenue dans le seul précepte de la charité. La charité, telle la source d'où doivent découler nos œuvres extérieures, lesquelles seront d'autant plus agréables au Seigneur, qu'elles tendront davantage à cette fin et qu'elles en émaneront. Nous trouvons la confirmation de ces vérités dans l'évangile de ce jour, dont la doctrine presque tout entière se rapporte spécialement aux soins que nous devons donner à cette beauté et à cette parure intérieure de l'âme.

Le même évangile nous offre en même temps un très-précieux avantage, il dissipe les craintes et les alarmes de ceux qui refusent d'entrer dans le chemin de la vertu, parce qu'ils le considèrent comme extrêmement ardu et difficile. Quoi de plus propre à bannir toutes ces appréhensions que la récompense et la béatitude propres à chaque vertu ? Le travail et la difficulté ne seront-ils pas adoucis par les consolantes espérances qui les encouragent ? La sagesse divine qui invite par l'attrait de quelque plaisir tous les êtres animés à s'acquitter des fonctions propres à leur nature, a mis aussi dans l'exercice des vertus des voluptés et des délices ineffables, afin que, séduits par ces douceurs, les hommes se sentent portés à les aimer et à les pratiquer. Il nous sera facile de nous en convaincre en considérant la nature des diverses béatitudes exposées dans notre évangile et la récompense attachée à chacune d'elle. Par ce moyen nous comprendrons que ce n'est pas sans raison qu'on leur a donné ce nom de béatitudes, puisque indépendamment de la parfaite et souveraine béatitude qui leur est réservée dans la vie future, il leur est promis dès cette vie même un commencement et un avant-goût de cette félicité. C'est ce que je vais vous expliquer.

## I.

La première des béatitudes est la pauvreté en esprit, c'est-à-dire le mépris volontaire des choses de la terre, mépris qui peut s'allier à une grande fortune, comme le prouvent les exemples d'Abraham, de David et de saint Grégoire pape qui, possesseur d'immenses richesses, leur était moins attaché qu'un saint ermite

à une petite chienne qu'il avait élevée auprès de lui. Mais, me demanderez-vous, quelle est la béatitude de cette pauvreté? D'abord elle affranchit l'homme de la passion et de l'amour déréglé des richesses. Or, s'affranchir de cette passion, c'est couper la racine de presque tous les péchés, au témoignage de l'Apôtre qui nous dit : « La passion des biens de la terre est la racine de tous les maux ; et quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la foi, et se sont embarrassés en une infinité d'afflictions et de peines. » *Radix omnium malorum cupiditas ; quam quidam appetentes, erraverunt à fide, et inseruerunt se doloribus multis.* I Tim., VI, 10. De là cette parole de l'Ecclésiastique : « Il n'y a rien de plus injuste que celui qui aime l'argent. » *Nihil est iniquius quam amare pecuniam*; Eccli., X, 10; et au verset précédent : « Rien n'est plus détestable que l'avare. » *Avaro nihil est scelestius.* Ibid., 9. Cela vous paraît-il, mes frères, un médiocre avantage, que de trancher d'un seul coup la racine de tous les péchés, qui sont le plus grand et le seul malheur veritable de l'âme?

Mais en même temps qu'elle opère cet effet, la pauvreté spirituelle nous délivre encore des soucis et des peines innombrables qui accompagnent l'amour immodéré des richesses. Lorsque, en effet, nous aimons avec passion quelque bien temporel, nous sommes tourmentés par la crainte de le perdre, par le désir d'avoir davantage, par mille préoccupations inquiètes ; et si ce bien est menacé, s'il nous est arraché des mains, s'il vient à nous échapper par quelque accident, si nous le voyons en péril, alors nous nous livrons à la colère et à la tristesse. Toute passion violente est en effet la source de tant de peines, de chagrins et de tourments, qu'on a vu des hommes se donner la mort, parce qu'ils ne pouvaient posséder l'objet de leurs ardentes convoitises. N'est-ce pas ce que nous voyons presque tous les jours? Pontanus rapporte qu'un jeune homme désespérant de vaincre la résistance d'une femme qu'il aimait éperdument se pendit à une fenêtre en face de la maison de celle qui lui avait inspiré une si funeste passion. Il parle également d'une jeune fille qui se jeta dans un puits parce qu'elle se voyait dédaignée d'un jeune homme qu'elle

voulait épouser. Je vous cite ces faits pour vous montrer combien sont malheureux les hommes qui dominés par une violente passion ne peuvent la satisfaire. Par contre, nous pouvons inférer de ce qui précède que le bonheur consiste à se contenter de son sort et à ne chercher rien au delà. Aussi Sénèque n'a-t-il point hésité à dire que l'homme qui a mis une barrière à ses désirs lutte de félicité avec Jupiter lui-même. Au jugement de ce philosophe on doit donc regarder comme heureux celui qui ne désire rien, c'est-à-dire qui est content de son sort et ne souhaite rien autre chose que ce qu'il a. Comme il avait compris, ce sage, que le bonheur consiste dans la paix d'une âme qui a imposé silence à ses désirs, il a défini la vraie richesse une complète indigence de désirs, et a proclamé véritablement riche et bienheureux, non celui qui possède le plus, mais celui qui désire le moins. Supposez deux hommes, dont l'un malade est en proie à une faim insatiable que rien ne peut assouvir, et l'autre bien portant n'a besoin pour se restaurer que d'un seul mets, n'est-il pas vrai que la condition de ce dernier, qui se contente de peu, est préférable à celle de l'autre toujours pressé de la faim, lors même qu'il vient d'absorber une grande quantité d'aliments différents? De même ce qui procure le repos à l'âme, ce n'est point la multitude des richesses, mais le renoncement à la cupidité. Aussi le même philosophe a dit avec autant d'élégance que de sagesse : Qu'importe que vous possédiez, si vous ne désirez pas? La béatitude étant en effet ( comme nous l'avons dit tout à l'heure ) la cessation, la paix des désirs, celui qui n'ayant rien, ne souhaite rien, est beaucoup plus heureux que celui qui a beaucoup et qui désire davantage.

Vous voyez, mes frères, que la pauvreté volontaire est comptée à bon droit parmi les béatitudes, puisqu'elle nous affranchit de tant de maux de l'âme et du corps, et nous établit dans le port de la tranquillité et du repos. C'est là, si je ne me trompe, ce que Notre-Seigneur a voulu nous faire entendre en promettant à cette vertu sa récompense dès cette vie même, ce qu'il ne fait pas pour les autres béatitudes, excepté pour la dernière. Le mépris des biens terrestres, en effet, en procurant à l'âme la paix,

ne lui procure-t-il point par là même un avant-goût de l'éternelle félicité et de l'heureuse condition qui l'attend dans le ciel? C'est à cette béatitude que je vous invite aujourd'hui, chrétiens, ou plutôt écoutez la voix du Roi-Prophète qui vous dit : « Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous bien d'y attacher votre cœur. « *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* Ps. LXI, 11. Ce saint roi n'a pas cru pouvoir obtenir aisément de nous que nous renoncions tout à la fois et aux richesses et au désir des richesses. Il ménage notre infirmité, et se contente de nous engager à ne pas nous attacher aux biens de ce monde, afin que nous puissions observer ainsi la pauvreté en esprit, qui consiste, non à se dépouiller de ce qu'on possède, mais à soumettre la cupidité. Ce que je demande de vous, mes frères, ce que, moi, chrétien, j'exige de vous, chrétiens comme moi, un philosophe païen, Sénèque l'a fait. Dans une de ses lettres à Lucilius, après avoir rappelé avec quel empressement les Romains se portaient vers les vaisseaux qui revenaient d'Alexandrie pour connaître l'état de leurs affaires, il se félicite de son insouciance à cet égard bien qu'il eût un grand intérêt à imiter ses concitoyens. Ne semble-t-il pas qu'il avait entendu la parole du Roi-Prophète, cet homme qui au milieu de la fortune et de l'abondance n'y attachait pas son cœur? Il dit donc que son indifférence en cette occasion lui causa une grande joie, parce qu'elle était pour lui une preuve que son âme était libre de la servitude des richesses et de la cupidité. Ces sentiments que la philosophie et la seule raison avaient inspirés à un païen, pourquoi l'Evangile, la foi, l'espérance des biens futurs, les exemples de notre Sauveur ne les produiraient-ils pas en nous?

La seconde béatitude est la douceur : « Heureux, dit le Sauveur, ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. » De même que la pauvreté spirituelle nous arrache à la tyrannie de la cupidité, ainsi la douceur nous délivre d'un autre ennemi encore plus cruel, je veux dire la colère et la fureur. Quelle est en effet de toutes les passions de l'âme la plus violente, la plus barbare et la plus terrible, sinon la colère qui engendre tant de querelles, tant de rixes, tant de dissensions, tant de guerres sanglantes et

de massacres? Quelle autre passion cause à l'âme un pareil aveuglement et un si grand trouble? Dirai-je la laideur de ce vice? Voyez l'homme livré à la colère : ses yeux s'enflamment, son visage pâlit, ses lèvres s'agitent, ses genoux tremblent, il grince les dents, il trépigne, sa respiration haletante, entrecoupée, décèle la tempête qui rugit dans son âme. Tel est le monstre hideux dont la mansuétude nous délivre. Elle fait plus. Elle unit l'homme à Dieu par les liens d'une admirable charité. Vous n'ignorez pas que la ressemblance est une des principales causes de l'amour. Or, l'homme doux a la plus grande ressemblance avec Dieu. Dieu n'est-il pas en effet la douceur même? C'est la vertu que le Prophète se plaît à lui attribuer et à exalter en lui dans cette prière où il s'écrie : « Remplissez de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur, parce que vous êtes rempli de douceur et de bonté, et que vous répandez vos miséricordes avec abondance sur tous ceux qui vous invoquent. » *Lœtifica animam servi tui, quoniam ad te, Domine, animam meam levavi; quoniam tu, Domine, suavis et mitis, et multœ misericordiœ omnibus invocantibus te.* Ps. LXXXV, 4, 5. Et le Sauveur ne nous dit-il pas : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur? » *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde* Matth., XI, 29. C'est pour cette raison que dans les saintes Ecritures le Seigneur est souvent appelé un agneau. D'où il suit par une conséquence naturelle que l'agneau doit aimer les agneaux, celui qui est doux doit aimer ceux qui sont doux, comme ayant sa ressemblance.

Cette vertu de douceur si agréable et si aimable aux yeux de Dieu ne l'est pas moins aux yeux des hommes. Le Sage nous l'atteste par les paroles suivantes : « Mon fils, dit-il, accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous vous attirerez l'estime et l'amour des hommes. » *Eccli.*, III, 19. Il dit au contraire de l'homme emporté : « Qui pourra soutenir un esprit qui est prompt à la colère ? » *Prov.*, XVIII, 14. On peut apporter à l'appui de cette maxime la réflexion de Plutarque à propos des esclaves exposés en vente. « Ces esclaves, dit-il, ne demandent pas si les maîtres auxquels ils doivent appartenir sont superstitieux, orgueilleux,

adonnés au vin, mais s'ils sont colères, d'une humeur difficile et intraitable ; car c'est là ce qu'ils redoutent davantage. » Mais si la mansuétude est agréable à Dieu et aux hommes, elle l'est plus encore à ceux qui en sont doués, selon la remarque très-juste du philosophe que nous venons de citer : « Quoique la vertu de douceur, dit-il, soit aimable et pleine d'attraits pour les autres hommes, il n'en est aucun pour lequel elle ait plus de charmes que pour celui qui la possède. »

Venons à la récompense promise à la douceur. Pourquoi Notre-Seigneur dit-il que les hommes qui sont doux posséderont la terre ? De quelle terre est-il ici question ? Il est évident, chrétiens, que le Sauveur n'a pas eu en vue la terre que nous foulons aux pieds — les hommes qui sont doux ne la possèdent pas, — il a voulu parler de la terre des vivants qu'il a désignée un peu plus haut sous le nom général de royaume des cieux. Mais pourquoi donc se sert-il ici de cette expression nouvelle? Il me semble qu'il a voulu nous faire entendre par là que l'homme ne pouvant conserver longtemps la douceur et la mansuétude qu'à la condition de céder de son droit dans toutes les circonstances qui amènent des différends et des querelles, et d'être prêt à perdre plutôt ou son honneur ou ses biens les plus chers qu'une vertu si précieuse, il est juste que l'équitable et souverain Juge mette en possession de toutes choses celui qui, pour sa gloire, abandonne à qui les lui arrache sa tunique et son manteau et, frappé sur une joue, présente l'autre à celui qui l'a souffleté. De même que le Seigneur promet le centuple et la vie éternelle à l'homme qui aura laissé sa maison, sa famille, tous ses biens, à cause de son nom, ainsi assure-t-il la possession de toutes choses à quiconque perd volontiers pour lui ce qui lui appartient.

## II.

La deuxième béatitude est conçue en ces termes : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Mais, direz-vous, comment se peut-il faire qu'un homme qui pleure soit heureux? Je dois vous faire observer qu'il y a deux sortes de larmes,

comme il y a deux sortes de tristesses, ainsi que nous l'avons dit dans le sermon précédent. Il y a la tristesse du siècle, et la tristesse selon Dieu. C'est de cette dernière seulement que je me propose de parler. Mais cette sainte tristesse et ces pieuses larmes, qui ne manquent jamais d'une certaine béatitude et de quelque joie, ont elles-mêmes différentes causes. Les unes viennent du repentir, les autres de l'amour, mais les unes et les autres sont également pleines de douceur. Les hommes vraiment pénitents pleurent de douleur en repassant dans l'amertume de leur âme leurs années d'égarements. Ils pleurent et s'affligent, mais, dit saint Augustin, ils se réjouissent de leur affliction. De même que la douleur que l'on ressent des blessures est un signe de santé, ainsi une vive douleur des péchés commis est-elle un signe de salut et de grâce. Il est d'autres larmes que versent les hommes qui, tout embrasés de l'amour de Dieu, soupirent après la patrie, et brûlent du désir de voir le céleste époux. Telles étaient les larmes de celui qui disait : « Mes larmes m'ont servi de pain le jour et la nuit, lorsqu'on me dit tous les jours : Où est ton Dieu? » *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte : dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?* Ps. XLI, 4. Dans ces larmes aussi il y a une admirable douceur; c'est pour cela que le prophète les appelle son pain, parce que comme le pain est la nourriture du corps, ainsi ces larmes sont l'aliment et la consolation de l'âme. Saint Augustin demandait à Dieu ces deux sortes de larmes, et il trouvait une grande douceur à les répandre, soit au souvenir de ses fautes, soit à la pensée de la céleste patrie, objet de ses plus ardents désirs. Il est encore d'autres larmes pleines de suaves délices : ce sont celles qui naissent de la contemplation des choses divines. Il les connaissait bien le saint personnage dont l'Eglise dit : « Il pleurait abondamment au chant des cantiques et des hymnes, tant il était ému de leurs mélodieux accents! à mesure que les paroles des divins cantiques s'insinuaient dans son oreille, la vérité tombait goutte à goutte dans son cœur, et alors ses larmes coulaient, et il trouvait à les répandre un charme inexprimable. » Enfin il est des larmes qui viennent de la compassion, celles, par exemple de l'apôtre saint Paul qui dit aux Corinthiens,

dans sa seconde Epitre : « Je vous ai écrit avec une grande abondance de larmes, » II *Cor.*, II, 4; et plus loin : « J'appréhende que, arrivant chez vous, je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs qui étant déjà tombés dans toutes sortes de déréglements, n'en ont point fait pénitence. » *Ibid.*, XII. 21. Si vous désirez connaître la béatitude de ces larmes, vous n'avez qu'à lire les chapitres neuvième et dixième d'Ezéchiel. Il y est dit que le Seigneur donna ordre à six hommes armés d'un instrument de mort de détruire Jérusalem et d'en exterminer tous les habitants sans distinction d'âge ni de sexe, sans épargner ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants. Parmi ces hommes il y en avait un revêtu d'une robe de lin auquel le Seigneur commanda de passer au milieu de la ville et de marquer un *Thau* sur le front des hommes qui gémissaient et s'affligeaient de voir toutes les abominations qui se faisaient au milieu d'elle. Leur affliction les sauva du commun massacre. Or, n'est-ce pas un bonheur d'être épargné pendant que les autres périssent, de naviguer paisiblement dans le port pendant que les autres sont ballottés par la tempête et d'être abrité à l'ombre du tabernacle du Seigneur au jour de la tribulation? C'est là, en effet, ce que le Roi-Prophète veut nous faire entendre, lorsqu'il dit : « Vous avez, Seigneur donné à ceux qui vous craignent un signal, afin qu'ils fuient de devant l'arc. » *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus.* Ps. LIX, 6. Vous voyez donc, mes frères, qu'il y a plus d'une sorte de béatitude et de consolation pour ceux qui pleurent. Poursuivons.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassassiés. » Le propre de la justice est de rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû. Or, comme le dit saint Augustin, quoi de plus juste que de rendre à notre Créateur l'obéissance, d'aimer notre Rédempteur et de soumettre notre volonté à sa volonté sainte? D'où il résulte clairement que l'abrégé de toute justice est contenu dans l'obéissance et la charité envers Dieu. Aussi le même docteur traitant de la charité dit-il : La charité naissante est un commencement de justice; la charité plus avancée est un progrès dans la justice; une grande charité est une grande jus-

tice; une charité parfaite est la parfaite justice. — Quant à l'obéissance, elle se trouve excellemment exprimée dans ces paroles de notre Sauveur à son Père : « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, mais vous m'avez donné des oreilles parfaites, » c'est-à-dire dociles à votre voix. *Sacrificium et oblationem noluisti; aures autem perfecisti mihi.* Ps. XXXIX, 7 ; c'est ainsi en effet que saint Paul interprète ce passage : « C'est pourquoi le Fils de Dieu entrant dans le monde dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez approprié un corps » c'est-à-dire vous m'avez donné un corps propre à se conformer en tout à vos adorables volontés. — Les sacrifices et les cérémonies de l'ancienne loi ayant été abolies, le Seigneur ne demande donc de nous que cette obéissance, comme accomplissement de la parfaite justice. En même temps qu'il la demande, il promet de la récompenser, et il assure à ceux qui ont faim et soif de cette justice qu'ils seront rassasiés. Voilà comme il a coutume de combler nos pieux et saints désirs, celui dont il est écrit : « Le Seigneur n'affligera point par la famine l'âme du juste. » *Non affliget Dominus fame animam justi.* Prov. x, 3; et « Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres. » *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* Ps. IX, 17. Si Dieu, en effet, allume dans le cœur de ses fidèles de pieux désirs, ce n'est pas assurément pour qu'ils les inquiétent et les tourmentent inutilement, mais parce qu'il veut les remplir. Et ici je crois à propos de signaler la différence qui existe entre les désirs spirituels et les désirs charnels. Les premiers sont pour l'homme une source de douceur, et les seconds une source d'inquiétudes et de tourments. Dieu promet aux uns la paix de l'âme, tandis que les autres, ne poursuivant que des biens vides et sans consistance, ne peuvent donner ce qu'ils ne renferment pas. Comment, en effet, ce qui est passager, misérable, vain et trompeur pourrait-il remplir le cœur de l'homme que Dieu a fait assez vaste pour le contenir ? Aussi saint Grégoire de Nysse compare-t-il le cœur que dévorent les désirs de la chair à un vase fêlé qui ne garde point le liquide qu'on y verse et n'en est mouillé qu'à sa superficie. De même un cœur qui est en proie aux désirs terrestres laisse échapper tout ce qu'y versent les

passions; s'il ne le laissait échapper en effet, il serait rempli ; s'il était rempli, il ne désirerait plus rien : or il désire, il désire toujours; par conséquent ce qu'il a reçu ne l'a point rempli. On voit clairement par là que les méchants ne retirent des biens qu'ils convoitent qu'une vaine espérance qui les trompe et des désirs inquiets qui les tourmentent. D'où Henri Suso conclut que les hommes charnels sont semblables aux réprouvés condamnés au feu de l'enfer. Ces hommes, en effet, sont privés des délices spirituelles à cause de leurs vices, et ils ne jouissent guère des plaisirs charnels qui passent et leur échappent si vite. Ils ne reconnaissent pas maintenant leur folie, parce que les passions les aveuglent, mais un jour viendra où, obligés de rendre compte à Dieu de leur conduite, ils verront manifestement combien ils ont été insensés de repousser les biens que le Seigneur leur offrait, pour s'acharner après des biens que le monde n'a pas voulu leur donner. Ils se trouveront doublement malheureux d'avoir dédaigné des biens solides et véritables pour courir vainement après des biens faux et frivoles. Heureux donc celui qui ne cherche que les biens spirituels ! Comme ces biens sont vrais et parfaits et qu'ils apportent avec eux le Dieu qui est leur principe et leur auteur, ils remplissent le cœur de l'homme, le consolent, le guérissent et le fortifient d'une manière admirable.

La béatitude suivante a pour objet la miséricorde : « Bienheureux, dit le Sauveur, ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » C'est à bon droit, dit saint Grégoire de Nysse, qu'ils sont proclamés bienheureux, puisqu'ils exercent parmi les hommes l'office et les fonctions de Dieu, dont le propre est d'avoir toujours compassion et de pardonner. Aussi doit-on plutôt les appeler des dieux, en quelque sorte, ou les enfants de Dieu, ces hommes de miséricorde qui sont ses vivantes images. Le Seigneur, dit saint Basile, manifeste surtout sa miséricorde en ce qu'il l'applique tout particulièrement à ceux qui sont miséricordieux, selon que l'atteste l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il dit : « Celui qui n'aura point fait miséricorde sera jugé sans miséricorde. » *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Jacob II, 13. « Bienheureux dit au con-

traire le Sauveur, ceux qui sont miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. » Dieu se montrera donc tel à l'égard des hommes qu'ils se seront montrés eux-mêmes à l'égard de leurs frères. Aussi saint Grégoire de Nysse compare Dieu à un miroir très-pur qui reproduit fidèlement l'image joyeuse ou triste, belle ou difforme de l'objet qui lui est présenté. La variété d'images qu'on remarque dans ce miroir ne vient pas du miroir lui-même mais des objets qui sont placés devant lui. Soyez donc bien convaincus, chrétiens, qu'au dernier jour vous trouverez la face de votre Juge souriante ou irritée, douce ou sévère, selon que vous-mêmes vous vous serez montrés compatissants ou durs envers vos frères. Dieu, dit le prophète, sera saint avec celui qui est saint, innocent avec celui qui est innocent, et méchant avec celui qui est méchant. *Ps.* XVII, 26-27.

Que la miséricorde est chose rare, mes frères, parmi les hommes, et combien l'entendent d'une manière étrange et déplorable ! Vous allez en juger. La miséricorde, selon la remarque de saint Bernard, renferme deux parties principales dont l'une consiste à empêcher le crime, et l'autre à soulager la misère. Or, il est des hommes (et le nombre en est grand) qui, d'une part, loin de s'opposer aux actions coupables du prochain s'adjoignent à lui pour les commettre, et de l'autre, ne veulent pas même consacrer une obole au soulagement de la misère de ce prochain ; prodigues quand il s'agit de leur âme, sordidement avares quand il s'agit de venir en aide à leur frère. Ces hommes, saint Bernard les appelle de vrais et légitimes enfants d'Adam, qui retracent fidèlement la conduite de leur père. Adam, dit ce saint docteur, s'associa volontiers à la faute de sa compagne, mais il ne voulut point partager avec elle la punition de cette faute ; il la rejeta sur sa complice. Ainsi font les hommes dont nous parlons : ils aident aisément les autres à commettre le mal, mais ils ne veulent supporter pour eux aucune peine ni s'imposer aucun sacrifice. Eh bien, ces hommes n'échapperont pas à la vengeance divine, et ils partageront un jour les châtiments de ceux auxquels, par une cruelle miséricorde, ils se sont associés pour le crime.

## III.

« Bienheureux, ajoute le Sauveur, ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Elle est grande assurément la béatitude à laquelle une si grande récompense est promise. Contempler de ses yeux l'éclat de la beauté divine, quelle félicité! Si vous désirez en jouir, appliquez-vous à la pureté du cœur, et faites en, comme Cassien le recommande, le but de votre vie. Toutefois comme cette vertu ne consiste pas seulement à conserver son âme exempte de la souillure du péché, mais pure aussi des désirs des choses terrestres et des impressions que leurs images produisent en elles; comme d'ailleurs ces images pénètrent dans notre âme par la porte des sens, il faut donc que celui qui est jaloux de garder la pureté du cœur, veille sur ses sens, de peur que s'il les laisse se répandre sur toutes sortes d'objets, la pureté de son âme n'en reçoive quelque atteinte et quelque tache. Il ne saurait mieux faire que d'imiter les chasseurs qui couvrent d'un chaperon la tête du faucon qu'ils portent au poing, pour qu'il ne soit pas excité par la vue de quelque oiseau ou de toute autre chose. Par ce moyen ils l'empêchent de s'agiter et de prendre inutilement son essor, et peuvent s'en servir et le lâcher quand il en est besoin. Que n'ont pas fait les saints pour garder intacte cette pureté de l'âme? Quelques-uns, pour y mieux réussir, ont quitté les villes et leur tumulte et se sont enfoncés dans des solitudes inaccessibles où ils pouvaient se livrer continuellement à la contemplation des choses divines sans que les objets extérieurs vinssent les en détourner. Mais qui dira jusqu'où allaient leur vigilance et leurs précautions pour que leurs yeux et leurs oreilles ne leur fussent pas une occasion de distraction? Je vais dire à ce sujet une chose incroyable, mais qui n'en est pas moins certaine. Saint Antoine, au rapport de saint Athanase, demeura pendant vingt ans consécutifs dans une cabane ou une grotte, sans avoir aucun commerce avec les hommes. Une fois chaque année on lui apportait sa provision de pains, qui étaient sa seule nourriture, et il n'échangeait pas une parole avec celui qui la lui apportait. Se peut-il rien de plus admirable? Théodoret

dans son Histoire religieuse raconte un fait qui n'est pas moins digne d'admiration. Il dit qu'un ancien solitaire, qui habitait sur le penchant d'une montagne, ayant un jour par mégarde jeté les yeux sur la vallée pour voir les laboureurs occupés à leurs travaux, se punit de la manière la plus sévère. Il prit une chaîne de fer et se l'attacha au cou et à la ceinture de manière à ne plus apercevoir désormais que le peu d'espace de terre qui était sous ses pieds. On raconte également de l'abbé Sylvain que, lorsqu'il cultivait son petit jardin, il abaissait son capuchon sur ses yeux de telle sorte qu'il ne pouvait voir autre chose que le sol sur lequel il était courbé. Que n'aurais-je pas à dire ici ? Quel sujet d'admiration ! mais aussi quel sujet de plaintes contre la plupart de ceux qui m'entendent ! Le temps ne me permet pas de m'étendre sur cette matière; je vous laisse le soin, mes frères, de méditer ces choses et de comparer la conduite de ces saints aux mœurs de notre temps.

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. » Les saints Pères disent que la paix peut être considérée sous un triple point de vue : la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec nous-mêmes dont nous jouissons lorsque nos passions et les appétits inférieurs de notre âme sont soumis à l'empire de la raison. Comme je ne peux renfermer dans les étroites limites de ce discours ce qu'il y aurait à dire de la béatitude et des délices de cette triple paix, j'arrive à la dernière béatitude, qui est exprimée en ces termes : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Quelqu'un dira peut-être : Je comprends que l'on appelle bienheureux ceux auxquels le royaume des cieux est promis pour récompense, mais comment peut-on appeler heureux en cette vie ceux qui sont en butte aux persécutions et aux malédictions des hommes? Ecoutez ma réponse. Y a-t-il au monde un bonheur plus grand que d'être l'ami de Dieu et d'avoir trouvé grâce devant lui? Assurément non. Or, tous les Pères de l'Eglise s'accordent à dire qu'il n'est pas de signe plus certain de la grâce divine que la persécution généreusement soufferte pour Dieu. Nous avons sur ce point le té-

moignage de l'Apôtre, qui se glorifie, dit-il, dans les afflictions, parce que l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve; ce qui revient à dire que, comme l'or est éprouvé par le feu, ainsi l'homme s'épure au feu de la tribulation et devient agréable aux yeux du Seigneur. Or, qui ne se réjouirait au milieu même des persécutions, de ce signe de salut? Si cet avare dont parle le poëte bravait les quolibets du peuple en se disant : « Le peuple me siffle, mais je m'applaudis, lorsque chez moi je contemple mes écus dans mon coffre, »

Populus me sibilat, at mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arca,

comment ne mépriserait-il pas les persécutions et les malédictions des hommes, celui qui porte dans sa conscience ce magnifique témoignage qu'il a pour ami et pour père le Dieu tout-puissant, qu'il est son fils bien-aimé et l'héritier de son royaume? Quel est l'homme qui, fondant sur de telles conjectures ses espérances d'éternelle félicité, ne commencerait à être heureux dès cette vie même? Car, comme le dit l'Apôtre, « le sujet de notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience. » *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ.* II Cor., I, 12.

Tels sont, mes frères, les divers moyens par lesquels on parvient au port du salut; telles sont les vertus auxquelles est promise la récompense dont Notre-Seigneur dit dans l'évangile de ce jour : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » Mais cette récompense, qui pourra en expliquer la magnificence et l'étendue? Ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, dit saint Augustin, ne peut être saisi par la foi, atteint par l'espérance, embrassé par la charité; il dépasse les désirs et les vœux de notre cœur : on peut l'acquérir mais non en estimer le prix. En regard donc d'une pareille récompense, que peut-on proposer au chrétien de pénible et de difficile qu'il n'embrasse de grand cœur et avec empressement? Pendant que sainte Catherine était dans la prison où l'avait fait jeter le tyran Maxence, Porphyre, chef des armées du prince, vint la trouver pendant la nuit et lui demanda quelle ré-

compense lui était réservée s'il croyait en Jésus-Christ. La sainte lui exposa la grandeur de la récompense céleste, et l'affermit tellement dans la foi par l'espérance qu'elle lui fit concevoir de cette suprême félicité, qu'il souffrît volontiers le martyre pour la posséder. Pour moi, mes frères, en faisant briller à vos yeux la même récompense, je ne viens pas vous exhorter au martyre, mais vous inviter à porter le fardeau si léger des commandements du Seigneur. Si vous désirez connaître l'excellence de la récompense qui vous est offerte, je vous dirai que cette récompense n'est autre que Dieu même, ainsi qu'il l'a déclaré autrefois à Abraham : « Ne crains point, lui dit-il, je suis ton protecteur et ta récompense infiniment grande. » *Noli timere, ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis.* Gen., xv, 1. Notre-Seigneur dit aussi au serviteur fidèle de l'Evangile : « Bien, serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie de votre Seigneur. » *Euge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Matth., xxv, 21. Par où vous voyez que la même joie est commune au maître et au serviteur.

Mais la joie et la félicité du Seigneur, quelles sont-elles? Sa félicité consiste à contempler son immense et infinie beauté, à l'embrasser dans un amour infini et à en jouir éternellement en lui-même; félicité si grande, que le magnifique ouvrage de cet univers, et de mille autres univers qu'il pourrait créer en un instant, ne saurait l'augmenter. Dieu se voit; il jouit de la beauté de son image, c'est-à-dire de son Verbe, dans laquelle il n'est rien qu'il ne voie, rien qu'il ne comprenne, aucun bien dont il ne jouisse. Voilà sa souveraine et entière félicité : elle remplit à elle seule le sein vaste, immense et sans limites de l'être divin, et le remplit si parfaitement qu'il ne peut rien y être ajouté.

Vous me demandiez quelle sera la récompense et la béatitude de l'homme dans la vie future? La même félicité que celle qui appartient en propre à Dieu, et que je viens de vous exposer. De même que ce Dieu voit sans ombres et sans voile son infinie beauté, et l'aime d'un amour infini, ainsi nous la verrons, nous l'aimerons, nous en jouirons, sans pouvoir toutefois la comprendre. De là cette parole de saint Jean : « Mes bien-aimés, nous

sommes déjà enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que lorsqu'il se montrera, nous serons semblables à lui. » *Charissimi, nunc filii Dei sumus; et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus.* I Joann., III, 2. Et comment? « Parce que nous le verrons tel qu'il est. » *Quoniam videbimus eum sicuti est.* Ibid., 2. Or, c'est là le bonheur et la gloire de Dieu lui-même. Quand tous les mortels réuniraient leurs vœux, que pourraient-ils souhaiter de plus grand? Car « qui dans les cieux sera égal au Seigneur? et qui parmi les enfants de Dieu sera semblable à Dieu? » *Quis in nubibus æquabitur Domino : similis erit Deo in filiis Dei?* Ps. LXXXVIII, 7. Le Prophète dit que parmi les enfants de Dieu, c'est-à-dire parmi les anges (à ne considérer que leur nature) aucun n'est semblable à Dieu, quelle prérogative magnifique n'est-ce donc pas pour l'homme, cet être formé du limon de la terre, d'être élevé non-seulement à la ressemblance des anges, mais jusqu'à la ressemblance de Dieu et d'entrer en participation de sa gloire? Le Dieu de toute majesté ne se comporte pas à l'égard de ses élus comme les rois de la terre à l'égard de leurs serviteurs. Ceux-ci se distinguent des gens attachés à leur service par la richesse de leurs vêtements, la somptuosité de leur table et le luxe qui les environne. Mais ce souverain monarque des cieux nous revêtira de sa robe d'immortalité, nous fera asseoir à sa table et partager avec lui les mets dont il se nourrit lui-même, quand il nous associera à sa félicité. Nous en avons pour garant la parole de son divin Fils, qui nous dit : « Je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume. » *Ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo.* Luc., XXII, 30.

Cette récompense que Notre-Seigneur nous promet, lui-même l'a payée pour nous du prix de son sang, et le Père céleste « nous a ainsi communiqué par lui les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour nous rendre par ces grâces participants de la nature divine. » II *Petr.*, I, 4. Une telle félicité surpasse sans

doute la portée de l'intelligence humaine, mais celui qui nous l'a promise ne la rend-il pas bien croyable? Car enfin, un Dieu prenant la nature humaine ne nous offre-t-il pas un plus grand prodige qu'un homme rendu semblable à Dieu en devenant participant de la nature divine? Si donc, dans sa libéralité infinie, la bonté de Dieu nous a conféré le bienfait le plus grand, à plus forte raison nous accordera-t-il le moindre? Que l'espérance de la récompense promise nous fasse donc secouer notre torpeur et sortir de notre sommeil; entrons et marchons dans ces chemins de la béatitude que le Sauveur nous ouvre en ce jour; veillons, prions, implorons le secours de tous les saints, dont nous célébrons aujourdhui la fête solennelle; prenons-les pour nos patrons, nos guides et nos modèles, afin qu'aidés par leurs prières et leurs exemples nous méritions d'être admis dans leur société.

---

# TROISIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

DE LA VRAIE BÉATITUDE ET DES MOYENS D'Y PARVENIR. — LA PRODIGIEUSE VARIÉTÉ DES SAINTS MANIFESTE LA PUISSANCE DE LA GRACE ET DE LA SAGESSE DIVINES.

*Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam; quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. *Matth.;* v, 10.

L'homme qui se dispose à se mettre en route, doit nécessairement savoir deux choses : le lieu où il veut aller, et le chemin qu'il doit suivre pour y arriver. Or, pendant tout le temps que nous habitons dans ce corps mortel, nous sommes voyageurs; car, comme le dit l'apôtre, « nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle où nous devons demeurer un jour.» *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram*

*inquirimus*. Hebr., XIII, 14. Etrangers et pèlerins sur cette terre, nous ne saurions nous y fixer. Nos pères ont traversé cette contrée, qu'on appelle le monde, et ils l'ont quittée pour se rendre ailleurs; nous aussi, nous en sortirons un jour. Il est donc nécessaire que nous sachions avant tout quel est le terme de notre pèlerinage, et par quelle voie nous devons nous y acheminer. Or, l'évangile de ce jour nous l'apprend et ne nous laisse aucun doute à cet égard. « Réjouissez-vous, nous dit le Sauveur à la fin de cet évangile, et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux.» Le royaume céleste, où cette récompense nous est préparée, voilà le but. Quant aux chemins à prendre pour parvenir à ce royaume, Notre-Seigneur nous les indique dans l'énumération qu'il fait des huit espèces de vertus auxquelles il donne le nom de béatitudes. Ces chemins, tous les saints que nous honorons solennellement en ce jour les ont suivis. Tous, en effet, ont pratiqué, au prix de mille efforts et de mille combats, ces vertus qui leur ont servi comme autant de degrés pour arriver au royaume du ciel, ainsi que je vous le montrerai plus au long dans ce discours. Je m'efforcerai en vous mettant leurs exemples sous les yeux de vous engager à les imiter, afin que si vous désirez véritablement entrer dans la patrie, vous ne refusiez pas de marcher dans la voie qui doit vous y conduire. Tel est, en effet, le but que l'Eglise, cette bonne mère toujours occupée de nos intérêts, s'est proposé dans l'institution de cette fête de tous les saints. Ce n'est pas seulement pour que notre faiblesse trouvât un secours dans les suffrages des saints qu'elle a établi cette solennité; elle a voulu surtout en nous proposant leurs exemples stimuler notre paresse et notre lâcheté et nous enflammer du désir de les imiter. De même que Dieu, après avoir achevé l'œuvre de l'univers, a fait l'homme, qui résume la création tout entière et que l'on a pour cette raison appelé un petit monde, ainsi l'Eglise, qui, dans le cours de l'année, honore chaque jour quelque saint en particulier, a consacré ce jour à les honorer tous ensemble. Vous voyez par là, mes frères, quelle doit être notre dévotion, si nous voulons qu'elle réponde à la grande solennité que nous célébrons. Mais pour réussir dans notre entreprise, nous

avons besoin de l'assistance du ciel. Implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

## I.

Comme ce nom de béatitude revient souvent dans l'évangile de ce jour, il nous faut d'abord expliquer ce que c'est que la béatitude. La béatitude, pour la définir en deux mots, est l'état le plus excellent et le plus parfait, la dernière perfection à laquelle la nature humaine, aidée en partie par la grâce, en partie par son application et ses efforts, puisse parvenir. Pour que vous puissiez le mieux comprendre, établissons ceci, que, malgré la perfection générique de chacun des êtres sortis de la main de Dieu — «Dieu, dit la sainte Ecriture, vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes.» *Vidit Deus cuncta quæ fecerat: et erant valde bona.* Gen., I, 31, — aucun de ces êtres (je ne parle ici ni des cieux ni des astres) n'a été créé dans une perfection si absolue et si complète qu'il ne puisse par le moyen, soit de l'art, soit de la nature, soit de la grâce, devenir plus parfait et arriver ainsi au plus haut point de perfection propre à sa nature. Ainsi, pour commencer par le dernier degré, les métaux, les pierres précieuses et les diamants que l'on tire des entrailles de la terre à l'état brut et grossier, reçoivent de la main qui les travaille leur pureté, leur poli et leur éclat. Les arbres doivent à la culture une grande partie de leur croissance et leur développement. On peut appliquer le même principe à tous les êtres animés. Les intelligences célestes avaient été, sans doute, créées de Dieu dans un état de perfection très-élevé; leur nature avait été ornée et embellie des dons les plus merveilleux de la grâce : mais après que leur volonté se fut portée vers Dieu par un acte d'entière dépendance, et qu'elles eurent rapporté à leur créateur les dons et les faveurs qu'elles tenaient de lui, le Seigneur, non-seulement les confirma en grâce, mais il leur assura le don de l'éternelle félicité. Que dirai-je de la nature humaine, qui est comme le nœud du monde, et qui relie les substances corporelles et incorporelles, au milieu desquelles elle est placée? Est-il une créature, en effet, qui puisse monter

plus haut ou descendre plus bas que l'homme? Placé entre les anges et les animaux privés de raison, tantôt il se rapproche de la nature angélique par la pénétration de son intelligence, tantôt la pesanteur de son esprit en fait un être qui diffère à peine de la brute. Qu'y a-t-il par exemple de plus grossier que la stupidité de certains habitants de l'Ethiopie? Quoi de plus sublime au contraire que le génie d'un Aristote et d'un Platon? Les uns et les autres appartiennent cependant à l'espèce humaine.

Si nous passons aux dons surnaturels, nous verrons des hommes si richement pourvus des présents de la grâce divine que (comme le dit Denys le Chartreux) on pourrait les placer avec raison, non-seulement parmi les derniers, mais parmi les premiers rangs des chœurs angéliques. Et pourquoi non? Si les anges, sans aucune peine et par un simple mouvement de leur volonté vers Dieu, ont été élevés à un si haut degré de gloire, pourquoi des hommes qui, malgré la fragilité de leur nature et les convoitises d'une chair de péché, ont mené pendant tant d'années sur la terre une vie toute céleste, n'arriveraient-ils pas à posséder cette même gloire? Quelle couronne n'a point méritée après tant d'incroyables macérations saint Hilarion, qui, se voyant près de mourir, prononça (au rapport de saint Jérôme, historien de sa vie) cette parole pleine d'une sainte hardiesse : Sors mon âme; que crains-tu? Voilà soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu craindrais encore la mort? Parlerai-je de saint Paul, dont le même auteur raconte que, un jour que saint Antoine l'avait visité, les deux solitaires s'étant assis pour prendre leur repas, un corbeau laissa tomber devant eux un pain tout entier : Il y a soixante-dix ans, dit Paul à Antoine, que Jésus-Christ m'envoie chaque jour la moitié d'un pain; mais, à votre arrivée, il a doublé la provision de ses soldats. Que n'aurais-je pas à dire des Ignace, des Laurent et des Vincent, ces vaillants soldats de Jésus-Christ qui ont souffert pour la gloire de leur chef tant d'affreux tourments? N'ont-ils pas mérité de prendre place parmi les anges? Mais ce ne sont pas seulement les hommes qui se sont rendus dignes de cet honneur; d'illustres femmes peuvent à bon droit le leur disputer. Sans parler des combats terribles où tant d'autres héroïnes ont déployé un invincible courage,

nous nous contenterons de citer ces trois mères intrépides dont chacune vit en un seul jour ses sept enfants périr sous ses yeux au milieu des plus cruels supplices. L'une, qui vivait sous l'ancienne loi, est la mère des Machabées; les deux autres, qui appartiennent à la loi nouvelle, sont sainte Symphorose et sainte Félicité. Saint Grégoire appelle avec raison cette dernière huit fois martyre, parce qu'elle a souffert sept fois dans la personne de ses sept enfants et une fois dans son propre corps. Toutes ces femmes ne sont-elles point dignes, mes frères, d'être comptées par le Seigneur au nombre des princes de la cour céleste ? Et que dire de la très-sainte Vierge? Elle aussi était femme, elle aussi était de la même nature que nous ; et cependant elle a été élevée au-dessus de tous les chœurs des anges. Vous voyez donc jusqu'où peut monter la nature humaine, qui est la dernière dans l'ordre des créatures raisonnables et comme la matière première de ce même ordre.

Il est indubitable par conséquent que, indépendamment de la perfection propre que toutes les créatures ont reçue de Dieu, il est pour chacune d'elles un degré suprême de perfection où elles peuvent atteindre par le travail et l'effort. Parmi ces créatures de Dieu, il faut surtout distinguer l'homme, dont la condition est telle qu'il peut descendre jusqu'au dernier degré ou s'élever jusqu'au premier selon la direction qu'il donne à sa conduite.

Cet état le plus parfait de la nature humaine, nous l'appelons la béatitude et la félicité. Quand l'homme y est parvenu, la soif inextinguible de bonheur qui le dévore s'apaise, toutes ses facultés entrent dans le repos, et cette roue toujours en mouvement de ses désirs s'arrête, parce qu'il n'a plus rien à désirer. Vous me demanderez comment il se peut faire que la nature humaine si fragile, sujette à tant de maladies de l'âme et du corps, parvienne à cet état où, mise en possession de tous les biens, elle n'ait plus rien à désirer pour le présent, ni rien à craindre pour l'avenir? Assurément cela n'est accordé à personne en cette vie, qui est constamment en butte à toutes sortes d'inquiétudes et de tourments. Je vais vous en donner une très-solide raison. La félicité que nous cherchons ici, c'est la félicité de l'homme, et non celle de la brute. Or, l'homme a deux facultés qui lui sont propres et

qui le distinguent essentiellement des autres animaux : l'intelligence et la volonté. Il sera donc heureux, lorsque ces deux facultés de l'âme raisonnable auront atteint le plus haut point de leur perfection qui consiste, pour l'intelligence, dans la sagesse, et pour la volonté, dans la jouissance du souverain bien. Mais comment l'intelligence parviendra-t-elle ici bas à tout savoir et la volonté à jouir de tant de biens qu'elle ne désire plus rien au delà ? S'il reste encore, en effet, quelque connaissance à acquérir, quelque bien à posséder, les désirs de l'intelligence et de la volonté ne seront pas satisfaits; ils n'en seront que stimulés plus vivement. Quand donc ces deux facultés de notre âme trouveront-elles enfin un complet repos? La chose se comprend d'elle-même ; ce sera lorsqu'elles auront atteint le bien souverain, infini, qui renferme toute vérité, toute bonté, toute perfection, le bien qui peut seul apaiser et satisfaire pleinement la soif de notre âme, et en dehors duquel elle sera toujours inquiète et altérée. Joignez à cela que, comme savoir, c'est connaître les causes des choses, Dieu étant la première et la souveraine cause de tout, notre intelligence, par une avidité naturelle, désirera toujours connaître cette cause première, et plus elle la connaîtra, plus aussi la beauté merveilleuse qu'elle y découvrira lui fera souhaiter d'en avoir une connaissance plus complète et plus claire. Le mouvement naturel est en effet d'autant plus rapide qu'il se rapproche davantage de sa fin. Ces désirs naturels de notre âme seront donc entièrement apaisés, quand elle contemplera sans voile l'éclat infini de la beauté divine ; alors elle ne désirera plus rien, parce que dans ce parfait miroir de la divinité, elle verra tout, elle saura tout et jouira, selon la mesure de sa félicité, de tous les biens. Saint Augustin a exprimé par une métaphore aussi juste qu'élégante cet état de l'âme. Après avoir célébré les louanges de Dieu en lui donnant différents noms, il ajoute : Vous êtes, Seigneur, la vertu qui fécondez mon âme et qui remplissez le sein de ses pensées et de ses désirs. Si notre âme désire Dieu si ardemment, c'est qu'il est son époux et que, comme tel, il la perfectionne, la remplit, la comble d'ineffables délices, réjouit et enrichit de l'abondance de tous les biens toutes les profondeurs,

tous les replis de cette âme faite pour jouir de Dieu seul. Ce que l'époux est à l'épouse et l'épouse à l'epoux, Dieu l'est à notre âme et notre âme à Dieu. Il résulte donc clairement de tout ce qui précède que personne ne saurait être heureux en cette vie, puisque nul ne peut y trouver la paix de ses désirs.

L'expérience vient à l'appui de cette raison. Ouvrons l'histoire, feuilletons les archives de tous les temps et de tous les siècles; nous ne trouverons pas un roi, parmi ceux-là mêmes qui sont regardés comme les plus puissants et les plus sages, qui n'ait désiré plus de gloire, de puissance, de savoir. Salomon fut sans contredit le plus riche et le plus sage de tous les rois; il nageait dans l'opulence et les délices; il avait acquis par ses lumières naturelles et par la sagesse qu'il avait reçue de Dieu d'innombrables connaissances, et cependant au milieu de toute cette félicité, vous l'entendez s'écrier: « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil? » *Vanitas vanitatem, et omnia vanitas. Quid habet amplius homo de universo labore suo, quo laborat sub sole?* Eccle., I, 2-3. A cet exemple je joindrai celui de Xerxès que j'emprunte à Hérodote. Ce puissant monarque désirant passer en revue toute son armée monta sur une éminence d'où ses regards s'étendaient sur tout l'Hellespont couvert de ses vaisseaux et en même temps sur les rivages et les plaines d'Abydos qu'occupaient ses nombreux soldats. A la vue de ce spectacle, il vanta son bonheur, mais bientôt après il se mit à verser des larmes. Artaban, son oncle, qui n'avait pas craint de le dissuader de faire la guerre aux Grecs, s'en étant aperçu, lui dit: Ce que vous faites en ce moment, prince, ne s'accorde guère avec les paroles que vous venez de prononcer. Vous vous disiez heureux tout-à-l'heure et voici maintenant que vous pleurez. — Hélas! répondit le roi, en pensant à la brièveté de la vie, je me suis senti saisi d'un sentiment de pitié pour cette multitude d'hommes dont pas un ne subsistera plus dans cent ans. — Il y a quelque chose d'aussi digne de larmes, reprit Artaban; c'est que, pendant la vie, nous avons à souffrir des maux bien plus grands. En effet, les calamités et les maladies assiégent notre existence, et font que cette vie, si courte en elle-même,

nous paraît bien longue. Que reste-t il donc, mes frères, sinon de répéter que l'homme ne sera heureux et en possession de tous les biens que lorsqu'il sera parvenu à ce bien souverain et infini qui renferme tous les autres. Voilà la véritable et pleine félicité, que saint Jean décrit dans son Apocalypse, lorsqu'il dit en parlant des martyrs couronnés dans le ciel : « Ils n'auront plus ni faim, ni soif, et le soleil ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur, et il les conduira aux sources d'eaux vives, et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. » *Non esurient, neque sitient amplius : nec cadet super illos sol, neque ullus æstus ; quoniam Agnus, qui in medio throni est, reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* Apoc., VII, 16-17. Remarquez ces paroles « Ils n'auront plus ni faim, ni soif ; » parce que cette faim et cette soif naturelle de notre cœur seront alors pleinement assouvies. Buvant à longs traits à ces sources d'eaux vives, nourrie de l'aliment de l'éternelle félicité, notre âme n'aura plus de besoins, mais « elle entrera, elle sortira, et trouvera partout les plus fertiles pâturages. » *Joan.*, X, 9.

Si maintenant, mes frères, vous voulez savoir par quels degrés on parvient à cette félicité, écoutez Notre-Seigneur ; il va vous l'apprendre dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux, dit-il, les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés, etc. » Vous voyez, chrétiens, combien ces voies sont différentes de celles que suivent les hommes du siècle pour arriver au bonheur. Ces derniers cherchent les richesses, ambitionnent les honneurs, ont soif de voluptés, aspirent aux premières dignités, évitent à tout prix les larmes, les travaux, les persécutions, toutes les incommodités corporelles ; ils ne goûtent que les choses de la terre. Le Sauveur, au contraire, nous invite à la pauvreté volontaire, aux travaux, aux larmes, en un mot à l'imitation de ses exemples ; car, le premier, il a vidé

le calice de la souffrance dont il a présenté le reste à ses disciples et à nous tous en disant : « Prenez et partagez entre vous. » *Accipite et dividite inter vos.* Luc., XXII, 17. Il avait bu sa part de cette coupe l'Apôtre qui disait : « J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant moi-même pour son corps qui est l'Eglise. » *Adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* Coloss., I, 14. Mais il nous fait connaître également les consolations qui adoucissent la souffrance : « Si nous mourons avec Jésus-Christ, dit-il, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. » *Si commortui sumus et convivemus : si sustinebimus, et conregnabimus.* II Tim., II, 12. « Si nous avons part aux souffrances, nous aurons part aussi à la consolation. » *Sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis.* » II Cor., I, 7.

L'évangile que nous lisons en ce jour a donc pour but de nous mettre sous les yeux les différentes vertus et les divers combats des saints, c'est-à-dire les différentes voies par lesquelles ils sont arrivés à la céleste patrie et qu'ils nous engagent à suivre nous-mêmes à leur exemple. Les combats, voilà en effet la route royale du ciel, et l'on ne peut y parvenir autrement. « Qui a été couronné sans combat (dit saint Jérôme à Eustochia)? Le juste Abel est tué; Abraham se voit en danger de perdre son épouse; et (pour ne pas faire un volume tout entier), cherchez, et vous verrez que tous les justes ont eu à lutter contre l'adversité. Salomon seul a vécu dans les délices, et c'est peut-être pour cela qu'il est tombé. »

## II.

On dira peut-être : Pourquoi Dieu qui nous aime, a-t-il voulu que la béatitude fût acquise par le travail? Si (comme le dit le Sage) il a tout fait pour lui-même, c'est-à-dire pour manifester sa gloire, est-ce que la gloire de sa bonté ne paraîtrait pas plus grande dans des bienfaits accordés gratuitement que dans des bienfaits conquis par la peine et l'effort? L'un est le propre d'un prince libéral et magnifique; l'autre convient à un homme qui

fait le négoce. Répondre à cela que la cause de ce travail ne doit pas être imputée à la volonté de Dieu, mais à la faute volontaire de l'homme qui, par le péché, s'est non-seulement souillé, mais dépouillé des dons gratuits de Dieu, à l'aide desquels il devait parvenir à la béatitude sans peine et sans efforts, c'est provoquer l'objection suivante : Pourquoi Dieu, qui pouvait empêcher la chute de l'homme, ne l'a-t-il point fait ? Que de larmes et de maux il nous eût ainsi épargnés! — Mes frères, si l'apôtre saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel et y avoir entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter, ne pouvait que s'écrier : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, etc. » *Rom.*, XI, 33, que devons-nous faire, dites-moi, nous qui rampons sur la terre et qui connaissons à peine ce qui est placé sous nos yeux? Toutefois, comme ce souverain maître et modérateur de toutes choses ne peut permettre le mal que pour qu'il en résulte quelque bien, — lequel provient, non de la nature du mal, mais de la bonté divine, — appliquons-nous à rechercher, avec l'aide de Dieu, quels biens ont résulté d'un si grand mal. Disons d'abord que le nombre des élus fixé et déterminé de toute éternité est demeuré intact. Il est à croire que le nombre des prédestinés n'eût pas été moindre, que l'homme tombât ou qu'il persévérât dans la justice. Ce nombre, celui-là seul le connaît, « qui sait le nombre prodigieux des étoiles et les connaît toutes par leur nom. » *Ps.* CXLVI, 4.

Ceci posé, commençons à examiner, je ne dis pas tous les biens (ce serait un travail infini, étranger d'ailleurs au but de cette solennité), mais quelques-uns des biens dont la chute de l'homme a été l'occasion. Le plus grand, le premier a été le mystère de l'incarnation et de la passion de Notre-Seigneur. Si, en effet, l'homme n'eût point péché, le Fils de Dieu (selon l'opinion de la plupart des saints Pères) n'eût pas pris la nature humaine; il n'eût pas assurément du moins souffert le supplice de la croix. Otez les maladies, dit saint Augustin, ôtez les blessures, le médecin n'a plus aucune raison de venir. Or, cet ouvrage, soit de la passion, soit de l'incarnation, est de telle nature, que la puis-

sance divine elle-même n'aurait pu rien faire de plus grand. Comparez à l'humanité sainte de Jésus-Christ mille mondes, une infinité de mondes, tous aussi admirables, aussi parfaits que vous voudrez l'imaginer, ils ne manifesteront jamais la bonté, la miséricorde, la justice et la providence divines autant que ce mystère d'un Dieu fait homme, Par l'incarnation de Jésus-Christ, le monde lui-même a été élevé à un haut degré de dignité, puisque le Créateur, en daignant s'unir la nature humaine, a voulu sous ce rapport faire partie de ce monde, ouvrage de ses mains. De plus, si l'homme n'eût point péché, la sainte Vierge — supposé son existence — n'eût pas été la mère de Jésus-Christ, et ainsi le monde n'eût pas connu la Vierge-Mère, cette perle précieuse qui orne toutes les églises, qui comble de joie les citoyens du ciel et qui, par l'éclat de son innocence et de sa pureté, proclame si haut la vertu de la bonté divine et de sa grâce toute puissante. Se peut-il rien de plus admirable en effet que cette merveille de pureté et de sainteté accomplie par la grâce du Seigneur dans un sexe si faible? Ces deux astres éclatants du monde, l'un plus grand et l'autre moindre, c'est-à-dire l'humanité de Jésus-Christ et sa très-sainte mère, auraient donc manqué au ciel, sans la chute du genre humain. Voilà pourquoi l'Eglise appelle la faute primitive une faute heureuse et le péché d'Adam nécessaire, parce qu'ils sont devenus l'occasion des plus grands et des plus consolants mystères.

Joignez à cela cette admirable variété de saints qui font non-seulement aujourd'hui, mais qui feront dans la suite des âges l'honneur et la parure de l'Eglise par l'étonnante diversité de dons et de grâces qui les distinguent. La perfection d'un corps résulte de l'harmonie des différents membres qui le constituent; une république parfaite est composée d'éléments dissemblables, et la mélodie se forme de la diversité des voix. Que deviendrait la beauté du corps sans la variété de ses membres? Quelle physionomie présenterait un Etat qui ne compterait qu'un seul ordre de citoyens? Quel charme l'oreille trouverait-elle à un concert où toutes les voix tiendraient invariablement les mêmes sons? Si donc l'homme n'était pas tombé, il n'y aurait en ce monde que

des époux honorant fidèlement le Seigneur, vivant dans le mariage sans ressentir les ardeurs de la concupiscence, et donnant naissance à des enfants qui leur ressembleraient. Oui, sans doute, la chute d'Adam est profondément déplorable, mais, si déplorable soit-elle, la Providence s'en est servie pour donner au monde ces différents ordres de saints que compte la religion. Sans le péché, aurions-nous eu les prophètes? aurions-nous eu les apôtres, les évangélistes, et cette armée triomphante des martyrs, et cette phalange glorieuse des confesseurs, et les saints pontifes, et les docteurs, et les moines, et les solitaires, et ce chœur de vierges et de saints qui ont gardé la chasteté? Elle n'aurait donc pas existé cette admirable variété qui relève la beauté de l'Eglise et fait briller avec tant d'éclat la vertu de la grâce divine. De là ces paroles du Roi-Prophète : « La reine s'est tenue à votre droite, ayant un vêtement enrichi d'or, et environnée de ses divers ornements. » *Ps.* XLIV, 10. Quels sont ces divers ornements sinon ces différents ordres de saints qui font la gloire de l'Eglise? Nous trouvons l'emblême de cette variété dans les diverses couleurs de la robe de Joseph, lequel était la figure vivante du Sauveur. Or quoi de plus propre que cette diversité à manifester la sagesse de Dieu, sa providence, sa bonté, la puissance de sa grâce? La grâce, voilà la source d'où ont découlé les œuvres des saints, leurs travaux, leurs combats, leurs vertus, toutes ces merveilles capables d'exciter l'admiration des esprits bienheureux, comme saint Paul n'hésite point à l'affirmer, lorsqu'il dit en parlant de la grandeur des fatigues et des travaux qu'il avait à supporter dans sa carrière apostolique : « Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.* I Cor., IV, 9. Oui, ce courage héroïque des saints met dans tout son jour l'efficacité de la grâce, il aiguillonne le zèle des justes et enlève aux méchants toutes les excuses dont ils voudraient couvrir leur lâcheté. Peut-on encore alléguer la fragilité de la chair et la faiblesse de la nature, quand on voit tant de milliers de saints, qui étaient revêtus d'une chair aussi fragile que la nôtre, qui comme nous avaient hérité de la faute originelle, qui vivaient dans le même monde que

nous, qui avaient à résister aux mêmes ennemis, lors qu'on les voit, dis-je, aidés du secours de la grâce (qui est à la disposition de tous) accomplir des œuvres si étonnantes, souffrir des tourments et des supplices si cruels, faire une guerre si implacable à leur chair et à toutes ses convoitises? De quel front oserai-je accuser le fardeau de la loi divine et de l'obéissance, lorsque je vois des hommes ayant la même nature que moi, se vouer, indépendamment de leur obéissance aux préceptes divins, à de si grands et si nombreux travaux?

Mais comment pouvoir mettre sous vos yeux les vertus et les travaux de chacun de ces différents ordres de saints, leurs combats, leurs mérites, la beauté des dons célestes qui leur ont été départis? Quelle prodigieuse variété dans ces dons et ces grâces! Rappelerai-je ici ces prophètes, les Pères des apôtres, qui, ne cherchant rien en ce monde que la gloire de Dieu, étaient tellement embrasés du désir de cette gloire, que, pour la défendre, ils s'exposaient nus aux glaives et aux coups de pierres d'un peuple en fureur? Tous avaient pris cette parole pour devise : « Je brûle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance. » III *Reg.*, XIX, 10. Ce sont ces hommes dont l'Apôtre dit : « Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés; ils ont été éprouvés en mille manières; ils sont morts par le tranchant de l'épée; ils étaient errants, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » *Ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres. Lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt : circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus.* Hebr., XI, 36-38.

Qui pourra retracer dignement la sainteté des apôtres, leur charité, l'abondance des grâces dont ils furent comblés, cette puissance d'opérer des miracles communiquée non-seulement aux linges qui avaient touché leurs corps, mais à leur ombre même? *Act.*, V, 15; XIX, 12. Quels travaux ne soutinrent-ils pas pour propager la foi et fonder l'Eglise? L'Apôtre dit en parlant

d'eux tous : « Jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements ; nous n'avons point de demeures stables, nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains ; on nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous le souffrons : on nous dit des injures, et nous répondons par des prières ; nous sommes devenus comme le rebut du monde, comme les balayures qui sont rejetées de tous. » *Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, colaphis cædimur, et instabiles sumus, et laboramus operantes manibus nostris : maledicimur, et benedicimus ; persecutionem patimur, et sustinemus ; blasphemamur, et obsecramus : tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc.* I Cor., IV, 11-13. Ce n'est là toutefois qu'un aperçu général. Mais, dans la seconde Epître aux Corinthiens, saint Paul énumérant ses travaux énumère aussi ceux des autres apôtres ; il en vient au détail, et parle « de coups, de prisons, de fatigues, de dangers, de veilles, etc. » Voyez donc, mes frères, combien les apôtres eurent à endurer d'épreuves et de tribulations.

Mais quelle louange (pour employer le langage de saint Cyprien) ne vous est pas due à vous, intrépides soldats de Jésus-Christ ? Comment célébrer votre indomptable courage et votre persévérance dans la foi ? Vous avez soutenu jusqu'à l'heure qui a consommé votre gloire les tortures les plus cruelles, et bien loin de céder aux supplices, ce sont plutôt les supplices qui ont cédé à votre inébranlable fermeté. Les coups multipliés n'ont pu triompher de votre invincible foi, alors même que vos entrailles s'échappaient de votre corps et que les bourreaux exerçaient leur fureur, non plus sur des membres, mais sur des plaies. La couronne seule a fait cesser des douleurs auxquelles les tourments ne mettaient point de terme. — Si nous considérons cette glorieuse armée de héros, que de sujets d'admiration n'y trouvons-nous pas ? C'est d'abord le nombre des combattants, qui semble surpasser celui des astres du ciel. Nous voyons en effet tantôt six mille martyrs égorgés, tantôt dix mille attachés au gibet, parfois onze mille vierges massacrées ensemble, parfois des cités entières détruites par le fer et par le feu. Les empereurs romains,

maîtres pour ainsi dire du monde entier, ayant résolu d'étouffer dans son berceau l'Eglise de Jésus-Christ, ordonnèrent une persécution générale contre les chrétiens, et, au milieu de cette cruelle tempête déchaînée partout, on n'eût pu trouver une seule contrée, une seule cité, une seule île, un seul coin de l'univers qui ne fût arrosé du sang des martyrs. Aussi l'Orient et l'Occident, l'Asie, l'Afrique et l'Europe (qui sont les trois principales parties du monde) furent consacrées par ce sang généreux, et il n'est aucune contrée qui ne célèbre ses martyrs et ne se glorifie de leurs triomphes. — Cette variété n'existe pas moins pour les personnes que pour les lieux. Dans cette armée de martyrs on compte non-seulement des hommes mais des femmes, non-seulement des vieillards mais des jeunes gens et des jeunes filles, non-seulement des personnages d'une condition commune mais des membres des plus nobles familles (témoin sainte Catherine, fille du prince Costus), non-seulement des hommes ignorants et sans lettres mais des philosophes et des hommes qui excellaient en toute espèce de sciences. Il n'est point d'âge en un mot, point de sexe, point de condition qui n'ait eu ses martyrs. Parlerons-nous du nombre et de la variété des tourments? Autant de martyrs, autant de tortures différentes, et, comme le dit saint Cyprien, les tyrans avaient imaginé plus de supplices pour un seul corps que ce corps n'a de membres. Quelle n'est donc pas, dites-moi, l'éclat de la cour céleste ornée des mérites de tant de saints et des triomphes de tant de héros de la foi! Non, le firmament avec ses étoiles n'est pas aussi resplendissant que la cité céleste toute brillante des couronnes de tant de martyrs?

Que n'aurais-je pas à dire des confesseurs? Les uns furent ces docteurs illustres de l'Eglise qui consacrèrent le jour et la nuit à la méditation de la loi de Dieu et s'appliquèrent sans relâche à l'étude des saintes Ecritures, recueillant et préparant pour nous dans leurs écrits le miel de la sainte parole; les autres furent ces chefs vaillants, ces défenseurs de la foi qu'ils soutinrent avec tant d'intrépidité contre les attaques de l'hérésie! Quels travaux, quels combats ne furent pas les leurs? Quelle haine, quels ressentiments, quelles vexations, les Basile, les Chrysostome, les Ambroise,

les Hilaire et les autres saints docteurs n'eurent-ils pas à subir dans l'intérêt de la foi et de la justice? Combien de contrées n'a point parcourues un Athanase pour échapper à la fureur d'un empereur arien qui voulait le faire périr? Enfin il s'ensevelit pendant six ans consécutifs dans une citerne desséchée, privé de la lumière du soleil, et ne voyant personne qu'un ami qui lui apportait en secret les choses dont il avait besoin. Y a-t-il un martyre comparable à ces ténèbres et à cette prison? Une autre tempête s'étant élevée, il fut obligé de se réfugier dans le tombeau de son père où il resta durant quatre mois au milieu des morts. Qui jamais vit pareil genre de supplice? Et ces anachorètes habitant au sein de vastes déserts, vivant de racines et d'herbes, constamment plongés dans la méditation des choses divines, de quel éclat leur innocence et leur pureté n'ornent-elles pas la cité sainte! Qui pourrait louer comme ils le méritent un Paul, un Arsène, un Hilarion, un Macaire, un Syméon Stylite et tant d'autres? Saint Hilarion (au rapport de saint Jérôme,) n'avait que quinze ans lorsqu'il alla s'ensevelir dans le désert. Là il bâtit une cellule proportionnée à sa petite taille, et coucha pendant toute sa vie sur une natte de joncs qui recouvrait la terre nue. Quant à sa nourriture, elle ne se composait que de quinze figues qu'il mangeait après le coucher du soleil. Tout son temps était consacré à la prière et à la contemplation. Que manque-t-il à une telle vie, mes frères, pour être celle d'un ange? Oubliez un instant ces liens qui l'unissaient à un corps mortel, oubliez ces quinze figues qui lui servaient d'aliment, n'est-ce pas un ange en quelque sorte que vous verrez dans cet homme qui, uniquement occupé des choses d'en haut, exerçait sur la terre l'office des anges? Quelle éclatante parure la cour céleste ne reçoit-elle donc pas des vertus de cette phalange d'anachorètes, de solitaires, de tous ces anges terrestres qui fuyaient la société des hommes afin de ne plus vivre que pour Dieu?

Mais puis-je passer sous silence la gloire des vierges qui, vivant dans la chair, mais non pas selon la chair, gardèrent jusqu'à leur dernier soupir une inviolable pureté d'âme et de corps? Que les païens vantent tant qu'ils voudront leur Lucrèce, cette

femme qui eut le sentiment de l'honneur bien plus que celui de la chasteté, cette femme qui en se vengeant de l'outrage qu'elle avait reçu, se rendit coupable de deux crimes; nous avons nous, pour une Lucrèce, des troupes innombrables de jeunes filles qui aimèrent mieux endurer le fer et le feu et tous les genres de tourments que de perdre le trésor de la chasteté. Combien d'entre elles ont dédaigné l'alliance des princes et des rois, la gloire et les richesses de ce monde! Dans le ciel, qui est aujourd'hui leur récompense, « elles suivent l'agneau partout où il va » *Apoc.*, xiv, 4, en chantant ce cantique : « J'ai méprisé le règne du monde et tous les ornements du siècle pour l'amour de Jésus-Christ, mon Seigneur. » Ainsi donc, mes frères (pour en revenir à notre sujet), sans le péché d'Adam le royaume céleste aurait été privé de ces ornements si nombreux et si variés.

Il est encore un autre sujet de gloire pour Dieu et pour les justes, qui a également son principe dans la chute prmitive du genre humain. Qui ne voit en effet que, dans l'état actuel de la nature déchue, la sainteté et la justice de l'homme sont bien plus admirables qu'elles ne l'eussent été, dans l'état d'innocence. L'homme alors se portant naturellement et sans obstacle vers le bien, n'eût pas eu plus à faire pour embrasser la vertu et s'y maintenir que le poisson pour nager ou l'oiseau pour voler. Mais depuis que nous avons perdu par le péché la justice originelle, depuis que la nature humaine a contracté ce funeste penchant qui l'entraîne vers le mal, travailler à reconquérir l'innocence première, conserver la sainteté en dépit des résistances de la nature, soumettre à l'empire de la raison tous ces mouvements désordonnés, toutes ces rébellions insolentes de la chair et de l'esprit, voilà qui me semble si merveilleux, que dans les conditions présentes (quelque hardi que doive paraître ce langage) la sainteté d'un martyr ou d'un confesseur m'inspire une plus grande admiration que celle de tous les élus ensemble dans l'état de justice originelle. Un fleuve qui remonte vers sa source, comme il est dit du Jourdain, ne vous paraît-il pas un plus grand prodige que cent fleuves qui suivent paisiblement leurs cours? On en peut dire autant de la sainteté d'un seul homme, dans l'état

actuel, comparée à la sainteté de tous les hommes vivant dans la justice primitive. Cet homme est le fleuve qui remonte vers sa source, tandis que les autres en demeurant fidèles à la vertu n'eussent fait qne suivre les heureuses inclinations de leur nature. Pour conserver, en effet, jusqu'au dernier soupir la piété et la justice au milieu des tempêtes et des orages de ce monde, que de travaux, que de périls, que de combats à soutenir ! que de prières, de veilles, de jeûnes et de larmes pour obtenir de Dieu des secours proportionnés aux dangers qui menacent ! « Combien la miséricorde de Dieu (dirai-je avec l'Ecclésiastique) est admirable aux jours de la tribulation ! » *Eccli.*, xxxv, 26. Ce spectacle si magnifique et si varié que nous offrent les tribus célestes doit en effet relever d'autant à nos yeux la vertu de la grâce divine qui peut des pierres mêmes susciter des enfants d'Abraham, faire de la terre le ciel, de la mort la vie, d'hommes nés d'un sang impur des anges sur la terre. Plus la matière est vile, plus grande est la gloire de l'artisan qui fait avec un peu de boue ce qui ne pouvait se faire qu'avec de l'or.

Mais il est temps, mes frères, de clore ce long discours et de voir ce que nous en pouvons tirer pour la direction de notre vie. Vous avez vu d'abord quels biens excellents Dieu dans sa sagesse et sa providence a procurés au monde à l'occasion de la chute originelle, de quelle beauté, de quelle variété il a orné l'Eglise militante et l'Eglise triomphante. Vous avez vu quelle béatitude est réservée aux justes dans le ciel : cette félicité, qui n'est autre que la possession et la jouissance du souverain bien, est telle que la puissance divine elle-même ne saurait rien faire de plus grand, puisque la béatitude objective de l'homme est la même que celle de Dieu. Vous avez vu par quelles voies on parvient à cette félicité ; Notre-Seigneur les énumère dans l'Evangile de ce jour. Vous avez vu encore quels sont les motifs qui doivent nous aiguillonner et nous exciter à marcher dans ces voies. C'est d'abord la grandeur de la récompense promise, qui consiste dans l'état le plus heureux et le plus parfait, puisque tous les biens, y sont réunis. Ce sont les exemples innombrables de tant de saints de conditions différentes offrant à nos regards des hommes, des

femmes, des jeunes filles, des vieillards et des jeunes gens, que ni la délicatesse du sexe et de l'âge, ni la fragilité de la chair, ni la vanité du monde, ni les artifices du démon, ni la concupiscence n'ont pu empêcher de triompher du péché, du monde et du Prince du monde. C'est enfin l'efficacité de la grâce divine qui brille d'un si vif éclat dans les vertus et la conduite des saints, laquelle grâce n'est refusée à aucun de ceux qui l'implorent avec piété et humilité. En vous pressant par ces motifs, mes frères, ce n'est point aux prisons et aux chaînes, aux chevalets et aux ongles de fer, aux coups de fouet, aux grils et aux supplices qui ont mérité aux martyrs la couronne à laquelle nous aspirons que je vous invite, mais à la charité, à la paix, à la justice, à la piété, à la religion, à la crainte du Seigneur, à la fuite du vice, à la garde attentive de votre cœur et de votre langue, à la victoire sur vos passions. Les pieuses lectures, l'assiduité à la prière, la fréquentation des sacrements vous seront pour cet effet d'un merveilleux secours. Marchez donc dans ces chemins, et, avec la grâce de Dieu, vous entrerez enfin et pour toujours dans la gloire et la société des saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

---

# PREMIER SERMON

POUR

## LA FÊTE D'UN MARTYR.

1° L'EXEMPLE DES MARTYRS NOUS APPREND QUE L'ON NE PARVIENT AU CIEL QUE PAR DE NOMBREUX TRAVAUX. — 2° ON EN DONNE LES RAISONS. — 3° ON INDIQUE LES MOYENS A L'AIDE DESQUELS NOUS POUVONS SURMONTER LES DIFFICULTÉS ET LES ÉPREUVES DE LA VIE PRÉSENTE.

*Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.*

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive. *Matth.*, XVI, 24.

Parmi toutes les investigations auxquelles l'esprit humain peut se livrer, il n'en est point de plus louable ni dont l'objet soit plus

utile pour nous que de chercher la voie par laquelle nous pouvons parvenir à la gloire de l'éternelle félicité. Si toutes les créatures ne font rien autre chose que tendre à la fin qui leur a été assignée par le créateur ; si elles emploient tous leurs efforts, tous leurs mouvements et toutes leurs peines pour y atteindre, qu'avons-nous à chercher, qu'avons-nous à faire autre chose, nous qui avons été créés de Dieu pour une fin si excellente ? Si nous cherchons cette unique chose, tout est bien, nous nous sommes acquittés de notre devoir ; mais si nous ne le faisons pas, quand bien même nous obtiendrions tout le reste, quand nous posséderions l'empire du monde entier, c'est en vain, sachons-le bien, que nous avons été créés, en vain que nous avons été mis en ce monde, en vain que nous existons; car, comme le disent les philosophes, ce qui ne parvient pas à la fin qui lui est propre, n'a plus de raison d'être. Voulez-vous donc, mes frères, vous épargner un si grand tort? Voulez-vous parvenir à votre fin, qui consiste dans cet unique et souverain bien pour lequel Dieu vous a faits? Le chemin qui y conduit vous est indiqué dans ces quelques paroles sorties de la bouche de Celui qui est la voie, la vérité et la vie: «Si quelqu'un, vous dit Notre Seigneur, veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive.» Remarquez d'abord ces expressions « si quelqu'un ». Le Sauveur nous donne à entendre par là qu'il ne fait violence à personne, et qu'il y a bien peu d'hommes qui soient animés du désir salutaire de le suivre. En effet, comme il le dit lui-même, « la voie est étroite qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent !» Matth., VII, 14. Aussi n'appelle-t-il pas tout le monde indistinctement, mais il dit: «Si quelqu'un veut venir après moi, etc.» En d'autres termes: Je ne contrains personne, je ne force personne, « je mets devant vous le feu et l'eau, afin que vous portiez la main du côté que vous voudrez.» *Eccli.* XV, 17. De là cette parole du Seigneur dans l'Apocalypse : « Que celui qui fait l'injustice, la fasse encore; que celui qui est souillé, se souille encore; que celui qui est juste, se justifie encore ; que celui qui est saint, se sanctifie encore.» *Qui nocet*, *noceat adhuc ; et qui in sordibus est, sordescat adhuc ; et qui justus est, justificetur adhuc ; et sanc-*

*tus, sanctificetur adhuc.* Apoc., XXII, 11. « Si donc quelqu'un veut venir après moi (c'est-à-dire : si quelqu'un désire arriver où je dois aller moi-même, si quelqu'un est jaloux de partager ma félicité, si quelqu'un ambitionne de régner avec moi dans la gloire du ciel, que celui-là renonce à soi-même), qu'il prenne sa croix et me suive. » Un ardent désir, voilà la première condition qu'on demande de nous. C'est qu'en effet, autres sont à cet égard les dispositions des serviteurs fidèles, autres celles des tièdes et des lâches. Les premiers voulant à tout prix parvenir à leur fin, embrassent avec la même ardeur les moyens qui doivent les y conduire ; les autres ne le veulent qu'à demi, à la manière de ces âmes molles et irrésolues dont Salomon nous trace le caractère, lorsqu'il dit : « Les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire. » *Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* Prov., XXI, 25. Et dans un autre endroit : « Le paresseux veut et ne veut pas. » *Vult et non vult piger.* Ibid., XIII, 4. Il veut, quand il envisage la récompense ; il ne veut pas, lorsqu'il pense aux travaux qu'elle exige ; les promesses l'engagent à vouloir, mais les préceptes l'effraient et font qu'il ne veut plus. Le monde est plein de ces désirs, et l'enfer en est tout peuplé.

Se renoncer, prendre sa croix, telle est donc mes frères la voie royale qui conduit au ciel et dans laquelle tous les saints ont marché à la suite de Jésus, le maître et le modèle de tous les saints. Tous peuvent dire avec le psalmiste : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez enfin conduits dans un lieu de rafraîchissement. » *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.* Ps. LXV, 12. L'Eglise, dont l'Epouse du Cantique était la figure, dit encore : « Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les peaux qui recouvrent les pavillons de Salomon. » *Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem, sicut tabernacula Cedar, sicut pelles Salomonis.* Cant., I, 4. Ces peaux noircies par le soleil et la poussière, présentaient au dehors un aspect assez misérable, mais au dedans elles brillaient d'un éclat et d'une beauté admirables. On en peut dire autant des saints. Souvent ils paraissaient vils et mépri-

sables aux yeux des hommes, mais, sous ces dehors obscurs, que de richesses spirituelles, quelle variété de vertus et de grâces célestes! «Je suis noire, dit l'Epouse, parce que le soleil m'a ôté mes couleurs.» *Cant.*, I, 5. La charité de mon époux, qui est le vrai soleil de justice, cette charité qui l'a porté à endurer la mort pour moi, ne mérite-t-elle point que, à mon tour, je ne refuse pour lui aucune fatigue, aucune peine, aucune persécution, aucun supplice, trop heureuse de lui rendre, autant qu'il est possible, amour pour amour et de payer de quelque retour les sacrifices qu'il s'est imposés pour moi? Eh quoi! il a tant souffert pour mon salut, et je ne souffrirais rien pour sa gloire! S'il a enduré de si cruelles souffrances, n'est-ce pas surtout pour me laisser un éclatant exemple de patience et de résignation?— Par conséquent, mes frères, quiconque est enrôlé sous l'étendard de Jésus-Christ, quiconque est au service de ce glorieux chef, doit savoir qu'il est tenu d'imiter ses exemples de patience et de courage. Ainsi l'entendait l'Apôtre: «Que personne, dit-il, ne soit ébranlé par les persécutions qui nous arrivent; car vous savez que c'est à quoi nous sommes destinés.» *Nemo moveatur in tribulationibus istis: ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus.* I Thess., III, 3. Comme s'il disait: C'est là notre profession, notre office, notre attribution spéciale d'être assaillis comme les rochers qui s'élèvent au sein des mers par les orages et les tempêtes, c'est-à-dire par les tentations du démon et du monde pervers. Aussi l'Epouse du Cantique, après avoir dit que le lit de Salomon est orné d'or et d'argent, ajoute que les degrés pour y monter sont de pourpre, *Cant.* III, 10, voulant sans doute figurer par cette couleur et le sang des martyrs, et les fatigues, et tous les travaux des saints qui leur ont servi de degrés pour arriver au repos de la félicité éternelle. Apprenons de cet exemple, mes frères, que nous devons, nous aussi, entrer dans la même voie afin de suivre ceux dont nous désirons partager la gloire. Nous lisons dans l'Apocalypse qu'il fut répondu aux martyrs, qui demandaient vengeance de leurs ennemis, d'attendre encore un peu de temps, jusqu'à ce que fût rempli le nombre des serviteurs de Dieu et de leurs frères qui devaient aussi bien qu'eux souffrir la mort. *Apoc.*, VI, 10-11. Ce genre de supplice

auquel est condamné tout fidèle soldat de Jésus-Christ est exposé dans ces paroles de l'Apôtre : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés.» *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Galat., v, 24. C'est là un martyre spirituel que tout chrétien est appelé à souffrir.

## I.

Savoir, disent les philosophes, c'est connaître les causes des choses. Si donc, vous voulez connaître, indépendamment des témoignages de la sainte Ecriture qui confirment pleinement cette vérité, la raison pour laquelle on ne peut parvenir au bonhenr éternel que par de nombreux travaux, je vous dirai que cette raison est fondée sur la nature et l'essence même de la vertu, qui est l'unique chemin de la béatitude. Saint Augustin paraphrase ainsi le premier verset du psaume cent dix-huitième : « Heureux ceux qui se conservent sans tache dans la voie! » Ps. CXVIII, 1 : « O homme, s'écrie-t-il, je sais ce que tu cherches. Tu cherches la béatitude. Si donc tu veux être heureux, sois exempt de tache et de souillure. » Une vie pure, c'est-à-dire consacrée à la pratique des vertus, voilà la seule voie qui conduise au bonheur. Mais la vertu, tout le monde en conviendra, a pour objet des œuvres pénibles et difficiles. En effet, là où ne se rencontre aucun travail, aucune difficulté, il ne saurait y avoir de vertu. Aussi les philosophes ont-ils été d'avis que les vertus ne sont pas fort nécessaires pour accomplir certains actes que la nature seule peut faire par elle-même, comme se pourvoir des choses indispensables à la vie, aimer ses parents, défendre ses jours, protéger son corps contre les accidents, etc. De là cette réflexion de Sénèque : Aucune loi ne nous commande d'aimer nos parents, et de choyer nos enfants, car il est inutile qu'on nous pousse à faire ce à quoi la nature elle-même nous porte. On ne doit engager personne à s'aimer soi-même, puisque chaque homme en venant au monde apporte cet amour. Mais là où la nature fait défaut, c'est-à-dire là où elle se montre faible et insuffisante à l'égard de quelque bonne œuvre, là où elle témoigne de la répugnance pour la vertu,

il faut lui venir en aide, et à force de soins et d'industrie triompher de ses résistances et de ses révoltes; ce qui ne peut se faire que par le secours de la grâce et les efforts persévérants de notre volonté.

La vertu demande donc des hommes courageux et résolus; elle repousse loin d'elle les lâches et les paresseux. Ce n'est pas sans raison, en effet, que l'Ecclésiastique a dit : « La veille consacrée au bien dessèche la chair, et l'application qu'on y donne ôte le sommeil. » *Vigilia honestatis tabefaciet carnes, et cogitatus illius aufert somnum.* Eccli., XXXI, 1. Ceux-là en font l'expérience qui s'appliquent de tout leur cœur et de toute leur âme à l'exercice de la vertu. De là cette maxime souvent citée par les philosophes : « La vertu hait les hommes indolents, » et « Les leçons de la vertu ne respirent jamais la mollesse. » C'est pourquoi saint Bernard se rit de l'épouse cherchant l'époux dans son lit, c'est-à-dire, dans les délices et l'oisiveté; aussi est-elle obligée d'avouer qu'elle l'a cherché sans pouvoir le trouver. *Cant.*, III, 1. Il ne se trouve point, en effet, ainsi qu'il est écrit au livre de Job, « dans la terre de ceux qui vivent dans les délices. » *Job*, XXVIII, 13. Mais lorsqu'elle s'est donné beaucoup de peines, lorsqu'elle a parcouru les places publiques et fait le tour de la ville, elle le trouve enfin. Les hommes intrépides et résolus, voilà donc ceux qui trouvent Notre-Seigneur. « La main des forts dominera, dit Salomon; la main relâchée sera tributaire. » *Manus fortium dominabitur : quæ autem remissa est, tributis serviet.* Prov., XII, 24. Oui, elle sera tributaire de ses passions et de ses convoitises, tributaire des appétits d'une chair impure, tributaire du monde et de ses assauts, tributaire de tout ce qui s'imposera à sa faiblesse, mais elle ne sera point tributaire de la vertu que nul ne saurait acquérir sans une grande patience et de nombreux travaux.

On dira peut-être : Mais puisque la vertu est une habitude de l'âme conforme à la raison, comment peut-il se faire qu'elle ne soit pas agréable et sympathique à l'homme qui est doué de raison? N'est-ce pas un principe que la similitude qui existe entre les choses engendre le rapprochement et l'amour et non l'oppo-

sition et la lutte? A cela je réponds que cette opposition et ce combat viennent, non de la nature de l'âme raisonnable, mais de la condition de la chair à laquelle l'âme est unie. Chaque chose, disent les philosophes, est reçue selon le mode du *récipient;* d'où il suit que lorsqu'une chose est reçue quelque part, elle dépouille en quelque sorte sa nature propre pour prendre celle de la chose même où elle est reçue. Ainsi, quoique l'âme raisonnable soit une substance spirituelle, comme elle est unie à une chair faible, elle contracte la faiblesse de la chair à laquelle elle se trouve liée. De là il arrive que cette âme, oubliant sa noblesse et ses prérogatives pour s'attacher à la chair, se laisse aller à désirer avec ardeur tout ce que cette chair, sa compagne, désire et poursuit. Voulez-vous maintenant savoir jusqu'à quel point la chair a été corrompue par le péché? Ecoutez l'Apôtre vous dire : « Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire, dans ma chair. » *Scio quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum.* » Rom., VII, 18. On trouve à peu près la même idée exprimée dans ce passage de la Genèse : « L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse. » *Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua.* Gen., VIII, 21. Avec quelle force donc n'est-il pas nécessaire de combattre ces mouvements et ces révoltes de la nature déchue? Autre chose, en effet, est de naviguer en suivant le courant d'un fleuve et avec des vents favorables, autre chose de résister au courant et aux vents contraires. Dans ce dernier cas, il faut manœuvrer la rame avec vigueur et faire les plus grands efforts pour triompher des obstacles. Qu'on cesse un instant, ou qu'on se relâche, on sera bientôt entraîné à la dérive par la violence du vent et par le cours de l'eau. Oh! si nous avions des yeux spirituels, mes frères, il nous serait aisé de voir que cette situation est la nôtre. Si, en effet, il est si difficile au navigateur de diriger sa course contre les vents et les flots, combien mille fois n'est-il pas plus difficile de lutter sans cesse contre le torrent du siècle et le souffle des esprits impurs, contre la chair souillée par le péché, contre la nature elle-même? De quel zèle, de quels efforts, de quelle industrie, de quelles veilles et de quelles prières

n'avons-nous donc pas besoin pour combattre ce cerbère à la triple tête? Ainsi l'a combattu Jérôme, cet illustre solitaire, qui, bien qu'il vécût dans le désert où il n'avait pour compagnie que les scorpions et les bêtes sauvages, se retrouvait souvent par l'imagination, dit-il, au milieu des chœurs de danse des jeunes filles de Rome. Dans la guerre la plus acharnée, l'ennemi du moins suspend ses attaques au coucher du soleil; mais il n'y avait pour ce grand saint ni repos ni trêve. « Je me souviens, dit-il, que mes cris d'angoisse se prolongeaient jusque dans la nuit, et je ne cessais point de me frapper la poitrine avant que le Seigneur ne fît rentrer le calme dans mon âme. »

Joignez à cela que notre esprit, dont l'origine est toute céleste, est en ce monde comme un étranger et un pèlerin, tandis que notre chair est ici-bas comme dans sa patrie et dans son pays natal. Les anciens avaient imaginé une fable ingénieuse qui s'applique parfaitement à notre sujet. Antée, disent-ils, était fils de la Terre. Il en vint aux mains avec Hercule, et, dans la lutte, chaque fois qu'il était renversé, il prenait en touchant la terre, sa mère et son amie, une vigueur nouvelle. Ainsi en est-il de notre chair, qui puise en ce monde où elle vit de nouvelles forces, pour combattre l'esprit qui tire d'ailleurs son origine. Les biens de la terre dont quelques-uns servent à ses plaisirs, quelques autres à ses intérêts, ceux-ci à ses nécessités, ceux-là à ses goûts, excitent vivement ses convoitises, soit à raison de leur présence, soit à raison des avantages qu'ils lui procurent, tandis que les biens de l'âme, quoique infiniment supérieurs à ceux des sens ne peuvent être vus des yeux du corps, ni touchés de la main. D'où il arrive qu'elle n'aime les choses qu'à proportion qu'elle est plus directement en rapport avec elles. Ce n'est pas tout. Elle a en outre des satellites, que les biens sensibles séduisent également. Ainsi les yeux désirent voir ce qui est beau, les oreilles entendre des choses agréables, l'odorat respirer de suaves senteurs, le goût se délecter dans des mets qui flattent le palais, le corps être mollement vêtu; toutes choses qui combattent énergiquement contre l'esprit, lui qui ne se nourrit que de choses spirituelles. Aussi, l'esprit obsédé par la chair et ses

satellites sollicite le secours du ciel contre un ennemi qui dispose de forces si nombreuses : « Mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi, parce que l'homme m'a foulé aux pieds : il n'a point cessé de m'attaquer tout le jour et de m'accabler d'afflictions. Mes ennemis m'ont foulé aux pieds tout le jour, car il y en a beaucoup qui me font la guerre. » *Miserere mei Deus quoniam conculcavit me homo : tota die impugnans tribulavit me. Conculcaverunt me inimici mei tota die; quoniam multi bellantes adversum me.* Ps. LV, 2-3. Voilà donc comment la chair livre sans cesse la guerre à l'esprit. Si maintenant il est vrai, comme le dit l'Apôtre, que « nul ne hait sa propre chair, mais la nourrit et l'entretient, » *Ephes.*, V, 29, quoi de plus difficile que de combattre contre une chair à laquelle nous sommes unis par les liens les plus étroits de la nature, de la gêner et de la contrarier, de dompter les passions, de réprimer ses mouvements rebelles, de plier sous la loi d'une vie mortifiée ses caprices et son insolence?

Ainsi donc, mes frères, vous voyez, non-seulement par le témoignage des saintes Ecritures, mais encore par la raison que l'on ne peut arriver au port du salut que par des combats et des travaux nombreux. Quiconque refuse d'affronter ces travaux et ces peines se précipite de lui-même dans la mort et dans un malheur éternel.

Vous me demanderez peut-être sur quels points nous devons engager ce combat. Pour le comprendre, vous n'avez qu'à vous rappeler ce que nous venons de dire de la nature de la vertu, dont le propre est de s'appliquer aux œuvres ardues et difficiles. Mais tout cela est peut-être trop général : venons-en à une explication détaillée. On lit dans la Genèse que Rebecca ayant conçu, alla consulter le Seigneur, qui lui répondit : « Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples sortant de votre sein se diviseront l'un contre l'autre. » *Gen.*, XXV, 23. Chacun de nous porte dans son cœur une armée de passions diverses qui sont continuellement en guerre contre l'empire de la vertu et de la raison. Les unes convoitent les richesses, les honneurs, les plaisirs des sens; les autres, quand il se rencontre quelque obstacle à nos désirs, excitent en nous la colère, la haine, l'envie.

la soif de la vengeance, et remplissant l'âme de trouble et d'agitation, s'efforcent de la détourner du bien. Ces mouvements inquiets, ces désirs passionnés, il faut pendant toute la vie les réprimer et les combattre, afin qu'ils ne nous dominent point et qu'ils ne nous fassent pas quitter le chemin de la vertu. Voilà la carrière dans laquelle doivent constamment lutter ceux qui cultivent la piété et la justice, s'ils ont à cœur d'entrer dans le ciel avec la palme du triomphe. Joignez à cela les médisances, les outrages, les persécutions des méchants qui sont autant d'épreuves pour la charité, cette belle vertu qui est l'abrégé de toute la justice chrétienne. Soutenir courageusement ces épreuves, en sortir victorieux, c'est mériter la couronne du martyre spirituel. Les uns, en effet, sont les martyrs de la foi, les autres de la charité, car quiconque souffre persécution pour la justice est un martyr, sinon dans le sens littéral du mot, du moins en esprit. Telle est donc, mes frères, la matière abondante sur laquelle doit s'exercer la vertu.

II.

Mais je crois entendre quelqu'un de vous se récrier et me dire : Père, que faites-vous? Votre devoir est de nous engager à l'amour et à la pratique de la vertu. Pour cela ne serait-il pas beaucoup plus expédient de nous mettre sous les yeux les délices qu'elle renferme que les travaux qu'elle exige? Vous faites le contraire; au lieu de nous dire ses douceurs, vous ne nous parlez que de ses difficultés et de ses peines. Ne m'accusez pas, mes frères, d'agir inconsidérément. Lorsqu'on est sur le point de livrer combat, ne faut-il pas d'abord connaître les forces de l'ennemi, afin de pouvoir lui opposer des forces égales aux siennes et résister à ses attaques avec un courage proportionné à leur violence. Ainsi pour combattre dans la carrière de la vertu, il faut d'abord se rendre compte des travaux et des luttes à soutenir, de peur que, si on descend dans l'arène sans y être préparé et avec un courage languissant, on ne soit effrayé soudain par la grandeur des difficultés et vaincu à la première rencontre. Toutefois, pour ne pas nous laisser ainsi décourager par le tra-

vail et la peine attachés à la vertu, il est à propos de considérer qu'il y a dans ce monde bon nombre de choses pénibles et laborieuses que les hommes non-seulement ne fuient pas, mais qu'ils embrassent volontiers et courageusement, lorsque quelque raison de nécessité ou d'utilité le demande. Que font autre chose tous ceux qui vivent du travail de leurs mains? Que fait autre chose, par exemple le forgeron qui consacre la nuit comme le jour à son rude labeur? car, comme le dit l'Ecclésiastique : « La vapeur du feu lui dessèche la chair, et il ne se lasse point de souffrir l'ardeur de la fournaise. » *Eccli.*, xxxviii, 29. Que dire, et des douleurs intolérables que les mères endurent dans l'enfantement, et des fatigues, et des inquiétudes auxquelles elles se condamnent le jour et la nuit pour élever leur famille? Ce n'est donc pas seulement le travail qu'il faut envisager, mais aussi les fruits qu'il produit et tout ce qui peut en adoucir la peine, afin de ne pas reculer effrayé au premier aspect de la vertu.

Si du moins une vie criminelle offrait moins de difficultés et d'ennuis qu'une vie vertueuse, il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'on quittât celle-ci pour embrasser celle-là. Mais combien il s'en faut qu'il en soit ainsi! Quoi de plus pénible que la vie des méchants? Quoi de plus amer? Eux-mêmes n'en font-ils pas l'aveu? Entendez-les s'écrier, dans le livre de la Sagesse : « Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché par des chemins âpres, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. » *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus.* Sap., v, 7. Sans doute, mes frères, l'une et l'autre vie renferment des peines et des fatigues. Mais combien celle des méchants est plus laborieuse que celle des justes! « Les maladies de l'âme, dit Sénèque, ne sont pas incurables, et la nature qui nous a fait naître pour la vertu nous aide elle-même à nous corriger, si nous le voulons. Le chemin de la vertu n'est pas non plus, comme l'ont cru quelques-uns, rude et escarpé; on y va de plain-pied. Je ne viens pas vous conter des chimères : oui, le chemin du bonheur est facile; entrez-y seulement sous de bons auspices et avec l'assistance des dieux eux-mêmes. Il est beau-

coup plus difficile de faire ce que vous faites; car quoi de plus reposé que le calme de l'âme, et de plus pénible que la colère? Quoi de plus tranquille que la clémence et de plus orageux que la cruauté? La chasteté est en repos, l'incontinence toujours en agitation. En un mot, la garde de toutes les vertus est aisée, et la pratique des vices est fort coûteuse. » Si un philosophe, qui ne connaissait pas la vertu de la grâce avait de tels sentiments, quels ne doivent pas être les nôtres à nous qui reconnaissons et proclamons sa puissance et son efficacité? Je veux néanmoins citer un autre témoignage d'un très-grand poids, un témoignage sorti de l'école même de la volupté, et que ne pourront rejeter, par conséquent, les partisans mêmes les plus ardents du plaisir. Epicure, qui, comme on le sait, faisait consister le bonheur dans la volupté, disait, au rapport de Sénèque, qu'on devait suivre la vertu, parce qu'elle procurait un grand plaisir à ses sectateurs, et qu'il fallait au contraire éviter les vices, parce qu'ils engendraient dans l'âme d'innombrables soucis, tant à cause de la crainte et de la conscience du mal commis, qu'à cause de l'intempérance des passions. En cela, Epicure ne s'écartait pas beaucoup des dogmes de notre religion, puisqu'il est écrit au livre des Proverbes : « La joie du juste est de faire la justice, » *Gaudium justo est facere judicium.* Prov., XXI, 15, et au livre des Psaumes : « Le brisement du cœur et l'affliction sont dans les voies des méchants, et ils n'ont point connu la voie de la paix. » *Contritio et infelicitas in viis eorum et viam pacis non cognoverunt.* Ps. XIII, 3. Rien n'est plus vrai, en effet, que cette parole de saint Augustin : « Vous avez voulu, Seigneur, et il est véritablement ainsi, qu'une âme livrée au désordre fût à elle-même son châtiment. »

Examinons maintenant comment la vertu tempère ou fait disparaître entièrement sa propre amertume. Le premier condiment de la vertu, si je puis ainsi dire, est la grandeur du mérite. Plus grand est le travail et l'effort, plus grand est le mérite de la bonne œuvre, en supposant qu'elle soit faite dans la charité. Les paroles de l'ange Raphaël à Tobie sont dignes d'être remarquées, et nous devrions les graver au fond de notre cœur : « Lorsque

vous priiez Dieu avec larmes, lui dit-il, et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre repas, et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur. » *Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos, et derelinquebas prandium tuum, et mortuos abscondebas per diem in domo tua, et nocte sepeliebas eos, ego obtuli orationem tuam Domino.* Tob., XII, 12. Prier, ensevelir les morts sont des œuvres excellentes, sans doute, mais joindre les larmes aux prières, quitter son repas et s'exposer soi-même à la mort pour donner aux morts la sépulture, voilà qui fut tellement agréable à Dieu, qu'il envoya du ciel l'ange Raphaël revêtu d'une forme humaine pour accompagner le jeune Tobie dans son voyage et combler de bienfaits le père et le fils. A quoi faut-il attribuer cette faveur merveilleuse? assurément aux larmes que répandait le saint homme, aux travaux et aux périls qu'il affrontait pour la gloire de Dieu. Aussi quand le Seigneur veut louer l'apôtre saint Paul, il laisse de côté ses autres vertus et ses priviléges extraordinaires, pour signaler sa patience à supporter les fatigues et les dangers. Voici en effet ce qu'il dit à Ananie : « Va trouver cet homme, parce qu'il est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël; car je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. » *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus et filiis Israel. Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Act., IX, 15-16.

Il faut ajouter à cela les consolations de l'Esprit saint, les joies spirituelles dont il remplit et fortifie l'âme du juste, la manne secrète dont il la nourrit, et que personne ne connaît que celui qui la reçoit. De là cette exclamation du Roi-Prophète : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent ! » *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te!* Ps. XXX, 20. Oui, cette douceur est si grande, qu'elle ravit d'admiration les Vertus célestes elles-mêmes, qui s'é-

crient dans le Cantique des cantiques : « Quelle est celle-ci, qui s'élève du désert, toute remplie de délices? » *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens?* Cant. VIII, 5. Comment allier ces deux choses, le désert et les délices? Qui dit le désert, ne dit-il pas la solitude, la tristesse, la privation de tous plaisirs? Il est vrai, et cependant ces deux choses se concilient de la manière la plus parfaite. Ceux en effet qui vivent dans cette privation des délices terrestres, comme en un désert, le Seigneur les comble de délices et de douceurs spirituelles, afin que les joies véritables les détachent aisément des joies vaines et mensongères, les biens solides des biens frivoles, les voluptés de l'esprit des voluptés de la chair. C'est ainsi que le Seigneur attire à lui les âmes fidèles par le charme des douceurs et des consolations spirituelles. Le Prophète nous le fait assez entendre, lorsqu'il dit : « Tous ceux qui se sont engraissés des biens de la terre ont mangé et ont adoré; tous ceux qui descendent dans la terre, tomberont en sa présence. » *Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ : in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram.* Ps. XXI, 30. Voici comment ce passage est expliqué par quelques interprètes : Les puissants qui habitent la terre ont mangé, et après avoir goûté les dons spirituels du Seigneur, ils sont devenus suppliants, et voici qu'ils fléchiront le genou pour l'adorer. C'est, qu'en effet, quand on a une fois goûté les douceurs spirituelles, il est aisé de mépriser tous les plaisirs du monde, d'embrasser la croix de Jésus-Christ et de tomber à ses pieds pour implorer ses faveurs.

Un autre adoucissement aux amertumes de la vertu est la récompense céleste promise à ceux qui auront vaillamment combattu. C'est par ce motif que l'apôtre exhorte les Corinthiens à soutenir courageusement la lutte. Après leur avoir mis sous les yeux la gloire de la résurrection et de l'immortalité, il ajoute : « Ainsi donc, mes frères bien-aimés, demeurez fermes et inébranlables, et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur, » *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper : scientes quod labor*

*vester non est inanis in Domino.* I Cor., xv, 58. Dieu, dont la bonté ineffable et infinie dispose toutes choses avec douceur, a voulu qu'il y eût en cette vie si courte et si fugitive des travaux et des combats, mais dans l'autre vie, qui est éternelle, des récompenses et des couronnes sont réservées à nos victoires. Ici est le combat, là est le triomphe; ici les travaux nous préparent au céleste royaume, là plus de travaux, mais le repos, un repos sans fin.

Nous lisons au troisième Livre des Rois que, pendant la construction du temple de Salomon on n'entendit dans la maison destinée au Seigneur le bruit ni du marteau, ni de la cognée, ni d'aucun autre instrument. Les pierres et les bois avaient été travaillés sur le mont Liban avec tant d'art et de perfection qu'ils étaient ajustés et mis chacun en leur place sans le secours de la hache et du marteau. III *Reg.*, VI. Ce qui eut lieu par rapport à ce temple terrestre est l'image de ce qui doit se faire dans la structure du temple céleste qui, commencé dès l'origine du monde, doit s'achever à la fin des temps, non avec des pierres matérielles et inanimées, mais avec des pierres vivantes et spirituelles. Ici bas ces pierres vivantes sont travaillées et polies, là elles doivent être mises chacune en leur place sans le secours du fer ni d'aucun autre instrument. Mais comment ces pierres sont-elles taillées ici bas? L'Eglise nous l'apprend dans une de ces hymnes, où elle dit: « Les pierres polies par les coups, par les épreuves et les afflictions sont ajustées à leur place par la main du divin architecte qui les dispose pour qu'elles entrent dans la structure des saintes demeures. » Cette pensée console les justes au milieu des combats de cette vie; ils comprennent que ce n'est point pour les écraser mais pour les polir que les épreuves leur arrivent, que Dieu ne les abandonne point mais qu'il les travaille de sa main, qu'ils ne sont point brisés, mais parés pour obtenir dans le temple de la Jérusalem céleste une place d'autant plus belle qu'ils auront enduré en ce monde plus de travaux et de tribulations. Si cette espérance, en effet, ne les soutenait, comment pourraient-ils subsister au milieu des orages et des tempêtes de la vie présente? Aussi, au lieu du passage que nous lisons ainsi

dans les Psaumes : « Je crois voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants, *Ps.* xxvi, 13, » d'autres ont traduit : « si je n'avais cru voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants. » Cette phrase, d'une concision tout hébraïque, présente un sens, qui est parfaitement conforme à ce que nous voulons établir : c'est comme si le Roi-Prophète disait : Au milieu de tant de témoins d'iniquité qui se sont élevés contre moi, je me suis vu réduit à une telle extrémité, que, si je n'avais cru très-fermement et si je n'avais été en quelque sorte pleinement persuadé qu'un jour je verrais la bonté et la clémence du Seigneur dans la terre où vivent ceux qui ne doivent plus mourir, j'aurais perdu courage. Voilà, chrétiens, les solides espérances qui soutiennent le juste et le fortifient dans ses travaux et ses peines.

## III.

Quels puissants motifs d'encouragement nous fournira encore la considération des combats et des épreuves que les saints ont supportés pour la piété et la justice ! Pensons, dit saint Grégoire, aux grandes actions de ceux qui nous ont précédés, et ce que nous avons à souffrir nous paraîtra peu de chose. Mais parmi tous ces saints, quels athlètes se montrèrent plus intrépides que les martyrs ? La rage cruelle des tyrans animée de toutes les fureurs de l'enfer imaginait les plus affreux supplices; elle eût voulu, s'il eût été possible, trouver quelque torture plus atroce que la mort pour ébranler la constance des serviteurs de Dieu, et leur faire abjurer leur foi. Les uns étaient livrés en pâture aux bêtes féroces, les autres attachés à la queue de chevaux indomptés étaient traînés à travers les ronces et les pierres; on coupait à ceux-ci leurs membres, l'un après l'autre; on perçait ceux-là de flèches; d'autres, par un genre de supplice inconnu jusqu'alors, étaient exposés pieds et poings liés à l'intempérie d'un ciel glacé, pour que le froid les fît périr. Parlerai-je de ceux qui étaient jetés dans des chaudières de graisse et d'huile bouillantes? Que dire de ceux que l'on étendait sur des grils ardents où ils étaient retenus avec des fourches de fer; de ceux qu'on

attachait sur le chevalet, que l'on déchirait avec des ongles de fer et qu'on roulait ensuite, quand leurs corps n'offraient plus qu'une plaie, sur des épines, des tessons et des cailloux tranchants; de ceux que l'on frappait de verges, de fouets garnis de plomb; de ceux qu'on laissait mourir épuisés de faim, de soif et de misère dans les ténèbres d'un cachot? Il est permis sans doute d'admirer qu'un seul corps si faible, ait pu suffire à tant de tortures, mais il y a quelque chose de plus admirable, c'est l'intrépidité et l'empressement des chrétiens à marcher aux supplices. Un bon nombre de fidèles n'attendaient même pas qu'on vînt les arrêter; d'eux mêmes ils s'offraient à la mort en criant : Je suis chrétien, je suis chrétien. Entre autres exemples de ce courage héroïque en face du martyre, il faut signaler celui de saint Cyprien. On l'amène devant Galère qui lui dit : tu es Cyprien? — Oui répond aussitôt le saint. — C'est toi, continue le tyran, que les chrétiens appellent leur pape ? — C'est moi, répond Cyprien. — Les princes ne t'ont-ils pas ordonné d'adorer les dieux ? — Je ne le ferai pas. — Tu ferais mieux, repartit Galère, de pourvoir à ton salut. — Mon salut, c'est Jésus-Christ. — Le juge ne pouvant rien gagner sur cet homme qui niait et blasphémait les dieux de l'empire, porta contre lui une sentence de mort conçue en ces termes : que Statius Cæcilius Cyprien soit frappé du glaive. A quoi le saint répondit : *Amen.* O *Amen !* O douce parole qui termine heureusement une sainte vie ! O ardent désir du serviteur de Dieu impatient de sacrifier sa vie à son créateur et à son rédempteur ! Cyprien, après avoir prononcé ce dernier mot, tendit la tête au glaive et commanda que l'on compta vingt pièces d'or au bourreau pour le récompenser d'un si grand bienfait. C'est au prix de l'or que les autres hommes rachètent leur vie, lui, il donna de l'or pour acheter la mort.

Plus d'une fois les infidèles eux-mêmes furent saisis d'admiration en face du courage et de la grandeur d'âme des martyrs : ils comprenaient qu'il y avait là quelque chose qui dépassait les forces de la nature humaine. « La foule des spectateurs, dit saint Cyprien, dans une lettre aux martyrs, a vu avec étonnement le combat céleste, la lutte des soldats du Christ : elle a vu les serviteurs de Dieu

debout, ayant la parole libre, fermes et incorruptibles dans leur résolution, soutenus par une vertu divine, dépourvus à la vérité des armes de ce monde, mais revêtus des armes de la foi; au milieu des supplices, ils se montraient plus forts que les bourreaux, et leurs membres meurtris et déchirés triomphaient des fouets et des ongles de fer. On les accablait de coups sans pouvoir ébranler leur foi, quoique leurs entrailles sortissent de leurs corps, et que les bourreaux s'acharnassent non plus sur des membres mais sur des plaies.» L'Epouse du Cantique nous donne une idée de la multitude et de l'intrépidité de ces athlètes, lorsqu'elle les compare à la tour de David, bâtie avec des boulevards et où sont suspendus mille boucliers et toutes les armes des plus vaillants. *Cant.*, IV, 4. Aux exemples innombrables des martyrs, il faut joindre ceux des saints confesseurs, qui ont enduré tant de travaux et de persécutions. Le pape saint Grégoire n'eut pas seulement à souffrir pendant la vie des incursions des barbares et des maladies les plus cruelles; des hommes jaloux de sa gloire le poursuivirent de leur haîne, même après sa mort, en livrant aux flammes ses doctes et admirables écrits. Saint Grégoire de Nazianze, évêque de Constantinople fut obligé d'abandonner son siége, à cause de l'envie dont il était l'objet. Saint Basile fut cruellement persécuté par l'empereur Valens. La malveillance et l'envie obligèrent saint Jérôme à quitter Rome; il se rendit en Palestine où ses ennemis cherchèrent à le diffamer et ne craignirent pas de l'accuser d'hérésie. Saint Ambroise eut à soutenir l'implacable haine de Justine, mère de l'empereur Valentinien. Que dire de saint Athanase, pouvant à peine trouver dans le monde entier une retraite sûre, et, chose incroyable, forcé de demeurer pendant six ans dans une citerne desséchée, privé de la lumière du soleil?

Maintenant c'est à vous que je m'adresse, mes frères. Si la grâce et la charité divines ont tant de puissance, si les martyrs et les confesseurs de Jésus-Christ armés de cette force d'en haut ont souffert avec autant d'empressement que de courage les tourments les plus affreux, qu'aurons-nous à répondre au tribunal du souverain Juge, nous à qui on demande si peu en comparaison des épreuves de ces héros de la foi qui cependant étaient hommes

comme nous, revêtus de la même nature que nous? Les exemples de constance et de courage que nous met sous les yeux la fête de saint N. que nous célébrons aujourd'hui ôtent toute excuse aux méchants, et sont comme autant d'aiguillons qui stimulent les justes dans la voie de la piété et de la vertu. Ne vous arrêtez pas, chrétiens à envisager seulement les difficultés de l'accomplissement de la loi divine ; allez plus loin ; considérez que la vie des méchants est traversée de bien plus de soucis et de peines que celle des justes, laquelle a d'ailleurs de nombreux et puissants secours qui la soutiennent et l'encouragent. C'est la grandeur du mérite proportionnée à la bonté de l'œuvre accomplie ; c'est la couronne céleste promise à la sainteté et à la justice ; c'est l'Esprit saint, qui console et remplit de joies et de délices les cœurs des fidèles, de peur que les forces venant à leur manquer dans le chemin, ils ne succombent à la fatigue ; c'est enfin la vertu invincible de la grâce divine, qui armait d'une telle force les apôtres et les martyrs, qu'ils s'écriaient : « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence? *Quis nos separabit a charitate Christi? Tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio aut gladius?* Rom., VIII, 35.

Que ces motifs et ces secours puissants raniment donc notre courage et nous inspirent une prompte et entière obéissance aux préceptes divins. Que désormais ni l'adversité, ni les plaisirs des sens, ni la cupidité, ni le souffle de la faveur populaire, ni les exemples des hommes pervers, ni leurs conseils, ni les injures, ni les outrages, ne puissent retarder notre course dans le sentier de la piété et de la vertu ; renversons ces obstacles, triomphons de ces ennemis, marchons d'un pas résolu dans le chemin de la justice, afin de mériter de partager un jour avec les martyrs la couronne de l'éternelle justice qui nous est promise par notre divin chef, qui vit et règne avec le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# SECOND SERMON

POUR

# LA FÊTE D'UN MARTYR.

DEUX TÉMOIGNAGES ÉCLATANTS CONFIRMENT LA VÉRITÉ DE LA FOI CHRÉTIENNE. — 1° LA CONVERSION DU MONDE QUI N'A PU S'ACCOMPLIR SANS MIRACLES. — 2° LA VERTU DE LA GRACE DIVINE QUI RÉPAND DANS LES AMES UNE PAIX ET UNE TRANQUILLITÉ MERVEILLEUSES.

*Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Cette victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi.

I *Joan.*, V, 4.

Entre tous les moyens qui aident les hommes à régler sagement leur vie, l'exemple a une telle puissance que le Fils du Père éternel a daigné se revêtir de notre nature, parcourir cette terre et vivre parmi les hommes, non-seulement pour les racheter, mais encore pour leur offrir dans sa personne le plus parfait modèle de toutes les vertus. C'est qu'en effet, comme le dit Lactance, les hommes aiment toujours mieux les exemples que les paroles, parce que parler est chose aisée tandis que pratiquer est difficile. Voilà pourquoi l'Eglise, toujours pleine de sollicitude pour notre salut, l'Eglise, qui ne fait rien qui n'ait pour but de nous exciter à l'amour de la vertu et de la piété, a institué cette multiplicité et cette variété de fêtes en l'honneur des saints. Son intention n'est pas seulement de nous procurer par les prières et l'intercession des saints un secours pour notre faiblesse; elle veut en outre échauffer notre zèle et animer notre courage par leur exemples. A la vérité, l'Esprit sanctificateur a orné tous les saints comme autant de vases d'or massif des pierreries de toutes les vertus, mais il a voulu cependant distinguer chacun d'eux par quelque vertu particulière et plus éclatante. Ainsi nous louons dans les saints patriarches l'obéissance, dans les prophètes la science des choses divines, dans les apôtres la charité, dans les martyrs la foi, dans les confesseurs la dévotion, dans les moines et les anachorètes la mortification et la contem-

plation des choses célestes, dans les vierges la fleur toujours intacte de la chasteté, dans les saintes veuves la continence et la sobriété. Il a, ce divin artiste, peint la tunique de l'Eglise de différentes couleurs; et l'Eglise, à son tour, en nous proposant les exemples des saints, offre chaque jour à nos regards son vêtement éclatant d'or et orné d'une admirable varieté de vertus, afin que parmi toutes ces vertus qui font sa parure, nous en trouvions quelqu'une qui nous soit particulièrement agréable et salutaire. Nous célébrons aujourd'hui la fête du bienheureux saint N. martyr. Or, comme ce qui distingue spécialement les martyrs des autres saints, c'est la fermeté inébranlable de leur foi, je me propose de vous entretenir de cette fermeté des martyrs, après que nous aurons imploré le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quelques-uns d'entre vous diront peut-être qu'il n'est pas nécessaire de prouver la vérité de la foi à des hommes qui croient déjà fermement. Mais hélas! mes frères, combien qui croient comme s'ils ne croyaient pas, qui vivent comme s'ils étaient persuadés qu'il n'y a point de providence, et que Dieu ne fait aucune distinction entre le bien et le mal! Il n'est donc pas inutile de traiter devant ces hommes de l'excellence et de la vérité de la foi, surtout en ces temps malheureux où nous avons à déplorer tant de naufrages dans la foi. Ces hommes, nous devons conformément à la recommandation de l'Apôtre, les recevoir avec charité, comme étant encore faibles dans la foi, *Rom.*, XIV, 1, et les convaincre, non-seulement par l'autorité de la foi elle-même, mais par le témoignage des œuvres de la main de Dieu, afin que ceux qui seraient moins accessibles à l'argument de l'autorité de la foi, cèdent aux preuves de la raison. Ce sujet d'ailleurs n'est pas sans utilité même pour les hommes qui vivent pieusement en Jésus-Christ, car la foi étant, comme le dit l'Apôtre, la racine et le fondement de toute la vie spirituelle, nous devons la cultiver et la fortifier avec un soin assidu. Nous voyons les jardiniers s'occuper tout particulièrement de la racine des arbres : ils l'arrosent souvent, l'entourent de fumier pour la ré-

chauffer, amollissent la terre qui la porte afin de laisser un libre passage à l'air, au soleil, à la pluie et à l'action des influences célestes. Grâce à cette précaution, ils font profiter tous les rameaux et tous les fruits de l'arbre des soins qu'ils ont exclusivement donnés à la racine. Or, la foi étant, comme nous venons de le dire, la racine non-seulement de notre justification, mais de toute la vie spirituelle et de toutes les autres vertus, il est donc de la plus grande importance de cultiver cette vertu, de la nourrir, de la fortifier et de l'affermir par les miracles de la puissance divine. La racine une fois solidement établie, nous ferons aisément de grands progrès dans les autres vertus, qui sont à la foi ce que les rameaux et les fruits de l'arbre sont à sa racine. Aussi l'Apôtre nous atteste que le progrès et la justice du chrétien croissent avec la foi, *Rom.*, I, 17, parce que les autres vertus s'augmentent à mesure que la foi devient plus vive et plus ardente.

Quoique la vérité de notre foi dépende bien plus de la lumière du divin Esprit que des preuves fournies par la raison humaine, ces preuves qui la confirment sont cependant si nombreuses et si puissantes que le Prophète a dit avec raison : « Vos témoignages, Seigneur, sont très-dignes de créance. » *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ps. XCII, 5. De là cette parole de Richard de Saint-Victor si justement célèbre et sur laquelle je souhaiterais bien appeler l'attention des Juifs et des païens : « Les raisons qui nous portent à croire sont si nombreuses et si fortes que nous pouvons dire au Seigneur : Seigneur, si nous sommes trompés, notre erreur vient de vous. »

Parmi ces preuves qui confirment la vérité de notre foi, il en est deux principales, l'une extérieure, l'autre intérieure. La preuve extérieure, ce sont les miracles éclatants que Dieu a opérés; la preuve intérieure, ce sont les œuvres magnifiques de la grâce que le Seigneur a accomplies dans les âmes des justes. Ces deux témoignages vont faire le sujet de ce discours.

## PREMIÈRE PARTIE.

### I.

Disons d'abord avec saint Thomas que les miracles confirment pleinement la vérité de la foi catholique, puisqu'ils sont l'ouvrage de la puissance divine qui ne peut tromper personne ni se tromper elle-même. Or, dans la prédication de l'Evangile, les miracles n'ont pas manqué. Les saintes Ecritures en rapportent un bon nombre, mais indépendamment de ce témoignage les saints Pères disent qu'il eût été impossible sans d'éclatans miracles d'engager les hommes à regarder comme un Dieu un homme né d'une mère pauvre et de condition vulgaire et attaché à la croix entre deux scélérats. Si la condition de la mère de Jésus était humble, celle de son père putatif ne l'était pas moins, puisque, au rapport de saint Luc, on croyait communément que Jésus était le fils de Joseph, c'est-à-dire d'un artisan. Pouvaient-ils croire autrement ceux qui ignoraient complétement le mystère de l'Incarnation du Seigneur, ce mystère digne de l'admiration des esprits célestes? Comment, s'ils n'avaient pas été témoins des plus éclatants miracles, les hommes auraient-ils jamais voulu croire que le fils d'un artisan, qui gagnait sa vie en maniant la hache et la scie, était le Dieu tout-puissant, le créature et le souverain maître et modérateur de tout ce que renferment le ciel et la terre? C'était là ce qui irritait Varane, roi des Perses, contre les chrétiens; il les persécutait avec fureur, disant que c'étaient des insensés, qui croyaient que le fils d'un charpentier était le Dieu tout-puissant. Entre autres victimes de la persécution de ce prince se trouva un noble personnage, nommé Achemenide, que Varane déposséda de ses richesses et de ses titres, et qu'il envoya garder les chameaux de ses équipages ne lui laissant pour tout vêtement qu'un mauvais caleçon. Quelques jours après, le roi aperçut d'une des galeries de son palais Achemenide brûlé par les ardeurs du soleil et couvert de poussière. Il se ressouvint de la gloire de son père, le fit venir auprès de lui et le revêtit d'une tunique de fin lin. Puis espérant que cet homme épuisé par les fatigues et la misère se montrerait plus facile et plus

disposé à rentrer dans ses bonnes grâces, il lui dit : Il est temps de renoncer à votre première erreur et de bannir de votre esprit le fils du charpentier. A cette parole, Achemenide, animé d'une sainte indignation, déchira sa tunique et, la jetant au loin, s'écria à haute voix : Prince, si vous pensez que pour un vêtement je vais abjurer une religion si excellente, voilà votre présent : gardez-le avec votre impiété. *Niceph.*, lib. XIV, cap. 30.

Les choses étant ainsi, quoi de plus étrange, mes frères, que des hommes aient reconnu pour le Dieu véritable, pour le Créateur du ciel et de la terre, pour le souverain arbitre de l'univers, un homme qui était regardé comme le fils d'un artisan et qui avait été condamné au supplice de la croix avec des malfaiteurs? Comment, sans l'intervention des plus étonnants miracles, auraient-ils pu croire une chose en apparence si déraisonnable, et (ce qui est plus surprenant) la croire avec une fermeté et une constance que ne purent ébranler ni les chaînes, ni les prisons, ni l'exil, ni les roues, ni la confiscation des biens, ni les coups de fouets, ni la dent des bêtes féroces, ni les ongles de fer, ni le feu, ni les chaudières de graisse et d'huile bouillantes, ni les tourments les plus affreux imaginés par la cruauté des hommes et la rage des démons, ni enfin l'univers tout entier conjuré contre la religion de Jésus-Christ. « Les rois de la terre, avait dit le prophète, se sont opposés et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et son Christ. » *Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt adversus Dominum et adversus Christum ejus.* Ps. II, 2. Tous les rois de la terre, en effet, tous les empereurs du monde, tous les peuples, toutes les classes, les juifs et les gentils, les philosophes et les puissants du siècle, tout l'univers ont conspiré contre la foi, et, pour l'attaquer, ont employé toutes sortes de ruses, de machines de guerre et de tortures. Fureur impuissante ! La foi des saints martyrs n'en a été ni affaiblie ni diminuée.

Il est un autre genre d'attaque qui, à mon avis, était plus capable que tous les tourments d'ébranler le courage des martyrs, s'ils n'eussent été soutenus par la vertu de Dieu. Pour le comprendre, il faut savoir que les hommes qui honorent Dieu uniquement dans l'espérance des biens terrestres mesurent la vérité de

la religion et de la foi au succès de leurs affaires temporelles, témoins ces hommes dont la sainte Ecriture parle au livre des Machabées : « En ce temps-là il sortit d'Israël des enfants d'iniquité, qui donnèrent ce conseil à plusieurs : Allons et faisons alliance avec les nations qui nous environnent, parce que depuis que nous nous sommes retirés d'avec elles, nous sommes tombés dans beaucoup de maux. Et ce conseil leur parut bon. » *In diebus illis exierunt ex Israel filii iniqui, et suaserunt multis, dicentes : Eamus et disponamus testamentum cum gentibus quæ circa nos sunt; quia ex quo recessimus ab eis, invenerunt nos multa mala. Et bonus visus est sermo in oculis eorum.* I Mac., I, 12-13. C'est ainsi encore que les femmes auxquelles Jérémie reprochait leur idolâtrie répondirent à ce prophète : « Nous ne recevrons pas de votre bouche les paroles que vous nous dites au nom du Seigneur : mais nous exécuterons les vœux que nous aurons prononcés par notre bouche, en sacrifiant à la reine du ciel et en lui offrant des oblations comme nous avons fait nous et nos pères, car alors nous avons eu tout en abondance, nous avons été heureux, et nous n'avons souffert aucun mal. Mais depuis le temps que nous avons cessé de sacrifier à la reine du ciel, et de lui présenter nos offrandes, nous avons été réduits à la dernière indigence et nous avons été consumés par l'épée et par la famine.» *Sermonem quem locutus es ad nos in nomine Domini, non audiemus ex te : sed facientes faciemus omne verbum quod egredietur de ore nostro, ut sacrificemus Reginæ cœli, et libemus ei libamina, sicut fecimus nos, et patres nostri ; et saturati sumus panibus, et bene nobis erat, malumque non vidimus. Ex eo autem tempore quo cessavimus sacrificare reginæ cœli, et libare ei libamina, indigemus omnibus, et gladio et fame consumpti sumus.* Jerem., XLIV, 16-18. De même, les païens attaquaient la vérité de la religion chrétienne en lui imputant les maux qui étaient venus fondre sur Rome. L'empire, disaient-ils, était florissant autrefois, mais depuis qu'on a commencé à y prêcher une religion nouvelle, les barbares l'ont envahi et livré à la désolation. Saint Cyprien, Salvien et saint Augustin dans son ouvrage *De la Cité de Dieu,* se sont élevés avec force contre cette erreur perfide.

Mais si les hommes corrompus repoussent et dénigrent la vraie foi, à cause des adversités et des calamités qu'ils lui attribuent, ils sont disposés à l'accueillir et à l'embrasser quand elle leur paraît être une cause de succès et d'avantages temporels. Nous en avons une preuve manifeste dans le fait suivant que j'emprunte au livre d'Esther. Les Juifs avaient été condamnés à la mort par le cruel Aman, mais après l'élévation de Mardochée leur fortune changea d'une manière si heureuse et si extraordinaire, que les nations, témoins de l'événemeut, abjurèrent le culte des faux dieux pour embrasser la religion juive. Je lis dans l'histoire de Socrate un exemple admirable qui vient parfaitement à l'appui de ce que j'ai avancé, et qui mérite par conséquent de trouver ici sa place. Voici les paroles de cet historien. « Les Burgundes sont une nation qui habite au delà du Rhin : ils mènent une existence paisible et presque tous s'occupent à travailler le bois, travail qui leur procure les choses nécessaires à la vie. Les Huns vinrent troubler cette tranquillité, ils se répandirent dans le pays, le dévastèrent et tuèrent un bon nombre de ses habitants. Dans leur anxiété, les Burgundes pensèrent à recourir à quelque Dieu qui pût venir à leur aide. Ayant entendu dire que le Dieu des Romains secourait puissamment ceux qui le craignaient, tous d'un commun accord embrassèrent la religion de Jésus-Christ. Ils marchèrent avec confiance contre leurs tyrans et ne furent pas trompés dans leur espérance.»

Voilà, mes frères, quels furent presque toujours par rapport à la vraie foi les sentiments et les dispositions du commun des hommes et particulièrement des païens. Ils pouvoient donc faire alors aux disciples de Jésus-Christ l'objection suivante : Si le Christ, que vous confessez, est le vrai Dieu et le maître du ciel et de la terre, si la puissance et l'autorité de tous les royaumes et de tous les empires sont entre ses mains, comment ne vous comble-t-il pas des plus magnifiques récompenses, vous qui lui êtes si attachés que vous aimeriez mieux souffrir tous les tourments que de renoncer à son culte et à votre foi? comment, d'un autre côté ne frappe-t-il pas et ne fait-il pas périr dans les plus cruels supplices les ennemis de son nom et les persécuteurs de sa

religion? Bien loin qu'il en soit ainsi, ces persécuteurs, nous les voyons nager au sein des richesses, des honneurs et de l'abondance, tandis que vous, accablés de travaux et de peines, odieux à tous les hommes, vous ne pouvez trouver de retraite assez sûre pour vous cacher; votre vie est misérable, la mort qui la termine est plus cruelle encore, puisque c'est au milieu des plus affreux supplices que l'on vous fait périr. Y a-t-il sur la terre un roi qui voyant ses fidèles serviteurs opprimés par les ennemis voisins, les abandonnerait à leur malheur? Ne prendrait-il pas plutôt les armes, et ne vengerait-il pas avec le fer et la flamme les injures faites à ses sujets? Comment donc votre Dieu ne vous montre-t-il, à vous, aucun espoir de salut, et laisse-t-il vivre, non-seulement dans l'impunité, mais dans l'abondance de tous les biens, ses ennemis les plus acharnés? Si du moins cet oubli, cette insouciance de votre Dieu ne duroit que depuis dix ans, vingt ans, trente ans, on comprendrait que l'espérance d'un prochain secours pût soutenir votre confiance, mais voilà près de trois cents ans que continue cette cruelle persécution, qui sans relâche s'attaque à votre vie et à votre fortune; que pouvez-vous donc attendre autre chose de l'avenir que ce que vous avez expérimenté depuis si longtemps dans le passé? — Je vous le demande, mes frères, en présence des épouvantables tortures qu'on leur infligeait, en présence de ce raisonnement des païens et de la longue et incessante persécution de l'Eglise, comment la foi et la constance des saints n'auraient-elles pas été ébranlées, s'ils n'eussent été témoins chaque jour, au milieu de leurs luttes et de leurs combats, de miracles sans nombre par lesquels Jésus-Christ leur chef affermissait leur courage? Combien de fois en effet n'adoucit-il pas les bêtes féroces qu'on excitait contre eux! Combien de fois n'apaisa-t-il pas la fureur et la violence du feu! Combien de fois ne paralysa-t-il pas les mains et les bras des bourreaux! Combien de fois ne changea-t-il pas en une fraîche rosée l'huile et la graisse qui bouillaient dans les chaudières? Il me semble voir s'engager entre le Seigneur et les martyrs un saint et admirable combat. Les martyrs, plutôt que de trahir la foi qu'ils avaient jurée à Dieu, n'épargnaient pas leur vie; mais le Sei-

gneur, fidèle envers ses amis, les fortifiait d'une manière extraordinaire et les comblait de faveurs et de secours tant intérieurs qu'extérieurs. Les exemples que l'on pourrait rapporter à ce sujet, sont pour ainsi dire innombrables ; il en est un que les prédicateurs pourront citer fort utilement. Ils le trouveront au chapitre troisième du huitième livre de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, lequel dit avoir été témoin de ce qu'il raconte.

Vous pouvez voir, mes frères, par ce que nous avons dit jusqu'ici combien violente a été la tempête que le monde a déchaînée contre les serviteurs de Dieu, et aussi de quelle manière éclatante la protection divine les a secourus et a établi la foi de son Eglise. Le Prophète royal avait prévu l'une et l'autre chose, lorsqu'il disait : « Les fleuves, Seigneur ont élevé, les fleuves ont élevé leur voix. Les fleuves ont élevé leurs flots, par l'abondance des eaux qui retentissaient avec grand bruit. Les soulèvements de la mer sont admirables ; mais le Seigneur qui est dans les cieux est encore plus admirable. » *Elevaverunt flumina, Domine, elevaverunt flumina vocem suam. Elevaverunt flumina fluctus suos, a vocibus aquarum multarum. Mirabiles elationes maris : mirabilis in altis Dominus.* Ps. XCII, 3, 4. Dans ce langage métaphorique, David décrit l'horrible tempête soulevée contre l'Eglise ; mais en même temps il montre combien ont été vains les efforts du démon et du monde en ajoutant : « Vos témoignages, Seigneur, sont très-dignes de créance. » *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ibid. 5. Quoique le monde, en effet, ivre d'impiété, mît tout en œuvre pour anéantir le nom de Jésus-Christ et ruiner la foi dans les cœurs, ce monde néanmoins, vaincu par la puissance de Dieu et la constance des martyrs, embrassa la foi chrétienne ; il l'embrassa avec tant d'ardeur que l'on vit ceux qui auparavant persécutaient le Christ par un zèle fanatique pour leurs idoles, briser et fouler aux pieds ces mêmes idoles pour adorer Jésus-Christ. Mais elle fut violente la tempête qui précéda cette conversion du monde, et le Prophète la compare aux eaux et aux flots irrités. Les eaux, dans le langage des saints livres, désignent toutes sortes de calamités, comme on peut s'en con-

vaincre par ce passage du même Prophète royal, disant au Seigneur : « Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux sont entrées dans mon âme. » *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.* Ps. LXVIII, 1. Oui, elle fut violente cette tempête, mais quelque prodigieux qu'ait été le soulèvement de la mer et des flots, il est mille fois plus admirable le Dieu qui règne dans les hauteurs des cieux. « Les flots de la mer se sont élevés, ils montaient jusqu'au ciel, et descendaient jusqu'au fond des abîmes, mais le Seigneur changea cette tempête en un vent doux, et les flots de la mer se calmèrent, » *Ps.* CVI, 25, 28, et ainsi il a rendu lui-même ses témoignages dignes de toute créance. « Il a commandé aux vents et à la mer, et il s'est fait un grand calme. » *Matth.* VIII, 26.

## SECONDE PARTIE.

### I.

Je viens de vous exposer, mes frères, le premier argument qui confirme la vérité de notre foi. La tempête la plus furieuse apaisée, le monde renonçant à ses fausses divinités, au culte de ses ancêtres, à une religion qui comptait des sectateurs dans l'univers entier, et reconnaissant pour le vrai Dieu, pour le souverain maître du ciel et de la terre le fils d'un artisan, condamné au supplice de la croix, voilà qui n'a pu se faire sans les miracles les plus éclatants. Mais à cet argument si solide il en faut joindre un autre qui n'est pas sans ressemblance avec le premier, je veux dire l'apaisement de ces tempêtes intérieures qui bouleversent parfois l'âme du juste. Il y a en effet dans ce monde deux mers, l'une extérieure que nous avons décrite précédemment, l'autre intérieure que nous portons en nous-mêmes. Or l'une et l'autre mer sont sujettes à de terribles orages que seule peut calmer la main de Dieu. Il est en nous, ai-je dit, une mer orageuse, moins vaste que la mer extérieure dont nous avons parlé jusqu'ici, mais non moins terrible, puisque c'est d'elle que sont sorties ces tempêtes qui ont assailli la religion du Christ. Cette haine et cette fureur qui armaient le monde contre la foi en Jésus-Christ et

contre ses disciples, n'est-ce pas dans le cœur humain qu'elles ont eu leur source? « Les méchants, dit le prophète Isaïe, sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer. » *Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest.* » Isa. LVII, 20. Sur quel océan, sur quelle mer, dans quel détroit, en effet, pourriez-vous compter autant de mouvements et d'agitations que de maux dans les cœurs des mortels? L'orgueil les enfle, la colère les transporte, l'avarice les enflamme, la luxure y bouillonne, l'envie les ronge, mille passions les agitent sans cesse; tantôt ils se resserrent sous l'étreinte de la pusillanimité, tantôt ils sont soulevés par les flots de l'ambition; tout ce qui nuit aux choses qu'ils aiment devient pour eux un sujet de troubles et d'anxiétés. Voilà l'état de tous les hommes qui, abandonnant Dieu, c'est-à-dire le port le plus paisible et le plus sûr, sont embarrassés dans les soins et les passions du monde. « Quiconque, dit saint Jérôme, s'éloigne de Dieu, est ballotté par les flots du siècle. » De là cette réflexion de saint Grégoire : « Celui qui abandonnant Dieu croit pouvoir se suffire, ne trouve en soi que trouble et agitation. Il cherche alors à se fuir, mais, comme il a méprisé son auteur, il n'a point où se réfugier. »

Les flots et les vents qui agitent cette mer sont donc les passions et les désirs du cœur humain, passions et désirs qui, à cause de leur violence, poussent les hommes contre les rochers et les écueils et les plongent au sein de la plus affreuse tourmente. Que de naufrages, en effet, que de morts, de carnages, de désastres n'ont pas enfantés l'avarice, l'ambition, la soif de domination d'un Alexandre, d'un César et de tant d'autres princes! Que de tempêtes auxquelles le cœur de l'homme avare, cupide, orgueilleux est chaque jour en proie. Le cœur, voilà la mer intérieure d'où dérivent tous les orages, tous les bouleversements, tous les naufrages de cette mer plus vaste qu'on appelle le monde. Si notre cœur en effet était paisible et tranquille, le monde tout entier vivrait dans la paix et la tranquillité.

Mais que par la véritable pénitence et par l'application à la prière nous donnions entrée à Dieu dans cette mer; qu'il s'y repose et y fasse sa demeure, c'est-à-dire qu'il nous fasse reposer

en lui, qu'il fixe en lui tous nos désirs, alors notre âme débarrassée des convoitises terrestres se trouve tellement rassasiée de ce bien souverain, que, dans sa félicité, elle ne cherche et ne désire rien autre chose. Que chercherait-elle encore, lorsqu'elle se repose en Dieu comme dans son centre? Que désirerait-elle encore, lorsqu'elle est parvenue à sa fin? Que souhaiterait-elle encore, lorsqu'elle embrasse dans ce bien infini la plénitude de tous les biens?

Le Prophète a dit avec raison et vérité : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, parce que ceux qui le craignent ne tombent point dans l'indigence. Les riches ont été dans le besoin, et ont eu faim; mais pour ceux qui cherchent le Seigneur, ils ne seront privés d'aucun bien. » *Timete Dominum, omnes sancti ejus; quoniam non est inopia timentibus eum. Divites eguerunt et esurierunt; inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* Ps. XXXIII, 10, 11. Voici comment Cassien interprète ce texte : « Quand nous aimons Dieu, en lui nous trouvons tout. C'est lui seul que l'on cherche, mais toutes choses sont contenues en lui. O admirable profit! merveilleux avantage! pourquoi donc nous fatiguer à poursuivre tant d'objets divers? Empressons-nous d'aller à celui dont la possession nous ôte le désir de chercher tous les autres biens, puisque nous les trouvons tous en lui. » On peut rapprocher de ce passage de Cassien l'explication que saint Augustin donne de ces paroles du Seigneur : « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » C'est-à-dire, selon l'interprétation de ce saint docteur : « Je serai l'aliment qui les rassasiera; je serai tout ce que les hommes peuvent honnêtement désirer, la vie, le salut, la nourriture, l'abondance, l'honneur, la gloire, la paix, tous les biens en un mot, car on peut entendre ainsi ce que dit l'apôtre : « Afin que Dieu soit tout en tous. » I *Cor.*, XV, 28. Si donc dans cette vie mortelle Dieu est tout pour ses amis, que peut-il désirer hors de lui celui qui est en lui? Or, une fois qu'on ne désire plus rien, il n'y a plus aucun sujet ni d'espérance, ni de crainte, ni d'inquiétude qui soit capable de troubler le cœur. Une fois que la concupiscence est assoupie, les autres passions, qui sont comme ses satellites, ne peuvent plus agiter l'âme.

Lorsque le marchand, dont parle Notre-Seigneur, *Matth.* XIII, 45-46, a trouvé, à force de recherches, la perle précieuse de l'Evangile, ce seul trésor lui suffit; il vend tout le reste, c'est-à-dire qu'il méprise tous les autres biens comme étant vains et frivoles. Ainsi, une fois que l'amour des choses terrestres est banni du cœur, l'appétit irascible n'a plus de raison d'exercer ses violences et ses ravages. Voilà, mes frères, comment par le secours de Dieu une grande tranquillité s'établit dans cette mer intérieure du cœur.

Cette paix nouvelle excite dans l'âme du juste un grand sentiment d'admiration pour la puissance divine dont elle est l'ouvrage. Quand il compare le calme et la tranquillité dont il jouit, à ces jours d'aveuglement et de vanité où les flots et les orages des passions, des soucis, de la colère, de la cupidité, des désirs coupables bouleversaient son âme tout entière, peut-il ne pas être pénétré d'admiration et ne pas s'écrier en s'appliquant les paroles du Roi-Prophète : « Pourquoi, ô mer, t'es-tu enfuie? Et toi, ô Jourdain, pourquoi es-tu retourné en arrière? » *Quid est tibi, mare, quod fugisti? Et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?* Ps. CXIII, 5. Comme s'il disait : O mon cœur, toi qui frémissais comme la mer, et vous, passions qui sur cette mer souleviez les flots en courroux, où êtes-vous? où avez-vous fui? Comment me laissez-vous dans un calme si profond, moi qui ignorais complétement la voie de la paix? Oui, vraiment, « la terre a été ébranlée devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu de Jacob, » *ibid.*, 7, dont j'adore, je vénère et je reconnais la puissance dans cet ouvrage.

Mais ce qui augmente encore son admiration, c'est la promptitude avec laquelle ce changement s'est opéré. Platon disait que, l'on doit regarder comme heureux ceux auxquels il a été donné d'arriver, fût-ce même dans la vieillesse, à posséder la sagesse, que nul ne peut trouver que dans la paix et la tranquillité de l'âme. Considérez, mes frères, combien de temps la philosophie humaine demandait pour que les hommes pussent atteindre à la sagesse et à la tranquillité qui est sa compagne. Selon elle, ce n'était pas trop de la vie tout entière, et nous devons reconnaître,

nous, que cet espace de temps, si long qu'on le suppose, ne pouvait suffire aux hommes dépourvus de la grâce divine. Mais souvent une seule parole de Dieu rétablit le calme sur les flots de cette mer intérieure à laquelle nous comparons le cœur de l'homme. C'est qu'en effet, autre est l'action de Dieu, autre celle de l'homme; autres sont les opérations de la grâce, autres celles de la nature, quand bien même celle-ci ferait les plus laborieux efforts. Car ce n'est pas en vain que le Sauveur est appelé : « Hâtez-vous de prendre les dépouilles, prenez vite le butin. » *Isa.* VIII, 1. Ceux en effet qu'il prévient des bénédictions et des douceurs de son divin amour, il leur a bientôt inspiré le mépris de toutes les douceurs du monde. N'est-ce pas ce qui arriva à saint Augustin, qui, aussitôt que son cœur eut été touché de la grâce, abandonna toutes les espérances qu'il avait placées dans les vanités du siècle et trouva la paix de l'âme et une tranquillité inaltérable? N'est-ce pas ce qui arrive encore tous les jours à tant d'âmes qui se convertissent, et dans lesquelles le Seigneur opère un changement aussi prompt qu'il est merveilleux?

Mais voici qui est encore plus admirable. De même que la mer n'est jamais plus furieuse que lorsque les vents agitent et soulèvent ses flots avec violence, ainsi quand les injures et les offenses viennent fondre comme des vents impétueux sur cette mer intérieure de l'âme, alors la haine, la colère, le désir de la vengeance s'y déchaînent avec fureur et y excitent de terribles tempêtes. Mais rien de tout cela ne saurait ravir aux saints la paix et le calme dont ils jouissent. Bien plus, ils éprouvent ordinairement une vive allégresse au milieu de l'adversité; les flots de la mer se changent pour eux en un lait exquis, et l'on ne peut dire combien ce prodige leur inspire de joie et d'admiration pour la puissance divine. Tels étaient ces chrétiens dont l'Apôtre dit que « ils ont vu avec joie tous leurs biens pillés. » *Hebr.* x, 34. Tels encore ceux que le même Apôtre propose comme modèles aux Corinthiens, auxquels il écrit : « Il faut, mes frères, que je vous fasse savoir la grâce que Dieu a faite aux églises de Macédoine : c'est que leur joie s'est d'autant plus redoublée qu'ils ont été éprouvés par de plus grandes afflictions. » *Notam autem facimus*

*vobis, fratres gratiam Dei quæ data est in Ecclesiis Macedoniæ: quod in multo experimento tribulationis, abundantia gaudii ipsorum fuit.* II Cor. VIII, 1-2. Voilà ce qui excitait à bon droit l'admiration du Roi-Prophète, lorsqu'il disait : « Il a changé la tempête en un vent doux, et les flots de la mer se sont calmés. Ils se sont réjouis de ce que ces flots s'étaient calmés, et il les a conduits jusqu'au port où ils voulaient arriver. » *Ps.* CVI, 29-30. Ainsi ce n'est pas assez pour Dieu d'avoir apaisé la tempête, ce qui déjà peut être regardé comme un grand bienfait; il en ajoute un autre encore plus grand et plus admirable : il change la tempête en un vent doux, c'est-à-dire qu'il change en douceur l'amertume même de l'affliction, comme le prouvent les paroles de l'Apôtre que nous venons de citer. Qui ne voit toute la force de cet argument fondé sur l'action merveilleuse de la puissance et de la grâce divines dans l'âme de l'homme? Les philosophes en avaient eu quelque idée, comme on peut s'en convaincre d'après ces mémorables paroles de Sénèque : « Quand vous voyez un homme que les périls n'effraient pas, que les passions n'émeuvent pas, heureux dans l'adversité, paisible au milieu des tempêtes, voyant les hommes au-dessous de lui et les dieux à son niveau, n'êtes-vous pas saisi de vénération pour lui? Ne dites-vous pas : Voilà une chose trop grande et trop sublime pour qu'on puisse la croire de la même nature que ce chétif corps dans lequel elle se produit? Une vertu divine est descendue dans cet homme. C'est une puissance céleste qui anime un esprit excellent, bien réglé, traitant toutes choses avec indifférence comme lui étant inférieures, riant de tout ce que nous craignons et désirons. »

## III.

Ces opérations intérieures de la main divine, ces changements dont les justes font tous les jours l'expérience, fortifient, éclairent et enflamment leur foi autant et plus même que des miracles extérieurs ne pourraient le faire. Combien d'hommes, en effet, après avoir été témoins de plusieurs miracles, sont restés dans l'infidélité, tandis que celui qui a éprouvé en lui-même cette ac-

tion de la vertu divine est par là solidement établi dans la foi. Le Prophète voulait que l'on considérât attentivement ces œuvres et ces bienfaits merveilleux du Tout-Puissant ; il y invitait tous les mortels en leur disant : « Venez et voyez les œuvres de Dieu. Il est vraiment terrible en ses desseins sur les enfants des hommes, lui qui a changé la mer en une terre sèche, et qui a fait que les peuples ont passé le fleuve à pied sec : c'est là que nous nous réjouirons en lui. » *Venite et videte opera Dei ; terribilis in consiliis super filios hominum. Qui convertit mare in aridam, in flumine pertransibunt pede ; ibi lætabimur in ipso.* Ps. LXV, 5, 6. Oui, il est admirable le Dieu qui change la mer en une terre ferme, le Dieu qui réprime la fureur de ses flots, mais il n'est pas moins admirable le Dieu qui apaise la violence et l'impétuosité du cœur humain et l'établit dans la paix et la tranquillité, au milieu des orages de l'adversité et des persécutions. Le Roi-Prophète avait fait l'expérience de cette paix dans les afflictions, comme il l'atteste lui-même lorsqu'il dit à Dieu : « Dans cette terre déserte où je me trouve et où il n'y a ni chemin, ni eau, je me suis présenté devant vous comme dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire. » *Ps.* LXII, 3. Voici comment un interprète explique ce passage : Obligé de fuir la présence de Saül et de quitter la maison paternelle, je mène une vie errante et misérable dans ces vastes et sauvages solitudes ; cependant, Seigneur, je vous ai devant les yeux comme si j'étais dans votre sanctuaire, et, tout pénétré du sentiment de votre présence, je contemple votre puissance et votre miséricorde qui, chaque jour, m'arrachent aux maux dont je suis menacé et fortifient mon âme. Ainsi, les pénibles épreuves qui assiégeaient David ne l'empêchaient pas de goûter d'ineffables délices et de nourrir sa piété dans la contemplation de la puissance et de la miséricorde du Seigneur. C'est surtout dans les afflictions que l'homme juste éprouve ces heureux effets de la bonté divine. Les tribulations l'environnent de toutes parts, mais il n'en est pas accablé ; il tombe, et il se relève plus vigoureux ; il est en proie aux chagrins et à la tristesse, et il tressaille de joie ; il est dans le plus entier dénuement, et il possède toutes choses ; chaque jour il

est enveloppé des ombres de la mort, et cependant il est plein de force et de vie. Toutes ces merveilles lui font pour ainsi dire toucher du doigt la miséricorde et la puissance divine, et enflamment dans son cœur le plus vif amour envers un Dieu qui le comble de tant de bienfaits. Ils ont raison, les saints qui ont dit que Dieu est plus aimable aux jours de l'adversité qu'aux jours de la prospérité. N'avons-nous pas à ce sujet le témoignage du saint roi David qui proclame que « la miséricorde du Seigneur est préférable à toutes les vies ? » *Ps.* LXII, 4. Ces paroles, celui-là seul peut les dire du fond du cœur, qui a fait l'expérience de la bonté de Dieu ; mais c'est surtout dans l'affliction que l'on éprouvera combien il est miséricordieux et secourable.

## IV.

Tels sont donc, mes frères, les arguments (et j'en pourrois produire beaucoup d'autres semblables) qui éclairent et confirment les hommes pieux dans la foi catholique, dont les dogmes sont autant de motifs qui nous portent à observer la piété et la justice. Voici en effet le raisonnement que font ces hommes : Puisque notre foi repose sur des bases si fermes et si solides, tout ce qu'elle nous enseigne, pour nous exciter à la crainte du Seigneur et à la pratique de la religion, est donc indubitablement vrai. Il est très-vrai par conséquent que Dieu a souci des actions des hommes, et qu'il fait une différence entre les bons et les méchants. Il est très-vrai que nous ne pouvons rien faire, rien entreprendre, rien penser ni projeter qui échappe aux regards de la divine sagesse, à ces regards qui pénètrent jusque dans les replis les plus intimes des cœurs. Il est très-vrai qu'il y aura un jugement où nous rendrons compte non-seulement de toute notre vie, de toutes nos actions, mais même d'une parole oiseuse. Il est très-vrai que des trésors et des délices inestimables attendent les justes dans le ciel, tandis que des supplices affreux et éternels sont réservés aux méchants dans les enfers. Il est très-vrai que les âmes ne meurent pas avec les corps, mais que, aussitôt qu'elles en sont séparées, s'il ne reste plus rien en elles à purifier, elles

reçoivent leur récompense de la main du juste Juge, qui rendra à chacun selon ses œuvres. » *Matth.* XVI, 2, 7. Qui ne voit en effet que plus vive, plus ardente, plus solide est la foi à ces vérités, plus féconds sont aussi les germes de vertus que cette foi produit. De même que quand l'estomac est restauré, comme c'est lui qui nourrit le corps tout entier, les autres membres prennent une force nouvelle, ainsi quand la foi est augmentée et éclairée de lumières nouvelles, les autres vertus, dont elle est le fondement, s'accroissent en proportion. C'est elle qui fut le principe de toutes ces œuvres admirables de vertus dont l'Apôtre fait une longue énumération dans l'Epître aux Hébreux. *Hebr.*, XI. C'est par la foi qu'Abraham obéit à Dieu, et, quittant son pays natal, partit sans savoir où il allait. Car il attendait cette cité bâtie sur un ferme fondement (c'est-à-dire la cité immuable et éternelle du ciel), de laquelle Dieu est le fondateur et l'architecte. C'est par la foi que Moïse méprisa le luxe et l'opulence de Pharaon, jugeant que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte, parce qu'il envisageait la récompense. Sa foi aux promesses de Dieu était pour son cœur un pressant aiguillon qui l'excitait à affronter toutes les fatigues, toutes les peines et toutes les difficultés. Aussi l'Apôtre nous recommande-t-il de nous armer en toutes circonstances de la foi, comme d'un bouclier impénétrable, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés du malin esprit. Lors donc que de son souffle empoisonné le serpent infernal enflamme avec plus de force nos passions déjà si ardentes par elles-mêmes pour le mal, que la foi vienne aussitôt à notre aide, qu'elle nous mette sous les yeux les feux éternels préparés pour les méchants et les délices ineffables du royaume céleste qui attendent les vainqueurs, la croix de Jésus-Christ, les plaies toutes saignantes de ce divin Sauveur et les autres bienfaits de son amour, afin que la considération de ces objets nous détermine à repousser un plaisir d'un moment pour ne pas perdre un bonheur éternel.

Je proposerai ici à tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, un conseil salutaire qui leur sera d'un grand secours pour triompher de toutes les ruses et de tous les artifices

du malin esprit. Ce conseil, c'est d'imiter la conduite d'un juge prudent, qui ne rend jamais un arrêt avant d'avoir entendu les deux parties. Faites de même, ne décidez jamais rien dans le tribunal de votre cœur, que vous n'ayez examiné soigneusement et contradictoirement les motifs dont dépend votre détermination. N'est-il pas évident que si l'on met dans l'un des plateaux d'une balance un poids, si léger qu'il soit, et que l'on ne mette rien dans l'autre, le plateau qui est chargé descendra nécessairement? Pour que la balance reste juste, il faut charger également les deux plateaux. Servez-vous de cette comparaison, quand le démon vous tente, et vous triompherez certainement de ses suggestions. Ainsi, par exemple, quand il vous présente sous les plus séduisantes images les délices et les voluptés de la chair, mettez dans l'autre bassin de la balance les châtiments dont ces plaisirs seront punis, châtiments que le Seigneur indique en ces termes dans l'Apocalypse: « Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est plongée dans les délices. » *Apoc.*, XVIII, 7. Joignez-y ces autres paroles : « Le plaisir qui flatte ne dure qu'un moment; le supplice qui torture est éternel. » Ajoutez-y encore cette sentence si justement célèbre des philosophes : « Si vous faites quelque chose d'honnête avec peine, la peine passe et l'honnêteté de l'action demeure ; faites-vous au contraire quelque chose de honteux avec plaisir, le plaisir s'évanouit et la turpitude de l'action reste. » Le démon s'efforce-t-il de vous entraîner à quelque acte frauduleux et à quelque rapine, en vous exagérant les profits que vous en retirerez, rappelez-vous cette menace de l'Apôtre : « Sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare (ce qui est une idolâtrie), ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours. Car c'est pour ces choses que la colère de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la vérité. » *Ephes.*, v, 5. C'est ainsi que saint Grégoire, dans une de ses épîtres, dissuade un puissant personnage de s'emparer du bien d'autrui : « Cet argent que vous convoitez, lui dit-il, vous le laisserez en ce monde, mais votre injustice, vous l'emporterez dans l'autre monde avec vous. »

Si le démon de son côté vous objecte les peines et les difficultés de la vertu et de la pénitence, espérant par-là vous effrayer et vous amener à céder aux douceurs de la volupté, opposez-lui cette maxime de Salomon : « Le paresseux n'a pas voulu travailler à cause du froid : il mendiera donc pendant l'été, et on ne lui donnera rien. » *Propter frigus piger arare noluit : mendicabitur ergo æstate, et non dabitur illi.* Prov., xx, 4. S'il revient à la charge et vous trace un tableau séduisant de la vie paisible et agréable de ceux qui contentent leurs passions, confondez ses mensonges par ce texte de l'Ecclésiastique : « Le chemin des pécheurs est uni et pavé de pierres, mais il conduit à l'enfer, aux ténèbres et aux supplices. » *Via peccatum complanata lapidibus, et in fine illorum inferi, et tenebræ et pœnæ.* Eccli., xxi, 11. Considérez en outre les graves soucis et les mortels chagrins qui assiégent la vie des méchants, les transports de la colère, la rage de l'envie, l'amertume de la haine, les effets hideux de l'intempérance, les luttes acharnées de l'ambition, la soif inextinguible de la cupidité, l'indigence de l'avarice, les diverses maladies qu'engendrent la gourmandise et la luxure, l'infamie, le déshonneur et les autres maux qui tourmentent les méchants. Car, comme le prophète l'a dit avec une très-grande vérité : « Le brisement du cœur et l'affliction sont dans leurs voies, et ils n'ont point connu la voie de la paix (1). » *Ps.* xiii, 3. Le démon essaie-t-il de vous porter au faste, à l'orgueil, à la somptuosité; répondez-lui par cette parole de Jérémie (2) : « Nous avons appris quel est l'orgueil de Moab, il est étrangement superbe : sa fierté, son insolence et sa fureur sont plus grandes que n'est son pouvoir, » et par cette autre parole : « Ils se sont perdus parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient. » *Jerem.*, xlviii, 36. C'est là, en effet, dans notre siècle, le vice qui règne communément parmi la noblesse. On affiche un luxe effréné; on fait des dépenses au-dessus de ses ressources; on contracte des dettes énormes dans lesquelles on engage ses héri-

(1) Nous croyons devoir faire remarquer que ce passage n'a pas le sens que lui donne le P. de Grenade. Voici comment Le Maistre de Sacy l'a traduit : « Toutes leurs voies ne tendent qu'à affliger et qu'à opprimer les autres, et ils n'ont point connu, etc. » *Note du traducteur.*

(2) Ce texte que le P. de Grenade attribue à Jérémie est d'Isaïe, cap. xvi, 6.

tiers, et l'on se précipite ainsi avec eux dans l'éternel abîme. Combien donc n'est-il pas nécessaire pour toutes ces raisons de nous armer du bouclier de la foi, afin de repousser les traits de l'ennemi et de produire des fruits de vertu dignes de la foi que nous professons? Ceux qui agissent autrement imitent ce méchant serviteur qui cacha dans la terre l'argent qu'il avoit reçu de son maître, sans en retirer aucun fruit. Quant à ceux qui conforment leur vie aux enseignements de la foi et aux oracles de la divine vérité, ils font valoir et doublent le talent que leur maître leur a confié. Aussi mériteront-ils d'entendre un jour de la bouche du souverain Juge ces paroles qui assureront leur éternelle récompense : « Bien, serviteur bon et fidèle; parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur. »

---

AU LECTEUR.

On pourra traiter utilement les deux parties de ce discours et surtout la dernière, le dimanche où on lit l'évangile qui nous montre Notre-Seigneur apaisant les vents et les flots soulevés contre la barque sur laquelle il étoit monté avec ses disciples. La tempête figure la persécution de l'Eglise, et l'apaisement de la tempête nous marque l'admirable puissance et le triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*Avertissement de l'auteur.*

---

# PREMIER SERMON

POUR

# LA FÊTE D'UN SAINT CONFESSEUR.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus dominum suum.*

Ayez aux reins la ceinture, et dans vos mains la lampe allumée : semblables à des hommes qui attendent leur maître. *Luc.,* XII, 35.

Parmi les fragments évangéliques que l'Eglise a choisis pour être lus aux fêtes des saints confesseurs, celui auquel je viens d'emprunter le texte de ce discours est surtout remarquable, comme résumant en quelques versets toute la philosophie chrétienne. Implorons humblement l'assistance de l'Esprit divin par l'intercession de la très-sainte Vierge, afin que nous puissions vous exposer pieusement et utilement cette doctrine céleste. *Ave, Maria.*

Il faut savoir d'abord que la science des mœurs, et en général toute science qui se rapporte à une fin, comprend deux parties, savoir la détermination de cette fin, et la connaissance des moyens qui y conduisent. C'est ainsi qu'Aristote, ayant écrit un ouvrage intitulé *Ethiques,* où il se propose d'enseigner aux hommes à bien vivre, commence par traiter dans le premier livre de la fin dernière de la vie humaine, c'est-à-dire de la perfection et du bonheur de l'homme, et consacre tous les autres livres à parler des vertus, par lesquelles on arrive à cette fin. Ce sujet, que le prince des philosophes n'a pas épuisé dans de longues dissertations, le Sauveur l'embrasse tout entier dans les paroles que je viens de vous citer ; et il établit, d'une manière bien plus certaine que ne le fait Aristote, la fin de notre vie, lorsque, parlant de la bonté du maître envers ses fidèles et vigilants serviteurs, il dit : « En vérité, je vous le dis, il se ceindra, il les fera mettre à table, et s'empressera pour les servir. » Quant aux moyens qui

conduisent à cette fin, il en indique trois auxquels tous les autres se rapportent, savoir, se ceindre les reins, tenir à la main la lampe allumée, et attendre en veillant l'arrivée du maître. C'est de ces trois moyens que je me propose de vous parler aujourd'hui; j'aurai mis ainsi sous vos yeux un résumé de toute la philosophie chrétienne.

Notre-Seigneur dit donc : «Ayez aux reins la ceinture.» Qu'est-ce que ceindre les reins? C'est, dit saint Grégoire, comprimer toute lasciveté et intempérance de la chair par la ceinture de la pudeur et de la crainte de Dieu. Sous cette image le Sauveur veut faire entendre le tout par la partie. Car ce n'est pas seulement l'impureté, ce sont toutes les fautes mortelles qu'il faut éviter, si nous voulons attendre en sécurité l'arrivée du Seigneur. Mais comme la concupiscence originelle ne se fait sentir nulle part avec autant de violence que dans le vice impur, que c'est là notre ennemi capital, Notre-Seigneur ne mentionne que lui, parce que celui qui l'aura vaincu, viendra facilement à bout de tous les autres. Si l'apôtre saint Jacques enseigne (chap. III) que celui qui met un frein à sa langue n'aura pas de peine à réprimer tous les autres mouvements rebelles de l'âme et du cœur, à plus forte raison l'homme qui, armé de la crainte du Seigneur, aura triomphé de cet ennemi domestique et familier, pourra renverser par terre et mettre sous le joug tous les autres.

Salomon expose admirablement la puissance et la tyrannie de ce vice : — Que n'a-t-il eu la même sagesse pour en triompher! — «Mon esprit, dit-il, a porté sa lumière sur toutes choses, et j'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet du chasseur, que son cœur est un rêts et que ses mains sont des chaînes. Celui qui est agréable à Dieu lui échappera, mais le pécheur s'y trouvera pris.» *Lustravi universa animo meo, et inveni amariorem morte mulierem; quœ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus; vincula sunt manus illius. Qui placet Deo, effugiet illam; qui autem peccator est, capietur ab illa.* Eccli., VII, 26, 27. Quelle vive peinture de la grandeur de ce danger! Ici toutefois il ne s'agit que des hommes corrompus. Mais ailleurs, au livre des Proverbes, il déclare que les justes, tel qu'il

était lui-même, tel qu'était son père David, sont également menacés : « La femme dit-il, en a blessé et renversé plusieurs, et elle a fait perdre la vie aux plus forts.» *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea.* Prov. VII, 26. Je pourrais citer à l'appui les nombreuses victimes qu'elle a faites parmi les hommes de cette génération ; mais qu'il me suffise de produire ici le témoignage de saint Augustin, si plein de crainte et d'admiration : « Croyez-moi, dit ce Père, j'ai vu tomber devant elle les cèdres du Liban et les conducteurs des peuples ; et pourtant leur vertu ne me semblait pas moins assurée que celle d'un Ambroise ou d'un Jérôme.» Quoi de plus terrible que ces paroles ? Que tous les fidèles aient donc sans cesse sous les yeux le conseil que saint Jérôme adressait à Népotien : « Ignore également ou aime également toutes les jeunes filles et les vierges de Jésus-Christ. Ne demeure pas sous le même toit, et ne te fie pas à ta vertu passée. Tu ne saurais être ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon. Souviens-toi qu'une femme a chassé de son domaine le premier habitant du paradis terrestre.» Ecoutez saint Isidore : Près du serpent, dit-il, tu ne seras pas longtemps sans blessure ; près du feu, quand tu serais de fer, tu sentiras la chaleur. Je n'ignore pas que Dieu, par un privilége insigne, a accordé à plusieurs le don de chasteté ; je soutiens cependant qu'aucun homme, tant qu'il habite la prison de son corps, n'est tout à fait en sécurité ; celui-là seul restera debout, qui évitera avec soin toute occasion de chûte.» Nous ne saurions donc assez louer ce pieux compagnon de saint François d'Assise, qui, ayant reçu de Dieu une grâce particulière pour garder la chasteté, fuyait le danger avec autant de soin que s'il avait ressenti dans son cœur toutes les ardeurs de la jeunesse. Son confesseur, qui connaissait sa vertu, lui ayant demandé pourquoi il prenait tant de précaution, puisque le Seigneur lui avait accordé le don de chasteté : « Dieu, répondit-il, m'a fait ce don parce que j'évite le danger ; si je cessais de l'éviter, peut-être me retirerait-il son assistance. »

Vous connaissez maintenant, mes frères, la violence du vice impur ; vous comprenez que si Notre-Seigneur ne mentionne que lui, lorsqu'il nous dit dans notre évangile : « Ayez aux reins

la ceinture,» c'est que l'homme qui aura vaincu et mis à mort cette hydre, remportera ensuite de faciles victoires. Mais que celui qui a acquis ce don céleste de la chasteté, qui garde son corps dans l'honneur, et non dans l'ignominie, se mette en garde contre l'orgueil, qui est l'ennemi le plus subtil et le plus perfide de cette vertu. L'orgueil tend des piéges à toutes nos bonnes œuvres, pour en détruire le mérite; mais le pur éclat de la chasteté l'attire surtout, et par là tourne en poison ce qui était la matière et la cause de notre salut. «Le démon, dit saint Fulgence dans une lettre, attaque de telle sorte les serviteurs de Dieu, que, s'il ne peut leur donner la mort par des actions mauvaises et criminelles, il fait servir à leur perte leurs bonnes œuvres elles-mêmes.» Et un peu plus loin: «Le démon fait une guerre ouverte aux hommes charnels; mais les hommes spirituels, qu'il trouve sur leurs gardes, il les renverse par ruse.» Et comme il n'y a rien de plus beau que la virginité, rien de plus admirable que la continence, laquelle, dit saint Athanase, semble appartenir aux anges plutôt qu'aux hommes, l'ennemi du genre humain profite de l'éclat de cette vertu pour faire perdre aux justes l'humilité et les enivrer d'eux-mêmes.

Ce n'est pas assez de ceindre notre corps, il faut aussi, dit saint Paul, ceindre les reins de notre âme, *succincti lambos mentis vestrœ*, I Petr., I, 13, c'est-à-dire, veiller avec soin sur notre cœur, sanctuaire de la Sagesse divine, et le garder pur de toute pensée ou affection mauvaise. Nous remplissons ce devoir, lorsque nous rejetons la pensée mauvaise aussitôt qu'elle se présente, avec la même promptitude que nous secouerions de notre main un charbon ardent. C'est ce que nous représentent les soixante braves d'Israël qui entouraient le palanquin de Salomon, tous armés de glaives et l'épée sur la hanche pour écarter les terreurs de la nuit. *Cant.*, III, 7, 8. Ce palanquin où repose le véritable Salomon, c'est l'âme du juste, que souille une pensée impure, et que le véritable Salomon abandonne aussitôt. Mais les justes, pour éviter ce malheur, non contents d'être armés du glaive de l'esprit, ont encore une épée sur la hanche afin de ne pas perdre de temps à la dégaîner et à repousser la pensée mau-

vaise. Nous trouvons une autre image de cette vigilance dans le chérubin placé par le Seigneur à la porte du paradis terrestre, et portant à la main une épée de feu sans cesse agitée pour garder le chemin de l'arbre de vie. Le paradis de délices, c'est l'âme du juste, où la divine sagesse fait ses délices d'habiter. Pour garder ce paradis, le juste tient à la main une épée de feu sans cesse agitée: il l'agite sans cesse, afin d'immoler sans retard les affections et les pensées impures qui s'élèvent dans son cœur; cette épée est de feu, symbole du feu de l'amour divin qui consume en lui tout ce qui est contraire à la chasteté. Car, dit saint Jean Climaque, « celui-là est chaste, qui oppose l'amour divin à l'amour charnel, et qui éteint le feu avec le feu de l'Esprit saint.» Ce paradis ne saurait autrement se conserver pur et intact. De même qu'une épouse fidèle et pudique, non-seulement ne commet point l'adultère, mais fuit tout ce qui en approche, et regarderait comme une espèce d'adultère de prêter l'oreille à une parole indécente, ainsi l'âme fidèle, chaste épouse de Jésus-Christ, éloigne d'elle, non-seulement les actions mauvaises, mais jusqu'à la pensée du mal. Ceux qui négligent ce soin deviennent facilement la proie de l'antique ennemi, comme nous le voyons par l'exemple de cette femme qui, chargée de garder la porte de la maison d'Isboseth, s'était endormie en nettoyant du blé; pendant son sommeil, deux assassins entrèrent, et tranchèrent la tête du fils de Saül. Cette femme occupée à nettoyer du blé représente la discrétion et la prudence, dont le rôle est de séparer le froment de la paille, les saintes pensées des mauvaises. Vient-elle à s'endormir, c'est-à-dire à s'acquitter négligemment de sa tâche, les pensées mauvaises envahissent, comme des brigands, le domicile de notre âme, et donnent la mort au roi, c'est-à-dire à notre esprit. Bannissons cette négligence et ce sommeil, et nous aurons la ceinture aux reins de notre âme. C'est là le premier soin des chrétiens fervents; et par la garde fidèle de leur cœur, ils ferment l'entrée à tous les maux

I.

Mais comme il ne suffit pas d'éviter le mal, si l'on ne fait aussi le bien, Notre-Seigneur ajoute: «Ayez dans vos mains la lampe allumée.» Que la lampe désigne la lumière de la foi et la loi de Dieu, c'est ce qu'atteste toute l'Ecriture. « Le commandement est une lampe, dit Salomon, et la loi une lumière.» *Mandatum lucerna est, et lex lux.* Prov., VI, 23. Et le prophète royal: «Votre parole est une lampe qui éclaire mes pieds, et une lumière qui éclaire les sentiers où je dois marcher.» *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.* Ps. CXVIII, 105. Lors donc que Notre-Seigneur nous ordonne d'avoir dans nos mains la lampe allumée, il veut non-seulement que nous ayons sa loi dans notre cœur et sur nos lèvres, mais que nous lui rendions aussi témoignage par nos œuvres, dont les mains sont la figure. Parmi les hommes, en effet, il en est qui portent la loi de Dieu uniquement dans leur cœur ; d'autres l'ont sur les lèvres, mais non dans leurs mains; leur voix est de Jacob, et leurs mains d'Esaü (*Gen.*, XVII), et c'est à eux que le Sauveur adresse ce reproche : « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous point ce que je dis? » *Ut quid vocatis me Domine, et non facitis quæ dico?* Luc., VI, 46; et ailleurs: «Tous ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux.» *Non omnis qui dicit mihi: Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est.* Matth., VII, 21. Notre-Seigneur veut donc que nous ayons sa loi plutôt dans nos mains que sur nos lèvres. Ainsi, quand nous l'entendons proclamer bienheureux les pauvres de cœur, les affligés, ceux qui ont soif de la justice, les miséricordieux, les pacifiques et les chastes, nous devons nous efforcer de devenir tels que nous ayons part à cette béatitude. Lorsqu'il dit: « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez mes commandements,» tâchons d'observer ces commandements afin de mériter la vie éternelle. Lorsqu'il nous ordonne d'aimer nos ennemis, de leur faire du bien, et d'offrir au Seigneur des prières

pour ceux qui nous persécutent et nous oppriment (*Matth.*, v), ayons ces préceptes, non-seulement à la bouche, mais encore dans nos mains, et que nos œuvres soient d'accord avec nos paroles. C'est ainsi que nous aurons dans nos mains la lampe allumée, et que les hommes, voyant la lumière de nos bonnes œuvres, glorifieront notre Père qui est dans les cieux (*Matth.*, v, 16). Car la gloire du Père céleste ne brille nulle part avec autant d'éclat que dans les hommes qui, cultivant la sainteté et la justice, reproduisent une image de la bonté divine.

Notre-Seigneur indique ensuite le troisième moyen : « Soyez semblables, dit-il, à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. » Le Maître vient, dit saint Grégoire, lorsqu'il se hâte pour le jugement ; il frappe, lorsqu'il nous avertit par la souffrance que la mort est proche. Elle refuse d'ouvrir au juge qui frappe, l'âme qui appréhende de sortir de son corps, et tremble de voir paraître le juge qu'elle se souvient d'avoir méprisé. Le but principal de cet avertissement du Seigneur, c'est que toute la vie du chrétien, figurée par les trois veilles de la nuit, soit comme une préparation à la mort et une attente continuelle du souverain Juge. L'homme, en effet, a été mis sur la terre pour se préparer, dans la courte carrière de la vie présente, à la gloire de l'éternelle béatitude ; telle est la fin pour laquelle le souverain Auteur de toutes choses lui a donné l'existence. D'où il résulte évidemment que cette préparation doit être le premier objet de ses soins, de son application et de ses travaux, qu'il y doit consacrer toute sa vie, ou comme l'enseignent les Pères, que toute sa vie doit être une méditation de la mort. De même que des serviteurs fidèles, envoyés à la cour d'un souverain pour négocier une affaire, travaillent et réfléchissent nuit et jour aux moyens les plus capables d'en assurer le succès, ainsi le fidèle serviteur de Dieu, comprenant que le Seigneur l'a mis en ce monde pour persévérer dans le bien jusqu'à la fin et mériter le céleste héritage, ne cesse de pratiquer la vertu afin que la mort le trouve dans l'accomplissement de ses devoirs. Car il sait que ce dernier jour décide de la vie entière, et par consé-

quent de toute l'éternité, qui dépend de ce seul moment. Voilà pourquoi un sage personnage avait coutume d'avertir les chrétiens pieux de placer l'inscription suivante sur les murs de leur maison : MOMENT D'OU DÉPEND L'ÉTERNITÉ !

Le Seigneur nous recommande la même vigilance sous une autre image, lorsqu'il nous dit de vivre en ce monde, non comme des citoyens et des indigènes, mais comme des étrangers et des hommes venus de loin, de telle sorte que nous puissions répéter la parole du Prophète : « Je suis un étranger sur la terre, un voyageur, comme tous mes pères. » *Advena ego sum in terra, et peregrinus, sicut omnes patres mei.* Ps. XXXVIII, 13. Un voyageur ne fait que passer, il n'a pas de demeure stable ; sa patrie, son sol natal, voilà le but de sa course. Dieu avait admirablement exprimé dans la loi cette pensée symbolique lorsque, parmi les cérémonies qui devaient accompagner la manducation de l'agneau pascal, il ordonne que les convives prennent ce repas sacré à la hâte, debout, les reins ceints, et tenant à la main un bâton. Toutes ces circonstances conviennent à des voyageurs : comme ils se dirigent vers d'autres contrées et que leur esprit fixe sans cesse le but de leur voyage, ils prennent à peine le temps de s'asseoir et le loisir de manger, pour arriver plus vite au terme désiré. Quelle leçon le Seigneur a-t-il voulu nous donner en prescrivant un rit semblable? Il nous apprend que toui ceux qui désirent participer au véritable Agneau sans tache, qus est Jésus-Christ, et posséder l'héritage de son royaume, doivent prendre les sentiments et les affections d'un voyageur et d'un étranger. Or un voyageur attache son esprit et son cœur au terme de sa course ; s'en rapprocher sans cesse est le but de tous ses efforts. Entre-t-il dans une hôtellerie? Il ne s'y conduit pas comme on fait dans sa maison ; il se borne à y prendre un peu de sommeil et de nourriture pour réparer ses forces et continuer sa route. Ainsi le chrétien, sachant qu'il passe ici-bas comme un voyageur et un étranger, qu'il marche par le chemin des bonnes œuvres vers la céleste patrie, où il espère trouver des parents, des amis, des richesses et l'abondance de tous les biens ; qu'enfin, après avoir parcouru la carrière de cette vie, c'est là

qu'il habitera éternellement, dirige de ce côté tous ses soins, toutes ses préoccupations, tous ses efforts ; son repos et sa joie, c'est de penser à ce bienheureux séjour, d'en parler aux autres, et de répéter avec le Prophète : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi ! » *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea! Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui!* Ps. cxxxvi, 5, 6. S'il s'occupe de la gestion de ses biens, il ne le fait pas pour acquérir d'immenses trésors, pour jeter dans ce siècle de profondes racines ; il a en vue, non de satisfaire sa cupidité, mais de pourvoir aux nécessités de la route.

Qu'ils sont éloignés de ces nobles et généreux sentiments, ceux dont les soucis et les pensées n'ont pour objet que la terre, comme si Dieu les avait créés uniquement pour jouir de la vie présente, et non pour l'éternelle béatitude ! A les voir si avides des biens terrestres, si ardents à les acquérir jusque dans une extrême vieillesse, on dirait qu'ils espèrent vivre toujours ici-bas. Certes, il est bien à craindre qu'ils n'arrivent pas à cette patrie céleste à laquelle ils ne pensent jamais, et pour l'amour de laquelle ils ne sauraient ss résoudre au moindre sacrifice.

## II.

Telles sont, mes frères, les trois choses que Jésus-Christ exige de nous ; voyons maintenant quelle récompense il promet à ceux qui les observent : « Heureux, ajoute-t-il, ces serviteurs que le maître à son retour trouvera veillant ! En vérité, je vous le dis, il se ceindra, il les fera mettre à table, et s'empressera pour les servir. » Ce peu de paroles montrent quelle est la dignité des âmes saintes. Le Créateur et le souverain Maître de toutes choses se ceignant et s'empressant à les servir, peut-on imaginer pour elles un plus grand honneur? Aman lui-même, le superbe Aman, n'osa jamais aspirer à une distinction qui aurait mis à ses pieds le roi Assuérus. Toutefois gardons-nous de donner un sens trop littéral et trop matériel au langage du Sauveur. Dans le ciel il

n'y a ni tables, ni lits pour les convives, et par conséquent ni esclaves pour les servir. Qu'est-ce donc que Notre-Seigneur a voulu représenter sous ces images? Une gloire plus grande, une dignité plus haute que tout ce que l'esprit humain peut concevoir. Si un souverain, non content de faire asseoir à sa table un de ses sujets, daignait le servir de ses mains royales, ne serait-ce pas la plus glorieuse des faveurs? C'est un honneur semblable, mais infiniment supérieur, que Notre-Seigneur promet dans son royaume aux serviteurs vigilants.

Remarquez la force de cette expression : « Il s'empressera à les servir, » *transiens ministrabit,* littéralement *passant et repassant.* Saint Grégoire entend ici la double gloire des bienheureux, dont Jésus-Christ dit ailleurs : « Ils entreront, ils sortiront et trouveront des pâturages. » *Ingredientur, et egredientur, et pascua invenient.* Joan. x, 9. Les élus entrent dans le vaste et immense abîme de sa divinité; puis ils sortent pour contempler la beauté ravissante de son humanité, et des deux côtés ils trouvent à se rassassier des plus suaves aliments. Dans l'abîme infini de la divinité, ce n'est pas d'un seul bien, mais de tous les biens à la fois qu'ils jouissent et se rassasient, selon que l'atteste le Prophète royal : « Je serai rassasié, dit-il, lorsque vous aurez fait paraître votre gloire, » *satiabor cum apparuerit gloria tua,* » Ps. xvi, 15; et ailleurs : « Vous me comblerez de joie en me montrant votre visage; des délices éternelles sont à votre droite, » *adimplebis me lætitia cum vultu tuo; delectationes in dextera tua usque in finem,* Ps. xv, 11; ou, comme d'autres traducteurs : « Il y a un rassasiement de joie dans votre visage. » *Satietas lætitiarum est cum vultu tuo.* Il s'agit donc ici, non d'une joie particulière, mais de la réunion de toutes les joies, inondant l'âme de celui qui contemple la face de Dieu. La manne, qui renfermait toutes les saveurs, nous en offre une figure, mais une figure incomplète; car elle ne les renfermait pas toutes à la fois, mais tantôt l'une, tantôt l'autre, selon le désir de celui qui la mangeait, tandis que cette nourriture céleste possède dans le même temps et pour le même individu toutes les douceurs possibles. De là résultent pour l'âme une tranquillité parfaite et la satisfaction de tous ses désirs.

Pour vous faire une idée de la grandeur de cette joie, considérez qu'un plaisir est d'autant plus grand qu'il flatte un plus grand nombre de sens. Si l'on réunit ensemble plusieurs foyers de chaleur ou de lumière, on obtiendra une chaleur ou une lumière plus vive : de même, si on ajoute les plaisirs aux plaisirs, les délices aux délices, on aura une joie plus abondante. Voilà pourquoi celui qui veut offrir à ses hôtes un splendide festin, rassemble tout ce qui est capable de procurer aux sens quelque jouissance : des mets recherchés qui flattent le palais, des arbustes couverts de feuillages et de fleurs qui réjouissent les yeux, des arômes et des parfums précieux pour le plaisir de l'odorat, des chanteurs et des musiciens pour le plaisir des oreilles, des bouffons et des parasites qui excitent la gaieté des convives, des orateurs et des savants qui charment et instruisent par leur conversation, des amis enfin dont la présence et la vue ajoutent encore à tous ces agréments. Il n'est pas un sens, pas une faculté de l'âme qui ne goûte le plaisir qui lui est propre. Cette comparaison peut nous donner une idée de la grandeur de la gloire du ciel. Au sein de cette béatitude, tous les sens du corps, toutes les facultés de l'âme goûteront la joie qui leur convient, une joie parfaite, éternelle. C'est là le bien universel qui rassasie pleinement et comble toutes les aspirations de l'âme et des sens, selon ces paroles de Dieu à Moïse : « Je vous montrerai toutes sortes de biens. » *Ego ostendam tibi omne bonum.* Exod., XXXIII, 19.

Les âmes des bienheureux jouissent de cette gloire lorsqu'ils entrent dans l'océan immense et sans limite de la divinité. Ils jouissent de l'autre gloire dont nous avons parlé plus haut, lorsqu'ils sont admis à contempler l'auguste visage de l'Homme-Dieu. Les apôtres, à qui cette faveur fut accordée en partie le jour de la transfiguration, furent remplis d'une si grande joie que Pierre, ne sachant ce qu'il disait, s'écria : « Il est bon pour nous d'être ici ; faisons y trois tentes. » *Bonum est nos hìc esse ; faciamus hìc tria tabernacula.* Matth., XVII, 4. De même que le vin bu avec avec excès ôte à l'homme toute son intelligence, ainsi la joie de Pierre l'avait comme enivré, et lui avait fait perdre sa raison. Si donc cette parcelle de la gloire divine fit une si vive impression

sur les disciples vivant dans un corps de chair, que fera ce torrent de volupté céleste sur l'âme fidèle enivrée de l'abondance de la maison de Dieu? La parole de l'homme ne peut ici que bégayer, et son intelligence est impuissante à comprendre.

Mais dans cette volupté ineffable dont l'humanité sacrée du Sauveur remplit l'âme des saints, il est une circonstance qui met le comble à leur ravissement : ils savent que c'est par ses mérites qu'ils sont arrivés à cette gloire; en pleine possession du bienfait de la rédemption, ils comprennent tout ce qu'ils doivent à Jésus-Christ. Quelles louanges, quelles actions de grâces ils lui adressent pour un si grand bienfait! Quels baisers d'amour ils impriment sur ces stigmates sacrées, qui leur ont procuré le salut! Avec quelle ferveur ils répéteront ce chant de reconnaissance que saint Jean fait entendre dans l'Apocalypse : « L'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. » *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem.* Apoc., v, 12. Pourquoi? Ils en ont donné la raison dans ce qui précède : « Parce que vous avez été mis à mort, et que par votre sang vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de de toute nation; et vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu, et nous règnerons sur la terre. » *Quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo, ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione; et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes, et regnabimus super terram.* Apoc., v, 9, 10.

C'est ainsi que les âmes des saints « entrent et sortent, » et trouvent, sur les hauteurs d'Israël, les gras pâturages de la divinité et de l'humanité sacrée du Sauveur, auxquels elles se rassasient avec une telle plénitude, qu'elles n'ont désormais ni faim ni soif, *et ingrediatur et egrediatur, et pascua inveniet.* Joan., x, 9. Sans doute il y a parmi elles divers degrés de gloire; mais chacune est pleinement et parfaitement heureuse, de même que deux vases, quoique de grandeur inégale, peuvent être également pleins.

III.

Telle est, mes frères, la récompense que Notre-Seigneur promet à ses serviteurs vigilants; telle est la fin dernière de la vie humaine; tel est l'état parfait où tendent tous nos vœux et nos désirs, et au sein duquel on trouve un plein repos. Aussi ne faut-il pas nous étonner que Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui doivent y parvenir : « Heureux, dit-il, ces serviteurs que le maître, à son retour, trouvera veillant! Qu'il vienne à la deuxième veille, qu'il vienne à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux ces serviteurs! » Saint Grégoire compare la vie humaine aux trois veilles de la nuit. L'enfance, dit-il, est la première veille; la jeunesse, la deuxième; et la vieillesse, la troisième. Notre-Seigneur proclame heureux ceux qui se tiennent toujours prêts, et que le maître, à quelque heure qu'il vienne, trouvera veillant. Or, continue saint Grégoire, celui-là veille, qui tient les yeux de l'âme ouverts à la véritable lumière; celui-là veille, qui met en pratique ce qu'il croit; celui-là veille, qui chasse loin de lui les ténèbres de la torpeur et de la négligence; enfin celui-là veille qui vit dans une continuelle attente de l'arrivée du Seigneur, et qui se garde bien soit de le faire attendre lorsqu'il frappe à la porte, soit de rien garder dans la maison de son cœur qui puisse blesser ses yeux. Il exerce cette vigilance avec tant de soin, qu'il ne s'en écarte pas un instant, même lorsqu'il s'occupe des intérêts de la vie présente. Telles étaient les dispositions de saint Jérôme, qui se rend à lui-même ce témoignage : « Soit que je mange, soit que je boive, il me semble entendre retentir à mon oreille : Levez-vous, ô morts, venez au jugement. » En effet, l'heure particulière de notre mort n'est pas moins à redouter que celle du jugement général, puisque ce dernier jugement ne fera que confirmer la sentence prononcée sur nous dans le premier. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous recommande avec tant de force d'être prêts pour son prochain avénement. Et comme l'heure en est incertaine (sera-ce à la première veille, sera-ce à la deuxième, ou à la troisième, nul ne le sait), quiconque veut être trouvé prêt à le recevoir, doit veiller sans relâche; s'il s'en-

dort un instant, il est à craindre que le maître, venant alors, ne le surprenne dans le sommeil, ce qui serait pour lui le plus affreux des malheurs.

Notre-Seigneur explique et confirme cette vérité par une comparaison très-juste : « Si ce père de famille, dit-il, savait à quelle heure le maître doit venir, il veillerait et ne laisserait point percer sa maison. » C'est-à-dire, il veillerait soigneusement à cette heure-là, et pourrait sans inquiétude consacrer les autres heures au sommeil et au repos. Mais comme il ignore à quel moment viendra le voleur, il lui faut veiller toute la vie, s'il veut écarter de sa maison tout danger. C'est ce que le Sauveur indique encore dans notre évangile par cette conclusion finale: « Et vous aussi, tenez-vous donc prêts, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra ; » en d'autres termes : puisque vous ignorez son heure, veillez à toute heure. Saint Grégoire remarque ici que Jésus-Christ a voulu que notre dernière heure fût pour nous un mystère, afin que nous soyons toujours en défiance vis-à-vis d'elle, et que, ne la connaissant pas, nous nous y préparions sans cesse. Car la mort, lorsqu'elle viendra, sera vaincue, si, avant qu'elle ne vienne, nous la craignons toujours.

La nécessité de cette vigilance continuelle se montre à chaque page de l'Evangile, où le Sauveur nous exhorte à veiller sans cesse à prendre soin de notre salut, et à secouer toute négligence, toute paresse spirituelle : Veillez donc, dit-il dans saint Matthieu, car vous ne savez pas à quelle heure votre seigneur doit venir. » *Vigilate, quia nescitis qua hora dominus vester venturus sit.* Matth. XXIV, 42. Et dans saint Luc : « Veillez donc et priez sans cesse, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui doivent venir, et de paraître debout devant le Fils de l'Homme. *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere omnia ista quœ ventura sunt, et stare ante Filium hominis.* Luc. XXI, 36. Dans saint Marc enfin, avec plus de force encore : « Prenez garde, veillez et priez.... Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. » *Videte, vigilate et orate... Quod vobis dico, omnibus dico : Vigilate.* Marc., XIII, 33, 37. Et

il donne aussitôt la raison de cette recommandation si pressante : « Car vous ne savez, dit-il, quaud ce temps viendra, » *Quia nescitis quando tempus erit.* Ibid., 33. Ce qu'il explique ailleurs en disant : « Car vous ne savez à quelle heure votre maître doit venir. » *Matth.*, XXIV, 42. Ne résulte-t-il pas de là, mes frères, que votre salut dépend d'une seule circonstance, c'est que Jésus-Christ vous trouve prêts à l'heure où il viendra? Cette vérité nous est clairement enseignée par la parabole des dix vierges, dont cinq étaient prêtes, et cinq ne l'étaient pas ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec l'Epoux dans la salle du festin, et la porte fut fermée ; celles qui commencèrent alors seulement à se préparer, trouvant la porte fermée, restèrent dehors. Le Maître céleste, qui n'est pas seulement notre juge, mais aussi notre médiateur et notre ami, pour nous épargner un malheur semblable, nous avertit de veiller, car il sait bien que l'affaire de notre salut dépend surtout de cette préparation.

Quoi donc, direz-vous, est-ce qu'il ne suffit pas de veiller et de se préparer lorsque le Juge frappera à la porte? Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes qui ont mal vécu, s'ils viennent à tomber dans une maladie grave, donner des marques d'une véritable contrition, mépriser la gloire du monde, renoncer aux biens de la terre, fragiles et périssables, et les distribuer par testament avec une admirable libéralité? Or, cette conduite atteste évidemment une contrition sincère. — Oui, nous voyons des faits de ce genre; mais, de la part d'hommes qui ont passé toute leur vie dans le péché, sont-ils le fruit de la maladie seule, ou celui de la grâce divine? Sans doute la violence du mal met sous les yeux comme une image des peines de l'enfer, plus cruelles que la mort elle-même. Sans doute l'appréhension de la mort et du compte redoutable qui doit la suivre, imprime dans l'âme, une vive crainte de la justice de Dieu. D'ailleurs, à qui va quitter les biens de cette vie, il n'est pas difficile de les mépriser. Le malade enfin, torturé par des souffrances que les hommes ne peuvent adoucir, tombe sans peine au pied du Médecin céleste qui seul tient le remède dans ses mains divines. Une maladie grave et incurable peut donc produire dans une âme chrétienne les dispositions dont je viens

de parler. Mais si la grâce de Dieu n'intervient pas pour conserver ces pieux sentiments, ils disparaissent en même temps que la souffrance qui les a fait naître. Eteignez le flambeau qui éclaire une maison, les ténèbres remplaceront aussitôt la lumière : ainsi, avec la cause qui les produisait, ces bons mouvements ne tarderont pas à s'évanouir. C'est ce que nous apprend l'expérience de tous les jours. Que de malades, une fois revenus à la santé, reprennent leur train de vie ordinaire, et oublient leurs projets de restitution! Voilà pourquoi le sage Arbitre de l'univers, qui pèse les esprits, dit la sainte Ecriture, et lit au fond des âmes les pensées et les intentions, connaissant le danger de cette pénitence rejetée à la fin de la vie, et voulant prévenir toute négligence de notre part dans une affaire d'où dépend, non pas quelque avantage terrestre, mais notre salut éternel, nous invite tant de fois et avec tant de force à la vigilance.

Veillons donc, mes frères, et préparons nos âmes; que ce soit là l'unique objet de nos efforts et de nos méditations, notre principal souci, notre plus importante affaire, à laquelle toutes les autres soient subordonnées. C'est pour cela que nous avons été créés par le souverain et très-sage auteur de la nature, pour cela que nous avons été rachetés du sang précieux de Jésus-Christ, pour cela que nous avons reçu tant de bienfaits et de grâces, pour cela que Dieu nous a attendus avec tant de patience et de miséricorde. Nous aurons vécu inutilement, si, faisant tout le reste, nous négligeons ce seul point; nous aurons bien vécu, si, négligeant tout le reste, ou du moins lui donnant la dernière place, nous faisons avec soin la seule chose d'où dépend notre béatitude, le véritable salut et la vie éternelle préparée aux serviteurs vigilants. Daigne, dans sa clémence, nous y admettre un jour Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE D'UN SAINT CONFESSEUR.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° LES HUIT DEGRÉS DE LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE.

*Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.*
Si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière. *Luc.*, XI, 34.

Dans l'évangile de ce jour, mes frères, le Maître céleste nous propose une double comparaison empruntée à la lumière, dont l'une se rapporte en général au salut du monde et l'autre au salut de chacun de nous en particulier. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est cette lumière placée sur le chandelier de l'Eglise et offerte à tout homme qui vient en ce monde. Quoique, en descendant du ciel sur la terre, il ait eu pour fin principale d'expier nos fautes sur l'autel de la croix, et par le mérite de sa passion de nous reconcilier avec son Père irrité contre nous, cependant, non content de ce bienfait, il a voulu nous aider de toutes manières dans l'œuvre de notre salut et s'est chargé, entre autres choses, de remplir auprès de nous l'office de maître et de docteur, comme Isaïe l'avait prédit longtemps auparavant : « Vos yeux, dit ce prophète, verront le maître qui vous enseigne, et vos oreilles entendront sa parole lorsqu'il criera derrière vous : C'est ici la voie, marchez dans ce chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche. » *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum, et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via, ambulate in ea, et non declinetis neque ad dexteram, neque ad sinistram.* Isai., XXX, 20-21. Joël parle de même : « Enfants de Sion, dit-il, livrez-vous à l'allégresse et réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la justice. » *Filii Sion, exultate et lætamini in Domino Deo vestro, quia dedit vobis doctorem justitiæ.* Joel., II, 23. Et l'apôtre saint Paul : « Dieu ayant parlé autrefois à nos pères

en divers temps et en diverses manières par les prophètes, nous a parlé tout nouvellement en ces derniers jours, » *multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est vobis in Filio,* Hebr., I, 1-2, afin que, appuyé sur sa divine autorité, nous demeurions fermes dans la foi qu'il nous a enseignée, sans que rien puisse nous ébranler, ni l'autorité du monde, ni la philosophie de la prudence terrestre, ni l'astuce du démon. Ainsi, lorsque la sagesse terrestre commencera à réclamer et à s'élever contre certaines pratiques pieuses que nous ferons, opposons-lui, comme un rempart inébranlable, l'autorité du Fils de Dieu. De là cette réflexion de saint Augustin : « Afin que les hommes marchassent avec plus de confiance vers la vérité, la Vérité même a établi et fondé la foi dans l'humanité en se faisant homme. » Voilà pourquoi le Sauveur est souvent désigné dans les saintes Lettres sous le nom de lumière et de splendeur. Ecoutez Isaïe : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui marchaient dans la région de l'ombre de la mort ; » *populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis,* Isai., IX, 2 ; et ailleurs : « Je ne me tairai point en faveur de Sion, je n'aurai point de repos en faveur de Jérusalem, jusqu'à ce que son Juste paraisse comme une lumière, et que son Sauveur brille comme un flambeau. » *Propter Sion non tacebo, et propter Jerusalem non quiescam, donec egrediatur ut splendor Justus ejus, et Salvator ejus ut lampas accendatur.* Ibid. LXII, 1.

Les Juifs s'imaginaient que cette lumière céleste ne devait luire que pour eux ; c'est pourquoi ayant vu l'Esprit saint, par l'entremise de Pierre, communiqué aux Gentils, « les fidèles circoncis qui étaient venus avec cet apôtre, furent frappés d'étonnement, dit saint Luc, de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations. » *Obstupuerunt ex circumcisione fideles, qui venerant cum Petro, quia et in nationes gratia Spiritus sancti effusa est.* Luc. x, 45. Mais Notre-Seigneur annonce que cette lampe ne restera pas sous le boisseau, c'est-à-dire que sa lumière ne sera point enfermée dans les limites de la Judée, mais qu'elle

sera placée sur le chandelier de l'Eglise, afin que non-seulement les enfants d'Israël, mais encore les Gentils, qui doivent entrer dans le bercail de Jésus-Christ, voient la lumière et ne marchent plus dans les ténèbres. C'est ce que Dieu le Père avait annoncé de son Fils, en disant : « C'est peu que vous me serviez pour réparer les tribus de Jacob, et pour convertir à moi les restes d'Israël. Je vous ai établi pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. » *Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fœces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.* Isai., XLIX, 6. En effet, dit avec raison le grand Apôtre : « Dieu n'est-il que le Dieu des Juifs? ne l'est-il pas aussi des Gentils? Oui, certes, il l'est aussi des Gentils. » *An Judæorum Deus tantum? nonne et Gentium? Imo et Gentium.* Rom. III, 29. Il ne convenait pas que ce salut, tant de fois promis et si longtemps attendu, restât caché dans un coin du monde; il devait se répandre au loin parmi toutes les nations de la terre. Et telle est la pensée du Sauveur lorsqu'il dit : « Personne n'allume une lampe pour la cacher ou la mettre sous le boisseau; on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière, » c'est-à dire, afin que les hommes, éclairés par ce divin flambeau, connaissent leur Créateur, leur fin dernière et les moyens de l'atteindre.

C'est donc Notre-Seigneur Jésus-Christ que représente cette lampe de notre Evangile, mais l'Eglise entend aussi par là tous ceux qui, guidés par le même Esprit, continuent de remplir le même office parmi les hommes. De ce nombre est le saint confesseur dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Placé par Notre-Seigneur sur le chandelier de son Eglise, il répandit de tous côtés les rayons de sa lumière, éclairant au loin ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Prenant occasion de la lampe à laquelle il se compare, Notre-Seigneur se met à parler d'un autre flambeau qui est en chacun de nous : « La lampe de votre corps, dit il, c'est votre œil, » ou comme d'autres traduisent, *la lampe du corps, c'est l'œil.* De même qu'un flambeau matériel éclaire ceux qui sont dans les ténèbres,

et leur montre ce qu'ils doivent faire et où ils doivent aller, de même l'œil, matériel aussi, est un flambeau pour tous les autres membres du corps : éclairés par lui, la main sait où se porter, les pieds savent de quel côté se diriger. D'où il arrive que ceux qui ont la vue saine fournissent la lumière aux autres membres, et qu'ainsi tout leur corps est éclairé, et, pour ainsi parler, a des yeux. Dans ceux, au contraire, dont les yeux sont faibles ou malades, les autres membres sont privés de lumière, et ainsi tout leur corps est dans les ténèbres. De l'œil du corps Notre-Seigneur passe ensuite à l'œil de l'âme, dont le premier est l'image. De même que l'œil est le flambeau du corps, de même l'âme, éclairée par la foi, par les enseignements de l'Eglise et par la connaissance de la morale chrétienne, est comme le flambeau de notre vie et de nos actions. Si cette connaissance est droite et vraie, elle est pour notre conduite une lumière qui nous montre ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter; et si nous suivons cette lumière, toute notre vie est pure et lumineuse. Mais si notre âme a été corrompue et dépravée par les maximes perverses du monde, par la prudence terrestre ou par une fausse appréciation des choses; ou bien encore si elle use de la connaissance qu'elle a, non pour imprimer à sa vie une sage direction, mais pour la vanité, pour le lucre, pour des intérêts temporels, alors, le flambeau de l'âme étant obscurci et ne donnant plus de lumière, toute notre vie n'est plus que ténèbres et péché. D'une source limpide coulent de limpides ruisseaux, d'une source impure et fangeuse coulent des eaux impures : de même, la lumière de notre âme étant comme la source et le principe de toutes nos actions, il arrive que la pureté ou l'impureté de cette source se communique aux ruisseaux qui en dérivent. Voilà pourquoi il est si important que cette source soit limpide, que ce flambeau soit lumineux. C'est ce que nous recommande Notre-Seigneur lorsqu'il ajoute : « Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténèbres. »

Ces paroles nous apprennent en outre que nous devons nous former des idées justes et vraies des choses, afin de ne pas être du nombre de ceux qui appellent mal le bien, et bien le mal; qui

donnent aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui regardent comme doux ce qui est amer, et comme amer ce qui est doux, *vœ qui dicitis malum bonum, et bonum malum; ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras; ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum.* Isa., v, 20. De cette fausse opinion des choses naissent des maux innombrables. Voilà pourquoi nous voyons tant d'insensés préférer à Dieu des avantages terrestres, alors que, pour se les procurer, ils méprisent ses lois et ses préceptes. Voilà pourquoi un si grand nombre d'hommes font passer le corps avant l'âme, les intérêts du corps avant ceux de l'âme et du salut, oubliant que ceux-ci sont infiniment plus précieux que les premiers. Voilà pourquoi ces mêmes hommes recherchent avidement tout ce qui peut contribuer au bien-être et à l'agrément de la vie présente, si fragile et si courte, et négligent tout à fait ce qui se rapporte à la vie future, qui n'aura pas de fin et pour laquelle ils ont reçu l'existence. Voilà pourquoi encore ils fuient avec tant de soin et au prix de tant d'efforts toute souffrance, toute douleur corporelle, et ne songent même pas à éviter les tourments bien plus cruels de l'enfer, dont la foi catholique proclame l'existence. D'où vient un tel renversement et un tel désordre ? De l'ignorance et de la dépravation de l'âme qui, jugeant mal des choses, entraîne après elle l'aveugle volonté dans l'abîme du péché. Ce n'est donc pas sans raison que le Maître céleste nous donne cet avertissement : « Prenez garde que la lumière qui est en vous ne soit ténèbres. » Que peut-il sortir de ces ténèbres, qu'une vie ténébreuse et impure ?

Si l'âme, au contraire, se dégageant de ces ténèbres, porte sur les choses des jugements vrais, et règle sa conduite d'après ces jugements, sa vie sera conforme à son principe, c'est-à-dire, droite et pure comme lui. D'où la conséquence tirée par le Sauveur : « Si donc tout votre corps est lumière, sans aucun mélange de ténèbres, tout en vous sera lumineux, et éclairé comme par une lampe brillante, » ou, comme d'autres traduisent pour éviter la tautologie, « comme lorsque luit sur vous la clarté d'une lampe. » Ces paroles expliquent comment le corps de notre vie et de nos actions, rendu lumineux, nous éclaire : cela se fait de la même

manière qu'un flambeau matériel nous prête sa clarté soit pour la marche, soit pour le travail. Voici l'ordre des deux sentences : L'œil pur de l'âme produit une vie pure, et cette innocence de vie, à son tour, purifie de plus en plus et illumine l'œil de l'âme. Car les causes, disent les philosophes, sont causes entre elles ; une mère l'est pour sa fille, et une fille pour sa mère. C'est ainsi qu'une vie pure rend l'homme le temple du Saint-Esprit, hôte divin qui nous instruit et, selon le langage d'un prophète, écrit dans nos cœurs ses lois et ses préceptes. *Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam.* Jerem., XXXI, 33. Une vie pure, c'est encore un miroir dont rien ne ternit la surface immaculée, et qui, exposé aux rayons du soleil de justice, resplendit avec d'autant plus d'éclat qu'il était plus limpide. C'est donc avec raison que Notre-Seigneur enseigne que la pureté de notre vie augmente la lumière de l'âme, et, semblable à un flambeau spirituel, nous guide et nous éclaire en toute circonstance.

On peut comprendre par là quelle est la sagesse des justes, à qui l'innocence de leur vie obtient de participer à la lumière divine. Comment pourraient-ils, en effet, régler leurs affections et les accommoder à la nature et à la dignité des choses, s'ils ne connaissaient pas auparavant cette nature et cette dignité ? Comment notre volonté aimera-t-elle Dieu ardemment et par-dessus tout, si elle n'a aucune connaissance de sa bonté et de sa beauté infinie ? Comment méprisera-t-elle les biens terrestres, si l'Esprit saint ne lui en a pas appris le vide et la fragilité ? Je pourrais mettre sous vos yeux deux hommes également éclairés du flambeau de la foi, et dont l'un commettra cent péchés mortels sans aucun remords de conscience, tandis que l'autre souffrirait cent fois la mort plutôt que d'en commettre un seul. D'où vient une telle différence entre deux hommes qui professent la même foi et la même religion ? Elle vient de ce que le dernier, éclairé par l'innocence de sa vie et par les inspirations de l'Esprit saint, connait toute la laideur et la difformité du péché et lui a voué une haine à mort ; le premier, au contraire, n'ayant ni cette connaissance, ni cette haine, se précipite sans douleur et sans remords au sein de tous les crimes. Puis donc que la perfection de

la vie consiste à embrasser les choses vraiment désirables, et à éviter les choses vraiment nuisibles, il s'en suit que nous devons connaître l'excellence des unes pour les aimer, et la difformité des autres pour les détester. C'est en ce sens que saint Jean dit que l'onction de l'Esprit saint enseigne aux justes toutes choses, *unctio ejus docet vos de omnibus*. I Joan., II, 27.

Que nul, toutefois, ne prétende posséder si bien cette connaissance, qu'il n'ait plus besoin de recevoir l'enseignement des ministres de l'Eglise; car il y a une foule de points difficiles qui doivent être enseignés par d'autres. C'est de cette manière que nous instruit l'Esprit saint, gouvernant les plus petites choses par des moyens, c'est-à-dire, instruisant et dirigeant les hommes par l'enseignement de ceux qui sont placés dans l'Eglise comme des lampes sur le chandelier.

L'évangile expliqué, abordons maintenant le sujet proposé par notre texte.

## I.

« Si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière.» Quoique la vertu de simplicité soit prise ici dans le sens strict du mot, je me suis proposé dans ce discours, avec la grâce de Dieu, de la considérer d'une manière tout à fait générale et dans le sens le plus large possible. Ce sujet, j'ose l'espérer, intéressera votre piété; car il n'y a guère de vertu recommandée plus souvent et avec plus de force dans les saintes lettres. Le Seigneur veut-il caractériser la haute sainteté de Job, il lui donne le beau nom de simplicité : « As-tu remarqué mon serviteur Job, dit-il à Satan? Il n'est pas d'homme comme lui sur la terre, simple, droit, craignant Dieu et éloigné du mal.» *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, homo simplex, et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo?* Job. I, 8. Une louange semblable est donnée au saint patriarche Jacob : « Jacob, dit la sainte Ecriture, était un homme simple, et il demeurait sous sa tente.» *Jacob autem vir simplex habitabat in tabernaculis*. Gen. XXV, 27. Le Sage nous avertit que ceux qui cherchent le Seigneur doivent posséder cette vertu. « Ayez du Seigneur des sentiments dignes

de lui, et cherchez-le avec un cœur simple.» *Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum.* Sapient., I, 1. Il savait combien Dieu se plaît à habiter dans le cœur des hommes simples. Salomon s'exprime de même: «Tous les trompeurs, dit-il, sont en abomination aux yeux du Seigneur, et il communique ses secrets aux simples.» *Abominatio Domini est omnis illusor, et cum simplicibus sermocinatio ejus.* Prov., III, 32. Citons encore cette parole de David: «Je sais, ô mon Dieu, que vous sondez les cœurs et que vous aimez la simplicité.» *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas.* I Par., XXIX, 17. Vous voyez, mes frères, de combien de manières l'Esprit saint nous recommande cette vertu; c'est le motif qui m'a déterminé à vous en expliquer avec quelque détail la notion et la nature, puisque c'est par elle que nous pourrons chercher Dieu et le trouver.

Le vulgaire, il est vrai, confond la simplicité avec l'ignorance, et il appelle simples ceux qui ne prévoient pas de loin. Mais telle n'est pas la signification de ce mot dans les saintes Lettres. On peut distinguer deux espèces de simplicité, l'une vis-à-vis de Dieu, l'autre vis-à-vis des hommes; commençons par cette dernière. La meilleure manière de vous la faire connaître, c'est de vous indiquer les vices qui lui sont opposés. Or ces vices, très-nombreux, sont d'abord la malice, ensuite la ruse, puis la duplicité, en quatrième lieu la curiosité, et enfin, si je puis ainsi parler, la multiplicité.

Le premier vice contraire à la simplicité, c'est la malice. C'était le vice de Nabal du mont Carmel, homme très-méchant et très-malicienx, nous dit la sainte Ecriture (I Reg., XXV). Un homme malicieux est celui qui croit que chaque pierre recouvre un scorpion, qui donne une interprétation fâcheuse aux actions les plus droites et les plus candides, qui juge mal des autres hommes et s'imagine qu'ils l'ont en vue dans leurs paroles et leurs actes. Etant lui-même vicieux et méchant, il pense que tous les hommes le sont comme lui. De là cette maxime de Salomon: «L'imprudent qui marche dans sa voie étant insensé lui-même croit que tous les autres lui ressemblent.» *In via stultus ambulans, cum ipse insipiens sit, omnes stultos æstimat.* Eccli., X, 3.

Aussi Néron avait-il coutume de dire que tous les hommes, s'ils avaient le même pouvoir que lui, seraient aussi criminels; pour commettre des forfaits, ajoutait-il, c'est la puissance, non la volonté qui leur manque. Tel est le péché de ceux qui accusent d'hypocrisie et de vaine gloire les personnes pieuses qui visitent les églises, s'approchent souvent des sacrements, et font toutes sortes de bonnes œuvres; ne pouvant attaquer la conduite extérieure, ils s'en prennent aux intentions. En quoi ils s'arrogent audacieusement le rôle de Dieu, qui seul connaît les pensées et scrute les reins et les cœurs. Il existe à ce sujet un décret mémorable du pape Zéphirin, ainsi conçu: « C'est un péché de juger témérairement des choses cachées dans le cœur du prochain; et nul n'a le droit de reprendre, sur un léger soupçon, celui dont les œuvres paraissent bonnes, Dieu seul étant l'arbitre des choses secrètes.»

La simplicité nous délivre de ce mal; elle se contente de voir ce qui paraît au dehors; elle juge et mesure tout avec une candeur de colombe; elle donne à tout une interprétation favorable; et, lorsqu'elle ne peut approuver des actions évidemment mauvaises, elle tache de les excuser en alléguant, soit la droiture de l'intention, soit l'ignorance, soit l'infirmité humaine, soit, comme le recommande saint Bernard, la violence de la tentation.

Mais, tout en pratiquant cette vertu, il ne faut pas oublier l'avertissement du Sauveur : «Soyez prudent comme le serpent, et simple comme la colombe.» *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.* Matth. x, 16. Cette prudence nous empêche d'être humble à l'excès dans notre sagesse, de flotter à tout vent de doctrine, de croire à toute espèce d'esprit; elle nous fait approuver les esprits qui sont de Dieu, et nous rappelle que ceux qui croient facilement sont légers de cœur, comme nous le lisons au livre de l'Ecclésiastique (chap. XIX, 4). Ces précautions sont surtout nécessaires dans nos rapports avec les fourbes et les hérétiques. «Prenez garde, dit Notre-Seigneur, aux faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et sont au dedans des loups ravissants.» *Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium; intrinsecus autem sunt lupi*

*rapaces*. Matth., VII, 15. « Gardez-vous des chiens, dit de même l'Apôtre, gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez-vous des faux circoncis,» c'est-à-dire de ceux qui défendent la circoncision, pour ne pas souffrir la persécution de la croix de Jésus-Christ. » *Videte canes, videte malos operarios, videte concisionem.* Philipp. III, 2, Permettez-moi de vous citer ici un trait admirable de l'histoire ecclésiastique. Un pieux ermite ayant été élevé à l'épiscopat, demandait à être consacré, non par l'arien Lucius, mais par un évêque catholique; et comme Lucius essayait par des discours perfides de lui persuader qu'il professait la même foi, le saint ermite, inébranlable dans sa résolution, lui répondit : « C'est par tes œuvres, ô Lucius, non par tes paroles, que je dois te juger, toi qui as persécuté et envoyé en exil tant de prêtres et pontifes de Jésus-Christ. Non, jamais tes mains criminelles ne toucheront ma tête.»

Le second vice opposé à la simplicité, c'est la ruse. Un homme rusé est celui qui met en jeu toute son adresse pour circonvenir les innocents; qui, semblable à l'oiseleur, ne songe qu'à tendre appâts et filets; qui ne fait rien enfin avec simplicité et droiture, et ne suit que les voies secrètes et détournées : nouveau Protée, qui prend mille masques et revêt mille figures pour tromper. Tels étaient les disciples des Pharisiens et les Hérodiens, qui essayèrent de surprendre le Sauveur en lui disant : « Maître, nous savons que vous êtes vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité sans souci de personne; car vous ne considérez point la condition des hommes : Est-il permis ou non, de payer le cens à César?» *Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi cura de aliquo,* etc. Matth. XXII, 16. « Jésus, dit saint Marc, connaissant leur ruse, répondit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? » *Sciens autem Jesus versutiam eorum, ait: Quid me tentatis, hypocrit*(1)? Marc. XII, 15. On trouverait difficilement dans l'Evangile une autre réponse aussi sévère adressée par le Sauveur à ses adversaires; ce qui prouve combien ce vice est haï de Dieu. Il ne l'est pas moins des hommes, comme l'atteste cette maxime de Salomon : « L'impatient fera des

(1) Le mot *hypocritæ* n'est pas dans saint Marc.

actions de folie, et l'homme rusé se rend odieux.» *Impatiens operabitur stultitiam, et vir versutus odiosus est.* Prov. XIV, 17. L'homme rusé ressemble au renard, le plus fin et le plus adroit de tous les animaux à saisir sa proie. Aussi Notre-Seigneur donne-t-il ce nom au perfide Hérode : « Allez, dit-il, et dites à ce renard, etc. » *Ite et dicite vulpi isti.* Matth., XIII, 32. Ce nom convient aussi à Catilina, le plus terrible ennemi du peuple romain, que Salluste caractérise en l'appelant «fourbe et dissimulé en toutes choses.» Il faut encore ranger dans cette catégorie Absalon, fils de David, qui mit en œuvre toutes sortes de ruses et de perfidies pour donner la mort à son vertueux père. Ces exemples, mes frères, sont bien capables de vous inspirer de l'horreur pour un vice personnifié dans de si grands scélérats. Ceux-là se montrent leurs disciples, qui sont attaqués du même mal.

A ce vice odieux est opposée la simplicité, qui ne connaît ni le dol, ni la ruse, ni la fraude ; qui marche dans une voie découverte et sans détour, et dont les partisans s'appellent des cœurs sincères, amis de la vérité et de la droiture.

En troisième lieu, la simplicité a pour ennemie la duplicité, dont il est dit au livre de l'Ecclésiastique : « Malheur au cœur double, aux mains souillées de crimes et au pécheur qui marche sur la terre par deux voies ! » *Vœ duplici cordi, et manibus malefacientibus, et peccatori terram ingredienti duabus viis,* Eccli., II, 14. Ceux que la sainte Ecriture nomme *doubles de cœur* s'appelaient chez les Romains *hommes à deux visages* (bifrontes), c'est-à-dire des hommes qui ont une chose dans le cœur, et qui en font paraître une autre sur le visage. Ce vice se rattache étroitement à celui dont nous venons de parler, à la ruse, dont il est une espèce, puisque c'est pour tromper que certains hommes manifestent sur leur visage des sentiments qu'ils n'ont pas dans leur cœur. Le Prophète royal les désigne lorsqu'il dit : « Ils me bénissaient de bouche, et ils me maudissaient dans leur cœur. » *Ore suo benedicebant et corde suo maledicebant,* Ps., LXI, 5. Et ailleurs : « Chacun ne dit à son prochain que des mensonges; leurs lèvres sont pleines de tromperies, et ils parlent avec un cœur double, » ayant une chose dans le cœur et une autre sur les

lèvres. *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum, labia dolosa, in corde et corde locuti sunt.* Ps. xi, 3. Et ailleurs encore : « Ses discours sont plus doux que l'huile ; mais ce sont en même temps des flèches; » ou, comme d'autres traduisent, des lances, *molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula.* Ps. liv, 22. Le prophète Jérémie explique en ces termes la malice et la gravité de ce péché : « Leur langue est comme une flèche aigüe, elle ne parle que pour tromper. Ils ont la paix dans la bouche en parlant avec leur ami, et en même temps ils lui tendent un piége en secret. Ne punirai-je point ces crimes, dit le Seigneur, et ne me vengerai-je point d'une nation si criminelle ? J'irai répandre des larmes et de grands cris sur les montagnes, et dans les lieux autrefois si agréables, parce que tout a été brûlé, qu'il n'y a plus personne qui y passe, qu'on n'y entend plus la voix des troupeaux, et que tout a quitté et s'est retiré, depuis les oiseaux du ciel jusqu'aux bêtes de la terre. Je ferai de Jérusalem un amas de sable et une caverne de dragons; je changerai les villes de Juda en une affreuse solitude, sans qu'il y ait plus personne qui y habite (1). » Ces châtiments et ces menaces indiquent combien ce vice est odieux au Seigneur, qui, étant simple de sa nature, ne peut souffrir la ruse et la duplicité. Aussi l'Ecclésiastique s'efforce-t-il de nous en détourner, en disant : « Ne prenez point un visage contre votre visage, » c'est-à-dire, ne faites point paraître sur votre visage des sentiments contraires à ceux qui sont dans votre cœur, *ne accipias faciem adversus faciem tuam.* Eccli., iv, 26.

A cette classe appartiennent les flatteurs, qui présentent avec de douces paroles le poison aux imprudents, et souvent par cette ruse s'emparent du bien d'autrui. Tout le monde connaît la fable du

(1) Sagitta vulnerans lingua eorum, dolum locuta est. In ore suo pacem cum amico suo loquitur, et occulte ponit ei insidias. Numquid super his non visitabo, dicit Dominus ? aut in gente hujuscemodi non ulciscetur anima mea? Super montes assumam fletum ac lamentum, et super speciosa deserti planctum, quoniam incensa sunt, eo quod non sit vir pertransiens, et non audierunt vocem possidentis. A volucre cœli usque ad pecora transmigraverunt, et recesserunt, et dabo Jerusalem in acervos arenæ, et cubilia draconum, et civitates Juda dabo in desolationem, eo quod non sit habitator. *Jerem.*, ix, 8 suiv.

renard et du corbeau. Comme ce dernier portait un fromage dans son bec, l'habile renard s'approche, et après avoir admiré sa voix, l'invite à se faire entendre. Le sot oiseau, séduit par cette louange, se met à chanter et laisse tomber le fromage, le renard le saisit et prend la fuite, laissant là

Le phénix des hôtes de ce bois.

C'est la simplicité qui nous délivrera de ce mal : étrangère, comme son nom l'indique, à toute duplicité, elle entretient avec les hommes des rapports pleins de droiture et de candeur, n'ayant rien de couvert, ne dissimulant et ne cachant rien, si ce n'est ce que la prudence fait un devoir de dissimuler et de taire.

C'est aussi la simplicité qui combat la curiosité, défaut multiple, qui compte un grand nombe d'espèces et de nuances. Il y a d'abord la curiosité du savant qui, s'efforçant de franchir les sages limites que la nature a placées devant lui, se lance à la recherche de choses plus curieuses qu'utiles. L'Apôtre condamne cet excès, lorsqu'il exhorte les fidèles de Rome « à ne point s'élever dans leurs pensées et leurs sentiments plus haut qu'ils ne doivent, mais à s'éle ver dans une juste mesure, » *non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* Rom., XII, 3. Le Sage parle de même : «Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces ; mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé, et n'examinez point avec curiosité ses divers ouvrages. Car il vous a montré beaucoup de choses qui sont au dessus de l'esprit de l'homme. » *Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris ; sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper, et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus..... Plurima enim super sensum hominum ostensa sunt tibi.* Eccli., III, 22, 25. Et Salomon : « Avez-vous trouvé du miel? mangez-en ce qui vous suffit, de peur qu'en ayant pris avec excès, vous ne le rejetiez, « *mel invenisti? comede quod sufficit tibi, ne forte satiatus evomas illud,* Prov., XXV, 16 ; sentence qu'il explique ainsi un peu plus bas : « De même que le miel incommode celui qui en mange beaucoup, de même celui qui veut sonder la majesté sera accablé de sa gloire, » *sicut qui mel mul-*

*tum comedet, non est ei bonum : sic qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* Ibid. xxv, 27. Ainsi, dans l'étude des choses divines, Dieu nous a fixé une sage mesure, afin que, nous rappelant notre faiblesse et notre ignorance, nous restions dans ces limites sans essayer de les franchir. Ils oublient cette recommandation les hommes qui recherchent curieusement ce que faisait l'intelligence divine avant de jeter les fondements de la terre; pourquoi Dieu a prédestiné les uns, et connu les autres dans sa prescience; pourquoi il a attiré à lui ceux-ci, et non ceux-là; pourquoi il a différé si longtemps la rédemption des hommes; pourquoi il laisse tant de nations infidèles dans les ténèbres de l'idolâtrie, etc. Ces questions sont inaccessibles à l'esprit humain, qui doit, non les scruter, mais s'écrier avec l'Apôtre : « O profondeurs des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables?» *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* Rom., xi, 33. Peut-être l'antique désobéissance de notre première mère fut-elle causée en partie par la curiosité; car elle considéra, dit la sainte Ecriture, que cet arbre était beau à la vue, et son fruit bon à manger, et elle voulut sans doute connaître si la promesse du serpent s'accomplirait. *Gen.*, iii, 6.

Une autre espèce de curiosité consiste à porter un œil investigateur dans les affaires du prochain, tout en négligeant les siennes propres. On s'attache à connaître les actions, les paroles, les mœurs, les inclinations, les querelles, les procès, les ancêtres des autres hommes, comme si on devait écrire leur histoire dans ses moindres détails, et l'on ne se demande jamais pour soi-même si l'on vit bien ou mal; on est comme un étranger dans son propre domaine. Ce genre de curiosité est très-répandu. Que d'hommes ne voyons-nous pas tout occupés à scruter la vie des autres, et qui ne connaissent pas la leur! On voit par là combien notre esprit est perverti, puisque nous faisons notre affaire principale de ce qui ne devrait pas nous occuper, et que nous ne nous occupons jamais de ce qui devrait être notre principale affaire : semblables à un homme qui consacrerait tous ses soins à guérir les bles-

sures d'un autre, et qui négligerait les siennes, fussent-elles mortelles.

Une troisième espèce de curiosité consiste à faire grand cas de toutes les choses qui servent aux usages de la vie, telles que maisons, lits, vêtements, aliments, coupes travaillées avec art. C'était celle du riche de l'Evangile, « qui était revêtu de pourpre et de fin lin, et qui faisait chaque jour une chère splendide. » *Induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.* Luc., XVI, 19. Plongé dans les enfers, il demanda une goutte d'eau à Abraham, qui lui répondit : « Mon fils, souvenez-vous que pendant votre vie vous avez reçu les biens, comme Lazare les maux : maintenant il est consolé, et vous vous souffrez. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Ibid., 25.

A cette triple curiosité est opposée une triple simplicité. La première est celle de ces pieux chrétiens qui, heureux de croire humblement aux mystères de la religion, ne s'occupent pas de ce qui est au-dessus des forces de l'esprit humain, reçoivent avec docilité les enseignements de l'Eglise et des supérieurs ecclésiastiques, et tiennent leur intelligence captive sous le joug de la foi. On trouve la deuxième dans ceux qui, pour se mieux connaître, ne s'occupent pas des autres, et examinent avec soin leur propre conduite, afin de la conformer à la règle de la loi divine. Enfin la troisième espèce de simplicité, ennemie du faste et du luxe, se contente d'une nourriture vulgaire et de modestes vêtements, et bannit ce qui pourrait exciter l'orgueil, la luxure ou la gourmandise. Nous la trouvons pratiquée par un grand nombre de païens mêmes, surtout par les Stoïciens, qui se proposaient de vivre selon la nature, et de satisfaire, non la volupté, mais les besoins véritables. Mais elle est enseignée d'une manière bien plus parfaite par la religion chrétienne, dont le fondement est le mépris des choses de la terre et l'amour des choses célestes.

En cinquième et dernier lieu, la simplicité est opposée à un autre défaut, qu'on me permettra d'appeler ici *multiplicité.* Il est évident qu'ils évitent ce défaut les hommes simples qui se livrent tout entier à la contemplation des choses célestes et à l'étude de

la sagesse ; qui, libres de tout autre soin et de toute autre affaire, cherchent la seule chose que Notre-Seigneur signalait à la sœur de Lazare, en disant : « Marthe, Marthe, vous prenez de l'inquiétude et vous troublez au sujet de beaucoup de choses : or, une seule est nécessaire. « *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima ; porro unum est necessarium.* Luc. x, 41. Mais nous avons développé cette pensée ailleurs ; parlons maintenant en peu de mots de la simplicité vis-à-vis de Dieu.

## II.

Notre-Seigneur a en vue cette vertu lorsqu'il dit dans notre évangile : « Si votre œil est simple, tout votre corps sera dans la lumière. » L'œil désigne ici, non-seulement la lumière de la foi et de la doctrine, comme nous l'avons dit en commençant, mais encore la pureté de l'intention. Car le mérite et la rectitude des bonnes œuvres dépendent surtout de la pureté et de la rectitude de l'intention. Sans doute, pour qu'une action soit bonne, toutes les circonstances de cette action doivent l'être également ; néanmoins une de ces circonstances, la droiture de l'intention, est plus importante que toutes les autres, et si nécessaire, que c'est elle qui donne à l'œuvre faite son nom et sa bonté spécifique.

L'homme ami des vertus doit donc mettre tous ses soins à purifier ses intentions. De là cette réflexion de saint Grégoire : « De même qu'un palais s'appuie sur des colonnes, et les colonnes sur leur base, ainsi nos bonnes œuvres se tiennent appuyées sur les vertus, et les vertus sur l'intention secrète de l'âme. »

Pour cela, dans toutes nos actions, même les plus vulgaires et qui n'ont pour objet que les besoins quotidiens de notre vie, proposons-nous la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté, selon le conseil de l'Apôtre : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* 1 Cor., x, 31. Plus nous aurons purement en vue sa gloire et son bon plaisir,

plus nous lui offrirons un hommage agréable à ses yeux et méritoire pour nous. Nous pouvons sans doute nous exciter au bien par la crainte du châtiment; saint Jérôme nous en donne l'exemple, lui qui s'était condamné, comme lui-même l'atteste, à vivre dans un affreux désert afin d'échapper à la géhenne. Nous pouvons stimuler notre lâcheté par l'espoir de la céleste récompense; le Prophète royal nous en donne l'exemple, lorsqu'il dit : « J'ai porté mon cœur à accomplir éternellement vos ordonnances pleines de justice, à cause de la récompense, » *inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum*, *propter retributionem*, Ps. CXVIII, 112. Mais nul ne doit s'arrêter à ces motifs, il faut aller jusqu'à Dieu même. « Seigneur, dit saint Augustin, celui-là vous aime trop peu, qui aime avec vous quelque chose, s'il ne l'aime pas à cause de vous. » En outre, de même que la parfaite charité, au témoignage de saint Jean, chasse la crainte, *perfecta charitas foras mittit timorem,* I Joan. IV, 18, de même elle détourne les regards pour ne pas voir la récompense, et fixe sur Dieu seul l'œil du pur amour; mais moins elle regarde la récompense, plus elle la mérite. Car, dit saint Bernard, la charité n'est pas mercenaire, et cependant elle est récompensée. Ce degré de charité est si élevé, que le démon s'imaginait à tort que le saint patriarche Job ne l'avait pas atteint. « As-tu remarqué mon serviteur Job, lui dit le Seigneur? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, simple, droit, craignant Dieu et éloigné du mal. Satan répondit. Est-ce gratuitement que Job craint Dieu? N'as-tu pas tracé une ligne de défense autour de lui, autour de sa maison, autour de tout ce qui lui appartient? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux se sont accrus sur la terre. Mais étends ta main, touche à ses biens, et on verra s'il ne te renie pas en face. » *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, homo simplex, ac rectus, ac timens Deum, et recedens à malo? Cui respondens Satan, ait : Numquid Job frustra timet Deum? Nonne tu vallasti eum, ac domum ejus, universamque substantiam per circuitum? Operibus manuum ejus benedixisti, et possessio ejus crevit in terra. Sed extende paululum manum tuam, et tange*

*cuncta quæ possidet, nisi in faciem benedixerit tibi.* Job. I, 8 suiv. On voit par là quelle est l'exellence de cette pureté d'intention dont nous venons de parler, puisque cet ennemi rusé du genre humain ne voulait pas l'accorder à un si saint personnage. Ce qui doit nous exciter davantage encore, mes frères, à imiter ce grand patriarche.

Si quelqu'un regarde comme une chose ardue et difficile que l'homme, si ardent à poursuivre ses intérêts, s'élève à cette parfaite pureté d'intention, qu'il prête l'oreille à ces belles paroles d'un philosophe païen, de Sénèque : « Nous nous proposons de vivre selon la nature, de suivre l'exemple des dieux. Or, dans tout ce que font les dieux, ils ne suivent que la raison qu'ils ont de le faire; à moins que tu n'imagines qu'ils reçoivent le prix de leurs œuvres dans la vapeur des entrailles et les parfums de l'encens. Vois tout ce qu'ils élaborent chaque jour pour nous, tous les dons qu'ils nous distribuent, tous les fruits dont ils couvrent la terre, tous ces vents favorables qui font mouvoir la mer en soufflant sur tous les rivages, et toutes ces pluies abondantes et subites qui amollissent les plaines, et, par de secrets conduits, leur versent de nouveaux aliments. Tous ces bienfaits, les dieux nous les accordent sans récompense, sans qu'il leur en revienne aucun avantage. Voilà ce qu'observera notre raison, si elle ne s'écarte pas de son modèle; elle ne doit pas offrir à la vertu un service à gages. Honte à tout bienfait vénal ! Les dieux donnent gratuitement. Si tu imites les dieux, donne aussi aux ingrats; car le soleil se lève pour les criminels, et les mers s'ouvrent pour les pirates (Sénèque, *De Beneficiis*, lib. IV, 25, 26). » Ce langage doit faire rougir de honte les disciples de Jésus-Christ, si, éclairés des lumières de la foi, ils ne s'élevaient point à une perfection pratiquée et recommandée aux hommes par un philosophe païen.

Cependant, s'il en est parmi vous qui n'aient encore atteint ni ce degré de charité, ni cette parfaite pureté d'intention, qu'ils aient soin, lorsqu'ils ont en vue dans une prière ou une bonne œuvre quelque avantage temporel, de regarder cet avantage de l'œil gauche, pour employer une expression vulgaire, et Dieu de l'œil droit, rapportant à sa gloire et lui offrant comme un hom-

mage la récompense même qu'ils espèrent. Mais un grand nombre sont si attachés aux biens terrestres qu'ils font des prières et des vœux, distribuent des aumônes, et affligent leur corps par des veilles et des jeûnes, non pour honorer le Seigneur, mais pour obtenir de lui ce qu'ils désirent. L'un demande une navigation heureuse, l'autre le gain d'un procès, celui-ci le succès d'un mariage, celui-là la fécondité d'une épouse stérile, un autre de l'avancement dans la carrière des honneurs et des dignités ; sont-ils exaucés, ils laissent là ces prières, ces vœux, ces aumônes et toutes ces bonnes œuvres qu'ils avaient entreprises moins pour honorer Dieu, que pour satisfaire leur cupidité ou leur orgueil. Ils se servent des œuvres de piété à peu près comme les maçons emploient des étais et des cintres de bois pour soutenir une voûte : le travail achevé, ils rangent dans un coin tout ce bois inutile.

Quant à ceux que la passion aveugle tout à fait, et qui, au moment où ils partent pour commettre un vol ou un adultère, ou bien pour tirer vengeance d'un ennemi, adressent à Dieu des prières et des vœux pour le succès de leur crime, je rougirais d'en parler ici : ils se rendent doublement coupables, d'abord en préparant une action criminelle, et ensuite en essayant d'y associer le Dieu de toute sainteté et de toute justice.

Efforçons-nous, mes frères, d'éviter tous les écueils que je viens de signaler ; repoussons loin de nous toute malice, toute ruse, toute duplicité, toute curiosité, tout attachement excessif aux choses de la terre ; imitons celui dont l'Esprit saint a proclamé la simplicité et l'innocence parfaite en descendant sur lui sous la forme d'une colombe. Ce divin Epoux des âmes se plaît tellement à cette vertu, qu'il la mentionne au premier rang des qualités de l'Eglise, son épouse : « Oui, tu es belle, ma bien-aimée ; oui, tu es belle ! Tes yeux sont des yeux de colombe, » *ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es! oculi tui columbarum,* Cant. I, 14. La pratique de cette vertu nous rendra semblables à Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous méritera son amour ici-bas, et nous rendra dignes de partager un jour son bonheur et sa gloire.

# PREMIER SERMON

POUR

# LA FÊTE D'UNE SAINTE VIERGE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR LES VIERGES SAGES ET PAR LES VIERGES FOLLES.

*Simile est regnum cœlorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex his erant fatuæ, et quinque prudentes.*

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq étaient sages. *Matth.*, xxv, 1, 4.

Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, propose à nos méditations la parabole célèbre des dix vierges, dont cinq étaient folles, et cinq étaient sages. Afin que vous connaissiez l'occasion et la signification de cette parabole, je rappellerai en peu de mots ce qui la précède. Jésus étant sorti du temple auguste de Jérusalem, ses disciples, admirant l'imposante structure de cet édifice, lui dirent : « Maître, voyez quelles pierres et quels bâtiments ! » « Vous voyez toutes ces grandes constructions, répondit le Sauveur? il n'y sera pas laissé une pierre sur une autre pierre qui ne soit renversée. » *Magister, aspice quales lapides et quales structuræ! Et respondens Jesus, ait illi : Vide has omnes magnas ædificationes? non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruatur.* Marc., XIII, 1, 2. « Lorsqu'il se fut assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples s'approchèrent, et, seuls avec lui, lui dirent : Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avénement et de la consommation du siècle. » *Sedente autem eo super montem Olivarum, accesserunt ad eum discipuli secreto, dicentes : Dic nobis quando hæc erunt, et quod signum adventus tui et consummationis sæculi.* Matth., XXIV, 3, 4. Notre-Seigneur voulant complaire à ses disciples et nous instruire en leur personne, leur expliqua d'abord d'une manière générale les signes précurseurs de ces deux grands événements. Puis,

laissant de côté les signes de la destruction de Jérusalem pour s'attacher principalement à ceux de la fin du monde et du jugement dernier, il ajouta : « Il y aura alors une tribulation si grande, que, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, il n'y en a point eu de semblable, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'étaient abrégés, nul homme ne serait sauvé ; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés. » *Erit tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet. Et nisi breviati fuissent dies illi, non salva esset omnis caro; sed propter electos breviabuntur.* Ibid. 21, 22. « Aussitôt après ces jours d'affliction, continue-t-il, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine, et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. » *Statim autem post tribulationem dierum illorum, sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur; et tunc parebit signum Filii hominis in cœlo; et tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate.* Ibid. 29 suiv. Non-seulement le Sauveur voulait nous apprendre par là combien son second avénement sera terrible ; mais il nous avertit aussi par diverses paraboles de nous tenir prêts pour ce jour qui décidera de notre éternité. Ces paraboles sont celle du père de famille qui confie à des serviteurs le soin de sa maison, celle du fidèle serviteur qui attend l'arrivée de son maître, et du serviteur négligent qui ne s'en inquiète pas, celle enfin du maître qui part pour un lointain voyage, et qui distribue des talents à ses serviteurs, pour qu'ils les fassent valoir. Toutes ces paraboles ont un seul et même but, qui est de nous montrer la grandeur du danger que nous courons, et d'exciter notre vigilance, afin que nous arrivions bien préparés à un jour d'où dépend notre salut éternel. Mais, comme si tous ces avertissements ne suffisaient pas à la tendresse de celui qui est tout à la fois notre Père et notre Juge, il ajoute en-

core la parabole des dix vierges, que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui. Afin que je puisse vous en expliquer tous les enseignements et les mystères, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

C'est une belle pensée de saint Denys, que les rayons de la lumière divine arrivent jusqu'à nous sous l'enveloppe des choses corporelles. Telle est, en effet, la hauteur et la sublimité de Dieu et des choses divines, et telle est la faiblesse et l'obscurité de notre intelligence plongée dans la prison de notre chair, que nous ne pouvons apercevoir Dieu et les choses divines que sous des images corporelles. Ces images, qui nous sont plus familières et par-là même plus connues, nous prennent comme par la main et nous élèvent jusqu'à la connaissance des choses spirituelles. Voilà pourquoi le Sauveur avait recours à des comparaisons et à des paraboles pour enseigner les mystères du royaume céleste aux multitudes rassemblées autour de lui. C'est ce qu'il fait dans l'évangile de ce jour en disant :

« Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. » Sous le nom de royaume des cieux, le Maître céleste entend, non-seulement le ciel lui-même que nous désirons tous obtenir, mais encore les moyens qu'il faut prendre pour y arriver; et il entend ici spécialement celui de tous qui est le plus nécessaire. Quel est ce moyen? Il l'indique à la fin de la parabole, en disant : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » En effet, cette vigilance, cette pieuse sollicitude inspire et fournit tout le reste.

Rien de plus propre à nous faire comprendre la nécessité de la vigilance, que l'exemple des dix vierges. Dans cette parabole, les vierges réprésentent tous les fidèles, les bons comme les méchants. On les appelle vierges à cause de la pureté incorruptible de la foi que les chrétiens professent, tandis que les infidèles et les hérétiques sont appelés dans la sainte Ecriture adultères et courtisanes. De ces vierges cinq étaient folles, et cinq étaient sages; ce qui signifie que parmi les chrétiens qui professent la même foi, il y en

a de bons et il y en a de mauvais, il y a des enfants de lumière et des enfants de ténèbres, en d'autres termes, il en est qui vivent selon les prescriptions de leur foi et il en est qui vivent selon les lois de la chair et du monde; le Sauveur donne aux premiers le nom de sages, et aux seconds celui d'insensés. La sagesse et la folie de ces vierges consistent en ce que les unes ont pris de l'huile pour mettre dans leurs lampes, et que les autres ont négligé cette précaution. La lampe, qui dissipe les ténèbres et éclaire les hommes, c'est la foi, qui chasse les ténèbres de l'erreur, illumine les âmes, et nous montre la voie qui conduit au ciel. De là ces paroles du Psalmiste : « Votre parole est une lampe qui éclaire mes pieds, et une lumière qui me fait voir les sentiers où je dois marcher. » *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*, Ps. CXVIII, 105; et celles-ci de Salomon : « Le commandement est une lampe, la loi est une lumière, et la réprimande qui retient dans la discipline est la voie de la vie. » *Mandatum lucerna est, et lex lux, et via vitæ increpatio disciplinæ*. Prov., VI, 23. L'huile qui doit alimenter ces lampes désigne les œuvres de charité et de miséricorde, et les actes de vertus en général, auxquels la foi nous exhorte par ses enseignements, et qui, à leur tour, ornent la foi, la fortifient et la perfectionnent. Telle est l'huile dont les vierges sages ont fait provision afin de se trouver prêtes à l'arrivée de l'époux. Les vierges folles, au contraire, négligeant ce soin, se contentèrent d'avoir à la main la lampe de la foi, sans se procurer les œuvres de la foi.

« Or, l'époux tardant à venir, les vierges s'assoupirent toutes et s'endormirent. » Le sommeil ici, c'est la mort, et l'assoupissement, c'est la maladie qui précède la mort. Quoique cette parabole et toutes celles qui la précèdent se rapportent au jugement dernier, néanmoins le dernier jour de la vie de chacun est pour lui le jour du jugement, et la sentence portée alors ne sera jamais révoquée.

« Mais au milieu de la nuit un cri s'éleva : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. » Par ces mots : « Au milieu de la nuit, » le Sauveur a voulu nous faire entendre que ce jour arrive à l'improviste pour la plupart des hommes. Ceux qui sont trop

attachés à la vie présente repoussent de leur esprit toute pensée, tout souvenir de la mort; ils évitent de se rappeler ce qu'ils prévoient leur devoir être funeste. C'est pourquoi l'Apôtre compare le jour du Seigneur à un voleur, qui pénètre dans une maison étrangère à l'heure où le maître est endormi ou sans défiance. *Dies Domini, sicut fur in nocte, ita veniet.* I Thess. v, 2. De là encore ces paroles de Salomon : « L'homme ignore quelle sera sa fin ; et comme les poissons sont pris à l'hameçon, et les oiseaux au filet, ainsi les hommes se trouvent surpris par le malheur. » *Nescit homo finem suum; sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo.* Eccl. IX, 12. La mort, en effet, arrive souvent au moment où l'on s'y attend le moins. Les petits enfants se promettent de grandir, les jeunes gens d'arriver à l'âge mûr, les hommes mûrs à la vieillesse, les vieillards à l'âge de la décrépitude. Cependant l'Auteur de la nature, afin d'éloigner de nous cette fausse confiance, a ouvert à la mort l'accès de tous les âges de la vie humaine; l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité, la vieillesse sont également exposées à ses coups. Mais telle est la folie des hommes que, malgré le petit nombre de ceux qui atteignent une vieillesse avancée, tous se flattent d'arriver jusque-là : insensés qu'une mort prématurée enlève à l'improviste au milieu de leur course! Aussi lisons-nous dans le livre de Job que les pécheurs meurent subitement, parce qu'ils meurent au moment où ils ne s'y attendent pas. « Les méchants, dit saint Grégoire, ne savent pas juger humainement les choses humaines. La vie nous abandonne à chaque instant, et à chaque instant s'accroît l'amour de la vie; ce trésor s'use et se corrompt, et la cupidité ne s'use jamais. » « Mais, continue saint Augustin, est-ce que nous ne portons pas nos défaillances dans notre chair? Est-ce que nous ne sommes pas plus fragiles que le cristal? Le cristal, quelque fragile qu'il soit, a une longue durée si on le conserve : on n'en saurait dire autant de l'homme. » « Enfin, dit saint Jérôme, nous mourons tous les jours, nous changeons tous les jours, et pourtant nous nous croyons immortels. » C'est donc cette fausse persuasion qui fait que la mort nous surprend très-

souvent, et Notre-Seigneur a voulu nous le faire entendre lorsqu'il dit que l'époux arriva au milieu de la nuit.

« Alors toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes, » c'est-à-dire, tous les fidèles, justes et pécheurs, en face de la mort et du jugement, font leurs préparatifs, afin de se présenter convenablement à l'époux qui vient. Alors ils commencent à garnir leurs lampes, c'est-à-dire à ajouter l'huile des bonnes œuvres à la foi qu'ils possèdent. Comme cette foi les avertit de l'extrême danger qu'ils courent et du compte exact qu'ils vont rendre au souverain Juge ; comme elle proclame d'avance que ceux qui ont fait le bien iront à la vie éternelle, et que ceux qui ont fait le mal iront au feu éternel, les méchants eux-mêmes sont dans l'angoisse en envisageant de si près les quatre fins dernières de l'homme, savoir la mort, le jugement, l'enfer et la gloire céleste. Car, s'écrie saint Bernard, quoi de plus affreux que la mort? quoi de plus terrible que le jugement? quoi de plus intolérable que l'enfer? quoi de plus agréable que la gloire du ciel? Telles sont les images qui s'offrent à leur esprit inquiet, flottant entre la crainte de perdre le paradis et celle de tomber dans l'enfer. Eusèbe d'Emèse décrit ainsi les pensées et les sentiments qui se pressent dans l'âme de ces infortunés : « Réfléchissons quelle sera la douleur d'un chrétien négligent au sortir de cette terre ; quelle angoisse, quelle obscurité, quelles ténèbres s'empareront de lui lorsque sa conscience la première, avant tout autre adversaire, élèvera contre lui une voix accusatrice ! Ici nul besoin de preuves ; elle met le crime sous les yeux, et confond par la vue qu'elle en donne. Personne ne pourra ni rien cacher, ni rien nier, puisque l'accusateur et le témoin sont dans le cœur du coupable. » Et un peu plus haut : « Voici que toutes les choses de la terre ont passé comme une ombre : plus de plaisirs ; les crimes seuls restent pour l'éternité. Quel moment que celui où le pécheur, disant un dernier adieu aux choses humaines, tournant le dos à la vie et ayant la mort en face, se sentira entraîné dans cet horrible abîme ! N'ayant plus alors à s'inquiéter ni de la nourriture, ni du vêtement, ni de son travail habituel, ni d'aucun projet d'ambition, son âme sera tout entière au compte formidable qu'on va

lui demander; la seule pensée du jugement pèsera sur elle et l'accablera de son poids. » « A l'heure de la mort, dit à son tour saint Grégoire, la frayeur sera d'autant plus vive, que le danger sera plus près de nous : encore un moment, et l'homme aura trouvé ce qu'il doit garder éternellement. » Sous l'impression de cette crainte, on tâche d'effacer par la pénitence les fautes de la vie passée et de se corriger de ses défauts; on demande à Dieu le pardon de ses péchés et un prolongement de vie. Aussi lisons-nous dans la Vie des saints qu'un homme étant à l'agonie, et ressentant une vive appréhension du jugement dernier, se mit à crier à haute voix : « Trève jusqu'à demain! trève jusqu'à demain! »

Puis le pécheur implore les suffrages des pieux fidèles, se recommandant à leurs prières, à leurs mérites à leurs saints sacrifices, afin qu'ils intercèdent pour lui auprès du souverain Juge et lui obtiennent cette trève si désirée. C'est ce que nous marque cette prière adressée par les vierges folles aux vierges sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent, » c'est-à-dire, par vos mérites et vos prières suppléez à notre indigence, et obtenez-nous du Seigneur encore quelques jours de vie. Nous lisons, en effet, dans saint Jean Climaque qu'un jeune religieux, après avoir commis une faute grave, faisait entendre d'amères lamentations, et qu'ayant rencontré d'autres religieux en voyage pour aller trouver saint Antoine, il leur dit : « Priez ce vieillard qu'il m'obtienne de Dieu ne fut-ce que dix jours pour faire pénitence. » Il mourut cependant cinq jours après.

A cette demande les vierges sages répondirent : « Nous craignons qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous; allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. » Ne pressons pas trop le sens de chacune de ces paroles; c'est ici le cas d'appliquer la règle que donne saint Jérôme pour l'intelligence des Ecritures : « Que le lecteur hésitant, dit ce Père, ne s'en rapporte pas à des interprétations superstitieuses, et ne prenne pas à la lettre ce qui n'est dit que pour l'ornement; mais qu'il considère le commencement, le milieu et la fin, et donne au tout un sage enchaînement. » D'après cette règle, les paroles que nous

venons de rapporter expriment le conseil que les vierges prudentes donnent aux vierges folles : « Allez, disent-elles, à ceux qui en vendent, » c'est-à-dire, adressez-vous aux ministres de l'Eglise, auxquels Notre-Seigneur a confié le soin de distribuer l'huile de la grâce divine, et les clefs du royaume des cieux ; ce sont eux qui administrent les remèdes des sacrements et confèrent aux pécheurs vraiment repentants le pardon de leurs fautes. Allez les trouver, et procurez-vous cette huile au prix d'une pénitence et d'une charité sincère.

« Mais pendant qu'elles allèrent en acheter, l'époux arriva, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. » La « porte fermée » exprime le danger de la pénitence différée jusqu'à la dernière heure. « Le pécheur, dit saint Augustin, s'oublie lui-même à l'heure de la mort, en punition de ce qu'il a oublié pendant la vie Dieu son créateur. » Et ailleurs : « Lorsque le méchant veut, il ne peut plus, parce qu'il n'a pas voulu lorsqu'il pouvait : en voulant le mal, il a perdu le pouvoir du bien. »

C'est ce que le Sauveur confirme en ajoutant : « Enfin, les autres vierges vinrent aussi, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » Et il leur fut répondu : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point. » Cette réponse montre clairement le danger de cette pénitence de la dernière heure. Aussi saint Jérôme, expliquant ces paroles de Jérémie : « Au temps de leur affliction ils me viendront dire : Hâtez-vous de nous délivrer, » *in tempore afflictionis tuæ dicent : Surge, et libera nos,* Jerem., II, 27, s'exprime ainsi : « Prière impudente, au temps de la nécessité et de l'angoisse, d'implorer le secours de celui qu'on a dédaigné dans la prospérité ! » « Ce qui pousse les mourants à prier, dit saint Augustin, ce n'est pas le regret de leurs fautes, c'est l'avertissement de la mort qui accourt ; et celui-là n'est pas digne d'être consolé dans la mort, qui n'a jamais songé qu'il devait mourir. » Et ailleurs : « Vous trouverez difficilement dans l'adversité un secours que vous n'avez pas cherché dans la prospérité. »

C'est donc sagement que le Sauveur conclut la parabole et en

exprime le but par cette maxime : « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Le reste de ce discours sera consacré à l'explication de ce texte.

## I.

Nous avons dit, s'il vous en souvient, mes frères, que Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, sous les noms de vierges sages et de vierges folles, a voulu désigner les justes et les pécheurs, mais les pécheurs qui ont la véritable foi. Cherchons maintenant pourquoi il s'est servi de ces dénominations ; car on ne saurait admettre que la souveraine sagesse du Père les ait employées sans raison. Or, le Sauveur nous ayant marqué le but de la parabole par cette maxime qui la termine : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure, » la pratique ou la négligence de cette maxime doit évidemment constituer la prudence et la folie dont il parle. Examinons donc quelle est la conduite d'un homme prudent, et quelle est celle d'un insensé.

Le premier devoir d'un homme prudent, c'est de jeter les yeux sur la fin pour laquelle Dieu l'a créé, et de choisir les moyens les plus propres et les plus convenables pour arriver à cette fin. Il imite ainsi le navigateur qui commence par fixer le port où il doit aborder, et dirige de ce côté la marche de son vaisseau. Or, tout le monde sait que Dieu a mis l'homme sur la terre pour l'admettre un jour au partage de sa félicité et de sa béatitude. Cette fin est la plus haute et la plus glorieuse qu'on puisse imaginer. En effet, la félicité de Dieu n'est pas distincte de celle de l'homme ; elle consiste dans la libre contemplation de la beauté divine, à voir Dieu face à face, sans toutefois le comprendre dans toute sa plénitude, comme il se comprend lui-même. La voie qui doit nous conduire à cette gloire nous est indiquée par le Sauveur, dans cette réponse qu'il fit un jour à un jeune homme : « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements.» *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Matth., XIX, 17. Ainsi, mes frères, la fin pour laquelle le souverain Seigneur de toutes choses nous a créés et mis au monde, c'est de nous amener à la vie éternelle, au partage de son infinie béatitude, par la

fidèle observation de ses commandements. Le très-bon et très-sage Auteur de la nature n'a pas créé cet univers pour que nous nous livrions au jeu, aux plaisirs, aux voluptés charnelles, à la passion des richesses périssables ; cette fin eût été indigne de sa bonté, de sa sagesse, et de cette admirable providence par laquelle il gouverne toutes choses. L'ignorance ou l'oubli de cette vérité engendre tous les maux qui désolent le monde, où nous voyons un si grand nombre d'hommes, perdant de vue leur fin dernière, errer comme à l'aventure et se perdre misérablement. Combien vivent comme s'ils étaient uniquement pour jouir des biens terrestres, comme s'ils étaient ici-bas, non des étrangers, mais des citoyens; comme si la terre était pour eux une patrie, et non un lieu d'exil ! C'est là, je le répète, la source principale des maux qui sont sous nos yeux, et déjà le prophète Jérémie déplorait amèrement ce malheur, en disant : « Ses souillures ont paru sur ses pieds, et elle ne s'est point souvenue de sa fin. » *Sordes ejus in pedibus ejus, nec recordata est finis sui.* Thren. I, 9. Aussi est-ce avec raison qu'un sage adressait cette prière au Seigneur :

Largire ergo mihi, Rex ô dignissime regum,
Ut te cognoscam et placeam tibi, deinde sciam me,
Quid sim, qua in terris causa productus, et unde
Huc veni, aut quo tandem vita functus abibo,
Quid mihi, dum vivo, sit agendum sitque cavendum.

« Accorde-moi donc, ô Roi, le plus auguste des rois, que je te connaisse et que je te plaise; ensuite que je me connaisse moi-même, ce que je suis, qui m'a mis au monde, d'où je viens, ce qui m'attend après cette vie, ce que je dois faire et éviter ici-bas. »

Efforçons-nous donc, mes frères, par des prières continuelles, d'obtenir la véritable et solide prudence, et de comprendre ce que nous avons à faire en cette vie. Ainsi nous verserons de l'huile dans la lampe de la foi, et nous accomplirons les œuvres qui doivent nous conduire au but qui nous est montré par ce divin flambeau.

Un autre devoir de l'homme prudent, c'est de tenir grand

compte des temps divers, et de ce que chacun d'eux exige de nous. Les philosophes, en effet, assignent à la prudence trois fonctions : le souvenir, qui se rappelle le temps passé, la connaissance des choses, qui pourvoit au temps présent, et la prévoyance qui, par l'étude des causes et la comparaison des effets semblables, devine et prévient les événements futurs. C'est ainsi que les habiles capitaines, avant de déclarer la guerre à un ennemi, ont eu soin pendant la paix de préparer les armes et les vivres dont ils auront besoin plus tard. Or, comme parmi les choses futures que nous prévoyons, il n'y a rien de plus certain que la mort, ni rien de plus terrible, puisque le dernier jour de notre vie fixera notre éternité, les hommes de bien se préparent prudemment à cette fin, et font passer cette préparation avant toute autre affaire. De même qu'un sage nautonnier, lorsque la mer est tranquille, prépare et met en ordre les agrès de son vaisseau, afin que la tempête ne le prenne pas à l'improviste, ainsi l'homme juste et prudent prévient par la pensée le jour de la mort et du jugement, et s'y prépare par toutes sortes de moyens, sachant qu'il est bien tard de se mettre en garde contre le péril lorsqu'il est arrivé. C'est à quoi nous exhorte aujourd'hui le Maître céleste, qui nous enseigne la vigilance par la parabole des dix vierges. Et qu'est-ce que veiller, sinon secouer des yeux de notre âme le sommeil et l'assoupissement, se tenir prêt, et attendre comme une sentinelle l'arrivée de Jésus-Christ?

Telles sont les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur désigne sous le nom de vierges sages les hommes vertueux. La virginité, comme nous l'avons dit, figure leur foi incorruptible, et la sagesse caractérise l'ensemble de leur conduite.

## II.

Les méchants sont appelés insensés par la raison contraire, parce qu'ils négligent tout ce que font les prudents ; au lieu de prendre pour guide la sagesse, la raison, la foi, les oracles de l'Esprit saint, ils n'ont pas d'autre règle de leur vie et de leurs actions que l'irréflexion, la cupidité, les passions aveugles, et l'opinion de la multitude.

Et d'abord ils ne tiennent aucun compte de la fin pour laquelle Dieu les a créés. D'où il arrive que, ignorant cette fin, ou s'en constituant une autre, ils ne se connaissent pas eux-mêmes et oublient la voie où ils doivent marcher. Malheureux et insensés, ils errent au dedans d'eux-mêmes comme des voyageurs étrangers au pays qu'ils traversent; ils savent beaucoup de choses, ils sont curieux de tout apprendre, ils connaissent l'origine, les ancêtres, la fortune, le bonheur ou le malheur des autres hommes, et ils s'ignorent eux-mêmes, ils négligent ce qui les intéresse, ils ne se demandent jamais d'où ils viennent, qui les a mis sur la terre, pour quelle fin ils ont reçu l'existence. Quoi de plus insensé? Quelle conduite plus indigne d'une créature raisonnable? C'est à eux que le Seigneur adresse ce reproche par la bouche de son prophète : « Vous qui voyez tant de choses, n'observez-vous point? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point? » *Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies?* Isa. XLII, 20.

Les méchants manifestent encore leur déraison et leur folie d'une autre manière, où ils se rendent semblables, non-seulement à des enfants, mais même aux animaux. « Entre l'homme et l'animal, dit Cicéron, il y a cette différence que celui-ci, à peu près étranger au passé et à l'avenir, se laisse aller à ses impressions du moment, et se met en rapport avec ce qu'il a devant lui; tandis que l'homme, éclairé par la raison qui lui montre les effets et les causes, juge, compare, et relie ainsi les choses futures aux choses présentes; devant lui se déploie le champ de sa vie tout entière, et il dispose ce dont il a besoin pour le parcourir. » Si donc l'homme se distingue des bêtes en ce que, non-seulement il connaît les choses présentes, mais se rappelle les choses passées et prévoit les choses futures par la comparaison des causes et des effets; si en outre, parmi celles-ci, la mort est la plus certaine et la plus effrayante, ne ressemble-t-il pas aux animaux celui qui ne s'occupe que du présent, sans tenir aucun compte d'un danger certain et le plus grave de tous, qui l'attend dans l'avenir. En effet, puisque la mort nous menace tous également, et qu'elle veille en quelque sorte à la porte de chacun de nous; puisque,

en ce moment redoutable, le jugement de Dieu décidera de notre sort éternel, et que nous serons, ou bien admis pour toujours dans un lieu de délices avec Dieu et tous les élus, ou bien condamnés au feu inextinguible de la géhenne avec le prince des ténèbres; puisque enfin cette décision suprême ne nous sera favorable qu'autant que la mort nous trouvera bien préparés, comme le Maître céleste nous l'enseigne dans l'évangile de ce jour, quelle folie, je vous le demande, de passer notre vie attachés aux choses de la terre, sans aucun souci d'une affaire si importante, sans aucune crainte, sans aucune inquiétude, et de dormir tranquillement sur les deux oreilles comme si tous les enseignements de notre foi sur ce grave sujet n'étaient que songes et que fables!

Ce qui doit augmenter encore notre étonnement en présence d'une folie et d'une négligence si étrange, c'est que, dès qu'il s'agit d'un avantage terrestre, d'un héritage, par exemple, dont la mort doit nous mettre en possession, nous sommes frappés de l'incertitude de la vie, et nous avons sans cesse à l'esprit la pensée de la mort. S'agit-il, au contraire, des choses d'où dépend notre salut et notre bonheur éternel, nous différons, nous oublions la fragilité de la vie, on dirait que nous ne devons jamais mourir. Ce bénéfice, civil ou ecclésiastique, doit finir avec la vie : avec quel soin, avec quelle ardeur nous travaillons à en assurer la possession à nos héritiers. Alors nous sommes inquiets, nous tremblons à la pensée de l'incertitude de la mort; et nous n'avons nul souci de savoir si la vie présente ne sera pas suivie pour nous de la mort éternelle! Ce n'est pas seulement dans ces sortes d'affaires que la pensée de la mort intervient; elle se mêle à toutes celles où notre intérêt est en jeu. Ecoutons sur ce sujet saint Jean Chrysostome : « Un homme, dit-il, veut prendre une femme : le souvenir de la mort est rappelé dans les fiançailles, il est écrit dans l'acte qui fixe la dot; avant la fiancée, avant l'épouse apparaît la mort. Le fiancé n'a pas encore vu celle qu'il aime, et déjà de lugubres préoccupations remplissent son esprit, il prend contre la mort de tristes précautions : *Si le mari meurt avant la femme, si la femme meurt avant le mari, telle ou telle*

*chose aura lieu.* Ainsi le veut la loi. Et ce n'est pas seulement contre ceux qui existent et qui vivent, que l'on prononce alors un arrêt de mort; cette sentence est portée contre ceux mêmes qui ne sont pas encore nés. Que lisez-vous à la suite : *S'il naît un fils et qu'il meure*, etc. Il n'est pas né encore, et la sentence est rendue. » Rien ne montre mieux combien lamentable est la folie des pécheurs, si attentifs à prévoir la mort quand elle doit leur apporter quelque avantage ou quelque détriment temporel, et si négligents à se rappeler son souvenir quand elle met en jeu la seule chose vraiment importante et nécessaire. Ne méritent-ils pas le nom d'insensés, tous ces hommes qui prennent un si grand soin de ce qui regarde la vie présente, et n'ont aucun souci ni de l'avenir, ni du compte qu'ils ont à rendre?

Voilà, mes frères, ce qui me remplit d'étonnement, et souvent même me plonge dans la stupeur. Qui n'éprouverait un pareil sentiment en voyant les hommes prendre un si vif intérêt à des choses qui mettent en péril leurs richesses périssables ou leur popularité d'un jour, et rester insensibles à l'affaire la plus importante qui se puisse concevoir? Supposez que dans l'université de Salamanque la chaire de droit civil doive être conférée à quelque candidat par le suffrage des élèves; voici le moment où les votes sont jetés dans l'urne; l'université entière et toute la vie est suspendue dans l'attente : quelle inquiétude, quelle angoisse fait palpiter le cœur des candidats! Si l'espoir d'un honneur fugitif, qui demain passera à un autre, agite ainsi tous les cœurs, de quelle appréhension, de quelle angoisse ne doit pas nous remplir l'attente de l'arrêt divin qui nous fera entrer dans une éternité de béatitude et de délices, ou dans le séjour des éternelles douleurs? On regarderait comme un monstre dans l'ordre de la nature l'homme dont les yeux distingueraient à une grande distance les plus petits objets, et n'apercevraient point une montagne située à quelques pas : n'est-ce pas, dans l'ordre moral, quelque chose de plus monstrueux encore, d'être en proie à mille soucis pour des choses de peu d'importance, et de n'en éprouver aucun pour la seule chose vraiment utile et nécessaire?

Aristote enseigne que ce qu'il y a de plus épouvantable pour

l'homme, c'est la mort; mais le jugement paraîtra bien plus terrible encore à celui qui a entendu le Sauveur nous dire dans l'Evangile : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et après cela ne peuvent rien faire de plus. Mais je veux vous apprendre qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir tué, peut jeter dans la géhenne; oui, je vous le dis, craignez celui-là. » *Nolite timere eos qui occidunt corpus, et post hoc non habent ultra quid faciant. Ostendam vobis quem timeatis : timete eum qui, postquam occiderit corpus, habet potestatem mittere animam in gehennam; ita dico vobis, hunc timete.* Luc. XII, 4 et suiv.

Les philosophes et les poëtes païens eux-mêmes ont eu un pressentiment de la rigueur des supplices de l'enfer. Voici comment en parle Virgile, le prince de la poésie latine; après avoir décrit divers tourments qui se trouvent dans ce lieu d'horreur, il ajoute :

Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarnm percurre nomina possem.

« Non, quand j'aurais cent langues et cent bouches, et une voix d'airain, je ne pourrais raconter tous les genres de crimes, ni décrire tous les genres de supplices. » Aucun sens du corps, aucune faculté de l'âme, qui n'expie ses fautes par une souffrance particulière. Pour vous en faire une idée, imaginez un homme si cruellement attaqué de la goutte, qu'il n'y ait pas dans tout son corps un seul membre, pas une articulation des pieds, des mains, des cuisses, des bras, des épaules, qui n'éprouve une vive douleur, et ainsi étendu sur son lit, comme percé de mille traits, et poussant des cris lamentables. Cette triste image vous donnera une idée bien légère encore — car les maux de la vie future ne se peuvent comparer à ceux de la vie présente, — de la rigueur des châtiments de l'enfer. Ajoutez de noires ténèbres, une nuit profonde, qui ne verra jamais les clartés de l'aurore, les horribles figures des démons, le ver rongeur de la conscience, les scorpions et les serpents, dont parle l'Ecclésiastique, X, 13, les globes de flamme au sein desquels tourbillonnent les malheu-

reuses âmes, comme les poissons dans la mer, et, ce qui surpasse tout le reste, le désespoir et la privation éternelle de la beauté divine, appelée par les théologiens peine du *dam*, châtiment si épouvantable que les réprouvés, au sentiment des saints Pères, l'échangeraient avec joie contre tous les supplices des *sens* dont parle le Prophète royal : « Le feu, et le soufre, et le vent impétueux des tempêtes sont la portion de leur calice. » *Ignis, et sulphur, et spiritus procellarum, pars calicis eorum.* Ps. x, 7. Qu'elle est donc vraie cette parole du Sauveur, qu'il faut craindre, non pas ceux qui ôtent la vie au corps, mais celui qui peut précipiter l'âme dans la géhenne !

Mais, pour en revenir à mon sujet, puisque notre mort sera aussitôt suivie d'une sentence qui, ou bien nous précipitera dans cet affreux séjour, ou bien nous mettra en possession de la suprême béatitude, comment se fait-il que la considération de ces deux extrémités si contraires n'occupe pas, que dis-je? n'absorbe pas entièrement notre esprit? Comment pouvons-nous avoir d'autres pensées et d'autres sollicitudes? Saint Cyrille, dans une lettre à saint Augustin (si toutefois cette lettre est de lui), raconte que deux hommes étant revenus à la vie devant le tombeau de saint Jérôme, passèrent dans les larmes et les gémissements le reste de leur vie, ne pouvant, disaient-ils, admirer assez que des créatures raisonnables, qui devaient rendre compte de leur vie au Seigneur, et entendre de sa bouche une sentence si grave, se livrassent quelquefois à la joie et au plaisir. Et nous qui connaissons ces vérités, qui les croyons d'une foi inébranlable, non-seulement nous rions et nous nous réjouissons, mais nous offensons notre juge par des crimes sans nombre. Tant de folie et d'aveuglement ne dépasse-t-il pas toute admiration?

Quelqu'un demandera peut-être par quels moyens ces infortunés réussissent à s'étourdir, puisque la foi leur met souvent en mémoire, quoiqu'ils fassent, le souvenir du compte redoutable qu'ils doivent rendre à Dieu. — Un grand nombre, à l'exemple des vierges folles, renvoient à la fin de leur vie le projet de faire pénitence; mais combien leur salut n'est-il pas exposé? Notre-Seigneur, dans la parabole de notre évangile, n'a pas d'autre but

que de nous instruire du danger qu'ils courent. Car en disant que les vierges qui étaient prêtes entrèrent avec l'Epoux dans la salle du festin, et que celles qui songèrent seulement alors à se préparer et à se procurer de l'huile en furent exclues, il nous montre à quoi s'exposent ceux qui renvoient leur conversion à la fin de leur vie. C'est pourquoi il ajoute avec raison : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure ; » c'est-à-dire, puisque votre salut dépend d'une seule chose, savoir, que l'Epoux vous trouve prêts, vous devez donc toujours veiller, vous tenir toujours prêts, avoir toujours dans vos lampes l'huile des bonnes œuvres. Si vous saviez à quelle heure il viendra, vous pourriez vous préparer à temps à le recevoir, mais comme vous l'ignorez complétement, et que votre salut dépend de votre préparation, c'est pour vous un devoir de veiller sans cesse. Ceux qui ne le font pas et qui renvoient leur pénitence aux derniers jours de la vie, peuvent-ils attendre un sort différent de celui des vierges folles? La pénitence tardive est rarement sincère, plus rarement encore parfaite, et toujours incertaine. Sans doute, tant qu'un homme est sur la terre, dans la *voie*, comme s'expriment les théologiens, et qu'il n'a pas encore atteint le *terme*, il ne faut pas désespérer de son salut ; mais cette pénitence de la dernière heure, surtout dans ces pécheurs endurcis qui ont passé leur vie dans le crime, est pleine de dangers, au jugement des saints Pères. Le pape Adrien, au quatrième livre des *Sentences*, traitant cette question : Y a-t-il une limite assignée aux péchés des hommes, cite cette parole effrayante de saint Jérôme (si toutefois elle est de ce grand docteur) : « De cent mille hommes dont la vie a été mauvaise, à peine en est-il un seul qui obtienne miséricorde à l'heure de la mort. » Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur l'exactitude de cette assertion ; mais ne fût-elle pas exempte de quelque exagération, elle devrait encore nous inspirer une salutaire frayeur.

Que nous reste-t-il, mes frères, qu'à embrasser le conseil du Maître céleste qui, dans sa tendre sollicitude pour des créatures rachetées de son sang, nous donne aujourd'hui cet avertissement charitable : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Grâce à cette vigilance, nous recevrons la mort sans crainte et sans anxiété, mais avec joie et confiance, sachant que la mort des justes est moins une mort qu'une naissance, que la fin de leurs épreuves et le commencement de leur gloire. Cette mort, c'est l'entrée de l'immortalité, la porte de la vie, l'échelle du ciel, le pont qu'il faut passer pour arriver au royaume; c'est un jour de triomphe, et, nous venons de le dire, de naissance, où « le corps, comme une semence, est mis en terre plein de corruption pour ressusciter incorruptible, est semé tout difforme pour ressusciter tout glorieux, est semé dans l'infirmité pour ressusciter plein de vigueur, est semé corps animal pour ressusciter corps spirituel. » *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione; seminatur in ignobilitate, surget in gloria; seminatur in infirmitate, surget in virtute; seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* I Cor., xv, 4[illegible]. C'est pourquoi le Sauveur ne veut pas que le juste s'attriste au moment de la mort, mais qu'il relève son regard et son front, *respicite et levate capita vestra.* Luc., xxi, 28. Cette joie, alors surtout que les autres sont remplis de frayeur, qu'est-ce qui peut l'exciter en lui, sinon la paix de sa conscience et la ferme espérance du salut appuyée sur la miséricorde divine? De même qu'on renverse sans regret les murs d'une humble chaumière pour bâtir à la place un palais magnifique, ainsi les justes se réjouissent de voir tomber en ruines la maison de leur corps que la résurrection leur rendra plus belle et plus durable, selon que l'Apôtre nous l'enseigne. « Nous savons, dit-il, que si cette maison de terre où nous habitons, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera point faite de main d'homme, et qui subsistera éternellement. » *Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam æternam in cœlis.* II Cor., v, 1.

Cette maison, mes frères, est préparée pour ceux qui s'efforcent ici-bas de joindre à la lampe d'une foi pure l'huile des bonnes œuvres, en pratiquant la piété, la justice, la prudence, la véritable humilité de cœur, la charité fraternelle, l'obéissance, la chasteté du corps et de l'âme, et surtout les œuvres de miséri-

cordes. A l'heure de la mort, ils entendront Jésus-Christ leur dire : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume préparé pour vous dès l'origine du monde. » *Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum quod vobis paratum est ab origine mundi.* Matth., xxv, 34.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LA FÊTE D'UNE SAINTE VIERGE.

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosissima margarita, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam.*

Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherchait de bonnes perles. Ayant trouvé une perle d'un grand prix, il s'en alla, vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta. *Matth.,* XIII, 45, 46.

Aristote, au commencement de son livre sur la philosophie naturelle, expose la méthode qu'il se propose de suivre en traitant de cette science. Il y a une voie, dit-il, que la nature elle-même nous indique, c'est d'aller du plus connu au moins connu. Or, les choses que nous percevons par les sens sont plus connues que celles que nous percevons uniquement par l'intelligence. D'où il résulte que nous connaissons mieux ce qui paraît à nos sens, que ce qui leur échappe, les choses corporelles que les choses spirituelles, celles-là, étant plus près de nous, et celles-ci étant plus éloignées, par conséquent moins accessible à notre raison. Ajoutez que toutes nos connaissances dérivent tellement de nos sens, qu'il n'y a rien dans notre intelligence qui n'ait été auparavant dans nos sens, C'est pourquoi nous connaissons les choses sensibles par elles-mêmes, et les choses intelligibles, non par elles-mêmes, mais par le moyen des premières. Et l'une des principales différences qui existent entre les hommes et les anges, c'est que ceux-ci, étant d'une nature simple et immatérielle, com-

prennent simplement et immédiatement les choses spirituelles, qui sont de la même nature qu'eux, tandis que nous ne les comprenons que par l'intermédiaire des choses corporelles.

Aussi Notre-Seigneur, l'auteur de notre salut, qui dit de lui-même dans Isaïe : « Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui vous est utile, » *ego Dominus Deus tuus*, *docens te utilia*, Isai., XLVIII, 17, voulant instruire les hommes, a choisi la méthode qui devait leur profiter davantage. Car la divine sagesse, comme une mère tendre et attentive, s'accommode à notre faiblesse, et, sans s'arrêter à ce qui lui convient, daigne se mettre à notre portée. Ce n'est pas seulement dans l'Ancien Testament, lorsqu'elle s'adresse à un peuple charnel et grossier, qu'elle a recours aux similitudes et aux images ; souvent aussi elle parle au peuple de la nouvelle alliance en figures et en paraboles, voiles transparents sous lesquels elle cache les mystères du royaume céleste. Dans l'évangile de ce jour le Sauveur nous propose quatre paraboles très-utiles : celles du trésor caché, de la perle, du filet, et du père de famille préparant un festin. Afin que nous puissions découvrir et exposer utilement pour vous les mystères qu'elles renferment, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. » Vous le savez, mes frères, le nom de royaume des cieux désigne non-seulement ce royaume lui-même, mais tout ce qui y conduit et s'y rapporte en quelque manière. Dans ce passage, où le royaume des cieux est comparé à un trésor caché, plusieurs entendent par ce trésor la vertu de virginité, cachée dans le corps de l'homme comme dans un champ, et c'est pour cette raison sans doute que l'Eglise nous fait lire cet évangile en la fête des vierges. On peut juger de la valeur de ce trésor par la brillante auréole qui couronne les vierges dans le ciel et par leur vie toute céleste sur la terre, où elles sont à l'abri des soucis et des tribulations innombrables dont est remplie la vie des personnes mariées. Voilà pourquoi saint Bernard donne à cette vertu le nom de trésor. On raconte que ce saint, dans sa jeunesse, ayant

été surpris pendant la nuit par une femme impudique, se mit à crier à haute voix : Au voleur! au voleur! Et comme les valets éveillés par le bruit, après avoir parcouru la maison sans trouver personne, lui disaient qu'il s'était effrayé sans motif : « Oui, dit le pieux jeune homme, il y avait ici un voleur ; ce qu'il voulait dérober, c'est le trésor irréparable de ma chasteté. » Pour la même raison cette vertu est encore comparée à une perle de grand prix. Y a-t-il une perle plus précieuse qu'une âme chaste dans un corps chaste? Pour en faire l'acquisition, les saintes vierges ont vendu tout ce qu'elles possédaient, et elles ont pu dire: « J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle pour l'amour de Jésus-Christ mon Seigneur, que j'ai vu, en qui j'ai cru, que j'ai aimé de toute mon âme. »

Mais nous voyons dans la nature que les choses qui ont le plus de prix sont les plus difficiles à garder ; cela est vrai aussi de la chasteté. Cette vertu, élevant l'homme au-dessus de sa nature, le rend semblable aux anges, dont elle imite la pureté. Que dis-je? la pureté des hommes m'étonne plus que celle des anges, puisqu'elle est dans ceux-ci l'ouvrage de la nature, et dans ceux-là l'œuvre de la grâce; puisque les anges n'ont pas de corps, et que les vierges triomphent dans une chair infirme et misérable.

Cette vertu si excellente a besoin d'autres vertus qui la gardent et la défendent; elle demande, par exemple, une chair mortifiée par le jeûne, les veilles et les macérations, l'assiduité à la prière pour implorer le secours divin, la garde fidèle des sens et de l'imagination; mais avant tout elle exige que l'on évite avec le plus grand soin toute occasion de chute, tout rapport dangereux entre personnes de sexe différent.

Pour nous décider à prendre cette précaution, il suffit de l'exemple du roi Salomon qui, pour l'avoir négligée, alla jusqu'à élever des autels et des temples d'idoles à ses femmes étrangères. Ce qui montre que l'homme juste doit éviter avec le même soin le péché et les occasions du péché. Dieu avait défendu par une lo (*Exod.*, XXXIV) aux Israélites d'épouser des femmes étrangères, sachant bien que la fréquentation et les caresses de ces femmes amolliraient leurs cœurs et les porteraient à l'idolâtrie. Salomon,

trop confiant sans doute en sa sagesse et en sa piété, transgressa cette loi, et fit une chute déplorable. Aussi le Sage a-t-il raison de dire : « Celui qui craint Dieu, ne néglige rien. » *Qui timet Deum, nihil negligit.* Eccle., VII, 19. Et plût à Dieu que Salomon n'eût pas oublié lui-même le conseil qu'il donne aux autres, en disant : « Le sage craint, et se détourne du mal ; l'insensé passe outre, et se croit en sûreté. » *Sapiens timet, et declinat a malo; stultus transilit, et confidit.* Prov., XIV, 16. Ce sage roi, aveuglé par l'amour des femmes, et abandonnant la crainte et la prudence qui convient au sage, pour suivre la présomption qui est le propre de l'insensé, tomba dans l'abîme.

Tout homme qui méditera attentivement cette chute épouvantable, ne pourra s'empêcher d'admirer la profondeur des jugements de Dieu, et de craindre pour lui-même un danger semblable, puisque personne ne doit se flatter d'une sécurité entière en cette vie, qui est une tentation continuelle. En récitant l'Oraison dominicale, il prononcera avec un profond sentiment de sa faiblesse cette dernière demande : « Ne permettez-pas que nous succombions à la tentation, mais délivrez-nous du mal. » *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo,* Matth., VI, 13. Ecoutez les sages conseils que saint Jérôme adresse à son ami Népotien, et à nous tous en sa personne. « Ignorez également ou aimez également les jeunes filles et les vierges consacrées à Jésus-Christ, et ne vous fiez pas à votre vertu antérieure. Vous ne pouvez être ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon. Souvenez-vous toujours qu'une femme chassa du paradis terrestre celui qui l'habita le premier. » Saint Augustin nous fait les mêmes recommandations : « La chasteté, dit-il, a trouvé un ennemi redoutable : ce n'est pas assez de lui résister, il faut le fuir. On ne doit pas éviter avec moins de soin les femmes qui vivent dans la piété ; leur vertu même est un attrait, et souvent la passion se cache sous les dehors de la piété. Croyez-en mon expérience ; je dis ce que j'ai vu, et devant Dieu je ne mens pas. J'ai vu tomber sous ce charme funeste les cèdres du Liban et les chefs du troupeau, dont je n'aurais pas plus soupçonné la vertu que celle d'un Ambroise et d'un Jérôme (*De cohabitatione cleri-*

*corum et mulierum*). » Celui qui resterait insensible à de tels exemples et à de telles chutes, qui n'aurait ni crainte, ni appréhension pour sa propre persévérance, serait un présomptueux ou un insensé.

C'est en suivant ces sages conseils que la pieuse vierge que l'Eglise honore aujourd'hui a su conserver sans souillure la fleur d'une perpétuelle chasteté, et, dans un corps fragile, vivre de la vie des anges, avec lesquels elle triomphe dans la céleste béatitude.

Nous ne devons pas omettre une autre explication des paraboles de notre Evangile proposée par un grand nombre d'interprètes. Par ce trésor caché et cette perle de prix, ils entendent la charité parfaite et le don de sagesse. Quiconque, en effet, a reçu ce don céleste, afin de le goûter dans toute sa plénitude, méprise pour lui tout ce qui est grand et précieux aux yeux du monde.

Et remarquez que la charité et le don de la sagesse ne sont séparés que par une très-légère différence, jusque là que l'une n'existe pas sans l'autre. La sagesse se rapporte à l'intelligence, où elle réside comme dans son sujet, tandis que la charité est un produit de la volonté, où elle a fixé sa demeure; mais la charité ne saurait exister sans la sagesse et la connaissance de Dieu.

Ici se présente une considération importante qui mérite toute notre attention. En apparence les deux paraboles du trésor caché et de la perle précieuse ne diffèrent que par le nom; celui qui trouve le trésor et celui qui trouve la perle, poussés par un désir semblable, vendent également tout leur bien pour se procurer ce trésor et cette perle. Il semble donc qu'il n'y ait entre elles aucune différence, si ce n'est que dans l'une, Notre-Seigneur parle d'un trésor, et dans l'autre d'une perle précieuse. Toutefois, en y regardant de plus près, il ne nous sera pas difficile de trouver entre les deux paraboles une différence essentielle, en même temps qu'une preuve frappante de la bonté de Dieu, et pour notre faiblesse un puissant motif de consolation et d'espérance. Sans doute le trésor et la perle désignent la même perfection de charité et le même don de sagesse; mais la différence est indiquée par les deux mots *trouver* et *chercher*. Tandis que, dans la première pa-

rabole, nous voyons un homme occupé à bêcher son champ, et qui, par hasard et sans y penser, trouve le trésor caché, nous voyons dans la seconde un marchand qui cherche de bonnes perles, et, à force de soin et de diligence, s'en procure une d'un grand prix. Par cette distinction, Notre-Seigneur a voulu marquer les deux voies qui conduisent à la grâce divine. Les uns, par la miséricorde gratuite de Dieu, trouvent la grâce sans la chercher; les autres, en vertu de la même miséricorde, trouvent la grâce après l'avoir cherchée avec beaucoup de peine et d'ardeur. Ainsi, tandis que les uns cherchent la grâce, la grâce prévient et cherche les autres; ou, pour parler plus exactement, Dieu cherche les uns, et les autres cherchent Dieu; ceux-là ont plus de bonheur, ceux-ci plus de mérite, mais tous sont redevables à la divine miséricorde.

Les deux pécheresses mentionnées dans l'Evangile, la Samaritaine et la Chananéenne, nous offrent le type et la figure de cette différence. La Samaritaine, lorsqu'elle vint puiser de l'eau au puits de Jacob, ne songeait à rien moins qu'à trouver la grâce du salut; elle ne cherchait donc pas le Seigneur, mais elle fut cherchée et prévenue par lui. Avec quelle ardeur, au contraire, la Chananéenne n'implorait-elle pas la miséricorde de Jésus-Christ, elle qui, repoussée à diverses reprises, ne cessa pas de prier jusqu'à ce qu'il lui fût répondu : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous voulez. » *O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis*, Matth., xv ! Dans la première de ces femmes la grâce apparaît davantage, c'est la recherche et le désir de la grâce dans la seconde; toutes les deux cependant font éclater la grande miséricorde de Dieu, qui daigna chercher l'une et par sa grâce excita l'autre à le chercher. Car si la foi, comme l'enseigne saint Paul, est un don de Dieu (*Philipp.* II), une grande foi sera un grand don de Dieu. C'est donc le même Sauveur qui s'offrit à la Chananéenne lorsqu'elle le cherchait, qui lui donna cette foi vive pour l'exciter à le chercher. Voulez-vous d'autres exemples de cette grâce prévenante ? Rappelez-vous Paul ravi au troisième ciel, le publicain Matthieu assis à son bureau, Pierre et André jetant leurs filets dans la mer, Jacques et Jean raccommo-

dant les leurs, lorsque Jésus-Christ les appela à la dignité de l'apostolat. Ces hommes, et des milliers d'autres auxquels le Sauveur a pu dire : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis, » *non vos me elegistis, sed ego elegi vos*, Joan., xv, s'occupaient de toute autre chose lorsqu'ils trouvèrent le trésor qu'ils ne cherchaient point.

J'ai dit plus haut que cette conduite de Dieu était le soutien et la consolation de notre faiblesse et de notre espérance. En effet, comme notre salut et notre félicité éternelle dépendent surtout de la volonté de celui qui a dit : « Je ferai miséricorde à qui je voudrai, et j'userai de clémence envers qui me plaira. » *Miserebor cui voluero, et clemens ero in quem mihi placuerit.* Exod., XXXIII, 19. Et ailleurs : « Le salut n'est au pouvoir ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* Rom. IX, 16. L'homme aurait pu perdre courage à la vue de sa faiblesse, et dire : Qui sait si je suis du nombre de ceux qui doivent être admis à la souveraine béatitude, et que Dieu a prévenus de sa bonté toute gratuite? Afin que l'homme ne se laisse point abattre par cette pensée, qu'il sache que deux voies sont ouvertes devant lui pour arriver au salut : la grâce toute seule, et la grâce unie à nos efforts. Si vous n'êtes pas du nombre de ceux que la grâce cherche sans aucun travail de leur part, une autre voie vous reste, c'est que vous cherchiez, et que vous trouviez. Si vous cherchez avec ardeur, cette ardeur même prouve que vous avez déjà trouvé en partie; car vous ne chercheriez pas avec tant de zèle, si vous n'aviez pas reçu une invitation secrète, un attrait puissant de celui-là même que vous cherchez.

C'est de ces deux manières que le Seigneur distribue aux hommes les richesses inestimables de sa grâce, prévenant les uns et se donnant à eux par une miséricorde toute gratuite, excitant les autres à le chercher et récompensant leurs efforts en se laissant trouver par eux. Cette libéralité de notre Dieu est la manifestation de deux attributs, la miséricorde et la vérité, dont les Psaumes de David font si souvent mention, et qui, dit le Prophète royal, précèdent la face du Seigneur : « La miséricorde et

la vérité marchent devant votre face. » *Misericordia et veritas præcedunt faciem tuam.* Ps., LXXXIV, 15. Il a voulu nous apprendre, en s'exprimant ainsi, que ces deux attributs sont comme deux porte-étendards qui marchent devant le Roi éternel, l'accompagnent partout et ne se séparent jamais de lui. Aussi dit-il encore ailleurs : « Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité. » *Universæ viæ Domini misericordia et veritas.* Ps. XXIV, 10. Par la vérité Dieu remplit fidèlement ses promesses, par la miséricorde il accorde des bienfaits gratuits. La vérité acquitte ce qu'il doit, la miséricorde donne ce qu'il ne doit pas. La vérité est l'exercice de sa justice, la miséricorde celui de sa bonté. La vérité enfin est l'attribut du Juge très-équitable, la miséricorde celui du plus tendre des pères. Dieu n'a donc pas laissé sans secours notre faiblesse et notre indigence, puisqu'il nous a offert ce double moyen d'obtenir les trésors de sa grâce. Etes-vous juste? vous avez un remunérateur fidèle de vos bonnes œuvres; n'êtes-vous qu'un pauvre pécheur? vous avez le Père des miséricordes dans le sein duquel vous pouvez vous réfugier, pour y trouver toutefois, non pas un encouragement, mais un remède au péché.

## I.

Voyons maintenant ce que tirent les deux hommes qui avaient trouvé, l'un un trésor, l'autre une perle. Tous deux vendirent tout ce qu'ils avaient pour acheter cette perle et le champ où ce trésor était enfoui. « Dans sa joie, dit l'Evangéliste, il s'en va, vend tout ce qu'il possède, et achète ce champ, » qu'il préfère à tous les autres biens. Afin que vous compreniez l'importance et la valeur de ce trésor, reprenons les choses d'un peu plus haut.

De même que la foi, qui nous donne la connaissance des choses divines, est l'origine et le fondement de tous les biens, ainsi, par une raison contraire, l'ignorance des choses divines est la racine de tous les maux. Or, l'ignorance la plus dangereuse est celle qui a pour objet la grandeur, la dignité, la douceur et le

prix des choses du ciel. Toutes les œuvres de Dieu, en effet, portent la marque et le sceau de la divinité ; et comme la grandeur et la magnificence de Dieu sont infinies, les choses célestes ont en quelque sorte une dignité et une grandeur sans mesure. Ecoutez le prophète Isaïe : « L'œil n'a point vu, hors vous seul, ô Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. » *Oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te.* Isai., LXIV, 4. Que ces paroles se rapportent, non-seulement aux biens de la gloire, mais encore aux dons de la grâce, c'est ce que saint Paul nous enseigne dans son Epître aux Galates (chap. 5). Par les biens de la grâce il faut entendre tous les dons et les fruits de l'Esprit saint, que le même Apôtre énumère, et particulièrement la charité, la sagesse, la joie dans le Saint-Esprit, et la paix qui surpasse tout sentiment. Ces dons sont si précieux, que celui qui les a goûtés dans leur plénitude, n'a pas de peine à mépriser pour l'amour d'eux ce que le monde a de plus brillant et de plus magnifique. L'Epouse du Cantique le déclare expressément, en parlant de la charité : « Quand un homme a donné toutes ses richesses pour acheter l'amour, ce sacrifice n'a rien pour lui de pénible. » *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.* Cant., VIII, ult. Salomon s'exprime de même au sujet de la sagesse : « La sagesse, dit-il, est plus estimable que ce qu'il y a de plus précieux, et tout ce qu'on désire le plus ne peut lui être comparé. » *Melior est sapientia cunctis pretiosissimis, et omne desiderabile ei non potest comparari.* Prov., VIII, 11. La charité et la sagesse produisent la joie de l'esprit; car la sagesse apporte avec elle une certaine saveur et suavité spirituelle, d'où lui vient son nom. Et cette joie, saint Bernard nous enseigne qu'elle est préférable à tous les plaisirs et à tous les biens du monde. « Quand on a goûté la suavité spirituelle, dit-il, toute chair est insipide. » A moins d'en avoir fait l'expérience, il est impossible d'en comprendre la force et la suavité. Celui donc qui a goûté la douceur de cette joie, fruit de la charité et de la sagesse, n'aura que du mépris pour les plaisirs et les pompes du monde, qui ne sauraient entrer en comparaison avec cette perle d'un prix inestimable. De même que

les clercs quittent sans peine un maigre et chétif bénéfice lorsqu'on leur en propose un plus considérable, ainsi ceux qui reçoivent ces dons célestes estiment peu tous les biens terrestres.

Quoique, comme nous venons de le dire, on ne puisse bien comprendre la force et l'excellence de cette suavité si on ne l'a pas goûtée soi-même, la raison et la foi suffisent cependant pour nous montrer qu'elle surpasse infiniment les plaisirs et les joies du siècle.

Et d'abord l'homme est composé d'un corps et d'une âme, éléments si dissemblables que l'un nous est commun avec les bêtes et l'autre avec les anges. Or, le très-sage Auteur de l'univers ayant institué les différentes natures des choses avec une souveraine harmonie, là où se rencontrent une dignité et une excellence plus grande, là aussi se trouve une suavité et une douceur plus parfaite. D'où il suit que l'âme étant supérieure au corps, les délices qu'elle goûte sont, non-seulement plus pures et plus durables, mais aussi plus grandes que celles du corps. Aristote l'enseigne clairement lorsqu'il dit que la connaissance, même imparfaite et obscure, de choses très-élevées, remplit l'âme d'une très-grande suavité. Que si, au jugement des philosophes, cette connaissance naturelle est accompagnée d'un si vif plaisir, que sera-ce lorsque, à la connaissance, nous aurons joint la charité et le don de sagesse, qui unissent notre âme à Dieu, bien souverain et infini, par le lien étroit de l'amour? Autant la grâce est plus noble et plus élevée que la nature, autant les joies qui découlent de cette source divine sont plus nobles et plus grandes que celles du monde. Il ne faut donc pas s'étonner que ceux qui ont goûté ces délices dans leur plénitude méprisent et dédaignent les voluptés terrestres comme de vains et puérils amusements.

En outre, l'Auteur de la nature a séparé les différentes espèces d'êtres par des limites infranchissables, de telle sorte qu'une espèce inférieure, quelles que soient ses qualités, ne peut atteindre la perfection d'une espèce supérieure. Ainsi, dans le règne animal auquel l'homme appartient, l'éléphant, dit-on, est celui de tous les animaux dont l'intelligence se rapproche le plus de la nôtre, et cependant il ne pourra jamais l'égaler. Or, il y a entre la joie

de l'esprit et la joie de la chair bien plus qu'une différence d'espèce, puisque l'une est céleste, l'autre terrestre, l'une est inspirée par l'Esprit saint, l'autre par la chair : d'où il suit qu'on ne saurait établir aucune comparaison entre elles.

J'ajouterai une troisième raison qui montre clairement l'excellence et la supériorité de la joie spirituelle. Pour mieux la comprendre, rappelez-vous ce que nous avons dit ailleurs (*Sermon* I *sur l'Eucharistie*), que tout être vivant entretient sa vie par une nourriture en rapport avec sa nature propre. Et comme tous les êtres vivants sont ou corporels ou spirituels, la matière est la nourriture des premiers, tandis que l'esprit est l'aliment des seconds. De là ces paroles de l'ange Raphaël à Tobie : « Il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous; mais je me nourris d'une viande invisible, et je me sers d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. » *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili, et potu qui ab hominibus videri non potest, utor.* Tob. XII, 19. Il est clair que cette nourriture, c'est Dieu lui-même, le Créateur de l'univers. C'est là le pain, la viande et le breuvage dont ces esprits bienheureux se nourrissent, se repaissent, se délectent et s'enivrent dans la céleste patrie, aliment mystérieux et fécond qui entretient et conserve en eux la vie béatifique, comme la nourriture matérielle entretient et conserve la vie animale. Or l'homme, par son esprit et son intelligence, appartient à la nature de ces esprits célestes, d'où il suit qu'il doit se nourrir comme eux d'un aliment spirituel et divin. C'est ce que font les fidèles dont le palais de l'âme est purifié. Aussi saint Augutin appelle-t-il Dieu la sagesse ou la saveur de l'âme pure, *sapientiam purgatæ mentis*. Une âme pure goûte cette saveur et cette suavité ineffable lorsqu'elle contemple la bonté et la beauté de Dieu. En outre, comme toute nourriture, non-seulement entretient la vie, mais encore délecte et flatte le palais de celui qui la mange, et comme cette délectation est d'autant plus grande que la nourriture est plus précieuse et plus délicate, que faut-il penser, je vous le demande, de cet aliment céleste, de ce pain des anges? Sa douceur n'est-elle pas immense, infinie, comme son excellence? Une seule miette de ce

pain a une telle suavité, que tous les royaumes, tous les empires de ce monde, tous les biens qui sont sous le ciel, ne donnent en comparaison que peine et amertume. Quant on goûte Dieu, ou peut-on trouver du charme et de la douceur? « La vraie joie, dit saint Augustin, est celle qui vient, non de la créature, mais du Créateur; à côté d'elle, tout plaisir est amertume, toute joie est tristesse, toute abondance est pauvreté. » Aussi ne faut-il pas s'étonner que ceux qui ont trouvé cette perle précieuse vendent tous leurs biens, c'est-à-dire, méprisent tous les biens terrestres, afin de la posséder et d'en jouir. Ecoutez encore saint Grégoire. « Celui, dit-il, qui connaît parfaitement la douceur de la vie céleste, autant que cette connaissance est possible ici-bas, renonce volontiers à tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Désormais tout est vil à ses yeux; il quitte ce qu'il possède, il distribue les trésors longuement amassés; son esprit brûle pour le ciel, la terre n'a plus rien qui lui plaise; tout ce qu'il voit autour de lui lui paraît sans beauté, tandis que l'éclat de cette perle précieuse resplendit dans son âme. »

## II.

La douceur de cette divine suavité, qui découle, avons-nous dit, de la charité et du don de sagesse, est comme un instrument avec lequel l'Esprit saint accomplit ses divines opérations dans les âmes et les dispose aux actes de vertu les plus héroïques. Il suffit à l'enfant de quelques morceaux délicats qu'il leur met sous les yeux, pour attirer près de lui les oiseaux du ciel et les rendre dociles à sa voix : ainsi l'Esprit saint, par l'appât des divines consolations dont il remplit les âmes, leur fait trouver de la joie au milieu des souffrances et des travaux les plus pénibles, et mépriser tous les biens terrestres. Un homme qui s'est élevé des derniers rangs à la dignité royale (comme il arriva à David), dédaigne tout ce qui lui était cher et précieux dans sa première condition : de même celui que la grâce de Dieu a mis en possession de ces richesses célestes, méprise et rejette pour elles ce que le monde admire et estime. Quand le jeune homme est arrivé à l'âge viril, il dédaigne ces frivolités et ces jouets qui, naguère

encore, lui étaient si chers, et pour lesquels il avait peut-être soutenu de rudes combats contre ses camarades : de même le chrétien parvenu à cette maturité spirituelle renonce sans peine à ce dont il faisait grand cas dans son enfance selon l'esprit. Il peut dire avec l'Apôtre : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai dépouillé tout ce qui était de l'enfant. » *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus. Quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli.* 1 Cor., XIII, 11.

Nous pourrions rappeler ici l'exemple, non pas d'un petit nombre, mais d'une multitude de saints, et surtout d'anachorètes, qui, après avoir trouvé cette perle précieuse, c'est-à-dire goûté la douceur de la charité, de la sagesse et de la suavité divine, ont abandonné de riches patrimoines et des espérances plus grandes encore, pour se retirer au désert et embrasser la mortification de la croix de Jésus-Christ. Qu'il me suffise de vous parler d'un seul, de Bonose, et de vous rapporter sur ce pieux solitaire ce que nous en apprend saint Jérôme, qui passa près de lui une bonne partie de sa vie :

« Votre ami Bonose, écrit ce Père à Rufin, ou plutôt le mien, et pour parler plus juste, notre ami commun, monte maintenant au ciel par cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe durant son sommeil; il porte sa croix sans penser au lendemain et sans regarder en arrière. Il sème avec larmes afin de recueillir avec joie, et il élève dans sa retraite ce serpent mystérieux que Moïse éleva autrefois dans le désert. Après ce bel exemple d'une vertu, non pas imaginaire, mais véritable, que les Grecs et les Latins cessent de nous vanter les vertus chimériques de leurs prétendus héros. Voici un jeune homme élevé avec nous dans les sciences et les arts, distingué parmi ses égaux par son rang et par ses richesses, qui abandonne sa mère, ses sœurs et un frère chéri, pour se retirer dans une île inhabitée, affreuse par sa solitude, environnée de rochers escarpés et de récifs redoutables aux navigateurs; il y est néanmoins comme un nouvel habitant du paradis. Là, dans ce vaste désert, pas un laboureur, pas un solitaire; il

n'a pas même avec lui le petit Onésime que vous avez connu, qui par ses caresses lui rappelait un frère. C'est là que seul — si toutefois c'est être seul que d'être toujours avec Jésus-Christ — il contemple cette gloire de Dieu que les apôtres mêmes ne purent voir que dans un lieu isolé. Sans doute il n'y voit point ces grandes villes flanquées de tours; mais aussi il est devenu habitant d'une nouvelle cité. Tout son corps est revêtu d'un rude cilice: mais c'est l'état le plus convenable pour aller dans les nuées au-devant de Jésus-Christ. Il n'a point le plaisir d'y voir les frais Euripes des riches du monde; mais il boit dans le sein même du Seigneur une eau vive et salutaire. Jetez pour un moment les yeux sur son désert, mon cher ami, et tournez de ce côté là toutes vos pensées; témoin de ses travaux et de ses combats, vous pourrez plus aisément célébrer ses victoires. Autour de cette île mugit une mer toujours furieuse, et les flots se brisent contre les rochers avec un bruit épouvantable qui retentit au loin. La terre stérile et nue n'y montre aucune verdure, et la campagne desséchée et sans arbres n'y offre point d'ombre. Partout ce ne sont que des rochers escarpés, formant une espèce de prison qu'on ne saurait envisager sans horreur. Là Bonose, tranquille, et armé de l'Apôtre, tantôt écoute Dieu dans de saintes lectures, et tantôt lui parle dans de ferventes prières. »

Mais nous avons des exemples plus admirables encore; ce sont ceux des princes et des princesses qui, après avoir goûté le don de Dieu et les vertus du siècle à venir, quittant sans regret les royaumes et les principautés, embrassèrent avec ardeur la croix de Jésus-Christ. L'historien Nicéphore (lib. XIV) nous apprend que les sœurs de Théodose le jeune, empereur non moins pieux que puissant, Pulchérie, Arcadie et Archémarine, qui auraient pu avoir pour époux les principaux personnages de l'empire et posséder d'immenses richesses, méprisèrent tous ces avantages terrestres, et d'un commun accord consacrèrent leur virginité au Seigneur. Jamais elles n'auraient agi ainsi, si l'amour et la suavité du céleste Epoux ne les avaient attirées avec plus de force que toute la pompe de ce monde.

Notre siècle lui-même a vu avec admiration des princes qui,

arrivés à la maturité de l'âge, ont quitté une famille illustre et les plus hautes fonctions, pour pratiquer la pauvreté de Jésus-Christ et se soumettre au joug d'une humble obéissance. Qui ne se souvient de ce noble jeune homme, héritier d'un grand nom et d'un riche patrimoine amassé par les pénibles travaux de ses ancêtres, lequel renonça à tout pour l'amour de Jésus-Christ et entra dans un ordre religieux des plus austères? Et ne croyez pas que ce sacrifice fût l'effet de l'emportement et de l'ardeur de la jeunesse; pendant trois ans il l'avait mûri dans la méditation, et s'y était préparé par une vie si mortifiée, que ses parents, d'abord opposés à son pieux dessein, furent vaincus par sa constance et lui donnèrent leur consentement. — Quelle n'est donc pas la folie de ceux qui, pour l'amour de ces biens que les saints ont si généreusement foulés aux pieds, affrontent mille travaux, mille dangers, tous les hasards de la guerre et les fureurs de l'Océan, afin d'acquérir pour eux-mêmes et de laisser à leurs enfants un riche patrimoine! Que de fois l'ambition de régner arma les fils contre leurs pères, et ce qui est plus horrible encore, les pères contre leurs fils! Et cependant les saints, après avoir trouvé la perle précieuse, ont regardé les richesses et les honneurs comme des objets de rebut, et se sont empressés de s'en dépouiller : ce qui montre la malheureuse illusion des hommes du monde, que l'amour des plaisirs éloigne de ce genre de vie tout céleste, où ils trouveraient cependant des consolations et des douceurs infiniment préférables à toutes les joies du siècle, comme nous venons de le démontrer, d'abord par des raisons solides, et ensuite par d'illustres exemples.

Pourquoi donc, direz-vous, y en a-t-il si peu qui embrassent cette perfection? — La cause de ce mal, nous l'avons signalée au commencement de ce discours, c'est l'ignorance; on ne connaît pas les richesses de la grâce divine dont nous venons de parler, et l'on préfère les plaisirs de cette vie aux joies célestes et divines. Ceux à qui l'Esprit saint a fait goûter ces joies ne se trompent pas de la sorte. Il se produit ici quelque chose de semblable à ce qui arriva aux enfants d'Israël lors de la dédicace du second temple. Les plus jeunes, qui n'avaient pas vu le temple de Salo-

mon, se livraient à l'allégresse en voyant l'autre achevé; mais les vieillards, qui avaient contemplé la gloire du premier, ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes (I *Esdr.* v). De même les hommes qui ne connaissent que les joies du monde, sont persuadés qu'il n'y a rien de plus doux et de plus délectable: mais les âmes ferventes qui ont goûté les consolations de l'Esprit saint déplorent le malheur et l'aveuglement de ceux qui, ne connaissant pas ces délices véritables, solides et divines, ne cherchent que les joies vides et trompeuses que le monde peut donner.

Cette ignorance est due en partie à notre légèreté, en partie à la sublimité de ces dons célestes, si élevés au-dessus des forces et des conceptions de la nature. Parlant de la sagesse, le livre de Job s'exprime ainsi: « Elle est cachée aux yeux de tous les vivants; elle est un mystère pour les oiseaux du ciel. » *Abscondita est ab oculis omnium viventium; etiam volucres cœli latet.* Job. XXVIII, 21. Le Sauveur, dans notre évangile, compare aussi la sagesse à un trésor enfoui dans la terre. Elle est, en effet, un trésor qui donne aux hommes les biens véritables; mais un trésor que la plupart négligent, parce qu'il est caché. Quant à la douceur et à la suavité spirituelle, nous lisons dans le Prophète royal: « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée et mise en réserve pour ceux qui vous craignent! » *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!* Ps. XXX, 20. Quelque grande que soit cette douceur, elle est inconnue et par conséquent négligée de ceux qui aiment le monde et ses voluptés. C'est aussi ce que nous insinue ce passage de l'Apocalypse où le Seigneur promet de « donner au victorieux une manne cachée, que personne ne connaît, si ce n'est celui qui la reçoit. » *Vincenti dabo manna absconditum..., quod nemo scit, nisi qui accipit.* Apoc. II, 17. Ce n'est donc pas le peu de valeur de ce trésor, c'est la négligence et l'ignorance de la plupart des hommes qui les empêchent de jouir d'un si grand bien. Mais passons à d'autres réflexions.

III.

Notre-Seigneur ajoute une autre parabole où il compare « le royaume des cieux à un filet jeté dans la mer et recueillant des poissons de toutes sortes. Lorsqu'il est rempli, les pêcheurs le retirent, et assis près du rivage, ils choisissent les bons pour les mettre dans des jarres, et rejettent les mauvais. » « Il en sera de même à la fin du monde, dit Jésus-Christ; les anges viendront et sépareront les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente; là seront les pleurs et le grincement des dents.» Cette parabole nous montre combien le Sauveur désire notre salut, puisqu'il met tout en œuvre pour nous exciter à la vertu et à la piété. Dans les deux paraboles précédentes, celles du trésor enfoui et de la perle précieuse, deux choses que les hommes recherchent ardemment, il voulait nous inspirer le mépris du monde et des choses terrestres. Mais comme la crainte du châtiment fait sur un grand nombre plus d'impression que l'amour de l'intérêt propre, il invoque aussitôt les peines effroyables de la géhenne, les pleurs, le grincement des dents et la fournaise ardente où les méchants seront éternellement tourmentés, afin que ces menaces triomphent de ceux que la vue des récompenses n'aurait pu amollir. Car il n'est personne, dit saint Augustin, qui ne fuie la peine avec plus d'empressement encore qu'il ne poursuit le plaisir, jusque-là que les animaux mêmes les plus farouches, domptés par la crainte, compriment leurs plus violents appétits.

Parmi les divers tourments de l'enfer, il mentionne celui du feu, qui cause le plus d'épouvante à la nature humaine, non pas qu'il soit le plus cruel, puisque la privation de la vue de Dieu, la peine du dam, l'emporte de beaucoup sur toutes les autres peines, mais parce que, considéré en lui-même, le supplice du feu, surtout d'un feu éternel, est très-grave. Aussi Eusèbe d'Emèse se sert-il de cette considération pour exciter en nous la crainte du Seigneur et la haine du péché. « Comment, s'écrie-t-il, ma parole tremblante pourra-t-elle décrire les effets de la vengeance divine, alors qu'une chair coupable et des os que le péché a infectés jusqu'à la moëlle seront livrés en proie aux ardeurs de la géhenne,

qu'une flamme dévorante consumera en partie, en partie nourrira les corps et les âmes, et que notre nature, au sein de ces globes de feu, leur fournira un aliment et en recevra un accroissement? Notre chair, morte par suite du péché, et rendue à la vie pour le supplice, toujours penchée sur les bords de l'abîme, ne connaîtra jamais la destruction. Car le feu de l'enfer est un feu intelligent, un feu vengeur, qui a reçu l'ordre de punir la faute sans consumer la substance. » Telle est la fournaisse ardente où le Sauveur affirme que les méchants, après avoir été séparés de la société des bons, seront précipités pour toujours.

Lorsqu'il eut fulminé cette menace, se tournant vers ses Apôtres, il leur dit : « Avez-vous compris toutes ces choses? Ils répondirent : Oui Seigneur. Et il ajouta : C'est pourquoi tout scribe instruit de ce qui touche le royaume des cieux est semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. » Comme la sainte Ecriture ne renferme aucun mot, aucune syllabe qui n'ait sa signification, nous devons nous demander ce que Notre-Seigneur a voulu indiquer par les mots : *C'est pourquoi, ideo.* Comment la similitude du scribe instruit des choses du royaume de Dieu se lie-t-elle à ce qui précède, et spécialement à la parabole du filet jeté dans la mer. Voici la connexion. Si les bons doivent recevoir une si grande récompense (le Maître céleste la désigne sous l'image d'un trésor et d'une perle précieuse); si les méchants, au contraire, n'ont à attendre qu'un supplice épouvantable, une fournaise de feu, des flammes vengeresses, une mort immortelle, une peine sans fin, les pleurs et le grincement des dents, une cruelle séparation d'avec les saints, et un bannissement sans retour dans les régions infernales assignées aux damnés; si enfin tous les tourments de la vie présente ne sont rien en comparaison de ceux de la géhenne, tout scribe instruit des choses du royaume des cieux, dont l'office est de faire entendre aux hommes des conseils salutaires et d'utiles enseignements, afin de les sauver de ce danger et de les conduire au ciel, doit donc être semblable au père de famille qui, ayant en abondance toutes sortes de provisions, offre aux convives qu'il a invités à sa table des mets et des

boissons de tout genre, ou, comme parle l'Evangile, des choses nouvelles et des choses anciennes. Ainsi le docteur de l'Eglise doit, par l'étude assidue de la loi de Dieu, faire provision de pensées et de maximes salutaires ; puis, avec un zèle égal à l'importance de sa mission, qu'il presse les hommes par toutes sortes de raisons, qu'il essaie tous les moyens, qu'il invoque tous les oracles des saintes Lettres, rappelant tantôt les terreurs et les menaces de l'ancien testament, tantôt les promesses et les bienfaits du nouveau, qu'il mette tout en œuvre, en un mot, pour arracher les hommes au crime, à la mort, à la fournaise ardente, à l'enfer, et les gagner à la piété, à la vie, aux joies du royaume du ciel.

C'est là notre devoir, mes frères, à nous qui avons reçu du Seigneur Jésus ce ministère de la parole; le vôtre, c'est d'écouter nos discours et de les méditer jour et nuit, afin d'acquérir la justice avant l'heure du jugement, ayant surtout à cœur de paraître devant ce tribunal redoutable, non plus à juger, mais déjà jugés par vous. Vous accomplirez ce devoir si, effaçant par les larmes de la pénitence les souillures de votre vie passée, vous évitez si soigneusement de les contracter de nouveau, que vous soyez disposés à tout souffrir, à mourir même, plutôt que de commettre un péché mortel. Et lorsque les anges, envoyés par le souverain Juge, commenceront à séparer les bons des méchants, conduisant les premiers dans les célestes demeures, et précipitant les autres dans la fournaise ardente, vous mériterez d'échapper à cette irrémédiable infortune et d'être admis aux joies éternelles de la gloire céleste.

---

LE SUPPLÉMENT QUI SUIT RENFERME :

1° Trois sermons pour le premier dimanche de l'Avent, dont le texte ne concorde pas avec celui de l'évangile affecté à ce dimanche par le rit romain.

2° Deux sermons pour le quatrième dimanche et un sermon pour le cinquième dimanche après l'Epiphanie, qui ne se trouvent pas dans le tome I.

3° Divers morceaux de poésie.

# PREMIER SERMON

POUR

# LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

1° EXPLICATION DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉVANGILE. — 2° SUR LE SAINT TEMPS DE L'AVENT.

*Invenietis asinam alligatam et pullum cum ea : solvite et adducite mihi. Et si quis vobis aliquid dixerit, dicite quia Dominus his opus habet.*

Vous trouverez une ânesse attachée et son ânon avec elle : détachez-les, et si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez que le Maître en a besoin, et aussitôt il les laissera aller. *Matth.*, XXI. 2. 3.

L'Eglise commence en ce jour à célébrer l'avénement de Notre-Seigneur. Afin que notre langage soit en harmonie avec le temps où nous sommes, je me suis proposé deux choses dans ce discours : d'abord de vous expliquer la première partie de notre évangile, et ensuite de vous parler du saint temps de l'Avent. Implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, décrit l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, au milieu des applaudissements de cette grande cité. Le souvenir de la résurrection de Lazare, présent encore dans tous les esprits, avait attiré une foule immense, et le peuple, mu par une inspiration plutôt divine qu'humaine, étendait ses vêtements le long de la route. D'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin, et toute cette multitude, ceux qui précédaient et ceux qui suivaient, poussaient ce cri d'allégresse : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, ayant toujours eu en horreur la gloire et les applaudissements de la foule, d'où vient qu'il se complaît aujourd'hui dans ce triomphe? La réponse à cette question n'est pas difficile. Au moment où il entre à Jérusalem afin d'y être immolé pour nous sur la croix, il veut, par cette pompe solennelle, par cette allégresse qui éclate sur son passage,

nous marquer la joie avec laquelle il accomplit l'œuvre de notre rédemption et de notre salut, joie attestée par saint Paul, qui dit en parlant du Sauveur : « Il a souffert la croix avec joie, en méprisant la honte, » *proposito sibi gaudio, confusione contempta* (1). Hebr. xii, 2. — Mais, me direz-vous, quelle joie pouvait-il trouver dans la mort et dans un supplice ignominieux ? — Il se réjouissait en premier lieu, de la gloire de son Père, dont la majesté offensée par le péché allait recevoir de son supplice une satisfaction éclatante, et plus de gloire mille fois que la désobéissance de l'homme ne lui en avait ôté. Ensuite il se réjouissait du salut de tous les élus auxquels sa mort devait procurer une éternité de bonheur. De même qu'il vit clairement et distinctement les péchés de tous les hommes pour lesquels il offrait à son Père la satisfaction de ses souffrances, et ressentit pour tous de la douleur, de même il eut une connaissance également claire et distincte de la gloire de tous les élus auxquels sa mort allait ouvrir le ciel. Ainsi, mes frères, si nous tous qui sommes ici nous faisons partie du nombre des élus (daigne Notre-Seigneur nous en faire la grâce !), tous nous étions présents à la pensée du Sauveur, tous nous avons fourni une matière à sa joie. Il se réjouissait enfin à cause de la promptitude de son obéissance ; il courait à la mort, il volait à la croix pour accomplir le commandement de son Père. Lui-même parle ailleurs de ce commandement à ses disciples, en disant : « Le Prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi, mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que, selon le commandement que mon Père m'a donné, ainsi je fais, » *venit princeps hujus mundi, et in me non habet quidquam, sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio*, Joan. xiv, 30, 31 : c'est-à-dire, le démon, qui est appelé le prince de ce monde, non en vertu d'un droit propre, mais par le vice de notre volonté perverse, le démon vient pour me donner à moi, comme aux autres enfants d'Adam, la mort, fruit du péché ; mais comme je suis exempt du péché, je le suis également de la mort. Pourquoi donc la désiré-je ? Afin

(1) On traduit plus communément ce passage : *Ayant en vue la joie,* c'est-à-dire la récompense éternelle, *il a souffert la croix*, etc.

que le monde connaisse que j'aime mon Père, pour la gloire et l'empire duquel je mourrai avec joie; le commandement qu'il m'a donné de mourir pour le salut du monde, il me tarde de l'exécuter, je l'accomplirai avec une souveraine allégresse. Je veux donc que le peuple accourre au-devant de moi et fasse entendre des cris de triomphe, afin de montrer par là quel est mon amour, quelle est mon obéissance envers mon Père, et d'apprendre aux hommes à lui rendre une obéissance semblable. Ainsi, mes frères, que tout fidèle dont la première résolution est d'obéir aux préceptes divins, remplisse ce devoir avec le même amour et la même promptitude, « non avec tristesse, dit l'Apôtre, ni comme par force; car Dieu aime celui qui donne avec joie, » *non ex tristitia, aut ex necessitate; hilarem enim datorem diligit Deus*, II Cor. IX, 7; et il l'aime à ce point, que cette joie lui est plus agréable que la grandeur même du don qui lui est offert. Ils sont maudits, au contraire, ceux qui font l'œuvre de Dieu avec paresse et négligence; ils imitent, en quelque sorte, ces Juifs qui offrirent au Sauveur du vin mêlé de fiel: la bonne œuvre qu'ils font, c'est un vin délicieux au goût; mais en la faisant d'une manière tiède et languissante, ils y mêlent l'amertume du fiel.

C'est cette joie du Sauveur, ce sont ces sentiments d'amour et d'allégresse dont son cœur est rempli, que notre évangile nous met sous les yeux. Ecoutons donc le saint évangéliste.

## I.

« Lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem et furent arrivés à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, en leur disant: Allez au village qui est devant vous, et vous y trouverez tout aussitôt une ânesse attachée et son ânon avec elle; détachez-les, et me les amenez. » Vous savez, mes frères, que ces deux animaux représentent deux peuples: l'ânesse, déjà domptée et accoutumée à porter des fardeaux, était la figure du peuple juif, depuis longtemps soumis à l'empire du Seigneur et au joug de la loi; et l'ânon, sur lequel aucun homme ne s'est encore assis, était celle des peuples païens, lesquels

étrangers à la parole et aux préceptes du vrai Dieu, erraient en liberté dans la voie de leurs cœurs. C'est là, en effet, le propre des impies, et on peut leur appliquer ce que nous lisons au livre de Job : « L'homme vain s'élève en des sentiments d'ogueil, et il se croit né libre comme le petit de l'onagre. » *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat.* Job. XI, 12. Tel était Pharaon, répondant à Moïse qui lui apportait les ordres de Dieu : « Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix et de laisser sortir Israël ? Je ne connais point le Seigneur, et je ne laisserai point sortir Israël. » *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus et dimittam Israel? Nescio Dominum et Israel non dimittam.* Exod. V, 2. Tels sont ceux qui disent dans un psaume : « Nous triompherons par notre langue ; nos lèvres dépendent de nous : qui est notre maître ? » *Linguam nostram magnificabimus ; labia nostra à nobis sunt, quis noster Dominus est?* Ps. XI, 5. Enfin c'est pour cette raison que l'Apôtre dit des gentils qu'ils étaient sans Dieu dans ce monde, parce qu'aucune crainte de Dieu, aucun sentiment de religion ne les empêchait de se livrer à tous les crimes.

Tels étaient donc les peuples païens, et, ô douleur! tels sont aujourd'hui encore un grand nombre d'entre nous, qui, selon le langage du Psalmiste, suivent les affections de leur cœur, qui ont brisé tout joug et tout lien, qui ont reçu en vain leur âme, la foi et les sacrements, qui prennent pour guides, non la loi et la raison, mais leurs passions effrénées. Quoique fidèles par leur baptême, leurs mœurs et leur impiété les rejettent au nombre des infidèles ; que dis-je ? ils sont pires que ces derniers, puisque la foi qu'ils ont reçue augmente la gravité de leurs crimes, et il n'y a pas de doute qu'ils ne partagent le sort de ceux dont ils imitent la conduite. Ils sont sans Dieu, dit l'Apôtre ; car, tout en le confessant de bouche, ils vivent avec la même licence que si Dieu n'existait pas. Pour le bien comprendre, imaginez un homme étranger à toute notion religieuse, à l'existence même de Dieu, à toute idée de loi et d'obligation morale, et examinez avec soin sa conduite, vous ne trouverez pas chez lui des passions aussi violentes, une audace aussi effrénée, des haines aussi cruelles, une cupidité aussi aveugle

et aussi déraisonnable, que vous n'en rencontrez dans un grand nombre d'hommes initiés aux sacrements de notre sainte religion. Ces hommes vivent de telle sorte et se précipitent avec une telle fureur dans toute espèce de désordres, que, à l'exception de la foi et de l'espérance qui rendent leurs crimes inexcusables, ils semblent n'avoir rien conservé de leur qualité de chrétiens.

En outre, ces deux animaux, qui sont la figure des Juifs et des gentils, ainsi que de tous les méchants, nous sont représentés attachés. Cette circonstance désigne clairement les liens des pécheurs et leur honteuse servitude. Comme la venue du Fils de Dieu sur la terre nous a délivrés de cette servitude, ce ne sera pas nous écarter de ce sujet que d'exposer brièvement en quoi elle consiste et quels en sont les remèdes.

Il faut savoir d'abord que le péché mortel, où les hommes tombent cependant avec tant de facilité, donne naissance à un si grand nombre de maux, qu'il nous serait impossible de les énumérer quand même nous aurions à notre service, pendant une vie entière, les langues de tous les hommes et de tous les anges. Or, parmi tous ces maux, il faut mettre au rang des plus graves une sorte de captivité et de servitude spirituelle où tombent les pécheurs, servitude d'autant plus funeste qu'on la sent moins. Car elle ne saurait se tromper la bouche divine qui a prononcé cet oracle : « En vérité, je vous le dis, quiconque fait le péché est esclave du péché. » *Amen dico vobis, quicumque facit peccatum, servus est peccati.* Joan., VIII, 34.

Cette servitude a trois causes principales, dont la première est le péché de notre origine. Par suite de ce péché, nous avons perdu la justice originelle qui soumettait pleinement la partie inférieure de notre âme à la partie supérieure, et la concupiscence, semblable à une bête féroce qui a brisé ses barrières, s'est révoltée contre l'empire de la raison, qu'elle sollicite fortement au mal. De là cette conséquence déplorable qui fait gémir l'Apôtre : « Je sens, dit-il, dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché. » *Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati.* Rom., VII, 23. Vous

l'entendez, c'est une captivité, c'est une dure servitude. Telle est donc la cause de cette servitude spirituelle, qui toutefois n'atteint guère les âmes justes, le Fils unique de Dieu les ayant rendues à la liberté, comme lui-même l'affirme dans l'Evangile : « Si le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres. » *Si Filius vos liberaverit, vere liberi eritis.* Joan., VIII, 36. Mais ceux qui n'ont pas reçu le bienfait de cette liberté, gémissent sous le joug d'une triste servitude.

Ce joug devient plus lourd quand, au vice de notre origine, viennent se joindre des fautes mortelles; car ces fautes, non-seulement nous font perdre les dons célestes et gratuits, mais encore nous blessent jusque dans les dons naturels, tels que la raison et le libre arbitre. D'une part elles obscurcissent, quoique sans l'éteindre tout-à-fait, le flambeau de notre intelligence et de notre raison, et d'autre part elles diminuent, sans l'ôter entièrement, la liberté de notre volonté.

Enfin une troisième cause aggrave encore le joug de notre servitude et diminue par conséquent notre liberté, c'est l'habitude du péché. « Les vices, dit saint Augustin, s'ils ne sont pas encore fortifiés par l'habitude, cèdent facilement à nos efforts; mais s'ils ont régné longtemps en maîtres, vous n'en triompherez qu'avec beaucoup de peine. » Sénèque exprime ainsi la même pensée : « La sagesse a beau réunir toutes ses forces, elles sera souvent impuissante à extirper de l'âme un défaut invétéré. »

La réunion de ces trois causes forme un triple lien qui, dit l'Ecclésiaste, sera difficilement rompu, *funiculus triplex difficile rumpitur,* Eccle., IV, 12, ce lien qui enchaînait saint Augustin, comme lui-même le confesse dans ce passage : « J'étais enchaîné, non de chaînes de fer, mais des chaînes non moins dures de ma volonté. L'ennemi tenait ma volonté, et il m'avait fait de moi-même une chaîne dont il m'avait chargé. La volonté pervertie était devenue passion, la passion non combattue avait fait place à l'habitude, et l'habitude me tenait enchaîné dans le péché. » Chargés de ce triple lien, les méchants sont les tristes esclaves de leurs passions. L'avare, regardant l'argent comme le bien souverain, n'aspire qu'à augmenter ses trésors, il suppute continuellement ses profits

et ses pertes ; cette préoccupation trouble ses repas et jusqu'à son sommeil ; à ses yeux il n'y a de malheureux que le pauvre, d'heureux que le riche. Aussi les saintes Lettres appellent-elles ces sortes de gens, non pas des hommes riches, mais des hommes de richesses, c'est-à-dire esclaves des richesses. Et plaise à Dieu qu'ils ne soient pas les esclaves de beaucoup d'autres vices ! Car, dit l'Apôtre, « ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation et dans les filets du diable. » *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueos diaboli.* 1 Tim., VI, 9. L'homme qui, pour amasser de l'argent, use de fraude et de mensonge, prête à usure, trompe ou dépouille son prochain, lui ravit ses biens ou les détient malgré lui, n'est-il pas l'esclave de ces vils tyrans ? Que dirons-nous du joug de l'ambition, laquelle, dit saint Bernard, avant de dominer, commence par servir ? A combien d'adulations, à combien de bassesses ne faut-il pas qu'elle ait recours pour arriver à l'emploi, à la dignité qu'elle convoite ! De là cette réflexion de saint Cyprien : « Tu vois cet illustre personnage qui se drape dans les plis de vêtements pompeux : de quelles ignominies n'a-t-il pas acheté ce vain éclat ? Que d'arrogances n'a-t-il pas dû souffrir ? Que de portes superbes n'a-t-il pas assiégées dès le point du jour ? Que de fois, mêlé à la foule des clients, n'a-t-il pas dû précéder quelque grand de la terre enflé d'orgueil, avant de voir à son tour marcher devant lui une escorte d'adulateurs. » La servitude des impudiques, qui s'adonnent à de honteuses amours, est plus misérable encore. C'est d'elle que parle Salomon lorsqu'il dit : « J'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rêts, et que ses mains sont des chaînes. » *Inveni amariorem morte mulierem, quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus, vincula sunt manus illius.* Eccle., VII, 27. Toutes ces expressions de filets, de rêts, et de chaînes n'indiquent-elles pas la dure captivité et la servitude honteuse de celui que consume l'amour impur ? « Est-il libre, dit très-bien Cicéron, l'homme à qui une femme commande, dicte des lois, donne des ordres, prescrit ou défend selon son caprice ? l'homme qui ne peut, qui n'ose opposer le moindre refus ? Elle exige : donne ; elle appelle : viens ; elle renvoie : pars ; elle me-

nace : tremble. Cet homme, à mes yeux, fût-il né dans la plus illustre famille, n'est-pas seulement esclave, c'est le plus vil de tous. Parlerai-je de ces joueurs obstinés qui passent les jours et les nuits à manier les cartes ou les dés, sans qu'aucune considération d'honneur ou d'intérèt puisse les arracher à cette funeste occupation? Sont-ils libres? sont-ils maîtres d'eux-mêmes? Ils ne le sont pas davantage ceux qui ne songent qu'à contenter leur ventre et leur bouche. « Ne regardez pas comme uu homme libre, dit Sénèque, celui qui est soumis à son corps. »

Qui hésiterait à donner à tous ces hommes le nom d'esclaves dans le sens propre de ce mot? On dit que quelqu'un est l'esclave et le captif d'un tyran, s'il ne s'appartient pas, s'il dépend entièrement d'un autre, si ce n'est pas sa propre volonté, mais la volonté de son maître qui le conduit: celui-là est donc vraiment un captif qui ne fait pas ce qu'il approuve, et ne suit que l'entraînement de la passion, de l'ambition, de l'avarice, du respect humain, de la cupidité ou de l'intempérance. Et quelle captivité plus dure et plus honteuse que celle qui soumet à la tyrannie de la chair, à des convoitises sans frein, et, ce qui est plus grave, au prince même des ténèbres, l'âme, la plus noble partie de nous-mêmes, créée à l'image de Dieu et destinée à n'avoir pour règle que les chastes mouvements de l'Esprit saint?

Mais que les miséricordes du Seigneur publient ses louanges! que ses œuvres merveilleuses en faveur des enfants des hommes proclament sa gloire! il a brisé les portes d'airain, il a mis en pièces les gonds de fer. *Confiteantur Domino misericordiæ ejus, et mirabilia ejus filiis hominum*, Ps. CVI, 8; *portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam*. Isai. XLV, 2. Dieu a envoyé son Fils pour annoncer la grâce aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes.» *Misit me ut prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem*. Isai. LXI, 1. Il lui a dit: «Je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, pour réparer la terre, pour posséder les héritages dissipés, pour dire à ceux qui étaient dans les chaînes: Sortez; et à ceux qui étaient dans les ténèbres: Voyez la lumière.» *Dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram, et possideres hæreditates dissipatas, ut diceres his*

*qui vincti sunt: Exite; et his qui in tenebris: Revelamini.* Isai. xlix, 8, 9. Notre Seigneur Jésus-Christ nous a donc délivrés par sa grâce de cette servitude, de cette mort, de cette captivité déplorable, où nous avait engagés la faute du premier ancêtre du genre humain. « Nous étions chargés, dit très-bien saint Augustin, de la triple chaîne de la mort, de l'esclavage et de la captivité. Comment de la mort? Ecoutez l'Apôtre : La mort a exercé son règne depuis Adam jusqu'à Moïse à l'égard de ceux mêmes qui n'ont pas péché. *Regnavit mors ab Adam usque ad Moïsen etiam in eos qui non peccaverunt.* Rom. v, 14. Comment de l'esclavage? Jésus-Christ dit : Quiconque fait le péché, est esclave du péché. *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati.* Joan. viii, 34. Comment de la captivité? La voix des martyrs crie dans les Psaumes : Faites revenir, Seigneur, nos captifs, comme un torrent dans le pays du midi. *Converte, Domine captivitatem nostram; sicut torrens in austro.* Ps. cxxv, 4. » Et si la captivité temporelle qui nous fait tomber aux mains d'un ennemi barbare est une si grande infortune, quoique souvent la fuite nous en délivre, que l'argent nous en rachète, et que toujours la mort y mette une fin, que dirons-nous de cette captivité éternelle qui ne connaît pas de fin, et dont les victimes souffrent éternellement dans l'enfer? Voilà, mes frères, ce qui a fait descendre Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. En venant revêtu de notre humanité, il a détruit la mort et nous a rendu la vie; il a détruit l'esclavage et nous a rendu la liberté; il a détruit le joug du démon et nous a rendu l'adoption des enfants.» C'est pourquoi il est appelé avec raison l'auteur de notre liberté et le défenseur du genre humain. Il est venu dans le monde, et il donne aujourd'hui à ses disciples l'ordre de délier l'ânesse et l'ânon attachés, et de les lui amener couverts de leurs vêtements, afin de figurer par cette action symbolique la mission qu'il a reçue de son Père. En effet, ces paroles du Sauveur : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel,» ne signifient-elles pas que les hommes seront affranchis de l'esclavage et mis en possession de la liberté des enfants de Dieu?

Oui, dites-vous, je reconnais la vertu des clefs, qui délivrent les captifs et font tomber les chaînes; je reconnais la vertu de l'Esprit saint, qui est attachée aux clefs; mais que ferai-je pour ma part afin d'acquérir cette liberté? — Saint Augustin nous l'apprend d'un seul mot: « Celui qui aime la vraie liberté, dit-il, qu'il désire être libre de l'amour des choses qui passent: car le lien de cette servitude, ce n'est pas une chaîne de fer, c'est l'amour.» Le philosophe Sénèque, s'adressant à son ami Lucilius, développe ainsi cette pensée: «La plus dure servitude, c'est d'être esclave de soi-même; tu peux facilement t'en affranchir, si tu cesses d'exiger de toi beaucoup de choses. Avant tout il faut renoncer aux plaisirs, qui énervent et amollissent, qui demandent toujours, et qui nous font dépendre de la fortune. Ensuite méprisez la richesse: elle est le prix de notre servitude. La liberté s'achète; si tu l'estimes, le reste n'aura pour toi aucune valeur.» Nous nous appartiendrions, dit-il ailleurs avec autant de concision que d'élégance, si toutes ces richesses ne nous appartenaient pas.» Puis il affirme à son ami que pour lui il est en possession de cette liberté: « Je goûte le repos, mon cher Lucilius partout où je me trouve, je suis à moi; je ne me livre pas, je me prête à tout ce qui m'entoure.» Autant de mots, autant de pensées. Quelle justesse dans la dernière: « Je ne me livre pas, je me prête! » Se livrer ce n'est plus s'appartenir, c'est se mettre sous la dépendance d'un autre; se prêter, au contraire, c'est donner ses soins à une affaire, c'est s'y appliquer un moment, autant qu'il en est besoin, et se rendre aussitôt à soi-même. Quoi de plus admirable que de voir dans un païen cette liberté d'âme? Quoi de plus triste que de rencontrer des chrétiens qui, après que le Sauveur les a, par sa grâce, affranchis de la servitude du péché, reprennent volontairement leurs fers? C'est là un malheur que l'on ne saurait assez déplorer. Mais reprenons la suite de notre évangile.

## II.

Après avoir ordonné à ses disciples de délier l'ânesse et l'ânon, le Sauveur ajoute: « Et si quelqu'un vous dit quelque chose, ré-

pondez que le maître en a besoin, et aussitôt il les laissera aller.» Nous touchons ici à un profond mystère. Comment peut-il être vrai que le souverain Seigneur de l'univers ait besoin d'une chose quelconque, et en particulier de ces deux animaux? Serait-ce pour en faire sa monture? Mais il a un char bien plus magnifique où il s'assied: «Le char de Dieu, s'écrie le Psalmiste, est de plus de dix mille; ce sont des milliers qui sont dans la joie.» *Currus Dei decem millibus multiplex, millia lætantium.* Ps. LXVII, 18. «Il est monté sur les chérubins, lisons-nous ailleurs, et il a pris son essor; il a volé sur les ailes des vents.» *Ascendit super cherubim, et volavit, volavit super pennas ventorum.* -Ps. XVII, 11. Comment celui qui est porté sur un trône si magnifique a-t-il besoin de deux vils animaux? Il en a besoin, non pour lui, mais pour nous. Autrefois j'étais effrayé de cette majesté dont il est écrit: «Faites des vœux à Celui qui est terrible, et qui ôte la vie aux princes, à Celui qui est terrible aux rois de la terre.» *Terribili, et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ.* Ps. LXXV. Et ailleurs: «Le Seigneur est le Dieu des vengeances; le Dieu des vengeances agit en liberté.» *Deus ultionum Dominus, Deus ultionum libere egit.* Ps. XCIII, 1. L'appréhension de cette vengeance et de ces terreurs effraya le premier ancêtre du genre humain, qui se cacha après sa faute, n'osant soutenir la vue d'un Dieu si redoutable. Mais autant le Seigneur est terrible, autant il est doux et plein de mansuétude, et c'est la douceur bien plus que la majesté, qui préside à ses rapports avec les hommes; voilà pourquoi il dit qu'il a besoin d'une ânesse et de son ânon, afin que cette humble monture soit un symbole éclatant de sa mansuétude. Assez longtemps, dans les siècles passés, il a fait paraître la grandeur de la majesté divine; le temps est venu de montrer aux hommes l'étendue de sa douceur et de sa miséricorde, et quel moyen plus efficace pour y réussir, que de faire ainsi son entrée dans Jérusalem, comme l'insinue cet oracle du prophète Zacharie: «Dites à la fille de Sion: Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur, assis sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui porte le joug.» Par ces paroles et ces humbles images l'Esprit saint tempère admirablement la terreur qe leur

nom de roi pouvait inspirer au peuple, afin que tout homme, si petit et si pauvre qu'il soit, espère trouver un facile accès auprès d'un roi humble et doux. C'est donc pour manifester cette aimable vertu que le Sauveur avait besoin de l'ânesse et de l'ânon. De même que les princes ne vont pas à la guerre avec le même appareil qu'ils vont à la chasse, et n'assistent pas à une cérémonie funèbre avec les mêmes parures qu'ils portent à une noce, ainsi le Seigneur se montre sous des aspects différents selon les circonstances. Lorsqu'il voudra juger le monde, il apparaîtra dans les nuées du ciel, dit saint Luc (chap. XXI), avec une grande puissance et une grande majesté; cet appareil de grandeur convient à un juge. Mais aujourd'hui qu'il descend parmi les hommes, non pour les juger, mais pour les racheter et les gagner à lui (comme il le dit lui-même: «Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé.» *Non enim misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum.* Joan. III, 17. Il lui convient de prendre un extérieur doux et humble, de peur que les hommes, effrayés de l'éclat de sa magnificence, ne s'éloignent de lui, comme avaient fait autrefois les Juifs au Sinaï, lorsque, du milieu du camp, ils commencèrent à entendre le bruit du tonnerre et à voir la lueur des éclairs qui couvraient de terreur le sommet de la montagne. *Et ecce cœperunt audiri tonitrua ac micare fulgura.* Exod. XIX, 16.

Oui, direz-vous peut-être, si l'on prend ces paroles dans leur sens naturel, Notre-Seigneur avait besoin de l'ânesse et de l'ânon; mais plusieurs leur donnent un sens allégorique, et considèrent ces animaux comme la figure des pécheurs, qui vivent à la manière des brutes et sont chargés des liens de leur iniquité; comment alors peut-on soutenir que le Sauveur avait besoin de ces animaux? Quel usage peut-il faire des pécheurs, lui qui hait l'impie et son impiété (*Sapient.* XIV)? — J'avoue que le Maître absolu de l'univers n'a besoin d'aucune chose qu'il n'ait en lui-même, étant la source intarissable de tout bien; néanmoins il est permis de soutenir qu'il avait besoin de l'ânesse et de l'ânon. Comment cela? Le voici: cette sagesse souveraine avait besoin

de notre folie pour briller avec plus d'éclat; cette miséricorde souveraine avait besoin de notre indigence pour montrer les trésors de sa tendresse; enfin, s'il est permis de parler ainsi, cette bonté souveraine avait besoin de notre malice pour se manifester dans toute son étendue. *Rom.*, IX, 23; I Cor., I. De même que la gloire d'un médecin habile jette un plus vif éclat lorsque de graves maladies, exerçant leurs ravages dans la contrée, lui fournissent l'occasion de cures merveilleuses: ainsi le céleste Médecin de nos âmes a besoin, en quelque sorte, de nos maladies, pour manifester toute l'étendue de sa bonté et de sa sagesse. C'est en ce sens qu'il dit dans l'Evangile que la maladie et la mort de Lazare étaient «pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu fût glorifié par elle,» en rendant cet homme à la vie (*Joan.* XI, 4). C'est encore en ce sens que l'Eglise chante: «O péché d'Adam vraiment nécessaire!» nécessaire, non en lui-même, ni pour Notre-Seigneur; mais parce que l'expiation du péché par le sang de Jésus-Christ devait faire briller d'un éclat incomparable la bonté, la sagesse et la miséricorde de Dieu. Et ici je fais l'éloge, non du péché, qui est le plus funeste de tous les maux, mais du divin Rédempteur, dont la sagesse et la bonté sont si parfaites, qu'il prit occasion du plus grand de tous les maux pour opérer la plus excellente des œuvres divines. Ce raisonnement fait voir, au contraire, quelle est la malice du péché, quel poison mortel, quel principe funeste il renferme, puisqu'il a fallu ce remède extrême et merveilleux pour guérir la blessure qu'il avait faite au genre humain.

Il ne faut donc pas nous étonner d'entendre dire au Sauveur qu'il a besoin de ces animaux, puisqu'ils lui fournissent, pour manifester sa bonté, l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais rencontrer. Si, en effet, une bonté souveraine se montre surtout par une souveraine communication des biens qu'elle renferme, comment l'immense et infinie bonté de Dieu se serait-elle communiquée de la sorte, autrement qu'en prévenant notre chair mortelle pour guérir les blessures de nos péchés? Et comme le péché a été l'occasion de cette merveille, il n'est donc pas absurde, sous ce rapport, de soutenir que Jésus-Christ a eu besoin du péché, parce que, sans le péché, le Fils de Dieu n'aurait eu

aucun motif de prendre notre nature, comme l'enseignent les saints Pères, et que, n'ayant pas pris notre nature, le souverain bien ne se serait point ainsi souverainement communiqué aux hommes.

Mais, direz-vous encore, le souverain bien n'avait pas besoin de se donner ainsi aux hommes; car cette communication parfaite du bien infini existe parmi les personnes divines, où le Père communique pleinement toute sa substance à son Fils unique, et où le Père et le Fils communiquent également la substance divine au Saint-Esprit, qui est le bien et l'amour substantiel de ces deux personnes. — Cela est vrai, mais ne détruit pas ce que j'ai avancé. La communication du souverain bien qui se fait au sein de la bienheureuse Trinité n'est pas complète. La substance divine seule est communiquée, mais la personne ne saurait l'être; car si la personne était communiquée comme la substance, il n'y aurait plus de distinction dans la Trinité. En effet, de même que par suite de la communication de la nature, il n'y a pas trois natures divines, mais une seule; de même, si la personne était communiquée, il n'y aurait plus trois personnes, mais une seule. La personne est donc incommunicable au sein de la Trinité. Par quel moyen le souverain bien pourra-t-il donc se communiquer entièrement, et, si je puis ainsi parler, d'une manière souveraine? Il faut pour cela que le Créateur communique à la créature sa personne, qu'il ne saurait communiquer au Créateur, de telle sorte que la substance étant communiquée au sein de la Trinité, et la personne au sein de l'humanité, le souverain bien se soit épanché et communiqué d'une manière souveraine. Donc, encore une fois, le Sauveur avait besoin de l'ânesse et de l'ânon, il avait besoin des créatures, que dis-je? il avait besoin du péché de ces créatures, comme d'une occasion de manifester son immense et prodigieuse bonté.

S'il était donné à un homme de contempler, au moins en partie et comme dans un miroir, l'immensité de ce bienfait, cet abîme impénétrable de la bonté divine, il serait à l'instant embrasé d'amour, il ne pourrait maîtriser les transports de sa joie, il ferait éclater sa reconnaissance par de pieux cantiques, il tom-

berait dans le ravissement et l'extase. Ceux donc qui le jour et la nuit s'occupent de ces pensées, de quelle joie, de quelle allégresse leur âme n'est-elle pas inondée? Par quels chants, par quelle symphonie ne font-ils pas éclater leurs sentiments? Quelle ivresse, quelle sainte fureur les transporte et les met hors d'eux-mêmes?

## III.

L'évangile expliqué, il me reste à ajouter quelques mots sur l'esprit du temps où nous venons d'entrer, afin que nous le passions saintement, et que nous échappions au reproche du Prophète : « Le milan connaît dans le ciel quand son temps est venu; la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage : mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur. » *Milvus in cœlo cognovit tempus suum; turtur, et hirundo, et ciconia custodierunt tempus adventus sui : populus autem meus non cognovit judicium Domini.* Jerem., VIII, 7. Quand nous voyons les oiseaux se conformer à la diversité des temps et changer quelquefois de climat, ce serait une honte pour des chrétiens de ne pas vouloir ou de ne pas savoir tenir compte des temps institués par l'Eglise pour le salut de nos âmes.

Cette succession et cette variété de temps n'est pas moins nécessaire à nos âmes qu'elle l'est aux animaux; elle donne lieu à la pratique de diverses vertus, à divers sentiments de piété, qui contribuent à notre avancement spirituel. Voilà pourquoi l'Eglise, qui s'intéresse à nos besoins comme une mère pleine de tendresse, a distribué l'année en divers temps, non-seulement pour nous empêcher de tomber dans le dégoût des choses spirituelles, dégoût très-nuisible aux âmes, mais encore pour nous fournir l'occasion de faire plusieurs sortes d'actes de vertus et de former en nous divers sentiments de piété. Ainsi, elle consacre à la pénitence tout le temps qui sépare la septuagésime du dimanche de la passion, au deuil et à la tristesse en mémoire des souffrances et de la mort du Sauveur les quinze jours qui pré-

cèdent la fête de Pâque, enfin à la joie et à l'allégresse spirituelle les dimanches qui suivent Pâque jusqu'à la Pentecôte : les mystères qu'elle célèbre alors excitent naturellement ces dispositions dans les âmes.

Mais quel souvenir l'Église nous rappelle-t-elle, et quels sentiments exige-t-elle de nous dans le temps de l'avent ? Elle demande que nous excitions dans nos cœurs de vifs sentiments de reconnaissance, de piété, d'amour et de dévotion envers Notre-Seigneur. Elle célèbre, en effet, le premier avénement du Fils de Dieu, du Soleil levant, qui est venu d'en haut nous visiter dans les entrailles de sa miséricorde (*Luc*. I, 78), et qui, voyant que l'homme coupable ne voulait ni ne pouvait aller à Dieu, a daigné descendre jusqu'à lui. Et pourquoi est-il venu ? Lui-même nous l'apprend : il est venu chercher et sauver ce qui était perdu, *venit Filius hominis salvare quod pereirat*, Matth. XVIII, 14 ; il est venu pour rendre la liberté aux captifs, pour mettre dans la voie les égarés, pour rappeler les exilés dans la patrie, pour rendre les morts à la vie, pour réconcilier avec Dieu ceux qui étaient ses adversaires et ses ennemis, et, en leur donnant l'esprit d'adoption, les instituer héritiers de son royaume. Les captifs vont donc trouver la délivrance, les morts la vie, les malades la guérison, les égarés la voie. Dieu, dit saint Grégoire, en prenant notre chair, poursuivait son esclave fugitif. Aveugle et insensé, l'homme s'était éloigné du souverain bien, et les avertissements des prophètes n'avaient pu le faire revenir de son égarement ; c'est pourquoi le Seigneur lui-même, prenant notre nature, s'approche du fugitif pour le saisir et le ramener à lui. C'est ce que l'Apôtre insinue lorsqu'il dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ « a pris non les anges, mais la race d'Abraham. » *Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit.* Hebr. II, 16. On dit qu'un homme en prend un autre quand, après l'avoir poursuivi dans sa fuite, il réussit à l'atteindre et à le saisir. C'est ainsi que Notre-Seigneur a pris la race d'Abraham (1). Enfin, si vous voulez savoir en quelques mots pourquoi

(1) Au lieu de *apprehendit*, le grec se traduirait mieux par *opitulatur, vient au secours*.

il est venu, écoutez Isaïe : « L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi; car le Seigneur m'a rempli de son onction : il m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer la délivrance aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes ; pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur, et le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler ceux qui pleurent; pour avoir soin de ceux de Sion qui sont dans les larmes, pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu des larmes et un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé. » *Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem ; ut prædicarem annum placabilem Domino, et diem ultionis Deo nostro ; ut consolarer omnes lugentes ; ut ponerem lugentibus Sion, et darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris,* Isai., LXI, 1, 2, 3. Quoi de plus doux, quoi de plus suave que ces paroles ? Si donc Jésus-Christ, a été envoyé par son Père pour répandre de si grand bienfaits, bénie soit sa venue dans le monde ! béni soit celui qui nous l'a envoyé ! béni soit aussi celui qui vient, celui que les enfants de Jérusalem accueillent en ce jour avec de glorieuses acclamations : « Béni soit, disent-ils, celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Que notre langue, que notre voix, que nos lèvres répètent aujourd'hui et toujours ce cri de triomphe ! — Tel est le mystère que l'Eglise commence à célébrer aujourd'hui.

Elle nous rappelle en outre et répète les gémissements et les désirs des patriarches de l'ancien Testament, qui soupiraient avec tant d'ardeur après la venue de Jésus-Christ, comme lui-même le dit à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. » *Beati oculi qui vident quæ vos videtis ! Dico enim vobis, quod multi reges et prophetæ voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt ; et audire*

*quæ auditis, et non audierunt.* Luc., x, 24. Ces saints patriarches reçurent la promesse, non la jouissance de ce grand bienfait. «Ils sont morts dans la foi, dit saint Paul, sans avoir reçu l'effet des promesses, mais les voyant et les saluant de loin.» *Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes.* Hebr., xi, 13. Semblables à ceux qui, apercevant au loin une chose ardemment désirée, et ne pouvant la saisir, tiennent leurs regards attachés sur elle et la saluent de cœur et d'affection. Ainsi faisait ce patriarche qui, bien des siècles avant la mort de Jésus-Christ, disait en mourant: «Seigneur, j'attendrai le salut que vous devez envoyer, et ma chair reposera dans l'espérance.» *Salutare tuum expectabo, Domine.* Gen., XLIX, 18. Les navigateurs ballotés sur l'Océan pendant une nuit orageuse aperçoivent-ils la lumière de quelque phare élevé sur le rivage, tournent leurs yeux de ce côté, s'efforcent d'y faire arriver leur vaisseau, et, s'ils ne le peuvent autrement, y touchent au moins du regard et du cœur; ainsi ces pieux Patriarches, les yeux tournés sur Jésus-Christ, vraie lumière dont l'éclat devait dissiper les ténèbres du monde, tendaient vers lui leurs mains suppliantes, et hâtaient sa venue par leurs vœux et leurs soupirs, disant avec le Prophète : «Que vos miséricordes nous préviennent promptement, parce que nous sommes réduits à la dernière misère.» *Cito anticipent nos misericordiæ tuæ, Domine, quia pauperes facti sumus nimis.* Ps. LXXVIII, 8. Isaïe les y invitait par ses exhortations: «Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez point, et ne demeurez point en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermisse et qu'il rende Jérusalem l'objet des louanges de toute la terre.» *Qui reminiscimini Dominum, ne taceatis, et ne detis silentium ei, donec stabiliat et donec ponat Jerusalem laudem in terra.* Isai., LXII, 6, 7. Comme un maître plein de bonté, ce que ce prophète demande des autres, il s'engage à le faire lui-même. «Je ne me tairai point en faveur de Sion, dit-il plus haut, je n'aurai point de repos en faveur de Jérusalem, jusqu'à ce que son Juste paraisse comme une lumière, et que son Sauveur brille comme un flambeau.» *Propter Sion non tacebo, et propter Jerusalem non quiescam, donec egrediatur ut splendor*

*justus ejus, et salvator ejus ut lampas accendatur*, ibid. 1 ; c'est-à-dire, à cause du grand amour que j'ai pour l'Eglise et ses enfants, je ne garderai point le silence et ne me tiendrai point en repos; mais j'adresserai de continuelles prières au Dieu de miséricorde, jusqu'à ce qu'enfin il envoie ce Juste, désiré de toutes les nations, lequel, comme l'aurore à son lever, et comme un radieux flambeau, dissipera les ténèbres du monde et fera briller aux yeux des mortels une pure lumière, c'est-à-dire la connaissance des choses divines. Cette promesse, Isaïe l'a pleinement réalisée le jour où il tira de son cœur et fit entendre aux hommes ces paroles qui respirent un désir si ardent: «Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur.» *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet salvatorem.* Isai., XLV, 8. Que dites-vous, ô Prophète? Que demandez-vous ? Si vous voulez que les nuées du ciel envoient le Juste comme une pluie, comme une rosée bienfaisante, comment vous adressez-vous à la terre pour qu'elle germe le Sauveur? — C'est, me répondit-il, qu'il doit venir du ciel et de la terre: du ciel, parce qu'il est le Fils de Dieu; de la terre, parce qu'il est le Fils de l'homme; voilà pourquoi je demande au ciel et à la terre de produire ce Juste et ce Sauveur du monde.

Ces invocations, ces vœux, ces désirs ardents des Patriarches, l'Eglise nous les rappelle en ces jours, afin que, formant en nous les saintes dispositions de ceux qui ont précédé l'Evangile, nous méritions les grâces que l'Evangile nous a apportées. Ce qu'ils désiraient, nous le tenons; ce qu'ils attendaient, nous l'avons reçu; ce qu'ils saluaient de loin, nous le possédons, pouvant dire avec l'Apôtre bien-aimé: «Nous vous annonçons la parole de vie, qui était dès le commencement, que nous avons entendue, que nous avons comprise, et que nous avons touchée de nos mains; car la vie même s'est rendue visible; nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons, cette vie éternelle qui était dans le Père, et qui est venue se montrer à nous.» *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo*

*vitæ : et vita manifestata est, et vidimus, et testamur, et annuntiamus, vitam æternam, quæ erat apud Patrem, et apparuit vobis.* I Joan. I, 1, 2.

C'est pourquoi saint Bernard déplore avec raison l'insensibilité des chrétiens de nos jours, sur lesquels un si grand bienfait, non plus promis, mais accordé, fait si peu d'impression. «Quand je pense, dit-il, aux désirs ardents des Patriarches soupirant après la venue de Jésus-Christ dans la chair, je me confonds, je m'attriste en moi-même, je puis à peine retenir mes larmes, tellement j'ai honte de la tiédeur et de l'insensibilité des malheureux chrétiens de nos jours. Quel est celui d'entre nous à qui la jouissance de ce bienfait inspire autant de joie, que la seule promesse inspirait de désir aux anciens justes? Cette pieuse attente, ce désir brûlant me sont révélés par cette parole : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !» *Osculetur me osculo oris sui!* Cant., I, 1. Les hommes spirituels de l'ancienne alliance, comprenant quelle grâce devait découler de ses lèvres, étaient impatients de goûter cette douceur, et dans l'ardeur de leurs désirs ils s'écriaient : «Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche!» C'est-à-dire, qu'on ne me parle plus de Moïse à la langue peu libre; les lèvres d'Esaü sont impures; Jérémie ne sait pas parler parce que c'est un enfant; les Prophètes sont muets; mais Lui, qu'il me parle, qu'il me découvre la volonté de son Père et qu'il m'instruise dans sa propre personne; que sa douce présence répare mes forces; que le flot divin de son éloquence devienne en moi une source d'eau vive jaillissant à la vie éternelle!

Vous voyez, mes frères, de quel grand mystère l'Eglise célèbre la mémoire en ce temps de l'année. Le bienfait que l'ancienne alliance a désiré sans l'obtenir durant tant de siècles depuis le commencement du monde, nous le célébrons, nous en jouissons, et nous espérons qu'il sera, en quelque sorte, renouvelée pour le jour de Noël. Avec quelle ardeur, avec quel empressement ne devons-nous pas entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui a institué le temps de l'avent, afin que les fidèles purifient leurs cœurs, se livrent à de saintes méditations et préparent dans leur âme une chaste demeure pour le Fils de Dieu naissant!

Ces réflexions suffisent pour vous montrer ce que ce temps exige de nous : il demande une prière assidue, de pieuses louanges et actions de grâces envers Dieu, des aumônes abondantes, le jeûne, la solitude, le silence, l'usage plus fréquent des sacrements et la pureté du cœur. Par là nous préparerons à Jésus-Christ une demeure dans nos cœurs et nous l'inviterons à y venir, à l'exemple de l'Epouse du Cantique qui se pare d'ornements semblables pour attirer à elle le divin Epoux : « Notre lit, dit-elle, est un lit de fleurs, les poutres de notre palais sont de cèdre, nos lambris de cyprès. » *Lectulus noster floridus, tigna domorum nostrarum cedrina, laqueria nostra cypressina.* Cant. I, 16, 17. Le lit de son cœur était orné des fleurs des saints désirs, et la demeure de son âme était construite avec les bois odoriférants et incorruptibles des vertus. L'Epoux, « qui fait paître son troupeau parmi les lis à l'heure où la chaleur tombe et où les ombres s'inclinent, » descend volontiers dans une demeure ainsi préparée. *Qui pascitur inter lilia, donec adspiret dies et inclinentur umbræ.* Cant. II, 17.

Il faut consacrer chaque jour quelque temps à la méditation de ces mystères. Je vous le demande mes frères, que faites-vous durant ces longues nuits de l'hiver ? Pourquoi n'en donnez-vous pas une partie au Seigneur ? Pourquoi ne réalisez-vous pas cette parole du Prophète : « Elevez vos mains durant les nuits vers le sanctuaire, et bénissez le Seigneur ? » *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum.* Ps. CXXXIII, 2. De quelle utilité nous seraient les temps de l'année les plus saints, si, négligeant les souvenirs qu'ils nous rappellent, nous restions étrangers à leur esprit ? C'est la doctrine constante des philosophes, que toute cause qui produit un effet, le produit dans une matière disposée et préparée d'avance. De même donc que la nature (ou l'art qui l'imite) a besoin pour opérer d'une matière préexistante, apte et docile à recevoir son action, ainsi la grâce remplit une âme qui ne lui oppose point de résistance et abandonne celle qui s'endurcit.

Voilà, ce me semble, pourquoi tant d'avertissements de l'Eglise tant de prédications, tant de mystères de Jésus-Christ mis sous nos yeux, tant de bienfaits divins, tant de sacrements reçus, tant de

saintes époques consacrées au souvenir de l'avénement du Sauveur, de sa passion, de sa résurrection, et destinées à la pénitence ne produisent en nous que peu de fruit, nous laissent, malgré leur succession si favorable à la piété, insensibles et toujours les mêmes. Que sert-il de changer ces temps sacrés, si nous, nous ne changeons pas avec eux? si nous ne faisons pas de progrès dans les vertus? si nous restons dans la même langueur spirituelle, dans la même nonchalance, dans le même oubli et la même négligence des mystères divins? Ah! plutôt, mes frères, efforçons-nous de célébrer l'avénement du Sauveur dans la chair, de nous préparer au jour de sa naissance, de telle sorte que nous le recevions dans le sanctuaire de notre cœur, que nous l'adorions avec les bergers, que nous chantions ses louanges avec les anges, que nous lui offrions avec la sainte Vierge le lait de nos bonnes œuvres! Daigne nous en faire la grâce le même Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles!

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° BIENFAIT DE L'INCARNATION DE JÉSUS-CHRIST.

*Benedictus qui venit in nomine Domini.*
Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *Matth.*, XXI, 9.

Dans l'évangile de ce jour saint Matthieu nous décrit l'entrée solennelle du Sauveur dans Jérusalem et l'allégresse avec laquelle il fut reçu par le peuple. Cette entrée solennelle de Jésus est la figure de son avénement dans le monde, que l'Eglise célèbre en ce temps de l'année. « Lorsque Jésus fut près de Jérusalem, dit l'Evangéliste, arrivé à Bethphagé, sur la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses disciples, » etc. La route qui conduit Notre-

Seigneur à Jérusalem, où il vient accomplir l'œuvre de la rédemption, convient parfaitement à ce mystère. La montagne des Oliviers est un emblème de la miséricorde de Dieu. En effet, ce fut un rameau d'olivier que la colombe, après le déluge, apporta à Noé, pour lui indiquer que le Seigneur ferait succéder la miséricorde à la justice. Jésus gravit donc la montagne des Oliviers, c'est-à-dire de la miséricorde, avant d'entrer dans Jérusalem, parce que c'est uniquement par miséricorde qu'il est venu dans le monde et nous a délivrés de la mort éternelle, comme nous le fait entendre admirablement Zacharie dans son cantique : « Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, dans lesquelles le Soleil levant nous a visités d'en haut. » Le mot de miséricorde ne lui suffit pas pour exprimer toute l'étendue et toute la tendresse de la bonté du Sauveur ; il dit : « Par les entrailles de la miséricorde. » Peut-on concevoir, en effet, une miséricorde plus grande que celle du Souverain de l'univers, qui, sans aucune utilité pour lui-même, mais en vertu de sa seule bonté, s'est chargé des dettes et des misères de tous les siècles, et s'est jeté dans l'abîme profond de nos souillures et de nos fautes pour nous en retirer ?

Arrivé à cette montagne, Notre-Seigneur envoie deux de ses disciples lui chercher une ânesse et son ânon, monture sur laquelle il veut entrer dans la cité sainte. Qu'avait-il besoin de ces animaux pour parcourir un chemin si peu considérable ? L'Evangéliste nous l'apprend en disant : « Afin que s'accomplît cette parole du Prophète : Dites à la fille de Sion : Voici que votre roi vient à vous plein de douceur, assis sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui porte le joug. » Comme cet oracle de Zacharie est le fondement des faits rapportés dans notre évangile, arrêtons-nous un moment à en considérer les paroles, et demandons-nous en particulier quel en est le sens et à qui il s'adresse.

« Dites à la fille de Sion. » Il y a une Sion matérielle et une Sion spirituelle ; quoique les paroles du Prophète les regardent toutes deux, elles s'adressent principalement à la dernière. Les Juifs étaient autrefois désignés sous le nom de Sion, non-seulement parce qu'ils habitaient cette montagne et la ville qui s'étendait à ses pieds, mais encore et surtout parce qu'ils avaient reçu

l'adoption, la gloire, le testament, la loi, les promeses et donné naissance aux patriarches, d'où Jésus naquit selon la chair. C'était donc à eux les premiers, comme aux héritiers de cette grâce, que le royaume de Dieu devait être annoncé. Mais, parce qu'ils le rejetèrent avec obstination et se jugèrent indignes de la vie éternelle, Notre-Seigneur aussi les rejeta. Les Juifs, rameaux naturels, ayant donc été retranchés, nous, coupés sur le sauvageon, nous avons été greffés sur le bon olivier, et, recevant la graisse de la racine, par la miséricorde de Dieu qui peut d'entre les pierres susciter des enfants d'Abraham, nous sommes devenus la véritable Sion, le peuple élu, la race d'Abraham, et comme parle saint Pierre, « la race choisie, l'ordre des prêtres rois, la nation sainte, le peuple conquis, lequel n'étant pas autrefois le peuple de Dieu est devenu son peuple, n'ayant point obtenu miséricorde a maintenant obtenu miséricorde. » *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis... qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei, qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti.* I Petr., II, 9.

Quelles actions de grâces, mes frères, notre faiblesse pourra-t-elle rendre à Dieu pour une telle faveur? Car c'est nous surtout que le Seigneur a en vue, c'est nous qu'il invite à l'allégresse, lorsqu'il dit par son prophète : « Dites à la fille de Sion : Voici que votre Roi vient à vous. » Remarquez ces mots : *votre*, et *à vous*, ou *pour vous*. C'est pour vous, ô véritable Sion, que vient ce nouveau Roi; il vient pour vous conduire par son Esprit, pour vous défendre contre l'implacable ennemi du genre humain, pous vous combler de richesses spirituelles, pour vous accorder l'éternelle félicité et l'immortalité glorieuse. Pour les autres, par leur faute sans doute, il est non un roi, mais une pierre de scandale et d'achoppement; pour les autres c'est un juge, un témoin à la parole rapide, qui mettra au grand jour les pensées cachées au fond des âmes et les secrètes iniquités. Toutefois il ne sera un juge sévère que pour ceux qui auront répondu par un mépris orgueilleux ou une lâche indifférence à la grâce offerte à tous : semblable à l'abeille qui donne son miel à ceux qui ne troublent point son travail, et perce de son dard les importuns. Dans son

premier avénement il nous offre le miel, dans le second il fera paraître son puissant aiguillon. Aujourd'hui il vient pour vous; un jour, si vous repoussez sa grâce, il viendra contre vous. Maintenant c'est un doux agneau pour les justes, plus tard il sera un lion terrible pour les méchants. C'est ce que le prophète nous indique par ces deux appellations qu'il lui donne « Juste et Sauveur, » *Justus et Salvator ;* juste contre les méchants, sauveur pour les bons. — Reprenons le récit évangélique.

« Les disciples allèrent donc et firent ce que Jésus leur avait commandé; ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent dessus leurs vêtements, et l'y firent asseoir. » Cette ânesse était attachée dans un carrefour; elle fut néanmoins déliée par les apôtres qui étendirent sur elle leurs manteaux; puis, le Sauveur s'y étant assis et la conduisant, elle entra dans Jérusalem. Cet animal nous présente ici l'image de la parfaite obéissance, que dis-je? de la vertu consommée. Telle était l'obéissance de celui qui disait : « J'ai été devant vous comme une bête de somme, et cependant je me suis toujours tenu attaché à vous. » *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum.* Ps. LXXII, 23. Par ces paroles, le Psalmiste montre qu'il portait en quelque sorte le Seigneur assis sur lui, et que, comme une bête de somme, il se soumettait docilement et sans résistance à sa conduite. Or aucun homme n'a pratiqué une obéissance aussi prompte, aussi entière que l'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque la fin principale de sa venue dans le monde, ce fut d'expier par son obéissance le crime de l'antique révolte de nos premiers parents. Ecoutez-le lui-même parlant par la bouche du Prophète royal : « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, mais vous m'avez donné des oreilles parfaites, » ou bien, comme traduit saint Jérôme, « vous m'avez percé les oreilles. » *Sacrificium et oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi* (vel *perforasti*). Ps. XXXIX, 7 : c'est-à-dire, vous n'êtes apaisé ni par les cérémonies ni par les sacrifices de la loi, mais par l'obéissance et la sainteté. Afin donc que votre majesté irritée contre le genre humain pût être apaisée par un sacrifice très-agréable, vous m'avez, dans vos décrets éternels, destiné à être un exemple parfait d'obéissance. Ensuite, pour nous donner la

plus haute idée de cette obéissance parfaite, il ajoute : « En tête du livre il est écrit de moi que je dois faire votre volonté, » *in capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam,* ibid., 8, 9 ; et le livre de la loi, et les écrits des plus saints personnages, et les oracles du ciel se rapportent à cette fin unique de célébrer mon obéissance, de la proposer à l'admiration et à l'imitation de tous les hommes. La force de cette obéissance est exprimée dans les paroles qui suivent : « Faire votre volonté, ô mon Dieu, c'est ce que j'ai voulu, et votre loi est au fond de mon cœur.» *Facere voluntatem tuam, Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei.* Ibid., 9. Il nous enseigne par là que les ordres de Dieu doivent être reçus, non-seulement par l'oreille extérieure du corps, mais surtout par l'oreille intérieure de l'âme, afin que la loi étant imprimée et gravée dans le cœur excite l'âme elle-même à l'accomplir, de telle sorte que son désir le plus ardent et son principal effort soient de mettre en pratique ce que le Seigneur lui commande. Voilà le sacrifice que Dieu regarde d'un œil favorable, dont l'excellence le fléchit, dont la suavité le charme, dont la sainteté éveille sa miséricorde, sacrifice que Jésus-Christ seul a pu offrir. O victime vraiment propitiatoire ? ô sacrifice de salut ! ô moyen admirable d'apaiser la majesté divine ! Grâce au mérite de cette parfaite obéissance, le Père tout-puissant nous a rappelés de l'exil dans la patrie, pour y chanter éternellement ses louanges; dépouillés de tous nos priviléges par une coupable révolte, nous sommes rentrés par l'obéissance en possession des biens que nous avions perdus.

Vous voyez, mes frères, que ces paroles du Prophète : « J'ai été devant vous comme une bête de somme, » paroles qui sont comme le vivant abrégé de l'obéissance et de toute la perfection, ne conviennent à personne mieux qu'à notre divin Sauveur. S'il est donc quelqu'un parmi vous qui aspire à cette perfection souveraine de la vie, qu'il s'efforce de se conduire vis-à-vis de Dieu comme une bête de somme à l'égard de son cavalier. Un cheval ou un âne ne s'appartient pas ; ce n'est pas pour lui-même qu'il marche ; il ne va point où il lui plaît, mais où son cavalier le pousse. Soyez ainsi par rapport à Dieu : renoncez vous vous-

même, cessez de vous appartenir, combattez pour lui seul, soyez-lui soumis, vivez pour lui; embrassez sa volonté, non la vôtre; enfin, vous oubliant vous-même, ayez en vue sa gloire, et non votre avantage. Allez partout où vous conduit par ses lois la volonté de Dieu qui vous gouverne, à la gloire et à l'ignominie, à la mauvaise et à la bonne réputation; soyez docile dans l'adversité comme dans la prospérité, ne distinguant rien sous ce rapport, mais vous abandonnant tout entier à la sagesse et à la volonté de celui qui vous dirige : alors vous êtes devenu cette bête de somme; vous êtes semblable à ces saints animaux d'Ezéchiel, qui « allaient où les emportait l'impétuosité de l'Esprit, et ne retournaient point lorsqu'ils marchaient. » *Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur, nec revertebantur cùm ambularent.* Ezec., I, 12. « Et quand ils entendaient retentir la voix céleste, ils s'arrêtaient aussitôt et baissaient leurs ailes. » *Cum fieret vox super firmamentum, stabant et submittebant alas suas.* Ibid., 25. Alors vous pourrez dire vraiment avec le prophète : « J'ai été devant vous comme une bête de somme. »

Nous lisons dans les *Vies des Pères* qu'un ancien religieux donna un conseil semblable à un jeune religieux qui embrassait la vie monastique. « Si vous voulez être parfait, lui dit-il, persuadez-vous que vous et l'âne du couvent êtes une seule et même chose. De même que cet animal, si on le charge, ne regimbe pas, si on le frappe, ne fait entendre aucun murmure, s'il se met en marche, va, non pas où il veut, mais où on le conduit, vit enfin, non pour lui-même, mais pour les autres, ainsi il faut vous comporter dans le monastère. »

Que si vous demandez maintenant quelle récompense attend cette bête de somme, le même prophète vous donne la réponse quand il ajoute : « Vous m'avez tenu par la main droite, vous m'avez conduit selon votre volonté, et comblé de gloire en me recevant entre vos bras. » *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me.* Ps. LXXII, 24. Que peut-on désirer de plus? Heureux, mille fois heureux celui qui, s'étant fait ainsi une bête de somme, est conduit et dirigé par le Seigneur! Comme un père soutient son petit en-

fant en lui prenant la main, et le conduit dans des chemins unis où son pied ne heurtera aucune pierre, ainsi le Père céleste dirige son fils obéissant dans la voie du salut, le soigne dans ses maladies, le ramène dans ses égarements, le console dans ses tristesses, lui tend la main dans ses chutes, et enfin, quand la carrière de cette vie est parcourue, le reçoit dans la gloire. C'est ce que le Sauveur nous figure dans cet évangile, lorsqu'il conduit à Jérusalem l'ânesse sur laquelle il est monté.

Considérons maintenant quel accueil le peuple fait au Sauveur assis sur l'ânesse. « Le peuple en foule, dit l'Evangéliste étendit ses vêtements le long de la route ; d'autres coupaient des branches d'arbre et en jonchaient le chemin. » Il n'est personne assez étranger aux saintes Lettres pour croire que ces choses soient arrivées sans un dessein de Dieu, ou que l'Evangéliste nous les ait rapportées sans motif. Que signifient donc ces diverses manifestations du peuple ? Elles figurent, entre autres choses, les divers degrés des vertus et les voies diverses qui conduisent au ciel. Ceux qui étendent par terre leurs vêtements pour être foulés aux pieds nous paraissent l'emblème des chrétiens qui mortifient leurs sens, qui domptent leur corps par le jeûne, qui crucifient leur chair avec ses vices et ses concupiscences : tels furent ces saints anachorètes qui, enflammés d'amour pour Dieu et de haine contre eux-mêmes, étendirent, si je puis ainsi parler, leur corps sur le chemin de cette vie, pour être foulé par des macérations et des austérites incroyables. Ceux qui coupent des rameaux d'olivier figurent les chrétiens charitables qui, soulageant les misères des autres hommes avec l'huile de la miséricorde, s'efforcent de se concilier la miséricorde du Seigneur, afin de s'en couvrir comme d'un bouclier au jour du jugement. Car, dit saint Jacques, « la miséricorde triomphe du jugement, » *Superexaltat misericordia judicium*. Jacob., II, 13, le jugement n'ayant pas lieu contre les miséricordieux. Enfin ceux dont les cris répétés implorent le salut auprès de Notre-Seigneur, en disant : « Hosanna au plus haut des cieux ! » ce sont ceux qui, assidus à la prière, demandent sans cesse à Jésus le salut et la vie de l'âme — le salut « au plus haut des cieux, » littéralement *dans les hauteurs*, c'est-à-dire, non pas les

prospérités terrestres et périssables que la loi promettait à ses fidèles, mais la vie céleste et le salut éternel dont parle Isaïe dans ce passage : « Israël a été sauvé par le Seigneur d'un salut éternel. » *Israel salvatus est in Domino salute æterna.* Isai., XLV, 17.

Tels sont les trois degrés des vertus, telle est la triple voie qui conduit au ciel. Vous donc dont le corps est robuste et plein de vigueur, vous avez en vous-même un moyen de rendre hommage à Jésus-Christ : macérez votre chair par le jeûne et l'abstinence, foulez-la aux pieds, domptez ses révoltes et assujettissez-la au joug de l'esprit. Que si votre corps est faible, débile, coupez au moins des branches d'oliviers et jonchez-en le chemin, c'est-à-dire, livrez-vous aux œuvres de miséricorde et soignez la chair du prochain, vous qui ne pouvez affliger la vôtre. « Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer dans votre maison les pauvres et les exilés. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair. » *Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam; cum videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris.* Isa., LVIII, 7.

Vous me direz peut-être : Ces deux choses me sont également impossibles : la première parce que je suis d'une faible santé, la deuxième, parce que je suis pauvre ; je ne puis donc ni affliger ma chair par le jeûne, ni secourir mon prochain par l'aumône. Eh bien, toutes les voies du salut me sont-elles fermées? — Nullement. Il vous en reste une ; criez avec les enfants : « Hosanna au plus haut des cieux ! » Roulez dans votre esprit des pensées élevées, célestes ; avec le Prophète méditez jour et nuit la loi du Seigneur (*Ps.* I) : ici ni la faiblesse du corps, ni votre pauvreté ne seront un obstacle. Adressez donc au Seigneur ces paroles de saint Augustin : « O mon Dieu, soyez l'objet de mes méditations pendant le jour, de mes affections durant mon sommeil ; que mon esprit vous parle, que mon âme s'entretienne avec vous. Heureux ceux qui n'aiment que vous, qui ne cherchent que vous, qui ne désirent penser qu'à vous ! Heureux ceux dont vous êtes la seule espérance, et dont toute l'occupation est de vous prier ! » C'est un axiome des médecins que nos corps, tant qu'ils vivent,

ont besoin d'aliments. De même donc que la vie du corps a besoin d'aliments matériels, de peur que la chaleur naturelle ne vienne à disparaître, ainsi la vie de l'âme doit être entretenue par une nourriture spirituelle, qui est, dit saint Jérôme, la méditation de la loi divine, de peur que le feu de la charité, qui est la vie de notre âme et qui a tant d'obstacles à vaincre en ce monde, ne vienne à s'éteindre par le péché.

L'évangile expliqué, arrivons au développement de notre texte.

## I.

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Ces paroles des jeunes Hébreux annonçant la venue du Sauveur sont aujourd'hui pour les fidèles une éloquente invitation à répéter les mêmes louanges et les mêmes actions de grâces. Quoique la grandeur de ce bienfait soit telle que nous devons en garder la pensée et le souvenir tout le temps de notre vie, l'Eglise a institué néanmoins le temps de l'avent pour y célébrer ce mystère d'une manière plus spéciale, et témoigner ainsi (puisque nous ne pouvons pas le faire autrement) notre reconnaissance au Rédempteur de nos âmes. C'est pourquoi de tous les sujets de prédication qui se présentent au prédicateur pendant l'avent, aucun ne convient mieux à ce temps que le bienfait de l'incarnation, grâce d'un si grand prix que tous les autres bienfaits antérieurs, si nombreux et si considérables qu'ils soient, comparés à celui-là, semblent s'évanouir et disparaître comme la clarté d'une lampe devant les splendeurs éblouissantes du soleil. Aussi le Seigneur nous dit-il par son prophète : « Ne vous souvenez plus des choses passées, ne considérez plus ce qui s'est fait autrefois. Voilà que je vais faire des prodiges nouveaux ; ils vont paraître, et vous les connaîtrez. » *Ne memineritis priorum, et antiqua ne intueamini. Ecce ego facio nova, et nunc orientur, utique cognoscetis ea.* Isa., XLIII, 18, 19. Si donc le Seigneur lui-même, qui exigeait autrefois d'une manière si pressante la reconnaissance des bienfaits passés, demande maintenant que nous en détournions les

yeux, que toutes nos pensées se portent vers cet immense et unique bienfait.

Certes, ce fut un grand bienfait que celui de la création, lorsque Dieu, ayant fait l'homme à son image, le plaça comme un dieu mortel au centre de cet univers et soumit à son empire tout ce qui est sous le ciel. Mais, je vous le demande, qu'est-ce que ce bienfait si vous le comparez à celui de l'incarnation et de la rédemption? Alors Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance : aujourd'hui Dieu se fait lui-même à notre image et à notre ressemblance; alors il nous rendit participants de ses biens : aujourd'hui il prend part à nos maux ; alors il nous créa sans la moindre fatigue, sans rien perdre de la dignité de sa nature : « Il a dit une parole, dit le Psalmiste, et tout a été fait. » *Ipse dixit, et facta sunt.* Ps. CXLIX : aujourd'hui il multiplie les paroles, il opère des prodiges, il souffre toutes sortes de tourments et d'ignominies; alors, après avoir tiré l'homme du limon de la terre, il le plaça dans le paradis terrestre : aujourd'hui il tire ce même homme des abîmes de l'enfer et lui ouvre les portes du ciel ; alors il nous permit d'immoler les animaux pour en faire notre nourriture : aujourd'hui lui-même s'immole pour nous rendre la vie du corps et de l'âme; alors, pour tout dire en un mot, il nous donna ce qui était à lui : aujourd'hui il se donne lui-même, moins comme un maître et un Seigneur, que comme une victime et une rançon. Ainsi, autant le Créateur l'emporte sur la créature, autant cette grâce surpasse toutes les autres. Si donc dans l'ancienne loi, par l'ordre du Seigneur, chaque septième jour, c'est-à-dire chaque jour de sabbat, était consacré à Dieu; si les hommes, faisant trêve ce jour-là à leurs travaux ordinaires, devaient se rappeler le bienfait de leur création et représenter d'une manière sensible le repos de Dieu après l'œuvre des six jours, que n'exigerait-il pas de nous pour un bienfait si excellent? S'il a voulu que nous attachions tant de prix à ce qu'il a fait pour notre nature, quelle estime ne devons-nous pas avoir pour les œuvres de la grâce? s'il nous a accordé une si grande faveur en nous faisant hommes et enfants des hommes, que sera-ce de nous avoir faits enfants de Dieu et héritiers du royaume céleste.

Afin que nous puissions, du moins en partie lui témoigner la reconnaissance qu'il mérite, arrêtons-nous à considérer deux choses, entre autres, dans ce bienfait de la divine miséricorde : premièrement ce que le Père céleste nous a accordé, deuxièmement, de quel médiateur il s'est servi.

## II.

Et d'abord examinons ce que notre Sauveur nous a apporté en venant dans le monde. Mais quelle éloquence pourrait l'exprimer ? L'Apôtre dit : « J'ai reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, la grâce d'annoncer aux Gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ. » *Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia hæc, in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi.* Ephes., III, 8. Si celui-là même que Dieu a destiné à annoncer ces richesses les appelle incompréhensibles, qui osera, je vous le demande, expliquer ce que le grand Apôtre avoue ne pas comprendre ? Toutefois, dans la même Epître, il dit de ces trésors célestes : « Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles, ainsi qu'il nous a élus en lui avant la création du monde, afin que nous fussions saints et immaculés. » *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati.* Ibid., I, 3, 4. Nous concluons de ces paroles que le salut éternel et toutes les grâces particulières qui s'y rapportent nous ont été procurés par Jésus-Christ. Il faut compter parmi les principales, l'élection et la prédestination éternelle, que Jésus-Christ a méritée aux élus. Car si le Père, selon l'enseignement de saint Paul, nous a choisis avant la création du monde en Jésus-Christ, c'est-à-dire par Jésus-Christ, et si en outre il nous a comblés par lui de toutes sortes de bénédictions spirituelles, comme la première de ces bénédictions et la racine de toutes les autres, c'est la prédestination, il s'ensuit que cette

grâce nous est venue par Jésus-Christ, l'unique auteur de la vie et du salut.

Ensuite le Père a vu dans son éternelle sagesse que tous les élus, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, tomberaient dans le péché et perdraient le salut éternel. Mais, en prévision des mérites de Jésus-Christ, il a résolu de leur accorder le secours de sa grâce, soit pour les empêcher de tomber, soit pour les relever au moyen d'une pénitence salutaire. En effet, selon que l'enseigne l'apôtre saint Pierre, « tous les prophètes rendent ce témoignage à Notre-Seigneur, que tous ceux qui croiront en lui recevront par son nom la rémission de leurs péchés. » *Huic omnes prophetæ testimonium perhibent, remissionem peccatorum accipere per nomen ejus omnes qui credunt in eum.* Act. x, 43. Le fidèle qui est exempt de péché mortel doit donc regarder cet état comme une grâce de ce miséricordieux Rédempteur. Qu'il parcoure du regard et de la pensée la vaste étendue du monde, qu'il considère les innombrables péchés qui s'y commettent : autant il n'en commet pas lui-même, autant il reçoit de bienfaits de Jésus-Christ; car il n'est pas de crimes commis par un homme où un autre homme ne puisse tomber, tous étant également conçus dans le péché, tous ayant la même nature, tous vivant au sein de ce monde, lequel, dit saint Jean, est plongé tout entier dans la malice. *Mundus totus in maligno positus est.* I Joan., v, 19. Si donc votre frère et vous ayant à lutter contre la même tempête, il périt tandis que vous échappez au naufrage, il est évident que c'est Jésus-Christ qui vous sauve.

Mais s'abstenir du mal ne suffit pas au salut; il faut aussi faire le bien. Or, dit l'Apôtre, « nous ne sommes capables de former de nous-mêmes aucune pensée, comme de nous-mêmes; c'est Dieu qui nous en rend capables. » *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis; sed sufficentia nostra ex Deo est.* II Cor., III, 5. Si donc nous avons une bonne pensée, si nous disons une bonne parole, si nous faisons une bonne action, c'est encore un bienfait de Jésus-Christ, aux mérites duquel nous devons le mouvement intérieur de l'Esprit céleste qui nous porte à la piété et à la vertu. De même que la clarté des astres dérive

de la source unique du soleil ; ainsi la justice des pieux chrétiens a sa source dans le Soleil de justice, Notre-Seigneur Jésus-Christ. De même encore que ce globe inférieur ne reçoit aucune impulsion, aucun changement qui n'ait son point de départ dans un mouvement du premier globe, ainsi aucun fidèle n'est excité au bien si ce n'est par une impulsion divine, fruit des mérites du Sauveur ; c'est par l'humanité sacrée de Jésus-Christ que Dieu gouverne les choses spirituelles, comme il dirige et gouverne les choses corporelles par le mouvement du premier globe, et l'humanité de Jésus-Christ exerce dans l'Eglise une influence semblable à celle de ce globe supérieur sur l'univers matériel que nous habitons. C'est pourquoi ce que le roi Pharaon dit à Joseph (qu'il avait appelé d'un nom égyptien signifiant *Sauveur du monde*), convient parfaitement à Jésus-Christ, le véritable Sauveur du monde : « Je suis Pharaon, nul ne remuera ni le pied ni la main dans toute l'Egypte que par votre commandement. » *Ego sum Pharao : absque tuo imperio non movebit quisquam manum aut pedem in omni terra Ægypti.* Gen., XLI, 44. Le Père céleste, accordant à son Fils incarné un pouvoir semblable, voulut que sans son secours et ses mérites nul ne pût remuer la main ou le pied, c'est-à-dire, entrer dans la voie du salut ni accomplir aucune œuvre digne de Dieu.

Ainsi toutes les fois que vous pensez, que vous dites, que vous faites une chose agréable à Dieu, sachant que vous le devez aux mérites de Jésus-Christ, tournez-vous incontinent vers lui et fléchissant intérieurement les genoux devant lui, dites : Par vous, Seigneur, il m'a été donné, non-seulement de croire en vous, mais de faire des œuvres en rapport avec ma foi. Par vous, le Père céleste m'a donné la précieuse promesse de me rendre participant de la nature divine. Par vous l'entrée du ciel m'est ouverte. Par vous j'ai été destiné à être le concitoyen des saints et l'habitant de la maison de Dieu. Par vous délivré de la servitude du diable, j'ai été élevé à la dignité d'enfant de Dieu. Vous vous êtes fait ma sagesse, ma justice, ma sanctification et ma rédemption. Je rends donc grâces à vos souffrances et à vos blessures, d'où découle pour moi une céleste liqueur. — Isaïe annonçait

déjà que les pieux fidèles tiendraient ce langage : « Vous puiserez avec joie, dit-il, des eaux aux fontaines du Sauveur, et vous direz en ce jour là : Chantez les louanges du Seigneur et invoquez son nom, » c'est-à-dire louez celui par les mérites duquel les torrents des grâces divines ont coulé si abondamment jusqu'à vous. *Haurictis aquas in gaudio de fontibus salvatoris, et dicetis in die illa : Confitemini Domino, et invocate nomen ejus.* Isai., XII, 4.

Ces rapides considérations nous montrent les biens innombrables que notre Sauveur a apportés avec lui en venant dans le monde. Et quel moyen de salut pouvait nous manquer, quand la source même de tous les biens a daigné venir à nous? Lorsqu'un époux parti pour les Indes est forcé de faire quelque séjour dans ce lointain pays, de temps en temps il envoie à sa chère épouse des lettres et des présents pour entretenir en elle l'amour et la fidélité; mais quand il lui est donné de quitter la terre étrangère et de rentrer dans sa patrie, ce ne sont plus de tendres paroles, ce ne sont plus de riches présents, c'est lui-même et tous ses biens qu'il vient offrir à son épouse. Ainsi l'Epoux céleste, avant de venir en ce monde, envoyait à son Eglise, par ses messagers, divers témoignages de son affection pour elle; mais en venant lui-même à elle, il apporte avec lui toutes les richesses du ciel longtemps gardées dans les trésors divins.

Nous devons signaler encore une autre conséquence, c'est que tous les maux introduits dans le monde par le premier ancêtre du genre humain, le second Adam les a fait disparaître; Que dis-je? il nous a obtenu des biens beaucoup plus grands : car; dit l'Apôtre: « Il n'en est pas de la grâce comme du péché.... Où il y a eu une abondance de péché, il y a eu une surabondance de grâce. » *Non sicut delictum, ita et donum.... Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* Rom., V, 15, 20. Celui donc qui désire connaître le bienfait multiple de notre rédemption n'a qu'à jeter les yeux sur les maux causés par la désobéissance de notre premier père, puisque le Fils de Dieu a été envoyé dans le monde pour réparer les ruines que le péché d'Adam y avait amoncelées. Pour connaître parfaitement une chose, disent les philo-

sophes, il faut étudier les contraires. Or quelle différence entre le premier homme, le terrestre, formé de la terre, et le second homme, le céleste, venu du ciel ! L'un est orgueilleux et rebelle, l'autre humble et obéissant jusqu'à la mort, et c'est pourquoi il guérit tous les maux causés par le premier. Par l'un nous sommes devenus ennemis de Dieu, par l'autre nous avons été réconciliés avec lui. Par l'un nous avons perdu la justice et la grâce, par l'autre nous sommes rentrés en possession de ces deux biens. Par l'un nous avons été faits enfants de colère, l'autre nous a mérité l'adoption divine. L'un nous a assujettis à la puissance de l'esprit impur, l'autre nous a confiés à la discipline et à la garde de l'Esprit saint. Par le péché du premier, non par le nôtre, nous avons contracté la tache originelle; par le mérite du second, non par le nôtre, nous sommes arrivés à la justice. La faute de l'un nous a fait condamner à la mort, le bienfait de l'autre nous a acquis les richesses de la bienheureuse immortalité : « La mort, dit saint Paul, est venue par un homme, par un homme aussi la résurrection des morts. » *Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum.* I Cor., xv, 21. Enfin, pour tout dire en un mot, l'un nous a faits tels que son péché l'avait laissé, l'autre nous a fait tels qu'il était lui-même, c'est-à-dire Fils de Dieu, au témoignage de l'Apôtre qui dit : « Le premier homme est le terrestre, formé de la terre; et le second homme est le céleste, venu du ciel. Comme le premier homme a été terrestre, ses enfants sont aussi terrestres; et comme le second homme est céleste, ses enfants sont aussi célestes. » *Primus homo de terra terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis. Qualis terrenus, tales et terreni; et quales cœlestis, tales et cœlestes.* I Cor., xv, 47, 48. Quelle misère plus grande que d'avoir été semblables à Adam après son péché, et quel plus grand bonheur que d'être devenus semblables au Fils de Dieu? C'est à cause de cette grâce si variée et si multiple de notre rédemption que l'Apôtre donne à Jésus-Christ tant de noms et de titres, l'appelant tour à tour Prêtre, Apôtre, Pontife, Avocat, Médiateur, Réconciliateur, tour à tour notre justice, notre sanctification, notre rédemption, lui qui a pacifié par le sang de la croix tout ce qui est au ciel et sur la terre,

effacé la cédule qui nous était contraire, et a aboli le décret de notre condamnation en l'attachant à la croix. » *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* Coloss., II, 14. Ces divers noms indiquent la diversité des bienfaits dont nous lui sommes redevables. Car c'est à lui que le Père céleste adresse ces paroles par son Prophète : « Je vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour tirer des fers ceux qui étaient enchaînés, et pour faire sortir de prison ceux qui étaient assis dans les ténèbres. » *Dedi te in fœdus populi, in lucem gentium, ut aperires oculos cæcorum, et educeres de conclusione vinctum, de domo carceris sedentes in tenebris.* » Isai., XLII, 6, 7. Vous voyez, mes frères, comment les maux apportés dans le monde par le premier Adam ont été guéris par le second, et remplacés par des biens beaucoup plus grands. Il est donc infiniment digne, le divin auteur d'une grâce si merveilleuse, que nous chantions nuit et jour pieusement ses louanges, que nous lui rendions de ferventes actions de grâces, et que, allant au devant de lui comme les enfants de Jérusalem, nous répétions leurs acclamations et leurs cris d'allégresse : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

## III.

Après avoir considéré la grandeur du bienfait, examinons en second lieu la dignité du bienfaiteur. Car cette circonstance relève d'ordinaire le bienfait lui-même.

Le Seigneur, à qui tout est possible, aurait pu venir en aide à notre infirmité par le ministère des anges ou de quelque saint personnage; mais telles furent sa bonté et sa charité envers nous qu'il n'a voulu confier cette mission à aucune créature, quelle que fût son excellence ; il a daigné venir lui-même, et par lui-même opérer notre salut. Créateur du genre humain, il a voulu en être aussi le Sauveur ; et le Fils unique de Dieu s'est enfermé dans le sein d'une vierge très-pure, il s'est revêtu de notre humanité; caché sous les dehors de la nature humaine, il a vécu

avec les hommes, non seulement pour détourner de nous la colère divine en acceptant le châtiment qui nous était dû, et purifier nos âmes avec son sang, mais encore pour laisser à notre imitation l'exemple de ses vertus. Aussi dit-il par la bouche du prophète : « J'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme parmi tous les peuples fût avec moi. » *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.* Isai., LXIII, 3. Et ailleurs : « C'est moi, c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point d'autre Sauveur que moi. » *Ego sum, ego sum Dominus, et non est absque me salvator,* Isai. XLIII, 11. Par ces paroles, il a voulu imprimer plus profondément dans nos cœurs le caractère de sa personne divine, qui fait éclater davantage sa bonté et sa miséricorde.

L'apôtre saint Paul, au commencement de son épître aux Hébreux, explique en termes magnifiques cette condescendance de notre Dieu : « Dieu, dit-il, ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, nous a parlé tout nouvellement en ces derniers jours par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, et par qui il a même créé les siècles : lequel étant la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, et soutenant tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, est assis au plus haut du ciel à la droite de la souveraine Majesté. » *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio : quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula : qui cùm sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ, purgationem peccatorum faciens, sedet ad dexteram majestatis in excelsis.* Hebr., I, 1, 2, 3. Vous voyez avec quelle magnificence de langage saint Paul parle de la dignité de notre Sauveur, afin que cette dignité même nous fasse apprécier l'excellence de son œuvre. Le prophète Isaïe décrit le bienfait de la rédemption d'une manière non moins noble et non moins éloquente : « Montez sur une haute montagne, vous qui annoncez l'évangile à Sion ; élevez votre voix avec force, vous qui annoncez l'évangile à Jérusalem ; élevez-la, ne craignez point. Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu. Voici le Seigneur Dieu qui

vient dans sa puissance, il dominera par la force de son bras. Comme un pasteur, il mènera son troupeau dans les pâturages ; son bras rassemblera les petits agneaux, et il les prendra dans son sein ; il portera lui-même les brebis qui seront pleines. » *Super montem excelsum ascende tu, qui evangelizas Sion; exalta in fortitudine vocem tuam, qui evangelizas Jerusalem; exalta, noli timere. Dic civitatibus Juda : Ecce Deus vester. Ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium ejus dominabitur.... Sicut pastor gregem suum pascet; in brachio suo congregabit agnos, et in sinu suo levabit; fœtas ipse portabit.* Isai., XL, 9, 10, 11. Quelles paroles magnifiques ! Quelle clémence, quelle miséricorde elles nous révèlent ! Le saint prophète veut que le monde entier connaisse ce grand bienfait, qu'il retentisse aux oreilles de tous les hommes, et il ordonne aux apôtres et à leurs successeurs de monter sur la plus haute montagne et de l'annoncer d'une voix forte : « Elevez la voix, dit-il, ne craignez point, » c'est-à-dire, donnez à votre voix l'éclat de la trompette, faites retentir au loin vos cris, afin que cette heureuse nouvelle soit entendue de tous les hommes. « Elevez la voix, ne craignez point, » c'est-à-dire, déployez toute votre éloquence pour mettre en relief ce bienfait incomparable de la divine bonté, afin que tous en comprennent la grandeur et le prix. Il n'est pas à craindre que vous dépassiez la mesure ; le langage des hommes, celui des anges eux-mêmes restera toujours au-dessous.

Pour vous en donner quelque idée je veux vous mettre sous les yeux la faveur que l'ange Raphaël accorda au jeune Tobie, afin que la comparaison des deux bienfaits vous aide à comprendre la grandeur du premier. Cet ange, prenant la forme d'un homme, mais sans s'unir à la nature humaine, se fit le compagnon de voyage du jeune Tobie, et après lui avoir donné mille témoignages de sa puissance et de sa bonté, le ramena à son père chargé de richesses et pourvu d'une épouse, et rendit la vue au vieux Tobie qui était devenu aveugle. « Alors le vieillard appela son fils et lui dit : Que pouvons-nous donner à ce saint homme qui a été avec vous ? Tobie lui répondit : Mon père, quelle récompense pouvons-nous lui donner qui ait quelque pro-

portion avec les biens dont il nous a comblés? Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé; il a été lui-même recevoir l'argent de Gabélus; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée, il a éloigné d'elle le démon, et a rempli de joie son père et sa mère; il m'a délivré du poisson qui m'allait dévorer, il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel, et c'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens : que pouvons-nous lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous? Mais je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié des richesses que nous avons apportées. » Telles étaient les réflexions échangées entre le pieux vieillard et son fils, alors qu'ils considéraient uniquement le bienfait, non la personne du bienfaiteur. Mais lorsque l'ange du Seigneur se fût fait connaître à eux et leur eut découvert qui il était, en disant : « Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui sommes toujours présents devant Dieu, » un tel saisissement s'empara d'eux, qu'ils tombèrent le visage contre terre, et demeurèrent ainsi prosternés durant trois heures (*Tob.* XII), sans pouvoir ni se relever, ni parler à personne, ni cesser de louer le Seigneur, sous la vive impression de sa bonté et de son admirable providence. Ainsi, dans le premier moment, ne faisant attention qu'au bienfait lui-même, ils se demandent quel gage de leur reconnaissance ils pourront offrir; mais lorsque la dignité du bienfaiteur leur est connue, leur étonnement les jette par terre, et ils s'y tiennent immobiles comme s'ils voulaient offrir leur vie elle-même en sacrifice.

O mes très-chers frères, je vous en prie et vous en conjure par celui à qui nous devons la grâce du salut éternel, arrêtez-vous ici un moment pour comparer ensemble les deux bienfaits et les deux bienfaiteurs. N'est-ce pas un bienfait infiniment plus grand de vous avoir arrachés à l'enfer et à l'impitoyable tyrannie de Satan, que d'avoir empêché Tobie d'être dévoré par un poisson? N'est-ce pas un bienfait infiniment plus précieux d'ouvrir les yeux de votre âme par lesquels vous pouvez connaître les choses divines, que de rendre à un aveugle la lumière qu'il possède en commun avec les plus vils animaux? N'est-ce pas un bienfait infiniment plus noble d'unir vos âmes avec Dieu par une alliance

sainte qui commence en cette vie et se consomme dans l'autre, que de joindre l'un à l'autre Tobie et Sara par le lien du mariage que la mort aura bientôt rompu? En un mot les biens de la grâce et de la gloire que Jésus-Christ nous a mérités ne sont-ils pas infiniment préférables aux biens fragiles et périssables accordés par l'ange au jeune Tobie? Si donc le saint vieillard ne savait comment reconnaître dignement les services de l'ange, et lui offrait la moitié des biens qu'il avait procurés à son fils, y a-t-il une seule chose, soit au-dedans, soit au-dehors de vous-mêmes, que vous ne deviez offrir au divin bienfaiteur qui vous a tout donné? Si le jeune Tobie disait à l'ange : « Mon frère Azarias, je vous prie de vouloir bien écouter mes paroles. Quand je me donnerais à vous pour être votre esclave, je ne pourrais reconnaître dignement tous les soins que vous avez pris de moi, » *Tob.*, IX, 1, 2, comment, au mépris d'un Sauveur qui est tout pour vous, pourriez-vous vous faire l'esclave de passions terrestres? Si enfin ces saints personnages, reconnaissant l'auguste dignité de leur bienfaiteur, furent si saisis d'étonnement qu'ils se prosternèrent la face contre terre et s'y tinrent longtemps immobiles, comment pouvez-vous respirer encore en considérant la dignité de votre rédempteur et les souffrances qu'il a endurées pour vous racheter? Là j'aperçois un ange, ici le roi des anges. Le premier, pour accomplir sa mission, prit pour un temps une forme humaine qui, sa tâche remplie, s'évanouit dans les airs; le second unit sa divinité à un corps et à une âme véritable pour ne plus s'en séparer. L'un accomplit sa mission dans un court espace de temps et sans aucune fatigue; l'autre vécut trente-trois ans parmi les hommes et souffrit la faim, la soif, le froid, le chaud, la pauvreté, les chaînes, les verges, toutes sortes d'ignominies et enfin la mort la plus douloureuse. Le premier rendit la vue à Tobie avec le fiel d'un poisson mort; le second nous purifia de nos souillures et chassa de notre âme les ténèbres du péché en buvant le fiel et le vinaigre et en répandant tout son sang.

Vous donc, ô homme, qui avez été délivré de tant de maux, orné et comblé de tant de biens, et cela par les mêmes mains qui ont au commencement formé les cieux et plus tard ont été

pour vous percées de clous sur la croix, comment ne brûlez-vous pas d'amour pour votre Sauveur? Comment ne fondez-vous pas en larmes? Comment l'admiration ne vous renverse-t-elle pas par terre à la vue de cette bonté, de cette charité, de cette condescendance, de cette miséricorde de Dieu à votre égard? Comment ne passez-vous pas le jour et la nuit à méditer un si grand bienfait? Que parlé-je du jour et de la nuit? Comment du moins ne consacrez-vous pas chaque jour quelques instants à cette méditation et aux actions de grâces qu'elle doit vous inspirer? Comment ne joignez-vous pas votre voix a celle des enfants qui accueillent le divin Sauveur par des acclamations : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Ces louanges révoltent l'orgueil des pharisiens; mais le Sauveur atteste qu'elles lui sont dues, en disant : « Je vous le dis, si ceux-ci se taisent, les pierres crieront, » *Luc.*, XIX, 40.

Ah! qu'ils avaient une foi bien plus vive que la nôtre, ces anciens patriarches qui, ayant reçu la promesse de ce grand bienfait, l'attendaient, le désiraient, soupiraient après lui avec tant d'impatience, ne goûtaient aucune pensée, aucun discours, aucune lecture qui y fût étrangère, et, de quelque autre chose qu'ils eussent à parler, ramenaient toujours leur esprit à cet unique sujet. C'est ainsi que Isaïe, tandis qu'il annonce l'empire du roi Cyrus, qui devait procurer le salut des Juifs, tourne aussitôt son regard sur le Sauveur des hommes, et voyant les bienfaits infiniment plus précieux qu'il devait apporter à tous les peuples, interrompt son discours pour s'écrier : « Cieux, faites descendre votre rosée; nuées du ciel, pleuvez le juste; que la terre ouvre son sein, et produise le Sauveur! » *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet salvatorem.* Isai., XLV, 8. Comme s'il disait : L'événement que nous annoncions tout à l'heure est de peu d'importance, puisqu'il se rapporte aux biens périssables du corps; mais en voici un d'une importance souveraine, qu'il faut rappeler sans cesse, et hâter par des vœux continuels, savoir, la venue du Fils de Dieu sur la terre, d'où dépend le salut véritable et la justice des hommes. C'est ainsi que Jacob mourant, tandis qu'il prophétise ce qui doit

arriver à la tribu de Dan, s'arrête tout d'un coup, et tournant son regard vers le Messie : « Seigneur, dit-il, j'attendrai (selon d'autres, *j'ai attendu*) ton salut, » *salutare tuum expectabo, Domine*, Gen., XLIX : comme s'il disait : Toute ma vie j'ai cru, toute ma vie j'ai espéré que par votre grâce, Seigneur, j'obtiendrais après ma mort le véritable salut ; je meurs dans la ferme confiance que vous me procurerez une vie qui ne finira point.

Les prophètes, dit l'apôtre saint Pierre, n'étaient ni moins empressés ni moins ardents à s'enquérir auprès du Seigneur, en quel temps et en quelle conjoncture ce salut serait donné au monde. « Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour nous, qu'ils étaient ministres et dispensateurs de ces choses que vous ont maintenant annoncées ceux qui vous ont prêché l'Evangile. » *Quibus revelatum est, quia non sibimetipsis, vobis autem ministrabant ea quæ nunc nuntiata sunt vobis per eos qui evangelizaverunt vobis.* 1 Petr., I, 12. Heureux sommes-nous donc, nous à qui a été accordé ce salut, qui ne l'a pas été à ces saints personnages ! Que si la seule espérance les impressionnait si vivement, si le pieux patriarche Abraham « tressaillait en voyant le jour du Christ, » quels doivent être nos sentiments, nous à qui cette grâce inestimable a été, non pas promise, mais présentée, non pas annoncée, mais donnée ? Comment ne succombons-nous pas sous la grandeur de la joie ? Que dis-je ? comment demeurons-nous indifférents et insensibles ? Ah ! malheureux sommes-nous de ne retirer aucun profit d'un si grand bienfait, de continuer à errer dans les ténèbres, comme si cette lumière splendide n'avait pas éclairé nos yeux ! Combien d'entre nous, mes frères, à qui l'Evangile est annoncé en vain, qui ferment l'oreille aux instructions de l'Eglise, qui ne sont pas émus quand on leur annonce ce mystère de la bonté et de la miséricorde de Dieu ? Ah ! secouons cette indigne torpeur ! L'heure est venue, dit saint Paul, de nous réveiller de notre assoupissement. La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons des armes de lumière. Marchons avec bienséance et honnêteté, comme durant le jour. Ne nous laissons point aller aux débauches, ni à l'ivrognerie, ni à l'impudicité,

ni à la dissolution, ni aux querelles, ni à l'envie; mais passons ce saint temps dans de pieuses pensées, dans le jeûne et l'aumône (*Rom.*, XIII, 11, 12). Pendant la nuit, les animaux sauvages sortent de leur repaire; le lion rugit cherchant sa proie; mais, quand le soleil se lève, ils disparaissent avec les ténèbres. Voici que le soleil de justice, Jésus-Christ, brille sur le monde : arrière les monstres du péché, qui se plaisent dans l'ombre et la nuit! Qu'il n'y ait en nous rien qui soit indigne de la clarté de la lumière divine, afin que, marchant comme des enfants de lumière, nous méritions d'arriver au séjour de l'éternelle splendeur, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## ANALYSE DU SERMON SUIVANT.

Ce discours a pour but de montrer combien il était convenable pour le salut du genre humain que le Fils de Dieu vînt dans le monde et s'incarnât. On y développe les cinq considérations suivantes : 1° La souveraine perfection de l'homme consiste dans la connaissance, l'amour et l'imitation de Dieu; 2° l'homme, au sortir des mains de Dieu, avait reçu du Créateur les secours et les facultés nécessaires pour remplir ce triple devoir; 3° en s'éloignant de Dieu par le péché, l'homme est tombé dans une telle faiblesse et un tel aveuglement d'esprit, qu'il ne pouvait plus par lui-même s'en acquitter; 4° pour réparer les ruines du péché, l'homme devait être de nouveau uni à Dieu, afin de le connaître, de l'aimer et de lui devenir semblable autant qu'il est possible à une créature; 5° enfin, et c'est à ce point que tout le reste se rapporte, il était très-convenable que le Fils de Dieu prît notre nature, s'approchât de nous, en quelque sorte, et s'offrît à l'homme pour être connu, aimé et imité par lui. Revêtu de notre chair, il a opéré des œuvres propres à faire éclater la bonté, la miséricorde et l'amour de Dieu pour nous, et à nous faire aimer ces divins attributs; en outre, il nous a laissé des exemples de vertu

pour exciter en nous une sainte émulation : c'est par tous ces moyens qu'il a voulu nous rétablir dans notre condition première. — Ces différentes considérations sont exposées brièvement, mais avec éloquence, par saint Bonaventure dans son ouvrage intitulé : *Breviloquium*.

Le texte de ce sermon n'est pas emprunté à la sainte Ecriture. Si quelque lecteur préférait se conformer plus strictement à l'usage de la chaire sur ce point, il pourrait prendre pour texte ce passage de saint Paul à Timothée : *Magnum est sacramentum, quod manifestatum est in carne,* ou, comme d'autres traduisent, *Deus manifestatus est in carne*, I Tim., III, 16.

---

# TROISIÈME SERMON

POUR

## LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° ESPRIT DU TEMPS DE L'AVENT ET CÉRÉMONIES INSTITUÉES PAR L'ÉGLISE POUR LE SANCTIFIER. — 3° CONVENANCE DE L'INCARNATION DU FILS DE DIEU.

*Per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit*, etc.

Par le mystère de l'incarnation une lumière nouvelle a brillé aux yeux de notre âme (*Préface de la messe*).

Le saint prophète Zacharie, dans l'évangile de ce jour, nous invite à la joie spirituelle : « Fille de Sion, s'écrie-t-il, tressaille d'allégresse ; sois dans la jubilation, fille de Jérusalem : car voici ton Roi qui vient à toi just et sauveur. » Il est clair que ce tressaillement est l'expression d'une vive joie qui, ne pouvant se renfermer dans le sanctuaire de l'âme, se communique au corps lui-même ; et la cause de cette allégresse se trouve indiquée dans la mention de l'avénement du Sauveur. Tous les prophètes tiennent le même langage : chaque fois qu'ils parlent de ce bienfait, éclairés par l'Esprit saint qui leur en fait comprendre

l'excellence, ils invitent toutes les créatures à la louange et à l'amour du divin Rédempteur. C'est ainsi que Isaïe, après avoir exposé les fruits admirables de la venue du Fils de Dieu, fait aussitôt éclater les transports de sa joie et de sa reconnaissance : « Cieux, louez le Seigneur; terre, sois dans l'allégresse; montagnes, faites retentir ses louanges, parce que le Seigneur consolera son peuple, et qu'il aura compassion de ses pauvres. » *Laudate cœli, et exsulta terra, jubilate montes laudem : quia consolatus est Dominus populum suum, et pauperum suorum miserebitur.* Isa., XLIX, 13. Non content de s'adresser aux hommes, que ce salut intéresse, il invite jusqu'aux créatures muettes et inanimées à la joie et à l'action de grâces. Plus tard l'ange qui annoncera aux bergers la naissance du Verbe incarné exprimera la même pensée et le même sentiment : « Je vous apporte, dit-il, une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur, etc. » *Annuntio vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia natus est vobis hodie salvator.* Luc., II, 13. Enfin l'ensemble de ce mystère, à cause de la joie qu'il renferme, a reçu le nom d'*Evangile*, qui signifie *bonne nouvelle.* On dirait que Dieu, en nous ordonnant de recevoir ce bienfait avec une grande joie, a voulu par là nous en faire comprendre toute l'excellence; car une si vive allégresse ne conviendrait pas à une grâce de peu d'importance. Le prophète Zacharie ne fait donc qu'exprimer un sentiment commun à tous les écrivains sacrés lorsqu'il dit : « Tressaillez d'allégresse, fille de Sion; soyez dans la jubilation, fille de Jérusalem. »

Mais si, dans l'Evangile de ce jour, l'Eglise nous fait entendre la voix d'un prophète qui nous invite à la joie et à l'allégresse, ses actes ne sont-ils pas en contradiction avec ses paroles? Tandis que le Prophète nous parle de joie, elle nous invite par ses actes à la tristessse et au deuil, et bannit de ses offices tout signe extérieur d'allégresse. La voix joyeuse des orgues se tait; l'hymne triomphale d'Ambroise et d'Augustin, le *Gloria in excelsis* lui-même, apporté du ciel par les anges, ne se font plus entendre; le prêtre ne monte plus à l'autel qu'avec des ornements de couleur

sombre. Pourquoi attrister une si heureuse attente par ces emblèmes de deuil? — L'Eglise a voulu exprimer l'état misérable de l'humanité avant l'Incarnation. En effet, pour que l'habileté et la science d'un médecin paraissent avec éclat, il faut que la gravité de la maladie soit reconnue de tous. Or, en revêtant ces ornements de deuil, l'Eglise représente la force et la gravité du mal qui affligeait les hommes, afin de nous montrer par là combien nous sommes redevables au médecin céleste qui est venu nous guérir.

Mais quelle éloquence pourrait décrire l'état déplorable des hommes avant Jésus-Christ, alors que le prince de ce monde avait étendu son empire sur toute la surface de la terre, que le péché, la mort et la malédiction exerçaient partout leurs ravages? De tous ces maux, le plus funeste était l'horrible superstition qui asservissait les âmes. En effet, les hommes sont naturellement religieux et persuadés qu'ils ont besoin d'un secours divin. Lors donc qu'ils cherchaient Dieu, comme ils ne pouvaient se dégager complétement de leurs sens, il ne se présentait à eux que des formes corporelles et sensibles. Aussi, dès l'origine, à la vue des astres répandus dans le ciel et brillants d'un admirable éclat, ils leur rendirent des honneurs divins, attribuant ainsi à ses œuvres la gloire qui n'est due qu'à Dieu seul. Ensuite, accablés sous le poids d'un corps terrestre et ne pouvant contempler longtemps la splendeur des astres, voulant trouver des dieux sur la terre, ils se mirent à aduler les tyrans et à décerner les honneurs divins à des scélérats. Plusieurs en vinrent à ce degré de folie de consacrer les objets de leurs passions infâmes, jusque là que l'empereur Adrien, quoiqu'il s'adonnât à l'étude de la philosophie, fit un dieu de son favori Antinoüs, ce qui arrache au poëte Prudence ce cri d'indignation : « Parlerai-je d'Antinoüs placé sur un trône céleste? »

> Quid loquar Antinoum cœlesti in sede locatum?

Ainsi l'homme, ce roi de la création, né pour la gloire et le commandement, secouant le joug salutaire du Créateur suprême, abandonnant le culte du Dieu véritable et se faisant l'esclave de ses passions, fut amené à fléchir le genou, non-seulement devant les

images des astres et des hommes les plus criminels, mais encore devant les emblèmes des vices et les figures d'animaux immondes. Ainsi notre antique ennemi parcourait le monde joyeux et le front haut, tenant dans ses liens le genre humain asservi. Quel crime, en effet, pouvait manquer à la terre lorsque, à la place du Dieu unique et véritable, des serpents et des monstres recevaient les hommages des hommes? De là ces paroles du Sage : « Le culte des idoles abominables est la cause, le principe et la fin de tous les maux. » *Infandorum idolorum cultura, omnis mali causa est, et initium et finis.* Sapient., XIV, 27. En effet, lorsque la connaissance du vrai Dieu est éteinte, de profondes ténèbres envahissent l'esprit humain, il oublie peu à peu sa dignité; il ne voit, il n'aime, il n'attend plus rien qui ne se rapporte au besoin ou au plaisir du corps. Esclave de ses passions grossières, il consacre sa vie à les contenter et à les satisfaire. Aussi lorsqu'un culte criminel fut venu alimenter et multiplier tous les crimes, on vit la pudeur disparaître, les lois les plus saintes, tous les droits foulés aux pieds, la raison s'obscurcir, les ténèbres régner partout et l'infame volupté couvrir la terre de ses abominations. Par une conséquence nécessaire, l'âme de l'homme, avilie et dégradée, en proie à mille soucis, rongée par la tristesse, courait follement à une ruine éternelle.

Telle était la situation déplorable de l'humanité avant Jésus-Christ, situation que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux par l'appareil sombre et lugubre de ses cérémonies, afin de nous faire comprendre ce que nous devons à notre divin Libérateur. Nul ne goûte mieux la douceur de la liberté que celui qui a porté les chaînes de l'esclavage. Or tous nous étions esclaves; tous nous gémissions sous le joug de quatre tyrans cruels, le démon, le péché, la mort et l'enfer. Notre-Seigneur Jésus-Christ, nouveau soleil de justice, en se levant sur le monde, a dissipé les ténèbres; il a brisé nos chaînes et guéri nos maux; il nous a rendu la santé et conféré la justice; il a détruit l'idolâtrie et chassé dehors le prince de ce monde. Dès que la lumière de l'Evangile eut brillé, les hommes, s'éveillant de leur sommeil, ont abattu les temples des démons, renversé leurs autels et brisé les idoles; reconnais-

sant leur véritable Père et Créateur, ils ont compris la vérité de cet oracle : « La perdrix couve des œufs qui ne sont point à elle; elle acquiert des richesses injustes; elle les quittera au milieu de ses jours et à la fin elle sera convaincue de folie. » *Perdix fovet quœ non peperit, fecit divitias, et non in judicio ; in dimidio dierum suorum derelinquet eas, et in novissimo suo erit insipiens.* Jerem., XVII, 11. Le saint prophète représente ici la conversion du monde par une admirable comparaison. Car, dit saint Jérôme, et avec lui plusieurs sages de l'antiquité, lorsqu'une perdrix couve des œufs abandonnés par celle qui les a pondus, les petits qui en sortent n'ont pas plus tôt entendu la voix de leur mère véritable, qu'ils la reconnaissent et accourent vers elle, abandonnant celle qui n'est pas leur mère. C'est ce qui est arrivé aux hommes. Créés par Dieu et faits à sa ressemblance, au lieu de rendre leurs hommages à leur véritable auteur, ils ont, durant quarante siècles, honoré le démon; mais ensuite, quand l'Evangile fut annoncé au monde, reconnaissant la voix de leur légitime Père et Seigneur, ils passèrent de l'empire du diable au royaume de Jésus-Christ; et ainsi le démon, qui avait usurpé un bien étranger, « fut dépouillé au milieu de ses jours, » comme le Sauveur lui-même l'atteste : « C'est maintenant, dit-il, le jugement du monde; c'est maintenant que le prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à à moi. » *Nunc judicium est mundi, nunc princeps mundi hujus ejicietur foras ; et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Joan., XII, 31, 32. Voilà les deux pensées que l'Eglise nous propose au commencement de l'Avent, l'état malheureux du monde avant Jésus-Christ, et son salut par Jésus-Christ, et comme le premier de ces souvenirs nous offre un motif de tristesse et le second un motif de joie, il ne faut pas nous étonner que, tout en nons invitant à la joie par les paroles qu'elle nous adresse, elle mêle à ses cérémonies des signes de tristesse et de deuil.

Après avoir expliqué l'esprit et le caractère du saint temps où nous sommes, parlons maintenant du mystère même de l'incarnation.

## I.

Certes, ce mystère pourrait être l'objet de beaucoup de considérations; mais je me suis proposé de vous parler uniquement de sa raison d'être et de ses convenances, et encore m'arrêterai-je à une seule, que l'Eglise nous indique dans la plupart des fêtes du Sauveur, lorsqu'elle chante : « Par le mystère du Verbe incarné, l'éclat nouveau de votre lumière a brillé aux yeux de notre âme, etc. » Ces paroles nous font entendre, non-seulement la grandeur du bienfait, mais encore la profondeur des conseils divins, et par là même nous invitent tout à la fois à l'action de grâces et à l'admiration.

Etablissons tout d'abord que la perfection de l'homme consiste dans une ressemblance et une union très-étroite avec Dieu. En effet, la perfection d'un être quelconque, c'est d'être uni à son principe, et, autant qu'il est possible, d'imiter sa perfection. Par conséquent, Dieu étant le principe de l'homme et de toutes les créatures, plus nous lui sommes semblables et unis, plus nous sommes parfaits. Or trois choses principales effectuent cette union et cette ressemblance, la connaissance, l'amour et l'imitation, je veux dire la connaissance de la souveraine majesté, l'amour de sa bonté et l'imitation de sa vertu; et ces trois choses sont entre elles dans un rapport étroit, puisque de la connaissance naît l'amour, de l'amour l'imitation et la ressemblance.

La perfection de l'homme consistant dans cette union, et les œuvres de Dieu étant parfaites (non-seulement bonnes, mais très-bonnes, *valde bona*), lorsque le Seigneur créa le premier homme il lui donna une perfection telle, que, muni du secours surnaturel de la grâce, il pût connaître Dieu, l'aimer, l'imiter dans une certaine mesure, et devenir un avec celui en qui réside toute félicité et toute perfection.

Mais le péché fit perdre à l'homme cet heureux état ; car, par le péché, il se sépara de Dieu, son principe très-sage, très-puissant et très-bon, et tomba par là même dans l'ignorance, la faiblesse et la malice. Où pouvait-il aboutir, en s'éloignant de la sagesse,

qu'à un extrême aveuglement? en s'éloignant de la puissance, qu'à une extrême faiblesse? en s'éloignant de la bonté, qu'à une extrême perversité? C'est ainsi qu'il devint impuissant à connaître la sagesse, à aimer la bonté, à imiter la vertu de Dieu, et par conséquent à atteindre sa véritable perfection. Voilà la triste et déplorable condition où l'homme fut réduit.

Il fallait, pour le guérir, le ramener à sa dignité première, c'est-à-dire le tirer de son ignominie et l'élever jusqu'à Dieu. Notre véritable Sauveur se chargea de cette glorieuse tâche de guérir l'homme, de le rétablir dans son premier état, et de lui rendre, avec la grâce, la santé de l'âme, santé qui consiste, comme nous l'avons dit, dans l'union étroite de l'homme avec son Créateur par la connaissance, par l'amour et par l'imitation. Car c'est là toute notre perfection, et nous ne saurions nous élever plus haut en cette vie.

Comment l'humanité déchue et collée à la terre, c'est-à-dire, plongée dans les choses terrestres et éloignée des choses divines, pouvait-elle se rapprocher de Dieu? Comme il était impossible à l'homme de s'élever jusqu'à Dieu, il fallut que Dieu, dans sa miséricorde, s'abaissât jusqu'à l'homme; le malade ne pouvant aller au médecin, le médecin dut venir au malade. Quel amour suppose une semblable condescendance, c'est ce que saint Fulgence nous apprend dans ce passage : « Mystère étonnant, merveilleuse preuve de la charité d'un Dieu! L'homme méprise Dieu et s'éloigne de Dieu; Dieu aime l'homme et il vient jusqu'à l'homme. » Quoi de plus admirable que cette charité? Le Seigneur de majesté n'avait aucune raison de venir à l'homme qui l'avait gravement offensé et dont les biens lui étaient inutiles; mais l'homme avait mille raisons d'aller à Dieu, dont il avait violé les lois et sans lequel il ne pouvait vivre. Et cependant ce pauvre, cet indigent s'éloigne de Dieu, et Dieu qui n'a besoin de rien, qui pouvait très-justement abandonner l'homme, vient à lui plein de bonté. Et de quelle manière vient-il? Il vient de telle sorte que le malade puisse arriver jusqu'au médecin, que l'homme devenu charnel puisse connaître Dieu, l'aimer et l'imiter, et que la connaissance d'un Dieu visible l'excite à l'amour des choses

invisibles. Notre-Seigneur vint donc en ce monde revêtu de la chair, afin que l'homme charnel s'élevât jusqu'à la connaissance de Dieu.

Mais, direz-vous, l'homme aurait pu, en contemplant la merveilleuse harmonie qui règne dans l'univers, connaître Dieu, et, le connaissant, l'aimer, et, l'aimant, l'imiter; c'est ainsi que d'illustres philosophes ont été conduits à une certaine connaissance de Dieu. — J'admets que des hommes pleins de génie et de science aient pu jusqu'à un certain point connaître Dieu par le spectacle de ses œuvres; mais que ferez-vous de la multitude simple et grossière, qui ne sait ce que c'est que la philosophie? L'homme charnel et accoutumé aux choses sensibles ne connaît et n'aime que ce qui est corporel, jusque là que plusieurs ont fait profession de croire uniquement ce que les yeux peuvent voir; tels furent, dit-on, les Sadducéens, qui niaient l'existence des anges et des âmes. Que le spectacle de la création nous aide à découvrir la puissance, la sagesse et la majesté du Créateur, je l'avoue sans peine; mais combien d'hommes ne sont pas arrivés par cette voie à connaître sa providence, sa bonté, sa miséricorde, sa justice, quoique cette connaissance soit encore plus nécessaire que l'autre à notre salut? Car d'elle découlent l'amour et la crainte de Dieu, l'espérance, la piété, le culte, toutes les vertus en un mot. C'est le mystère du Verbe incarné qui, comme une brillante lumière pénétrant jusqu'au sein de la divinité, met au grand jour les trésors de bonté et de charité plus que paternelle qui s'y trouvaient enfermés. En se revêtant de notre faible nature et en mourant pour nous, le Fils de Dieu révéla aux yeux des mortels la splendeur jusque là moins connue de sa bonté, de sa miséricorde et de sa justice. De là ces paroles de l'Apôtre : « Evidemment c'est quelque chose de grand que ce mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair, » *manifeste magnum est pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne,* I Tim., III, 16; d'autres traduisent : « Un Dieu s'est manifesté dans la chair, » *Deus manifestatus est in carne.* — Que parlez-vous de manifestation? Ne semble-t-il pas, au contraire, s'être couvert et caché davantage sous le voile de la chair? Isaïe ne dit-il pas : « Vous êtes vrai-

ment le Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur,» *vere tu es Deus absconditus, Deus Israel, salvator,* Isa., XLV, 15; et ailleurs : « Son visage était comme caché; il paraissait méprisable, et nous ne l'avons point reconnu, » *et quasi absconditus vultus ejus et despectus, nec reputavimus eum?* Ibid., LIII, 3. — Les deux assertions sont vraies : ce mystère ineffable de l'Incarnation couvrit d'un voile la splendeur de la majesté divine, et découvrit à tous les regards la bonté et la miséricorde de Dieu. Comment manifesta-t-elle la bonté divine? Sa sainte humanité fut comme un miroir où la miséricorde de Dieu et tous ses autres attributs se reflétèrent aux yeux du genre humain. Car le Sauveur incarné opéra des œuvres, endura des souffrances telles, que personne, en les voyant, ne peut s'empêcher d'admirer une charité si merveilleuse. Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en voilant l'éclat de sa majesté, manifesta les richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Il est des choses qu'il faut éclairer pour les faire paraître, d'autres que l'on voit mieux si on les couvre d'un voile; ce qui est obscur a besoin de lumière, mais ce qui éblouit a besoin d'être voilé. Le soleil, par exemple, ne peut être regardé qu'à travers un nuage; nos yeux trop faibles ne sauraient le contempler quand il resplendit de tout son éclat. Le brillant Soleil de justice s'est donc couvert du voile de notre chair, afin de pouvoir être contemplé par l'œil de notre âme. Non-seulement cette divine splendeur a tempéré son éclat à cause de la faiblesse de notre vue, mais encore cette Sagesse souveraine, à cause de notre grossièreté et de notre ignorance, a daigné en agir avec nous, non à sa manière, mais à la nôtre. De même qu'une mère pleine de tendresse ne parle pas à son petit enfant le langage des hommes faits, mais imite les bégaiements du premier âge, ainsi la Sagesse éternelle de Dieu, qui a pour nous des entrailles plus que maternelles, se mit à notre portée afin d'être plus facilement comprise de nous. Nous ne voyons donc partout, dans le Sauveur, que condescendance: il se couvre du voile de notre chair pour être vu des hommes, il parle notre langage pour être compris, il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever à sa hauteur. « Sa divinité, dit saint Grégoire, était trop élevée pour que de faibles enfants comme nous pussent

y atteindre; c'est pourquoi Dieu s'étend par terre: nous montons sur lui, il se relève et nous emporte avec lui. »

Ce que nous avons dit montre clairement que le Verbe de Dieu, soit lorsqu'il était au commencement dans le sein de son Père, soit lorsqu'au milieu des temps il s'est fait homme pour nous, est également une image de Dieu. Car le Verbe de Dieu, avant l'incarnation, est l'image et la figure de la substance divine sous laquelle le Père se fait voir aux esprits angéliques, et le Verbe incarné est la splendeur et l'image de la bonté divine ainsi manifestée aux hommes. Notre-Seigneur Jésus-Christ est donc des deux manières le Verbe et l'image du Père, soit quand il réside dans le ciel, soit quand il vit sur la terre avec les hommes, soit quand il se montre revêtu de notre chair, soit avant de couvrir de ce voile l'éclat de sa divinité. Dans le ciel il est pour les anges l'image de la substance divine, sur la terre il est pour les hommes l'image de la divine miséricorde. Le Père éternel se révèle donc par le Verbe d'une double manière : au ciel, c'est le jour qui raconte au jour; sur la terre, c'est la nuit qui enseigne la nuit, *dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* Ps. XVIII, 3. Le Seigneur l'avait annoncé longtemps d'avance par la bouche de son prophète : « C'est pourquoi, dit-il, il viendra un jour auquel mon peuple connaîtra mon nom, un jour auquel je dirai : moi qui parlais autrefois, me voici présent. » *Propter hoc sciet populus meus nomen meum in die illa; quia ego ipse qui loquebar, ecce adsum.* Isai., LII, 6. Comme la connaissance que les hommes avaient de Dieu par le spectacle de ses œuvres était très-imparfaite, il prédit qu'un temps viendra où ils connaîtront ce qu'ils ne connaissaient guère, où lui-même, après avoir parlé par les prophètes, déclarera qui il est moins par ses paroles que par ses œuvres merveilleuses. Vous voyez, mes frères, comment « le mystère du Verbe incarné a fait briller aux yeux de notre âme la splendeur de la lumière divine. »

## II.

Mais comme tout enseignement qui s'en tient aux considéra-

tions générales reste souvent un peu obscur, nous allons passer de la théorie à la pratique, de la théologie pure à la piété, afin de faire mieux comprendre ce que nous avons dit. Car dans cette matière le cœur éclaire l'intelligence, et la pieuse sagesse que l'Esprit saint verse dans les âmes vient en aide à la scholastique. Tous les jours ne voyons-nous pas dans l'Eglise des âmes simples qui s'occupent à méditer les mystères de la vie et de la passion de notre divin Sauveur, et suivent avec une tendre dévotion l'Agneau partout où il va, soit lorsqu'il fuit dans la terre d'Egypte, soit lorsque, conduit par l'Esprit, il entre au désert pour y jeûner, soit lorsqu'il passe la nuit à prier son Père, soit lorsqu'il va de Judée en Galilée, ou de Galilée en Judée. Elles l'accompagnent pieusement dans tous ces voyages, elles contemplent ses œuvres admirables, elles écoutent ses douces paroles, elles se nourrissent de sa charité et de sa mansuétude, elles l'ont présent à la pensée le jour et la nuit, elles s'attachent à lui par le lien d'un ardent amour.

Et que parlé-je des âmes simples ? Les plus graves et les plus saints personnages faisaient leurs délices de ces pieuses méditations. Tel fut saint Bernard, qui s'était fait un bouquet de myrrhe composé de toutes les douleurs que le Sauveur avait souffertes, soit dans son enfance, soit dans son âge mûr, soit pendant sa passion ; et ce bouquet, il le portait, dit-il, sur son cœur. Tel fut saint Bonaventure, aussi illustre par la science que par la vertu, que la crèche et les abaissements de Jésus touchaient à ce point, que, s'adressant à la Vierge mère, il s'offrait à elle pour remplir, en qualité de serviteur, les plus humbles offices de sa maison, pourvu qu'elle lui permît seulement une fois par jour de baiser les pieds du divin Enfant. Qui pourrait peindre la joie, les larmes, la dévotion, l'amour de la pauvreté évangélique que cette pieuse considération excitait dans son cœur? Saint Jean Chrysostome avoue qu'il est hors de lui chaque fois qu'il médite cette œuvre de la bonté de Dieu. Il admire ce que dit l'Apôtre, que les esprits célestes, qui se tiennent devant le trône de Dieu, « soient envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut, » *nonne omnes sunt administratorii spiri-*

*tus, in ministerium missi propter eos, qui hæreditatem capient salutis?* Hebr., I, 14. Mais lorsqu'il vient à considérer que le Fils unique de Dieu, la splendeur de la gloire de son Père, s'est fait aussi le ministre de notre salut, et a pris, non la nature angélique, mais la nature humaine, non-seulement il s'étonne, mais il est dans la stupeur ; il n'a plus ni pensée, ni sentiment. « N'est-ce pas, s'écrie-t-il, une chose merveilleuse, incompréhensible, que notre chair soit assise sur un trône au plus haut des cieux, qu'elle soit adorée par les anges, par les archanges, par les chérubins et les séraphins ? Cette pensée, que j'ai souvent présente à l'esprit, me donne du genre humain une grande idée, car je vois de grandes choses. » Les autres saints n'éprouvaient ni moins d'admiration, ni moins d'amour en contemplant cet auguste mystère, et nous lisons d'un grand nombre qu'ils étaient ravis en extase et perdaient l'usage de leurs sens. Que si, du bienfait de l'incarnation, ils passent au mystère de la croix, leur dévotion, leurs sentiments d'amour deviennent plus vifs encore. Ils appliquent leurs lèvres sur les plaies sacrées du Sauveur, ils recueillent son sang, ils essuient ses larmes, ils baisent ses pieds cloués à la croix, et, lorsqu'ils entendent les gémissements du Sauveur, ils lui demandent humblement et amoureusement la cause de sa tristesse. Dans ces pieux entretiens, dans ces saintes méditations, non-seulement ils contemplent l'extrême charité de Dieu pour les hommes, mais encore ils s'embrasent pour lui d'un ardent amour.

C'est ainsi que le Seigneur, par les œuvres de son humanité et de sa condescendance, attire à lui les âmes pieuses, et les gagne à l'amour de sa divinité, afin que, commençant par la chair, qu'il est facile de connaître, elles croissent dans l'esprit jusqu'à dire avec l'Apôtre : « Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte. » *Et si cognovimus secundum carnem, sed nunc jam non novimus*, II Cor., v, 16. En quoi nous devons admirer les conseils de la sagesse et de la bonté de Dieu, qui s'est ainsi abaissé, s'est accommodé à notre ignorance, s'est rendu visible et aimable aux hommes charnels, afin d'attirer à lui l'univers entier. Lorsqu'un

malade, dégoûté de tout aliment salutaire, désire des mets qui lui seraient funestes, les médecins font servir ceux-ci de condiment aux premiers, afin que ce qu'il aime l'aide à prendre ce qui lui est utile. « C'est ainsi, dit saint Bernard, que la sagesse divine a agi envers nous. Dieu, voyant les hommes devenus charnels, montra dans sa chair une si grande douceur, qu'il faudrait avoir un cœur bien dur pour ne pas brûler d'amour pour lui. » Et ailleurs : « Le Verbe s'est fait chair, afin que les hommes, qui n'ont de goût que pour les choses charnelles, trouvent dans cette chair très-sainte d'ineffables délices. »

## III.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent s'applique principalement à la connaissance et à l'amour de la divinité. Reste l'imitation, qui rend l'homme semblable à Dieu et lui fait atteindre le plus haut degré de sa perfection. Or, pour cela, n'était-il pas convenable, nécessaire même, que Dieu s'offrît à notre imitation, non dans la forme de son inaccessible majesté, mais dans celle de notre faiblesse? Comment l'homme, dont toute la vertu consiste à combattre et à supporter l'épreuve et la souffrance, aurait-il pu se proposer pour modèle Dieu qu'il ne voyait pas, qu'il savait être étranger à la douleur? Comment, d'autre part, aurait-il pris pour modèle un pur homme, de la même nature que lui, et comme lui sujet à l'erreur, au péché, à la faiblesse? C'est donc avec une grande sagesse que Dieu se fit homme, afin que l'homme eût devant les yeux un idéal de vertu qu'il pût voir tout ensemble et imiter sans crainte de faillir. Saint Augustin exprime cette pensée avec autant de concision que d'élégance : « Il ne fallait pas imiter l'homme, que l'on pouvait voir; il fallait imiter Dieu que l'on ne pouvait pas voir. Afin donc que l'homme eût sous les yeux un modèle qu'il pût voir et qu'il pût imiter, Dieu s'est fait homme. » Voyez Lactance, *Institutions divines*, livre IV.

Vous avez compris, mes frères, comment le mystère du Verbe incarné a opéré notre salut; comment cette Majesté infinie s'est abaissée jusqu'à notre faiblesse pour nous relever jusqu'à sa

propre hauteur ; comment enfin, en prenant notre nature, elle s'est donnée à connaître, à aimer, à imiter. Vous avez compris en même temps ce que nous avons à faire pour nous procurer ces biens inestimables : le moyen, c'est de repasser en notre esprit par une méditation assidue, surtout pendant l'Avent, avec autant de piété et d'amour qu'il nous est possible, les mystères de l'humanité du Sauveur, afin de nous élever à la connaissance, à l'amour et à l'imitation de sa divinité. C'est là le livre présenté à Ezéchiel, livre écrit au dedans et au dehors, et bien différent de celui que décrit Isaïe, que nul homme, ni lettré, ni illettré, ne pouvait lire, celui-ci parce qu'il ne savait pas lire, celui-là parce que ce livre était fermé. *Isa.*, XXIX, 11, 12. Le livre dont je parle, ouvert sur le gibet de la croix, peut être lu de tous; tous peuvent y apprendre la souveraine bonté de Dieu, son immense miséricorde, son infinie justice, toutes les vertus en un mot. Il lisait continuellement dans ce livre le grand Apôtre qui faisait profession de ne rien savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, et il y puisa la doctrine qu'il enseigna au monde. Ce livre peut être appelé le monde surnaturel des ignorants et des simples. Car ceux qui ne savent pas, comme les philosophes, découvrir l'admirable sagesse de Dieu par l'harmonie de l'univers, connaîtront sans peine, par les œuvres de sa sainte humanité, la miséricorde, la justice et les autres perfections divines. C'est ce que semblent nous indiquer ces paroles de l'Apôtre : « Dieu voyant que le monde, avec la sagesse humaine, ne l'avait pas connu dans les œuvres de la divine sagesse, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. » *Quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvas facere credentes*, I Cor. I, 21 : c'est-à-dire, parce que les sages de ce siècle n'ont ni connu ni glorifié Dieu dans les œuvres de la création, quoiqu'une sagesse souveraine y éclate partout, il a plu à Dieu d'exécuter un autre ouvrage qui a paru aux hommes dépourvu de sagesse (la parole de la croix, dit saint Paul, étant une folie pour ceux qui se perdent, I *Cor.*, I, 18), afin que les hommes pussent par lui acquérir la connaissance de Dieu et arriver au salut.

L'Epouse montre bien qu'elle vaquait à ces pieuses méditations, lorsqu'elle dit : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, mon bien-aimé qui fait paître son troupeau parmi les lis. » *Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia.* Cant. II, 16. Elle désirait naguère voir son cher Epoux, non parmi les lis, mais reposant à midi au-dessus des astres : « Dis-moi, ô toi que mon cœur aime, où tu mènes tes brebis, où tu les fais reposer à midi. » *Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie.* Cant. I, 7. Mais comme elle avait, oubliant sa petitesse, élevé trop haut ses désirs, l'Epoux l'en reprend aussitôt : « Si tu es simple à ce point, lui dit-il, ô la plus belle des femmes, etc. » Avertie par cette réprimande, l'Epouse ne cherche plus à voir l'Epoux reposant au-dessus des astres, mais paissant son troupeau parmi les lis. Elle laisse donc pour un temps la contemplation de la divinité, et se livre à d'humbles pensées, comme saint Bernard nous l'enseigne dans ce passage : « Elle mentionne de préférence l'humble condition du bien-aimé, précisément parce qu'il ne commença à être le bien-aimé que dans cette humble condition. Souverain Seigneur au plus haut des cieux, il est aimé sur cette terre; il règne par delà les astres, il aime parmi les lis. Sans doute il aimait aussi par delà les astres, puisque partout et toujours l'amour doit aimer ; mais jusqu'à ce qu'il descendît parmi les lis, jusqu'à ce que l'Epouse le trouvât paissant son troupeau parmi les lis, il n'était pas aimé, il n'était pas le bien-aimé. » Vous voyez donc de quel amour pour Dieu doit nous embraser la sainte humanité du Sauveur.

Nous aussi, mes frères, livrons-nous à ces pieuses méditations; lisons tous avec l'Apôtre dans ce livre de l'humanité de Jésus-Christ, afin d'y apprendre la grandeur de la bonté de Dieu, de nous enflammer de son amour, d'imiter ses perfections et de nous transformer en son image; nous arriverons ainsi à cette ressemblance parfaite, à cette intime union avec lui, qui fait l'éternelle félicité des bienheureux dans le ciel.

# PREMIER SERMON

POUR

## LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, OU L'ON TRAITE DE LA NÉCESSITÉ, DU REMÈDE ET DE L'UTILITE DES AFFLICTIONS.

*Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.*

Et voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque. *Matth.*, VIII, 24.

La barque qui portait Notre-Seigneur presque submergée, les disciples effrayés qui s'adressent à Jésus, ce divin Maître qui les tire du danger par sa merveilleuse puissance, et les matelots que la vue de ce miracle saisit d'admiration et de respect, telles sont les principales circonstances de l'évangile de ce dimanche. Nous pouvons, de ce récit, tirer trois conséquences : la première, que l'épreuve et la tribulation ne feront pas défaut aux hommes justes durant cette vie ; la deuxième, que l'unique remède à ces maux, c'est d'implorer auprès du Seigneur assistance et secours ; la troisième enfin, que notre délivrance est l'occasion de plusieurs précieux avantages. Avant de nous arrêter à ces trois considérations, si utiles pour nous guider et nous fortifier ici-bas, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'évangile qui renferme cette salutaire doctrine commence ainsi : « Jésus étant monté dans la barque, ses disciples le suivirent ; et voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque. » Voilà, mes frères, ce que doivent attendre ceux qui naviguent avec le Seigneur et se préparent à monter dans sa barque. Qu'ils sachent qu'ils ne manqueront ni de tribulations et d'épreuves, ni de secours d'en-hau pour les soutenir et les conduire au port. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne lorsqu'il dit : « Dans ce monde vous aurez

des tribulations ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » *In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum.* Joan., xvi, 33. Outre cette tempête extérieure que le monde soulève autour de nous, il y en a une autre plus violente encore qui l'agite au dedans, excitée par les passions mauvaises, et que saint Paul appelle la lutte de la chair contre l'esprit. Ainsi au dedans comme au dehors nous sommes assiégés d'épreuves ; supporter les unes, triompher des autres, est une nécessité : c'est pourquoi le Sauveur lui-même fait consister notre salut dans ce combat : « Vous posséderez, dit-il, vos âmes par votre patience. » *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* Luc., xxi, 19.

Que si vous demandez pourquoi Notre-Seigneur a fait dépendre notre salut principalement de la patience dans les épreuves, je vous en donnerai cette raison unique, c'est que cette vie fragile est misérable est toute rempliede tribulations. De même qu'il a choisi pour être la matière des sacrements les plus nécessaires au salut des choses qui se trouvent partout, comme l'eau, le pain et le vin, ainsi, dans son infinie bonté, il a attaché le salut de notre âme à la patience et au courage dans les épreuves, parce que la matière de cette patience et de ce courage se rencontre à chaque instant. Y a-t-il un coin de l'univers, un palais, quelque riche et fortuné qu'il soit, que la souffrance et le malheur n'aient jamais attristé? Un sage l'a dit avec raison, les biens ne compensent pas les maux, même en les supposant égaux en nombre ; car la perte d'une chose nous cause plus de peine que sa possession ne nous avait procuré de joie ; un enfant que la mort nous ravit, déchire plus cruellement le cœur que sa naissance ne l'avait réjoui ; la maladie est plus pénible que la santé n'est agréable, jusque là que nous ne connaissons le prix de celle-ci que quand nous sommes malades. C'est donc par un dessein admirable de sa bonté et de sa sagesse, que Dieu a placé notre salut dans des choses qui sont partout à notre portée, que dis-je? auxquelles personne, juste ou pécheur, ne saurait se soustraire, savoir, dans la souffrance supportée avec patience et résignation. Ajoutez que les malheurs qui nous entourent de toutes parts, non-seulement fournissent une matière à la patience, mais en-

core, comme un salutaire aiguillon, nous portent à recourir à Dieu, qui seul peut nous délivrer de nos maux, en sorte que nous sommes attirés sur son sein non moins par notre propre misère que par ses bienfaits. L'évêque Pontianus exprime élégamment cette pensée : « C'est par une admirable providence de Dieu, dit-il, que les justes sont en butte à l'épreuve : de cette manière, tandis que la vérité les appelle par l'amour, le monde présent les éloigne par la tribulation, et l'âme se détache du monde avec d'autant plus de facilité, qu'elle est plus fortement poussée du côté où Dieu l'appelle. » On voit par ces paroles que Dieu a deux aiguillons pour nous faire venir à lui : la tribulation qui nous pousse du dehors, et la douceur de son amour qui nous attire du dedans. Ajoutez encore que l'épreuve et la souffrance préparent les voies à l'humilité. De là ces paroles de saint Bernard : « L'humiliation conduit à l'humilité, comme la patience à la paix, l'étude à la science. Voulez-vous devenir humble? Gardez-vous de fuir l'humiliation. Si vous ne pouvez pas supporter d'être humilié, vous ne pourrez pas non plus arriver à l'humilité. Si donc l'humiliation, c'est-à-dire la tribulation, est la condition de l'humilité, qui refuserait d'acquérir même à ce prix un pareil trésor? Ecoutez saint Grégoire : « Puisque l'humilité, dit-il, fait des progrès par la tentation, regardez comme un bonheur le malheur qui vous préserve de l'orgueil. » Cela étant, il ne faut pas nous étonner que Notre-Seigneur ait choisi une vie semée de tant d'épreuves, puisque ces épreuves nous sont d'un si grand secours pour le salut.

Mais pourquoi le Sauveur, tandis que la tempête menace d'engloutir la barque, nous est-il représenté endormi? Que signifie cette circonstance? Elle nous indique la peine la plus amère et la plus terrible épreuve des justes, lorsque, au plus fort de la tempête, le Seigneur qui devait les délivrer est plongé dans le sommeil. Oh! combien de fois, tandis que ses serviteurs fidèles sont aux prises avec la tentation et l'épreuve, le Seigneur semble dormir, c'est-à-dire rejeter leurs prières et n'être touché ni de leurs souffrances ni de leurs dangers! Alors on les entend crier avec le prophète : « Levez-vous, Seigneur; pourquoi paraissez-

vous endormi? Levez-vous, et ne nous rejetez pas toujours. Pourquoi détournez-vous votre visage, et pourquoi oubliez-vous notre pauvreté et notre affliction? » *Exsurge, quare obdormis, Domine? Exsurge, et ne repellas in finem. Quare faciem tuam avertis, oblivisceris inopiæ nostræ et tribulationis nostræ?* Psalm. XLIII, 23, 24. Ou bien encore: « Puisque vous êtes ma force, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous repoussé? et pourquoi suis-je réduit à marcher dans la tristesse, étant affligé par l'ennemi? » *Quia tu es, Deus, fortitudo mea, quare me repulisti, et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus?* Ps. XLII, 2.

Ce sommeil de Dieu aggrave beaucoup les souffrances des justes. En effet, au troisième livre des Rois, le prophète Elie déclare que ce qui distingue principalement le vrai Dieu des fausses divinités, c'est que le premier a les oreilles et les yeux toujours ouverts pour entendre les prières et apercevoir les épreuves des siens, tandis que les idoles ne font attention à rien, n'étant elles-mêmes que vanité et mensonge. Aussi, lorsque les prêtres de Baal, invoquant leur dieu, disaient: « Exaucez-nous, » et n'obtenaient point de réponse, Elie se moquant de leurs invocations, leur dit: « Criez plus haut, car votre dieu Baal parle peut-être à quelqu'un, ou il est en chemin, ou dans une hôtellerie, ou il dort peut-être, et il a besoin qu'on le réveille. » *Clamate voce majore: Deus enim est, et forsitan loquitur, aut in diversorio est, aut in itinere, aut certe dormit, ut excitetur.* III Reg., XVIII, 27. Puis donc qu'il y a cette différence entre le vrai Dieu et les idoles, que celles-ci sont plongées dans le sommeil, tandis que le Seigneur veille sans cesse sur les siens, quels doivent être les sentiments des pieux fidèles lorsque Dieu leur semble endormi, c'est-à-dire lorsqu'il n'exauce pas leurs prières, lorsqu'il tarde à les secourir, lorsque, au lieu de leur venir en aide du haut du ciel et de leur envoyer quelque consolation, il les laisse dans une nuit profonde, au sein d'épaisses ténèbres, sans faire briller à leurs yeux aucun rayon de la lumière divine? Et, ce qui est plus pénible encore, il semble parfois non-seulement dormir et ne pas les entendre, mais les repousser même loin de lui comme des étrangers et des ennemis. Le saint roi David fut sou-

vent soumis à cette épreuve, comme il l'atteste dans ces paroles empreintes d'une douleur amère : « Pour moi, j'ai dit dans le ransport de mon esprit : j'ai été rejeté de devant vos yeux, » *ego autem dixi in excessu mentis meæ : Projectus sum à facie oculorum tuorum*, Ps. xxx, 23, c'est-à-dire comme enseveli sous les flots de la tribulation, j'ai senti dans mon âme un si profond abattement, que je me regardais non-seulement comme abandonné de vous, mais comme repoussé et chassé de votre présence. Cette plainte du Sauveur mourant sur la croix n'exprime-t-elle pas encore ce délaissement du juste : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » *Matth.*, xxvii, 46. Nous étonnerons-nous encore que Dieu semble délaisser ses ＿dèles serviteurs au milieu des tribulations qui les accablent, lorsqu'il permet que son Fils unique et bien-aimé soit privé de toute consolation intérieure et extérieure, au milieu des souffrances les plus cruelles?

Concluons de là que le Seigneur, dans ses desseins infiniment sages et miséricordieux, délaisse quelquefois des hommes pieux et justes, non pas pour toujours, mais pour un temps, comme l'atteste le patriarche Job : « Voilà ce que j'ai souffert; et pourtant il n'y a pas d'iniquités dans mes mains; ma prière a toujours été pure. » *Hæc passus sum absque iniquitate manus meæ, cum haberem mundas ad Deum preces.* Job, xvi. 18. Le Psaume quarante-troisième nous fait entendre également la plainte de saints personnages visités par la douleur : « Tous ces maux disent-ils, sont venus fondre sur nous, et cependant nous ne vous avons point oublié et nous n'avons point commis d'iniquité contre votre sainte alliance. » *Hæc omnia venerunt super nos, nec obliti sumus te, et inique non egimus in testamento tuo.* Ps. xliii, 18. « Et cependant vous nous avez humiliés dans un lieu d'affliction, et l'ombre de la mort nous a couverts. » *Quoniam humiliasti nos in loco afflictionis, et cooperuit nos umbra mortis.* Ibid., 20. Quel est donc le dessein de Dieu quand il en agit ainsi avec ses fidèles serviteurs? D'une part il exerce et élève à un degré héroïque les vertus des âmes déjà avancées dans la perfection, surtout leur foi, leur charité, leur humilité, leur patience, leur constance; d'autre

part il éprouve les imparfaits et les faibles. De là ces paroles de Moïse aux enfants d'Israël : « Le Seigneur votre Dieu vous tente, dit-il, pour savoir si vous l'aimez ou non, » c'est-à-dire pour que vous-mêmes puissiez connaître par expérience quelle est votre foi et votre amour, *tentat vos Dominus Deus vester*, *ut sciat utrum diligatis, an non*. Deuter., XIII, 3. Car, dit le Sage : « Celui qui n'est point tenté, que sait-il ? » *Qui non est tentatus*, *quid scit?* c'est-à-dire, quelle assurance un homme peut-il avoir de sa vertu et de sa constance, avant d'avoir essayé ses forces dans un combat ? On l'a dit avec beaucoup de raison, « nul, pendant la paix, ne connaît ses forces. » De là encore ces paroles du Psalmiste : « Je vous ai éprouvé aux eaux de contradiction. » *Probavi te apud aquam contradictionis.* Ps. LXXX, 8; et cette épreuve fit éclater au grand jour l'hésitation et la défiance cachées dans le cœur du peuple, afin que, reconnaissant l'infirmité de sa foi, il prît des sentiments plus humbles et ne se glorifiât point d'une constance que la première occasion avait mise en défaut.

## II.

Qne faut-il faire lorsque nous sommes ainsi battus par les flots de la tribulation ? La prière des apôtres nous l'apprend ; se voyant près de succomber, ils accourent auprès de leur Maître endormi et lui disent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » La prière, voilà le refuge commun de l'infirmité humaine. Aussi un des anciens Pères, comme le raconte Théodoret, avait-il coutume de dire que les médecins employaient divers remèdes pour guérir les différentes espèces de maladies ; mais que, pour les maladies de l'âme, il y en a un seul qui les guérit toutes, la prière, parce qu'elle attire à elle le Seigneur tout-puissant, qui tient dans sa main le remède de tous les maux. C'est à la prière que tous les saints personnages ont recours dans l'infortune et le malheur. « Dans la douleur profonde dont mon âme a été saisie, s'écrie Jonas fugitif, je me suis souvenu de vous, Seigneur, et j'ai fait monter ma prière jusqu'à vous, jusqu'à votre temple saint. » *Cum angustiaretur in me anima mea*, *Domini recordatus*

*sum, ut veniat ad te oratio mea ad templum sanctum tuum.* Jon., II, 8. C'est aussi l'instinct de notre nature : avide de vivre, ayant conscience de sa faiblesse et connaissant la divine Providence, lorsqu'elle est menacée d'un grand danger, elle nous excite par des mouvements intérieurs à implorer le secours de Dieu. afin que celui qui nous a créés nous sauve, qu'il tende la main à l'œuvre de ses mains, et ne paraisse pas, en la laissant périr, avoir travaillé inutilemeut.

Cette pensée se révèle clairement dans le récit de saint Marc, d'après lequel les apôtres ont éveillé Jésus en lui adressant ces paroles : « Maître, n'avez-vous point de souci que nous périssions ? » *Præceptor, non ad te pertinet quod perimus?* Marc., IV, 38. Admirable formule de prière ! Dans nos épreuves et nos dangers, disons avec les apôtres : « Maître, n'avez-vous point de souci que nous périssions ? » N'êtes-vous pas notre père, notre créateur, notre rédempteur et notre sauveur ? Tous ces titres, tous ces liens étroits ne vous unissent-ils pas à nous, et nous à vous ? N'avez-vous pas compté le nombre de nos cheveux ? « Jetez les yeux sur nous, dit le Prophète, et considérez que nous sommes tous votre peuple. » *Ecce respice, populus tuus omnes nos.* Ps. LXIV, 9. Quel est celui qui abandonnerait l'ouvrage de ses mains, ses serviteurs, les gens de sa maison, ses enfants malheureux et affligés ? Quel enfant a jamais été délaissé par son père ? Seigneur, n'avez-vous donc point souci que nous périssions ? Il y va de votre intérêt, puisqu'il s'agit du salut de vos enfants. Puisque vous nous avez rachetés de votre sang et au prix de votre vie, c'est votre sang. c'est votre vie qui se perd, si nous périssons.

Ainsi priait le prophète Isaïe, lorsqu'il disait au Seigneur : « Regardez-nous du haut du ciel, jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte et du trône de votre gloire. Où est votre zèle et votre force ? Où est la tendresse de vos entrailles et de vos miséricordes ? Elle ne se répand plus sur moi. Car c'est vous qui êtes notre père. Abraham ne nous connaît point, Israël ne sait qui nous sommes ; mais vous, Seigneur, vous êtes notre père, notre libérateur, vous qui êtes grand dès l'éternité. Seigneur,

pourquoi nous avez-vous fait sortir de vos voies? pourquoi avez-vous endurci notre cœur jusqu'à perdre votre crainte? Apaisez votre colère à cause de vos serviteurs, à cause des tribus que vous avez rendues votre héritage. » *Attende de cœlo, et vide de habitaculo sancto tuo et gloriœ tuœ. Ubi est zelus tuus, et fortitudo tua, multitudo viscerum tuorum et miserationum tuarum? super me continuerunt se. Tu enim pater noster, et Abraham nescivit nos, et Israel ignoravit nos : tu, Domine, pater noster, redemptor noster, a sœculo nomen tuum,* etc. Isai.. LXIII, 15 et suiv. Ce langage, vous le voyez, est le même que celui des apôtres : « Maître n'avez-vous point de souci que nous périssions? »

Tel est donc, mes frères, notre principal recours dans nos afflictions. C'est lui qu'implora le saint roi Josaphat, en voyant les innombrables bataillons de l'armée ennemie rangés contre lui, comme nous le lisons au premier livre des Paralipomènes : « Josaphat, saisi de crainte, s'appliqua entièrement à prier Dieu, et fit publier un jeûne dans tout le royaume de Juda. » *Josaphat autem timore perterritus, totum se contulit ad rogandum Dominum, et prœdicavit jejunium universo Juda.* II Paral., XVIII, 3. Il se tourna du côté du ciel avec d'autant plus de ferveur, que la terre lui offrait moins de ressource. Ainsi encore la magnanime Judith, au moment de quitter Béthulie pour aller délivrer sa nation par la mort d'Holoferne, dit aux anciens du peuple : « Je ne veux point que vous vous mettiez en peine de savoir ce que j'ai dessein de faire; jusqu'à ce que je vienne moi-même vous apporter des nouvelles, qu'on ne fasse pas autre chose que prier le Seigneur notre Dieu pour moi. » *Vos autem nolo ut scrutemini actum meum, et usquedum renuntiem vobis, nihil aliud fiat, nisi oratio pro me ad Dominum Deum nostrum.* Mais cette prière, capable de calmer la fureur de la tempête et d'éloigner le danger, ne doit être ni froide ni languissante; il faut qu'elle soit pleine de ferveur et souvent répétée. Ecoutez le Psalmiste : « J'ai cherché Dieu au jour de mon affliction; j'ai tendu mes mains vers lui durant la nuit, et je n'ai pas été trompé. » *In die tribulationis meæ Deum exquisivi, manibus meis nocte contra eum, et non sum deceptus.* Psal. LXXVI, 3. D'autres traduisent l'hébreu : *Manus mea*

*nocte extensa fuit sine intermissione.* « Ma main a été tendue vers lui durant la nuit sans relâche. » « Mon âme a refusé toute consolation ; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai crié vers lui ; je lui ai parlé jusqu'à ce que mon âme tombât dans la défaillance.» *Renuit consolari anima mea, memor fui Dei, et vovociferabar ; loquebar, et deficiebat spiritus meus.* Ibid., 4. Vous voyez avec quelle ferveur, avec quelles instances le Psalmiste presse le Tout-Puissant de le secourir, alors qu'il est accablé par l'infortune. Voilà donc, encore une fois, le premier et principal remède à tous nos maux.

Le second nous est enseigné par ces paroles du Sage : « Au jour du malheur, ne perdez pas le souvenir du bien. » *In die malorum ne immemor sis bonorum,* Eccli., XI, 27, c'est-à-dire, lorsque les maux que nous souffrons semblent attester que Dieu nous abandonne, tournons les yeux vers les bienfaits anciens que nous avons reçus de lui, et que ces bienfaits, en nous rappelant sa bonté et sa miséricorde, nous fassent espérer une prochaine délivrance : celui qui nous a tant de fois secourus pourrait-il nous faire défaut dans le danger présent ? Telle fut la conduite de ce saint prophète qui, placé dans un péril extrême, se rappelait les bienfaits passés, et soutenait sa confiance en se disant à lui-même : « J'ai songé aux jours anciens, et j'ai mis devant mes yeux les années éternelles. » *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui,* Ps. LXXVI, 6, c'est-à-dire, je me suis rappelé les antiques bienfaits que le Seigneur a accordés jadis à son peuple, afin que ce souvenir m'aidât à reprendre courage et à concevoir de meilleures espérances. « Dieu, me disais-je en moi-même, nous rejettera-t-il pour toujours ? Ne pourra-t-il plus se résoudre à nous être favorable ? Oubliera-t-il sa bonté compatissante envers les hommes, et sa colère arrêtera-t-elle le cours de ses miséricordes ? » *Numquid in æternum projiciet Deus ? aut non apponet ut complacitior sit adhuc ? Aut obliviscetur misereri Deus ? aut continebit in ira misericordiam suam ?* Ibid., 8, 10. Si cette nature souveraine et excellente ne connaît ni l'inconstance ni le changement, comment peut-il se faire que Dieu soit autre aujourd'hui qu'il n'était autrefois ? qu'il délaisse ceux qu'il

a pris sous sa protection? Si donc, dans les siècles passés, il a comblé son peuple de si nombreux et de si admirables bienfaits lorsqu'il le délivra de la servitude d'Egypte, comment nous abandonnerait-il au milieu des dangers qui nous entourent? A-t-il désappris, a-t-il oublié sa noble prérogative d'exercer la miséricorde? Non, aucun changement ne saurait altérer la perfection de la nature divine, et par conséquent il est certain qu'il aura toujours pour les siens la même bonté et la même providence, quoiqu'il paraisse les délaisser pour un temps.

Un autre remède non moins utile dans le temps de l'épreuve et de la tribulation, c'est de se rappeler les promesses de Dieu et sa fidélité à les garder. Car lui-même nous ordonne de nous adresser à lui dans le malheur et d'implorer son secours, et il va jusqu'à nous adresser les invitations les plus tendres et les plus pressantes : « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. » *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Matth. x, 1. La considération de la vérité de Dieu dans ses promesses est donc un puissant soutien pour l'âme ébranlée par l'infortune. Le Prophète royal nous exhorte à chercher cet appui : « Il est bon, s'écrie-t-il, de louer le Seigneur et de chanter la gloire de votre nom, ô Très-Haut, pour annoncer le matin votre miséricorde, et votre vérité pendant la nuit. » *Bonum est confiteri Domino, et psallere nomini tuo, Altissime : ad annuntiandum mane misericordiam tuam, et veritatem tuam per noctem.* Ps. xci, 2, 3. Quoique le saint Prophète semble ne mentionner ici que les deux moments de la prière prescrits par la loi, savoir le matin et le soir, il nous insinue néanmoins que nous devons, lorsque se lève pour nous le jour de la prospérité, célébrer la miséricorde de Dieu et lui rapporter tout ce qui nous arrive de favorable ; et lorsque la nuit du malheur nous environne, avoir sans cesse dans le cœur et sur nos lèvres sa fidélité dans ses promesses, et croire fermement que Celui qui nous ordonne d'implorer son secours et de nous réfugier auprès de lui nous délivrera de tout danger.

C'est par cette espérance que saint Chrysogone consolait dans

une lettre la bienheureuse Anastasie que son mari Publius, idolâtre, tenait enfermée et traitait inhumainement. Voici les principaux passages de cette belle épître : « Vous flottez battue par la tempête sur la mer du monde ; mais bientôt Jésus-Christ marchant sur les vagues viendra à vous, et d'un seul mot de sa bouche il apaisera la fureur du démon acharné à votre perte. Prenez patience et croyez qu'il en sera ainsi ; puis, vous recueillant en vous-même, dites avec le Prophète : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, car je le confesserai encore, Celui qui est le salut de mon visage et mon Dieu.* Le Seigneur tarde de nous délivrer, afin que son bienfait ait pour nous plus de prix. Prenez garde de vous troubler de ce que, vivant pieusement, vous êtes visitée par la souffrance. On ne vous trompe point, on vous éprouve. Ce n'est pas une sûre protection que celle qui dépend uniquement des hommes. Ecoutez la sainte Ecriture : « *Maudit soit l'homme qui place sa confiance dans un autre homme!* Et ailleurs : *Béni soit l'homme qui place sa confiance en Dieu!* Evitez avec soin, avec générosité, toute espèce de péchés, et cherchez votre consolation en Dieu seul, dont vous accomplissez les commandements. Car bientôt des jours plus heureux viendront pour vous ; après les ténèbres de la nuit vous verrez la clarté du soleil ; le froid glacial de l'hiver fera place aux fleurs odorantes du printemps. »

Tels sont, mes frères, les moyens par lesquels nous pourrons, au temps de l'épreuve, nous rendre Dieu propice et favorable Car le Seigneur, dit la pieuse mère de Tobie, après la tempête nous rend le calme, et après les larmes et les soupirs il nous comble de joie. *Post tempestatem tranquillum facis, et post lacrymationem et fletum exultationem infundis.* Tob. III, 22. Tout ce qui arrive aux justes, prospérité ou infortune, il le fait servir à leur utilité. Parmi les nombreux exemples que je pourrais vous citer, qu'il me suffise de vous rappeler celui de Joseph. Vendu par ses frères et jeté ensuite au fond d'une prison, ce qui semblait être l'extrémité du malheur, non-seulement il ne succomba point, mais, Dieu dans sa clémence venant enfin à son secours, il fut élevé à la première dignité de l'Egypte, et ses in-

fortunes tournèrent à sa gloire, ainsi qu'au salut de sa famille et de tous les Egyptiens.

Revenons à notre évangile, et écoutons la réponse du Sauveur réveillé par la prière de ses disciples : « Pourquoi craignez-vous, dit-il, hommes de peu de foi? » Les apôtres avaient la foi : auraient-ils adressé cette prière à leur Maître, s'ils n'avaient pas cru qu'il pouvait les secourir? Mais c'était une foi très-faible, comme le montre leur épouvante et leur consternation. De même, en effet, que la charité parfaite éloigne la crainte, ainsi la foi parfaite chasse de l'âme l'abattement et l'effroi, et lui inspire les sentiments du Psalmiste, qui disait : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie : qui me fera trembler? » *Dominus illuminatio mea et salus mea : quem timebo? Dominus protector vitæ meæ : à quo trepidabo?* Ps. XXVI, 1. Faisons toutefois remarquer que la foi est mise ici par métonymie pour la confiance; c'est la cause pour l'effet, car une foi robuste produit la confiance. C'est pourquoi d'autres traduisent : *Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de confiance?*

Quant à la cause pour laquelle le Sauveur fait un crime aux apôtres de leur inquiétude et de leur effroi, on la devine sans peine. Après avoir vu tant de fois Notre-Seigneur manifester sur la terre par d'éclatants miracles sa vertu, sa divinité et sa puissance, comment pouvaient-ils trembler ainsi sur la mer, comme s'il avait moins de pouvoir sur ce liquide élément que dans le reste de l'univers? Un grand nombre d'hommes, à leur exemple, après avoir été en maintes circonstances délivrés du danger par un secours divin, si quelque nouveau malheur tombe sur eux, si la fortune cesse de leur sourire, perdent aussitôt toute confiance. Tels furent ceux dont il est écrit : « Et ils parlèrent mal de Dieu, en disant : Dieu pourra-t-il bien préparer une table dans le désert? Parce qu'il a frappé la pierre, et que les eaux en ont coulé, et que des torrents ont inondé la terre, pourra-t-il encore nous donner du pain ou préparer une table pour son peuple? » *Et male locuti sunt de Deo; dixerunt : numquid poterit Deus parare mensam in deserto? Quoniam percussit petram et fluxerunt aquæ,*

*et torrentes inundaverunt, numquid et panem poterit dare, aut parare mensam populo suo?* Ps. LXXVII, 19, 20. Voyez, je vous prie, quel fut l'aveuglement et la folie de ces hommes : ce qui devait bannir dans leur esprit toute hésitation et toute défiance se change pour eux en une cause de doute et d'inquiétude. Aussi le Seigneur, indigné de ce manque de foi, voulut d'abord faire paraître sa puissance par un miracle ; mais ce miracle tourna bientôt à leur perte, car une mort subite fut le châtiment de leur incrédulité. Je ne saurais mieux comparer ces hommes et ceux qui leur ressemblent qu'aux chefs de l'armée de Syrie combattant contre Achab, roi d'Israël. Se voyant battus et mis en déroute sur les montagnes par une poignée d'Israélites, ils s'imaginèrent qu'il fallait attribuer la victoire, non pas à la valeur des enfants d'Israël, mais aux divinités des montagnes. C'est pourquoi ils résolurent l'année suivante d'éloigner les Israélites des lieux où régnaient ces divinités, et de leur livrer bataille dans la plaine, se flattant d'obtenir la victoire si leurs ennemis n'étaient plus assistés par les dieux des montagnes. Quel délire de s'imaginer que la puissance du Seigneur soit plus ou moins grande selon les lieux, qu'il puisse porter secours sur les montagnes et ne le puisse pas dans les vallées ! Or, n'est-ce pas une folie à peu près semblable, quand on a reçu de nombreux témoignages de la bonté de Dieu, de perdre toute confiance au moindre changement de fortune, comme si la providence paternelle du Seigneur était renfermée dans certaines limites et ne s'étendait pas au soulagement de tous les genres d'affliction?

## III.

Le Sauveur étant donc réveillé par ses disciples commanda à la mer, et à l'instant les vents se turent, les flots se calmèrent, la mer s'apaisa, « et il se fit une grande tranquillité. » Ainsi se vérifie, mes frères, ce que nous disions au commencement, que ni la tribulation ni le secours divin ne manquent aux justes. Car le Seigneur, selon la parole de l'apôtre saint Pierre, « sait les délivrer de la tentation. II *Petr.*, II. C'est aussi ce que nous indique

le prophète royal dans ce passage qui respire la plus vive reconnaissance : « Combien m'avez-vous envoyé d'afflictions différentes et très-pénibles ! Et lorsque vous vous êtes de nouveau tourné vers moi, vous m'avez rendu la vie et m'avez retiré des abîmes de la terre. Vous avez fait éclater la magnificence de votre gloire, et revenant à moi vous m'avez rempli de consolation. » *Quantas ostendisti mihi tribulationes multas et malas ! Et conversus vivificasti me, et de abyssis terræ iterum reduxisti me. Multiplicasti magnificentiam tuam, et conversus consolatus es me.* Ps. LXX, 20, 21. Aussi est-elle sur les lèvres de tous les serviteurs de Dieu cette parole de Tobie : « Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, parce que vous m'avez châtié et que vous m'avez guéri. » *Benedico te, Domine Deus Israel, quia tu castigasti me et tu salvasti me.* Tob., XI, 17. Car vraiment « le Seigneur ôte la vie et la donne, il conduit aux enfers et en retire. » *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit.* I Reg., II, 6. Enfin comme Moïse le dit au peuple dans le Deutérome : « il vous a affligé de la faim, et il vous a donné pour nourriture la manne qui était inconnue à vous et à vos pères... Et après vous avoir affligé et vous avoir éprouvé, il a eu enfin pitié de vous. » *Afflixit te penuria, et dedit tibi cibum manna, quod ignorabas tu et patres tui... Et postquam afflixit ac probavit, ad extremum misertus est tui.* Deut., VIII, 3, 16.

Mais, direz-vous peut-être, au lieu de nous secourir quand la tribulation nous a longtemps affligés, ne serait-ce pas un bienfait plus grand de nous la ménager tout à fait, en l'empêchant d'arriver jusqu'à nous ? — Je réponds : si la fortune nous souriait toujours et n'avait pour nous que des faveurs, quel est l'homme qui songerait à Dieu ? qui le regarderait comme l'auteur de tout bien ? qui implorerait son secours ? L'abondance, dit saint Grégoire, éteint d'ordinaire la crainte de Dieu dans les âmes, en les occupant de toute autre chose. Ainsi, de même que dans les œuvres de la nature le Seigneur a montré sa providence, non en éloignant du corps de même toutes les maladies, mais en lui fournissant les remèdes les plus efficaces pour les guérir, ainsi, dans les œuvres de la grâce, il révèle sa paternelle bonté, sa charité,

sa tendresse envers les siens en leur envoyant un secours céleste au milieu de leurs tribulations. Une eau limpide et froide a plus de charme après une longue soif; l'ombre d'un rocher qui fait saillie repose plus agréablement le voyageur brulé par les ardeurs du soleil : ainsi le secours de la divine miséricorde excite, dans le malheur, plus de joie et de reconnaissance, selon cette parole de l'Ecclésiastique : *Speciosa misericordia Dei in tempore tribulationis.* Eccli., xxxv, 26.

Examinons plus en détail les heureux effets de la tribulation suivie de la délivrance. Notre évangile nous les indique par ces mots : « Saisis d'admiration, tous disaient : Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent? » Le premier fruit est donc l'admiration de la majesté et de la puissance divine, admiration qu'accompagne toujours, au témoignage d'Aristote, une certaine joie et délectation spirituelle. Ici cette joie dut être d'autant plus vive que le bienfait de la délivrance avait été plus signalé. Quoi de plus merveilleux, en effet, que de voir la fureur du vaste abîme s'apaiser tout d'un coup, et d'échapper par miracle à une mort imminente? Telle est d'ordinaire la joie des justes, quand le secours céleste les a délivrés de quelque grand danger. Telle était celle du pieux Psalmiste lorsqu'il disait : « Mais pour moi je me réjouirai dans le Seigneur, je serai ravi et tressaillerai d'allégresse dans votre miséricorde, parce que vous avez regardé mon affliction, vous avez sauvé mon âme de l'angoisse, et vous ne m'avez point livré entre les mains de l'ennemi, mais vous avez mis mes pieds en un lieu spacieux. » *Ego autem in Domino gaudebo* (Vulg. *speravi*) *; exsultabo et lætabor in misericordia tua, quoniam respexit humilitatem meam, salvasti de necessitatibus animam meam, nec conclusisti me in manibus inimici : statuisti in loco spatioso pedes meos.* Ps. xxx, 8, 9. Telle fut la joie de cette sainte et héroïque femme qui, portant dans un sac la tête coupée d'Holopherne, dit : « Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, et lorsque je suis sortie d'ici, et lorsque je suis demeurée-là, et lorsque je suis revenue avec vous; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée, mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous sans aucune tache de péché, com-

blée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée et vous délivrés. » *Vivit autem ipse Dominus, quoniam custodivit me angelus ejus, et hinc euntem, et ibi commorantem, et inde huc revertentem, et non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari, sed sine pollutione peccati revocavit me vobis, gaudentem in victoria sua, in evasione mea, et in liberatione vestra.* Judith, XIII, 20. Cette joie est si voisine de l'affliction des justes, elle leur est tellement due, que le Prophète la réclame du Seigneur comme le couronnement légitime des maux qu'il a soufferts : « O mon Dieu, dit-il, réjouissez-nous pour les jours où vous nous avez humiliés, pour les années où nous avons connu le malheur. » *Lætifica nos* (Vulg. *lætati sumus*) *pro diebus quibus nos humiliasti, pro annis quibus vidimus mala.* Ps. LXXXIX, 15. Tel est le premier fruit de la tribulation suivie de la délivrance.

Le second est la louange et l'action de grâce, non pas froide et languissante, mais pleine de ferveur et d'amour, comme ayant sa source dans un cœur pénétré de reconnaissance pour un recent bienfait. Telle fut l'action de grâce de ce saint roi, qui disait : « Pour moi, je chanterai votre puissance, et je rendrai gloire dès le matin à votre miséricorde, parce que vous vous êtes déclaré mon protecteur, et que vous êtes devenu mon refuge au jour de mon affliction. » *Ego autem cantabo fortitudinem tuam, et exultabo mane misericordiam tuam, quia factus es susceptor meus et refugium meum in die tribulationis meæ.* Ps. LVIII, 17. De même les enfants d'Israël, se voyant délivrés de l'armée de Pharaon qui les poursuivait, firent entendre ce cantique qui respire la joie et la reconnaissance : « Chantons un hymne au Seigneur parce qu'il a fait éclater sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare.* Exod., XV, 1. De là encore ces beaux cantiques inspirés à de saintes femmes, telles que Débora, Anne et Judith, en l'honneur de la bonté de Dieu qui leur avait accordé la victoire. Ces pieuses héroïnes offrent au Seigneur un sacrifice, non-seulement de louanges, mais aussi de justice, lui rendant grâces pour les bienfaits passés et pour l'avenir s'engageant à le servir avec la plus inviolable fidélité. Cette

fidélité est la partie principale et comme la fleur de la dévotion et de la louange. Le Prophète nous le fait bien entendre lorsqu'il dit : « J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la désire uniquement : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. » Que ferez-vous dans cette chère demeure, ô grand roi? Quel office y remplirez-vous? — Je m'appliquerai à connaître la volonté du Seigneur renfermée dans ses lois et ses préceptes, et je mettrai fidèlement en pratique tout ce que je saurai devoir lui plaire. — Mais, ô pieux prophète, qui vous a inspiré ce vif désir de louer Dieu et d'obéir à ses commandements? — « Il m'a caché dans son tabernacle; il m'a protégé au jour de l'affliction dans le secret de son sanctuaire. » *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut in habitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem* (1) *Domini, et visitem templum ejus: quoniam abscondit me in tabernaculo suo, in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui.* Ps. XXVI, 4, 5.

Enfin le dernier avantage de la tribulation suivie du secours divin, c'est d'accroître et de fortifier la vertu d'espérance. Lorsqu'un homme a fait une fois l'expérience de la bonté avec laquelle le Seigneur lui vient en aide dans ses maux, il espère que ce secours ne lui fera jamais défaut, quelque calamité qu'il ait à souffrir. Un passage du Psalmiste nous montre quelle est la fermeté de cette espérance : « Dieu, dit-il, est notre refuge et notre force. C'est lui qui nous assiste dans les grandes afflictions qui nous ont enveloppés. C'est pourquoi nous ne serions point saisis de crainte quand la terre serait renversée et que les montagnes seraient transportées dans le fond de la mer. » *Deus noster refugium et virtus, adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis. Propterea non timebimus, dum turbabitur terra et transferentur in cor maris.* Ps. XLV, 2, 3. Quelle constance! quelle hardiesse de langage! Et de peur que nous ne croyions à quelque hyperbole, il ajoute que la chose est déjà arrivée. « Les eaux de la mer, dit-il, ont fait un grand bruit et se sont agitées; » une violente tempête s'est déchaînée contre nous; mais la fureur des vagues et de l'orage, loin de renverser la cité de Dieu, l'a au contraire remplie

(1) Le P. Grenade a lu : *voluntatem*.

de joie, en lui fournissant une occasion de plus d'admirer la bonté et la paternelle providence de Dieu qui n'a pas trompé sa confiance.

Voilà pour quels motifs le Seigneur veut que des hommes éminents en piété et en vertu passent par la voie des épreuves et des tribulations avant d'arriver à la vie éternelle, tandis qu'il accorde aux impies une prospérité passagère, mais qui sera suivie d'une misère sans fin, digne châtiment de leurs crimes. Ces considérations vous montrent que nous ne devons pas faire grand cas de ce que l'on appelle les biens de la fortune, et que ce qui paraît aux yeux des hommes calamité et infortune, ne mérite pas ce nom, puisque nous pouvons y trouver l'occasion de pratiquer la piété, la foi, la patience et les autres vertus dont nous venons de parler.

Ainsi, mes frères, ne perdons jamais courage, quels que soient les maux qui nous accablent, et ne nous regardons pas comme abandonnés de Dieu. Ayons recours, au contraire, aux moyens de salut dont nous venons de parler. A l'heure du combat, ne jetons point, comme des lâches, les armes de la prière, mais saisissons-les d'une main courageuse, implorons le secours du Seigneur, et tirons-le de son sommeil. Après nous avoir fait un peu attendre, réveillé par nos prières, il commandera aux vents, il apaisera les flots, il adoucira les fureurs de la mer, et il se fera un grand calme. Puissions-nous arriver à ce repos, et, délivrés de tout danger, chanter avec le Prophète : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez conduits au lieu du rafraîchissement. » *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium. Ps.* LVV, 12. Daigne nous en faire la grâce Celui qui est béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# DEUXIÈME SERMON

POUR

## LE QUATRIEME DIMANCHE APRES L'ÉPIPHANIE.

1° COMPARAISON ENTRE LA VIE PRÉSENTE ET LA MER. — 2° MOYENS D'Y NAVIGUER HEUREUSEMENT ET D'ARRIVER AU PORT DU SALUT.

*Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus.*

Voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque. *Matth.*, VIII, 25.

C'était une des erreurs de l'antique gentilité de croire que les dieux s'étaient partagé le gouvernement du monde, que le ciel, par exemple, obéissait à Jupiter, les enfers à Pluton, et la mer à Neptune. De là ces paroles que ce dernier, dans Virgile, adresse aux vents déchaînés sur la plaine liquide :

Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi sævamque tridentem,
Sed mihi sorte datum.

« Hâtez-vous de fuir, et dites à votre roi que l'empire de la mer et le redoutable trident ne lui appartiennent pas, que c'est à moi que le sort les a donnés. » Voulant bannir cette folle persuasion de l'esprit des hommes, le Sauveur, après avoir opéré sur la terre de nombreux et éclatants prodiges, étonne aussi la mer par sa merveilleuse puissance, et ainsi se montre à tous le Maître souverain de ce double élément. Voici le récit de l'Evangéliste :

« Jésus étant monté dans une barque, ses disciples le suivirent. Et voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque. » — D'après Origène, un commandement exprès du Sauveur excita cette tempête; c'était donc une tempête, non pas commune et légère, mais très-violente. Car tout ce que Dieu fait par lui seul, sans le ministère des causes secondes, est grand et digne de son infinie majesté. Nous avons donc ici une *grande* tempête, comme nous aurons plus tard un

« grand calme, » *tranquillitas magna,* les deux choses étant également l'œuvre de la toute-puissance divine.

Le motif qui porte Notre-Seigneur à soulever cette tempête, c'est de mettre à l'épreuve la foi et la confiance de ses disciples. Et, pour le dire en passant, nous le voyons bien souvent dans l'Evangile occupé à former en eux cette vertu, et les éprouvant de beaucoup de manières. C'est à quoi il travaille et quand il demande à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à cette foule? » *Unde ememus panes, ut menducent hi?* Joan., vi, 5; et quand il ordonne à Pierre de marcher sur les eaux, *Matth.*, xiv, aux apôtres de passer la mer, sans vivres et sans provisions *Matth.*, xvi. C'est encore le but qu'il se propose ici, lorsque, pendant son sommeil, il déchaîne les vents et soulève les flots; il veut éprouver, instruire et affermir la foi et la confiance de ses disciples. Certes, il n'aurait pas agi de la sorte s'il n'avait pas compris que cette vertu est l'ancre de notre vie, le soutien de la paix, l'instrument de la justice et du salut, et une partie essentielle de la philosophie chrétienne. La perfection de la vie chrétienne, en effet, consiste à se tenir sous la dépendance de Dieu, à l'avoir en vue en toutes choses, à tout rapporter à sa gloire, à recourir à lui dans les afflictions, à attendre de lui tous les biens, et en retour à se donner soi-même à lui avec tout ce qu'on possède, faisant, en quelque sorte, remonter à sa source le fleuve des grâces divines. Il arrive ainsi que la vie du chrétien est une vie, non plus humaine, mais céleste et divine, puisqu'il reçoit de Dieu tous les biens, et que tous les biens qu'il a, il les lui offre et lui en fait hommage. Mais chaque fois que Jésus-Christ sonde la foi de ses apôtres, il la trouve faible et chancelante, tant il est difficile de s'élever au-dessus de la nature, d'espérer contre l'espérance, d'attendre sans trouble et avec une foi ardente que Dieu nous envoie le salut quand toutes les ressources humaines sont impuissantes à nous le procurer.

Pendant que cette violente tempête déchaîne ses fureurs, l'Evangile nous présente le Sauveur comme endormi. Ce sommeil divin doit renfermer quelque mystère. Le Seigneur dort pour les justes lorsqu'il donne libre carrière au malheur qui les

accable, et lui permet d'aller jusqu'à une telle extrémité, que tout espoir d'échapper à la ruine semble perdu, afin que sa miséricorde venant ensuite cause plus de joie, et que sa providence paraisse avec plus d'éclat, alors que tout secours humain faisait défaut. De là ces paroles du Psalmiste : « Ils étaient troublés et agités comme un homme ivre, et toute leur sagesse était évanouie. Et ils crièrent au Seigneur du milieu de leur affliction, et il les délivra de leur péril, » *turbati sunt et moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est. Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur, et de necessitatibus eorum deduxit eos,* Ps. CVI, 27, 28 : en d'autres termes, au moment où ils étaient si troublés par leur infortune qu'ils ressemblaient à des hommes ivres, dont la raison est égarée, et que toute leur sagesse était évanouie, c'est-à-dire que la sagesse humaine était à bout de ressources; dans leur détresse ils crièrent vers le Seigneur, qui leur accorda le salut.

C'est ainsi qu'il permit que Béthulie, assiégée par l'armée d'Holopherne, fût sur le point de tomber au pouvoir des Assyriens, lorsque tout à coup il lui envoya du ciel un secours inespéré. C'est ainsi qu'il arracha Suzanne à la mort au moment où, condamnée par le peuple furieux, elle allait succomber sous les pierres. C'est ainsi qu'il laissa l'armée de Saül entourer David sur une montagne, jusqu'à ce que ce dernier eût presque perdu tout espoir d'échapper à ses ennemis; mais quand toute la sagesse de son fidèle serviteur fut épuisée, que son salut fut devenu humainement impossible, la divine sagesse vint à son secours : elle envoya sur la terre d'Israël l'armée des Philistins, qui contraignit Saül à lever le siége, et à laisser échapper une proie qu'il tenait déjà entre les mains. C'est ainsi encore que dans l'Evangile de ce dimanche, il permit à la tempête de sévir jusqu'à couvrir la barque de vagues furieuses. Dans toutes ces circonstances on dit que le Seigneur dort, quoique la sainte Ecriture dise de lui en toute vérité : « Il ne s'assoupit, ni ne s'endort, Celui qui garde Israël. » *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israel.* Ps. CXX, 4.

Se voyant donc menacés d'un danger si imminent, les disciples

accourent auprès de leur Maître endormi, en disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! » A quoi il leur répondit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi! » Pourquoi, Seigneur, appelez-vous de peu de foi des hommes qui n'implorent votre secours contre les fureurs de la tempête, que parce qu'ils vous regardent comme le souverain de la mer et des flots? — Il est vrai, les disciples avaient la foi, mais une foi faible et resserrée dans des bornes étroites : naviguant dans la même barque avec l'auteur de la vie, devaient-ils craindre le moindre danger pour eux-mêmes? Ceux que le Seigneur a adoptés pour ses enfants, qu'il a faits les membres mystiques de son corps, tant qu'ils se montrent dignes de cette prérogative, il les protége et les conserve comme d'autres lui-même. C'est ce qu'il nous fait entendre par cette circonstance, qu'il navigue avec nous dans la même barque; le péril et le salut seront donc communs à lui et à nous. David aussi nous l'insinue, lorsque, ayant reçu dans sa maison le grand-prêtre Abiathar persécuté par Saül, il lui dit : « Demeurez avec moi, et ne craignez rien. Si quelqu'un entreprend sur ma vie, il entreprendra aussi sur la vôtre, et vous serez sauvé avec moi. » *Mane mecum, ne timeas : si quis quæsierit animam meam, quæret animam tuam, mecumque servaberis.* I Reg., XXII, 23. Ces paroles conviennent, non-seulement à David, mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont David était la figure, comme le Sauveur nous l'apprend lui-même dans sa prière : « Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils soient avec moi. » *Joan.*, XVII, 24. Si donc Jésus-Christ, qui est au-dessus de tout danger, et les membres de Jésus-Christ doivent habiter le même lieu, pourquoi les disciples, qui sont avec leur Maître dans la même barque, auraient-ils raison de s'effrayer?

Cependant, quelque faible que fût la foi des apôtres, elle ne laissa pas d'avoir un grand prix auprès de Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Car notre divin Sauveur est si bon et si libéral, qu'il daigne récompenser par les grâces les plus précieuses nos faibles hommages, si indignes de sa grandeur et de sa majesté infinie. Puissant motif de joie pour nous, mes

frères, serviteurs d'un Dieu qui répond avec tant de munificence aux moindres choses que nous pouvons faire pour lui, à un verre d'eau froide donnée en son nom ! Aussi, éveillé par la prière des apôtres, il commanda aux vents, et apaisa la mer et les flots, « et il se fit un grand calme. Et, saisis d'admiration, tous disaient : Quel est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent ? »

L'Evangile expliqué, entrons, mes frères, avec Jésus-Christ pour pilote, dans une autre mer plus agitée encore et plus dangereuse que la première.

## I.

Que la vie présente soit une traversée, et ce monde une mer où nous naviguons, c'est la doctrine commune des saints Pères et des philosophes. Or, les hommes qui montent sur un vaisseau s'informent avec soin des dangers et des écueils qu'ils pourront rencontrer, et prennent les précautions convenables pour s'en garantir. Nous devons imiter leur conduite dans la traversée spirituelle dont je viens de parler, et cela avec d'autant plus de raison que le naufrage de l'âme et la perte de la vie éternelle sont bien plus funestes que le naufrage du corps et la perte de la vie temporelle. « De même, dit très-bien le sage Plutarque, que ceux qui s'embarquent par un temps serein, ne laissent pas de prendre avec eux tous les agrès nécessaires pour résister à la tempête, ainsi ceux que la bonne fortune n'aveugle pas se ménagent des ressources pour la mauvaise. » Puisque l'évangile de ce jour nous met devant les yeux le spectacle de la mer soulevée par la tempête, et que nous naviguons tous sur le vaste océan de ce monde, il ne sera pas, je pense, inutile à vos âmes de vous entretenir des écueils de cette mer et des moyens de les éviter. Prêtez-moi, mes frères, toute l'attention que réclament la grandeur et l'intérêt de ce sujet.

Et d'abord nous pouvons montrer par diverses considérations que la vie présente est une traversée. En premier lieu, ceux qui traversent la mer ne s'arrêtent jamais, mais chaque jour les rapproche du port où ils tendent. Il en est ainsi de nous ; bon gré

mal gré nous avançons vers le terme de notre vie. « Tout s'écoule, dit Sénèque ; nos corps s'usent insensiblement et sont emportés comme les eaux d'un fleuve. Tout ce que tu vois, le temps l'emporte dans sa marche ; l'homme est une matière fluide, fragile et sujette à mille accidents. » Job, parlant des misères de notre vie, range parmi elles ce continuel changement qui se fait en nous (chap. XIV). Et saint Grégoire, commentant ce passage, s'exprime ainsi : « Vivre, pour nous, c'est passer de la vie. Notre vie est poussée à sa perte par cela même qui l'accroît, et ce qui lui paraît un progrès n'est qu'une défaillance. Qu'est-elle autre chose, en effet, qu'un passage de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse, de la vieillesse à la mort? Avant le péché, le temps s'écoulait, l'homme restant immobile, c'est-à-dire ne mourant point; maintenant il suit la marche du temps et se précipite vers la mort. »

En outre, des passagers sont exposés aux changements continuels des vents et de la température : nouveau trait de ressemblance avec la vie des hommes sur la terre, au sentiment de saint Grégoire de Nazianze. « Parmi les choses humaines, dit ce Père, il n'y a rien de constant, rien d'uniforme, rien qui subsiste par soi ; c'est un cercle qui tourne, apportant à chaque jour, à chaque heure, quelque changement. Fiez-vous aux caprices des vents, au sillon mobile du vaisseau qui fend les ondes, aux formes charmantes, mais fugitives, d'un songe, aux traces que le doigt de l'enfant imprime sur le sable, plutôt qu'à la prospérité de l'homme. » Personne ne doit donc se flatter que le vent souffle toujours du même côté durant tout le voyage : il sera tantôt favorable, tantôt contraire. « La fortune, dit Sénèque, se fait un jeu de ses faveurs ; ce qu'elle a donné, elle le reprend ; ce qu'elle a ôté, elle le rend. On n'est jamais plus à l'abri de ses caprices, que lorsqu'elle n'a rien à nous redemander. Plus elle a été favorable, plus elle doit inspirer de défiance, comme l'enseigne un sage. De là cette pensée de Publius le Mime : Ceux que la fortune élève, elle les réserve à des chutes plus graves. » *Fortuna quos beneficiis ornat, ad duriores casus reservat.*

Enfin, dans une traversée, on n'est pas seulement assujetti aux changements continuels de la température, on est exposé à mille dangers, à mille fatigues. Or, quoi de plus périlleux, quoi de plus pénible que la vie humaine depuis le péché ? « Y a-t-il, dit saint Ambroise, un être plus misérable que l'homme, qui est jeté dépouillé et nu sur cette terre ; dont le corps est fragile, le cœur aveugle, et l'intelligence faible ; que l'inquiétude abat, le travail effraie, la volupté attire? » C'est pourquoi le Sauveur nous défend de nous livrer à l'inquiétude pour le jour du lendemain : « A chaque jour, dit-il, suffit sa peine, » *sufficit diei malitia sua*, Matth., VI, 34, « sa peine, » c'est-à-dire les nombreuses misères que chaque jour amène avec lui. C'est encore pour cette raison que l'Apôtre nous ordonne de racheter le temps, *redimentes tempus* (Ephes., V, 16), c'est-à-dire de l'affranchir des préoccupations et des sollicitudes de la vie, parce que, ajoute-t-il, « les jours de l'homme sont mauvais, » *quoniam dies mali sunt*, c'est-à-dire remplis de dangers et de misères. « Est-ce qu'ils ne sont pas mauvais, s'écrie saint Augustin, les jours que nous passons dans la corruption de cette chair, au milieu de peines sans nombre, ne trouvant autour de nous que faux plaisirs, joies trompeuses, alarmes cruelles, cupidité insatiable et inquiète tristesse? » Voilà combien nos jours sont mauvais, et cependant les hommes demandent à Dieu de vivre longtemps. Qu'est-ce qu'une si longue vie, si ce n'est, comme l'a dit un sage, une infortune prolongée, une longue chaîne de souffrances?

Quant aux dangers qui menacent les navigateurs, tout le monde les connaît et beaucoup en ont fait l'expérience ; car il est écrit : « Ceux qui naviguent sur la mer racontent les périls qu'on y court. » *Qui navigant mare, enarrant* (Vulg. *enarrent*) *pericula ejus*, Eccli., XLIII, 26. Or, comme nous tous qui vivons, nous traversons la mer de ce monde, nous pouvons raconter les dangers qu'elle offre et les tempêtes qui l'agitent. Quel est celui dont la vie tranquille et paisible n'a jamais été troublée par quelque orage? Quel est celui qui n'a jamais eu à lutter contre les vents contraires? Chacun de nous connaît donc ces dangers, non parce qu'on l'en a instruit, mais parce qu'il en a fait lui-même l'expérience.

Ecoutez saint Jérôme s'adressant à Héliodore : « Je vous parle ici comme un pilote qui n'ignore point la fureur des flots, et qui, après avoir fait naufrage et être devenu habile par sa propre expérience, avertit d'une voix tremblante ceux qui sont prêts à s'embarquer, de prendre garde au péril quiles menace. Dans ce dangereux détroit, l'impudicité, semblable à Charybde, dévore notre salut; et le plaisir sensuel, ainsi qu'une autre Scylla, attire notre pudeur en de funestes naufrages. Ces côtes sont barbares, et le démon, comme un pirate, porte avec ses compagnons quantité de chaînes pour attacher ceux qu'il doit réduire en esclavage. Gardez-vous donc bien de vous y fier, gardez-vous bien de vous croire en sûreté; car, quoique la mer paraisse calme et aussi tranquille qu'un étang, quoiqu'il semble que le vent puisse à peine agiter la superficie de ses eaux, cette surface si unie couvre des montagnes très-élevées qui cachent les périls que vous devez craindre et les ennemis qui vous doivent être si redoutables. Préparez donc les cordages, déployez les voiles, et faites le signe de la croix sur vos fronts : ce calme est une véritable tempête. » *Epist. ad Heliodorum.* Ce passage de saint Jérôme n'est pas seulement un tableau éloquent des dangers de la mer du monde; on y trouve aussi une indication des moyens à prendre pour y échapper, moyens dont un peu plus loin nous parlerons à notre tour.

Le principal danger de l'océan, ce sont les vents violents ou contraires, qui retardent la marche du vaisseau, qui l'écartent de sa direction et soulèvent parfois d'horribles tempêtes. On voit alors les infortunés passagers tour à tour portés par les vagues jusqu'aux nuées du ciel, et plongés jusque dans les profondeurs de l'abîme, selon la description que nous trouvons dans un poëte :

Tollimur in cœlum curvato gurgite....
Subducta ad manes imos descendimus unda.

La même chose arrive aux hommes dans la traversée spirituelle de ce monde : tantôt, grâce au souffle favorable de la fortune, ils s'élèvent au-dessus de la foule qu'ils méprisent; tantôt, visités par le malheur, ils retombent abattus et consternés. « Ils

montent jusqu'au ciel, dit le Psalmiste, et ils descendent jusqu'au fond des abîmes; au milieu de tous ces maux leur âme tombait en défaillance. » *Ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos : anima eorum in malis tabescebat.* Ps. cvi, 26. Ces deux situations leur sont également funestes : la première les enfle d'orgueil et d'une vaine joie; la seconde les jette dans la crainte, la tristesse et le désespoir : c'est pourquoi leur âme tombe en défaillance. « De même, dit Plutarque, que dans la maladie notre corps ne peut supporter ni le chaud ni le froid, de même une âme malade est également blessée par la prospérité et par l'adversité. »

L'océan est encore infesté de pirates qui, choisissant des lieux favorables, fondent à l'improviste sur les navigateurs, les dépouillent et quelquefois les chargent de chaînes pour les emmener en captivité. Les pirates de la mer de ce monde sont ceux dont parle le Psalmiste dans ce passage : « Les superbes m'ont dressé des piéges en secret. » *Absconderunt superbi laqueum mihi.* Ps. cxxxix, 6. Ce sont les démons qui, parcourant cette vaste mer, poursuivent d'une course ardente et engloutissent nos âmes. Ennemis du genre humain, ils ne s'engraissent que de nos dépouilles. Ces pirates, ce sont nos passions, l'ambition, l'orgueil, la vaine gloire, qui nous enlèvent nos mérites et le fruit de nos bonnes œuvres. En effet, tout ce que nous faisons par un motif de vanité, même un acte de la plus haute vertu, est perdu pour nous; nous n'en avons plus rien à espérer dans la vie future : nous avons reçu notre récompense. De là cette parole de saint Grégoire : « Le juste ne cherche dans ses bonnes œuvres ni la satisfaction de l'amour-propre, ni la louange des hommes, ni les avantages temporels. »

Un autre danger de la mer menace surtout les navigateurs qui doivent passer entre Charybde et Scylla. Mais il existe beaucoup d'autres endroits non moins périlleux. Ainsi, par exemple, à l'entrée du port de Lisbonne se trouve une passe étroite ayant d'un côté des rochers, de l'autre des bancs de sable, deux écueils qu'il faut également éviter. Ce danger est plus fréquent sur la mer de ce monde. Car, dit saint Thomas, il n'y a point de vertu

morale qui ne soit placée entre deux écueils, savoir entre deux vices opposés. Celui donc qui désire se livrer à la pratique d'une vertu, comme le nautonier qui navigue entre Charybde et Scylla, doit s'efforcer de tenir le milieu, de peur que, s'il s'écarte à droite ou à gauche, il ne touche l'un des écueils qui le serrent de près. En effet, la nature humaine corrompue par le péché nous détourne du devoir, par conséquent de la voie moyenne où se trouve la vertu, et nous pousse aux extrémités, où se trouvent les vices. « L'esprit de l'homme, dit le Seigneur, et toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse. » *Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua.* Gen., VIII, 21. D'où il arrive que les hommes se conduisent par l'entraînement de leur passion et de leur volonté propre plutôt que par la raison, et, au lieu de prendre la voie sûre que la raison leur indique, se précipitent en de funestes extrémités. Aussi les uns, inclinés à la libéralité, se montrent prodigues, tandis que d'autres, voulant éviter ce dernier écueil, tombent dans l'avarice et ne songent le jour et la nuit qu'à entasser des trésors. Ceux-ci, à force de vouloir être justes, sont sévères jusqu'à la cruauté, tandis que ceux-là, ayant cet excès en horreur, perdent par un relâchement et une négligence non moins coupables et l'Etat, et leurs enfants, et leurs serviteurs. Vous voyez des hommes tellement jaloux de maintenir les prérogatives de l'autorité, qu'ils commandent avec hauteur et arrogance (comme le Seigneur le reproche aux prélats par la bouche d'Ezéchiel, chap. XXXIV), tandis que d'autres, pour éviter cette extrémité, s'abaissent jusqu'à exciter le mépris de leurs inférieurs. Il en est d'une humeur dure et farouche sans aucun mélange de douceur, tandis que d'autres ont le caractère si accommodant et si mou qu'ils ne savent rien refuser, même contre leur conscience. Il faut joindre à la douceur un invincible attachement à ce qui est bien, afin d'imiter celui dont l'Esprit saint a dit : « Le Seigneur est doux et juste, » *dulcis et rectus Dominus.* De même que les peintres, par un habile mélange des couleurs les plus diverses, représentent la forme et la couleur de nos membres, ainsi la prudence doit mettre dans nos actions un si heureux tempérament,

que nous évitions les excès et gardions un sage milieu. Les poisons eux-mêmes, traités par des mains savantes, deviennent, non plus des poisons, mais des remèdes : ainsi la raison, comme un médecin habile, sait, des vices mêmes dont le péché a infecté notre nature, tirer des actes non seulement indifférents, mais vertueux et bons.

Mais de tous les dangers qu'offre la mer, le plus grand, à mes yeux, ce sont les écueils recouverts par les ondes : là, en effet, sous une surface calme et tranquille se cachent le naufrage et la mort. Quelle habileté, quelle prudence pourrait éviter ce péril? Que de vaisseaux se sont brisés contre ces rochers perfides! L'océan de ce monde offre un danger qui n'est ni moins grave ni moins fréquent, et qui menace surtout les personnes vertueuses. Lorsque, renonçant à tous les vices, elles ont résolu de tout souffrir plutôt que d'offenser Dieu par une faute mortelle, notre ennemi commun se garde bien de les attaquer ouvertement, de les solliciter à des péchés manifestes, de peur d'être honteusement repoussé. Il leur présente une coupe empoisonnée dont les bords sont enduits de miel; comme un serpent rusé, il rampe caché sous l'herbe et sous les fleurs, et lorsqu'il les voit marcher sans défiance, il se précipite et déchire sa proie de sa dent vénéneuse. En d'autres termes, il couvre le vice du masque de la vertu, et l'offre comme un appât aux justes qu'il veut faire tomber dans ses piéges. Il excite les uns, sous prétexte de zèle, à l'indignation, à la colère, à la vengeance. Sous une apparence de charité et de miséricorde, il détourne les autres de la solitude, de la retraite et de la contemplation des choses divines, et les mêle aux affaires du siècle, afin d'éteindre en eux l'esprit de piété et de prière, et de les faire tomber ensuite dans toutes sortes de fautes. A ceux-ci, au contraire, il inspire un si grand attrait pour l'oraison, qu'ils deviennent indifférents aux besoins de leurs frères. Tandis que les uns, sous prétexte de discrétion et de prudence, trop délicats pour eux-mêmes, flattent leur corps et satisfont ses moindres caprices, d'autres, aux yeux desquels il fait briller la vertu d'abstinence et de mortification, se livrent à des macérations et à des jeûnes excessifs, perdent leurs forces et se rendent

incapables de tout travail. A combien de saints personnages ne suggère-t-il pas des pensées d'ambition et l'amour des dignités ecclésiastiques, fardeau redoutable aux anges eux-mêmes, dans la vaine persuasion qu'ils pourront, dans ces positions élevées, mieux servir leurs frères? Combien n'en éloigne-t-il pas de la contemplation, sous le prétexte qu'il vaut mieux étudier les lettres que de s'entretenir avec Dieu et de s'élever jusqu'au ciel par des saintes pensées? D'où il arrive que ces victimes de la perfidie du démon, pleins de la science qui enfle, et vides de la charité qui édifie, n'atteignent pas même le but qu'ils se proposent. Le temps me manquerait si je voulais rapporter toutes les illusions, toutes les ruses auxquelles l'ennemi du genre humain a recours pour séduire les âmes justes.

## II.

Après avoir indiqué les dangers que nous avons à courir sur la mer de ce monde, il est temps d'exposer les moyens à prendre pour éviter le naufrage. En effet, il ne suffit pas à un médecin d'expliquer la nature de la maladie, s'il n'indique pas aussi les remèdes qui pourront la guérir.

Celui donc qui désire échapper au danger, doit monter dans la barque où se trouve Jésus-Christ, afin que, naviguant avec l'auteur même de notre salut, il arrive heureusement au port. Cette barque, c'est la vie chrétienne, qui procure le salut à ceux qui traversent la mer du monde, et sans laquelle nul ne peut être sauvé. Car il en est de la vie chrétienne comme de l'arche de Noé aux jours du déluge : hors d'elle, point de salut. C'est une barque, non un vaisseau, car, dit le Sauveur, « étroite est la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui la trouvent.» *Quam arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam.* Matth. VII, 14. Voulez-vous savoir combien est petit le nombre de ceux qui y entrent? Ecoutez le Psalmiste : « Le Seigneur a regardé du haut du ciel sur les enfants des hommes, afin de voir s'il en trouvera quelqu'un qui ait l'intelligence ou qui cherche Dieu. Tous se sont détournés, ils sont tous

devenus inutiles. Il n'y en a point qui fassent le bien, il n'y en a pas un seul. » *Dominus de cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens aut requirens Deum. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt. Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Ps. xiii, 2, 3. Ces paroles nous montrent combien les justes sont rares ici-bas, tandis que le nombre des insensés est infini, *stultorum infinitus est numerus.* Eccli., i, 15. Cette vérité, si nos péchés ne nous aveuglaient pas, devrait nous faire trembler, dans la crainte que nous-mêmes nous ne fassions partie de cette foule innombrable d'insensés et de pécheurs. Mais voyons ce que doit être cette barque et quels agrès elle doit porter, pour que nous traversions heureusement avec elle la mer de ce monde.

D'abord la barque elle-même doit être sans défaut et sans avarie pour ne faire eau par aucun endroit. Quoique solidement construite, si l'eau y pénètre par quelque fente, elle ne tardera pas à sombrer. C'est ce qu'atteste l'apôtre saint Jacques lorsqu'il dit : « Quiconque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée toute entière. » *Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* Jacob., ii, 10. Mais s'il faut éviter avec soin toute espèce de fautes; nous devons surtout nous garder des péchés plus subtils et plus dangereux qui ont leur source dans l'orgueil, l'ambition et l'arrogance, et qui causent plus de ravages. Car il est écrit : « L'orgueil précède la ruine de l'âme, et l'esprit s'élève avant la chute. » *Contritionem præcedit superbia, et ante ruinam exaltatur spiritus.* Prov., xvi, 18. Et comme un vaisseau, quelque parfait qu'il soit, est exposé, lorsqu'il vogue au sein des mers, à faire eau de quelque part soit par le rejaillissement des ondes, soit par la pluie qui tombe du ciel, il est nécessaire de trouver un moyen de le décharger de cette eau dont le poids pourrait l'accabler. Tel est, dans la traversée spirituelle, l'office du sacrement de pénitence, qui jette dehors les péchés dont l'âme se charge. « Car tous nous offensons Dieu en beaucoup de choses, » *In multis enim offendimus omnes,* Jacob., iii, 2, et le Psalmiste enseigne que les péchés sont un lourd fardeau : « Mes iniquités, dit-il, se

sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable, » *Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum; et sicut onus grave gravatæ sunt super me.* Ps. xxxvii, 5. Nous avons donc besoin de recourir souvent à ce sacrement pour alléger notre âme du poids qui l'accable; mais ce devoir devient surtout impérieux lorsque nous avons à craindre d'être tombé dans quelque faute mortelle. Car, dit saint Grégoire, « le péché que la pénitence n'a pas effacé nous entraîne dans un autre. » Il n'est pas de remède plus efficace pour combattre ce mal que la pénitence : elle jette dehors les flots de nos iniquités qui ont envahi la barque de notre âme et menacent de la submerger.

Les flancs de la barque doivent être, à l'extérieur, enduits de bitume, de peur que le contact perpétuel de l'eau ne fasse pénétrer quelque humidité à l'intérieur. Or n'est-ce pas là, appliqué à notre traversée spirituelle, ce que nous recommande le Psalmiste quand il dit : « Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous d'y attacher votre cœur, » *divitiæ si affluant, nolite cor apponere,* Ps. lxi, 11; et saint Paul : « Voici, mes frères, ce que je vous dis : Le temps est court, et ainsi que ceux mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, et ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point, ceux qui achètent comme ne possédant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point; car la figure de ce monde passe. » *Tempus breve est : reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui flent, tanquam non flentes; et qui emunt, tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.* I Cor. vii, 29 suiv. Tout chrétien qui a ces sentiments, touche les eaux par le dehors, lorsqu'il se mêle aux affaires humaines; mais elles ne vont point jusqu'à souiller son intérieur, car son cœur n'est point enchaîné par l'amour des créatures; vivant dans le monde avec les autres hommes, il s'élève par une vertu divine au-dessus des choses du monde.

Il faut encore à un vaisseau un mât puissant et des cordages.

Ceux-ci, attachés tout à la fois au mât et au bord du vaisseau, soutiennent l'un et l'autre contre la violence des vents. Or, ce mât, c'est la charité, et les cordages du vaisseau, ce sont les autres vertus. Les vertus nous aident à conserver et à augmenter la charité, et la charité à son tour excite, enflamme et pousse à la pratique les autres vertus. La sagesse divine a tellement réglé toutes choses, qu'elles se prêtent un mutuel secours, et vivent du bienfait qu'elles se donnent l'une à l'autre. C'est ainsi que les vertus conservent la charité, et que la charité anime les autres vertus et les rend fécondes en bonnes œuvres. Que nul ne s'adonne tellement à la charité qu'il néglige les actes des vertus, et que nul ne se livre à la pratique des bonnes œuvres de telle sorte qu'il néglige la charité d'où elles tirent la vie et le mérite. Ce qui alimente la charité, c'est surtout la contemplation des bienfaits de Dieu; dans cette méditation, le feu de l'amour divin s'allume en nous, *in meditatione mea exardescet ignis*. Toutefois il faut ici garder une certaine mesure, et, tout en nous livrant à la contemplation, ne pas négliger les œuvres de la vie active, lorsque la nécessité ou la charité nous en fait un devoir. D'un autre côté, ne nous livrons pas aux œuvres extérieures de telle sorte qu'il ne nous reste plus de temps pour l'oraison et la prière, sans laquelle notre âme, semblable à une terre sans eau, ne produirait plus que des fruits imparfaits de vertus, et, au milieu des piéges dont le monde nous entoure, en but aux ardeurs des passions et des affections mauvaises, serait exposée aux plus grands dangers. De même, dit avec raison un sage, que le fer se couvre de rouille si on le laisse en repos, de même la charité inactive et sans exercice, finit par s'éteindre.

Au haut du mât sont suspendues des voiles, qui, gonflées par le vent, donnent l'impulsion au vaisseau. Ce sont les saints désirs, et comme les flammes qu'allume le feu de la charité : s'ils sont assez forts, ils poussent les hommes au rivage du salut. Comme ces désirs sont excités par le Saint-Esprit, cet Esprit divin, qui leur donne naissance, les fortifie et les fait passer en œuvres. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne dans ce passage : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice,

parce qu'ils seront rassasiés ! » *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur!* Matth. v, 6. Avoir faim et soif, qu'est-ce autre chose que désirer fortement ? Ces désirs sont si naturels à la piété véritable, que, au jugement de saint Augustin, toute la vie du chrétien est un désir continuel des choses célestes. Telle était la disposition du Prophète royal : « Mon âme, dit-il, a désiré en tout temps avec une grande ardeur vos ordonnances pleines de justice, » *concupivit anima mea desiderare justificationes tuas omni tempore*, Ps. CXVIII, 20. D'autres traduisent : « Mon âme a été brisée par le désir de vos ordonnances, etc., » *attrita est anima mea præ desiderio justificationum tuarum*, etc. ; ce qui exprime mieux toute la force, toute l'impétuosité des désirs qui consumaient l'âme du saint Roi. Tels sont les désirs qu'inspire l'Esprit céleste, désirs qui produisent ces gémissements ineffables dont parle l'Apôtre, *Rom.* VIII, et qui font que l'homme ne prie jamais en vain. Car celui qui donne de désirer, de gémir et de prier ainsi, ne saurait être contraire à lui-même ; il donne aussi d'être exaucé. Mais si ces désirs et ces vœux que l'Esprit saint excite dans les âmes sont toujours efficaces, il en est autrement des désirs lâches et languissants, qui ont plutôt leur source dans l'esprit de paresse, et dont il est écrit : « Les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire, » *desideria occidunt pigrum ; noluerunt enim quidquam manus ejus operari*, Prov. XXI, 25. N'étant pas animés par la charité, loin de donner l'impulsion au vaisseau, ils ne peuvent que retarder sa marche.

Il faut à un vaisseau un habile pilote. Ce pilote habile qui doit nous diriger dans la traversée de ce monde, est celui qui a dit : « Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui est utile, et qui vous guide dans la voie où vous marchez. » *Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via, qua ambulas.* Isai, XLVIII, 17. Conduit par lui, le roi David disait : « Vous m'avez tenu par la main droite, vous m'avez conduit selon votre volonté, et vous m'avez reçu avec honneur. » *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me*, Ps. LXXII, 24. Mais ce pilote qui voit tout, nul ne

le voit. Nous avons donc besoin d'un pilote visible qui nous dirige et nous avertisse, qui nous montre du doigt la route à suivre, qui enfin, dans la tempête, tienne en main le gouvernail et nous préserve du naufrage. Tel est notre directeur spirituel, sans le secours duquel les nouveaux venus dans la maison de Dieu ne peuvent naviguer, jusqu'à ce qu'une longue et constante pratique de la vertu leur permette de se conduire par leur propre sagesse. Tant qu'ils sont novices et sans expérience, il leur faut des pédagogues et des conseillers à qui ils découvrent leurs tentations, et dont ils suivent les avis et les préceptes.

Un vaisseau a besoin de gouvernail, sous peine de voguer au hasard à la merci des vents et des flots. Ce gouvernail, c'est la prudence, qui dirige et gouverne toutes les vertus, en leur montrant le juste milieu où se trouve leur rectitude. Sans elle, les vertus elles-mêmes et toute notre vie sont comme frappées d'aveuglement et plongées dans d'épaisses ténèbres. La prudence doit tout régler, mais surtout la langue, et c'est là la plus difficile partie de sa tâche, au témoignage de l'Esprit saint lui-même, qui dit : « Celui qui est modéré dans ses paroles est très-prudent. » *Qui moderatur labia sua prudentissimus est.* Prov., x, 19. Et ailleurs : « Les vaisseaux, encore qu'ils soient si grands et poussés par des vents si impétueux, sont tournés néanmoins de tous côtés avec un très-petit gouvernail, selon la volonté du pilote qui les conduit : ainsi la langue n'est qu'une petite partie du corps, et cependant elle fait de grandes choses. » *Ecce et naves, cum magnæ sint et a ventis validis minentur, circumferuntur a modico gubernaculo ubi impetus dirigentis voluerit : ita et lingua modicum quidem membrum est, et magna exaltat*, Jacob., III, 4, c'est-à-dire, si quelqu'un gouverne bien sa langue, il fera de rapides progrès dans les vertus. Mais Salomon nous apprend combien cette œuvre est difficile : « C'est à l'homme, dit-il, à préparer son âme, et au Seigneur à gouverner la langue. » *Hominis est animam præparare, et Domini gubernare linguam.* Prov., XVI, 1. Ces paroles nous montrent que le bon usage de la langue est au dessus des forces de l'homme, et appartient à Dieu, qui seul peut soumettre et diriger ce monstre indomptable.

Il faut encore, pour une traversée, une carte géographique : elle trace la route aux passagers ; elle marque les écueils et les autres dangers que recèle la mer ; on la consulte dans les circonstances difficiles ; sans elle enfin la navigation ne serait qu'une course incertaine et aveugle.

Cette carte, pour nous, n'est-ce pas la doctrine des saintes Ecritures et des saints Pères ? Cette doctrine nous montre le chemin du ciel, elle dévoile les embûches du démon, elle découvre les écueils des vices cachés sous l'apparence des vertus, elle résout toutes les incertitudes qui surviennent, et dirige notre traversée spirituelle conformément aux préceptes divins. Il doit donc s'efforcer de l'acquérir, celui qui veut naviguer heureusement sur la mer du monde. Qu'il ferme ses oreilles au chant des sirènes, c'est-à-dire aux maximes du siècle, et ne les ouvre qu'aux enseignements du ciel, disant avec le prophète : « Vos préceptes sont le sujet de ma méditation, et la justice de vos ordonnances me tient lieu de conseil. » *Nam et testimonia tua meditatio mea est, et consilium meum justificationes tuæ.* Ps. CXVIII, 24. D'autres traduisent : « Vos préceptes sont mes délices et mes conseillers. *Nam et testimonia tua delectationes meæ sunt et consiliarii mei.* C'est justement qu'il appelle les commandements de Dieu ses conseillers ; car qu'y a-t-il de plus saint, de plus vrai, de plus sûr, de plus prudent que la loi divine ?

Enfin, outre une carte géographique, il faut une boussole, dont l'aiguille, constamment tournée vers le même point du ciel, marque la direction du vaisseau. Notre boussole, c'est la pureté d'intention, qui en toutes choses voit Dieu, cherche Dieu, se le propose comme fin dernière, et s'efforce de lui plaire. Détachons donc notre cœur de ces biens terrestres et fragiles qui gisent autour de nous, et élevons nos désirs vers les biens célestes. De même que l'aiguille de la boussole se dirige toujours vers le même point du ciel, qu'ainsi notre âme se porte vers Dieu seul, créateur et souverain du monde, qu'elle l'ait en vue, qu'elle l'aime de toutes ses forces, qu'elle se rappelle son souvenir et le jour et la nuit, qu'elle lui rapporte toutes ses ac-

tions, et, en comparaison de ce bien suprême, méprise tous les autres biens.

Voilà, mes frères, par quels moyens nous pourrons traverser heureusement la mer de ce monde et échapper aux dangers qu'elle recèle. Ne négligeons aucune de ces précautions, afin d'arriver au port de l'éternelle félicité, où tendent nos vœux et nos désirs, par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient l'honneur et la gloire aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# SERMON

POUR

## LE CINQUIÈME DIMANCHE APRES L'ÉPIPHANIE.

### EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

*Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? Unde ergo habet zizania?*

Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? *Matth.*, XIII, 27.

Lorsque le Seigneur descendit sur le mont Sinaï pour donner des lois aux Hébreux, il apparut, dit la sainte Ecriture, sous la forme du feu : « L'aspect de la gloire du Seigneur était comme un feu ardent au plus haut de la montagne, en présence de tous les enfants d'Israël. » *Erat species gloriæ Domini, quasi ignis ardens super verticem montis, in conspectu filiorum Israel.* Exod., XXIV, 17. Tout homme raisonnable doit reconnaître là un dessein particulier de la divine sagesse; car les œuvres de Dieu sont parfaites, et toutes, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, ont leur raison d'être. Puis donc qu'il pouvait manifester sa gloire aux hommes sous une autre image, pourquoi a-t-il choisi celle du feu? Il me semble en trouver la principale raison dans les propriétés de cet élément, qui figure très-bien la nature de la divine bonté. En effet, de tous les éléments, c'est le feu qui tend avec plus de force à se répandre dans les autres

corps, à les pénétrer de sa vertu et à se les rendre semblables. Mettez en contact avec lui de l'huile, du bois, un morceau de fer, même de l'eau, il s'efforce aussitôt de les changer en sa nature, et de leur communiquer sa forme et son éclat. Or, telle est la nature de la bonté de Dieu, qui se répand partout, embrasse tout, et tâche, dans une certaine mesure, de tout amener à sa ressemblance. C'est ce qu'atteste cette prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ à son Père : « Je leur ai donné, dit-il, la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un, » *ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum, sicut et nos sumus unum. Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum*, Joann., XVII, 22, 23. Vous voyez ici une communication évidente de la gloire divine, conséquence nécessaire de l'unité des esprits.

La nature de la bonté de Dieu ne se révèle pas moins clairement dans la parabole du Père de famille, qui sort à différentes heures du jour et loue des ouvriers pour sa vigne, c'est-à-dire, appelle le genre humain à la pratique de la vertu et de la piété, qui nous rend semblables à Dieu, et imprime en nous une image de ses perfections; dans la parabole du semeur, qui répand la semence sur toute la surface de son champ, même dans les parties que les pierres ou les épines doivent rendre stériles; enfin dans la parabole de ce dimanche, où nous voyons : 1° avec quel soin et quelle sollicitude le céleste Père de famille cultive son champ, c'est-à-dire, travaille au salut des hommes; 2° par quelle ruse le démon, ennemi acharné du genre humain, s'efforce d'empêcher ce bienfait de la providence divine; 3° quelle occasion favorable il trouve pour exécuter ses funestes desseins; 4° enfin quelles sont les causes d'un si grand mal. Le développement de ces quatre points fera la matière de ce discours.

## I.

« Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. » Cet homme représente le

Dieu très-bon et très-grand, qui a entrepris de cultiver avec un grand soin le champ de son Eglise. La semence qu'il y jette, ce n'est pas seulement la parole de Dieu, ce sont tous les moyens par lesquels cette infinie bonté opère le salut des âmes. Ainsi la première semence qu'il jeta dans le champ de la nature humaine fut la justice et la grâce originelle; car, dit saint Basile, dans le moment même où il créa la nature, il répandit la grâce, *simul et naturam condidit, et gratiam infudit.* Fécondé par cette céleste semence, notre cœur devait produire les fruits célestes des bonnes œuvres. Lorsque le péché eut fait perdre à l'homme la justice originelle, Dieu voulut laisser dans la nature ainsi dépouillée et blessée d'autres semences de vertus, que nous retrouvons encore en nous, afin que l'homme ne fût pas tout à fait incapable de bien. Ainsi la nature elle-même, quoique déchue et portée au mal, nous dispose et nous excite au respect de nos parents et des personnes plus âgées que nous, à la piété envers Dieu, à la reconnaissance pour un bienfait reçu, à la pitié envers les malheureux, en un mot, à l'amour du bien et à la haine du mal; elle a en outre, pour nous éloigner du mal, une sorte de frein, qui est la pudeur et la honte. Ecoutons Cicéron, au III[e] livre des *Tusculanes,* exposer sur ce sujet les opinions des stoïciens : « La nature, dit-il, a jeté dans nos cœurs des semences de vertu, qu'il suffirait de laisser grandir pour arriver au bonheur. Mais aussitôt que nous venons au monde, la perversité nous entoure, et et nous suçons le vice avec le lait de nos nourrices. Rendus à nos parents nous sommes livrés à des maîtres qui nous pénètrent tellement de toutes sortes d'erreurs, que le mensonge étouffe la vérité, et ce qui est de convention triomphe de la nature. »

Mais, comme ces semences ne suffisent pas à nous rendre vertueux, Dieu met en nous d'autres secours beaucoup plus efficaces, savoir les mouvements intérieurs de l'âme et l'assistance de la grâce, par lesquels, sans que retentisse aucune parole, non-seulement il nous apprend la vertu, mais encore nous y excite et y incline doucement notre volonté. « Il est écrit dans les Prophètes, dit le Sauveur : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a entendu le Père et appris de lui, vient à moi. » *Est*

*scriptum in prophetis : Erunt omnes docibiles Dei. Omnis qui audit a Patre, et didicit, venit ad me,* Joan., VI, 45. Et ailleurs : « Me voici à la porte, et je frappe, » éveillant, par ces coups secrets, l'attention de l'âme, et avertissant les hommes de leur salut, *ecce ego sto ad ostium, et pulso,* Apoc., III, 20. Ces avertissements, quelque secrets qu'ils soient, sont entendus sans peine des hommes pieux, qui peuvent dire comme Job : « Une parole m'a été apportée furtivement, et mon oreille a saisi ce léger murmure, *quasi furtive suscepit auris mea venas susurri ejus,* Job, IV, 12 : *furtivement*, c'est-à-dire, sans bruit extérieur, en secret, et comme à la *dérobée*. Aussi arrive-t-il que beaucoup n'entendent pas cette voie du Seigneur, ou bien l'entendant, passent sans l'écouter, bien différents de celui qui disait : « J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi.» *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus,* Ps. LXXXIV, 9. Il n'est personne qui n'entende souvent Dieu l'avertir et lui dire au-dedans de son cœur : « Enfants, jusques à quand aimerez-vous l'enfance? jusques à quand les insensés désireront-ils ce qui leur est pernicieux? » *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupient?* Prov., I, 22.

Non-seulement il jette cette semence au-dedans de nous par ses inspirations secrètes, mais encore il fait retentir à nos oreilles la voix de l'Eglise, lorsqu'il ne cesse d'appeler les hommes à la piété et à la justice par les prophètes, par les apôtres, par les docteurs, et par tous les ministres de sa parole. Aussi l'un d'eux : « Nous remplissons la charge d'ambassadeurs de Jésus-Christ, dit-il, et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. Nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu. » *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo,* II Cor., V, 20. Et ce sont ces exhortations que l'Evangile appelle surtout semence de Dieu. Une semence, en effet, si elle est petite par son volume, ne l'est point par sa vertu, puisqu'elle donne naissance à un grand arbre, comme nous le montre la vie de saint François d'Assise et celle de saint Antoine, l'illustre fondateur de la vie érémitique. Le premier ayant entendu cette seule maxime du Sauveur :

« Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple, » se dépouilla de tous ses biens; le second ayant entendu cette autre maxime : « Voulez-vous être parfait? allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, » vendit tout ce qu'il avait et en distribua le prix aux pauvres. Voyez quel grand arbre produisit un grain de semence : un Antoine, qui fut le père de tant de moines, un François d'Assise, qui étendit ses rejetons jusqu'aux extrémités du monde.

Les exemples des saints sont aussi une semence, bien plus féconde encore en vertus que la parole des prédicateurs. La méthode des préceptes est longue, dit un sage, celle des exemples est courte et efficace; en effet, les paroles instruisent, mais les exemples prennent l'homme comme par la main et le conduisent à la vertu. Le Seigneur n'a jamais cessé non plus, depuis l'origine du monde, de répandre cette semence; il en a jeté parmi les hommes autant de grains qu'il a suscité de saints personnages; car les saints sont désignés sous le nom de semence, comme l'atteste Isaïe : « Tous ceux qui les verront, dit ce prophète, les reconnaîtront pour la semence que le Seigneur a bénie. » *Omnes qui viderint eos, cognoscent illos, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus*. Isa., LXI, 9.

Que les exemples aient plus d'efficacité que les paroles pour exciter à la vertu, c'est ce que nous voyons dans saint Augustin, dont un pieux auteur nous dit : « L'amour de Jésus-Christ avait blessé son cœur, et il portait dans ses entrailles ses paroles comme des flèches aiguës, et les exemples des grands serviteurs de Dieu comme des charbons ardents. » Evidemment, cet auteur a voulu, par les charbons ardents, exprimer une idée plus forte que par les flèches aiguës. Augustin lui-même, qui avait longtemps différé sa conversion et lutté contre les affections de la chair, frappé enfin d'admiration pour les vertus de saint Antoine, dont son ami Potitien lui avait retracé le tableau, se décida à changer de vie. Il nous raconte, dans ses Confessions, l'agitation qui bouleversait son âme pendant le récit de Potitien : « Vous, Seigneur, dit-il, tandis qu'il parlait, vous me retourniez vers moi-même; vous effaciez ce dos que je me présentais pour ne pas voir, et vous me

placiez devant ma face pour que je visse enfin toute ma laideur et ma difformité, et mes taches, et mes souillures, et mes ulcères. Et je voyais, et j'avais horreur, et impossible de fuir de moi! Et si je m'efforçais de détourner mes yeux de moi, cet homme venait avec son récit; et vous m'opposiez de nouveau à moi, et me présentiez à mes propres regards, pour que mon iniquité me fût présente et odieuse. Je la connaissais bien; mais par dissimulation, par connivence, je l'oubliais. Alors aussi, plus je me sentais d'ardent amour pour ces confiances salutaires qui se livraient sans réserve à votre cure, plus j'avais, au retour sur moi, de haine et d'imprécations contre moi-même. » Ces pensées et ces paroles étaient-elles autre chose que la semence de la grâce prévenante jetée dans son cœur?

Vous comprenez maintenant, mes frères, la vérité de ce que nous disions en commençant ce discours; vous comprenez quelle est la libéralité et la tendresse de la bonté de Dieu, qui a recours à tant de moyens, à tant d'avertissements, à tant de bienfaits pour nous appeler à lui et nous faire participer à ces dons. Ces moyens sont la semence céleste par laquelle il féconde le champ de son Eglise, semence dont il est dit dans l'Evangile de ce dimanche : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. »

## II.

Ces soins paternels, cette providence de Dieu, l'homme ennemi, c'est-à-dire le démon, qui est l'ennemi acharné du genre humain, s'efforce de les rendre inutiles, en jetant de son côté une semence mauvaise dans le champ du Seigneur. De même que Dieu, à l'origine, répandit dans l'âme de l'homme la justice originelle et la grâce, ainsi le démon y jeta l'ivraie du péché originel, souillant ainsi la pureté de notre nature et étouffant la semence divine de la grâce. Ce péché fut comme la semence fatale qui donna naissance à toutes les iniquités et à tous les maux de la terre. En effet, c'est de ce germe que vient l'amour excessif de soi, source, dit saint Thomas, des autres péchés puisqu'il pousse

l'homme aveugle à violer la loi de Dieu, soit pour se procurer quelque avantage, soit pour éviter quelque désavantage.

Non content de nous avoir entraînés dans cette chute déplorable, le démon tâche de nous pousser au mal par de secrètes suggestions, qui sont des semences de péché, de même que Dieu nous excite au bien par les bonnes inspirations dont nous avons parlé plus haut. Pour réussir à souiller nos âmes, il a aussi recours aux moyens extérieurs, tels que les conseils et les flatteries des méchants. Enfin, pour contrebalancer l'action de Dieu qui suscite de saints personnages, afin que l'exemple de leur vertu aiguillonne les autres, le démon jette dans le champ du Seigneur la semence des exemples pervers, et se sert des vices des méchants pour corrompre les justes. Dans les maisons de Babylone, dit Isaïe, les hiboux se répondent les uns aux autres, *et respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus*, Isaï. XIII, 22 : les hiboux, c'est-à-dire, des oiseaux immondes, quoique leur plumage ne manque pas de beauté. N'est-ce pas ce qui arrive dans le monde où les pécheurs semblent lutter de malice, et cherchent à l'emporter les uns sur les autres en vanité, en faste, en orgueil, en plaisirs, en richesses?

Combien cette semence adultère cause de préjudice à la moisson de Jésus-Christ, c'est ce que nous apprend la prière suivante du Psalmiste : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus aucun saint, parce que les vérités ont été altérées par les enfants des hommes. » *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum*, Ps. XI, 2. Le pieux roi n'implorerait pas ainsi le secours divin, s'il ne connaissait parfaitement toute la puissance qu'ont tant de mauvais exemples pour pervertir les hommes. Il exprime d'ailleurs cette dernière pensée très-clairement dans un autre passage : « Les enfants d'Israël, dit-il, se mêlèrent parmi les nations, et ils apprirent leurs œuvres, et ils adorèrent leurs idoles, ce qui leur fut une occasion de scandale, » *et commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum, et servierunt sculptilibus eorum, et factum est illis in scandalum*. Ps. CV, 36, 37. Il connaissait aussi la grandeur de ce danger, ce chef illustre

du peuple de Dieu, Josué, qui, près de mourir, assembla autour de lui les chefs des familles, et leur dit : « Que si vous voulez vous attacher aux erreurs des peuples qui demeurent parmi vous, et vous mêler avec eux par le lien du mariage et par une union d'amitié, sachez dès maintenant que le Seigneur votre Dieu ne les exterminera point devant vous, mais qu'ils deviendront à votre égard comme un piége et un filet, comme des épines qui vous perceront les yeux. » *Quod si volueritis gentium harum, quæ inter vos habitant, erroribus adhærere, et cum eis miscere connubia atque amicitias copulare, jam nunc scitote quod Deus vester non eas deleat ante faciem vestram, sed sint vobis in foveam et laqueum, et sudes in oculis vestris.* Jos. xxiii, 12, 13. Et c'est là surtout ce qui explique à mes yeux pourquoi ce peuple. malgré tant de promesses, tant de menaces, tant de châtiments divins, retombait toujours dans l'idolâtrie : il lui était extrêmement difficile de ne pas imiter les mœurs et les usages des nations avec lesquelles il se trouvait en contact. Voilà pourquoi encore, avant le déluge, tous les hommes avaient oublié leur voie, et Noé avec sa famille était le seul juste qui restât sur la terre. En effet, l'homme est porté par la nature elle-même à imiter ceux avec lesquels il vit; il appréhende, au contraire, il redoute plus qu'on ne saurait dire tout genre de vie nouveau et inaccoutumé; et tous les mauvais exemples qu'il a sous les yeux sont autant d'aiguillons qui l'excitent au péché. C'est pourquoi tout homme qui désire pratiquer la vertu et la piété doit éviter avec le plus grand soin le commerce des méchants. « Si vous vivez longtemps dans la compagnie des gens pervers, dit Sénèque, de deux choses l'une, ou vous les imiterez, ou vous les haïrez; or, il ne faut tomber dans aucune de ces deux extrémités : ni devenir semblable aux méchants, parce qu'ils sont nombreux; ni haïr cette multitude, parce qu'elle ne vous ressemble pas. » D'ailleurs qui peut toucher de la poix sans en être souillé ? *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea.* Eccli. xiii, 1. Qui peut marcher sur des charbons, sans se brûler la plante des pieds? *Numquid potest homo ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* Prov. vi,

28. C'est avec raison que l'Ecclésiastique prononce cet oracle : « L'homme pervers porte la perdition sur ses lèvres, et sous sa langue cache le feu, » *perversus in ore suo portat perditionem, et in labiis suis ignem condit :* la perdition pour lui même, le feu et l'incendie pour les autres. De là ces paroles de saint Grégoire : « Un air corrompu souvent respiré nuit au corps; ainsi les discours mauvais des pécheurs souvent entendus nuisent aux âmes faibles. » Telles sont les raisons pour lesquelles l'homme ennemi sème l'ivraie dans le champ du Seigneur.

Pourquoi donc, me demanderez-vous peut-être, le démon nous poursuit-il d'une haine semblable, et s'efforce-t-il de toutes manières de mettre obstacle à notre avancement et à notre salut, ce qui fait que l'évangile de ce dimanche lui donne le nom d'ennemi ? — Nous répondons que le démon est l'ennemi acharné de Dieu qui l'a précipité des hauteurs célestes dans l'abîme de l'enfer, pour y être livré à un supplice éternel. Or, ne pouvant nuire à Dieu lui-même, ni porter aucune atteinte à son infinie majesté, il s'attaque à son image, afin de se venger de lui, autant qu'il le peut, sur ses créatures : semblable, dit saint Basile, à la panthère qui, naturellement ennemie de l'homme et acharnée contre lui, se précipite avec fureur sur les statues qui le représentent, et les met en pièces comme si elle avait affaire à l'homme lui-même. Ainsi encore les rois de la terre que la haine divise, ne pouvant se nuire personnellement les uns aux autres, envahissent leur territoire réciproque, et livrent tout à feu et à sang. De même le démon, dans sa haine impuissante contre le souverain Juge, tourne les traits de sa fureur contre nous, faibles brebis. Aussi, dans l'Apocalypse, entendons-nous un ange s'écrier d'une voix forte : « Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous plein de colère, sachant le peu de temps qui lui reste. » *Vœ terrœ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* Apoc., XII, 12. Cette colère du diable est excitée par un double motif, et parce qu'il hait Dieu, et parce qu'il voit approcher la fin du monde, où son empire sera détruit, et lui-même enfermé pour toujours dans le noir abîme. Tandis que le démon est si ardent à

notre perte, et rôde autour de nous comme un lion cherchant sa proie, nous, infortunés, exposés à un si grand danger, menacés par un si cruel ennemi, nous dormons sur les deux oreilles, sans nous inquiéter du péril, sans songer aux moyens d'y échapper.

III.

Notre-Seigneur n'a pas négligé de nous apprendre quelle circonstance favorable le démon choisit pour accomplir son dessein. « Pendant que les hommes dormaient, dit-il, l'ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment. » A la lettre, cela paraît s'appliquer aux hérétiques et aux pasteurs négligents : pendant que les pasteurs dorment et ne veillent point sur leur troupeau, les loups, c'est-à-dire les hérétiques, à la faveur du silence et de l'obscurité de la nuit, envahissent le bercail de Jésus-Christ, et y causent d'affreux ravages. Mais comme il ne s'agit ici ni de pasteurs ni d'hérétiques, laissons-là leur cause pour nous occuper de la nôtre ; car pendant notre sommeil aussi l'homme ennemi sème l'ivraie. Quand je dis pendant notre sommeil, il est clair qu'il faut entendre un sommeil spirituel, dont le sommeil corporel toutefois nous fera connaître la nature. Or nous disons que le corps est plongé dans le sommeil lorsque toute opération de l'âme est suspendue, et que la vie végétative seule exerce ses fonctions. C'est pourquoi les philosophes présentent le sommeil comme une image de la mort, et un poëte célèbre, Virgile, l'appelle *le frère de la mort:* non que toutes les facultés de l'âme soient alors éteintes, mais parce qu'elles sont à peu près aussi inactives que si la mort les avait frappées.

Pour en venir à l'application, il y a des chrétiens qui veillent et gardent leur âme avec tant de soin, que le diable ne peut trouver auprès d'eux aucun accès, aucun moment favorable pour semer l'ivraie ; à peine a-t-il commencé à se glisser qu'on lui ferme les portes et qu'on le repousse au loin. Mais il en est d'autres si paresseux, si adonnés au sommeil, si oublieux de Dieu, que l'affaire de leur salut ne les touche en aucune manière. Ils ont la foi, mais une foi morte, et si bien morte, qu'elle ne leur donne

aucune force pour faire le bien, et ne leur inspire même plus de remords lorsqu'ils violent la loi du Seigneur. Tels sont les hommes dont notre évangile dit qu'ils dorment; ils ne pratiquent plus aucune œuvre de vertu et de piété, et les facultés de leur âme, pour tout ce qui regarde la vie chrétienne, sont assoupies et comme frappées de mort. Combien ne trouverions-nous pas de ces chrétiens endormis! Demandez-leur s'ils pensent à Dieu dans la méditation, s'ils l'aiment de tout leur cœur, s'ils se rappellent ses bienfaits, ils vous répondront, s'ils sont sincères, qu'ils n'ont jamais réfléchi à ces choses ni excité en eux ces sentiments. Les facultés supérieures de leur âme sont donc, par rapport aux choses spirituelles et divines, comme plongées dans un sommeil de mort, sommeil auquel le Psalmiste fait allusion dans ce passage: « Dieu n'est point en sa présence, » *non est Deus in conspectu ejus,* Ps. IX, 26; d'autres traduisent plus clairement: « Dieu n'est point dans ses pensées. » *Non est Deus in ullis cogitationibus ejus.* Ils se conduisent en effet comme si Dieu n'était pas dans le monde, ou comme si leur âme était, par rapport à Dieu, morte et ensevelie. Non-seulement les facultés de l'âme, mais les vertus aussi sont plongées dans ce sommeil. La foi est endormie, puisqu'elle ne fait aucune attention à ce qu'elle croit; car si elle y réfléchissait, ne mènerait-elle pas une vie toute différente? L'espérance est endormie, puisqu'elle ne se met jamais devant les yeux les biens invisibles et célestes, dont la vue l'exciterait aux bonnes œuvres. La charité est endormie, que dis-je? elle est éteinte, puisqu'elle ne fait plus briller une étincelle d'amour pour la bonté et la la beauté divine. La prudence surnaturelle est endormie et morte avec la charité; elle ne remplit plus son office qui est de discerner le bien du mal, ce qui est précieux de ce qui est vil; et pendant qu'elle dort l'homme ennemi sème l'ivraie et étouffe la bonne semence sous la mauvaise. Ainsi s'était endormie, en nettoyant du blé, la femme qui gardait la porte du roi, et pendant son sommeil les fils de Remnon entrèrent et égorgèrent sur sa couche Isboseth, le fils de Saül: telle est la conduite de l'antique ennemi du genre humain lorsqu'il s'aperçoit que la vertu de prudence et de discrétion, dont cette femme, occupée à nettoyer du blé était

la figure, sommeille en nous. Alors aussi la vigilance est endormie, la vigilance, gardienne de notre âme, placée comme sur une éminence pour apercevoir de loin le danger, pour reconnaître l'ennemi et nous mettre en garde contre ses attaques, la vigilance enfin que la sainte Ecriture nous recommande dans ce passage : « Conservez-vous donc vous-même, et gardez votre âme avec un grand soin. » *Custodi igitur temetipsum, et animam tuam sollicite.* Deut., IV, 9,

Pourquoi les animaux mystérieux de la vision d'Ezéchiel nous sont-ils représentés avec des yeux répandus sur toutes les parties du corps, sinon pour nous figurer cette vigilance sans laquelle notre vie ne peut trouver aucune sûreté au milieu de tant de piéges, de tant de traits et de tant d'ennemis? Si cette vertu vient à faire défaut, si l'âme trompée par une fausse apparence de sécurité se livre au sommeil, notre ennemi appelle aux armes ses compagnons et leur adresse les paroles que les espions de la tribu de Dan se disaient les uns aux autres en voyant le peuple de Laïs plongé dans les délices de la paix : « Nous trouverons des gens qui ne sont pas sur leur garde. » *Intrabimus ad securos.* Judic., XVIII, 10.

Que les plus grands maux découlent de cette négligence, c'est ce que Salomon nous enseigne, lorsqu'il dit : « J'ai passé par le champ du paresseux, et par la vigne de l'homme insensé, et j'ai trouvé que tout était plein d'orties, que les épines en couvraient toute la surface, et que la muraille de pierres était abattue. » *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti, et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat.* Prov., XXIV, 30, 31. Vous voyez comment, lorsque les hommes se livrent au sommeil et à la négligence, l'ennemi jette la semence mauvaise d'où naissent les épines et les orties. Ecoutez maintenant avec quelle force et quelle indignation Salomon gourmande l'homme indolent et apathique : « Jusques à quand dormirez-vous, paresseux? Quand vous réveillerez-vous de votre sommeil? Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous mettrez un peu les mains l'une dans l'autre pour vous reposer; et l'indigence viendra vous sur-

prendre comme un voyageur, et la pauvreté se saisira de vous comme un brigand armé. » *Usquequo, piger, dormies? quando consurges e somno tuo? Paululum dormies, paululum dormitabis, paululum conseres manus tuas ut dormias, et veniet tibi quasi viator egestas, et mendicitas quasi vir armatus.* Prov., VI, 9, 10. Le Saint-Esprit compare la pauvreté à un homme armé, parce que, de même qu'il est difficile de vaincre un homme revêtu d'une bonne armure, ainsi on ne triomphe pas sans de grands efforts de la nature humaine corrompue par le vice de son origine et endurcie par une longue habitude du péché. Il la compare aussi à un voyageur, parce que, de même qu'un voyageur, en s'avançant un peu chaque jour finit par arriver au terme de son voyage, ainsi la puissance ou plutôt la tyrannie de la mauvaise habitude ne jette pas en un moment de profondes racines dans l'âme; mais elle les y enfonce lentement et par degrés, et finit par l'enlacer avec tant de forces qu'il devient extrêmement difficile de l'arracher à ses étreintes.

Telles sont les funestes semences que l'homme ennemi jette en nous pendant que nous dormons, semences d'où naissent tant d'actions coupables et par suite tant d'habitudes de péché, le plus grand obstacle à la vie chrétienne. Essayez de tirer de leur sommeil et d'avertir du danger qu'ils courent ceux qui dorment de la sorte, ils vous entendront peut-être, ils vous remercieront même de vos avis ; mais, entraînés par le poids de l'habitude et les charmes du plaisir, ils retomberont bientôt dans leur torpeur. C'est ce que l'Ecclésiastique nous enseigne par une comparaison très-juste : « L'homme qui parle à celui qui ne l'écoute point, est comme celui qui réveille un homme d'un profond sommeil, » *qui narrat verbum non audienti, quasi qui excitat dormientem de gravi somno,* Eccli., XXII, 8. Qui n'a rencontré un de ces malades qu'une fièvre soporifique enchaîne dans un lourd et funeste sommeil? En vain vous lui agitez les bras, vous faites retentir vos cris à ses oreilles, vous l'avertissez du danger dont ce sommeil le menace; il ouvre les yeux, il écoute volontiers vos paroles, il tâche même de se tenir éveillé ; mais l'influence des humeurs morbides l'emporte et le

replonge dans un assoupissement plus profond encore que le premier. Voilà ce qui arrive souvent aux infortunés qui sont ensevelis dans l'habitude du péché et des plaisirs coupables. Faites retentir à leurs oreilles les plus terribles vérités de la religion ; mettez sous leurs yeux la mort, le jugement, l'enfer, les récompenses et les supplices sans fin, la croix du Sauveur, la longue chaîne de leurs iniquités, le danger d'une mort subite, ils vous écoutent, quelquefois même avec plaisir, ils reconnaissent la vérité et la sagesse de vos discours, ils font un effort pour sortir de leurs ténèbres et de leur funeste torpeur, mais le poids de l'habitude les accable, l'amour du siècle et des plaisirs les entraîne, et ils retournen à leur premier état.

Ce sommeil mortel, cause de tant de maux, est produit sans aucun doute par les passions mauvaises de notre chair : une fois livrée à leur empire, elle s'oppose avec force aux actes de l'esprit et le plonge comme dans un profond assoupissement. En effet, les philosophes enseignent qu'aucune chose ne peut, dans le même moment, se mouvoir en sens contraire, par exemple monter et descendre ; et comme il n'y a rien de plus contraire que les mouvements de l'esprit et ceux de la chair, ceux-ci conduisant à la mort, ceux-là à la vie et à la paix, il arrive nécessairement que, tandis que la chair se livre aux soins et aux désirs charnels, l'esprit est enseveli dans le sommeil. C'est ce que nous figure très-bien cette potion de lait donnée par la prudente Jahel au chef des Madianites, Sisara, épuisé par une longue fuite : à peine, dans la soif qui le dévore, s'est-il abreuvé à longs traits de cette douce liqueur, qu'un lourd sommeil s'empare de lui, et que Jahel vient lui enfoncer dans les tempes le clou fatal. Il en est de même des hommes du siècle : attirés par la passion et par le charme des plaisirs charnels, ils les savourent avidement, et négligent les choses spirituelles pour lesquelles ils ne sentent ni goût ni attrait. C'est ainsi que, lorsque la chair veille et agit, l'esprit dort d'un sommeil funeste qui peut le conduire à la mort éternelle.

De là, mes frères, il est facile de conclure ce que nous avons à faire pour réveiller notre âme de cette létargie profonde et la

rendre apte à la pratique des bonnes œuvres. Notre âme, avons-nous dit, veille alors surtout que nous la dérobons à l'empire du corps et des sens, c'est-à-dire des passions charnelles, dont le charme, comme un doux, mais funeste sommeil, s'empare d'elle et la séduit au point qu'elle préfère la nuit au jour, des biens apparents et fugitifs aux biens solides et durables. Or, selon que l'enseigne admirablement Platon, les âmes qui ont le moins de contact possible avec les corps, se fortifient de jour en jour davantage et deviennent plus aptes à contempler les choses divines, à rendre à Dieu leurs hommages, à conformer leurs goûts et leurs actions à sa volonté. C'est alors que l'esprit est plein de vie et de force, qu'il remplit ses fonctions, qu'il se conserve intègre et pur, et se rend digne de l'image de Dieu gravée en lui. Autrement il arrive ce que dit l'Apôtre : « Celui qui s'attache à la courtisane devient un seul corps avec elle, » *qui adhæret meretrici, unum corpus efficitur,* I Cor., VI, 16 : l'âme esclave des voluptés charnelles perd sa dignité et son excellence, et prend en quelque sort la nature même de la chair.

## IV.

L'antique ennemi ayant donc, pendant le temps du sommeil, jeté la mauvaise semence, et l'ivraie ayant crû avant le froment, les serviteurs du père de famille, à la vue de l'ivraie, s'écrient : « Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? » Juste sujet d'étonnement, en effet, non-seulement pour les hommes, mais encore pour les anges! D'où vient, Seigneur, cette immense moisson d'ivraie? Pourquoi ces infidèles, ces idolâtres, ces Juifs, ces mahométans, ces nations sauvages et barbares? Pourquoi n'y a-t-il qu'une si petite portion du monde soumise à votre empire? Pourquoi cette petite portion elle-même est-elle ravagée par tant d'hérésies? Car, Seigneur, vous aviez planté une vigne choisie, des rejetons excellents, je veux dire les deux ancêtres du genre humain, ornés de la justice originelle et de la grâce. D'où vient donc que nous avons sous les yeux tant d'impiétés, tant de fausses religions, tant de crimes épouvantables, tant de pariures

et de forfaits de tout genre ? Surtout lorsque le péché, comme une plante funeste et empoisonnée, étend au loin sa pernicieuse influence et s'attaque à tout ce qui est au ciel et sur la terre. Il s'attaque en premier lieu au Maitre commun de l'univers, dont nous avons reçu tous les biens, et en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être. Il nuit au pécheur lui-même, selon cette parole du Prophète : « Celui qui aime l'iniquité, hait son âme. » *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam.* Ps. x, 6. Il offense toutes les créatures du monde, indignées de se voir condamnées à servir celui qui est traître et rebelle envers le Maître commun de tous. Il va jusqu'à renverser toute l'économie de l'incarnation et de la passion du Fils de Dieu, dont la fin principale était la destruction des péchés, comme nous l'apprend Isaïe : « Et le fruit sera l'expiation de son iniquité. » *Et iste omnis fructus*, *ut auferatur peccatum ejus.* Isai., xxvii, 9.

En outre, Seigneur, puisque toutes les créatures à qui vous avez donné l'existence, soit au ciel, soit sur la terre, tendent perpétuellement à leur fin et l'atteignent presque toujours, pourquoi, parmi les hommes qui ont reçu de vous le premier rang dans cet univers, en est-il un si grand nombre qui s'écartent de leur fin, un si petit nombre qui l'atteignent ? Nous voyons, en effet, tous les êtres suivre leur nature comme le guide de leur existence, et vivre selon les lois qu'elle leur prescrit. Or, si vous demandez à un philosophe quelle est la nature de l'homme, il vous répondra aussitôt que l'homme est un animal raisonnable. D'où il suit évidemment que pour lui vivre selon la nature, c'est vivre selon la raison. Maintenant le péché étant contraire, non-seulement aux lois diverses, mais encore à la lumière de la raison, comment peut-il se faire qu'une créature raisonnable le commette à chaque heure du jour ? Comme l'oiseau est fait pour voler, le cheval pour courir, l'animal sauvage pour chercher sa proie, ainsi c'est le propre de la créature raisonnable de régler sa vie selon les préceptes de la raison. Pourquoi donc l'homme, par le péché, se révolte-t-il contre la raison et contre sa nature ? « Pourquoi, Seigneur, après que vous avez semé du bon grain dans votre champ, s'y trouve-t-il tant d'ivraie ? »

Cette question a embarrassé beaucoup de philosophes, jusque là que des hérétiques, étonnés de trouver tant d'impiété et de désordre en ce monde, ont, pour ne pas accuser la divine Providence, supposé deux principes des choses, l'un pour le bien, l'autre pour le mal. Tels furent les Manichéens, dont les erreurs désolèrent l'Eglise depuis son origine jusqu'au temps du bienheureux Pierre martyr, erreurs que saint Augustin lui-même professa jusqu'à son baptême. On peut voir, dans les Confessions, tous les tourments de son esprit lorsque, recherchant la cause et l'origine du mal, il posait comme un principe certain que rien de mauvais n'avait pu être mis en ce monde par un Dieu très-bon. Ce difficile problème a été résolu de deux manières par les philosophes et par les théologiens.

Voici la solution des premiers. Parmi toutes les créatures, disent les philosophes, l'homme seul est composé de deux éléments très-dissemblables, d'un corps et d'une âme. Tandis que les autres êtres, n'ayant qu'une seule et unique nature, ne recherchent, selon leur condition, ou bien que les choses corporelles seulement, ou bien que les spirituelles, l'homme, placé dans une situation intermédiaire et comme le nœud du monde, a besoin, selon la double nature qui lui a été assignée, de deux sortes de biens, de biens sensibles et de biens intelligibles, en d'autres termes, de biens corporels et de biens incorporels. Mais nous sommes portés de beaucoup de manières à aimer les biens sensibles. D'abord une sorte d'impulsion naturelle fait désirer au corps les biens corporels, aux sens les biens sensibles, comme étant de même espèce et en harmonie avec eux. Ensuite ces biens nous sont utiles : ils servent à notre nourriture; leur usage est pour nous la source de mille jouissances. Enfin ils sont près de nous; nous les avons sous la main; or on sait qu'un bien présent, que l'on peut voir et toucher, exerce sur nous un attrait beaucoup plus fort. Les biens spirituels, au contraire, quoique plus excellents en eux-mêmes, sont moins à notre portée; nous ne les saisissons que par l'entendement, et cela non sans peine. Ah ! si nos yeux pouvaient les contempler, nous sentirions pour eux un incroyable amour; mais cette faculté n'appartient pas à la vie

présente. D'où il arrive que l'homme, placé comme au cœur de la création, et accoutumé dès son enfance aux choses sensibles, préfère naturellement les biens présents aux biens absents, les biens connus aux biens inconnus, les biens qui sont près de lui, qu'il saisit sans effort et où il trouve un plaisir, aux biens éloignés et d'un accès difficile. En quoi les hommes me paraissent ressembler aux enfants qui, objets continuels des soins et des attentions délicates de leurs nourrices, ont pour celles-ci plus d'amour que pour leurs parents eux-mêmes, à qui ils doivent la vie et ces soins délicats. Les biens sensibles sont comme la nourrice qui nous soigne et nous nourrit, avec laquelle nous nous trouvons continuellement en rapport. C'est Dieu pourtant qui est notre premier et véritable père; c'est lui qui nous donne la vie; c'est sa bonté et sa providence qui ont mis à notre service toutes les choses sensibles : c'est donc à lui que nous devons tout rapporter. Et nous, semblables à des enfants, nous préférons notre nourrice à notre père, c'est-à-dire les choses sensibles qui servent à nos usages, au Créateur souverain qui nous a donné la vie et nous la conserve. Telle est la première raison pour laquelle nous aimons les biens corporels plus que les biens spirituels. De cet amour déréglé des choses sensibles naissent tous les maux dont nous avons parlé, puisque, pour atteindre l'objet de nos désirs, il n'est pas de crime que nous ne commettions.

Mais cette raison empruntée à la philosophie, quoique vraie, ne résout pas complétement la question posée plus haut. Car on peut toujours se demander pourquoi l'Auteur de la nature, qui fait régner partout une souveraine harmonie dans les choses les plus opposées entre elles, a composé l'homme de deux natures qui se font mutuellement la guerre, lorsqu'il aurait pu les concilier de telle sorte que l'une fût soumise à l'autre et lui obéît docilement, comme les membres du corps obéissent au commandement de notre volonté. Cette difficulté, la sagesse chrétienne seule peut la résoudre. Le divin Auteur de la nature, nous dit-elle, a créé l'homme droit et en paix avec lui-même; les deux éléments dont il se compose étaient unis ensemble dans une douce harmonie, la partie inférieure obéissant à la partie supérieure, et

cela grâce au bienfait de la justice originelle, cette bonne semence que le père de famille avait jetée au commencement dans la terre de notre âme. Mais l'homme ennemi, jaloux de nos premiers parents, sema l'ivraie dans cette terre féconde, et gâta ainsi la belle et pure moisson du Seigneur. Répandu dans la racine même du genre, le venin du péché corrompit toutes les générations qui devaient naître de cette racine. Car le péché est semblable à un levain, qui met en fermentation toute la masse à laquelle on le mêle ; ou bien encore au vinaigre, dont il suffit de jeter quelques gouttes dans un tonneau de vin pour lui communiquer son aigreur ; ou enfin à un poison qui, de l'estomac, s'insinue dans tous les membres du corps, et donne la mort à l'homme. C'est ainsi que le premier péché, semblable à une liqueur empoisonnée bue par le premier ancêtre du genre humain, a corrompu pour ainsi dire tous ses membres en passant dans ses enfants. De là cette parole de saint Augustin : « Le genre humain fut perdu tout entier le jour où périt celui en qui toute la race était renfermée. » Cette souillure, qui se transmet par la génération à la postérité d'Adam, est la source de tous les péchés, parce qu'elle a détruit la grâce et blessé la nature, laquelle, privée du secours céleste de la grâce, tombe facilement dans toute espèce de crimes. Voilà pourquoi ce péché est appelé d'une manière générale la mauvaise semence, parce qu'il renferme le germe de tous les maux.

Quelle conclusion, mes frères, tirerons-nous de ce discours? D'abord, en voyant combien la souveraine et infinie bonté de Dieu déteste le péché, puisqu'elle l'a puni d'une manière si rigoureuse sur la race humaine tout entière, apprenons quelle haine nous devons lui porter nous-mêmes. Que si vous me demandez quelles armes il faut prendre pour le combattre, l'Apôtre nous l'apprendra. Après avoir déploré ce mal qui infecte le genre humain, il s'écrie : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » c'est-à-dire de l'influence maligne de la mort et du péché qui réside dans mes membres, et il répond aussitôt : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ. » *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia*

*Dei per Jesum Christum.* Rom., VII, 24, 25. La grâce est donc l'antidote efficace contre le venin du péché; et c'est Jésus-Christ qui nous l'a méritée par le sacrifice sans tache de son corps et de son sang; c'est la prière qui la demande, ce sont les bonnes œuvres qui nous en rendent dignes, et ce sont les sacrements qui nous la donnent. Puisqu'il en est ainsi, mes frères, appliquons-nous à la pratique des bonnes œuvres; le jour et la nuit implorons par de saintes prières la miséricorde du Seigneur, et allons avec dévotion et piété puiser aux sources des sacrements, afin que, fortifiés par le secours de la grâce céleste, combattant fidèlement le péché, et arrachant avec soin de notre cœur la semence mauvaise, nous méritions de recueillir, sous les auspices du Père de famille, une abondante moisson de mérites dans la céleste patrie. Ainsi soit-il.

---

## AU LECTEUR.

Ne m'en voulez pas, cher lecteur, si j'ai placé ici quelques pièces de vers sur la Nativité du Sauveur, composées le jour même de Noël par les novices de notre monastère de Lisbonne. Que le langage poétique soit très-efficace pour exciter dans les âmes des sentiments de piété, c'est ce que montrent assez clairement les Psaumes de David, que l'Esprit-Saint a revêtus, en les dictant, de la forme et des couleurs de la poésie. S'il vous semble toutefois que j'aie manqué à ce qui convenait à un écrivain grave et à un sujet sérieux, vous m'excuserez, je l'espère, d'avoir oublié un moment ma vieillesse et ma gravité pour me faire petit enfant avec l'Enfant Jésus.

### SUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

### I.

Pourquoi, ô aimable Enfant, vous exilant du ciel, descendez-vous parmi les hommes? J'aime. — Pourquoi, dans une telle saison, votre mère n'a-t-elle pas de langes pour envelopper vos membres délicats? J'aime. — Pourquoi êtes-vous couché parmi les animaux, et vos yeux sont-ils mouillés de larmes? J'aime. —

---

## AD LECTOREM.

Ne, quæso, mihi succenseas, amice lector, quod hæc carmina de Natali die Domini (quæ novitii hujus nostri cœnobii Ulyssiponensis in Virgine partus laudem eo ipso die composuere) hoc in loco altexere voluerim. Hoc enim orationis genus ad pios affectus excitandos plurimum valere, satis aperte Davidis carmina ostendunt, quæ hoc orationis genere a Spiritu sancto dictata et instituta sunt. Quod si parum auctoris et operis nostri gravitati hoc sibi convenire videbitur, dabis puto veniam, quando cum puero Jesu puer quodammodo effectus, senectutis et gravitatis meæ fuerim paulisper oblitus.

### IN DIE NATALI DOMINI.

### I.

Cur petis humanas, Puer ô bellissime, sedes,
 A superis factus sedibus exul? Amo.
Cur tua panniculos molles quibus implicet artus
 Non habet in tali tempore mater? Amo.
Cur geminas inter pecudes decumbis, et udas
 Lacrymulas madido lumine fundis? Amo.

Pourquoi les pointes aiguës d'une paille rigide, pourquoi les frimas blessent-ils votre tendre corps? J'aime. — Pourquoi dans l'antre sacré vos membres reposent-ils sur une dure crèche, et votre tête, hélas, sur une pierre brute? J'aime. Ce que je souffre maintenant est peu de chose; viendront plus tard les verges, les chaînes, les épines et la croix.

## II.

Le Tout-Puissant quitte le radieux séjour de l'Olympe, attiré par l'humble toit d'une pauvre étable. Celui qui revêt l'oiseau de son plumage et de fleurs nos campagnes, a les membres glacés par le froid de l'hiver. Autour de lui le Notus et l'Auster se livrent des combats, et le cruel Borée souffle le givre et la neige. Celui qui a parsemé la voûte du ciel d'astres étincelants naît sur de la paille pour expier nos crimes. Et qui donc, ô Christ, t'a fait quitter les brillants parvis de l'éternelle Cité? L'excès de ton amour. Celui que les chœurs des anges, celui que tous les rangs des bienheureux saluent de leurs louanges, l'amour le fait descendre des hauteurs célestes. O amour, ô bonté, ô souveraine miséri-

---

Cur rigidæ stimulis paleæ mordacibus urunt,
  Et tenerum lædunt frigora corpus? Amo.
Cur stabulis sacris durissima robora membris,
  Et lapis heu capiti sternitur asper? Amo.
Pauca modò patior : sed postquam adoleverit ætas,
  Verbera, vincla, vepres, roboraque alta feram.

II.

Omnipotens sedes linquit radiantis Olympi,
  Diligit et vilis vilia tecta casæ.
Qui volucres pennis vestit, qui floribus agros,
  Illius hiberno frigore membra rigent.
Hinc Notus atque Auster furialia prælia miscent,
  Hinc Boreas mittit frigora sæva ferox.
Sidera qui fecit nitidis radiantis cœli,
  Nascitur in paleis crimina nostra luens.
Quis tamen æterni cœli gemmantia, Christe,
  Atria te cogit linquere? magnus amor.
Quem chorus angelicus laudat, quem turba beatûm,
  Cogit amor liquidi linquere tecta poli.
O amor! ô bonitas! ô gratia summa Tonantis!
  Jam sibi nos servos fecerat arte Sator :

corde du Dieu qui lance le tonnerre ! Le Tout-Puissant, en nous donnant la vie, nous avait fait ses serviteurs ; mais toi, descendant dans ce vaste univers, tu prends le genre humain pour l'emporter au ciel. Tu défais dans un glorieux combat le tyran de l'Erèbe, et l'enchaînes vaincu dans le sombre abîme.

III.

Malgré mon indignité, quoique je sois moindre qu'un esclave, qu'il me soit permis d'interroger mon seigneur : Comment, si vous êtes Dieu, êtes-vous né d'un sang mortel? Comment, si vous êtes le père de tous les hommes, êtes-vous le fruit d'une vierge ? Comment, si vous êtes un enfant, avez-vous créé la terre, la mer et les cieux ? Comment, si vous êtes éternel, naissez-vous petit enfant? Comment, si vous êtes nu, votre bonté couvre-t-elle l'oiseau de son plumage? Comment, si vous êtes vêtu, sentez-vous les frimas de l'hiver? Comment, si vous êtes roi, fuyez-vous le glaive d'un cruel tyran? Comment, si vous ne l'êtes pas, nous appelez-vous à votre royaume ? Comment, si vous êtes une nourriture, avez-vous enduré de si longs jeûnes ? Comment, si vous êtes un breuvage, avez-vous senti la soif à l'heure de votre mort? Comment, si vous êtes bon, remplissez-vous les lions de terreur ? Comment, si vous êtes fort, mourez-

---

At tu terrarum vastum descendis in orbem,
Et genus humanum tollis ad astra poli :
Aquæ Erebi regem furiali marte profundi
Vincis, et infernas victus adivit aquas.

III.

Sim licet immeritus, servi nec dignus honore,
Sit mihi fas Dominum pauca rogare meum.
Quomodo, si Deus es, mortali sanguine cretus ?
Quomodo, si genitor, Virgine matre satus ?
Quomodo, si puer es, terram, pontum, astra creasti ?
Quomodo, si senior, nasceris ecce puer?
Quomodo, si nudus, pietas tegit ecce volucres ?
Quomodo, si tectus, te fera lædit hyems ?
Quomodo, si Rex tu, sævi fugis arma tyranni?
Quomodo, si non, nos ad tua regna vocas ?
Quomodo, si cibus es, jejunia tanta tulisti ?
Quomodo, si potus, morte premente sitis ?

vous comme un doux agneau? Comment, si vous êtes pasteur, votre sang rougit-il l'autel du sacrifice? Comment, si vous ne l'êtes pas, cherchez-vous sur la montagne la brebis égarée? Comment, si vous êtes vaincu, triomphez-vous de la mort? Comment, si vous êtes vainqueur, descendez-vous au sombre Tartare? Comment, ô Christ, concilier vos abaissements et vos grandeurs? Cesse de l'essayer, ô lyre impuissante!

IV.

Un enfant du ciel est couché au milieu d'animaux stupides, et des langes grossiers recouvrent ses membres divins. Celui que le monde entier ne peut contenir a pour trône une crèche. Il est étendu sur la paille; le froid transit les membres délicats de l'Éternel; le bœuf et l'âne sont les compagnons du Tout-Puissant. S'il gouverne la mer et la terre, s'il commande aux astres, comment n'a-t-il pas d'autre couche que la paille et l'herbe des champs? Ne vous en étonnez point : un Dieu se plaît dans la pauvreté. O sein bienheureux d'une mère fortunée, à qui il est donné de nourrir un enfant divin! O bonté de Dieu, notre immortel

---

Quomodo, si pius es, vincis terrore leones?
Quomodo, si fortis, mitis ut agnus obis?
Quomodo, si pastor, patrias mactaris ad aras?
Quomodo, si non es, per juga quæris oves?
Quomodo, si victus, victa de morte triumphas?
Quomodo, si victor, tartara regna petis?
Quomodo te toties possim tibi dicere, Christe?
Nescio quo dicam carmine, quove modo.

IV.

En jacet æthereus pecudes puer inter agrestes,
Nec non vile capit cœlestia pectora tegmen.
Pro throno capiunt præsepia dura jacentem,
Quem non totius capit ardua machina mundi.
En puer in paleis nudus jacet : ecce Tonantis
Æterni magno pia frigore membra tremiscunt.
Stat comes huic taurus vili comitatus asello.
Si mare, si terras moderatur, et imperat astris,
Cur jacet in paleis, lectaque paludibus herba?
Ne mirere : Deum tristis delectat egestas.
O fortunatæ felicia viscera matris,
Cui tam divino licuit sobolescere partu!
O pietas nostri decus immemorabile nunquam!

honneur! O pasteur qui n'oublies jamais tes brebis! O Enfant, gage mémorable d'un amour éternel! Viens au monde, Enfant illustre, la gloire du siècle à venir. Sous ta conduite, de quels ennemis, de quels chefs, de quelles attaques ne triompherons-nous pas? Déjà, par toi, le ciel nous est ouvert. Ton bras invincible mettra les démons en fuite, et ton sang innocent expiera le crime des coupables. Viens au monde, ô toi, les délices du Père et l'orgueil des anges. Viens au monde, ô l'espérance des hommes et la joie de l'éternelle vie. Bientôt tu retourneras dans les demeures brillantes du céleste royaume.

## HYMNE DE JACQUES MONTANUS,

### SUR LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Elle brille la pure lumière du huitième jour, où l'enfant divin de sa chair virginale laisse échapper des flots du sang rédempteur. Que tous les hommes se réjouissent : pour leur salut éternel un Dieu revêtu de la nature humaine se fait victime. L'innocence

---

O ovium pastor non unquam oblite tuarum!
O puer æterni pignus memorabile amoris!
Nascere, magne puer, venientis gloria sæcli.
Te duce quos hostes, quas non superabimus arces,
Et duces? Interea per te jam panditur æther.
Tu tamen invictus superabis castra nocentum,
Et commune lues proprio sine crimine crimen.
Nascere jam, decus ô superum superique voluptas;
Nascere spes hominum, supremæ gaudia vitæ.
Stellantis regni patrias remeabis ad arces.

HYMNUS JACOBI MONTANI IN CIRCUMCISIONE DOMINI.

Fulget octavi mera lux diei,
Quo puer divus roseum cruorem
Carne præcisa meriti pudoris
    Fundit abundè.
Gaudeat totus sine fine mundus,
Cujus æternam Deus ob salutem
Tectus humana specie madere
    Sanguine amavit.
Qui caret nævo subit expiamen
Et ratus sentit vigor archiatri

expie des fautes, la santé parfaite, exempte de toute blessure, se soumet au fer du suprême médecin. Sous le couteau sacré, il pousse des gémissements, ses joues se mouillent de larmes, et des sanglots ébranlent sa poitrine. En ce jour coule pour la première fois le sang d'un prix inestimable qui paie la rançon du genre humain. Ces divins gémissements purifient de toute souillure les cœurs coupables; ce sang versé brise les liens des pécheurs depuis si longtemps enchaînés. Le nom de Jésus, apporté du ciel, est donné au petit roi qui doit sauver son peuple. Ce nom rend les morts à la vie, il fait marcher les boiteux, des yeux aveugles il chasse les ténèbres, il guérit les corps infectés par la lèpre. Ce nom ouvre les oreilles du sourd, il délie la langue du muet, et apaise les ardeurs brûlantes de la fièvre. Ce nom redresse les hommes courbés par la maladie, il rend la vigueur aux membres desséchés; en l'entendant, le paralytique prend son lit

---

Vulneris curam, licet omnis expers
Vulneris esset.
Læsa vagitum caro promit acrem,
Nec genæ possunt lacrymas tenere,
Dum quatit crebro gemitus verendum
Verbere pectus.
Sanguis humanæ pretium salutis,
Quo nihil totum melius per orbem,
Hac die primùm datur affluenti
Munera nobis.
Abluit tantus rea corda fletus
Labe depulsa geminæ mephitis,
Et cruor vasti diuturna mundi
Vincula solvit.
Nomen è cœlis oriens Jesus
Maxima parvo ratione Regi
Inditur, qui soter erat redempta
Plebe futurus.
Nomen hoc vitæ nece reddit atros,
Promovet claudos, oculis tenebras
Demit, et tabo vitiata lepræ
Corpora sanat.
Nomen hoc clausis iter expeditum
Auribus confert, mala vincla linguæ
Solvit, et crudæ metuenda febris
Caumata pellit.
Nomen hoc curvos regit, arefactis
Artubus promptum tribuit vigorem,
Et lacertoso spoliata motu
Membra reformat.

et marche. Ce nom dissipe la maligne enflure de l'hydropique, il chasse d'une chair misérable toute maladie. Ce nom remplit l'âme de force au moment où elle soutient sa dernière lutte, où, du fond de l'abîme, le cruel Pluton lance ses traits. Ce nom donne aux coupables le pardon, aux justes la joie, aux exilés la patrie, le port aux naufragés, une invincible vigueur au soldat de Jésus-Christ. Ce nom met sur les lèvres des langues inconnues, il rend inoffensifs les serpents à la dent empoisonnée, il apaise la faim, il adoucit les bêtes farouches. Ce nom est une huile salutaire, dont l'onction guérit toute blessure et calme toute douleur. Ce nom est pour l'oreille une douce harmonie, un nectar pour le goût, un parfum pour l'odorat, et pour le cœur pur une continuelle jubilation. Louange à l'éternelle Trinité, qui, dans son amour pour les hommes, leur a donné ce nom divin comme un remède à tous les maux, comme la source de tout bien.

---

Nomen hydropis fugat hoc tumorem,
Spiritus arcet refugos, et omne
Vi sua morbi genus à misella
    Carne repellit.
Nomen hoc vires animo refundit,
Cùm gravis mentem citat hora pugnæ,
Et cavernosus ·uculenta Pluto
    Spicula torquet.
Nomen hoc confert veniam scelestis,
Gaudium justis, patriam fugatis,
Naufragis portum, pugilique amico
    Robur opertum.
Hoc novis nomen replet ora linguis,
Dipsadum vivax superat venenum,
Et famem dicto citius retundit,
    Vimque ferarum.
Nomen hoc vires olei salubris
Continet, mundum quibus universum
Illitu sanet placido, et dolorem
    Mitiget omnem.
Nomen hoc castum melos indit auri
Gustui nectar, patulis aroma
Naribus, puroque canora adauget
    Jubila cordi.
Laus sit æternæ pia Trinitati,
Quæ suam tanti facit usque plebem,
Nomine ut dio fuget omne lævum,
    Det bona cuncta.

## EXTRAIT D'UNE HYMNE DE PRUDENCE,

### SUR L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Vous tous qui cherchez le Christ, levez les yeux au ciel; vous y verrez le signe de son éternelle gloire. Cette étoile dont la splendeur surpasse l'éclat du soleil, annonce qu'un Dieu, revêtu d'une chair mortelle, est venu sur la terre. Ce n'est point une des filles de la nuit, compagnes de l'astre que chaque mois renouvelle; seule elle occupe le ciel et marque le cours des temps. Jamais les feux de l'Ours, par une marche rétrograde, ne disparaissent de l'horizon; mais souvent des nuages en cachent les clartés. L'astre qui luit en ce jour demeure éternellement; l'étoile nouvelle ne connaît pas de coucher, et les nuages ne sauraient obscurcir sa face brillante.

Voici que des confins de la Perse, où le soleil commence sa course, de sages interprètes aperçoivent le signe de ce Roi des

---

EX HYMNO PRUDENTII IN EPIPHANIA DOMINI.

Quicumque Christum quæritis,
Oculos in altum tollite,
Illic licebit visere
Signum perennis gloriæ.
Hæc stella quæ Solis rotam
Vincit decore ac lumine,
Venisse terris nunciat
Cum carne terrestri Deum
Non illa servit noctibus,
Sequuta lunam menstruam;
Sed sola cœlum possidens,
Cursum dierum temperat.
Arctos quamvis sidera
In se retortis motibus
Obire nolint, attamen
Plerumque sub nimbis latent.
Hoc sidus æternum manet,
Hæc stella nunquam mergitur,
Nec nubis occursu abdita
Obumbrat obductam facem.
En Persici ex orbis sinu,
Sol unde sumit januam,
Cernunt periti interpretes
Regale vexillum Magi.

rois. Dès qu'il a paru, les autres astres se retirent, et Lucifer lui-même voile l'éclat de ses feux : « Quel est, s'écrient les mages, ce roi puissant qui commande aux astres, et auquel les étoiles obéissent en tremblant? Nous voyons une splendeur qui ne cesse pas de briller, sublime, élevée, immense, plus ancienne que le firmament et le chaos, »

Aussitôt ils se mettent en marche, les yeux fixés vers le ciel, du côté où l'étoile leur trace le chemin par un sillon de lumière. L'astre s'arrête au dessus du divin Enfant, dont, en s'abaissant, elle entoure la tête d'une glorieuse auréole. A ce spectacle, les mages tirent leurs présents, ils touchent du front la poussière et offrent de l'encens, de la myrrhe et de l'or. Reconnais ces emblèmes de ta puissance et de ton royaume, ô Enfant qui as reçu du Père un triple caractère. L'or désigne un roi, le parfum odo-

---

Quod ut refulsit, cæteri
Cessere signorum globi,
Nec pulcher est ausus suam
Conferre flammam lucifer.
Quis iste tantus, inquiunt,
Regnator astris imperans;
Quem sic tremunt cœlestia,
Cui lux, et æthra inserviunt?
Illustre quiddam cernimus,
Quod nesciat finem pati;
Sublime, celsum, interminum;
Antiquius cœlo, et chao.
Exin sequuntur perciti
Fixis in altum vultibus,
Qua stella sulcum traxerat,
Claramque signabat viam.
Sed verticem pueri supra
Signum pependit imminens,
Pronaque submissum face
Caput sacratum prodidit.
Videre quod postquam Magi,
Eoa promunt munera,
Stratique votis offerunt
Thus, myrram, et aurum regium.
Agnosce clara insignia
Virtutis ac regni tui,
Puer ô, cui trinam Pater
Prædestinavit indolem.
Regem Deumque annunciant
Thesaurus et fragrans odor
Thuris Sabæi, ac myrrheus

rant de Saba proclame un Dieu, et la myrrhe prédit le sépulcre.

O Bethléem, tu l'emportes sur les plus grandes cités, car tu as eu la gloire de donner au monde son Sauveur.

Un tyran soupçonneux apprend la naissance du Roi des rois, de celui qui doit régir le peuple d'Israël et occuper le trône de David. — « Un rival! s'écrie l'insensé dans sa fureur; il me supplanterait! Cours, soldat, prends ton glaive, inonde de sang les berceaux. Périsse tout enfant mâle; fouille le sein des nourrices, et que l'épée aille chercher sa victime jusque dans les entrailles des mères. Toutes les femmes de Bethléem me sont suspectes; qu'aucune ne puisse dérober le fruit mâle de son sein. » — Et le soldat barbare promène partout son glaive meurtrier; il s'acharne sur les corps renversés par terre, cherchant un être de plus à immoler. Il trouve à peine, dans ces petits membres, où plonger le fer meurtrier : l'épée n'est point faite pour de si frêles créa-

---

Pulvis sepulcrum prædocet.
O sola magnarum urbium
Major Bethlehem, cui contigit
Ducem salutis cœlitus
Incorporatum gignere.
Audit tyrannus anxius
Adesse Regum principem,
Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuncio :
Successor instat, pellimur
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.
Mas omnis infans occidat,
Scrutare nutricum sinus,
Interque materna ubera
Ensem cruentet pusio.
Suspecta per Bethlem mihi
Puerperarum est omnium
Fraus, ne qua furtim subtrahat
Prolem virilis indolis.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.
Locum minutis artibus
Vix interemptor invenit,
Quo plaga descendat patens,
Juguloque major pugio est.

tures. O spectacle lamentable ! les têtes sont brisées contre la pierre; au loin jaillit la blanche cervelle, et les yeux s'échappent de leurs orbites ; ou bien, plongé au fond des eaux, l'enfant s'agite, gémit et meurt.

Salut, fleurs des martyrs, que l'ennemi du Christ moissonna à l'entrée de la vie, comme l'ouragan renverse les roses naissantes ! Premières victimes du Christ, tendre troupeau immolé, dans votre candeur vous jouez devant l'autel même avec la palme et les couronnes.

A quoi sert cet horrible forfait ? Quel profit en retire Hérode ? Parmi toutes ces victimes, le Christ seul est sauvé. Parmi tous les enfants de son âge dont le sang coule, seul le Fils de la Vierge échappe au glaive meurtrier. Ainsi autrefois Moïse, le libérateur d'Israël et la figure du Christ, échappa aux édits insensés du cruel Pharaon.

Réjouissez-vous, peuples de la terre, Juifs, Romains, Grecs,

---

O barbarum spectaculum,
Illisa cervix cautibus
Spargit cerebrum lacteum,
Oculosque per vulnus vomit.
Aut in profundum palpitans
Mersatur infans gurgitem,
Cui subter arctis faucibus
Singultat unda et halitus.
Salvete flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.
Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ante ipsam simplices
Palma et coronis luditis.
Quid proficit tantum nefas ?
Quid crimen Herodem juvat ?
Unus tot inter funera
Impune Christus tollitur.
Inter coævi sanguinis
Fluenta, solus integer
Ferrum quod orbabat nurus
Partus fefellit virginis.
Sic stulta Pharaonis mali
Edicta quondam fugerat,
Christi figuram præferens,
Moses, receptor civium.

Egyptiens, Thraces, Perses et Scythes, un seul roi règne sur vous tous. Louez votre souverain, bons et méchants, sains, malades et morts; désormais tous auront la vie.

## EXTRAIT DE SANNAZAR.

Ce poëte suppose que David, dans les limbes, prédît à la sainte Vierge les destinées de Jésus.

Quand ton Fils aura passé deux fois six hivers et autant d'étés, et que tu auras surmonté toutes ces épreuves, de profonds gémissements s'échapperont de ton cœur, et tes plaintes amères monteront jusqu'au ciel. Car en vain tu appelleras ton Fils le long de la route, en vain tu l'attendras à l'heure joyeuse du repas, en vain tu le chercheras éperdue : il ne viendra point recevoir tes baisers, la nuit tardive elle-même ne te le rendra point. Durant trois jours entiers, durant trois nuits sans sommeil, ton chaste époux et toi, la tristesse dans le cœur et les yeux baignés de larmes, vous ferez retentir de vos sanglots les lieux d'alentour. Mais lorsque le soleil aura, pour la quatrième fois,

---

Gaudete quicquid gentium est,
Judæa, Roma, et Græcia,
Ægypte, Thrax, Persa et Scytha,
Rex unus omnes possidet.
Laudate vestrum principem,
Omnes beati et perditi,
Vivi, imbecilli. ac mortui,
Jam nemo post hac mortuus.

Verum ubi bis senas hiemes, bis senaque nati
Solstitia, et tantos superaveris anxia casus,
Ingentes imo duces de pectore questus,
Aureaque assiduis pulsabis sidera votis.
Nam puerum quamvis per compita sæpè vocatum,
Sæpè exspectatum consuetæ ad gaudia mensæ,
Perquires nequicquam amens : nec cara petentem
Oscula, nec sera redeuntem nocte videbis.
Tres illum totos mœrenti pectore soles,
Et totidem trepidas somni sine munere noctes,
Omnia lustrantes, questu omnia confundentes,
Flebitis indigno perculsi corda dolore,

levé sa tête radieuse au-dessus des flots tremblants de la mer, Jésus s'offrira lui-même à vos regards. Alors, ô mère désolée, quelles larmes de joie inonderont ton visage, quels embrassements, quels tendres baisers ne prodigueras-tu pas à ce cher Fils, en l'apercevant dans le temple, assis près de l'autel, charmant les docteurs par ses discours, gagnant tous les cœurs, et étonnant le Sanhédrin : magnifiques prémisses de l'Enfant sauveur, éclatant présage de la sagesse de ses futurs enseignements.

---

Tuque senexque tuus. Quarto sed Lucifer ortu
Purpureos tremulo cùm tollet ab æquore vultus,
Inventum dabit, et quærentibus offeret ultro.
O quas tunc lacrymas, ô quæ tunc oscula, mater,
Quos dabis amplexus, mixto inter gaudia fletu?
Cum natum ante aras Patris et delubra sedentem
Mulcentemque senes dictis, animosque trahentem
Adspicies gavisa, ipso admirante senatu
Primitias pueri ingentis, nec inane sagacis
Pectoris indicium, natæque ad grandia mentis.

FIN DU TOME HUITIÈME.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

---

## SERMONS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DES SAINTS.

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.

